This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Princeton University Library
32101 067478337

Digitized by Google

5004
.922
1893.V.2

Library of

Princeton University.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE

15 MAI — 15 AOUT 1893

Digitized by Google

LYON. — IMPRIMERIE EMMANUEL VITTE, RUE CONDÉ, 30.

Digitized by Google

L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE

Antérieurement « La Controverse et le Contemporain »

revue mensuelle publiée sous la direction

D'UN COMITÉ DE PROFESSEURS DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LYON

avec le concours

DE NOMBREUX SAVANTS ET ÉCRIVAINS

NOUVELLE SÉRIE. — TOME XIII.

15 MAI — 15 AOUT 1893

ON S'ABONNE : **A Lyon**, FACULTÉS CATHOLIQUES, 25, rue du **Plat**, et à la librairie Emmanuel VITTE, place Bellecour, 3.
A **Paris**, chez VIC et AMAT, libraires, 11, rue Cassette.
A **Londres**, chez BURNS et OATES, 28, Orchard Street, Portmann Square, W. C.
A **Madrid**, chez Albert GAYAN, 4, Puerta del Sol.
A **Montréal (Canada)**, chez CADIEUX & DEROME, 205 et 207, rue Notre-Dame.

Digitized by Google

5004
.922
c.13

Digitized by Google

LA FIN DU PAGANISME

D'APRÈS

LES HISTORIENS ET LES PHILOSOPHES CONTEMPORAINS [1]

I

Deux problèmes, d'une importance égale, ont vivement préoccupé la science moderne : la genèse des religions (2), et la fin du paganisme. Est-ce que ces questions, étant donnée la situation actuelle des esprits, ne devaient pas se poser d'elles-mêmes ?

Notre génération a connu toutes les extravagances de la science humaine, et ce siècle s'est ouvert au milieu de la plus grande confusion, confusion dans les sciences historiques et philosophiques, perplexité dans les convictions religieuses, doutes dans l'âme des hommes de foi comme dans celle des savants indifférents !

Mais c'est dans les questions religieuses, particulièrement dans celle qui nous intéresse ici, et qui vient d'être l'objet

(1) 2 vol. in-8, Hachette.

(2) Sur cette question qui ne rentre pas dans le cadre de notre étude, nous rappelons volontiers les *Problèmes et conclusions* de l'histoire des religions de M. l'abbé de Broglie, le livre du docteur Lorenz : *Paganisme et révélation*, Desclée, Lille, et surtout la nouvelle *Revue des religions* dirigée par M. l'abbé Peisson, 37, rue du Bac, Paris.

185862

Digitized by Google

d'une étude de M. G. Boissier, que nos contemporains ont été comme à court d'arguments et d'idées précises.

En effet, pendant la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, sous l'influence du rationalisme d'Outre-Manche, la critique négative entreprit de chercher les motifs naturels, les documents humains qui pourraient expliquer la naissance du christianisme et la décadence des cultes de l'antiquité. La « religion naturelle, qui, selon Locke, a des préceptes évidents par eux-mêmes » (1), étant le pivot de toutes les controverses philosophiques, devait porter les penseurs à la distinguer de l'éducation donnée par le christianisme. Voltaire et Rousseau n'admettaient pas précisément un conflit, une antinomie entre la révélation et la religion naturelle, mais ils professaient que cette dernière suffit aux sociétés civilisées. De ce point de vue à la négation de la révélation et du surnaturel chrétien, il n'y a qu'un pas. Notre siècle l'a franchi.

Mais alors quelle autorité reste à la religion naturelle ? Telle est la nouvelle question, née à la suite des doutes du philosophisme voltairien et du rationalisme de Rousseau. Le vide ne suffit pas à l'esprit humain, qui est fait pour la vérité et la certitude.

La révélation et l'autorité de la tradition faisant défaut, il est de toute nécessité de les remplacer. Nos contemporains, moins mystiques que les Alexandrins et que certains théosophes du siècle dernier, ont dû procéder par principe et par méthode dans la recherche de la vérité religieuse. La science, la science humaine, est devenue leur refuge, comme l'intuition et l'illuminisme étaient le refuge des rationalistes, de Kant, de Saint-Martin, de Swedenbourg. Aujourd'hui, c'est la science historique, avec ses difficultés, ses doutes insolubles, ses interminables controverses, qui prétend donner le dernier mot dans les problèmes religieux.

Certains savants font l'histoire des religions et en tirent

(1) Locke : *Essai sur l'entendement humain*, c. IV, p. 194. Edit. an VII.

Digitized by Google

des conséquences définitives de doute ou d'adhésion, comme Michelet ou Taine, quand ils étudient, admirent ou condamnent la révolution. La science historique est donc devenue à leurs yeux, indépendamment de la philosophie et de l'autorité, l'unique criterium de la certitude et de la foi, — j'entends de leur foi humaine et rationaliste.

Mœlher a fort bien caractérisé cet état d'esprit par rapport à l'étude des origines du christianisme : « Si l'on n'est pas attaché de cœur et d'esprit au christianisme, dit-il, si l'on ne croit pas que le fils de Dieu s'est fait homme pour la rédemption des hommes, jamais on ne comprendra que le christianisme ait pu se propager si vite et si loin. Un vrai chrétien trouvera cette question tout à fait étrange : demander cela, selon lui, équivaut à demander pourquoi les desseins de Dieu se sont accomplis, pourquoi les hommes ont préféré la vérité à l'erreur, pourquoi ils ont voulu être heureux, pourquoi la voix du Père a été entendue de ses enfants, pourquoi les enfants de lumière sont accourus à la lumière » (1).

Cependant le même écrivain, faisant allusion à la critique moderne et à ses exigences, estimait que ces questions ne sont « rien moins que spirituelles, puisqu'elles ne sauraient être faites que par des incrédules » (2).

Dans l'état d'esprit où se trouvent beaucoup d'hommes maintenant, on se montrerait sûrement trop sévère en blâmant des recherches de ce genre. Il est juste même que les croyants se confirment dans leur foi. La science et la religion, la critique et l'autorité de l'Eglise peuvent hardiment se donner la main dans cet ordre d'investigations.

Je le sais, certains incrédules n'étudient si avidement les origines chrétiennes que pour en contester les caractères divins. Leur but évident, en s'étendant si complaisamment sur des questions délicates, obscures, controversées, ou même insolubles, est de peser avec partialité sur les jugements indécis de l'histoire.

(1) *Histoire de l'Eglise.*
(2) *Ibidem.*

Digitized by Google

Qu'importe ? c'est un motif de plus pour le savant chrétien d'éclairer sa foi en même temps que de la défendre. Nos contemporains pèchent bien plus par ignorance que par mauvaise foi.

Si telle est la situation des esprits, on s'explique l'extrême diversité des appréciations données sur la fin du paganisme et l'origine du christianisme.

Un coup d'œil rétrospectif sur les études parues depuis cinquante ans sur ce sujet, peut fournir une page intéressante de l'histoire de la philosophie contemporaine.

II

Au déclin de la Restauration, quand les éclectiques et les doctrinaires entreprirent, avec un succès éclatant, d'émanciper la philosophie et d'inspirer aux lettres françaises un grand esprit d'indépendance vis-à-vis des dogmes chrétiens, il leur plaisait de dire que le christianisme devait beaucoup, presque tout son fonds doctrinal et moral à la philosophie ancienne (1).

Alors Cousin publiait les *Œuvres de Proclus*, MM. Vacherot, Jules Simon, Emile Saisset étudiaient l'*Ecole d'Alexandrie* dans cet esprit et en toute bonne foi. Les demeurants du paganisme savant et philosophique, Plotin, Porphyre, Jamblique, quelques stoïciens étaient présentés comme les premiers interprètes des systèmes qui seraient devenus par la suite le canevas de la théologie actuelle.

Ils insistaient, en toute sincérité, sur l'excellence du spiritualisme néoplatonicien, sur la similitude de la Trinité chrétienne avec l'obscure triade païenne. Ils abusaient souvent de rapprochements ingénieux entre le Logos alexandrin et le Verbe de saint Jean; le démon de Socrate était présenté comme le type profane, mais également au-

(1) Voir : *Fragments de l'histoire de la philosophie*, par Victor Cousin, 1824.

Digitized by Google

thentique, de la révélation et de l'esprit prophétique propre aux livres saints.

Voici, du reste, comment s'exprimait Emile Saisset : « Il y a différence et non contradiction entre Platon et saint Augustin, *entre Socrate et Jésus-Christ, entre la morale d'Epictète et celle de saint Paul.* D'ailleurs personne ne soutient que la philosophie grecque soit le seul élément dont le christianisme s'est formé. Le christianisme a recueilli un triple héritage. La Grèce, Rome et l'Orient ont concouru à son organisation. Mysticisme oriental, haute et profonde métaphysique d'Athènes et d'Alexandrie, sens pratique, esprit de discipline et de gouvernement des Romains, il a tout pris et tout fondu au creuset d'un vaste éclectisme » (1).

Cette thèse néanmoins n'est pas démontrée. D'abord, tout en voulant exalter les mérites de la philosophie païenne et de la sagesse antique, nos philosophes l'ont reconnu vaincue, inférieure au christianisme, qu'elle ne put arrêter dans sa marche triomphante.

Mais elle est, de plus, faussse historiquement puisque, en réalité, la réaction néo-païenne des Alexandrins, de Celse et de Julien, ne fut si vive et un moment si brillante que par son opposition déclarée aux doctrines nouvelles. Il y eut sûrement, durant trois siècles, antagonisme déclaré entre les doctrines chrétiennes et la philosophie païenne. Le livre entier de M. Boissier, quoique écrit avec des documents exclusivement littéraires, suppose cette vérité hors de doute.

La thèse des éclectiques fut étendue bientôt, malgré l'invraisemblance des faits, à toute l'histoire des origines chrétiennes. Ses auteurs ont longtemps gardé l'espoir de montrer que le paganisme n'a pas été vaincu, mais qu'il s'est insensiblement fusionné avec les dogmes chrétiens.

Aussi, plusieurs écrivains osèrent expliquer nos dogmes — Trinité, Incarnation, Rédemption, Grâce, Sacrements, Culte, Hiérarchie sacerdotale, etc., — par un « éclectisme

(1) *Essais de philosophie religieuse*, 1844.

Digitized by Google

constant ». Selon eux, les conciles auraient été les organes de ce gigantesque travail de quatorze siècles. Des hommes de talent, de sagesse et d'expérience auraient discuté les vérités essentielles de l'humanité : ils en auraient écarté les scories, tout ce qui pouvait les diminuer ou les détruire par des erreurs positives ou des tendances dangereuses.

Cette explication des origines chrétiennes suppose gratuitement que les Pères de l'Eglise et les conciles n'ont pas fait usage de la révélation, qui est bien antérieure au paganisme savant et philosophique ; qu'ils n'ont établi que des vérités générales, faciles à déterminer, acceptées par la généralité des hommes. Or, rien n'est moins déterminable *à priori* que les vérités chrétiennes, rien n'est plus gênant que les pratiques de l'ascétisme et de la pénitence chrétienne, rien n'était plus sévère que les cérémonies dont les fresques des catacombes ont laissé l'incontestable témoignage en regard des pompes du culte de Rome et d'Athènes. Enfin, il n'est pas de trace historique que les conciles aient élaboré la morale, le culte et les dogmes avec les données du paganisme mourant. S'il en avait été ainsi, pourquoi tant de persécutions, pourquoi le sang des martyrs ? Comment expliquer les railleries sceptiques de Lucien, les attaques rationalistes de Celse et la réaction composée d'éléments hybrides conçus par l'empereur Julien? Avouons-le, l'antagonisme entre le paganisme et la doctrine nouvelle parut définitif et absolu dès le premier moment où ils se rencontrèrent.

L'éclectisme s'est donc bercé d'une grande illusion, dans sa tentative de confondre deux religions qui ne se sont rapprochées qu'avec des chocs effroyables. L'une procède du naturalisme, de la spontanéité religieuse. L'autre, sans contredire les aspirations et les instincts de la nature, procède de l'inspiration divine, de l'enseignement du Christ et de la tradition. « Toutes les religions et les sectes du monde, dit Pascal, ont eu la raison naturelle pour guide. Les seuls chrétiens ont éte astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes, et à s'informer de celles que Jésus-Christ a laissées aux anciens pour être transmises aux fidè-

Digitized by Google

les. » — On ne peut mieux définir l'esprit de continuité et de tradition qui anime toutes les décisions doctrinales de l'Eglise (1).

Le paganisme, quoi qu'on en puisse dire à cette distance et considéré au point de vue philosophique, n'était pas assimilable au christianisme. M. Boissier a raison d'écrire que le fond a disparu tout en léguant aux nouvelles générations un inappréciable héritage de formes, c'est-à-dire les lettres, les arts et la poésie de la « maternelle antiquité ».

III

D'autres écrivains se sont placés à un point de vue plus spécial mais non moins intéressant, le point de vue de la philosophie morale et pratique telle que l'antiquité la concevait, et ils ont fait une comparaison avec la morale du christianisme. Ces penseurs ont essayé, non sans succès, de marquer les limites de l'ère chrétienne prenant racine au milieu du stoïcisme, mais sans se confondre avec lui.

Le livre de Ch. Aubertin, *Sénèque et saint Paul*, 1852, tendait déjà à prouver que le philosophe et l'apôtre ne se sont pas connus.

Le problème posé par Aubertin est tout différent de celui des éclectiques. Ceux-ci admettaient que l'avènement du christianisme ne marque pas la fin du paganisme, mais plutôt sa fusion latente, insensible, profonde avec la nouvelle doctrine. L'auteur de *Sénèque et saint Paul* voit la diversité complète des origines, et il s'aperçoit que le naturalisme, sa doctrine favorite, n'a qu'un moyen de se justifier, c'est de professer que la raison vaut bien la foi chrétienne.

(1) Il faut dire que M. Boissier n'admet pas une rupture si absolue entre l'antiquité et l'Eglise naissante. Il professe et il prouve que dans le domaine des lettres, dans l'éloquence, dans les livres d'apologie chrétienne « les genres antiques et les formes consacrées par les lettres latines et grecques se transformèrent sans disparaître ».

Digitized by Google

Il y a ici une confusion. Veut-on dire que la raison humaine est capable de trouver des vérités philosophiques, des principes fondamentaux de morale ? S'il en est ainsi, personne n'en doute dans l'Eglise, à l'exception de quelques traditionalistes, vite désabusés après les erreurs de La Mennais.

Veut-on dire que la morale stoïcienne, celle de Sénèque et de Marc-Aurèle, ces héritiers de la sagesse antique, est la morale parfaite, définitive, égale en vertu et en efficacité à celle de l'Evangile ? Si telle est la question, je renvoie M. Aubertin au fameux *Entretien sur Epictète et Montaigne*, de Pascal. Il ne faudrait pas oublier, du reste, que le christianisme s'est présenté dès le début comme définitif, comme la vérité morale absolue, tandis que le stoïcisme est resté un système heureux de philosophie, sujet, de l'aveu de ses auteurs, à toutes les retouches, à toutes les corrections de l'originalité philosophique de ses maîtres. Il n'y a donc pas de parité suffisante entre les deux doctrines.

Le stoïcisme et le christianisme, en s'épanouissant exactement à la même époque, devaient offrir à la critique philosophique de nombreux rapprochements.

Deux écrivains, M. C. Martha et M. Raymond Thamin, ont écrit des pages excellentes sur ce sujet qui touche de si près à la fin du paganisme et à l'avénement du christianisme. Mais la vérité des faits les a conduits à affirmer l'indépendance à peu près absolue des deux religions, au moins pendant les deux premiers siècles.

M. Martha est catégorique sur ce point : « Bien que dans ce livre (1), pour faire honneur au stoïcisme et lui rendre justice, nous ayons tenu à montrer que son enseignement se rapproche souvent de la morale chrétienne, nous ne voulons pas insinuer que le christianisme n'a été que le développement et le dernier fruit de la sagesse grecque et romaine. D'autre part, nous sommes loin de penser, avec une certaine école historique (2), que la philosophie pro-

(1) *Les Moralistes sous l'Empire romain*, 1865, chez Hachette.
(2) L'école traditionaliste.

Digitized by Google

fane a emprunté ses idées les plus pures à un enseignement occulte du christianisme. Saint Paul ne relève pas plus des maîtres de Sénèque que Sénèque ne relève de saint Paul. Il y eut à cette époque, dans le monde, deux courants semblables, d'une énergie et d'une pureté bien inégales, l'un venu de l'Orient, l'autre de l'Occident, qui se rencontrèrent sans se mêler et se heurtèrent avant de se confondre. »

M. Thamin étudie une question particulière dans son beau livre *Un problème moral dans l'antiquité* (1), dans lequel il démontre que le stoïcisme a connu et pratiqué la casuistique sans l'emprunter au christianisme et sans que les docteurs chrétiens l'empruntassent aux philosophes païens.

J'aime beaucoup cette conclusion que l'auteur formule après un examen savant de la religion stoïcienne : « Une vraie religion, avec les mêmes pratiques, qui, suivant quelques esprits contemporains, encombrent la vertu chrétienne, fut ainsi la propre conséquence de la conception stoïcienne de la vertu. Ce que l'on prend pour une invention de théologiens fut une invention de philosophes et de moralistes, ou plutôt ne fut l'invention de personne, mais le libre épanouissement de l'effort moral de l'humanité et la commune histoire de la vertu dans tous les temps. Examen et direction de conscience, sermons, lectures pieuses, mortifications, culte de certains modèles qui sont comme les saints du stoïcisme, l'idée de Dieu soutenant et inspirant la volonté, et devenant une sorte de grâce libre et née de l'esprit même, la prière enfin, voilà les pratiques de la piété stoïcienne, piété sans laquelle, pour les plus illustres maîtres de la vertu antique, il n'y a point de solide vertu. »

Il me resterait à parler d'un autre travail aussi important, si l'espace me le permettait. M. Fustel de Coulanges,

(1) Un vol. in-12, 1884, Hachette. M. Thamin vient de publier, en collaboration avec M. P. Janet, un *Cours de psychologie et de morale*. Delagrave, *Education et Positivisme*. Ces deux études sont empreintes d'un excellent esprit spiritualiste.

Digitized by Google

dans le chapitre final de la *Cité antique* (1), trace brièvement le tableau des institutions qui finissent avec l'ancien culte et celui des idées sociales et politiques qui se font jour avec le nouveau. C'est une étude extrêmement remarquable, que beaucoup de trop libres esprits, imbus de mille préjugés contre les progrès sociaux réalisés par la religion du Christ, feront bien de méditer.

IV

Il importe d'examiner maintenant la pensée et les systèmes des adversaires du christianisme. Eux surtout ont étudié ses origines.

A quel point de vue se sont-ils placés?

Décidés à le trouver en défaut autant que les apparences le permettent, ils ont pris pour principe la négation de ce dont il se prévaut le plus, le *surnaturel*. Or, expliquer un événement aussi considérable que l'établissement d'une religion telle que l'Eglise, n'est pas chose facile.

Si le surnaturel n'explique rien ici, quelles sont les causes cachées, profondes et toutes-puissantes, qui ont amené la chute d'un culte aussi enraciné que son remplaçant a été dès le principe inattendu et novateur?

Les travaux de l'école critique sur la fin du paganisme et l'avènement du christianisme sont considérables et très remarquables. Je ne suis pas de ceux qui méprisent des adversaires dans la mesure et dans la proportion que leurs idées s'éloignent des miennes. MM. Renan, Havet, Albert Réville fussent-ils aussi incrédules — ce que j'admets personnellement — que Celse, Lucien et l'apostat Julien, ils mériteraient encore, à mes yeux, les égards infinis que dicte la charité.

Je vais plus loin avec eux, j'estime que l'école critique a rendu, indirectement, un grand service à la cause de la

(1) 1 vol. in-12, 1864, Hachette.

Digitized by Google

vérité. Notre apologétique moderne, pour des motifs indépendants de la volonté du clergé, ne languissait-elle pas, depuis longtemps, dans des idées reçues et dans une confiance platonique? Nos adversaires l'ont secouée et l'ont réveillée de sa torpeur. Elle a abandonné des positions douteuses, comme celle du traditionalisme, qui expliquait d'une manière trop peu scientifique l'origine des religions païennes et leur disparition dans le monde civilisé.

Les traditionalistes avaient fait table rase des facultés géniales et religieuses de l'homme; le « psychologisme » était, selon eux, et ils n'eurent pas absolument tort, la grande erreur de la philosophie moderne.

On n'a peut-être pas assez remarqué que l'école critique a pris la contre-partie du système traditionaliste (1). Sous l'inspiration hautement avouée du protestantisme négatif de la rationaliste Allemagne, Emile Littré, dès 1837, dans sa traduction de la *Vie de Jésus*, de David Strauss, adopte le « système mythique », qui expliquerait toutes les révolutions religieuses, y compris celle du christianisme, remplaçant les cultes de Rome et d'Athènes, par des causes purement naturelles.

M. Renan adopte le même point de vue dans son *Histoire des origines du christianisme*, 1862-72. Bientôt il eut pour disciples M. Havet et M. Réville. On me dispensera d'énumérer les œuvres originales, souvent passionnées, plus souvent encore très hasardées, de ces théologiens. Du reste, des hommes d'une compétence incontestable, M. H. Wallon, par exemple, dans la *Croyance due à l'Evangile*, Mgr Meignan, les abbés Gratry, Vigouroux, de Broglie, Duchesne, et récemment le R. P. Didon, ont réfuté les mille objections de détail, les insaisissables chicanes de mots, les discrets coups d'épingle de nos critiques (2). Et puis, chacun sait que ceux-ci, pour accomplir

(1) Renan a jugé d'une façon assez juste le fort et le faible du traditionalisme de Lamennais. V. *Essais de morale*, p. 141. 1868. — Mais il faut surtout consulter les divers jugements de Mgr Ricard sur l'*École menaisienne*, 3 vol. Plon, 1883.

(2) Deux protestants éminents et indépendants, MM. Guizot et

Digitized by Google

une œuvre si difficile, ont dû recourir à des artifices de rhétorique et de syllogistique merveilleux, cause principale de leur réussite auprès de la masse ignorante.

Mais les hommes sages et de bonne foi ont fait leur choix. Ils n'ignorent pas que des circonstances politiques et sociales, étrangères à la science, comme l'affaiblissement de la foi et le bannissement systématique des idées chrétiennes dans nos institutions nationales, ont seules assuré un succès de haute réclame à l'école critique.

Quel est donc le système privilégié qui donnerait, selon ces philosophes, l'explication adéquate de la fin du paganisme? Le voici dans sa simplicité toute hypothétique : Représentez-vous, disent-ils, un phénomène unique dans l'histoire du monde. C'est l'empire romain avec ses peuples de races si diverses, de caractères si pleins de contrastes, qui se trouva pris, à un moment donné, du désir inconscient de changer de culte. A l'époque précise — coïncidence merveilleuse! — de l'apparition du christianisme, la mysticité naturelle du monde civilisé fut à ce point débordante qu'elle entraîna la société entière dans des extravagances religieuses inouïes, inexplicables. Elle manifesta une irrésistible tendance à embrasser le surnaturel chrétien.

Et nos historiens critiques ne se font pas faute d'insister sur des événements qui, *jugés humainement*, n'ont pas d'explication naturelle autre que la leur.

En effet, comment définir les causes des grands changements qui s'opérèrent vers la fin du règne d'Auguste dans les convictions des Romains? Comment ces peuples, si désireux de conserver les droits absolus de l'Etat, si prévenus contre toute innovation qui blesserait leur omnipotence politique et religieuse intimement unies, comment deviennent-ils adorateurs de *tous les dieux?*

Leur culte antique tombe en discrédit, et voici que leur stoïcisme les porte à la méditation intérieure et mystique.

de Pressensé, se sont également élevés, avec énergie et science, contre l'école critique. Ce n'est pas le moins original ni le moins durable de leur œuvre.

Digitized by Google

Ils étaient polythéistes par nature, et çà et là, dans les écrits de leurs philosophes, se manifeste la croyance à l'unité de Dieu. Ils étaient fatalistes, et voici que Sénèque et Marc-Aurèle parlent de Providence. Pendant longtemps ils ne conçurent qu'une métempsycose grossière, une permanence obscure des âmes défuntes sous la terre, et voici que des idées d'immortalité s'affirment dans la société éclairée. On compte des membres illustres de ce peuple affairé et orgueilleux, qui s'adonnent aux austérités de l'ascétisme. Ils confessent leur dégoût pour les plaisirs du monde, et se sentent un besoin pressant d'adorer, de croire et de prier! Le monde antique, ô mystère, s'émancipe lui-même de son grossier polythéisme, il aspire à une régénération morale et religieuse dont il ne comprend ni le principe ni les conditions! Les effets se manifestent et leur cause reste cachée!

L'histoire ne conteste pas ces événements. Mais comment une philosophie incrédule peut-elle les expliquer ? Et ici, je le dis hautement, je parle d'une philosophie niant le surnaturel.

Remarquons d'abord que, s'il y a eu et que s'il y a encore des idées si spécialement religieuses dans l'humanité, il est impossible d'affirmer qu'elles n'ont pas une fin légitime, un but en proportion avec leur nature et leurs caractères divins.

Procédons d'une manière générale. Les concepts de Dieu, de la perfection infinie, la prière, l'adoration, l'espérance des choses éternelles, sont-ce là de simples dons de la nature finie ? Qui peut affirmer, en bonne logique, qu'ils ne dépassent pas ses forces ordinaires ?

Je touche au nœud de la question, et, en admettant la spontanéité religieuse, je me mets sur le terrain de la critique. Or je défie l'incrédulité d'expliquer la prière, l'adoration, l'idée de Dieu par les systèmes en vogue actuellement, par une sorte d'atavisme, par un principe de descendance et d'évolution. En effet, la tendance psychologique, la religiosité si vous voulez, serait toujours et incommensurablement plus grande que ses causes suppo-

Digitized by Google

sées. Je le répète, l'homme prie, lui seul prie spontanément, voilà le phénomène historique et que la conscience affirme. L'incrédulité savante — quelle turpitude n'est pas savante aujourd'hui ? — n'en tire pas les conséquences légitimes, en déclarant « que la religiosité consiste essentiellement dans la faculté de croire à des apparences, qui, grâce aux progrès de la science, ne peuvent se résoudre que dans l'absurde » (1). Nullement ; pour nous, appeler l'infini, parler à l'Être suprême, à Dieu personnel, représente des aspirations, des sentiments positifs, que la terre et nos facultés bornées ne peuvent suggérer ; nous admettons que ces aspirations, que cette faculté de l'infini si vous voulez, trouve une harmonie, une perfection, un idéal au-dessus de tout ce que l'homme peut imaginer de plus compréhensif, de plus grand et de plus réel.

L'amour maternel correspond à une réalité, l'enfant à naître ou né. De même la religion, même dévoyée et superstitieuse, correspond à Dieu.

Rien ne prouve que le besoin crée la faculté en pareille matière. A quoi bon une faculté mystique, si elle n'a pas de but et d'objet suprasensible ? A quoi bon, dans l'hypothèse de l'évolution transformiste, une faculté héréditaire qui n'existerait que pour la perception de l'absurde et du vide ?

On nous allègue toujours les progrès de la science ! Malheureusement les progrès constatés protestent contre les principes essentiels de l'évolution. La lutte pour la vie, qui est le grand argument de l'école matérialiste, trouve son démenti le plus absolu dans le fait de la civilisation : « N'avons-nous pas le droit de dire, écrit le docteur Gailhard, que la lutte pour l'existence constitue une objection décisive au système de la descendance ? Car si l'homme était un animal comme les autres, le plus faible serait inévitablement détruit par le plus fort. Or il n'en est rien. L'homme a compris, il a été le seul à comprendre, en

(1) Eug. Véron : *la Morale.* — On sait que, pour l'école systématiquement incrédule, « la science, les progrès de la science », consistent simplement dans les théories du transformisme et de l'évolution.

Digitized by Google

s'inspirant de ses conceptions religieuses et morales, que cette loi était absolument inique, et il a résolu de s'y soustraire. Dans ce but, il a décrété la protection du faible contre le fort, il a même élevé cette protection à la hauteur d'un droit. En un mot, il a créé la civilisation ; il a inventé la morale, la religion, et il les a jetées victorieusement en travers des fatalités de la nature » (1). Voilà un fait *scientifiquement* constaté : la religion et la morale échappent aux explications de l'évolution. Elles sont au-dessus de toutes ses hypothèses, parce qu'elles sont d'un autre ordre.

En résumé, nous sommes faits à l'image de Dieu ; c'est le dogme chrétien enseigné d'après l'Ecriture. Il y a donc une harmonie entre nous et le Créateur. Cette théologie est élémentaire, et elle s'accorde parfaitement avec les données de la psychologie religieuse. C'est précisément dans l'intervalle de cette harmonie entre Dieu et l'âme que s'ouvre le domaine infini du surnaturel.

Sans doute l'explication de la fin du paganisme, telle qu'elle est formulée par l'école critique, n'est pas dépourvue de toute vérité. Oui, le mysticisme et la religiosité furent une condition — remarquez que je ne dis pas la cause — de la révolution qui porte le nom d'ère chrétienne.

Mais pourquoi le paganisme lutta-t-il trois siècles sans jamais s'assimiler au christianisme ?

Là est vraiment le problème que la critique n'a pas résolu... !

Comme le dit Mœlher, son système ne lui permet pas de comprendre pourquoi la vérité a remplacé l'erreur, comment la Rédemption est une grâce de lumière et de régénération. Toute l'argumentation de la critique devrait porter sur ce point : pourquoi l'évolution religieuse, allant du paganisme au christianisme, ne s'est-elle pas effectuée doucement, simplement, *naturellement ?*

On ne peut oublier que l'avènement du christianisme soit un phénomène unique dans l'histoire ; on ne peut non

(1) ***Darwinisme*** et *Spiritualisme*, p. 358. Perrin.

Digitized by Google

plus douter de la science, de la réflexion, du génie et du savoir faire des premiers chrétiens. M. Boissier s'en exprime nettement : « Souvenons-nous, dit-il, que le christianisme est une des rares religions qui ne se sont pas développées à une époque reculée et naïve. Il est né en pleine civilisation, au milieu d'une société polie et lettrée, amollie par le bien-être, usée et fatiguée par l'excès des jouissances de la vie. Il est naturel qu'il n'ait pas produit d'abord les mêmes effets que s'il eût rencontré des âmes entièrement jeunes et fraîches. Les œuvres qu'il inspire, même dans les classes populaires, semblent avoir deux âges » (1).

De plus, tous les historiens, Amédée Thierry, Guizot, M. Duruy, M. Boissier, affirment qu'aucun État moderne n'a mieux répondu que Rome à l'idéal que l'on se fait d'un gouvernement constitué. Or, voici que cet empire s'ébranle, ses institutions séculaires chancellent; sa religion, qu'il s'était identifiée et qu'il préférait à toute autre, tombe en discrédit; les mœurs qui reflétaient son patriotisme se modifient profondément; son Panthéon, longtemps trop étroit, maintenant trop plein de divinités exotiques, rebute sa foi épurée; ses cérémonies grandioses, les triomphes pompeux de ses Césars et de ses fastueux pontifes paraissent idolâtrie. L'esprit de nouveauté est partout : *ecce nova facio omnia*, dit le prophète de l'Apocalypse, et c'est vrai!

Mysticisme partout, phénomène de simple contagion et de pure spontanéité, disent les critiques!...

Comment! les persécutions, les catacombes, les apologies éloquentes et improvisées des Justin, des Origène, des Tertullien, des Augustin, ne prouvent-elles pas que la fin du paganisme ne fut pas si douce, qu'il entra dans une longue agonie, en pleine connaissance de son mal, et que ceux qui l'abandonnèrent ne furent pas des inconscients?

A ce propos, voici comment M. Boissier explique et justifie la conversion de Constantin : « Vers la fin de sa vie, écrivant au roi de Perse, Sapor, pour lui recommander les chrétiens répandus dans ses États, il recommence à

(1) T. II, p. 9.

Digitized by Google

dépeindre les malheurs qui ont accablé les ennemis de l'Église, tandis que lui, qui a ouvert les yeux à la vérité, a toujours été heureux, et qu'il fait le bonheur de ses sujets... Constantin n'était pas une de ces âmes malades d'incertitude qui venaient demander au christianisme des croyances solides; il ne fut pas non plus attiré, comme tant d'autres, vers la foi nouvelle par la beauté de ses doctrines morales ou par la sympathie qu'on éprouve pour des malheureux qui supportent courageusement une persécution injuste; la seule raison qu'il avait de la préférer à son ancien culte, c'est qu'elle lui paraissait payer plus libéralement ses adorateurs, et qu'elle les payait en prospérités présentes et terrestres, qui vraisemblablement le touchaient plus que les félicités lointaines de l'autre vie. Ce sont là des sentiments médiocres, je le reconnais, et qui manquent tout à fait d'élévation et de désintéressement; mais l'ardeur avec laquelle il les exprime, l'insistance qu'il met à y revenir, prouvent qu'il en était profondément pénétré. Son langage, quand il les développe, n'est jamais celui d'un indifférent ou d'un comédien : on voit qu'il dit vraiment ce qu'il pense! »

Nous ajouterons que la conversion de Constantin est celle d'un homme du monde qui ne se sent pas appelé à une haute perfection. Mais M. Boissier prouve ici que la foi des premiers chrétiens, des hommes politiques, avait des motifs legitimes, qu'ils entraient dans l'Église sans contrainte, avec la conscience d'hommes convaincus, éclairés et sincères. La vertu occulte du mysticisme, que la critique allègue, n'offre aucune trace sensible et historique. On est tenté de reléguer cette cause cachée, ce lutin de la science, parmi les mythes que les poètes inventent avec tant de naïveté.

Mais je n'insisterai pas sur la réfutation de ce système. M. Boissier, avec une touche discrète et sincère, a semé dans ses deux volumes de sages réflexions à l'adresse de l'école critique.

Que le lecteur lise entre les lignes.

Nous autres, maigres polémistes, nous n'avons aucune

Digitized by Google

chance d'être écoutés. Mais quand des écrivains comme l'auteur de *la Fin du paganisme* élèvent la voix avec cette noble indépendance, avouons-le, notre foi se confirme dans ses convictions premières et inébranlables.

V

Il reste à exposer le système de l'école historique, pour avoir uu aperçu des controverses sur la fin du paganisme.

L'histoire de la grandeur et de la décadence des institutions de l'antiquité sera, pour longtemps encore, un sujet de méditations.

Rome et Athènes, au moment de leur apogée, forment le trait d'union reliant le monde antique au monde moderne.

Les premiers apologistes, en particulier saint Augustin, appréciaient déjà l'importance de ce fait, et ils en tiraient des conséquences qui constituent les premières lignes de la philosophie de l'histoire d'après le point de vue chrétien.

Jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle, les historiens et les philosophes avaient vu dans la victoire du christianisme un événement heureux pour le monde. Bossuet et Montesquieu, Pascal et Leibniz, Corneille et Racine, Tillemont et Rollin, tous pénétrés des lettres antiques , sont unanimes sur ce point. Du reste, M. Boissier ne fait que continuer, en l'élargissant et en la discutant, cette chrétienne philosophie.

Avec notre siècle, la tradition se rompt brusquement.

Le césarisme, en faisant sa réapparition à la suite de la Révolution et du premier Empire sous les formes de la centralisation de tous les services dans les mains d'un pouvoir unique, ne serait-il pas l'inspirateur d'un retour à des idées païennes que l'on pouvait considérer comme oubliées?

Or, les Césars païens ne personnifiaient pas autre chose que l'État omnipotent pendant qu'ils persécutaient les chrétiens. La raison d'État devenue le principe du salut public,

Digitized by Google

le monopole et le fonctionnaire partout, n'est-ce pas une réédition de l'empire romain?

Ces idées ont été accueillies par nos grands historiens. C'est ainsi que j'explique l'origine du système historique accepté, avec des nuances différentes, par Amédée Thierry, Michelet, Taine dans son livre sur *Tite-Live*, par Victor Duruy dans l'*Histoire romaine*.

Quel est ce système? Pour ces brillants historiens, l'avènement du christianisme a été une sorte de déchéance politique. Ils concèdent volontiers que l'Église a fait une œuvre excellente, qu'elle a régénéré le monde, qu'elle a maîtrisé et civilisé les barbares, qu'elle a semé dans la société des principes de bienfaisance, de justice, de politesse, de fraternité universelle; mais ils professent en outre qu'elle a été le principe de ruine qui, en quelques siècles, a miné le plus bel empire du monde, l'empire idéal.

Grave est cette objection. Si l'on peut mettre sur le compte du christianisme un pareil crime, n'est-il pas juste de lui contester un mérite dont il se prévaut beaucoup, le mérite d'être avant tout une religion sociale et politique?

Avant d'examiner la question, je renvoie au jugement de M. Boissier, qui n'admet pas non plus cette théorie dans toute sa rigueur (1). Il dit : « L'empire a péri de maladies qui remontaient plus haut que le christianisme; on peut donc affirmer qu'il n'est pas la cause directe de sa ruine. Mais ce qui n'est pas moins sûr, c'est qu'il a été impuissant à l'arrêter. L'a-t-il retardée ou rendue plus rapide, c'est une question qu'on peut débattre. Dans tous les cas, l'empire était si profondément atteint, que, sous quelque régime religieux ou politique qu'on l'eût fait vivre, un peu plus tôt ou un peu plus tard, sa fin était inévitable. »

Je pose une question préalable avant de débattre le problème : l'empire romain était-il réellement si près de la perfection?

Certains politiques et des historiens modernes l'affirment; bien des penseurs chrétiens le nient. Sans discuter la mora-

(1) L. VI.

Digitized by Google

lité des lois ni la délicatesse des procédés de domination de Rome, il sera toujours difficile de déterminer si une telle constitution, centralisatrice à l'excès, vaut mieux qu'une société où les services publics sont partagés et laissés à la libre initiative des sujets (1).

Rome elle-même, durant sa période de formation et d'agrandissement, possédait des institutions plus libérales que sous les Césars, parce qu'elles étaient fondées sur les bonnes mœurs de ses sujets.

Mais quand les hommes n'ont plus de conviction religieuse, quand les principes primordiaux de la famille, de la propriété et de la justice perdent de leur autorité, alors les citoyens recourent volontiers à l'État. Ils lui confient tous leurs devoirs et sacrifient leurs libertés, tout en se berçant de trompeuses apparences.

Tel a été l'État romain à la fin du paganisme. Est-ce là un idéal si enviable? Je ne le crois pas.

Un publiciste catholique, J.-B. Coquille, a montré dans une étude remarquable sur les *Légistes* (2), l'influence néfaste de certaines théories émanant du césarisme et qui ont reparu depuis la Réforme. La fin du paganisme marque, en effet, la fin du césarisme politique dans l'antiquité. Si on a pu dire de la loi romaine qu'elle était la raison écrite, *ratio scripta*, ne peut-on pas lui appliquer la réflexion de saint Augustin plaidant au nom de la charité contre la justice suivant ce principe : *Summum jus, summa injuria,* et dire du code césarien : *Summa irratio?*

La thèse qui fait de la constitution politique des Romains un idéal est donc sujette à certaines restrictions. La philosophie chrétienne ne l'accepte pas dans son intégrité. J'ose ajouter que le retour complet dans un pays au même régime politique, marquerait la fin du christianisme et une recru-

(1) Je ne prétends pas que l'Église soit l'adversaire d'un régime centralisateur; non, elle s'adapte à toutes les situations; mais je pense que ce régime se rapproche le plus du régime païen de Rome, qu'il en a toutes les tendances absolutistes : opposition aux associations religieuses, clergé d'État, religion et doctrines d'État.

(2) 1864, chez Bray, Paris.

Digitized by Google

descence rapide des principes païens. Du reste, on le sait, certains esprits antichrétiens ne sont pas sans désirer cette contre-épreuve, et ils y travaillent sans relâche.

Quel est ce principe d'indépendance affirmé par l'Église dès l'origine? M. Boissier l'expose bien en le comparant au dogme païen de la religion d'État : « Tout le monde sait que, dans les républiques anciennes, la religion n'était qu'une des formes, la plus visible peut-être, de la nationalité. Chaque cité avait ses dieux, comme elle avait ses lois, auxquels on ne pouvait renoncer sans cesser aussitôt d'être un citoyen... C'est la grande originalité du christianisme d'être prêché à toutes les nations à la fois, de ne pas s'adresser à un seul pays, mais à l'humanité entière. En plaçant le royaume de Dieu en dehors de ceux de la terre, il a distingué la religion et la nationalité, que les républiques anciennes avaient jusque-là confondues. Dès lors, un citoyen n'est pas enchaîné à une croyance, uniquement parce qu'il est né dans la ville où elle domine. L'État n'étant plus nécessairement identifié à un culte particulier, peut laisser vivre les autres et la tolérance devient possible. Telle était la conséquence qui découlait des principes mêmes du christianisme; les persécutions dont il fut victime lui apprirent à l'en tirer » (1).

Le césarisme et le christianisme finissent toujours par s'exclure. Soutenir que la religion du Christ a affaibli, en dehors des autres causes, la constitution romaine, n'implique pas un paradoxe. Telle a dû être la marche naturelle des choses. M. Boissier ne partage-t-il pas cette manière de voir quand il rapporte les accusations de Celse contre l'Église naissante? « Tout ce qu'on pouvait dire, c'est que, quelque affection que le chrétien pût éprouver pour sa patrie, il professait certaines doctrines qui, prises à la lettre, paraissaient contraires aux lois et aux usages de son pays. Réduites à ces termes, les assertions de Celse ne manquent pas de vraisemblance. Il est certain que sur les questions les plus graves, la famille, la propriété, le service de l'État,

(1) T. I, p. 56 et 58.

Digitized by Google

le christianisme, au moins dans les premiers temps, s'était mis ouvertement en désaccord avec l'opinion. Il recommandait de fuir les fonctions publiques (1); il préférait la virginité au mariage; il honorait le célibat, que le législateur traitait comme un crime; il conseillait au riches de renoncer à leur fortune pour être parfaits; il condamnait la guerre et détournait les siens de servir dans les armées (2). C'étaient des maximes qu'un conservateur nourri dans les vieilles traditions devait trouver subversives, et il n'est pas douteux qu'appliquées dans la rigueur elles pouvaient causer un grand dommage à l'empire. » — Les objections de Celse, on l'a dit, sont celles du plus pur naturalisme. Cet esprit rationaliste ne s'est pas élevé au-dessus des vues terrestres. L'État, la société, les intérêts humains et présents sont les seules préoccupations du premier adversaire de l'Évangile.

Mais il reste à savoir si l'humanité peut se passer des sentiments qui l'élèvent au-dessus de la terre; il reste à savoir si notre bonheur, même ici-bas, ne réclame pas une forte dose d'idéalisme.

L'Évangile, en suggérant des aspirations nouvelles plus pures, avait le droit de ne pas tenir compte des lois humaines, fussent-elles l'œuvre du plus grand empire du monde.

Ailleurs, M. Boissier montre comment saint Augustin plaidait pour le christianisme contre ceux qui l'accusaient de détruire l'empire.

(1) Les fonctionnaires étaient condamnés par leur situation à rester idolâtres et à persécuter l'Église,

(2) Cette assertion a besoin d'être expliquée. Les chrétiens judaïsants, les nouveaux convertis, comme les Israelites d'aujourd'hui, refusaient le service militaire comme incompatible avec leur morale sociale. Les autres chrétiens, à peu d'exceptions près, ne faisaient aucune difficulté de servir dans les armées, toutes les fois qu'on ne les obligeait pas à sacrifier à l'autel impérial. Nous avons les exemples de saint Maurice, de saint Martin, et d'une foule d'autres soldats très populaires dans leur temps. — Cf. une récente etude de M. l'abbé Beurlier sur *les Chrétiens et le service militaire pendant les trois premiers siècles*. Bulletin de l'Institut catholique. Octobre, 1892, Paris.

Digitized by Google

Saint Augustin n'avait pas tort, au point de vue où ses adversaires se plaçaient en attaquant la religion nouvelle. Les raisons des païens étaient souvent des calomnies, et l'évêque d'Hippone avait le devoir de les réfuter.

Mais il ne paraît pas moins certain que Lactance, et un peu après Salvien, plaidant pour ainsi dire le contraire de saint Augustin, n'aient pas eu tort non plus. Ils étaient en mesure de juger plus sûrement la révolution opérée pacifiquement par les idées chrétiennes.

En condamnant les idées païennes, en montrant la dissolution des mœurs dans les classes dirigeantes, en révélant l'impuissance du régime vieilli, incapable de dominer les débordantes invasions des barbares, n'ont-ils pas prouvé que le culte de l'Etat n'était plus en force de régénérer l'empire?

Les philosophes et les rhéteurs, Celse, Libanius, Julien, Symmaque, Lucien, se raidirent vainement contre l'évidence du fait. Je comprends facilement que ces demeurants du paganisme aient été des sceptiques ou de hauts fonctionnaires, comme l'ont été les apôtres du césarisme moderne.

J.-B. Coquille (1) et Fustel de Coulanges (2) ont fort bien remarqué que le « paganisme n'était pas un culte démocratique et social ». C'était la religion de la *gens* et de la *cité*. Quant au peuple, j'entends le peuple selon le sens moderne, il devait se passer des bienfaits de l'enseignement religieux. Aussi les païens, même de l'ère classique, trouvaient l'esclavage, les sacrifices humains, la situation des eunuques, l'asservissement des vaincus, chose naturelle et irréprochable. Les premiers membres de la cité, les *gentiles*, n'étaient tels qu'en vertu du culte religieux légué par leurs ancêtres.

Le plébéien qui ne pouvait pas montrer d'ancêtres connus n'avait pas de culte, et en conséquence il ne faisait partie de la cité en aucune façon officielle.

(1) *Le Césarisme*, 1872.
(2) *Cité antique.*

Digitized by Google

Le christianisme a changé non seulement l'Etat, mais aussi la cité et la famille.

Le baptême, cette initiation au culte nouveau et à la grande société religieuse, était administré aussi bien à l'esclave fugitif de Philémon qu'à l'eunuque de la reine Candace. Ce sont les premiers documents chrétiens qui l'affirment.(1)

Le christianisme, au nom du principe d'égalité religieuse, rompit ainsi, sans secousses fatales, les barrières qui divisaient l'humanité. C'est une preuve de plus que l'empire romain, si fier de sa hiérarchie et de ses inégalités sociales, reçut par là un coup funeste pour sa constitution.

On peut faire des remarques analogues à propos du mariage des chrétiens.

Le christianisme considère cette institution comme relevant de la conscience des conjoints et non de l'autorité de l'Etat. M. Boissier rappelle que les romains étaient condamnés, sous les derniers Césars, à vivre dans le célibat, à cause des exigences énormes, immorales de l'Etat qui intervenait abusivement dans le mariage des citoyens.

Le mariage chrétien a Dieu seul pour garant. Son principe d'indissolubilité prouve que ce *mariage* n'est pas seulement un *contrat* que l'arbitraire des lois humaines et le caprice des époux peuvent briser. C'est un progrès considérable sur le judaïsme et le paganisme, l'un et l'autre tolérant le divorce, au moins durant les siècles dissolus.

Le divorce est une polygamie dissimulée, et d'un degré supérieur si l'on veut. Le paganisme l'acceptait et le favorisait, selon l'exemple de ses dieux adultères. Mais la polygamie et ses formes adoucies marquent l'infériorité morale et sociale de la femme sur l'homme; elle rappelle en quelque sorte l'esclavage païen. Le christianisme ne pouvait l'admettre, à cause de son origine et de son immoralité.

En général, les institutions païennes avaient fait leur temps, et il n'est pas démontré que la philosophie antique

(1) Cf. *Actes des apôtres*, et l'*Epître à Philémon*, de saint Paul.

Digitized by Google

ait songé à les modifier. Sénèque et Marc-Aurèle, Lucien et Celse, les Alexandrins, Julien, Libanius, Symmaque, ont peut-être voulu réformer leur temps, mais c'était seulement suivant quelques institutions humanitaires communes à toutes les philosophies, impuissantes à réaliser le renouvellement de la famille, de la cité et de l'Etat. Un esprit tout nouveau devait créer le monde moderne; cet esprit est celui de l'Evangile.

VI

L'avènement du christianisme et la fin du paganisme ont d'abord été signalés par une apparition inattendue de doctrines nouvelles.

Le R. P. Didon, dans des pages admirables (1), a résumé le choc inouï, pathétique, inexplicable de toutes les idées, de toutes les opinions et de tous les systèmes qui, en ces heures de détresse pour l'esprit humain, se donnèrent comme un rendez-vous dans les grandes écoles de Rome et d'Alexandrie.

Les adversaires du christianisme feraient bien de nous expliquer comment ce conflit a précisément enfanté, selon le système rationaliste, une religion absolument opposée à son point de départ.

C'est là l'unique problème de la fin du paganisme et de l'avènement du christianisme; or, ce problème est insoluble en dehors du surnaturel chrétien.

« Qu'importe, écrivait jadis Saint-Réné-Taillandier, à quel point de vue l'on se place pour considérer les origines du christianisme? Au point de vue de la critique comme au point de vue de la foi, le christianisme a été une révolution de fond en comble; gardez-vous bien d'y avoir seulement une continuation, même divine, de l'œuvre que

(1) *Jésus-Christ*, ch. I, les *Temps*.

Digitized by Google

poursuivait l'administration impériale. L'égalité que l'empire établissait partout, était une égalité morte; le christianisme a créé l'homme intérieur, il a mis la conscience vivante en rapport avec le Dieu vivant, et s'il a profité, pour se répandre, du nivellement opéré par la politique romaine, il est impossible de dire qu'il ait consommé cette politique. La philosophie de l'histoire diminuerait la révolution chrétienne en répétant ces timides paroles. Quel abîme entre l'administration de l'empire et la doctrine du Christ! » (1)

Telles sont aussi nos conclusions sur le problème de la fin du paganisme, signal de la chute de l'empire.

Nous ajoutons que ces événements n'apparaissent si hérissés de difficultés qu'aux libres penseurs et aux sceptiques.

Mais je conviens d'une chose, c'est que ces questions revêtent aujourd'hui des formes si complexes, elles touchent à tant d'intérêts politiques et sociaux, elles relèvent de tant d'autres questions également ardues; et la foi, c'est-à-dire le principe directeur de l'intelligence en cet ordre d'idées, est si affaiblie maintenant, que beaucoup d'hommes vivent dans l'incertitude, dans le doute irréligieux, comme dans une atmosphère naturelle.

Rien d'étonnant qu'une étude comme celle-ci soit d'un intérêt considérable pour beaucoup de nos contemporains, et qu'une élite de penseurs, séparés ou non de la foi, s'y arrête volontiers. Aussi, bien des catholiques intelligents ont jugé à propos de porter leur attention de ce côté. On comprend que nous ayons le plus souvent reproduit leurs arguments.

M. Beugnot, esprit distingué et consciencieux, tint le premier la plume pour réfuter des erreurs concernant la fin du paganisme. Son livre porte le titre : *De la Destruction du paganisme*, 1835. Il s'est placé sur le terrain du droit et a éclairé certains points obscurs.

(1) *La Philosophie de l'histoire romaine*. Revue des Deux Mondes, 15 mai 1863.

Digitized by Google

M. Henri Wallon (1) et M. Augustin Cochin (2) ont mis en évidence l'influence bienfaisante et décisive de l'Eglise pour l'abolition graduelle de l'esclavage, cette abominable plaie de l'humanité.

Mgr Freppel, dans *les Pères apostoliques*, Mœlher dans sa *Patrologie* et son *Histoire de l'Eglise* ont étudié dans les documents primitifs, nos institutions naissantes.

M. Gerbet, dans les *Esquisses de Rome chrétienne*, 1844-1878, Dom Guéranger dans *Sainte Cécile*, Wiseman dans *Fabiola*, Newman dans *Callista*, l'abbé Bernard dans les *Voyages de saint Jérôme*, ont tracé de vivants tableaux de la société romaine au moment de son entrée dans l'Eglise.

M. Allard a étudié les caractères, les documents et l'importance des persécutions. Ce sont les dernières luttes du paganisme contre une force qui envahit le monde ancien. M. de Champagny et M. Albert de Broglie, le premier dans les *Césars* et *les Antonins*, le second dans sa brillante *Histoire de l'Eglise au IV^e^ siècle*, ont tracé de main de maître le tableau du mouvement immense, irrésistible, imprimé par les idées chrétiennes aux événements de ces siècles de transition.

Ajouterai-je enfin que l'archéologie et l'épigraphie chrétiennes ont mis en lumière depuis trente ans des documents d'une grande importance historique? Ces sciences concourent, avec un merveilleux ensemble, à répandre sur les origines de l'Eglise un éclat inattendu.

Les magnifiques monographies des Catacombes, les travaux de J.-B. Rossi, de M. l'abbé Duchesne, de M. Boissier (3) lui-même et de bien d'autres, ne laissent plus une question sans réponse, plus un problème historique sans quelque solution.

Qui douterait encore que la science moderne ait fait de réels progrès dans la démonstration des origines chrétiennes? Fleury, Tillemont, les savants bénédictins du dix-

(1) *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité.*
(2) *L'Abolition de l'esclavage*, 1861.
(3) *Revue des Deux Mondes.*

Digitized by Google

septième et du dix-huitième siècle ont été dépassés. Fleury écrivait : « La véritable religion a cet avantage que l'origine en est certaine et la tradition suivie jusqu'à nous » (1). Combien cette tradition a vu ses anneaux se serrer et se multiplier depuis un demi-siècle ! Combien nous devons de grâces aux savants de toutes les écoles qui ont concouru, bon gré mal gré, à l'édification d'un monument à la vérité chrétienne, le monument de l'histoire, avec ses parties harmonieusement coordonnées de manière à devenir un temple où les esprits sincères, dont « l'œil est simple », pourront se réfugier honorablement en cet âge de doute !

VII

Est-il établi que l'humanité ait gagné beaucoup à l'avènement définitif du christianisme ? C'est une question qu'il est permis de poser, aujourd'hui que ses origines et ses bienfaits sont vivement contestés.

Les penseurs chrétiens admettent que le christianisme a tiré le monde de l'erreur religieuse, qu'il lui a donné la morale par excellence, un culte incomparablement beau, des dogmes que la raison ne pouvait concevoir et dans lesquels elle ne découvre pas de contradiction, ni d'opposition à ses principes de logique. Examinons ces divers points.

Le monde antique n'avait pas la vérité sur Dieu, sur l'homme et sur la destinée. La religion chrétienne embrasse cette trilogie de la pensée. Tout homme se pose naturellement ces questions capitales, et l'Evangile les résout.

Le paganisme, dont la théologie se résume dans le polythéisme et le fétichisme panthéiste, était un état contre nature. Il divinisait la nature entière, ses créatures, ses phénomènes. D'ailleurs, le penchant inférieur et irréfléchi de l'instinct humain est panthéiste. Son suprême orgueil

(1) *Discours sur l'histoire ecclésiastique.*

Digitized by Google

aboutit également à la même erreur, en proclamant que l'homme est son propre dieu, que Dieu est en lui : *homo sibi deus.*

Le christianisme a créé la théodicée spiritualiste en réveillant dans notre entendement des concepts que le système de l'évolution ne peut expliquer, les concepts de l'Infini, de la perfection, la notion de Dieu personnel et vivant.

Le christianisme a créé la conscience moderne, qui admet la responsabilité des actes, la liberté du bien et du mal, le mérite des œuvres, le châtiment du péché et du vice.

Le paganisme confondait Dieu avec le monde. Il ne pouvait donc pas être question de perfection morale, de sainteté, de charité, de dévouement, de vertu et de sacrifice qui soit comme un reflet de l'infinie bonté. Les dieux païens n'étaient pas saints, l'homme n'avait pas de raison de l'être, et où en aurait-il trouvé la force ?

Le christianisme a mis la perfection de Dieu à notre portée; les sacrements sont l'effusion de sa grâce, de lui-même, de son esprit, de sa vertu.

Un des caractères du paganisme est l'absence de Dieu dans le gouvernement de l'univers. Cette absence avait des conséquences immenses dans la société. L'État était tout, l'arbitraire n'avait pas de frein, l'obéissance des petits, leur respect envers les grands ne pouvaient se légitimer que par la force de ceux-ci. Si le monde n'est pas gouverné par la Providence divine, la fatalité est le dernier ressort des choses. Nous naissons et nous disparaissons sans destinée.

Le bien n'a plus sa raison d'être si le mal, qui est notre penchant naturel, et la fatalité sont les principes immanents des choses. Les déterministes et les pessimistes ne parviendront jamais à justifier le droit et le devoir. Il restera toujours clair que s'il n'y a pas de bien à pratiquer la vertu, il vaut mieux, dans la majorité des cas, faire le mal. C'est ainsi que raisonnent les pervertis, et ils sont logiques d'après les systèmes antichrétiens.

Digitized by Google

Si Dieu n'était pas vivant, maître et souverain, pourquoi le prier, pourquoi un culte, pourquoi une morale? Nos institutions sociales ne peuvent se justifier en dehors du monothéisme chrétien. Les auteurs de morale évolutionniste le savent bien. Mais c'est de leur part un plaisant abus de mot de vouloir fonder une morale sur des principes négatifs, qui méconnaissent la liberté, la responsabilité humaine et le mérite des actions (1).

Y a-t-il sur la terre une puissance capable de récompenser certaines vertus comme elles le méritent? — Y a-t-il ici-bas une justice *assez juste* pour châtier certains crimes? — Devant ces deux questions, la sagesse humaine est confondue.

Cependant il s'agit ici du bien et du mal, entre lesquels il ne nous est pas possible de choisir un milieu quelconque. Si Dieu n'existait pas, ces questions n'auraient que des solutions dérisoires, offensantes pour notre conscience.

La psychologie religieuse, dit Max Müller, est née avec la propagation du christianisme. Lui seul a connu les conditions naturelles et surnaturelles des rapports de l'âme avec son créateur. Lui seul professe et applique cette formule : « L'homme est fait à la ressemblance et à l'image de Dieu. »

Les éléments du culte chrétien sont coordonnés de manière à atteindre, à diriger « cette fine pointe de l'âme », selon le mot pittoresque de saint François de Sales, par laquelle nous touchons à Dieu. La grâce et les sacrements, la prière et les cérémonies extérieures sont une merveilleuse adaptation des choses sensibles aux choses supra-sensibles.

Le paganisme était un culte national, une religion de caste. C'est naturel; telle est la pente du petit esprit humain particulariste et égoïste. Ayant nié l'unité de Dieu, il niait pratiquement l'unité sociale et religieuse du genre humain! Selon ce point de vue, il est permis de dire que notre gallicanisme janséniste, le joséphisme, l'Eglise établie d'Angleterre, l'Eglise orthodoxe russe, représentent des

(1) M. Fouillé et M. M. Guyau.

Digitized by Google

arrêts, des retours en arrière dans le développement de l'idée religieuse et chrétienne.

Le christianisme, dès son apparition, a brisé ces cloisons. Il s'est répandu au large, à travers le monde, et l'a civilisé. Tous les chrétiens sont frères, ils participent aux mêmes grâces de salut, ils sont cohéritiers des mérites de Jésus-Christ. La charité, qui se multiplie sous des formes infinies, a rompu pour toujours le nationalisme antique.

A Rome et à Athènes l'immoralité seule avait ses divinités. Le vice, la force, la cruauté, étaient divinement personnifiés. C'était l'impudique Vénus, le vorace Saturne, l'adultère Jupiter, l'entreprenant Hercule. Mais où étaient les divinités de l'innocente pudeur, de la beauté morale, de la douceur? M. Renan a dit que le christianisme moderne, en peuplant ses églises de saints, était revenu au polythéisme païen! (1) Vraiment? qu'y a-t-il de commun entre les petits dieux de Rome et les Cécile, les Augustin, les Vincent de Paul, et une pléiade d'autres que chaque génération a couronnés de l'auréole de la vertu et de la sainteté?

L'historien Mœlher a fort bien remarqué que le scepticisme des lettrés et des philosophes aurait eu raison finalement du paganisme sans le remplacer par quelque chose de mieux. Le stoïcisme impliquait déjà une forte dose de scepticisme contre le culte traditionnel et le polythéisme. Le rationalisme des Alexandrins n'était pas fait pour assurer la paix aux intelligences avides de certitude. Le monde antique n'avait qu'un seul moyen de maintenir l'autorité du culte, c'était de confondre la religion des dieux avec celle des Césars, fussent-ils tous des Néron. C'est ce qu'il a fait. Il en est résulté que la religion était devenue un principe d'asservissement politique. Elle était, de plus, condamnée au sort des empereurs. Elle devait subir toutes les révolutions du palais. Elle devenait foncièrement immorale et inhumaine.

Le christianisme a tiré le monde ancien de cette impasse,

(1) *Marc-Aurèle.* V. conclusion.

Digitized by Google

et j'imagine que ces adversaires d'aujourd'hui n'y ont pas réfléchi, autrement il le béniraient!

Le christianisme est fait de dogmes précis et définis. Il répond ainsi à notre besoin naturel de foi et de certitude.

Il y a en nous, sous le rapport intellectuel, une tendance innée; dès qu'elle n'est pas satisfaite, à peu d'exception près, nous tombons dans la perplexité; la voici : notre grand désir est de posséder quelque chose, et dans l'ordre religieux et intellectuel nous aspirons à la vérité. Le doute nous accable, nous décourage, il obscurcit nos idées, il frappe notre volonté d'inertie, il la démoralise; c'est ce que font les systèmes sceptiques, anti-chrétiens. Quoi d'étonnant que les dogmes chrétiens aient constamment répondu aux plus nobles aspirations de l'esprit en quête de certitude? Quoi d'étonnant qu'il ait suscité tant d'héroïsmes?

La foi est la première condition de la religion, et la première des vertus théologales. C'est qu'en effet elle suppose tout admis, dès qu'elle existe dans une âme. Elle donne le calme et la force. M. Ravaisson a fort bien remarqué que les sceptiques n'ont rien inventé, ni dans l'ordre scientifique, ni dans l'ordre moral, ni dans l'ordre religieux. C'est qu'ils n'ont pas la force ni la foi. Ils manquent d'initiative et de liberté (1).

La diffusion si rapide de l'Evangile vient de ce qu'il est l'œuvre de Dieu. L'avènement du christianisme ne s'explique pas autrement. Comme institution divine, il répondait aux besoins élevés de l'humanité en détresse. Religion positive, il était utile à tous, aux ignorants et aux philosophes, aux esclaves et aux puissants; religion impersonnelle, il ne laissait rien à l'arbitraire doctrinal, ce qui choquait extrêmement les chefs de l'Etat. Animé d'une énergie sans égale, il pouvait rejeter de son sein ce qui le blessait ou tentait de l'amoindrir dans son prestige. Il s'améliorait en quelque sorte en se développant, comme le chêne sorti du gland. La vie était en lui, l'esprit de sainteté

(1) C. F. *Rapport sur le prix Victor Cousin.*

Digitized by Google

et de sacrifice animait ses martyrs, ses vierges, ses pontifes. Les mœurs, les œuvres et les corporations nombreuses des chrétiens prouvent que leur principe était bon et fécond. En un mot Dieu était là, communiquant sa force à toute génération régénérée.

La raison des triomphes du christianisme ne réside point hors de lui-même. Il ne tient rien de la spontanéité naturelle, commune à toutes les religions antiques. Au contraire (1), il contrarie la nature, il professe et impose la virginité, le pardon des injures; il a offert volontiers le sang de ses martyrs. Ses confesseurs souffrent en plaidant sa cause. Ses plus petites pratiques froissent le sans-gêne humain, mortifient désagréablement notre orgueil et notre suffisance. Ses dogmes révoltent les philosophes, qui n'y prennent garde, qui ne reconnaissent que l'initiative de la libre raison, et qui ne comptent que sur leurs facultés d'invention, d'analyse et de déduction, pour découvrir la vérité.

Mais la certitude dans les problèmes religieux de notre destinée doit être si complète, si absolue, elle doit avoir une autorité si incontestable, un prestige si divin, qu'il est de toute convenance que Dieu lui-même ait pris la peine de nous l'assurer par des moyens surnaturels. C'est la raison de la révélation.

L'important était que nous ayons la vérité avec la certitude de la posséder. Or, les motifs de crédibilité qui militent en faveur du christianisme sont à notre portée. Les arguments de convenance, pris dans l'histoire, dans la tradition, dans l'adaptation des dogmes à nos besoins de croire, dans la correspondance de la morale à nos besoins de direction, dans le culte qui répond à toutes nos aspirations esthétiques et sociales, ces arguments de convenance, dis-je, forment un ensemble harmonieux, qui suffit surabondamment pour prouver la divinité de la religion qui en est la vivante synthèse. Ces preuves accessibles à nos facultés surnaturelles conduisent notre intelligence au surnaturel.

(1) Voir : Bossuet, IIe partie du *Discours sur l'histoire universelle.*

Digitized by Google

Oui, l'humanité a gagné à l'avènement glorieux du christianisme. Ceux qui le nient parlent trop souvent par ignorance. Quant aux adversaires de mauvaise foi, peu importe ; l'Eglise en a fait son deuil depuis longtemps. Son Christ n'est-il pas mort sur une croix, en butte aux contradictions humaines ? La tradition ne la figure-t-elle pas sous la métaphore d'une barque ? Les nefs de nos temples ne représentent-elles pas son vaisseau ballotté par la tempête ? Ici c'est la bourrasque furieuse d'une révolution politique, ailleurs c'est le calme plat ; aujourd'hui ce sont les chrétiens aux sectaires — comme jadis aux bêtes —, demain ce sera le triomphe sur les barbares. Qui de nous peut en douter ? Il y a dix-neuf siècles que cela dure. Confiance !

Abbé Ch. Denis.

Digitized by Google

LE CONCLAVE

Suite (1)

LE CONCLAVE ET SA LÉGISLATION ORGANIQUE

I

L'élu qui, au bout de cinq mois, sortit finalement du Conclave ouvert par la mort de Paul IV, était un Médicis et prit le nom de Pie IV (1559). Oncle de saint Charles Borromée, ce pontife eut le mérite de reprendre, terminer et confirmer ce concile de Trente qui, s'il avait été tenu cinquante ans plus tôt, aurait préservé l'Europe et la chrétienté des déchirements du protestantisme.

L'importance de la pleine régularité des élections pontificales ne pouvait échapper à l'esprit d'un tel Pape. Mais, habile et pratique avant tout, il prit des moyens tout différents de ceux qu'avaient employés ses prédécesseurs, Jules II et Paul IV.

Les prescriptions de Grégoire X, complétées par les amendements de Clément V et Clément VI, constituaient toujours la loi fondamentale de l'élection du chef de l'Eglise; seulement, et comme il en arrive de toute législation séculaire, elles finissaient par être observées mollement. Ces cardinaux princiers et politiques du XVI^e^ siècle en prenaient

(1) Voir les numéros de février et mars 1893.

Digitized by Google

à leur aise avec le texte des vieilles bulles. Pie IV n'avait-il pas vu de ses yeux, pendant les longues semaines de son propre conclave, les ambassadeurs de l'empereur et du roi d'Espagne venir, chaque soir, s'entretenir librement avec les cardinaux de leur faction, et cela tout simplement par une ouverture pratiquée dans le mur de clôture? N'avait-il pas vu les cardinaux, sermonnés par une allocution de l'ambassadeur de France et une lettre de celui de l'empereur, contraints, par les murmures des Romains, de nommer finalement des commissaires réformateurs du conclave, lesquels en vinrent à faire murer toutes les fenêtres, à renvoyer une quantité de domestiques et à réduire enfin le service de la cuisine et de la table? D'autre part, des conditions nouvelles réclamaient, sur plus d'un point, des dispositions nouvelles. Pie IV résolut de reprendre l'œuvre de Grégoire X dans une sorte de codification générale, revue et augmentée. De là l'importance et la portée de sa constitution *In eligendis*, signée de tous les cardinaux du temps et promulguée le 1er octobre 1562.

Après avoir rappelé avec quelle maturité et diligence doit se faire l'élection du chef de l'Eglise et mentionné les actes de ses prédécesseurs qui se sont occupés de cet objet de capitale importance (1), Pie IV — dans le but de les remettre en vigueur, de les expliquer et compléter — formule une série de prescriptions claires, concrètes et précises, empreintes d'un esprit de singulière prévoyance et de sage expérience.

1. Les cardinaux absents du lieu où meurt le pape seront attendus *pendant dix jours*, durant lesquels auront lieu les obsèques du pape défunt, obsèques qui, en aucun cas, pour motif de fête, ou autre, ne devront durer plus de neuf jours. La dépense totale n'en pourra pas dépasser la somme de dix mille ducats, dont l'emploi sera réglé et surveillé par le camerlingue et les cardinaux-doyens des trois ordres du sacré collège.

(1) En énumérant ces actes antérieurs d'Alexandre III à Jules II, Pie IV ne mentionne pas la bulle de son prédécesseur immédiat Paul IV.

Digitized by Google

2. Les dix jours expirés, les cardinaux *entreront en conclave;* ils s'occuperont immédiatement de la grande affaire de l'élection, sans s'attarder à rédiger des *capitulations*, ou conditions de gouvernement à imposer au futur élu. Il y aura scrutin tous les jours, et, dès le premier, on pourra employer la forme du vote d'*accession*, qui permet de se rallier, séance tenante, à des suffrages émis au premier tour de scrutin.

3. *Les cardinaux qui refuseront d'entrer en conclave ou qui en sortiront*, à moins que ce ne soit pour une cause de maladie manifeste, constatée par un serment des médecins et avec le consentement de la majorité des cardinaux exprimé par un vote secret, encourent les peines édictées par Grégoire X, perdant pour ce conclave là tout droit de suffrage.

4. Les cardinaux présents au conclave, pourvu qu'ils aient laissé passer le délai de dix jours, *sans être tenus d'attendre plus longtemps l'arrivée de n'importe lequel de leurs collègues*, auront *le droit de procéder à l'élection tant au dedans qu'au dehors de l'enceinte du conclave* (1).

5. Durant la vacance du siège, le collège des cardinaux n'aura *aucune juridiction ni aucun pouvoir législatif, administratif* ou *exécutif*, même pour les ordres déjà émanés du pape défunt. *Tous les droits de la juridiction pontificale doivent être réservés intacts au pape futur.* Le collège cardinalice ne pourra disposer ni des Etats de l'Eglise, ni de l'argent de la Chambre apostolique, fût-ce même pour payer les dettes contractées par le pape défunt. Les seules dépenses autorisées sont les dix mille ducats pour les frais des funérailles, les sommes nécessaires à l'entretien du personnel du palais pontifical et du conclave, selon les dispositions du camerlingue et des chefs d'ordre, les aumônes habituelles, les largesses habituelles faites au peuple romain et à ses magistrats, chargés du soin de la sécurité de la ville et du conclave; et enfin les sommes qui seraient in-

(1) Cette dernière disposition est caractéristique. Elle fut abrogée dans la suite par Grégoire XIII et a reparu dans les récentes bulles de Pie IX.

Digitized by Google

dispensables pour la sécurité du territoire pontifical, d'après l'avis de la majorité des cardinaux votant au scrutin secret. Les cardinaux d'ailleurs ne pourront ainsi pourvoir qu'à la nomination des fonctionnaires publics et aux mesures imprévues dont l'urgence serait reconnue par une majorité des deux tiers.

6. La commission des trois cardinaux, doyens et chefs d'ordre, d'accord avec le camerlingue, pourra provoquer la réunion des autres cardinaux et y proposer les mesures utiles. Elle veillera à la clôture rigoureuse du conclave. Or cette assemblée une fois ouverte, les chefs d'ordre changeront tous les trois jours. Un cardinal de chaque ordre fera partie, selon son rang d'ancienneté, de cette commission dirigeante.

7. *Les pouvoirs du cardinal camerlingue ne cesseront point durant la vacance du siège;* toutefois, il ne pourra exercer aucun des actes dont il avait à s'abstenir durant la vie du pape. Il devra se borner à recouvrer les redevances de la Chambre apostolique et à pourvoir aux dépenses nécessaires en temps de vacance du siège, évitant d'exercer le droit de justice ou de grâce, et même d'exécuter les jugements déjà prononcés.

8. *Le cardinal pénitencier et ses subordonnés conserveront leurs pouvoirs.* Néanmoins ils ne devront les exercer que pour les matières relatives au for intérieur de la conscience, s'abstenant de tout autre acte d'autorité ou de juridiction.

9. La charge du *cardinal préposé au service de la daterie expire* avec la mort du pape, au point qu'il devra remettre cachetées, au pontife futur, les suppliques et requêtes introduites pendant la vacance. *Les pouvoirs des cardinaux* et des *prélats des signatures* ou tribunaux de grâce et de justice demeurent suspendus. Ces prélats ne pourront donner aucune signature ni mandat.

10. *Les chambres ou cellules des cardinaux* au conclave devront être tirées et distribuées au sort.

11. En dehors des personnes désignées par les canons, *nul ne pourra demeurer dans l'enceinte du conclave,* ni

Digitized by Google

même à proximité, et moins encore dans des appartements qui se trouveraient au-dessus ou au-dessous.

La clôture murée du conclave sera visitée régulièrement par les cardinaux députés à cet effet. Ceux-ci devront veiller avec soin qu'aucun trou, fissure ou autre ouverture clandestine quelconque, ne soit pratiquée dans les murs, pavés ou plafonds. Les auteurs de ces sortes de tentatives seraient punis sévèrement.

12. *Aucun cardinal n'aura plus de deux serviteurs*, clercs ou laïques. Un troisième pourra être accordé seulement aux cardinaux malades, et cela du consentement de la majorité du sacré collège votant au scrutin secret.

13. *Les domestiques emmenés par les cardinaux au conclave* devront se trouver, depuis au moins un an, à leur service journalier et continu. Ils ne pourront être ni des marchands, ni des ministres de princes, ni des dignitaires temporels, ni frères ou neveux des cardinaux. Une commission de membres du sacré collège aura à vérifier toutes ces conditions et qualités des conclavistes.

14. *Les fonctionnaires admis au conclave, ou conclavistes,* seront les suivants : un sacristain assisté d'un clerc ; deux maîtres de cérémonies ; un confesseur du conclave ; un secrétaire du sacré collège ; deux médecins, un chirurgien, un pharmacien et deux aides ; un menuisier, un maître maçon et un barbier assisté de deux aides, plus huit ou dix domestiques ordinaires pour le service général, élus eux aussi par scrutin secret du sacré collège. Tout autre individu qui se serait introduit dans le conclave serait puni sévèrement.

15. Le conclave une fois fermé, il sera interdit d'admettre qui que ce soit *à converser à la porte de la clôture.* Les ambassadeurs eux-mêmes ne pourront être autorisés à cela que pour des raisons graves, et du consentement de la majorité du sacré collège.

16. Il est interdit *d'avoir aucune espèce de communication*, ni par paroles, ni par signes, ni par lettres envoyées ou reçues, avec des gens du dehors. Les contrevenants, même cardinaux, encourraient la peine d'excommunication ma-

Digitized by Google

jeure, dont ils ne pourraient être relevés que par le pape futur, et cela sans préjudice des autres châtiments.

17. Tous les paris relatifs à l'élection du souverain Pontife seront nuls; les coupables seront punis par le gouverneur du conclave ou le futur pontife.

18. *Aucun cardinal ne pourra profiter de la cuisine d'un autre;* chacun devra prendre, dans sa chambre, sa propre nourriture; celle-ci se composera d'un seul plat, et quant à la qualité comme à la quantité, devra être conforme aux prescriptions de Clément VI.

19. *Les prélats chargés de la garde du conclave* devront, sous peine de parjure et d'interdiction ecclésiastique, examiner avec la plus grande attention *les mets et toutes autres choses ou personnes* entrant au conclave ou en sortant, afin qu'on ne puisse ni introduire ni emporter des lettres, des notes ou autres signes de communication quelconques. Les domestiques des cardinaux ou autres qui se prêteraient à des manœuvres de cette nature seraient mis en prison et ne pourraient en sortir que sur une grâce du futur pape.

20. *Les domestiques amenés par les cardinaux au conclave* ne pourront en sortir que pour cause de maladie, constatée sous serment par les médecins; ils seront remplacés par d'autres au moment même *de leur sortie* et *ne pourront plus rentrer sous aucun prétexte.*

21. Aucun cardinal, s'il *n'a reçu au moins l'ordre du diaconat*, ne pourra prendre part à l'élection du pape.

22. Les cardinaux sont exhortés, dans les termes les plus pressants, à n'avoir devant les yeux que Dieu seul, dans une affaire aussi grave que celle de l'élection du chef de l'Eglise; qu'ils fassent donc taire toutes passions, foulent aux pieds tous les intérêts mondains, *toutes les sollicitations de princes;* qu'ils s'abstiennent de tout esprit de parti, de toutes fourberies, de toutes fraudes et *surtout de tous contrats, compromis, conventions, engagements ou promesses illicites.* Ils devront éviter de communiquer à d'autres leurs notes ou bulletins de vote; il leur est défendu d'exciter des tumultes, de provoquer des retards dans l'élection : tout cela sous menace des peines que leur infligerait le pape futur.

Digitized by Google

23. L'exécution des prescriptions de la bulle est commise *aux prélats, aux magistrats et officiers de la ville* où se tient le conclave, ainsi qu'aux ambassadeurs, aux personnages de distinction qui seraient désignés par le sacré collège pour la garde de cette assemblée.

24. *Il est interdit aux cardinaux de rien changer à cette bulle.* Ils devront prêter serment de l'observer, comme celle de Jules II et de ses prédécesseurs.

25. Afin d'éviter les querelles et les schismes, il demeure établi *qu'aucune censure ecclésiastique ou excommunication ne pourra empêcher un cardinal d'exercer son droit de vote* lors de l'élection du pape.

26. Les prescriptions de cette bulle devront être observées en quelque lieu que se tienne le conclave, *fût-ce hors de Rome.*

II

Cette dernière clause visant le cas d'un conclave *hors de Rome*, jointe à la disposition exceptionnelle qui prévoyait, au besoin, la possibilité d'une élection *hors conclave*, se ressent évidemment des préoccupations de l'époque. Le souvenir cruel du sac de Rome par les troupes de Charles-Quint n'était pas encore si lointain : les troubles religieux et politiques qui bouleversaient l'Italie et l'Europe, durant ce siècle si tourmenté, rendaient l'avenir incertain. Mais, en dehors et au-dessus de ces prévisions générales, il s'agissait pour Pie IV d'enserrer, dans le cadre d'une législation aussi précise que possible, les velléités souvent aventureuses de ces cardinaux politiques du XVI^e^ siècle.

Les premiers effets furent satisfaisants. Philippe II d'Espagne, alors à l'apogée de sa puissance, exerça, il est vrai, une influence prépondérante sur les conclaves de cette fin de siècle ; il fut jusqu'à désigner officiellement des listes de six ou sept cardinaux qu'il entendait exclure de la tiare ou parmi lesquels il désirait qu'on choisît le chef de l'Eglise.

Digitized by Google

Mais les formes de la procédure canonique demeurèrent suffisamment observées pour sauvegarder les apparences, et même, en fait, la légalité. Les trois élections qui suivirent donnèrent trois grands papes, et dans des délais relativement courts : saint Pie V était élu au bout de dix-huit jours (1566); Grégoire XIII (1572) et Sixte V (1585) étaient acclamés dès le second ou le troisième jour de la réclusion électorale. A l'énergique moine franciscain succèdent alors trois papes dans l'espace d'une même année (1691) : Urbain VII, Grégoire XIV et Innocent IX ne font que passer sur le trône pontifical; mais l'élection du second représenta près de quatre mois d'intrigues et de luttes. En réalité Philippe II ne pardonnait pas à Sixte V de s'être dégagé des étreintes de la politique espagnole pour se rallier, non sans des hésitations faciles à comprendre, aux espérances qu'une France nouvelle plaçait en Henri de Navarre; et il avait mis en œuvre tous les moyens pour prendre sa revanche. Mais Henri IV a aussi compris l'importance politique des élections pontificales; il agit de son côté. Clément VIII, élu en vingt jours (1492), rétablit la paix entre la France et le saint Siège. Dorénavant la « faction » française — comme on disait dans la langue de l'époque — fera sentir de nouveau son influence dans les conclaves, quoique son insuffisante connaissance du terrain romain et son défaut de souplesse au milieu des manœuvres de ses adversaires doivent souvent la priver du succès.

Avec le commencement du XVII^e^ siècle, les élections pontificales revêtent une physionomie nouvelle. L'état politique général de l'Europe a pris un caractère de fixité et d'équilibre plus stable. La configuration des principaux Etats est arrêtée dans ses grandes lignes, et, à travers leurs rivalités et leurs luttes, leurs moyens d'influence se contrebalancent et se font contrepoids. En Italie, les diverses formations politiques et territoriales ont trouvé leur assiette, et les familles princières de la péninsule ne peuvent plus guère nourrir l'ambition de se tailler de nouveaux duchés ou royaumes avec l'appui de la papauté : celle-ci peut encore leur valoir influence, éclat ou richesses, mais elle n'aura

Digitized by Google

plus guère à s'intéresser à la formation de dominations nouvelles. A l'intérieur aussi des divers Etats, grands ou petits, malgré les troubles religieux d'une partie de l'Europe, la tranquillité publique et la souveraineté des gouvernements se trouvent aussi fortifiées. Le principe du pouvoir personnel des princes, qui caractérise « l'ancien régime » succédant à la féodalité du moyen âge, est presque partout triomphant.

Dans ce cadre général, la Papauté, qui depuis Sixte V a organisé son pouvoir temporel et complété le fonctionnement de son gouvernement ecclésiastique par l'institution des congrégations romaines, prend sa place et déploie plus tranquillement son action politique. Comme conséquence naturelle de ce nouvel état de choses, le Conclave procédera aussi dans un cadre plus régulier, plus tranquille : la longueur même des vacances de siège n'a plus les mêmes inconvénients.

Suivant la remarque de Ranke, les Conclaves de cette époque présentent presque tous un agencement sensiblement uniforme. L'Espagne, la France, l'Empire comptent chacun, parmi les Cardinaux, un groupe d'adhérents dévoués qui, suivant les circonstances, pourront recruter des alliés. C'est la « faction » des princes. Parmi les autres Cardinaux, se dessinent d'ordinaire deux groupes : celui des anciens, créatures d'un Pape précédent; et celui des jeunes, créatures du Pape défunt lesquels reconnaissent comme leur chef le Cardinal-neveu ministre général du Pape, celui qu'aujourd'hui on appellerait le secrétaire d'Etat. La « faction » du Cardinal-neveu ne peut guère espérer voir le successeur sortir de ses rangs, précisément parce qu'elle représente le groupe des jeunes, et aussi parce qu'une loi psychologique générale veut qu'un règne nouveau ne soit pas la continuation pure et simple du système gouvernemental du précédent. Mais d'autre part, le Cardinal-neveu et les créatures du défunt ont intérêt à ce que le règne nouveau ne soit pas une réaction trop accentuée contre la politique et contre les hommes du précédent, et l'on est obligé de compter avec eux.

Digitized by Google

De là, une disposition de l'échiquier qui se prête aux multiples combinaisons d'un jeu savant et compliqué. La « faction » des cardinaux politiques qui saura recruter le plus d'alliés parmi les divers groupes des jeunes ou des anciens, en tenant compte des affinités ou des antagonismes de personnes, aura le plus de chances de faire triompher l'un de ses candidats. Et, comme il faut nécessairement cette implacable majorité des deux tiers, les tâtonnements, en sens divers, sont souvent assez longs. Le parti numériquement le plus fort a sa liste de candidats, dont il pousse tantôt l'un, tantôt l'autre, suivant qu'il peut lui rallier un nombre plus considérable de suffrages : c'est la « liste d'inclusion », ou *l'inclusive*, des candidats en faveur desquels on peut espérer le vote final. La minorité ne saurait prétendre à avoir sa liste d'inclusion : mais si, par sa composition ou ses coalitions, elle peut grouper elle-même plus du tiers des votants, elle réussira à empêcher que la majorité ne lui impose un candidat qui lui serait trop désagréable; elle a donc « sa liste d'exclusion » ou *l'exclusive*, qui lui permet de tenter des transactions et des compromis. Et de fait, très souvent, après bien des fluctuations en sens opposé, c'est le nom d'un candidat de transaction qui finit par mettre d'accord les uns et les autres. A ce point de vue, l'on a pu dire, avec une certaine apparence de vérité, que pour devenir pape il importe moins d'avoir beaucoup d'amis que de compter peu d'ennemis.

C'est là, en effet, ce qui caractérise les premiers conclaves du XVII^e^ siècle. En 1605, le Cardinal-neveu Aldobrandini, appuyé par les Cardinaux français, portait le célèbre Baronius; mais les Espagnols n'en voulaient à aucun prix, parce que le savant historien dans ses *Annales*, avait révoqué en doute la légitimité des titres de la domination espagnole sur Naples et la Sicile. Après dix-huit jours, un Médicis, Léon XI, recueillait l'unanimité des suffrages. Quelques mois plus tard, on voyait sortir d'une lutte très vive engagée autour des noms de Baronius, de Bellarmin et de Toscoo, l'élection transactionnelle de Paul V (*Borghèse*).

Digitized by Google

Le troisième Pape de ce siècle, Grégoire XV (*Ludovisi*), bien qu'élu dès le premier jour du Conclave, n'en était pas moins, lui aussi, un candidat de transaction (1621). Son pontificat qui ne dura que deux ans, marque cependant dans l'histoire, par l'organisation de la Congrégation *de Propaganda fide* et la rédaction de la loi définitive du Conclave. Les prescriptions de Pie IV commençaient de nouveau à être médiocrement respectées ; Grégoire XV avait vu, durant les quelques heures que dura son Conclave, les ambassadeurs passer toute la nuit dans l'enceinte de la clôture électorale ; il trouva le moment opportun, pour reprendre, sur une base encore élargie, la tentative de Pie IV en vue de codifier la législation des élections pontificales.

Cette œuvre de Grégoire XV est considérable. Elle fait l'objet de deux Bulles, dont l'une formule les dispositions organiques, et l'autre promulgue un long et minutieux *Cérémonial* du Conclave. Elles constituent l'une et l'autre le code demeuré en vigueur jusqu'à ce jour.

La Bulle *Aeterni Patris* qui porte la date du 15 novembre 1621, est un modèle de netteté et de minutieuse précision. On sent, à la lire, que le Pape voit devant lui des temps tranquilles, une situation clairement déterminée, qui lui permet de tout prévoir et de régler à son aise les moindres détails. L'on est loin des souvenirs du sac de Rome et plus n'est besoin de songer à l'éventualité d'une élection hors Conclave ou d'un Conclave hors de Rome. Sans rien modifier aux conditions essentielles arrêtées dans le passé, Grégoire XV les complète et les encadre dans un tel réseau de prescriptions pratiques et concrètes qu'il devient difficiles de concevoir la possibilité même d'une transgression. Loin de prendre vis-à-vis des gouvernements le ton de Paul IV, il ne rappelle même pas, comme Pie IV, les *intercessiones principum* : il se contente de défendre aux Cardinaux de souscrire à n'importe quels engagements tendant à *inclure* ou à *exclure* des candidatures déterminées.

Nons donnons ici le résumé sommaire de cet important document :

Digitized by Google

1. La première prescription établit que l'élection du Souverain Pontife ne pourra jamais se faire que *dans un conclave fermé*. C'est la révocation de la faculté qu'avait laissé subsister, en partie, Pie IV. Le Conclave sera inauguré suivant l'usage, par la célébration de la Messe du Saint-Esprit à laquelle tous les Cardinaux seront tenus de communier.

2. Est confirmée la vieille disposition fondamentale d'Alexandre III, que la validité de l'élection requiert une *majorité des deux tiers des votants*.

3. La forme normale de l'élection exige qu'elle se fasse *par voie de scrutin* et par le moyen de bulletins écrits. Les anciennes formes, *par compromis* et *par acclamation* ou *quasi-inspiration*, qui pouvaient provoquer des entraînements ou des surprises nuisibles à la sincérité du vote, sont maintenues quant au nom et pour mémoire, mais elles sont subordonnées à des conditions telles que leur emploi devient illusoire. Pour le « compromis » il faudrait qu'à l'unanimité tous les Cardinaux présents au Conclave délèguent à un certain nombre de leurs collègues un mandat formel et rédigé par écrit. Pour « l'acclamation » ou « quasi-inspiration », il faudrait de même que tous les Cardinaux présents, sans exception et sans s'être entendus préalablement, acclament un nom, en prononçant d'un accord unanime, à haute et intelligible voix, le mot *Eligo*.

Autant vaut dire, qu'en fait, le scrutin par bulletins écrits sera indispensable.

4. Chaque séance électorale, qui ne donnerait pas de résultat dès le premier tour sera complétée par un deuxième scrutin, appelé *accessit* ou *accession*, permettant de reporter, séance tenante, les votes sur un candidat qui aurait eu des voix au premier tour.

5. Dans l'un et l'autre scrutin, *nul ne pourra se donner sa voix à soi-même ;* le suffrage de l'élu ne sera pas compté dans les deux tiers des suffrages requis quoiqu'il soit supputé dans le nombre total des votants.

6. Nul ne sera censé élu, *sinon après la publication de tous les suffrages*. Dans le cas où l'élu n'aurait eu que

Digitized by Google

juste les deux tiers des voix, *on ouvrira la partie des bulletins qui contient la signature des électeurs*, afin de s'assurer que l'élu ne s'est pas donné son vote à soi-même.

7. Si les bulletins portaient *plusieurs noms* et si, *pour cette raison*, deux personnes obtenaient à la fois les deux tiers des suffrages, il n'y aurait pas d'élection. Mais dans le cas où il n'y aurait pas ainsi parité dans le nombre des suffrages, si l'un a quelques voix au-dessus des deux tiers, il sera validement élu, quelque nom que porte son bulletin.

8. Chaque cardinal, au moment du scrutin et avant de déposer son bulletin, devra *prêter le serment* d'élire celui qu'il juge le plus digne.

9. La *forme des bulletins* devra être telle qu'elle sauvegarde, à la fois, le secret du vote et la possibilité de constater, au besoin, que nul n'a donné, par le scrutin d'accession, double voix au même candidat ou que l'élu ne s'est pas donné son propre suffrage à soi-même.

10. Les *bulletins seront disposés, pliés, cachetés et dépouillés*, de façon à permettre, sous ces deux rapports, la vérification nécessaire.

Un scrutin d'*accession* qui ne correspondrait pas exactement au nombre et à la qualité des bulletins du premier tour ou *scrutin direct*, serait annulé. Néanmoins la recherche de la signature des bulletins n'est permise que dans certains cas nettement prévus.

11. Des dispositions doivent être prises pour que, dans l'écriture et la confection des bulletins, *le secret du vote* soit pleinement sauvegardé.

12. S'il y a lieu de recourir au scrutin *d'accession*, les mêmes précautions doivent être prises en vue d'y garantir *le secret du vote*. Ceux qui, à ce second tour, ne veulent pas changer leur suffrage, n'auront qu'à employer la formule : *accedo nemini*.

13. Nul ne peut écrire les *noms de plusieurs candidats dans le même bulletin* du premier tour, sous peine de nullité de ce bulletin. Néanmoins l'auteur de ce bulletin annulé pourra voter, dans le tour d'*accession*, en faveur de

Digitized by Google

l'un des candidats qu'il aurait ainsi nommé, à condition toutefois que ce candidat ait eu quelque autre voix.

14. Dans chaque séance électorale on ne peut procéder qu'à *un seul tour de scrutin* d'*accession*, et dans aucun cas, le scrutin d'accession ne pourrait détruire une élection faite dès le premier tour.

15. Si le *nombre des bulletins* était supérieur à celui des cardinaux présents, le scrutin serait nul et devrait être recommencé immédiatement.

16. La *transgression de ces prescriptions* entraînera, *ipso facto*, la peine d'excommunication.

17. Pour *recueillir les votes des cardinaux malades* qui ne pourraient pas se rendre au local du vote, le sort désignera trois cardinaux qui s'acquitteront de leur mission de la façon la plus propre à sauvegarder la liberté et le secret du vote de leur collègue infirme.

18. Pour le dépouillement des votes le sort désignera chaque fois parmi les cardinaux *trois scrutateurs*, *puis trois reviseurs (recognitores)* qui contrôleront l'exactitude du travail des premiers. Dans tous les cas, qu'il y ait eu élection ou non, les bulletins seront immédiatement brûlés, en présence de tout le conclave. Défense est faite aux scrutateurs et aux reviseurs de divulguer un secret qu'ils auraient pu surprendre dans l'exercice de leurs fonctions, sous peine d'excommunication *latæ sententiæ*.

19. Les scrutins ont lieu deux fois par jour : dans la matinée, à l'issue de la messe de communauté ; et le soir, après le chant du *Veni Creator*. Tous les cardinaux doivent y assister, sous peine d'excommunication.

20. Aux cardinaux sont défendus, avec la plus grande rigueur, tous *pactes*, *conventions*, *promesses*, *desseins*, *engagements et obligations quelconques ;* de même, toutes menaces et tous signes conventionnels, oraux, écrits ou autres, concernant les votes ou les bulletins, ayant pour but de provoquer par l'émission ou le refus de suffrages, *l'inclusion* ou *l'exclusion* d'une personne déterminée ou d'une certaine catégorie de personnes.

Tout engagement de cette nature, même renforcé par

Digitized by Google

un serment, est nul et sans valeur, il entraîne la peine d'excommunication.

Ces dispositions n'excluent pas toutefois des intelligences convenables (*tractatus*), en vue de l'élection du souverain Pontife (1).

21. Les cas de nullité de l'élection papale sont récapitulés :

a). L'élection faite *hors d'un conclave fermé.*

b). L'élection *par scrutin qui n'aurait pas réuni les deux tiers des suffrages* sur la même tête (celui de l'élu non compté).

c). L'élection *par compromis* à laquelle tous les cardinaux présents au conclave n'auraient *pas consenti à l'unanimité*, et où l'élu se serait élu lui-même.

d). L'élection *par quasi-inspiration où il y aurait eu des intelligences spéciales et préalables* sur la personne à élire, où tous les cardinaux présents n'auraient pas consenti à l'unanimité, et n'auraient point prononcé, tous, la parole *Eligo*.

Dans tous ces cas, l'élection est nulle et l'élu sera considéré comme coupable d'apostasie.

L'excommunication majeure, réservée au futur Pape, serait encourue par l'élu, par les électeurs, les complices et les fauteurs d'une semblable manœuvre.

22. Tout ce qui concerne l'élection du souverain pontife, les scrutins directs ou d'accession, est soumis à *la loi du secret*. Les cardinaux devront éviter tout ce qui impliquerait d'une manière quelconque une violation de ce secret.

23. Les cardinaux n'ont le droit *ni de modifier, ni d'altérer, ni d'abroger* quoi que ce soit de ces prescriptions.

Les trois cardinaux qui, à tour de rôle, présideront chaque jour, en compagnie du cardinal camerlingue, les *congré-*

(1) Cette disposition est analogue à celle du paragraphe 21 de la constitution *In eligendis* de Pie IV. A remarquer toutefois qu'elle omet l'allusion aux « *intercessiones principum* », et que l'expression d'*inclusion* et d'*exclusion* se trouve employée pour la première fois.

Digitized by Google

gations cardinalices devront spécialement veiller à l'observation de ces lois.

24. *Les cardinaux excommuniés ou frappés de censures* ne sont pas exclus de l'élection du pontife.

25. Les cardinaux sont exhortés à se dépouiller, dans cette élection, de toutes affections et de toutes sollicitudes mondaines pour n'avoir en vue que la volonté du Christ et le bien de son Eglise.

26. Dérogation expresse est faite à toutes les constitutions des papes et à tous décrets de conciles contraires aux dispositions de la présente bulle.

27. Dans le but d'assurer l'exacte observation de cette bulle, *elle sera lue aux cardinaux immédiatement après la mort du Pape et de nouveau après leur entrée au Conclave.* Tous prêteront serment de s'y conformer.

Les constitutions pontificales antérieures, en tout ce qui n'est pas modifié par la présente, demeurent en vigueur.

Non content d'avoir ainsi coordonné toute la législation organique et constitutive de l'élection pontificale, Grégoire XV, dans une seconde bulle, *Decet Romanum Pontificem*, datée du 12 mars 1622, voulut prescrire un *Cérémonial* très minutieux et très complet, contenant, avec une grande abondance de détails, les prescriptions rituelles, telles que les usages, les coutumiers et les cérémoniaires, les indications de l'expérience et les besoins du service, les avaient peu à peu déterminées.

Les offices des funérailles, l'entrée en conclave, sa clôture, l'admission des conclavistes sont réglés avec une rigoureuse précision. Puis ce sont les divers modes d'élection, les conditions et le fonctionnement des scrutins, la forme des bulletins, la façon de les rédiger, plier et cacheter, et surtout les multiples précautions de leur dépouillement, qui sont prévus longuement et avec une sollicitude telle que des dessins et des formulaires y sont intercalés dans le but de rendre plus claires les dispositions édictées. Nous ne nous y arrêterons pas ici, parce que nous aurons à les relater plus d'une fois dans la suite.

Le successeur immédiat de Grégoire XV, le cardinal

Digitized by Google

Barberini, tour à tour protecteur et protégé de Mazarin, devenu Urbain VIII (1623), confirma les deux constitutions grégoriennes par une bulle, *Ad Romani Pontificis*, du 25 janvier 1625, dans le corps de laquelle il inséra, purement et simplement, le texte des documents promulgués par son prédécesseur.

III

Durant l'espace d'un siècle, la législation du conclave ne s'enrichit que d'un seul acte sans grande importance : un règlement d'Alexandre VIII, en date du 29 novembre 1690, sous forme de bref adressé au cardinal camerlingue Altieri, et ayant pour objet de restreindre les dépenses considérables auxquelles, par suite des usages introduits, donnaient lieu la vacance du siège et la célébration du conclave. On peut y rattacher dans une certaine mesure la bulle *Romanum decet Pontificem* par laquelle, dix-huit mois plus tard, Innocent XII, à la date du 21 juin 1692, sévissait contre les abus du népotisme et restreignait les concessions de bénéfices et pensions qui se faisaient parfois pendant la maladie d'un pape.

La longue série des dispositions pontificales en cette matière se clôt au XVIII^e^ siècle par un acte de Clément XII *(Corsini)*.

Comme il arrive d'ordinaire, le temps avait fini par révéler quelques lacunes dans la législation de Grégoire XV, notamment en ce qui concernait le gouvernement intérimaire de l'Etat pontifical, l'exercice de quelques charges et la réglementation de certaines questions matérielles. Compléter sur ces points particuliers la législation grégorienne est le but de la bulle *Apostolatus officium*, du 4 octobre 1732, et du *Règlement* qui lui fait suite. Clément XII avait pris part à trois conclaves successifs : à ce point de vue, il avait acquis une compétence indéniable, à laquelle d'ailleurs il se réfère.

Dans le préambule de sa constitution, Clément XII

Digitized by Google

déclare vouloir prévenir les inconvénients multiples d'une vacance prolongée, rappeler les normes que l'esprit humain oublie volontiers et introduire quelques modifications suggérées par les conditions nouvelles des temps. En répétant aux cardinaux les exhortations traditionnelles d'avoir à se dégager de toute considération mondaine, il rappelle celle de Pie IV relative aux recommandations ou « intercessions » des princes. Ce point mérite d'autant plus d'être remarqué qu'en ce moment-là l'intervention des gouvernements avait fini, depuis assez longtemps déjà, par trouver sa forme dernière dans l'exercice d'un droit de *veto* ou d'*exclusion* officiellement régularisé.

Clément XII se préoccupe surtout d'assurer le fonctionnement plus parfait de la juridiction provisoire du Sacré-Collège au double point de vue de l'administration civile et du gouvernement ecclésiastique. D'une part donc, il détermine les attributions respectives des congrégations cardinalices dans l'expédition des affaires courantes et le rôle de l'administration du trésor public ; il délimite les pouvoirs des prolégats chargés de gouverner les provinces pendant que les légats sont internés au conclave ; il décrète la suppression de certaines charges, notamment celle du gouverneur spécial de la cité Léonine, dont les attributions passent aux mains du prélat majordome investi d'office des fonctions de gouverneur du conclave. D'autre part, il prévoit le cas où il s'agirait de remplacer, *sede vacante*, le camerlingue et le pénitencier ; il maintient, dans une certaine mesure, la continuité des fonctions de l'auditeur et de l'aumônier du Pape et institue, pour la surveillance matérielle du conclave, une commission de trois cardinaux fonctionnant à côté du comité directeur des chefs d'ordre.

Le règlement (*chirografo*) par lequel, à la date du 24 décembre de la même année 1732, Clément XII complète sa bulle, a pour objet principal de limiter, le plus possible, les frais du conclave et de fixer les émoluments du personnel attaché à son service, dispositions qui n'ont, la plupart, qu'un intérêt intérieur et de curiosité historique. L'article 17 et dernier est cependant d'une importance plus générale,

Digitized by Google

en ce qu'il détermine l'ordre du jour des dix congrégations générales que les cardinaux devront tenir, régulièrement, durant la période préparatoire du *Novemdiali*. Nous aurons à revenir sur les détails de ce curieux programme, qu'il suffit de signaler pour le moment.

Somme toute, Clément XII a laissé debout et intacte la législation telle que Grégoire XV l'avait définitivement arrêtée en 1721. Depuis lors, tous les conclaves ont été tenus en conformité de ces prescriptions, et l'on pourrait dire que, pendant près de trois siècles, l'état juridique des élections pontificales n'a pas varié dans le fond. Mais à force de devenir précise et minutieuse, cette législation a fini par constituer un mécanisme compliqué et pesant. Son fonctionnement supposait, en effet, des temps tranquilles et les conditions d'un état de choses calme et régulier. Aussi le XVIII^e^ siècle s'en est-il parfaitement accommodé, jusqu'au jour où les vents d'orage ont fait pressentir la tourmente révolutionnaire. Mais qu'allait devenir, dans les agitations des temps nouveaux, la question des élections papales? Pie VI eut, avant de partir pour son douloureux et funèbre exil du Dauphiné, l'intuition que des changements s'imposaient. Plein de cette pensée, il se hâta de prendre des mesures qui modifièrent profondément le principe du conclave, tout en maintenant en pratique sa vieille procédure traditionnelle. Ses successeurs du XIX^e^ siècle — de Pie VII à Pie IX — ont développé son œuvre, si bien que le conclave de demain pourra se trouver placé dans des conditions absolument nouvelles.

Lucius Lector.

(1) Cf. l'étude publiée dans l'*Université catholique* du 15 janvier 1892 : *la Législation moderne du Conclave*.

Digitized by Google

JEAN JANSSEN

D'APRÈS SES LETTRES ET SES SOUVENIRS INÉDITS

INTRODUCTION

Par une journée ensoleillée de printemps, au mois de mai 1853, deux hommes se promenaient de long en large sur le vieux port qui relie Francfort à Sachsenhausen. Ils étaient engagés dans une conversation si animée qu'ils avaient à peine un regard pour l'admirable panorama qui se déroulait sous leurs yeux : d'un côté, l'ancien palais de l'Ordre Teutonique ; de l'autre, la cité qui a vu l'élection et le couronnement de tant d'« Empereurs romains de nation germanique ». A gauche, l'église de St-Léonard, avec ses antiques murailles grises, le Saal-Hof et sa petite chapelle gothique qui remonte au temps des Hohenstaufen ; à droite, les maisons élégantes qui bordent la Belle-Avenue, la bibliothèque publique, et, enfin, dominant tout cela, la vieille cathédrale, si chère au cœur de tout allemand.

Le plus âgé des deux personnages avait encore l'apparence et la vigueur de la jeunesse. Sa taille était élevée, sa physionomie mâle et accentuée, son pas bref et pressé ; il marchait la tête haute, le corps droit. Le regard brillant, la bouche fine, le front large et noble, tout en lui accusait une intelligence peu commune, tandis que le costume d'ancienne date rappelant une époque disparue et je ne sais quelle incertitude, quelle anxiété dans la démarche, trahis-

Digitized by Google

sait le savant. Le jeune homme avec lequel il s'entretenait avec tant d'animation semblait d'une santé frêle. Son visage, encadré de cheveux châtains, était pâle et allongé, sa taille mince. Toute sa physionomie avait quelque chose d'aimable, de noble, de pur, qui faisait involontairement songer au disciple bien-aimé. De l'université de Bonn, où il se livrait avec une infatigable ardeur à l'étude de l'histoire, Jean Janssen, muni d'une recommandation de son maître Aschbach, était venu passer les vacances de Pâques dans la riante vallée du Mein, et présenter l'hommage de sa jeune admiration à l'illustre historien Jean Frédéric Bœhmer.

Bœhmer qui se plaisait en sa vieillesse à s'entourer de jeunes gens, avait accueilli l'étudiant avec la plus affectueuse cordialité; avec intérêt et attention, il avait examiné les plans littéraires qu'il était venu lui soumettre. Bœhmer avait coutume de dire que plus l'histoire occupe un rang éminent parmi les sciences humaines, plus l'historien est tenu de se proposer un but élevé dans ses investigations. C'est ce qu'il répétait à Janssen ce jour-là même, et il lui avouait aussi que la vieille Eglise, « dont ceux qui la dédaignent dévorent l'héritage », lui tenait singulièrement au cœur. « Quelle autre peut lui être comparée? » s'écria-t-il. « Elle les surpasse toutes en charité sublime, en dignité, en perfection morale. Mais elle n'a presque plus d'influence que sur les âmes et devrait s'efforcer de reconquérir la grande action qu'elle avait autrefois sur les intelligences. Je voudrais que, parmi les catholiques, surtout dans le domaine de l'histoire, il y eût un plus grand nombre de vaillants travailleurs, unissant une science approfondie à un jugement droit, et doués en même temps du talent de bien exposer les faits, afin que les protestants n'aient pas toujours seuls la parole! » Et s'arrêtant soudain devant la statue de Charlemagne, le grand et noble historien protestant ajouta en se tournant vers Janssen : « Voyez! cette statue semble nous dire ce qui nous manque : une histoire du peuple allemand écrite par un historien catholique, car ce que nous avons et connaissons en fait d'histoire de l'Al-

Digitized by Google

magne, n'est, à dire le vrai, qu'une farce ! On vous appelle *têtes de croix* (*Kreuz Kœpfe !*) vous autres catholiques. Mais, en vérité, vous méritez ce nom ! Vous portez la croix qu'on vous impose avec une patience par trop résignée ! »

Ces paroles allumèrent, dans l'âme sérieuse du jeune Janssen une flamme qui ne devait plus s'éteindre. Ce fut pendant cette promenade (18 avril 1853) qu'il forma la résolution de prendre, pour objet principal des travaux de toute sa vie, l'histoire du peuple allemand. Des difficultés de toute nature entravèrent à diverses reprises ce grand dessein; mais, avec la grâce de Dieu, l'élève et l'ami de Bœhmer en a triomphé; il a doté son pays d'un monument historique que plus d'une grande nation peut lui envier.

Oui, c'est devant cette statue de Charlemagne qu'a été résolu ce grand ouvrage qui a si puissamment ému les esprits de notre temps; c'est aussi non loin d'elle que Janssen devait terminer sa laborieuse et paisible existence. Le moment n'est pas venu d'élever à l'historien qui a si longtemps brillé comme une étoile de première grandeur au ciel de l'Allemagne catholique, le monument biographique qu'il mérite; mais la valeur exceptionnelle de l'écrivain, avec lequel, depuis plus de vingt ans, j'étais en relation intime, semble exiger qu'un court exposé de sa vie et de ses travaux soit dès maintenant offert au public lettré. La profonde reconnaissance que j'ai vouée au paternel ami qui me conquit à l'histoire, moi qui étais destiné a une tout autre carrière, semble m'imposer le devoir de prendre la plume. Plus de huit cents lettres qui m'ont été confiées par différentes personnes; un certain nombre de souvenirs personnels trouvés dans les papiers qu'il m'a légués, enfin les notes que j'ai prises moi-même à dater de 1869 sur les entretiens les plus intéressants que j'ai eus avec lui, telles sont les sources principales de ce travail. Je me suis efforcé, toutes les fois que je l'ai pu, de laisser la parole à l'historien du peuple allemand, sans embarrasser le récit de longues réflexions et amplifications personnelles.

Digitized by Google

I

ANNÉES DE JEUNESSE 1829-1849

Jean Janssen est né le 10 avril 1829 à Xanten, petite ville du Bas-Rhin. Ses parents, sans être riches, étaient parvenus, à force de travail et d'économie, à acquérir une certaine aisance. « Mon père, » écrit Janssen dans ses *Souvenirs de jeunesse* (1), « était vannier de son état et employait un ou plusieurs ouvriers. Ma mère tenait un petit magasin d'épiceries et, plus tard aussi, d'autres marchandises. »

Gérard Janssen, né à Warbeyen le 29 juin 1799, était un homme plein de bon sens, un travailleur infatigable. Son humeur était gaie, son naturel affable. A Francfort, où il passa près de son fils les dernières années de sa vie, on se souvient encore « du bon père Janssen » qui fumait si volontiers sa courte pipe et prenait un si vif intérêt à toute chose. Lorsqu'on l'entendait raconter avec animation ses souvenirs de jeunesse au temps de l'invasion des Français, lorsqu'il décrivait les calamités, la détresse de cette funeste époque, on comprenait la trace profonde que de semblables récits avaient dû laisser dans la mémoire de son fils. « Mon père, » lit-on dans les *Souvenirs* de Janssen, « se plaisait à me conter toutes sortes d'histoires du temps des Français et de la guerre de libération; il m'enthousiasmait pour le vieux maréchal Blücher, dont il conservait le portrait comme une précieuse relique; aussi, de bonne heure, ai-je cherché, par tous les moyens en mon pouvoir, à me procurer des livres sur cette époque; j'étais passionné pour les chants

(1) Ces *Souvenirs de jeunesse*, commencés le 31 décembre 1883, se distinguent par la grâce singulière du style; mais comme ils font partie des papiers qui, sur le désir exprès du défunt, ne seront publiés que trois ans après sa mort, je ne pourrai les citer dans leur entier que dans la grande biographie que je me propose de publier plus tard.

Digitized by Google

patriotiques de Kœrner, de Max de Schenkendorf et de Léopold de Stolberg.

Mme Janssen (Jeanne-Gertrude Remmen) était une nature très différente de celle de son mari. Dans toute sa personne il y avait quelque chose de réservé, de grave, une mélancolie tendre et profonde; elle était d'une santé délicate et très souvent éprouvée par la maladie.

La droiture, la bienfaisance envers les malheureux, la crainte de Dieu, un ardent attachement pour l'Eglise, telles étaient les qualités communes aux deux époux. Le jour où parvint à Xanten (1837) la nouvelle de l'emprisonnement de l'archevêque de Cologne Clément Auguste, tous deux en furent profondément émus. Le barbier avait apporté la nouvelle. Aussitôt Mme Janssen s'agenouilla et pria à haute voix « pour l'archevêque et ses persécuteurs ». Lorsque, bien longtemps après, Janssen rappelait ce souvenir, ce n'était pas sans une vive émotion. Au reste, il parlait toujours en termes émus de ses parents, et cela arrivait très souvent. Il ne tarissait pas sur « sa chère bonne mère » ; dans mainte promenade, elle était l'unique thème de sa conversation. Son attachement pour elle était chose touchante, surtout quand il s'étendait sur le soin que la « chère âme » avait pris de son éducation religieuse. Il n'avait que six ans que déjà elle lui apprenait des prières qu'il récitait encore avec prédilection à la fin de sa vie, surtout « la prière pour la bonne mort » et celle « pour les pauvres âmes, et en particulier pour les plus oubliées. » Mme Janssen avait une dévotion spéciale pour le rosaire ; pendant l'avent et le carême, elle le récitait quotidiennement avec le petit Jean. Puis elle lui apprenait de touchants et pieux cantiques populaires, surtout celui qu'on entend si souvent chanter au bord du Rhin : « *Wir sind im wahren Christenthum.* »

« Le vrai christianisme » qui régnait dans l'humble maison de la Marschstrasse, se révélait surtout dans l'esprit de charité des deux époux. « Mes parents m'ont élevé dans la pratique de la charité », écrit Janssen, « ma mère surtout se dévouait aux pauvres avec une activité infati-

Digitized by Google

gable, et donnait même souvent au delà de ses moyens ; c'étaient toujours les plus délaissés qu'elle adoptait avec le plus d'empressement. Je me souviens de la bonté qu'elle témoignait à une vieille, affreuse et repoussante qui passait dans tout Xanten pour s'adonner à la sorcellerie ; ma mère n'ajoutait pas foi à ces propos. Bien souvent elle m'envoya porter du café ou d'autres denrées chez cette vieille, dont le souvenir me revenait toujours à la pensée, lorsque, en préparant mon septième volume, j'étudiais la question des sorciers, pour l'épouvantable chapitre qui traite de la civilisation au XVI^e siècle. »

M^me Janssen avait fréquemment sur les lèvres le dicton populaire : « La prière des pauvres et celle des enfants perce les nues. » Mais, toute charitable qu'elle fût, elle ne donnait pas volontiers aux mendiants ambulants qui venaient demander à sa porte. Un jour, pourtant, elle reprit vivement son fils pour avoir accueilli avec dureté un pauvre ouvrier en voyage. « Que penseras-tu, lui dit-elle, si un jour tu fais, toi aussi, ton voyage d'apprentissage et qu'on te fasse un pareil accueil ? » « L'apprenti, raconte Janssen, eut un bon dîner pour le dédommager de mes rudes paroles, et moi je dus prendre mon repas à ses côtés ; la table de mes parents me fut interdite ce jour-là. »

L'ardente foi de M^me Janssen s'exprimait aussi par de fréquents pèlerinages. Le petit Jean n'avait que huit ans lorsque, pour la première fois, il fit, avec sa mère et la « tante Dora », le pèlerinage de Kevlar, au sanctuaire de la « Mère bien-aimée du Christ. »

Sur la route, les pèlerins chantaient et priaient alternativement. Ce pèlerinage au célèbre sanctuaire du Rhin, que Janssen a renouvelé bien souvent plus tard, devait avoir une grande influence sur son développement moral.

A Kevlar, M^me Janssen fit présent à l'enfant, déjà remarquable par sa précoce piété, de petits chandeliers d'étain et d'un calice de même métal pour « dire la messe ». Mais la tante Dora lui fit un présent d'un autre genre : c'était un volume de l'*Histoire universelle* d'Annegarn, celui qui traite de la seconde période du moyen âge. Il en fut vive-

Digitized by Google

ment frappé, le lut et le relut, jusqu'à en apprendre des pages entières par cœur, et disait souvent plus tard : « Qui sait si je serais jamais devenu l'historien du peuple allemand sans le présent de la tante Dora ? »

La lecture de ce livre eut encore une autre conséquence pour lui : elle lui inspira le désir de communiquer ce qu'il savait, le goût de l'enseignement. Dans la voiture à deux roues, recouverte de toile, qui le ramenait à Xanten en compagnie de quelques pieuses femmes, il se mit à raconter à ses compagnes de voyage les histoires qu'il avait lues dans son livre, en particulier l'histoire de la boulangère de Bâle et celle de Rodolphe de Habsbourg et du prince noir. Sa mère, qui désirait, en revenant comme en allant, réciter le rosaire avec ses amies, fut tout à fait scandalisée de cette conduite et l'en reprit vivement : « Si ta tante et moi avions pu prévoir que ton livre te détournerait de la prière, tu ne l'aurais certainement pas eu ! » lui dit-elle. « Que de fois j'ai pensé depuis à ces paroles ! écrit Janssen dans ses *Souvenirs ;* elles me servent encore tous les jours d'avertissement. Ce volume, continue-t-il, fut le premier livre d'histoire profane que j'eus entre les mains. Lorsque je l'avais fini, je le recommençais de nouveau ; il me devint si familier que je finis par le savoir presque par cœur. »

Ce même été, il eut l'idée d'ouvrir une école. Il n'eut pas de peine à grouper autour de lui petits garçons et petites filles, car il était adoré de tous ses camarades, à cause du charme et de l'affabilité de sa nature. Une chambre, située sur le derrière de la maison paternelle, servit de classe, un charpentier ami fournit la chaire et les bancs. Le petit professeur donnait exactement des notes à ses élèves et récompensait les plus appliqués en leur distribuant des fruits et des gâteaux. J'ai retrouvé dans les papiers du grand historien les noms de ses premiers auditeurs, filles et garçons ; les récompenses distribuées sont soigneusement notées. Le maître-enfant laissa de très bons souvenirs à ses petits élèves. Bien des années plus tard, une religieuse de son pays lui rappelait en souriant qu'à l'âge de six ans elle avait

Digitized by Google

appris de la bouche de ce professeur de huit ans l'histoire de Rodolphe de Habsbourg. Malheureusement, cette école improvisée attira au petit Jean des désagréments imprévus. Dans un almanach publié à Wesel il avait lu avec grand intérêt le récit des infortunes de Gaspard Hauser. Un cordonnier du voisinage compléta son instruction sur cet intéressant sujet, et fit même allusion à un « crime princier ». « Je ne comprenais pas au juste ce qu'il voulait dire, écrit Janssen dans ses souvenirs de jeunesse, mais le lendemain je contai à mon petit auditoire tout ce que je savais, et les enfants ne manquèrent pas de le répéter chez eux. Un beau jour, voilà qu'un agent de police se présente chez ma mère : « Madame Janssen, M. le bourgmestre m'ordonne de venir « vous trouver de sa part; on a su à l'Hôtel de ville que « votre fils avait parlé en public d'un « crime princier »; je « dois vous avertir qu'il ne faut point bavarder sur de « pareils sujets; si votre enfant continuait à le faire il pour- « rait bien s'en repentir. » Mes parents furent très effrayés : le vicaire Kronenberg et le curé Theissen me firent une sévère réprimande. « Ni en paroles, ni par écrit, il ne faut « jamais user d'une telle liberté, me dirent-ils, surtout « quand il s'agit de grands personnages qui ne veulent et « ne peuvent le tolérer. » Le vicaire s'échauffa quelque peu lorsque je voulus répliquer; sur l'ordre exprès de mes parents je promis de me taire sur les malheurs de Gaspard Hauser; mais la chose resta longtemps obscure dans mon esprit. »

Après l'*Histoire universelle* d'Annegarn, Janssen lut avec avidité plusieurs livres populaires, de ceux qui se vendent le plus souvent aux foires, par exemple *Siegfried le Cornu*, les *Quatre Fils Aymon*, l'*Histoire de sainte Geneviève*. « Les livres favoris de ma mère », lit-on dans les *Mémoires*, écrits par lui en ses dernières années, « furent aussi les miens dans ma première jeunesse; c'était surtout la grande Histoire biblique d'Overbeck, et un vieux livre édifiant que le curé prétendait avoir été imprimé peu de temps après la découverte de l'imprimerie. » Au premier de ces ouvrages se rattache une anecdote qui prouve combien

Digitized by Google

Janssen eut de bonne heure le sens de l'histoire. Après avoir achevé son Overbek, il écrivit à la librairie d'Aschendorf, à Munster, qu'il n'avait entre les mains que les deux premières parties de l'ouvrage, celles qui vont de la création du monde à la mort des Apôtres, et qu'il voudrait bien qu'on lui envoyât la troisième partie, depuis la mort des Apôtres jusqu'aux temps actuels.

Après le bonheur de faire l'école, ce qui plaisait le plus au petit Jean, c'était d'imiter le prêtre à l'autel. Dans ces premières inclinations de son enfance se révélait déjà clairement sa vocation future et aussi, même à cette époque, son goût pour les publications. Il n'avait que dix ans qu'avec un ouvrier de ses amis qui allait avec lui le matin à l'église, il s'imagina de faire imprimer les cantiques qu'on chantait à Xanten pendant la messe basse. Ce petit recueil parut, à la vérité chargé d'un assez grand nombre de péchés contre la grammaire. Plus tard, Janssen, en souriant, avait coutume de l'appeler « son premier ouvrage ».

Mais l'état de plus en plus maladif de M^me^ Janssen projetait une ombre jusque sur ces heureuses années d'enfance. Elle mourut le 9 décembre 1841 : ce fut un coup dont Janssen ne devait jamais se consoler entièrement. Une nouvelle vie commença alors pour lui. On le retira de l'école du rectorat, qu'il avait fréquentée jusque-là, pour le mettre en apprentissage. Son père, qui songea bientôt à se remarier, influencé par sa future femme, crut qu'il n'y avait rien de plus pressé que de faire de lui un ouvrier. On le plaça donc chez maître Lahaye, chaudronnier à Xanten et père de la seconde M^me^ Janssen. Mais bientôt il fallut se rendre à l'évidence : le jeune garçon n'était nullement fait pour réussir dans son nouvel état. Non seulement il cachait toujours des livres sous son tablier de cuir, mais, chose plus grave, il troublait continuellement ses camarades dans leur travail, « par sa manie de raconter d'éternelles histoires ».

Gérard Janssen resta sourd pendant longtemps à toutes les représentations; on lui répétait en vain que, « dans son fils il y avait un savant de sacrifié ». Janssen a raconté dans ses *Souvenirs* comment il parvint néanmoins

Digitized by Google

à retourner à l'école : « J'avais reçu de ma belle-mère en présent de noces une chaîne de montre en cheveux tressés retenue par de petites agrafes d'or. Cette chaîne était l'ouvrage de l'orfèvre Schneider. Comme la natte de cheveux sortait continuellement des petites agrafes, j'allai un jour rapporter la chaîne à Schneider, le priant de vouloir bien la réparer. C'était le dimanche de la Passion (1844). Schneider me reçut d'un air bourru et me fit un long sermon pour me prouver combien c'était dommage qu'un garçon doué d'une aussi bonne tête fût condamné à apprendre un métier. Il conclut en me disant : « Enfant, il faut que tu fasses « tes classes ! » Je pris très à cœur cette exhortation et m'en allai tout pensif à l'église. Pendant les vêpres, je me mis à genoux dans la chapelle du Saint-Sépulcre, sous le clocher, à l'endroit même où j'avais si souvent prié avec ma mère bien-aimée. Je ne crois pas avoir fait dans toute ma vie une prière plus ardente que ce jour-là. Après l'office, j'allai visiter la tombe de ma mère, et lorsque je revins à la maison, j'avais pris l'inébranlable résolution de n'être jamais chaudronnier, ou plutôt de ne jamais apprendre de métier. J'étais décidé à tout faire pour retourner à l'école du rectorat, pour me remettre au travail avec ardeur (j'avais déjà quinze ans) et réparer le temps perdu en avançant le plus rapidement possible dans mes classes. Le samedi suivant, j'appelai tous les apprentis dans l'atelier et je leur dis gravement : « Enfants, faites bien attention, je vais offrir ici un holo- « causte ! Non, je ne serai pas chaudronnier ! » En disant ces mots, je renversai tout un seau de colophane sur les charbons ardents. Cela fit une grande flamme, et le patron accourut tout effrayé, s'imaginant qu'un incendie avait éclaté dans sa forge. Mais je lui dis avec le plus grand sang-froid : « Il n'y a aucun danger; c'est moi qui viens d'offrir un ho- « locauste pour terminer mon temps d'apprentissage. Je « veux étudier; et toi, si tu veux faire une bonne action, « aide-moi. » Et le bon patron m'aida. » C'est grâce à lui et au supérieur de l'école du rectorat de Xanten (aujourd'hui curé de Wankum, dans le Bas-Rhin) que Janssen a pu déposer le tablier de cuir et rentrer à Pâques à l'école.

Digitized by Google

Toute sa vie il conserva la plus grande reconnaissance pour le bon recteur et une non moins grande à son patron Lahaye. Il annonçait neuf ans plus tard à ce dernier, par une lettre charmante, datée de Bonn, qu'il venait de conquérir le grade de docteur. « Que d'un apprenti forgeron un docteur ait pu sortir en moins de dix ans, » lui répondit Lahaye, « personne de nous ne l'aurait cru le jour où tu as offert ton holocauste dans ma forge! Eh bien, Dieu l'a eu pour agréable; il t'a béni, car ce n'était point par paresse que tu te refusais à apprendre un métier, mais parce que tu croyais avoir reçu de Dieu la mission de manier un tout autre marteau que celui de ma forge. Ne te repens jamais d'avoir été apprenti chaudronnier, et que les ouvriers te soient toujours chers. » « Ces paroles, » dit un jour Janssen à un ami, étaient toujours présentes à mon esprit, lorsque j'écrivis les chapitres sur les corporations dans le premier volume de mon Histoire » (1).

Pendant deux ans et demi, jusqu'à l'automne de 1846, Janssen suivit les classes à l'école du rectorat de sa ville natale. Jour et nuit, il était penché sur ses livres; à peine s'accordait-il le temps de manger et de dormir. S'il parvint, par un labeur si acharné, à passer en un si court espace de temps de la sixième classe à la seconde, ce fut malheureusement au détriment de sa santé, qui fut toujours délicate. Il ne se contentait pas des devoirs prescrits par ses maîtres. Il lisait tous les livres qu'il pouvait se procurer et prenait note de ce qu'il avait lu, copiant les passages qui l'avaient le plus frappé. Dès lors, il était fidèle à ce principe si fécond en heureux résultats : « Lis la plume à la main. »

Dans l'automne de 1846, il prit congé « des lieux témoins des songes de sa jeunesse », pour se rendre au gymnase de Recklinghausen, où il termina ses études. Là non plus les heures de leçons ne lui suffisaient pas. Il lisait sans relâche. Son auteur favori était Léopold de Stolberg dont les poésies patriotiques l'avaient enthousiasmé tout enfant. L'*Histoire de la Religion*, la *Vie d'Alfred le Grand*

(1) MEISTER, *Erinnerungen an Janssen.*

Digitized by Google

du même auteur développèrent en lui le goût des études historiques. Le gymnase, sous le rapport de l'histoire, offrait peu de ressource, car le professeur en était resté aux notions superficielles en honneur du temps de l'empereur Joseph. Son enseignement provoquait souvent les critiques de Janssen. Un de ses amis se souvient qu'il s'écria un jour : « Quand nous ferons nous-mêmes des recherches, nous verrons bien si le moyen âge, qui a élevé les cathédrales de Xanten et de Cologne, a été un temps aussi barbare qu'on veut nous le faire accroire! »

Dès lors, il commençait à expier son amour immodéré pour l'étude : il souffrait des yeux, et de fréquents saignements de nez épuisaient ses forces (1). Les émotions causées par les événements de 1848, qu'il suivit avec toute l'ardeur de sa vive imagination, lui furent également funestes. Pendant les vacances, il revenait régulièrement à Xanten où il entretenait des rapports d'amitié avec plusieurs hommes distingués. Grâce à eux, le grand passé de l'antique cité du Rhin se révéla à lui. Des fouilles fréquentes mettaient alors au jour de nombreuses antiquités romaines, et la belle église de Saint-Victor lui rappelait éloquemment la plus belle époque du moyen âge.

L'aspect des monuments admirables de Xanten fut incontestablement le point de départ de cet amour tout particulier pour l'art germanique chrétien dont le premier volume de l'*Histoire du peuple allemand* atteste la profondeur. Janssen était fier des trésors artistiques et des grands souvenirs de la sainte Troie, comme Xanten est souvent appelée, parce que, d'après la tradition, une partie de la légion thébaine y reçut la couronne du martyre. Il aimait les vieilles traditions qui rattachaient sa ville

(1) Janssen souffrit toute sa vie de la faiblesse de ses yeux et d'une disposition aux hémorragies, « écrit le docteur Wedner dans le *Katholik* (1802. T. I, p. 389). Plusieurs fois il fut en danger de mort à la suite de violents saignements de nez, qu'on craignait toujours de voir dégénérer en hémorragie. Je me rappelle encore très bien que l'extraction d'une dent eut pour lui la gravité d'une opération dangereuse, le sang n'ayant cessé de couler pendant plusieurs jours. »

Digitized by Google

natale aux anciennes légendes germaniques. C'est ce qui explique la réponse qu'il fit en 1849, lors de ses examens de fin d'études, à un membre du conseil provincial de l'instruction publique qui lui demandait de quel pays il était : « Je suis, répondit-il, proche voisin de Siegfried le Hun » (1).

II

ÉTUDES UNIVERSITAIRES

LE PREMIER LIVRE : *L'Abbé Wibald de Stablo.*

(1849-1854)

Comme Janssen, dans l'automne de 1849, quittait sa ville natale pour aller étudier la théologie à Munster, un vieux juriste de ses amis qui l'accompagnait lui cria au moment où il montait en diligence : « De l'exactitude, cher Jean, de l'exactitude, dans les plus petites choses, et dans tout ! » Ces paroles servirent de devise au jeune homme durant tout le cours de ses études. C'était le plus zélé de tous ses condisciples. Il suivit de nombreux cours sur la science qui l'intéressait le plus particulièrement, entre autres les leçons d'histoire moderne du professeur Grauert, le savant biographe de la reine Christine de Suède. Malheureusement, dès le premier semestre, il fut à diverses reprises éprouvé par la maladie; une santé si incertaine, jointe à la délicatesse de conscience qui chez lui allait parfois jusqu'au scrupule, fut le principal motif qui le détermina à renoncer à l'état ecclésiastique; toutefois il ne s'y résigna définitivement qu'à l'université de Louvain où, sur les instances de deux de ses amis, il se rendit à Pâques, en

(1) Célèbre héros des *Niebelungen*.

Digitized by Google

1850. Ce fut là aussi qu'il se décida à prendre l'histoire pour le but spécial des travaux de toute sa vie.

Il fait part à ses parents (12 février 1850) de ce qui lui fait trouver aimable le séjour de Louvain : « Que je poursuive mes études ici ou près de vous, il m'y faudra toujours consacrer le même temps », écrit-il, « mais ici j'ai l'avantage de pouvoir, très rapidement, acquérir une connaissance approfondie du français et de l'anglais, que je n'apprendrais jamais bien chez nous. Ici, tous les cours sont donnés en français, et la plupart des gens parlent habituellement français; beaucoup d'Anglais y demeurent; de plus, j'ai la ferme conviction que tout à Louvain a sur moi une bonne influence. On est ici franchement catholique et les habitudes sont austères; nous sommes plus sévèrement tenus qu'au gymnase de Xanten; il est défendu de fréquenter les cafés, les théâtres, etc.; vous pouvez donc être certains que je n'y suis point venu pour mon plaisir, mais uniquement pour apprendre quelque chose. »

Janssen se sentit bientôt « tout à fait heureux » à Louvain, « bénissant l'heure où la pensée lui était venue d'y séjourner ». « Je me suis peu à peu assimilé au genre de vie belge », écrit-il le 23 avril 1850 à ses parents, « ce bon petit pays me devient tous les jours plus cher. Les gens semblent ici mener encore une vie toute innocente; l'esprit de religion, de piété n'y est pas éteint. Lorsqu'on se promène le soir, qu'on entend au loin tinter la petite cloche solitaire du couvent, et qu'on voit de tous côtés les gens se hâter vers l'église pour remercier le Seigneur du travail du jour et lui demander la force, la persévérance, la vie et la santé pour le lendemain, on se sent si bien chez soi, si heureux! Alors de chers souvenirs de la première enfance montent doucement dans l'âme, et lui font du bien. »

A Louvain, trois hommes éminents exercèrent une très heureuse influence sur son esprit : le philosophe Laforêt, l'historien Jean Mœller, et le savant économiste Feije. Janssen appréciait surtout Laforêt : « J'ai été un an et demi son élève », écrivait-il bien des années plus tard à Auguste Reichensperger, « et parmi tous les professeurs de l'uni-

Digitized by Google

versité, c'est cette « *candidissima anima* » que j'ai toujours le plus appréciée (1). Tandis que Mœller l'initiait à l'étude du moyen âge, Feije, hollandais de naissance, lui fournissait l'occasion d'examiner des documents nouveaux sur la révolution des Pays-Bas. Janssen prit goût à ce travail, et depuis lors fit entrer la paléographie dans le cercle de ses études. J'ai retrouvé dans ses papiers beaucoup de volumineux cahiers remplis de notes et d'extraits relatifs à la première période de la révolution du XVI^e^ siècle dans les Flandres. Pendant un an et demi, il ne s'occupa que de cela. Plus tard, il se servit de ses notes pour composer des articles qui n'ont pas été assez appréciés par la critique lors de leur apparition (2). En même temps, il apprenait les langues vivantes, et réussissait à s'exprimer couramment en français, en anglais et en italien. Il lisait énormément, et prenait des notes sur toutes ses lectures. Ses cahiers d'extraits portent tous pour épigraphe : *Pour Dieu et la patrie.*

Dans une vie si laborieuse, l'étudiant de Louvain n'oubliait point de prendre sa part de la vie catholique qui avait alors un si bel épanouissement. Membre zélé de la société de Saint-Vincent-de-Paul, il visitait les pauvres, et suivait régulièrement les sermons du célèbre père Roh. Les lettres qu'il écrit à cette date « à ses bien-aimés parents », peignent bien son âme candide, toujours attirée vers les choses élevées. « Si le mois de mai est le plus beau mois de l'année, cela est vrai surtout à Louvain. Il est entièrement consacré à la sainte Vierge. Les églises, pendant tout le mois, sont décorées comme chez nous pour le jour de la Fête-Dieu, et, tout le jour, les offices s'y succèdent. L'église des pères jésuites se distingue entre toutes les autres. Du matin au soir, elle est tellement remplie, que c'est avec difficulté qu'on y pénètre, surtout quand il y a sermon. Le premier mai, les enfants, rangés processionnellement,

(1) Lettre du 14 janvier 1869.

(2) Publiés dans l'édition allemande de la *Civiltà cattolica*. Munster, 1855.

Digitized by Google

ont apporté des fleurs dans les églises, et les dames de la ville ont présidé à l'ornementation des autels. C'était un spectacle touchant de voir ces chers petits apporter leurs présents à la Mère de Dieu, et publier ses louanges dans leurs cantiques enfantins. Ah ! qu'il est doux de vivre dans un pays foncièrement catholique, dans un pays où il n'y a point de scission, où personne ne tourne en dérision le sentiment religieux de son prochain, où grands et petits, pauvres et riches, sont pénétrés du même esprit ! La religion révèle alors si bien son aimable puissance à celui qui la médite, elle gagne si aisément le cœur ! »

De petites excursions, entreprises pendant les vacances, contribuèrent aussi à élargir l'horizon de Janssen. Il visita Bruxelles, Bruges, Anvers, avec leurs admirables monuments, leurs chefs-d'œuvre artistiques. La vieille petite cité de Bruges, où « chaque pas apprend quelque chose », fit sur lui une impression ineffaçable. Les célèbres tableaux de Memling, dans la salle capitulaire de l'hôpital Saint-Jean, le plongèrent dans une véritable extase. Lorsque, dans le premier volume de l'*Histoire du peuple allemand*, on lit la description pleine de charme de ces chefs-d'œuvre, on croit y voir revivre les sentiments de sa jeunesse. Plus tard, Janssen avait coutume de conseiller aux jeunes gens d'étudier avec le plus grand soin « ces documents non écrits », et sur ce point il se rencontrait avec ses amis, Edouard de Steinle et Auguste Reichensperger.

Il fut aussi vivement impressionné par un court séjour qu'il fit dans un couvent de Trappistes, aux environs d'Anvers. « Pendant les vacances de Pâques, écrit-il à ses parents, nous avons fait une excursion dans les environs de Westmall pour y visiter un couvent de Trappistes. Je ne puis m'empêcher de vous dire quelque chose de ce que j'y ai éprouvé. Nous fûmes accueillis de la manière la plus affable. A l'entrée du couvent, se voit une grande horloge, ou plutôt un grand squelette qui, de ses doigts décharnés, indique l'heure, et dit éloquemment à sa manière : Toutes les fois que la cloche sonne, tu as fait un pas de plus vers la mort. La pensée de la mort est ici continuelle. Les moines

Digitized by Google

qui ne portent qu'un habit de drap grossier, brun ou blanc, s'occupent toute la journée à toutes sortes de travaux, mais surtout ils défrichent les champs, car le couvent, séparé du monde entier, est situé au milieu de landes de bruyères. Ils n'ont pour toute nourriture que du pain noir et des pommes de terre, quelquefois des légumes et du lait, et ne font que deux repas par jour; pendant l'avent et le carême, et tous les vendredis de l'année, ils ne font même qu'un seul repas, et ces jours-là ne peuvent faire usage de lait. Ils n'ont pour lit de repos qu'un sac de paille. Le soir, à sept heures, ils se retirent dans leurs cellules et se lèvent à deux heures du matin pour prier et travailler, sans plus retourner à leur lit. Ils ne parlent point entre eux, mais se font comprendre par signe. Seul un Père, choisi à tour de rôle par le Père abbé, est chargé d'entretenir les étrangers : ce Père nous racontait qu'en douze ans il n'avait pas dit une seule parole. Dans le cimetière il y a toujours une fosse ouverte pour le premier religieux qui mourra. Lorsqu'un frère meurt, on ne met point sa dépouille au cercueil ; on le dépose dans la terre revêtu de son habit religieux. Et malgré tant d'austérités, ces pieux religieux sont pleins de vigueur et de gaîté, et sont la preuve vivante du peu dont la nature humaine peut se contenter. S'ils sont étrangers aux joies de ce monde, ils ne connaissent pas non plus ses fatigues, ses angoisses; ils coulent des jours heureux dans leur solitude, loin de tout tracas. Oh ! je n'oublierai jamais l'impression que ce cloître a fait sur moi, jamais la paix profonde que j'y ai goûtée pendant les quelques heures que j'ai passées dans dans cette tranquille solitude ! Là j'ai eu le temps de réfléchir aux années écoulées, aux joies et aux chagrins du passé. Là j'ai eu le loisir de me convaincre que le Seigneur a bien conduit toute chose, et je lui ai dit du fond de mon cœur : Seigneur, daignez continuer à me guider, conduisez-moi jusqu'au but bienheureux de cette vie ! »

Dans l'automne de 1851, nous retrouvons Janssen dans son pays du Rhin, à l'université de Bonn, où il passa deux laborieuses années. L'historien Aschbach et le philosophe Clemens y furent ses principaux maîtres. Parmi ses autres

Digitized by Google

professeurs Dalhmann, Otto Abel, Engel, Lœbell, Monnard, Ritschl, Schopen, Welcker, il estimait surtout Dalhmann, à cause de la clarté merveilleuse de son enseignement. « Dalhmann, écrivait-il plus tard dans les *Portraits et Souvenirs contemporains* (Fribourg, 1875), est respecté de ses amis comme des adversaires de ses opinions politiques et religieuses. Il inspire à tous la juste estime que méritent une conviction sincère, un sérieux emploi des facultés intellectuelles, un travail acharné, poursuivi malgré la faiblesse physique, un désintéressement mâle et généreux. Quiconque a suivi ses leçons conserve de lui un souvenir reconnaissant. Il était habituellement concentré, silencieux, souvent même bourru, mais il avait un cœur sensible et chaud. Dans les relations personnelles comme dans l'exercice de ses fonctions de professeur, sa noble impartialité envers tous les étudiants, à quelque confession qu'ils appartinssent, était connue de tout le monde; nous-même avons fait à plusieurs reprises l'expérience du dévouement avec lequel cet homme avare de paroles, un peu brusque, parfois, était toujours disposé à aider de ses conseils ou autrement ceux même qui ne partageaient pas ses opinions. Jusqu'en sa vieillesse, il avait conservé ce que le poète appelle « la « noble émulation de la vertu »; toujours avide d'ajouter de nouveaux anneaux aux vérités acquises, et poursuivant ses savants travaux avec une ardeur infatigable. »

Parmi les amis de Janssen à l'université de Bonn, deux méritent surtout d'être nommés : Jules Ficker et Henri-Joseph Floss (mort le 4 mai 1881). Ficker s'occupait alors exclusivement du moyen âge. Pour sa thèse de philosophie, Janssen, conseillé par lui, choisit un sujet emprunté à cette période de l'histoire. Son travail avait pour titre : *Wibald de Stablo et de Corvey, abbé, homme d'Etat, savant* (1). Il le dédia à son maître Aschbach.

Les vacances d'automne ramenèrent Janssen dans la maison de ses parents, à Xanten. Pendant l'hiver de 1853 à

(1) *De Wibaldo abbate dissertatio historica quam scripsit J. Janssen.* Bonnæ, formis J. F. Carthausii. 1853. 68 p. in-8°.

Digitized by Google

1854, il retourna à Munster et transforma sa dissertation latine sur Stablo en une monographie allemande publiée en 1854 (1).

« Wibald, » ainsi débute la courte préface du livre, « n'a pas tenu jusqu'à présent grand'place dans l'histoire de notre pays, et cependant sa vie, son influence comme abbé, homme d'Etat, savant, a été si grande, si féconde, qu'il mérite d'être rangé parmi les hommes les plus éminents du XII^e siècle. J'ai cru, en retraçant cette vie accidentée, contribuer pour ma part à éclairer l'histoire de l'Empire, et de notre province en particulier. »

A cause de l'influence qu'il exerça sur les hommes de son temps, Wibald méritait, en effet, d'être étudié plus à fond qu'il ne l'avait été jusque-là. Confident et ami de trois empereurs, Lothaire III, Conrad III et Frédéric I^er, il jouit du plus grand crédit sous le règne de six papes consécutifs : Innocent II, Célestin II, Luce II, Eugène III, Anastase IV et Adrien IV. Janssen regarde comme le plus heureux résultat de ses efforts, l'accord qu'il chercha constamment à établir entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. « L'abbé de Stablo et le grand évêque Anselme d'Havelberg furent en Allemagne, au XII^e siècle, les deux plus influents moteurs des idées du moyen âge allemand sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat et sur la grande mission de l' « empereur romain ». On le vit bien lorsque avec Frédéric I^er l'absolutisme impérial chercha à s'introduire en Allemagne, non seulement par des faits, mais par des principes positifs empruntés au droit romain. Dans leur résistance à la restauration de l'absolutisme impérial païen, ces deux grands esprits eurent une action directement opposée au système politique de l'influent chancelier de Cologne, Rainald de Dassel. »

L'accueil que fit le public lettré à la biographie de Wibald où circulait à chaque page le souffle du plus noble patriotisme, fut très encourageant. Aschbach écrivait :

(1) *Wibald von Stablo und Corvey* (1098-1158), *Abt, Staatsman und Gelehrter, von Dr. Joh. Janssen.* Münster, 1854.

Digitized by Google

« Nous avons ici affaire à un auteur qui, bien préparé à manier l'instrument de la critique littéraire, est constamment préoccupé de donner partout en son livre la première place et, même autant que cela est humainement possible, la place unique à la vérité historique. Ce livre est écrit avec enthousiasme, dans un beau langage, et l'auteur, par l'ensemble de son travail aussi bien que par la publication des manuscrits soigneusement annotés de Wibald, vient de conquérir une place d'honneur dans le monde de la science historique (1). »

Mais plus encore que ce témoignage de son ancien maître, l'approbation de Bœhmer causa une joie profonde à Janssen : « Bien que je n'aie encore lu qu'un tiers du volume et seulement feuilleté le reste, » lui écrivait celui-ci le 5 mai 1854, « je peux dès à présent vous féliciter de ce premier-né de vos travaux, autant au point de vue scientifique que sous le rapport de la mise en œuvre des documents. Vous faites un portrait un peu flatté de votre héros; à votre place, j'aurais été plus sobre de louanges, et j'aurais aussi moins mêlé à mon travail l'histoire générale de l'Empire. En ce qui concerne Lothaire III, je suis complètement de votre avis, mais vous traitez mieux Frédéric Ier que je ne m'y serais attendu; je serais très heureux de m'être trompé jusqu'ici, mais je crains que la grande figure de Barberousse, couronnée par la légende, ne vous ait un peu ébloui. La même chose m'est arrivée dans ma jeunesse; pendant un certain temps, je me suis même passionné pour Frédéric II, jusqu'au moment où le calme examen des faits m'eut conduit à la conviction que c'est à lui qu'il faut surtout imputer la ruine de la grandeur et de l'unité allemandes. La haine de l'Eglise était innée chez les Hohenstaufen. S'il m'est jamais donné de compulser les documents du XIIe siècle, votre livre me sera d'un précieux secours, surtout à cause de votre chronologie si exacte des lettres de Wibald (2) ».

(1) *Wiener-Katolische Zeitung.*
(2) *Bœhmer, Leben und Briefe.*

Digitized by Google

Au ministère de l'instruction publique de Prusse, le travail de Janssen fut accueilli avec beaucoup de faveur. Ses ressources pécuniaires étaient alors si restreintes qu'il était obligé, pour se suffire, de donner des leçons d'anglais. Il fut donc très heureux de recevoir du ministère une somme destinée à lui faciliter un séjour de quelques mois dans la capitale de la Prusse.

« Mon principal but, pendant le temps que je compte passer ici, écrivait-il de Berlin à ses parents le 6 juin 1854, c'est de fouiller les bibliothèques et de me présenter chez les professeurs ou conseillers pour lesquels j'ai des lettres de recommandation. La ville me plaît beaucoup plus que Bruxelles, seulement tout y est hors de prix : rien que pour la chambre, il me faut payer six thalers par mois, et encore cette chambre n'est-elle pas brillante; le dîner, de qualité médiocre, coûte sept thalers par mois; le café du matin avec deux petits pains, trois thalers. » Janssen sut mettre à profit, sous tous les rapports, son séjour dans la grande cité; il fréquenta assidûment les bibliothèques et les musées et suivi des cours, en particulier celui de Guillaume Wattenbach et de Charles Ritter, le vrai fondateur de la géographie comparée. « Il y avait en Ritter quelque chose de si sympathique, écrit Janssen, on se sentait attiré vers lui par un si vif attrait, qu'il ne manquait jamais de gagner le cœur de quiconque avait le bonheur d'entendre ses cours ou de se rapprocher de lui de quelque manière. Dès qu'on l'avait écouté, on se sentait son obligé et on lui vouait une reconnaissance profonde. »

Plus tard, Janssen fut heureux d'apprendre, par la biographie de Ritter, que « ni dans sa vie, ni dans son enseignement » le grand savant n'avait jamais servi les idoles de son temps, et qu'il avait toujours gardé vis-à-vis de la révélation chrétienne une attitude nette et tranchée, restant fidèle à sa foi en un Dieu personnel, et en Jésus-Christ, rédempteur du monde. Ritter affirmait que bien loin d'être en contradiction avec les sciences naturelles, comme l'affirme la fausse philosophie de notre temps, la religion donne seule une profonde et vivante connaissance

Digitized by Google

de la nature dans son essence la plus intime, et que ce fait lui avait toujours paru une des meilleures preuves en faveur de sa divinité (1).

Janssen revint à Munster au mois d'août 1854. Il venait d'y être nommé professeur agrégé d'académie. Le 7 août, il prononça son discours d'ouverture; il avait pris pour sujet de ses leçons la première période de la révolution des Pays-Bas jusqu'à l'arrivée du duc d'Albe.

« Me voici installé dans mes nouvelles fonctions, écrivait-il à son père le jour de l'ouverture de son cours. Si j'avais pu prévoir la date de mon premier discours en public, je n'aurais pas manqué de t'en avertir, mon cher père, et tu serais venu y assister avec ma mère; mais le 3, je l'ignorais encore. Au reste, tout s'est très bien passé; tu ne saurais croire combien j'aimerais t'avoir ici près de moi; mais pour le moment je suis vraiment surchargé de besogne; il me faut travailler aux archives, puis penser au saint Louis de Scholten, auquel il faut bien que je me mette sérieusement; enfin j'ai du travail pour la séance de la société d'histoire d'Allemagne, qui doit avoir lieu ici. Le plus triste de mon affaire, c'est la question d'argent; mon examen va de nouveau me coûter trente-trois thalers, mais c'est, j'espère, la dernière somme que j'aurai à payer. »

Janssen choisit le XVI^e^ siècle pour sujet de son cours pendant le semestre d'hiver; mais ce cours ne devait jamais avoir lieu; dès le mois de septembre, il reçut de Francfort une proposition qui le tenta tout d'abord. Il s'agissait de remplacer le D^r^ Steingass (le gendre de Gœrres) dans la chaire de professeur d'histoire pour les élèves catholiques du gymnase de la ville.

Il lui en coûta beaucoup de quitter Munster; il se trouvait heureux dans l'atmosphère catholique de la grave capitale de la Westphalie, et déjà se sentait attaché « aux braves habitants de la Terre rouge ». Mais la perspective de vivre dans le voisinage de Bœhmer, d'obtenir de suite

(1) *Zeit und Lebensbilder.*

Digitized by Google

une position assurée, le décidèrent assez promptement à renoncer à l'incertaine carrière académique. Vers la fin d'octobre 1854, il arrivait dans la vieille cité impériale, qu'il ne devait plus jamais quitter.

Janssen a occupé jusqu'à sa mort la modeste place de professeur de gymnase, bien qu'il ait rapidement conquis l'une des premières places parmi les historiens de notre temps.

(A suivre.) PASTOR.

Digitized by Google

LA

RENAISSANCE CATHOLIQUE

EN ANGLETERRE

ET LE CARDINAL NEWMAN

D'APRÈS UNE ÉTUDE DU CARDINAL CAPECELATRO

Suite (1)

IX

Mgr Wiseman, après avoir préparé les néophytes au sacerdoce dans la retraite d'Ascot, estima que Newman puiserait dans un séjour à Rome une force et des lumières nouvelles pour la propagation du catholicisme en Angleterre. L'illustre théologien accepta bien volontiers le conseil de son évêque. Rome représentait à ses yeux, comme à ceux de tous les catholiques, ce principe de l'unité auquel il avait si longtemps aspiré, et pour lequel il n'avait pas craint d'affronter les plus durs sacrifices. La pensée de s'agenouiller devant le tombeau des Apôtres, de toucher le sol arrosé par le sang des martyrs, de visiter les sanctuaires où les souvenirs de notre foi sont toujours si vivants, et où

(1) Voir les numéros de décembre 1892, janvier, février, mars et avril 1893.

Digitized by Google

les grandes reliques de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ sont conservées, remplissait l'âme de Newman d'une joie sans mélange. Grand était aussi son désir de voir le Pape et de porter à ses pieds l'hommage de sa filiale soumission et de son amour. L'illustre converti regardait ce voyage de Rome comme le complément de ses études théologiques et le point de départ de son apostolat en Angleterre.

L'Europe tout entière avait alors les yeux fixés sur Rome. Le 1er juin 1846, Grégoire XVI avait rendu son âme à Dieu, après un pontificat de quinze ans troublé par les révolutions et les émeutes, mais glorieux et fécond au point de vue des intérêts spirituels. Quelques jours plus tard, le conclave, réuni au palais du Quirinal, avait élu son successeur, avec une rapidité depuis longtemps inconnue dans les annales de l'Eglise romaine. Le cardinal Mastaï-Ferretti, évêque d'Imola, venait d'être appelé aux redoutables honneurs de la tiare. Dès les premiers jours de son règne, Pie IX avait accordé une amnistie générale aux exilés et condamnés politiques (15 juillet 1846), et commencé l'œuvre de la réforme constitutionnelle des Etats de l'Eglise. Cette entreprise devait échouer deux ans plus tard, emportée par le torrent des passions mazziniennes et par la faute de ceux-là même que Pie IX avait amnistiés. Mais, en 1846, le monde entier voyait avec un étonnement mêlé d'admiration un Pontife encore jeune s'engager résolument dans la voie des réformes et inaugurer dans ses Etats un régime à la fois paternel et libéral. Pour ceux qui s'étaient habitués à considérer le Saint-Siège comme le représentant de la politique de réaction, ce spectacle était si nouveau qu'ils en étaient comme émerveillés. Le Pape était signalé comme le souverain éclairé que tous devaient imiter. Le Saint-Siège se voyait tout à coup entouré de la sympathie et du respect de tous les peuples, même de ceux que le protestantisme séparait de Rome.

L'Angleterre ne pouvait, en effet, demeurer insensible devant les premiers actes de Pie IX. L'écho de l'enthousiasme des Italiens et des Français retentissait sur ce sol

Digitized by Google

britannique, où le cri traditionnel : point de papauté ! (*no Popery !*) se faisait si souvent entendre depuis trois siècles. La peur qu'inspirait le pape aux anglicans avait soudain disparu devant la figure du Pontife réformateur. On vit alors une chose inouïe pour la vieille Angleterre. L'université d'Oxford, à la nouvelle des premiers actes de Pie IX, voulut en avoir le portrait ! Beaucoup d'Anglais s'empressèrent, dès la fin de l'été, de prendre le chemin de Rome, dans le dessein de porter au nouveau pape le témoignage de leur admiration. Le gouvernement britannique lui-même éprouva le besoin de s'associer à ces manifestations sympathiques. Les ministres proposèrent au Parlement un projet de loi pour l'envoi d'un diplomate anglais à Rome et pour l'établissement d'une légation pontificale à Londres (1), et sir Robert Peel parla du Pape, à la Chambre des communes, avec un respect dont l'Angleterre entière demeura stupéfaite.

Certes, il ne faudrait pas attribuer une trop grande importance à ces manifestations du gouvernement et de l'opinion anglaise en faveur de Pie IX. Longtemps encore après les paroles bienveillantes de Peel, les avances du ministère britannique et les manifestations des universités en faveur du Pape et de ses réformes, les préjugés protestants demeurèrent fortement enracinés sur le sol de la vieille Albion. Les progrès du catholicisme semblèrent même raviver, quelques années plus tard, les frayeurs et les haines anglicanes contre Rome ; mais il ne faudrait pas non plus regar-

(1) La chambre des communes approuva le bill rétablissant les rapports diplomatiques entre l'Angleterre et le Saint-Siège. Mais à la chambre des lords, un noble écossais, lord Eglinton, se fit l'écho des passions protestantes, et proposa un amendement qui declarait que le Pape devait envoyer en Angleterre des ambassadeurs laïques et jamais un nonce apostolique. Les lords se rallièrent à la proposition de leur collègue. Mais Pie IX ne crut pas pouvoir accepter cette condition. Le pape estimait avec raison que, par son consentement à l'amendement de lord Eglinton, il renonçait pour ainsi dire à ses prérogatives de pontife en face de l'Angleterre et qu'en se laissant considérer par le peuple anglais comme un prince purement temporel, il nuirait aux intérêts de la religion au delà de la Manche, et y avilirait le prestige du siège apostolique.

Digitized by Google

der ces événements comme le résultat pur et simple de l'enthousiasme factice d'un peuple épris de liberté, à la vue d'un pape disposé à supprimer l'absolutisme dans ses Etats, ou comme la conséquence des aspirations mercantiles des navigateurs et des industriels britanniques.

Sans doute la mode exerçait son prestige et entraînait les anglais à s'enthousiasmer pour Pie IX, à courir à Rome et à se presser partout où passait le Pape. Sans doute aussi l'espoir d'obtenir pour leur commerce et leur influence dans le bassin de la Méditerranée de sérieux avantages, à la suite de la suppression des tarifs ultra-protectionnistes, en vigueur dans les Etats de l'Eglise, eut sa part dans le mouvement général de l'opinion anglaise en faveur de Pie IX. Néanmoins il ne faudrait pas attribuer à ces causes seulement la bienveillance des Anglais pour le successeur de Grégoire XVI. D'ailleurs, et malgré la haine séculaire de l'Angleterre contre la papauté, ce n'était pas la première fois qu'un pontife romain jouissait personnellement de quelque considération au delà de la Manche. Au siècle dernier, Benoît XIV y était fort estimé, et les rares Anglais qui voyageaient alors, n'avaient rien de plus pressé, en arrivant à Rome, que de demander audience au Saint-Père. Mais quelle que fût l'admiration que le savoir et la largeur d'esprit de ce Pape inspiraient aux protestants britanniques, les préjugés contre la papauté demeuraient intacts, en Angleterre.

Plus tard la Révolution française devait amener le royaume britannique à s'allier avec Pie VI. Mais cet événement n'eut guère d'influence sur les sentiments des Anglais à l'endroit du Saint-Siège. L'alliance avait pour but de défendre l'Italie menacée par la politique du Directoire. La religion y était étrangère. Les souffrances de Pie VI lui attirèrent bien des sympathies au delà du détroit, mais la situation, au point de vue catholique, ne changea guère. Quelques années après, les malheurs de Pie VII, sa lutte contre Napoléon Ier qui eut pour point de départ son refus d'accepter le blocus continental, provoquèrent à leur tour la reconnaissance du

Digitized by Google

peuple britannique et de ses chefs. Mais bien que les préjugés protestants ne fussent plus aussi vivaces qu'au temps de Benoît XIV, la conduite généreuse du Pape vis-à-vis du Royaume-Uni ne souleva aucun enthousiasme parmi la foule. Elle contribua sans doute indirectement à préparer les voies à la pacification religieuse, sans toutefois atteindre alors les masses profondes de la population.

Pie IX n'avait ni le génie de Benoît XIV ni les droits de Pie VII à la reconnaissance des Anglais, et cependant il provoquait leur enthousiasme. Ce fait s'explique par la diminution des préjugés contre Rome, diminution qui était le résultat de dix-huit ans de liberté religieuse. L'enthousiasme, quelque passager qu'il fût d'ailleurs, était de bon augure pour l'avenir du catholicisme en Angleterre.

Newman s'acheminait donc vers Rome au moment précis où l'Europe entière ne s'occupait pour ainsi dire que de Pie IX. En traversant la France, l'illustre néophyte n'oublia pas les âmes pieuses qui avaient prié pour sa conversion. A Paris, notamment, il remercia vivement les catholiques qui lui avaient donné ce témoignage d'intérêt fraternel, et il lia des rapports d'amitié avec Mgr Affre. Poursuivant son voyage à travers la Suisse et la Lombardie, il arriva à Rome le 29 octobre 1846.

Les protestants de la Basse-Eglise avaient déjà répandu le bruit qu'il allait y revêtir la pourpre romaine, espérant ainsi faire accroire à ses concitoyens que sa conversion était le fruit d'une ambition démesurée. L'éminent théologien confondit la malignité de ses ennemis en donnant l'exemple de la plus grande humilité. Loin de chercher les honneurs, il alla s'asseoir sur les bancs du collège de la Propagande.

Newman avait fait le voyage de Rome avec un seul compagnon, son intime ami Ambroise Saint-John qui avait déjà partagé les solitudes de Littlemore et d'Ascot. A peine arrivés dans la Ville éternelle, ils s'empressèrent d'accourir à Saint-Pierre et de se prosterner sur le tombeau du prince des apôtres. Par une coïncidence providentielle, ce jour-là même, au moment où Newman et Saint-John

Digitized by Google

priaient avec ferveur devant l'autel de la Chaire, Pie IX descendit dans la grande basilique pour célébrer les divins mystères à l'autel de Saint-Pierre, au fond de la confession. Les deux convertis, déjà profondément émus, le furent plus encore à la vue du vicaire de Jésus-Christ offrant la sainte hostie sur le tombeau même du pêcheur de Galilée. Jamais les liens étroits unissant le pontife romain au prince des apôtres, ne leur étaient apparus plus clairement.

Newman garda toute sa vie le souvenir de cette première visite à Saint-Pierre. Jamais le besoin de l'unité que Rome personnifie si bien ne s'était plus fortement fait sentir à son esprit et à son cœur. Il était heureux d'avoir sacrifié à ce principe ses intérêts et son avenir. Arrivé à Rome plein de ferveur, il y trouvait tout ce qui pouvait alimenter sa piété et accroître son zèle pour l'Eglise de Jésus-Christ. Habitué depuis longtemps à méditer les vérités éternelles, et alors même qu'il était protestant, à se plaire dans le commerce des temps anciens, Newman rencontrait à chaque pas, dans Rome, les souvenirs sacrés qui répondaient aux plus chères affections de son âme. Les chaînes de saint Pierre, les grandes reliques de la passion de Jésus-Christ, les sanctuaires des catacombes, en lui remettant sous les yeux les premiers siècles du christianisme, lui faisaient goûter ces consolations surnaturelles qui élèvent l'homme bien au-dessus des misères de cette vie, et le rendent inaccessible aux séductions des plaisirs et de l'ambition terrestres. Tout ce que Newman voyait ainsi, augmentait sa foi en Jésus-Christ et dans la papauté. Il aimait à contempler l'histoire de l'Eglise dans les monuments qu'elle nous a laissés au centre même du christianisme. Car il voyait dans ces monuments, dans les souvenirs et les traditions qui s'y rattachent, comme la synthèse de l'histoire de l'Eglise à travers les siècles.

Au cours de méditations sur Rome, l'illustre néophyte ne pouvait séparer sa propre cause de celle de ses compatriotes. Tandis qu'il puisait au contact de la Ville sainte des arguments nouveaux pour affermir sa foi, il songeait à affermir aussi celle de ses frères. Plus il vivait à Rome et plus il était

Digitized by Google

convaincu des bénéfices inestimables dont la Grande-Bretagne était redevable au Siège apostolique. De là ses regrets à la vue d'un présent si peu conforme au passé glorieux de l'Eglise d'Angleterre. L'île des Saints avait perdu par son infidélité l'auréole dont elle était ornée. Loin d'attirer l'admiration du monde chrétien, elle en méritait la pitié. Le schisme et l'hérésie avaient consommé l'œuvre du relâchement et de la corruption. Mais Dieu a fait les nations guérissables, et Newman, loin de se décourager en comparant ces beaux souvenirs aux tristesses du présent, y voyait des motifs d'espérance pour l'avenir. Il lui semblait qu'une nation qui avait donné de si beaux exemples de foi, de vertu, d'attachement au Siège apostolique ne devait pas en rester toujours séparée.

Newman a écrit beaucoup de pages sur Rome. Qu'il me soit permis d'en citer une, où éclate son amour pour le Saint-Siège et son admiration pour les premiers apôtres de sa patrie :

« Je n'oublierai jamais, dit-il, qu'à une époque où le Celte et le Saxon étaient presque sauvages, la papauté daigna procurer à l'un et à l'autre la foi d'abord et ensuite la civilisation ; qu'elle les réunit de nouveau, les chargeant de convertir et de civiliser une grande partie du continent païen. Je n'oublierai jamais que c'est de Rome que le grand saint Patrice fut envoyé en Irlande, et qu'il accomplit une œuvre si démesurément grande, que l'on peut bien dire que personne ne l'a jamais égalée. La sainteté, la science, le zèle et la charité qui fleurirent pendant tant de siècles, en Irlande, furent sans aucun doute le fruit de cette première semence jetée par Patrice. Pourrai-je non plus oublier que dans un très court espace de temps, grâce au souffle vivifiant du Vicaire de Jésus-Christ, notre patrie, cette terre des superstitions païennes, devint la merveille et comme l'asile de tous les peuples : la merveille, par sa science sacrée et profane; l'asile où se réfugièrent la religion, les lettres, les sciences, chassées du continent par les invasions barbares? Je me rappelle l'hospitalité que l'Irlande accordait avec tant de libéralité aux pèlerins, les livres qu'elle offrait

Digitized by Google

généreusement aux hommes studieux, les prières, les bénédictions, les saints rites, les chants solennels qui sanctifiaient en même temps les donateurs et ceux qui en recevaient les largesses. Je vois à cette même époque mon Angleterre devenir l'objet des travaux et des sollicitudes du Pontife romain, de cet œil toujours vigilant et infatigable. Je vois Augustin venir à elle sur l'ordre du pape Grégoire. Je le vois s'arrêter à mi-chemin, effrayé par notre nom de barbares, de telle sorte que, sans l'intervention du même Pontife, il aurait reculé, comme devant une mission qu'il était impossible de mener à bonne fin. Je le vois enfin, engagé par le Pape à poursuivre sa route, avancer en hésitant, plein de doutes et de craintes, jusqu'à ce qu'il ait accompli la conquête de toute l'Angleterre au Seigneur. Qui ne sait aussi qu'après la mort d'Augustin, son œuvre s'étant ralentie, un autre Pape également infatigable, envoya de Rome trois grands saints pour élever et policer les peuples qu'il avait convertis? Ils appartenaient à différentes nations; mais ils agirent, en Angleterre, guidés par une seule et même pensée. Théodore était grec asiatique de Tharse, Adrien africain et Bénet seul, Saxon. Car Pierre ne connaît point de différence de races dans son œuvre œcuménique. » (1)

Newman, en effet, ne se bornait pas à admirer les beautés de Rome, à méditer sur son passé et à satisfaire sa piété en priant longuement dans les grands sanctuaires de la ville éternelle. Il voulait travailler de toutes ses forces à rendre sa conversion utile à l'Angleterre, et à préparer son apostolat dans sa patrie. Oubliant volontairement sa situation au sein de l'anglicanisme, alors qu'il enseignait en maître du haut de la chaire d'Oxford, il vivait humblement au collège de la Propagande avec son ami Saint-John, assistant aux cours de théologie comme le plus modeste des élèves. Ses supérieurs, qui ne pouvaient se résoudre à le traiter en séminariste, désiraient lui accorder des privilèges

(1) *Discourses on University Education* by John-Henry Newman. *Discourse Introductory*, Dublin, 1852.

Digitized by Google

que son âge et sa situation personnelle justifiaient. Mais Newman refusa formellement toute distinction. Il n'accepta aucune des modifications qu'on voulait introduire dans le régime de la communauté pour lui procurer un peu plus de bien-être matériel. Loin de se montrer fatigué de refaire en écolier ses études, il affirmait modestement que cette pédagogie lui était très utile. Le temps qui lui restait, après l'accomplissement de ses devoirs, était consacré à visiter les églises et les antiquités de la ville sainte, et surtout à faire pénétrer ainsi dans son âme les rites, les coutumes et les vertus catholiques.

Peu après leur entrée à la Propagande, Newman et Saint-John furent admis à l'audience du Pape. Pie IX les reçut avec une bienveillance très marquée : — Voici mon cher Newman, — s'écria-t-il, et il témoigna aux deux néophytes toute la joie qu'il avait de les voir. Puis, avant de les laisser partir, il donna à Newman une image de la Vierge des douleurs, afin de l'engager à recourir à elle dans les épreuves qu'il devait subir pour remplir sa mission en Angleterre.

Cependant la renommée de Newman qui croissait de jour en jour, piquait vivement la curiosité des Anglais qui se trouvaient dans la ville éternelle. Ses supérieurs voulurent en profiter pour le faire prêcher. L'illustre converti se soumit à leur désir et parla devant un auditoire nombreux et distingué, composé en bonne partie de protestants. Il profita de cette occasion pour avertir avec une généreuse liberté ceux de ses compatriotes qui ne visitaient Rome que pour satisfaire une curiosité toute mondaine. Il n'hésita pas à blâmer hautement leur attitude incorrecte dans les églises, où ils scandalisaient les fidèles et profanaient le temple de Dieu. Ce discours produisit une grande impression. Le savant néophyte y prouva que la renommée qu'il s'était acquise en Angleterre était fondée sur des bases solides, et les Romains comprirent mieux que jamais la grandeur du bienfait que Dieu avait procuré à son Eglise par la conversion du théologien d'Oxford.

Une des pensées qui préoccupaient Newman pendant son séjour à Rome, c'était de réunir dans une vie com-

Digitized by Google

mune les nouveaux convertis qui embrassaient l'état ecclésiastique, afin que tous travaillant à se perfectionner, leurs forces fussent décuplées et aussi leur influence sur le peuple anglais. Newman comprenait que, pour rendre l'apostolat fécond en Angleterre, il fallait lui imprimer une direction sérieuse, et que rien ne serait plus apte à atteindre ce but que la formation d'un ordre religieux exclusivement voué à la conversion de ses concitoyens. Mgr Wiseman avait exprimé lui-même ce désir, et il comptait sur le dévouement de Newman pour le mettre à effet. Deux solutions se présentaient : on pouvait fonder une nouvelle congrégation religieuse ou transplanter sur le sol anglais une de celles qui existaient déjà dans l'Eglise romaine. L'illustre néophyte écarta d'abord le premier projet. Sa modestie le rendait réfractaire à l'idée de devenir le chef d'un nouvel ordre religieux. Il ne voulait pas non plus se priver des trésors de sainteté et de grandeur qui abondent dans les vieilles institutions catholiques. Toujours préoccupé de rattacher le présent au passé, il s'arrêta à la seconde hypothèse.

Mais, là encore, les difficultés ne manquaient point. Il ne s'agissait pas de choisir selon ses préférences personnelles, mais de tenir compte des tendances de ses confrères, et surtout des besoins et des mœurs de son pays. L'expansion du catholicisme au delà de la Manche dépendait dans une certaine mesure du choix que Newman allait faire, et il est incontestable que s'il avait eu la main malheureuse, il n'aurait jamais obtenu les succès dont il fut redevable à la fondation de l'Oratoire anglais (1). La pensée

(1) Je ne veux pas dire que l'apostolat de Newman eût été infécond dans le cas où l'illustre théologien eût fait un choix moins bon. Mais je ne ne crois pas me tromper en disant que l'introduction de l'Oratoire en Angleterre a été un des plus puissants facteurs de la renaissance catholique au delà du détroit. D'autres avaient introduit déjà plusieurs ordres religieux en Angleterre. Leur exemple sera suivi par presque toutes les congrégations religieuses que compte l'Eglise catholique. Toutes feront du bien et auront leur part dans l'œuvre de la conversion des anglicans ; mais l'Oratoire était destiné à exercer une influence propre et certainement très considérable sur le mouvement religieux au delà de la Manche.

Digitized by Google

de la responsabilité qu'il allait assumer occupait fortement son esprit dès son départ d'Angleterre. En passant à Paris, il avait un instant songé à entrer chez les lazaristes ; à Milan il jeta les yeux sur les barnabites; ailleurs sur les rédemptoristes et d'autres congrégations; mais aucune ne répondait complètement au but qu'il poursuivait. Ce but, en effet, était double : il ne s'agissait pas seulement d'introduire une nouvelle congrégation religieuse en Angleterre, il fallait avant tout la choisir telle que la plupart des nouveaux convertis y entrassent de leur plein gré. Or, Newman ne voulait ni ne pouvait imposer à ses confrères un genre de vie auquel ils ne se sentaient point appelés : la solution du problème était donc dans une résolution qui, tout en promettant beaucoup pour le bien de l'Angleterre, pût être sans peine acceptée par ses amis.

Au cours de ses visites aux maisons religieuses de Rome, Newman s'était rendu à la Chiesa Nuova, où l'Oratoire de saint Philippe de Néri a son siège. Il avait beaucoup admiré cette congrégation qui semblait répondre par tant de côtés à son idéal, et s'y était lié d'amitié avec un religieux de grande valeur, le R. P. Theiner (1), auquel il parla longuement de ses projets. Encouragé par son ami, il prit néanmoins le temps de réfléchir et de peser le pour et le contre. Newman mit à contribution son expérience du caractère, des préjugés et des tendances de ses compatriotes, et il finit par se convaincre que l'institution de l'Oratoire de saint Philippe de Néri en Angleterre était très conforme aux besoins du catholicisme dans ce pays.

Les moines, Newman ne pouvait l'ignorer, étaient mal vus au delà de la Manche (2). Il importait d'éviter de frois-

(1) Le R. P. Theiner était un protestant allemand converti. Il était entré à l'Oratoire de Rome, où il s'occupait de travaux historiques. Pie IX l'appela plus tard aux archives du Vatican, dont il fut le directeur pendant vingt ans. Ses écrits ont une incontestable valeur. Ses ouvrages sur le pape Clément XIV et sur les deux concordats, le placent parmi les plus grands historiens du XIX^e^ siècle.

(2) Il ne faut pas confondre l'Angleterre d'aujourd'hui avec l'Angleterre de 1830 et même de 1850. Le long usage de la liberté de conscience a fait disparaître non seulement les préjugés, mais même

Digitized by Google

ser même d'injustes préventions, afin que l'apostolat et les travaux des nouveaux convertis ne fussent pas entravés par les préjugés populaires. Résolu d'écarter tout ce qui rappelait inutilement les luttes du passé, et en même temps désireux de fonder une congrégation où tous ses collègues entreraient sans s'engager par des vœux solennels et per-

les légendes les plus accréditées au delà de la Manche. Aujourd'hui, sans être très populaires, les moines sont respectés par tout le monde sur le sol anglais. Les pasteurs protestants eux-mêmes sont obligés de tenir compte de ce changement profond qui s'est produit dans l'opinion. On ne tolèrerait pas de nos jours, en Angleterre, une législation tyrannique à l'instar de celle des fameux décrets inspirés, sinon signés par M. Jules Ferry. On regarderait ces décrets comme une violation monstrueuse de la liberté de conscience et d'association. Sans doute, les protestants ne peuvent pas apprécier les moines comme les bons catholiques. Pour le grand nombre de nos frères séparés, la vie monastique est une chose étrange et presque inexplicable. Mais plus qu'à leurs idées et à leurs préjugés les Anglais tiennent à leurs libertés. Ils veulent que tous les habitants du Royaume-Uni, anglais ou étrangers, jouissent pleinement du *self government* que la législation britannique leur accorde. Au delà du détroit, on n'admet pas qu'un citoyen ou un étranger qui observe les lois, uniquement parce qu'il est moine, puisse être expulsé de son domicile ou exilé. Quand la République française chassa violemment les moines de leurs maisons, l'Angleterre offrit à tous ceux qui traversèrent la Manche la plus large hospitalité, et personne n'osa faire la moindre objection, ni jeter le cri d'alarme sous prétexte que le pays était menacé d'une invasion de moines. Bien plus, lorsqu'un protestant fanatique, s'adressant à lord Randolf Churchill, qui fit partie pendant quelque temps du dernier ministère conservateur, lui rappela les anciennes lois d'intolérance, non encore abrogées, contre les moines et certaines institutions catholiques, pour en réclamer l'observance au nom de l'anglicanisme en péril, lord Churchill, bien qu'orthodoxe rigide et très éloigné du catholicisme, lui répondit sèchement qu'un insensé pouvait seul avoir de telles idées ! Voilà où en est aujourd'hui, au point de vue de la liberté religieuse, un des chefs du parti qui a le moins favorisé l'émancipation des catholiques, et qui se vante de protéger de toutes ses forces les droits et les traditions de l'Eglise officielle !

En 1846, lors du séjour de Newman à Rome, l'opinion anglaise était loin d'une telle tolérance. Sans demander le retour aux violences et aux lois d'exception d'autrefois, elle avait encore une répugnance profonde contre les moines. L'écho des anathèmes contre les ordres religieux, dont le sol anglais résonnait jadis, ne s'était pas éteint. Les vieux ordres représentaient encore aux yeux des protestants, les luttes acharnées d'autrefois. On leur attribuait à tort les persécutions

Digitized by Google

pétuels, devant lesquels plusieurs d'entre eux reculaient, Newman ne pouvait mieux trouver que l'Oratoire.

La congrégation de saint Philippe de Néri n'avait pas de traditions au delà du détroit. Les oratoriens italiens n'avaient jamais pénétré en Angleterre. Seuls les oratoriens français y avaient fondé une maison au XVII^e siècle, alors

du règne de Marie Tudor. On ne pouvait s'imaginer que les congrégations monastiques pussent avoir pour but la conciliation et la paix, et non la violence et la guerre. Le spectre de l'inquisition espagnole avec ses histoires et ses légendes sanglantes, grossies par les déclamations des pasteurs protestants et par l'imagination exaltée du peuple, privait la grande majorité des Anglais du calme indispensable pour juger équitablement les grandes institutions du catholicisme. Ajoutez à cela les souvenirs des règnes d'Elisabeth, de Jacques II et de Guillaume III, où les religieux et surtout les jésuites, qui guidaient alors les catholiques anglais, avaient manifesté un peu trop peut-être leur sympathie pour l'Espagne ou pour la France, comptant sur un secours étranger pour rétablir le catholicisme en Angleterre. Cette faute avait exaspéré les Anglais du XVI^e et du XVII^e siècle. Leur patriotisme froissé les avait poussés à regarder le moine catholique comme le porte-drapeau de l'étranger et l'ennemi mortel de la patrie. De là les calomnies répandues à pleines mains contre les congrégations religieuses, et acceptées comme autant de vérités historiques irréfutables par l'opinion. Pendant deux siècles, chaque conspiration, chaque complot éclatant en Angleterre, contre le pouvoir établi, étaient dénoncés à l'indignation populaire comme l'œuvre des religieux.

Peu à peu, le protestant anglais s'était habitué à regarder les religieux catholiques comme autant de *carbonari*, toujours prêts à commettre des attentats non seulement contre l'Eglise établie, mais contre la sécurité de l'Angleterre. Derrière chaque fusil braqué contre un monarque ou un fonctionnaire de l'Etat, derrière chaque baril de poudre destiné à faire sauter les palais et les établissements publics, les Anglais voyaient un moine ou un jésuite.

On n'efface pas de tels souvenirs en un seul jour. Il appartenait à la législation libérale de 1829 de détruire ces colères et ces craintes, *mais si* elles ont disparu aujourd'hui, grâce au bon sens et à la tolérance éclairée du peuple britannique, il n'en était pas de même en 1846. Aussi Newman agit-il avec sagesse en abandonnant toute idée de transplanter en Angleterre un des grands ordres religieux qui n'y étaient pas encore revenus, pour fonder la congrégation de l'Oratoire, contre laquelle les protestants n'avaient pas de préventions. Les ordres religieux qui avaient déjà plusieurs maisons en Angleterre dès 1840 s'y sont multipliés depuis, sans que la fondation de l'Oratoire leur ait causé le moindre préjudice ni entravé leur développement sur le sol britannique.

Digitized by Google

que Louis XIII accorda la main de sa sœur Henriette de France à Charles Ier d'Angleterre. A son retour de Rome, où il s'était rendu pour solliciter les dispenses nécessaires au mariage de la princesse, le fondateur et supérieur de l'Oratoire de France, « le père de Bérulle, dit Mgr Perraud, reçut une nouvelle mission non moins importante et plus délicate encore. La nouvelle reine d'Angleterre avait été autorisée à emmener avec elle trente-six chapelains catholiques. Douze d'entre eux étaient oratoriens (1). Le P. de Bérulle, en sa qualité de confesseur d'Henriette, passa avec eux le détroit (2) (juin 1625). — Cette mission fut de courte durée. Au bout de trois mois, le P. de Bérulle dut revenir en France, et malgré la disposition où il était de retourner auprès de la reine, Louis XIII, qui avait besoin de ses services pour les affaires de l'Etat (3), ne voulut pas consentir à son départ. Quant aux douze oratoriens partis

(1) Parmi eux se trouvaient le R. P. de Créqui, le P. de Harlay de Sancy, ancien ambassadeur de France à Constantinople, le P. de Morainvilliers, le savant P. Morin, le P. Phillips.

(2) « Le 2 juin 1625, notre R. P. supérieur général nous a tous assemblés dans la sacristie, où il nous a dit que ni lui ni ceux qu'il a choisis pour être de ce voyage ne sont les seuls qui doivent le faire; que la congrégation entière est intéressée à ce qui en fait le sujet; que nous devons tous le suivre en esprit par nos vœux, notre zèle, notre charité; qu'il ne voit point d'autre différence entre ceux qui partent et ceux qui restent, sinon que ceux-là y auront plus de travaux extérieurs et seront tenus à plus d'édification et de retenue, mais que ceux-ci ne sont pas moins obligés d'attirer sur ce pays-là l'esprit de grâce et de vérité qui rend le travail de nos frères utile; que nous avons donc aussi notre part dans cette mission, et que, dans ce sens, nous sommes tous également envoyés. En conséquence il nous a exhortés à faire tous les jours, à cette intention, quelques prières à Jésus-Christ, à la sainte Vierge, à sainte Madeleine, aux saints Anges. Ensuite il s'est mis à genoux, et a récité quelques antiennes propres à ces saints-là, puis il nous a tous embrassés et il est parti. » (*Annales* Mss.-MM., 623. p. 110.)

Ce simple compte rendu du départ du P. de Bérulle et de ses confrères pour l'Angleterre prouve le prix que l'illustre et futur cardinal attachait à la mission des oratoriens pour la conversion du royaume britannique.

(3) Le P. de Bérulle se trouvait alors mêlé aux négociations compliquées relatives à la Valteline. (Voir Tabaraud, tome Ier, p. 402 et suivantes.)

Digitized by Google

pour Londres en 1625, leur séjour se prolongea jusqu'au mois d'août 1626, mais au prix de mille difficultés. Le P. de Sancy, supérieur de la mission, avait souvent recours aux conseils et aux lumières du P. de Bérulle; et les lettres de ce dernier témoignent assez de ce que les oratoriens eurent à souffrir dans l'accomplissement de leurs devoirs (1). Les passions protestantes avaient vu dans le mariage du roi une véritable invasion de l'Angleterre par le catholicisme; aussi le renvoi des pères de l'Oratoire fut-il décidé, et la reine obtint à grand'peine de garder auprès d'elle le père Phillips, écossais de naissance » (2).

Le séjour des oratoriens à Londres, au XVII^e siècle, avait été trop court pour que le peuple anglais en gardât le souvenir. Newman pouvait donc entreprendre la fondation qu'il projetait, sans craindre de réveiller des impressions pénibles ou irritantes chez ses concitoyens. Il y travailla avec d'autant plus de zèle qu'il constatait chaque jour combien l'esprit et la règle de saint Philippe de Néri répondaient au programme qu'il jugeait le plus propre à ramener son pays à l'unité de la foi. Newman ne voulait pas apporter la guerre, mais la paix. Dieu lui avait donné la mission non de combattre l'Eglise anglicane, mais de la réunir à l'Eglise catholique. Il ne représentait pas la lutte par

(1) Les originaux de ces lettres existent aux Archives nationales, ainsi que tous les papiers relatifs au mariage d'Henriette et à la mission des PP. de l'Oratoire.

(2) *L'Oratoire de France au* XVII^e *et au* XIX^e *siècle*, par Mgr Perraud, évêque d'Autun, deuxième édition, chap. IV, pp. 54-55.

« Ces épreuves, ajoute Mgr Perraud, n'étonnèrent ni ne découragèrent le P. de Bérulle; initié aux secrets de la vie surnaturelle, il savait déjà, par une longue expérience, combien « Dieu veut la croix et veut faire ses œuvres dans la croix » (lettre du P. de Bérulle à un père de l'Oratoire en Angleterre, n° 147).

Au sujet de la courte mission des oratoriens français en Angleterre, le lecteur pourra consulter utilement le magistral ouvrage de M. l'abbé Houssaye sur le cardinal de Bérulle. La mission des oratoriens en Angleterre, ses péripéties, l'hostilité qu'elle rencontra à la cour de Charles I^er, les mauvais procédés du premier ministre de ce monarque, y sont racontés avec une précision rare et dans tous leurs détails, dans le troisième volume intitulé : *Le cardinal de Bérulle et le cardinal de Richelieu.* Paris, librairie Plon.

Digitized by Google

laquelle la papauté vaincrait l'Angleterre, mais le besoin que l'Angleterre éprouvait de la papauté. Ainsi envisagée, sa mission différait essentiellement de celle des religieux catholiques des XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Ceux-ci, dans l'espoir d'abattre l'hérésie, en avaient trop appelé à la force et à l'intervention de la politique étrangère : Newman, au contraire, ne comptait que sur la puissance de l'idée chrétienne pour régénérer l'Angleterre, en prenant en elle-même le point d'appui. Le choix de l'Oratoire comme institution destinée à propager notre foi en Angleterre secondait admirablement les desseins de la Providence, et répondait aux désirs des âmes d'élite, qui, sorties de l'anglicanisme pour rentrer dans l'unité de la foi, voulaient faire partie d'une congrégation religieuse spécialement destinée à provoquer l'union du peuple britannique et de Rome.

Que l'esprit de l'Oratoire répondît au rôle que Newman et ses confrères voulaient jouer en Angleterre pour la gloire de Dieu et le salut de leur patrie, l'histoire de saint Philippe de Néri et de sa congrégation est là pour le prouver. Le temps des grandes luttes, des guerres acharnées, de l'intolérance et de la haine était passé sans retour. L'Angleterre n'en était plus aux jours funestes où Cranmer, Latimer et Ridley, après avoir été persécuteurs, périssaient à leur tour sur le bûcher allumé par les opprimés de la veille. Les erreurs elles-mêmes sur lesquelles le *Credo* de la Réforme était fondé, avaient en grande partie disparu avec les derniers représentants du protestantisme de vieille roche. S'il existait encore quelque rare anglican attaché à la lettre du symbole, la plupart, même des orthodoxes, subissaient l'influence du libre examen. Le formalisme, plutôt qu'une conviction théologique sérieuse, les retenait sur la pente des idées rationalistes, où d'autres glissaient lentement. Tandis que les meilleurs anglicans penchaient de plus en plus vers les idées catholiques, les autres, évangéliques ou orthodoxes, se sentaient ébranlés dans leur amour pour la Réforme et dans leur foi dans les principes qu'elle représentait. Les mœurs nouvelles avaient remplacé la guerre sanglante d'autrefois par une lutte plus noble et

Digitized by Google

plus digne d'une nation civilisée et chrétienne. Le fer et le feu n'avaient plus désormais le pouvoir d'asservir les consciences. Tout le monde comprenait que la victoire appartiendrait à la science et à la vertu.

« Or, dit le cardinal Capecelatro, non seulement l'institut de l'Oratoire répond à un tel état des esprits, mais il semble même qu'il ait été créé exprès pour lui. On sait bien que telle était la pensée du saint qui l'a fondé. Saint Philippe, laissant à d'autres le soin d'attaquer la Réforme de front, voulut plutôt montrer la beauté de la religion catholique, en améliorant les mœurs de beaucoup de chrétiens, et en rajeunissant; par une nouvelle ferveur, le clergé. Serons-nous tentés de nous étonner de ce qu'après trois siècles, la pensée de cet homme très sage trouve encore son application et réponde aux besoins de l'Eglise? La providence de Dieu voit très loin dans ses œuvres; et moi je ne crains pas d'affirmer que l'institut du saint florentin, pour ce qui a trait à la Réforme protestante, répond mieux à notre époque qu'à celle où il a été fondé » (1).

L'opportunité de la fondation de l'Oratoire d'Angleterre s'imposait donc à Newman, et Dieu l'aida dans les travaux qui précédèrent sa résolution. Le R. P. Theiner et Mgr Wiseman y contribuèrent tour à tour. Oratorien, le premier communiqua à son nouvel ami ses sentiments pleins d'une filiale admiration pour la congrégation à laquelle il appartenait, pour la règle et l'esprit de son saint fondateur. Dans les longs entretiens qu'ils eurent ensemble, Theiner expliquait à Newman la vie de l'Oratoire, et lui en montrait la parfaite adaptation à l'œuvre spéciale que lui et ses confrères voulaient accomplir en Angleterre.

(1) Capecelatro, Op. cit. pp 175-176.
L'illustre cardinal archevêque de Capoue est plus compétent que personne à juger l'esprit de l'Oratoire de saint Philippe de Néri, parce que, comme je l'ai dit au commencement de cette étude, il a appartenu pendant près de trente-cinq ans à l'Oratoire de Naples, avant d'être appelé à l'épiscopat. Ce qu'il dit touchant la mission des oratoriens en Angleterre a donc une importance très considérable. D'ailleurs, plus le temps passe, et plus les appréciations formulées dès 1858 par le cardinal Capecelatro sont confirmées par l'expérience.

Digitized by Google

Mgr Wiseman qui avait demeuré longtemps à Rome, et connaissait parfaitement l'Oratoire, applaudissait à son tour au projet de son néophyte, et pour l'exhorter à persévérer, il lui écrivait les plus beaux éloges de la congrégation de saint Philippe de Néri.

Bien que désormais convaincu, Newman, comme tous les esprits sérieux, ne voulut pas arrêter définitivement son choix sans avoir d'abord beaucoup étudié et prié. Il lut attentivement la vie de saint Philippe de Néri, examinant avec soin jusqu'aux moindres règles et coutumes de l'Oratoire, afin d'en pénétrer les secrets, constatant ainsi chaque jour avec une foi nouvelle, l'harmonie de l'institut fondé à Rome au XVI^e^ siècle, avec les besoins actuels de la Grande-Bretagne. En même temps Newman se rendait chaque jour au tombeau des saints Apôtres, afin d'en implorer les lumières dans l'accomplissement de sa mission. Il pria ainsi pendant neuf jours, imitant saint Philippe qui cherchait dans la prière plus que dans la discussion les moyens de servir l'Eglise.

Informé des intentions de Newman, Pie IX approuva pleinement ses projets. Mais sur la demande de permettre qu'un des oratoriens de Rome se rendît en Angleterre pour y fonder la congrégation, le Pape, estimant que le séjour de Rome serait très utile aux nouveaux convertis, trouva plus opportun de faire venir dans la ville éternelle quelques-uns des néophytes anglais, dont l'âme, disait-il, se retremperait au milieu des grands souvenirs chrétiens. Newman s'inclina devant la volonté du chef de l'Eglise, et bientôt Penny, Dalgairns, Coffin, Bowley et Stanton arrivèrent à Rome. Ils furent les premiers anglais qui, avec Newman et Saint-John, entrèrent dans la congrégation de Saint-Philippe. Tous venaient d'Oxford. On les y regardait comme des hommes dont la pureté de vie était à l'unisson du talent. Disciples de Newman, ils avaient quitté la Réforme depuis peu de temps, mais leur valeur comme théologiens était unanimement reconnue à Oxford.

Pie IX voulut s'occuper directement de l'installation des oratoriens anglais à Rome, tant il attachait de prix à l'œuvre

Digitized by Google

qu'ils devaient fonder dans leur patrie. Il leur assigna une partie du couvent de Sainte-Croix en Jérusalem, appartenant aux moines de Cîteaux, et chargea un oratorien romain, le R. P. Rossi, de vivre avec eux, afin de les pénétrer de l'esprit de saint Philippe et de leur en expliquer la règle. Le 26 mai 1847, fête de saint Philippe de Néri, et les jours suivants, par une concession spéciale du souverain Pontife, Newman et Saint-John avaient reçu les ordres sacrés, depuis la tonsure jusqu'au sacerdoce. Au mois de juin, ils entrèrent, en même temps que leurs compagnons, dans le monastère de Sainte-Croix en Jérusalem, et commencèrent à y vivre selon les règles de l'Oratoire. Newman fut élu supérieur de la petite communauté. Toutes les autres charges furent confiées aux Anglais convertis, de telle sorte que, chacun ayant une tâche bien assignée, tous purent apprendre à diriger les différents services de la maison. Ils s'y consacrèrent avec zèle et intelligence. Ces hommes remarquables étonnèrent Rome par leur ferveur et par le soin qu'ils mettaient à se pénétrer de l'esprit et des devoirs de la vie religieuse. Si, pour ce qui avait trait à leurs personnes et à la vie de communauté, ils étaient plutôt enclins à interpréter d'une manière rigoureuse qu'à adoucir la règle de leur congrégation, au contraire, pour les œuvres extérieures, et dans tous leurs rapports avec la société laïque et civile, ils se conformaient, autant que le permettaient les constitutions de saint Philippe, aux usages de leur temps et de leur pays. Ils passèrent six mois à étudier la règle de l'Oratoire, que Newman traduisit en langue anglaise, en y introduisant quelques additions spéciales au royaume britannique. Ces additions furent approuvées par Pie IX. Newman publiait en même temps, sous forme de roman et sous ce titre : *Loss and Gain* (1), un volume

(1) *Perte et gain.* Ce livre fut traduit plus tard en français et en d'autres langues. Newman y fit preuve de beaucoup de talent, bien que ce fût la première fois qu'il abordait un genre de littérature si différent de celui de ses ouvrages antérieurs, consacrés à la polémique religieuse ou aux plus graves problèmes de la philosophie et de la théologie. Montalembert, qui a loué en des pages si remar-

Digitized by Google

dans lequel, en nous initiant aux coutumes et aux usages des universités anglaises, il montra clairement les préjudices que la perte de la foi catholique a portés à ces grands foyers intellectuels.

Pie IX suivait avec le plus vif intérêt les progrès de la petite communauté de Sainte-Croix en Jérusalem. Désireux de donner une marque de sa paternelle bienveillance pour les futurs oratoriens d'Angleterre, l'auguste Pontife les honora d'une visite, s'entretenant avec eux avec cette bonté qui lui attirait tant de sympathies, les louant et les encourageant à persévérer dans l'état de perfection où Dieu les appelait pour la gloire de son Eglise et le bien de leur patrie. Peu de jours après, le Pape voulut témoigner solennellement la joie qu'il éprouvait de la conversion de Newman et de la fondation de l'Oratoire d'Angleterre. Par un bref du 26 novembre 1847, Pie IX approuva la nouvelle congrégation britannique et ses constitutions.

« Nous avions toujours nourri l'espoir, lisons-nous dans cet important document, que pour répandre et propager d'une manière plus stable la religion catholique dans le très florissant royaume d'Angleterre, Nous aurions un jour le bonheur d'instituer et de confirmer par notre autorité une société de personnes appartenant à ce peuple, remarquables par leur piété et leur savoir. Depuis longtemps, Nous avions estimé qu'il ne pouvait y avoir de moyen plus adapté ni plus utile que celui-là, pour entreprendre heureusement une chose aussi importante. Nous avions pensé que cette société donnerait sans cesse à l'Eglise un nombre considérable de personnages éminents qui, se succédant sans interruption, consacreraient tous leurs soins et leur zèle à mener à bonne fin une affaire aussi importante. Or, pendant que ces choses occupaient notre esprit et que Nous priions souvent Dieu de les mettre à exécution, l'heureuse occasion de réaliser notre intention s'est offerte à Nous. »

quables les universités anglaises, s'exprime ainsi au sujet de ce livre : « La critique et même la satire de ces grandes institutions au point de vue religieux a été faite avec esprit et mesure par le célèbre Newman, dans un roman intitulé : *Loss and gain.* »

Digitized by Google

L'auguste Pontife ajoute que parmi tous les personnages illustres qui, en ces derniers temps, ont abandonné l'erreur pour revenir à la foi catholique, « Jean-Henry Newman, de l'université d'Oxford, célèbre, de l'avis de tous, par le savoir et la vertu », lui a fourni l'occasion de faire cette chose qu'il désirait si vivement ; Newman et ses compagnons, venus à Rome témoigner de leur vénération pour le Pape et pour la chaire de saint Pierre, ont été, par son ordre, admis dans le collège de la Propagande et ont reçu les ordres sacrés. Puis, rappelant la demande que Newman lui a faite de fonder l'Oratoire de saint Philippe de Néri en Angleterre, Pie IX s'écrie : « Il n'est pas besoin d'exprimer par des paroles combien ce dessein de Jean-Henry Newman Nous a satisfait, ni de dire combien Nous avons été heureux d'apprendre que beaucoup de chrétiens de la même nation, qui, après une étude sérieuse de la religion, poussés par ses conseils et ses exemples, sont revenus au catholicisme, le suivent et ont délibéré de l'imiter. »

Le Pape parle ensuite de la préparation de Newman et de ses confrères à la vie oratorienne dans le monastère de Sainte-Croix, et déclare que, faisant usage de l'autorité apostolique dont il est revêtu, et dans l'espoir de procurer un grand accroissement de la foi catholique en Angleterre, il érige canoniquement la congrégation de l'Oratoire anglais et ordonne qu'elle soit établie en Angleterre aux mêmes conditions que celle de Rome. Mais pour que cette grande œuvre ne souffre point de retard, le Pontife, sur la proposition de Newman, approuve qu'on érige présentement une maison de l'Oratoire au centre même de l'Angleterre, aux environs de la ville de Birmingham, près de Sainte-Marie-en-la-Vallée (*Saint-Marys-Vale*). Cette maison constituera une seule et même famille avec l'autre maison de la même congrégation que l'on établira plus tard à Birmingham, et sera sujette au même supérieur. Ce supérieur, que Pie IX désignait ensuite, n'était autre que J.-H. Newman. Le Pape l'autorisait, pour cette fois seulement, à choisir les quatre assistants, sans qu'il fût besoin d'observer les prescriptions des constitutions de la congrégation touchant l'élection. Il

Digitized by Google

déclarait ensuite que, sauf les deux maisons ci-dessus désignées, les nouvelles fondations oratoriennes qui s'établiraient en Angleterre seraient séparées et indépendantes les unes des autres, selon l'esprit de saint Philippe de Néri, et il ajoutait : « Nous louons beaucoup le dessein de Newman et de ses compagnons de diriger leurs pensées et leurs efforts à faire ce qu'ils croiront pouvoir servir à la diffusion de la religion, particulièrement dans les villes les plus populeuses et dans la classe la plus élevée, instruite et honnête, tout en accomplissant en Angleterre tous les devoirs de leur saint ministère. Ainsi, pour le plus grand bien de l'Eglise, ils suivront les admirables exemples de saint Philippe, qui a rendu de si grands services à la religion, à Rome. Tout le monde sait, en effet, qu'il travaillait de toutes ses forces au salut des âmes, et que, par ses travaux et ses œuvres, il procura d'innombrables fils à Jésus-Christ. »

Approuvant également les modifications introduites par Newman dans les lois et statuts de la Congrégation de l'Oratoire, modifications que la diversité des lieux et des temps justifie, le Pape se réserve de publier plus tard dans un rescrit spécial les bénéfices spirituels dont il entend enrichir la nouvelle association religieuse, et il termine son bref en implorant les bénédictions célestes sur l'œuvre qui va se fonder sur le sol britannique, pour la plus grande gloire de Dieu et de son Eglise.

L'Oratoire d'Angleterre était canoniquement établi, restait maintenant à féconder la semence que, sur les instances de Newman, le Pasteur des pasteurs avait jetée sur cette terre jadis si fertile, mais ravagée depuis trois siècles par l'hérésie et la persécution. Newman et ses confrères, que rien ne retenait plus à Rome, brûlaient du désir de se montrer dignes des bontés et de la confiance du Pape, en devenant des ouvriers infatigables du Seigneur dans l'île des Saints. Le 28 novembre 1847, ils prirent congé de Pie IX, qui leur adressa comme souhait d'adieu cette sentence de l'Ecriture : — Soyez courageux; combattez l'ancien serpent, et vous recevrez le royaume éternel. — Ces paroles étaient

Digitized by Google

si appropriées à la mission que Newman et ses confrères allaient remplir en Angleterre, qu'elles ne s'effacèrent jamais de leur mémoire. Les nouveaux Oratoriens, après un pèlerinage à la *Santa Casa* de Lorette, reprirent le chemin de leur pays (1). Ainsi l'Oratoire, que l'intolérance anglicane avait proscrit au XVII^e^ siècle, quelques mois à peine après l'arrivée du cardinal de Bérulle et de ses confrères à Londres, devait son rétablissement en Angleterre au XIX^e^ siècle à un pasteur protestant dont la vertu et la science, après avoir fait l'orgueil de l'anglicanisme, devenaient une lumière dans

(1) Avant de rentrer en Angleterre, en passant par Lorette, les PP. Newman et Saint-John firent un voyage à Naples. Ce qui les attirait surtout dans cette grande ville, c'était le désir d'y voir à l'œuvre leurs collègues de l'Oratoire. La congrégation oratorienne de Naples, fondée par un disciple de saint Philippe de Néri, s'était fort développée. Même après les orages de la Révolution et des règnes de Joseph Bonaparte et de Joachim Murat qui emportèrent tant de vieilles institutions, l'oratoire de Naples demeura un grand foyer de vie religieuse. Les œuvres qu'il dirigeait étaient très nombreuses et très florissantes. Le P. Newman voulait consulter ses collègues de Naples, d'autant qu'ils travaillaient dans un pays où les conditions politiques différaient absolument de celles de Rome. Il desirait se rendre compte des résultats obtenus par ses confrères dans une grande ville, sous un régime politique moins exceptionnel que celui des Etats de l'Eglise. Le P. Newman et son inséparable Saint-John rapportèrent la meilleure impression de leur excursion à Naples. L'Oratoire napolitain avec ses traditions primitives, répondait parfaitement aux vœux de Newman. En le visitant, l'illustre converti se persuada plus que jamais que la congrégation de saint Philippe de Néri pouvait fort bien se plier aux besoins très variés de l'Angleterre.

Ce fut à Naples, à la fin de l'année 1847, que Newman fit la connaissance du P. Capecelatro. Il ne se doutait pas alors qu'un jour viendrait ou le successeur de Pie IX les appellerait tous les deux aux honneurs de la pourpre. J'ai dit, en commençant ce travail, que le futur cardinal-archevêque de Capoue entra à l'Oratoire des Girolomini en 1840. Il fut ordonné prêtre la même année que Newman, en 1847. Les belles qualités du jeune oratorien frappèrent son collègue d'Angleterre. Ils lièrent ensemble une amitié que la mort seule devait interrompre. Leurs rapports furent dès lors très fréquents, et ils aimèrent à se consulter l'un l'autre, chaque fois que quelque grave affaire reclamait leurs soins. Ce furent ces relations qui inspirèrent au P. Capecelatro la pensée d'écrire son livre sur la fondation de l'Oratoire d'Angleterre. Les conseils et les lumières de son illustre confrère de Birmingham ont certainement contribué à donner à cet ouvrage une valeur exceptionnelle.

Digitized by Google

l'Eglise catholique. Le cardinal de Bérulle était vengé par le cardinal Newman des injustices et de la déloyauté des ministres de Charles Ier, et l'Oratoire, protégé par les libertés publiques, fécondé par le zèle éclairé et l'infatigable apostolat de ses membres, était destiné par la Providence à devenir le centre le plus actif de la propagande catholique au delà du détroit. Commencé sous de modestes proportions, il grandira rapidement, et sera comme un chêne, à l'ombre duquel viendront se reposer ces milliers d'âmes agitées par le doute que le divin Maître comparait aux oiseaux du ciel.

X

Au moment où le P. Newman et ses confrères rentraient en Angleterre pour y fonder la première maison de l'Oratoire à Saint-Marys-Vale, les conditions de ce pays étaient, au point de vue religieux, très difficiles. Une sorte de réaction anticatholique succédait à la stupeur qui avait accueilli la conversion des docteurs d'Oxford. D'un côté les Evangéliques accusaient de plus en plus leur rationalisme et leur aversion contre la hiérarchie anglicane ; de l'autre cette même hiérarchie, et la Haute-Eglise avec elle, s'attachaient désespérément aux traditions qui faisaient de la société religieuse l'humble servante du pouvoir civil. En dehors de ces deux factions, les puséistes, à peine revenus du désarroi, où les avait jetés l'abjuration de leurs plus célèbres pasteurs, continuaient à travailler à une réforme de l'anglicanisme au sein de la Haute-Eglise. Mais, malgré l'incontestable valeur de leur chef, leurs efforts étaient vains. Au milieu de ces luttes et de cette confusion, les sectes dissidentes se multipliaient et voyaient croître chaque jour le nombre de leurs adhérents, favorisées par les progrès du rationalisme.

Parmi ces sectes, les plus puissantes étaient celles des Presbytériens, des Quakers, des Baptistes et des Méthodistes. Les Presbytériens n'avaient pas, il est vrai, recruté

Digitized by Google

beaucoup de prosélytes en Angleterre, mais ils étaient nombreux et puissants en Ecosse. Ennemis d'abord de toute hiérarchie épiscopale, ils avaient fini par renier, au moins implicitement, le sacerdoce lui-même. S'éloignant du calvinisme, ils versaient de plus en plus dans le rationalisme. On peut dire d'eux, aujourd'hui surtout, qu'ils ne sont chrétiens que de nom. — Les Quakers et les Baptistes ne pouvant se résoudre à formuler un *credo*, tant leur foi était confuse et incertaine, affectaient de s'occuper surtout de philanthropie. Mais en dépit des doctrines humanitaires qu'ils prêchaient avec plus de bruit que de succès, ils ne contribuaient que trop à corrompre le sentiment chrétien des foules. L'absence de tout symbole leur procurait beaucoup d'adeptes se recrutant surtout parmi les partisans du libéralisme avancé. La secte des Quakers, très répandue aussi en Amérique, a fait de grands ravages dans les croyances chrétiennes des Anglais. Elle a été un puissant facteur des progrès de la mécréance au delà de la Manche.

Les méthodistes n'ont pas été moins nuisibles que les Quakers au christianisme, en Angleterre. Il serait difficile de dire quelles sont réellement les croyances de cette secte.

Au fond, elle semble plutôt représenter l'excès du libre examen qu'une discipline religieuse quelconque. Les méthodistes n'admettent qu'un seul livre, la Bible. Mais la distribution des volumes de l'Ecriture, qu'ils prodiguent à tort et à travers, semble être le seul but de leur secte (1).

(1) Ceux qui ont visité l'Angleterre, et passé au moins un dimanche à Londres ou dans une des villes grandes ou petites du royaume britannique, ne peuvent pas ne pas avoir été frappés par le spectacle étrange qu'offrent les rues et les places, mais surtout les grands parcs que l'on rencontre dans toute ville un peu considérable du Royaume-Uni. Une foule de prédicateurs assistés de deux amis, la bible à la main, y prêchent à leur gré, interprètent l'Ecriture d'une façon étrange, fantaisiste et le plus souvent ridicule et même grotesque ; excitent la colère de leur auditoire par des tirades contre Rome et contre la superstition ; protestent contre l'Eglise établie et ses croyances ; réclament le droit d'affirmer ou de nier tout ce qu'ils veulent, et repoussent toute autorité hiérarchique. Le plus souvent ces orateurs sont des gens du peuple, dont les lumières théologiques

Digitized by Google

Tout bon méthodiste croit avoir servi son Dieu, lorsqu'il a distribué quelques centaines de Bibles. Ne lui demandez pas de croire aux dogmes du chistianisme. Il vous répondrait que pour lui la Bible suffit; mais à la condition qu'il soit libre de lui faire dire tout ce que bon lui semble, fussent les théories les plus antichrétiennes.

Fondée au commencement du XIX^e^ siècle, la secte méthodiste était déjà puissante, en Angleterre et en Amérique, au moment où Newman fondait l'Oratoire de Birmingham. Elle contribuait pour beaucoup à accroître la confusion des idées et à répandre l'incroyance au delà du détroit.

A côté des sectes dont je viens d'indiquer sommairement les tendances, il y en avait d'autres encore dont

ne sont certes pas supérieures à celles de leurs semblables en tout pays. Leur crasse ignorance éclate à chaque mot, et il suffit d'entendre deux ou trois phrases pour être édifié à l'endroit de leur compétence touchant les matières dont ils parlent pourtant avec tant d'assurance. Si les tirades furibondes, les gestes tragiques, les cris pouvaient tenir lieu d'arguments théologiques, certes les prédicateurs méthodistes seraient les premiers exégètes et les plus illustres théologiens du monde. Malheureusement pour eux, la science sacrée demande quelque chose de plus à ses apôtres et à ceux qui veulent l'enseigner. Si on disait que la partie éclairée du public anglais prend au sérieux ces orateurs en plein air, on se tromperait grossièrement. Les méthodistes n'ont pas beaucoup d'adeptes dans les classes instruites de la société, mais en revanche ils recrutent beaucoup d'adhérents dans les classes populaires, qui se sentent flattées du droit qu'on leur accorde de parler librement de l'Evangile et de l'Ancien Testament, sans avoir à se soumettre à l'épiscopat et au clergé. Le méthodisme, c'est le suffrage universel en matière d'interprétation des Ecritures et de prédication. Il ne faut donc pas s'étonner de le voir aussi florissant dans un pays protestant où, grâce au libre examen, le rationalisme fait tant de ravages, en bas comme en haut de l'échelle sociale. Le rationalisme, chez les gens instruits, prend le caractère de l'indifférence religieuse ou d'une religion commode comme celle des presbytériens, des évangéliques de la basse Eglise et des autres sectes fondées sur un programme soi-disant philanthropique. Chez le peuple, le rationalisme, quand il n'offre pas le spectacle de l'absence de toute religion, revêt nécessairement des formes grossieres, appropriées aux conditions des personnes qui le pratiquent. Le méthodisme est précisément une de ces formes grossières. L'excentricité propre à certains anglais n'a pas peu contribué à le faire prospérer.

Il faut cependant rendre cette justice aux méthodistes : c'est qu'ils

Digitized by Google

l'influence était sans doute moins considérable, mais qui n'en travaillaient pas moins à détruire peu à peu ce qui restait encore de traditions et de croyances chrétiennes en Angleterre. — Les indépendants, héritiers et successeurs des anciens puritains, n'avaient point perdu l'habitude de lutter contre tout ce qui, de près ou de loin, rappelait le catholicisme. Sans partager les opinions des méthodistes, mais, plus radicaux encore que les évangéliques de la Basse-Eglise, ils étaient toujours prêts à s'allier avec eux pour combattre non seulement le catholicisme et le puséisme, mais même l'anglicanisme orthodoxe de la Haute-Eglise. Les unitaires, fondés par Priestley, n'avaient de chrétien que le nom. Au fond, ils étaient déistes, et toute

savent s'imposer de très grands sacrifices pour la propagation de leur secte. Ainsi, la statistique anglaise nous dit que dans les quarante-trois premières années de leur existence, les méthodistes ont distribué vingt millions de Bibles. Ils ont aussi dépensé toujours beaucoup d'argent pour la propagation de leur secte non seulement parmi les protestants, mais aussi parmi les catholiques, les schismatiques, les juifs et les infidèles. Les résultats de leur proselytisme, sont à peu près nuls à l'étranger ; mais ils y ont consacré des millions. Quand on songe que tout cet argent est le fruit des cotisations personnelles des methodistes, il faut avouer qu'ils ont pour la cause qu'ils défendent un dévouement que devraient imiter bien des catholiques. Sans méconnaître le moins du monde la noble générosité d'un grand nombre de nos coreligionnaires, surtout en France et en Angleterre, on peut néanmoins déplorer que tant de catholiques du continent se montrent si indifférents et si froids vis-à-vis des œuvres destinées à répandre leur foi dans les pays protestants et schismatiques et parmi les infidèles. Si tous ceux qui n'ont pas renié nos croyances, au lieu de se désintéresser de ce qui a rapport aux progrès de la vraie foi, savaient faire pour elle un tiers à peine des sacrifices que font les méthodistes pour propager leurs erreurs, les résultats que donneraient nos missions seraient de beaucoup plus considérables qu'ils ne le sont aujourd'hui. Car si l'argent que les methodistes jettent à pleines mains pour leurs missions ne leur donne que des résultats négatifs, nous voyons, au contraire, nos missionnaires catholiques cueillir une moisson abondante avec très peu de ressources. Sans doute, la vraie foi ne permet pas à ses apôtres de corrompre les dissidents et les infidèles, à l'instar des méthodistes, pour les attirer à soi, mais sans argent ou avec des sommes insuffisantes le missionnaire ne peut pas bâtir des églises et fonder les œuvres qui augmenteraient de beaucoup son influence et son activité ponr la propagation du catholicisme.

Digitized by Google

leur religion se bornait à quelques opinions métaphysiques. Ceux-ci devaient avoir, plus tard, en Allemagne un interprète dans M. Schleiermacher qui, tout en s'efforçant de fonder un système, espèce de juste milieu entre le surnaturel et le rationalisme, finit par verser dans la libre pensée.

D'autres sectes encore, d'importation américaine, n'avaient qu'un succès restreint en Angleterre. Mais on rencontrait une foule de petites sectes, sorties du sein des grandes. La plupart, œuvres personnelles de quelques mécontents, venaient au jour, disparaissaient, se fractionnaient ou se transformaient avec une étrange rapidité. Prises chacune isolément, leur crédit était nul; mais leur ensemble exerçait une influence dissolvante sur les croyances du peuple et même des classes instruites. Il est certain que le désordre qui procédait de cette multiplication perpétuelle des sectes, et le mouvement désordonné qu'elles provoquaient dans les idées religieuses de la nation britannique, favorisaient énormément le scepticisme et l'abandon progressif des principes chrétiens. Aussi voyait-on, en Angleterre, l'étrange spectacle d'un pays où les religions et les sectes étaient très nombreuses, et où, néanmoins, le nombre des citoyens ne professant aucune religion positive était non seulement très considérable, mais s'accroissait de jour en jour.

L'anglicanisme restait impuissant à sauver le christianisme; il appartenait aux catholiques de faire revivre et fleurir la vieille foi dans l'île des Saints. Depuis la promulgation de la liberté de conscience, par la loi de 1829, jusqu'à la fondation de l'Oratoire, le catholicisme avait fait des progrès très appréciables au delà du détroit. Les cinq cent mille catholiques que l'Angleterre comptait en 1821 étaient devenus deux millions. Sans doute, l'immigration irlandaise n'avait pas peu contribué à ce progrès, mais les conversions y avaient aussi une part sérieuse.

Les catholiques se montraient étroitement unis entre eux, obéissants vis-à-vis de leurs chefs spirituels, et le con-

Digitized by Google

traste était saisissant entre les querelles perpétuelles qui agitaient le protestantisme, et l'ordre, la paix et la charité qui régnaient parmi les catholiques. Une union parfaite attachait nos coreligionnaires d'Angleterre à leurs frères des autres nations. Tous travaillaient avec une juvénile ardeur à réparer les outrages que l'intolérance et le despotisme avaient faits jadis à leur Eglise. On voyait déjà partout le résultat du dévouement et de la générosité des catholiques. Avant 1829, notre culte ne s'abritait, en Angleterre, qu'en de rares chapelles, dissimulées avec soin aux yeux ombrageux des protestants, par une façade profane où rien ne rappelait qu'on se trouvait devant le temple du Seigneur (1). Non seulement, dès 1848, ces chapelles s'étaient déjà tellement multipliées que pas une ville importante n'en manquait, et que les plus populeuses cités en possédaient plusieurs; mais quelques-unes de ces chapelles venaient d'être transformées en temples magnifiques, grâce aux offrandes des fidèles. Les églises catholiques de Londres et de Birmingham se distinguaient par leurs vastes proportions et pouvaient accueillir des milliers de fidèles. Les prêtres catholiques, très peu nombreux avant la loi d'émancipation, s'étaient aussi multipliés. Leur nombre était encore bien insuffisant et l'on pouvait leur appliquer les paroles de Jésus-Christ : *Messis quidem multa, operarii autem pauci* (2). Mais ils faisaient des prodiges de zèle, travaillant jour et nuit au service des âmes, et don-

(1) « La décoration extérieure des édifices religieux (du culte catholique), dit le père Lockhart, avait été réduite au minimum. Dans les villes, la chapelle catholique était toujours un bâtiment sans prétention, situé dans une rue retirée. A Londres et dans d'autres grandes cités, quelques chapelles plus vastes (jamais on ne les appelait des églises) avaient été construites ; mais leur architecture extérieure devait être celle des maisons de réunion des dissidents : seule leur décoration intérieure annonçait un édifice destiné à la célébration du culte catholique. » Voir la *Vie d'Antonio Rosmini-Serbati* par le Révérend Père William Lockhart, gradué d'Oxford, religieux de l'institut de la Charité, traduction française par M. Segond, au chapitre XLII, qui parle de la mission des pères de la Charité en Angleterre, p. 349. Cet important ouvrage a été publié à Paris en 1889, par la librairie académique Didier.

(2) La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. St Luc, x, 2.

Digitized by Google

nant un noble exemple à ceux des ministres de l'Eglise réformée qui vivaient dans le luxe et les plaisirs, transformant la mission sacerdotale en une grasse sinécure bureaucratique. Aux prêtres s'étaient joints déjà les religieux. Nous avons vu les passionnistes à l'œuvre, lors de la conversion de Newman. Ces saints moines occupent une place très distinguée dans l'histoire de la renaissance catholique en Angleterre. Fondés au siècle dernier par saint Paul de la Croix, et approuvés par Clément XIV, ils ne tardèrent pas à pénétrer en Angleterre, où l'austérité de leur vie, leur zèle ardent pour la foi, étonnèrent les protestants et finirent par leur assurer l'estime de tous ceux que l'esprit sectaire n'aveuglait pas. Les passionnistes avaient des missions florissantes en Angleterre dès 1840. Le temps n'a fait que les multiplier, et l'on peut dire aujourd'hui qu'ils sont un des plus puissants instruments de la miséricorde de Dieu dans le royaume britannique. Peu à peu, tous les grands ordres religieux devaient s'établir au delà de la Manche. Dominicains, franciscains, jésuites, capucins, bénédictins y ont fondé tour à tour des provinces et des missions. Les bénédictins, notamment, s'y sont développés au delà de toute espérance. Avec les vieux ordres, les nouvelles congrégations ont aussi coopéré à l'œuvre de réparation que nos missionnaires accomplissaient au delà du détroit. Ce fut une des premières pensées de Rosmini, lors de la fondation de l'institut de la Charité, d'envoyer le P. Gentili et quelques prêtres dans le royaume britannique pour y aider Mgr Baines, vicaire apostolique du district occidental de l'Angleterre, résidant à Bath, dans l'œuvre de son séminaire et dans le service paroissial (1). Les pères de

(1) Rosmini fonda l'institut de la Charité, congrégation de clercs réguliers, en 1830, et les sœurs de la Providence en 1832. Les règles furent approuvées par les lettres apostoliques du pape Grégoire XVI, *In sublimi militantis Ecclesiæ solio*, du 20 septembre 1839. Quatre ans auparavant, le P. Rosmini avait envoyé à Rome les PP. Gentili, Belisy et Rey qu'il destinait à la fondation de son œuvre en Angleterre, afin de demander au Saint-Père la bénédiction apostolique pour leur mission. Grégoire XVI les questionna en détail sur leurs

Digitized by Google

la Charité ont rendu d'immenses services au catholicisme en Angleterre. La Grande-Bretagne leur doit la fondation de plusieurs œuvres de piété qui eurent une influence salutaire sur la vie spirituelle des catholiques, et ramenèrent plus d'un dissident à l'Eglise : « Pendant cette année (1843) et l'année suivante, dit le P. Lockhart, les pères de la Charité eurent l'honneur d'introduire en Angleterre quatre

projets et leur manifesta sa satisfaction de voir la nouvelle congrégation s'établir sur le sol britannique.

Rosmini avait une affection profonde pour l'Angleterre. Il dit un jour au P. Gentili qui lui proposait de fonder une maison de son ordre en Angleterre : « Il fut un temps où je désirais ardemment aller en Angleterre et y verser mon sang, et quoique ce désir ne m'ait pas quitté, je n'ai plus la présomption de croire que Dieu m'ait choisi pour porter remède aux maux de cette malheureuse contrée. Puisse le Seigneur y envoyer des hommes vraiment saints et savants. »

Un des derniers conseils que Rosmini donna à ses frères, avant leur départ pour l'Angleterre, fut le suivant : « Je vous recommande à tous les trois de vous conformer aux coutumes anglaises, toutes les fois qu'il n'y aura pas péché : chaque nation a ses coutumes, qui sont bonnes à ses yeux. Vous devez adopter celles de la nation au milieu de laquelle vous êtes, et elles doivent être bonnes aux yeux de votre charité. Etre trop attaché aux coutumes italiennes, romaines ou françaises, est un défaut, et un grand défaut, chez les serviteurs de Dieu, pour lesquels le ciel est la vraie patrie. » Rosmini ordonna aussi à ses fils d'être les plus obéissants et fidèles sujets des évêques. (Voir Lockhart, *op. cit.*, chap. XLII, pp. 346-48, *passim*.

Rosmini avait suivi avec un immense intérêt le mouvement religieux dont Oxford était le centre. « Il avait écrit une lettre au docteur Pusey, saluant ses premiers pas vers l'Eglise catholique et l'exhortant à se hâter de revenir à la vraie Mère des fidèles. Il espérait fermement le retour de la nation anglaise à son antique foi. Il estimait hautement l'excellence et la grandeur naturelles du caractère anglais, la fidélité à la foi et à la morale catholiques de l'Irlande martyre, et le caractère vraiment philosophique des penseurs écossais. » (Lockhart, *op. cit.*, chap. XXXIX, p. 294.)

Le R. P. Lockhart, à qui j'emprunte ces détails, était un de ces jeunes amis qui suivirent Newman dans ses projets de réforme de l'anglicanisme. Il partagea avec le futur cardinal la pieuse retraite de Littlemore, mais deux ans avant la conversion de Newman, touché par la grâce, il alla trouver le P. Gentili, supérieur des pères de la Charité, « dans la sainteté et le savoir duquel il avait conçu une grande confiance, depuis les premières heures qu'il avait passées dans sa compagnie à Oxford. Après avoir fait sous lui une retraite à la chapelle de Longhborough, il fut reçu dans le sein de l'Eglise catholique, et, peu après, entra comme postulant dans l'institut (de la Charité) ». (Lockhart, *op. cit.*, chap. XLII, pp. 358-59.)

Digitized by Google

œuvres de piété et de charité inconnues jusqu'alors, mais qui forment à présent une partie essentielle de l'administration paroissiale. — La première était la *prédication des missions;* la seconde l'*Exposition des quarante heures,* établie comme une partie intégrante des missions mêmes; la troisième le *Mois de Marie,* avec ses dévotions quotidiennes en l'honneur de notre sainte Mère; la quatrième, la clôture de la mission par la *rénovation solennelle des vœux du baptême.* — Ces dévotions furent introduites par le P. Gentili dans les missions qu'il prêcha avec le P. Jurlong, et il se plaisait à dire qu'elles venaient directement de Rome, où il s'était familiarisé avec elles dès sa plus tendre enfance » (1).

Ainsi tous les ordres religieux, anciens ou nouveaux, travaillaient avec une sainte ardeur à la propagation de la foi en Angleterre.

A côté des moines et des clercs réguliers, l'Angleterre avait vu arriver de nombreuses congrégations de religieuses. Les couvents de femmes s'y étaient multipliés depuis l'émancipation. Les vieux ordres comme les nouveaux, la vie contemplative comme les œuvres de charité et d'enseignement, avaient leurs représentants dans les congrégations de femmes qui avaient traversé la Manche pour servir Dieu, l'Eglise et l'humanité souffrante sous l'égide des libertés britanniques.

Sans doute, tous ces progrès ne s'étaient pas réalisés au moment où Newman revenait de Rome pour fonder l'Oratoire anglais ; mais ils étaient en germe dans la fermentation religieuse qui s'accusait de toutes parts, et déjà l'on pouvait pressentir que le catholicisme serait le levain qui, selon la comparaison évangélique, ferait gonfler toute la pâte. Le mouvement catholique avait de profondes racines

(1) Lockhart, *op. cit.*, chap. XLII, p. 359.
« L'exposition du saint Sacrement, ajoute le R. P. Lockhart, était en particulier une des pratiques auxquelles il (le P. Gentili) tenait le plus, et il avait coutume de dire que le succès d'une mission datait toujours du moment où Notre-Seigneur lui-même faisait appel à la foi de son peuple du haut de son trône sur l'autel. »

Digitized by Google

dans la conscience de beaucoup de chrétiens, qui regardaient le retour aux anciennes croyances comme le seul remède capable d'arrêter l'envahissement des doctrines rationalistes et des aberrations des sectes issues du libre examen. Les livres et les journaux catholiques, répandus à milliers d'exemplaires dans toutes les régions de la Grande-Bretagne, combattaient, dans un langage digne et mesuré, les vieux préjugés anglicans contre l'Eglise romaine. Les protestants les lisaient avec intérêt, ne dédaignant plus de s'occuper du catholicisme, de sa doctrine et de ses véritables tendances. Sans s'en douter, ils s'habituaient à estimer, sinon à aimer une religion que leurs ancêtres avaient vouée à la haine et au mépris. L'éducation de la jeunesse, délivrée des chaînes dont l'Etat l'avait entourée, était libre. Les catholiques jouissaient désormais, en Angleterre, des mêmes franchises que les protestants. Ils en profitaient pour fonder des collèges et des écoles, pour rivaliser de zèle avec les protestants, et lutter contre eux non sans succès, bien qu'avec une notable infériorité de moyens. Enfin, jusque dans le parlement, et grâce au génie d'O'Connel, les catholiques avaient conquis une haute situation. Ils étaient alors, comme encore aujourd'hui, en minorité à Westminster. Mais leur union, leur modération et leur sagesse les rendaient puissants. Dans les questions politiques, mais surtout alors que les intérêts de la religion étaient en jeu, il dépendait d'eux de faire pencher la balance à droite ou à gauche. Whigs et tories ne pouvaient plus les regarder comme une quantité négligeable, et se trouvaient forcés de compter avec eux. Leur prudence et l'équité de leurs demandes obligeaient leurs adversaires à les respecter. Elles rendirent un grand service au catholicisme et à la liberté, en consolidant les conquêtes de 1829, et en rendant impossible une réaction protestante que l'impatience ou le manque de mesure auraient certainement provoquée.

Malgré ces succès, les catholiques ne pouvaient se bercer de l'illusion que les protestants se résigneraient à voir les progrès de leur foi sans lui opposer la moindre résistance. Cette renaissance inattendue du catholicisme sur un sol

Digitized by Google

d'où Henry VIII, Edouard VI et Elisabeth l'avaient banni par des édits terribles, provoqua les colères des plus violents parmi les anglicans, et surtout parmi les sectes les plus éloignées de nos croyances, comme les puritains et les méthodistes. L'Eglise romaine, possédant une vitalité qu'ils ne lui soupçonnaient même pas, excitait leur zèle et leur désir de prendre sur elle une revanche éclatante. Seulement, les conditions de la lutte n'étaient plus les mêmes qu'au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle. Aussi, tandis que leurs adversaires s'apprêtaient à l'engager avec des armes nouvelles, les catholiques, loin de se reposer sur leurs lauriers, se préparaient à leur tour à repousser les attaques sans recourir à la violence et en respectant toujours la bonne foi de leurs ennemis.

C'est à ce moment que le nom de Philippe de Néri retentit pour la première fois en Angleterre. L'Oratoire que Newman fondait à Saint-Marys-Vale, faisait connaître l'apôtre de Rome et sa congrégation aux protestants qui les ignoraient. Tous regardèrent avec étonnement cette œuvre nouvelle. Leur surprise était d'autant plus grande que l'Oratoire, loin d'être introduit chez eux, soit par des prêtres étrangers, à l'instar des autres ordres religieux, soit par d'anciens catholiques anglais ou irlandais, devait sa fondation à un groupe de savants ministres de l'Eglise officielle, récemment convertis au catholicisme. Connaissant la valeur de Newmann et de ses confrères, les protestants comprirent tout de suite qu'il se préparait de grandes choses pour la propagation de la foi romaine en Angleterre. Tous fixèrent leurs regards sur les professeurs d'Oxford, transformés en religieux et en apôtres de l'unité de l'Eglise.

Nous verrons bientôt combien les protestants d'Angleterre avaient raison, alors qu'ils considéraient l'Oratoire de saint Philippe de Néri comme destiné à un grand avenir pour le progrès du catholicisme en Angleterre. L'œuvre que Newman entreprenait ne pouvait d'ailleurs que recevoir les bénédictions du saint fondateur de l'Oratoire de Rome, dont elle secondait admirablement les pensées. Certes, saint Philippe a toujours été l'avocat de ses enfants dans le ciel,

Digitized by Google

mais il est permis de croire que l'Oratoire anglais a rencontré chez lui une protection toute particulière, non seulement à cause du but vraiment apostolique que se proposaient ses fondateurs, mais à cause de l'amour que l'apôtre de Rome manifesta sans cesse, pendant sa vie, pour l'Angleterre et pour ceux qui, au péril de leur vie, y prêchaient l'Evangile. Le cardinal Newman a tracé, dans un de ses sermons, un tableau remarquable des sentiments que saint Philippe nourrissait pour l'île des Saints. Mes lecteurs liront cette page avec plaisir, car elle montre combien la fondation de l'Oratoire en Angleterre répondait aux vœux les plus ardents de Philippe de Néri.

« Lorsque, dit le cardinal Newman, au moment où commençaient les malheurs de l'Angleterre, le collège britannique fut fondé à Rome par les sollicitudes d'un grand pontife, et que les missionnaires y accouraient pour se préparer à confesser la foi et au martyre qui les attendait ici, quel était celui qui saluait cette belle jeunesse saxonne, lorsqu'il passait à ses côtés dans les rues, par ces mots : *Salvete, flores martyrum :* Salut, ô prémices des martyrs? Et lorsque le temps venait où chacun de ces jeunes lévites quittait à son tour la pacifique demeure de Rome et allait affronter la lutte, à qui donc s'adressaient-ils pour en recevoir une bénédiction capable de les fortifier dans l'entreprise où ils s'engageaient? Ils allaient implorer la bénédiction d'un grand saint. Ils se rendaient chez un très doux vieillard, n'ayant jamais vu de sang en dehors de celui qui sortait de son corps meurtri par la pénitence, tout brûlant néanmoins du désir de mourir pour Jésus-Christ (voulant courir chez les infidèles chaque fois que le grand saint François ouvrait à ses fils les sentiers du lointain Orient), mais que la Providence avait fixé, comme une sentinelle vigilante, au sol de la cité sainte, et destiné à courir en long et en large, pendant cinquante ans, dans le même lieu, à la recherche d'âmes à gagner à Dieu, tandis que ses frères luttaient sur le champ de bataille. Combien était grand le feu intérieur dont son âme, malgré la faiblesse de son enveloppe, était consumée, lorsqu'il se voyait contraint à vivre

Digitized by Google

paisiblement à Rome, tandis que toute l'Eglise était sur les rangs! C'est pourquoi c'est à lui que s'adressaient ces étrangers aux blondes chevelures, avant de se transporter dans le lieu de leur supplice, afin que la vive charité et le zèle de ce cœur très ardent trouvassent, pour ainsi dire, une issue, sortant de son corps (qui ne pouvait pas s'éloigner) pour se communiquer à ces jeunes gens qui allaient courageusement affronter l'ennemi. Depuis que, l'un après l'autre, ces jeunes soldats du Christ allèrent chez le saint vieillard, tous persévérèrent, gagnant la couronne et la palme du martyre; tous, à l'exception d'un seul qui ne demanda pas, qui refusa même de demander la salutaire bénédiction. Ce vieillard, c'était mon saint Philippe... Or, de même qu'il était — il y a trois siècles — avec nous autres Anglais à Rome, quand notre Eglise tomba, de même aujourd'hui qu'elle ressuscite, c'est un heureux indice de voir qu'il a tourné ses pas vers ces lieux. Aujourd'hui, il garde certainement le souvenir du temps où, de Rome, il priait pour le peuple britannique; et se rappelant les liens qu'il contracta alors avec lui, il manifeste le désir d'être connu parmi nous, d'être honoré chez nous, et peut-être de nous combler de biens sur notre propre sol » (1).

Saint Philippe de Néri protégea, en effet, ses Oratoriens d'Angleterre, et l'on peut dire que sa grande figure y fut admirablement reproduite par le P. Newmann, l'émule de sa foi et de son zèle, l'imitateur constant de son admirable prudence, de sa modération et de sa charité.

(1) *A sermon preached in the synod of Oscott*, by John-Henry Newman. *London*, 1852.

(A suivre.) Comte Joseph GRABINSKI.

Digitized by Google

UN PRÊTRE ARTISTE [1]

L'ABBÉ GUÉTAL

(Suite)

IX

Un écrivain du dernier siècle a dit que le succès est le produit de trois facteurs : le talent, le travail et la chance. Au point où nous sommes parvenus, il n'est plus nécessaire de constater que l'abbé Guétal posséda un beau talent et sut le cultiver par un travail d'une infatigable persévérance. La chance, non plus, ne lui fit pas défaut, si par là on veut entendre ce rare bonheur d'arriver à son heure, d'être le premier interprète d'un sentiment en train de se généraliser, de recevoir l'impulsion d'une grande idée et de contribuer à sa propagation. C'est l'alpinisme qui valut à l'abbé Guétal, du moins pour la meilleure part, cette bonne fortune du moment favorable. J'aurais pu, dû peut-être, indiquer plus tôt l'influence exercée sur la direction de son talent par le mouvement alpiniste, et la part qu'il y a prise dès avant le *Lac de l'Eychauda;* si je suis obligé de rappeler ici quelques faits précédemment signalés, j'ose

(1) Voir les numéros d'août, d'octobre, de décembre 1892, et de mars 1893.

Digitized by Google

espérer que ce retour en arrière sera compensé par l'avantage de faire voir dans un coup d'œil d'ensemble les liens qui rattachent l'œuvre de l'abbé Guétal à l'alpinisme (1).

Les causes qui ont donné naissance à ce mouvement excursionniste, si développé depuis une vingtaine d'années, sont à la fois d'ordre scientifique et d'ordre artistique. Avant le dix-neuvième siècle, les Alpes n'inspiraient guère qu'un sentiment de terreur au vulgaire, sans éveiller ni admiration ni intérêt chez les esprits cultivés (2). Seuls, quelques savants osaient s'y aventurer, dans l'espoir de leur arracher quelques-uns de ces innombrables secrets qu'elles gardaient si bien depuis l'origine des choses. Dès le début de notre siècle, les progrès de toutes les sciences qui ont la nature pour objet ont donné une impulsion nouvelle à l'étude scientifique des Alpes. D'autre part, dans l'ordre esthétique, l'avènement du romantisme, en développant le goût des beautés pittoresques, a tourné le regard des artistes vers ce monde si riche et si inexploité. De là, un premier mouvement de faveur pour les Alpes, qu'on doit considérer comme l'antécédent logique de l'alpinisme.

C'est la Suisse qui a eu l'honneur d'initier l'Europe à la connaissance des Alpes. Pendant que ses savants continuaient avec ardeur la tradition de l'illustre de Saussure, ses artistes, répondant à l'appel patriotique de Topffer, créaient une véritable école de paysage alpestre, et les maîtres de cette école s'appelaient Diday, Calame, Hornung, Lugardon. On sait assez que le Dauphiné a pris une part des plus brillantes à l'exploration scientifique des Alpes et que les noms de Scipion Gras, de Gabriel de Mortillet et surtout de Lory figurent avec honneur à côté des noms d'Agassiz, de Pictet, de Favre. Toutefois, l'art, chez nous, n'alla pas aussi loin que la science dans cette

(1) Voir la belle conférence faite par M. Marcel Reymond au congrès du Club alpin, tenu à Grenoble l'été dernier (*Avenir de l'Isère*, 10 août 1892), et le très intéressant article publié par M. A. Chabrand, vice-président de la société des Touristes du Dauphiné, dans l'*Annuaire* de cette société (année 1891, p. 301).

(2) Cf. Ch. Durier, *Grande Encyclopédie*, art. *Alpinisme*.

Digitized by Google

voie. Sans doute le Dauphiné a cultivé la peinture locale; pendant la grande bataille du paysage moderne contre le paysage historique, de 1810 à 1840, il a vu les maîtres les plus éminents de l'art français se donner rendez-vous dans ses sites les plus pittoresques, spécialement à Crémieu et à Sassenage (1), et il a participé à l'exploitation artistique de ses propres richesses ; on doit même dire qu'avec Achard il a contribué au triomphe définitif du paysage moderne. Mais si Achard est le maître de l'art dauphinois, c'est bien plutôt pour la peinture de la plaine. Pendant la première moitié de sa vie, il peignit la montagne, c'est vrai, mais la montagne qu'on voit de la plaine de Grenoble, la Dent de Crolles, le Casque de Néron, le Moucherotte; d'ordinaire, elle ne fut pour lui qu'un motif d'importance secondaire, le cadre accidentel de ses poétiques conceptions. Il est vrai encore qu'aux environs de 1840 des artistes de talent, Pollet, Cassien et Debelle, manifestèrent pour la montagne un culte qui aurait pu aboutir, comme en Suisse, à la création d'une école de peinture alpestre. Mais, en définitive, ce n'était qu'une brillante aurore ; l'école ne fut pas créée. On s'en était tenu, si je puis ainsi parler, à la demi-montagne; on n'avait pas fait descendre la haute montagne au premier plan, afin de la peindre pour elle-même. Nous n'avions pas encore notre Calame.

Sous l'inspiration de l'art suisse, l'abbé Guétal avait entrevu, comme en un rêve très vague, la possibilité de devenir ce peintre des Alpes qui manquait au Dauphiné. Le rêve sommeillait au fond de son âme d'artiste, quand la fondation du Club alpin français par A. Joanne, en 1874, vint le ranimer et lui donner plus de consistance. On sait qu'une section de la fondation parisienne s'établit à Grenoble la même année et que, dès l'année suivante, une société parallèle plutôt que rivale, la société des Touristes du Dauphiné, s'organisa sur une base indépendante, et d'ailleurs, avec le plus grand succès (2). L'alpinisme était

(1) M. Reymond, *Conférence sur l'alpinisme*, l. c.

(2) Il semble que l'idée alpiniste n'ait trouvé nulle part un terrain

Digitized by Google

créé. L'amour de la montagne avait été, dans les trois premiers quarts du siècle, le privilège de quelques savants et de quelques artistes ; savants et artistes allaient trouver dans ces sociétés, non seulement l'appui dont ils avaient besoin pour leurs explorations, mais encore le moyen de faire rayonner, avec la science et l'art, l'amour qui les attachait à nos Alpes. Il y avait là une idée grande et belle, où le patriotisme français, plus encore que le patriotisme local, trouvait largement son compte ; on doit même à la vérité de dire que le sentiment de la patrie, en général si ardent aux frontières, a joué un rôle prépondérant dans le développement de l'alpinisme dauphinois. Le programme alpiniste avait une portée plus haute encore. Diriger la curiosité des hommes vers des régions si longtemps ignorées et si dignes d'être connues, élever l'âme du touriste au contact de l'art et de la science, et faire descendre dans l'âme populaire l'admiration intelligente des œuvres de Dieu, n'était-ce pas mettre en jeu un principe moralisateur de grande importance et tel qu'il convient à une civilisation blasée, insoucieuse des intérêts supérieurs de l'âme? Et si, comme le dit si justement un des savants qui ont le mieux étudié nos montagnes, « la Force Intelligente qui a créé les mondes a fait sentir partout dans les Alpes son énergie et sa puissance » (1), n'est-ce pas au spectacle des Alpes qu'il faut convier les esprits trop aisément éblouis par le jeu prestigieux des forces industrielles? Guétal était fait pour comprendre mieux que d'autres l'importance d'un mouvement qui, en orientant le goût public vers les saines jouissances de la montagne, semblait présager une évolution au point de vue de l'art, comme au point de vue du voyage. Alpiniste de la veille, il vit très bien que l'alpinisme

mieux préparé qu'à Grenoble; tandis que le Club alpin compte à peine six mille membres pour toute la France — ce qui est déjà un beau chiffre — les quatre sociétés alpines de Grenoble (section de l'Isère du Club alpin, société des Touristes du Dauphiné, société des Grimpeurs des Alpes, société des Alpinistes grenoblois) réunissent plus de mille adhérents, dont six cent trente pour la seule société des Touristes.

(1) A. Falsan, *les Alpes françaises*, p. 16.

Digitized by Google

sortait de causes trop sérieuses pour n'être qu'une mode passagère; il adhéra avec enthousiasme aux sociétés nouvelles, en attendant de pouvoir mettre son art au service de l'idée qui les avait fait naître.

On peut se demander dans quelle direction le talent de l'abbé Guétal se serait définitivement engagé si l'alpinisme ne lui avait aplani la voie; l'instinct qui le portait vers la montagne aurait-il triomphé des difficultés matérielles que présentaient les Alpes avant leur exploration méthodique, et, surtout, l'artiste serait-il parvenu à imposer la peinture alpestre à un public mal préparé à la goûter? Il est certain que sa vocation pour la montagne était assez forte et son courage assez énergique pour braver les difficultés des excursions les moins frayées; il l'a prouvé plus d'une fois, même après les progrès réalisés par les sociétés alpines dans la pratique de la montagne. Il est certain encore que la peinture alpestre eût été bien accueillie à Grenoble; on y goûtait beaucoup, sans doute, les ravissants tableaux de plaine dus au pinceau d'Achard, mais les admirait-on moins, quand le maître laissait à la plaine son fond de montagne? N'avait-on pas manifesté déjà un vif intérêt pour ces paysages de Pollet qui reproduisaient avec tant de charme l'horizon du Graisivaudan et qui peuvent paraître aujourd'hui comme un prélude à l'art de Guétal? C'est qu'à Grenoble, par suite de sa situation géographique, on était par instinct alpiniste avant l'alpinisme. Mais dans le monde parisien, il semblait y avoir une sorte de préjugé qui méconnaissait la valeur pittoresque de la montagne (1). Si Guétal eût obéi à son penchant pour la peinture alpestre, on peut supposer qu'il aurait dû borner son ambition artistique à satisfaire le goût de sa province; ou bien, s'il avait voulu prétendre au succès parisien, peut-être se serait-il résigné simplement à continuer la tradition d'Achard. Quoi qu'il en soit, les sociétés alpines vinrent fort à propos pour

(1) Un critique parisien trouvait encore, en 1886, que le pinceau est impuissant à rendre les grandes scènes alpestres (*l'Avenir de l'Isère*, 23 juillet 1886).

Digitized by Google

combattre ses hésitations, en créant autour de lui les conditions les plus favorables au plein développement de ses plus intimes tendances.

Elles commencèrent par ébranler fortement le préjugé défavorable à la montagne. Plus on la voyait, mieux on comprenait qu'il y avait là une mine artistique d'une incomparable richesse et que l'art français s'attardait beaucoup trop aux environs de Paris. Et puis, quand l'industrie semblait travailler à dépoétiser la plaine, la montagne ne tenait-elle pas en réserve, pour compenser les pertes de l'art, son trésor d'éternelle poésie? Dès l'année 1878, un critique écrivait, précisément à l'adresse des paysagistes dauphinois : « Ne pourrons-nous jamais obtenir des peintres dauphinois qu'ils aillent visiter les Grands-Goulets, le Pont-en-Royans, le Vercors, la Grande-Chartreuse, le Grand-Som, le Sappey? N'iront-ils jamais contempler le Bout-du-Monde d'Allevard, que la photographie seule a rendu célèbre, les Gorges du Fier qui ont inspiré un superbe sonnet à Soulary, la délicieuse ville de Voiron qui a charmé Lamartine et tant d'autres poètes? Il est temps de laisser de côté la forêt de Fontainebleau qui a été décidément beaucoup trop exploitée par Diaz et les paysagistes de son école » (1). Je ne sais si l'auteur de cet appel était un alpiniste, mais il est évident qu'en s'exprimant ainsi il ne faisait que traduire la pensée artistique de tous les amis des Alpes. L'admiration des sites de la montagne devait en provoquer la reproduction par la peinture, et le goût pour le paysage alpestre croissait et s'étendait à proportion des progrès de l'alpinisme. C'était un courant nouveau créé dans l'opinion et destiné à emporter, un jour ou l'autre, le préjugé qui tendait à bannir la haute montagne du domaine de l'art.

Si le préjugé n'existait pas à Grenoble, on ne peut douter cependant que la création des sociétés alpines, en avivant l'amour de la montagne, n'y ait formé un milieu exceptionnellement favorable au paysage alpestre. De fait, c'est dans

(1) Zénon Fière, *Revue du Dauphiné et du Vivarais*, III, 81.

Digitized by Google

les rangs des alpinistes grenoblois, tous amateurs passionnés de leurs belles Alpes, que Guétal rencontra ses premiers et ses plus fidèles admirateurs, et comme ils appartenaient à l'élite intellectuelle de la ville, leur patronage ne pouvait manquer d'être efficace. « Je ne crois pas, dit M. Ginon, que jamais peintre ait été plus encouragé que Guétal » (1). Rien de plus juste, et parmi les encouragements qu'il reçut, le plus précieux après tout fut celui qui l'entraîna dans la voie où l'appelaient son goût et ses aptitudes. A partir du *Lac Robert*, dont la date se confond avec celle des premiers progrès de l'alpinisme à Grenoble, on s'habitua à voir en Guétal l'auxiliaire artistique du programme alpiniste, le poète destiné à la glorification des Alpes. Les salons les plus distingués de la ville commençaient à réclamer ses tableaux, surtout ses tableaux de montagne. Si pendant longtemps il ne vendit qu'assez peu, c'était moins faute d'acheteurs que faute de temps pour le travail; avec le désintéressement que nous avons tant de fois constaté, il se réservait pour l'étude, indispensable au grand succès. En réalité, au moins dès l'année 1878, c'est-à-dire dès qu'il se fut tourné vers la peinture de la montagne, les commandes ne cessèrent guère de le harceler. Je trouve dans sa correspondance, à la date du 20 novembre 1881, un témoignage assez caractéristique de la popularité croissante du paysage alpestre, popularité dont il faut sans hésitation faire honneur à l'alpinisme : « Je travaille fort; le vent est favorable et les montagnes ont du succès. C'est à ce point que ma témérité n'a plus de bornes et qu'en ce moment j'ai sur le chevalet une *Bérarde* de deux mètres de large — ce qui est bien peu pour le pays — et cela à l'intention des Parisiens. » Il résulte clairement de là que le succès grenoblois du paysage alpestre ne fut pas sans influer sur la décision qu'il prit de tenter le succès parisien avec un tableau de montagne.

Il est bien banal, assurément, de constater que la fondation des sociétés alpines vint faciliter à l'abbé Guétal l'accès et

(1) L'abbé G. GINON, *L'abbé L. Guétal, impressions et souvenirs*, p. 8.

Digitized by Google

l'exploration de la montagne ; il le faut néanmoins, parce que, chez lui, l'artiste a reçu d'une manière toute particulière le contre-coup de l'entraînement alpiniste. C'est un phénomène bien connu que la fascination exercée par la montagne sur les visiteurs qui savent la voir et la comprendre, sur ceux, en un mot, à qui elle parle. On dirait que son langage, comme la parole de l'orateur antique, « laisse l'aiguillon, avec le sentiment du plaisir, dans l'âme de qui l'entend ». Mieux on l'a comprise, plus on éprouve le besoin de la revoir. De là, évidemment, la facilité avec laquelle l'alpinisme tourne à la passion ; pour peu que l'âme soit ouverte au sentiment du beau, on est vite séduit par les beautés souveraines de la montagne. Guétal était sans doute un des alpinistes les mieux préparés à subir le charme. Aussi, dès qu'il se fut affranchi des sujets d'Achard, on le vit prendre une part de plus en plus active aux excursions organisées par les sociétés grenobloises, quitte, bien entendu, à laisser la caravane dès qu'il avait rencontré le paysage de son choix. Marcheur infatigable, touriste intrépide — héroïque au besoin, — causeur aimable et charmant, d'un esprit fin et toujours alerte, d'une bonté à s'oublier toujours pour les autres, il était un compagnon de route particulièrement digne d'être recherché, et on le recherchait. Il devint aussitôt l'ami des touristes les plus en renom. On l'appelait parfois, dans l'intimité, l'aumônier des alpinistes, aimable plaisanterie qui n'était pas sans objet, puisqu'il lui arrivait de remplir la fonction, notamment pour la messe matinale des excursionnistes. Il était presque de toutes les fêtes alpines : en 1878, au Lautaret ; en 1882, à l'inauguration du chalet des Sept-Laux. C'est au milieu de cette dernière fête qu'il fut salué, pour la première fois peut-être, « peintre des Alpes dauphinoises » (1).

A cette date, c'était déjà une réalité, mais surtout une espérance. Comme nous l'avons vu, il n'osa pas encore, dans cette première période de ferveur pour la montagne, s'abandonner complètement à son attrait. Le Salon de

(1) A. Chabrand, l. c., p. 303.

Digitized by Google

Paris le préoccupait toujours ; le succès de la *Bérarde* ne le rassurait qu'à moitié ; il continuait à se demander si un tableau de montagne pourrait aisément obtenir une récompense. Il fallait le triomphant succès du *Lac de l'Eychauda* pour faire tomber sa défiance. Dès lors, plus d'obstacle et plus de frein au penchant artistique qui le pousse vers les Alpes ; l'amour de la montagne, contenu à grand'peine par la crainte du jury parisien, va se donner libre carrière. C'est dans cette période de sa vie que Guétal méritera pleinement le titre de peintre des Alpes dauphinoises, et qu'il payera l'appui que lui a prêté l'alpinisme de toute la gloire acquise par son pinceau. Un critique dauphinois pourra écrire bientôt : « Le Dauphiné a maintenant son Calame. » (1).

Pour caractériser cette phase nouvelle de l'amour de la montagne chez Guétal, j'ai écrit, dans un chapitre précédent, le mot de passion ; plus on étudiera l'œuvre et la vie de l'artiste à cette époque, plus on se convaincra que le mot n'a rien d'exagéré. Non pas qu'il faille par là entendre un redoublement d'ardeur dans le mouvement qui l'entraîne à la montagne ; à ce point de vue, qui serait celui d'une observation superficielle, on pourrait hésiter à voir de la première à la seconde phase parcourue par le peintre touriste un véritable progrès. L'activité qu'il déploya, aux vacances de 1880 et de 1881, dans l'exploration des Alpes, ne semble-t-elle pas avoir mis en jeu tous les ressorts de la volonté et de la force physique, et cela jusqu'à la dernière limite de la résistance ? Mais pour peu qu'on y réfléchisse, on reconnaîtra que, sans rien perdre assurément de son énergie, cette activité se manifeste désormais d'une manière toute différente. Autour de 1880, il y avait visiblement dans sa vie d'excursionniste de l'agitation et de la fièvre, l'agitation d'une exploration impatiente et précipitée, la fièvre d'une curiosité insatiable. Un monde se révélait à lui, pittoresque et grandiose, mais surtout admirablement riche dans sa prodigieuse complexité. Dans la crainte de laisser de côté précisément le paysage de ses rêves, il tenait à tout

(1) E. d'HURTIÈRES, *le Dauphiné*, 27 octobre 1889.

Digitized by Google

voir et à garder dans ses cartons le souvenir de tout ce qui l'avait ému. A peine installé dans une vallée, il brûlait de savoir le mystère de la vallée voisine, y eût-il entre les deux une muraille de rochers et de glaciers. Aussi fut-il alors plus touriste encore que peintre ; ses excursions étaient avant tout des voyages de reconnaissance, une prise de possession sommaire de la montagne ; sans savoir quel filon il exploiterait plus tard, il voulait connaître le gisement et la richesse de tous les filons exploitables.

Quand le succès du *Lac de l'Eychauda* l'eut attaché sans retour au paysage alpestre, il estima que la période d'exploration était close, et qu'il fallait maintenant se livrer à l'exploitation méthodique des richesses découvertes. C'est ce que prouve jusqu'à l'évidence l'étude attentive du catalogue de ses œuvres. On dirait vraiment qu'au lendemain de la troisième médaille il a classé ses études de montagne, autant dire ses notes de voyage, pour éliminer tous les motifs qui n'appartenaient pas, d'une part, au voisinage de Grenoble, de l'autre, au massif du Pelvoux. Dans l'immense carte des Alpes dauphinoises, il semble donc s'être tracé son domaine avec une grande netteté de décision : il a conservé naturellement les montagnes du Drac, de la Chartreuse et de la chaîne de Belledonne qu'il peut étudier sans trop s'éloigner du séminaire ; pour ses expéditions des vacances, il a jeté son dévolu sur le Pelvoux. Il l'attaquera sur tout son pourtour : à l'est par la vallée de la Gyronde ou la Vallouise (1), au nord, par la vallée de la Romanche, à l'ouest par la vallée du Vénéon. Le Catalogue suggère une autre observation : c'est que la plupart de ses tableaux de montagne de la dernière période correspondent à des études ou même à des tableaux de la période précédente. Il est impossible de ne pas voir un calcul, une sorte de parti pris, dans cette direction donnée à ses facultés artistiques. Ainsi il ne promènera plus à travers les Alpes, du Mont-Aiguille au Taillefer, du Taillefer au Pelvoux, du Pelvoux aux

(1) Il est vrai qu'il a bien moins travaillé dans la Vallouise que dans les deux autres vallées.

Digitized by Google

Sept-Laux, sa curiosité d'alpiniste en quête de spectacles nouveaux; il sait maintenant où se trouvent ceux qui sont le mieux faits pour son pinceau. Il mettra à les étudier minutieusement la même ardeur que naguère à les explorer; mais surtout il y mettra cette concentration d'énergie, cette continuité d'effort, cet acharnement de volonté à la poursuite d'un but déterminé qui témoignent que l'amour de la montagne est devenu chez lui une vraie passion, réfléchie et dominatrice.

Les toiles de Guétal qui ne rentrent pas dans ce programme sont, à ce qu'il semble, des œuvres d'exception, dues à des circonstances particulières qui ont momentanément arraché l'artiste à l'obsession de son rêve. Si l'on trouve, par exemple, deux marines parmi ses œuvres (1), on les doit au hasard d'une visite qu'il fit, aux vacances du jour de l'an de 1889, à son ami M. Lamy de Noiseville, retiré à Hyères (2). Mais à côté des toiles de ce genre qui apparaissent comme des peintures d'occasion, et qui du reste sont assez rares (3), il y en a d'autres qui, par le nombre et par la valeur, constituent une exception particulièrement importante. Je veux parler des paysages de Néris et de la Creuse, lesquels, de 1887 à 1892, n'occupent pas moins de 24 numéros du Catalogue sur 164, soit à peu près le septième de l'œuvre des dernières années, et quelques-uns de ces paysages sont vraiment des chefs-d'œuvre.

(1) N^os^ 357, 358 du Catalogue.

(2) Lettre à M. Fernand Blois, 3 janv. 1889. — Je remercie M. Fernand Blois, un des plus chers amis et des correspondants les plus assidus de Guétal, d'avoir bien voulu mettre à ma disposition les lettres qu'il a conservées de son ami; elles sont d'autant plus précieuses qu'elles datent des trois dernières années de Guétal, époque où sa correspondance s'était bien ralentie.

(3) Le Catalogue ne signale plus qu'un tableau du genre religieux : le *Reliquaire de la Sainte-Epine de la cathédrale de Grenoble ;* Guétal le peignit en 1889, pour la bienvenue de son nouveau supérieur, M. le chanoine Saillard. En 1890, il en fit un autre que le Catalogue ne pouvait mentionner; pour se faire représenter au pèlerinage du Dauphiné à Jérusalem, il chargea son condisciple et ami, M. l'abbé Trainard, de déposer en son nom, au couvent de Notre-Dame de France (dans la cellule de N.-D. de la Solitude), un beau tableau reproduisant l'*Eglise de la Salette* dans son cadre de montagnes.

Digitized by Google

Cela prouve assurément que la passion de l'artiste pour la montagne ne lui fermait pas les yeux aux beautés de la plaine, et que, en fait de plaine, il goûtait particulièrement cette nature harmonieuse et tempérée du centre de la France; mais cela ne prouve pas la moindre hésitation chez lui entre la plaine et la montagne. Par le fait, nous avons là encore des œuvres de circonstance.

C'est la maladie qui fut cause de ses voyages à Néris. Depuis 1878 environ, les rhumatismes n'avaient guère cessé de l'inquiéter, sans parvenir toutefois à lui imposer de longs repos; tout à coup, après le *Lac de l'Eychauda*, c'est l'œil même qu'ils menacèrent. Il fallut bien, cette fois, se résigner à faire une saison à Néris. Mais, en matière de santé, l'abbé Guétal savait mieux prendre les bonnes résolutions que les tenir. Une saison à Néris devenait encore, probablement en dépit des prescriptions des médecins, une excursion artistique. Il dut y retourner presque chaque année, et chaque fois aussi il en rapportait de nouvelles études (1). On sait déjà que c'est l'amitié qui l'attirait à Crozant, autant que le désir de perfectionner sa technique en travaillant sous les yeux du maître expérimenté qu'était M. Hareux (2).

Voilà pourquoi les paysages de Néris et de la Creuse occupent dans son œuvre une place si importante à côté des tableaux de montagne. Mais, au fond, je crois qu'ils n'ont été qu'une diversion dans sa vie. On le voyait bien à la hâte fiévreuse qu'il mettait à retourner à la montagne comme au véritable centre de sa vie artistique (3).

(1) En 1888, quand il quitta le Rondeau pour se rendre à Néris, au commencement de juillet, sa santé était si compromise que ses confrères pensèrent ne pas le revoir (lettre à M. Fernand Blois, 3 janv. 1889). Les eaux de Néris lui étaient si bienfaisantes que cette fois, comme toujours, et quelque infidélité qu'il leur eût faite par amour du paysage, il en revint avec un regain de santé.

(2) C'est pendant son séjour dans la Creuse en 1888, que Guétal fit la connaissance de M. Lelièvre, élève de M. Harpignies, paysagiste de grand talent, en train d'illustrer les bords de la Loire, comme lui-même illustrait les Alpes.

(3) « La nature de la Creuse, où il a passé avec moi le mois d'août 1884, lui plaisait infiniment; mais tout cela ne valait pas ses chères

Digitized by Google

C'est ainsi qu'après une saison à Néris et un séjour à Crozant, en 1888, il courut passer deux grands mois dans les Alpes (1). Du reste, c'était le programme habituel de ses vacances, qui ne subit que bien peu d'exceptions ; il se fit une règle de réserver à la montagne, autant que possible, les mois d'août et de septembre, c'est-à-dire la belle saison des hautes vallées. Il arrivait même que le programme passât avant la santé. « Vous croyez, écrit-il en 1889, que j'ai été à Néris ? Pas du tout, j'aimerais mieux en mourir. Comment voulez-vous que je résiste à deux mois de montagne ? C'est plus fort que moi, et je crois que dans huit jours je serai installé à l'hôtel Juge, à la Grave. » Et il termine sa lettre par ce regret si caractéristique : « Comme il est regrettable que je n'aie que deux misérables mois de vacances ! Je suis obligé de les employer de la première à la dernière minute, et encore ce n'est pas assez » (2). Ajoutons que, bien loin de s'affaiblir, cette passion pour l'étude de la montagne ne fera que grandir d'une année à l'autre, à raison même de ses progrès et en dépit de sa mauvaise santé. Non, si attrayante que fût la plaine de la Creuse, elle ne parvenait guère à le distraire de la montagne ; son rêve d'artiste était bien là, de jour en jour plus fascinant, et ses amis commençaient à se demander avec terreur s'il ne se tuerait pas à le poursuivre.

X

Après ces considérations générales sur l'œuvre des dernières années de Guétal, il reste à signaler, année par année, les œuvres ou les faits qui ont eu une importance particulière dans sa vie. Quand on compare les chiffres fournis par le Catalogue, on est un peu surpris de ne trou-

montagnes, il y est toujours revenu. » (Lettre de M. Ch. de Vergennes, 10 oct. 1892.)

(1) Lettre à M. Fernand Blois, janvier 1889.

(2) Lettre à M. Ch. de Vergennes, 27 juillet 1889.

Digitized by Google

ver que dix-huit numéros pour l'année 1886; au point de vue du nombre, l'année du *Lac de l'Eychauda* a donc été sensiblement la plus improductive des douze dernières années de Guétal. Cette infériorité numérique, si largement compensée par une œuvre capitale, s'explique par la maladie de l'artiste et aussi par la préoccupation du Salon suivant. Ce n'est pas qu'il songeât le moins du monde à y conquérir la seconde médaille; outre qu'en fait de récompense il a toujours pensé comme Sainte-Beuve « qu'il vaut mieux mériter sans obtenir qu'obtenir sans mériter », il savait bien que le jury mettrait un intervalle entre les deux récompenses. Mais il s'agissait pour lui de se montrer digne de la récompense obtenue et, par là, de se maintenir au rang que lui avait assigné l'opinion publique aussi bien que la sentence de ses juges officiels. Il sentait assez qu'après un succès si éclatant la nouvelle épreuve avait ses difficultés. Peut-être même en vint-il à se les exagérer et à mettre une nuance d'inquiétude dans un travail qui ne demandait que son application habituelle. Pour son tableau de plaine, il peignit les *Buissières de Sassenage*, et, pour son tableau de montagne, la *Vallée d'Entraigues en Vallouise*.

Le premier site était beau, mais de cette beauté un peu trompeuse qui séduit dès l'abord le regard de l'observateur et exige de l'artiste, pour se laisser atteindre, un effort que le public ne soupçonne guère. Malheureusement, Guétal ne put l'étudier à loisir, et son tableau trahissait l'insuffisance de la préparation sur nature. Il est permis aussi de croire qu'il avait l'inconvénient de trop rappeler les motifs familiers d'Achard et de provoquer, au moins chez les Grenoblois, une comparaison qui ne pouvait évidemment pas être à l'avantage de Guétal. Telle était cependant son habileté acquise que, malgré ces conditions défavorables, l'œuvre offrait au regard un ensemble harmonieux de dessin et de couleur. D'ailleurs, ce n'est pas, à vrai dire, sur ce tableau que l'artiste comptait pour répondre à l'attente publique.

Son grand succès venait de le désigner nettement comme

Digitized by Google

un spécialiste de la montagne; c'est dans cette voie qu'il devait à nouveau affirmer sa compétence. Son choix se fixa sur un site de la Vallouise, observé dans cette excursion de 1880 qui avait pour terme le lac de l'Eychauda. Il croyait peut-être se rapprocher ainsi, autant que possible, du terrain qui lui avait été si favorable l'année précédente. De fait, il trouvait, au premier plan, une belle nappe d'eau azurée, anse gracieuse formée par le torrent de l'Onde, qui pouvait rappeler son lac si majestueusement tranquille; mais combien les alentours étaient différents! Ce n'étaient plus des faîtes de montagnes, en pleine lumière, qui lui servaient d'encadrement; il avait à peindre des pentes inférieures, parsemées de mélèzes et de blocs de rochers, tandis que les cimes s'estompaient dans un ciel nuageux. Le site était vraiment beau dans sa poétique mélancolie, mais chargé de détails de nature très diverse, qui auraient exigé une série d'études. Il n'en avait probablement qu'une, et encore datant de cinq ou six ans, car je doute qu'il ait pu étudier le paysage sur place en 1886. Dans l'énorme développement qu'il fit subir à son étude, l'effet d'ensemble fut un peu compromis par l'imperfection de certaines parties; par exemple, les nuages qui courent sur la montagne manquent un peu de légèreté, et le massif de sapins présente au regard des tons un peu trop crus. Il ne règne pas sur ce vaste ensemble l'harmonie qui fait le charme suprême du *Lac de l'Eychauda*. Mais, d'autre part, le dessin est ferme et hardi, les eaux et les rochers du premier plan peints avec vigueur, et certains effets de lumière heureusement rendus. Ce tableau dénote donc des qualités de premier ordre et laisse prévoir que l'artiste ne tardera pas à être maître des paysages les plus compliqués des hautes vallées. Le jury fut sans doute de cet avis; il reçut la *Vallée d'Entraigues* avec le numéro 2. En somme, on fut généralement d'avis que Guétal s'était maintenu sur ses positions.

Au reste, quelque attention qu'il donnât aux tableaux destinés au Salon de Paris, ces tableaux n'étaient pas toujours les chefs-d'œuvre de l'année, et c'est peut-être à l'an-

Digitized by Google

née 1887 que cette observation s'applique le mieux. L'exposition posthume des œuvres de Guétal a révélé une grande toile, portant cette date, à laquelle il manque bien peu de chose pour être une de ses productions les plus parfaitement belles. Elle a pour titre : *Une vallée dans le Briançonnais.* Un premier plan dans l'ombre, peint avec un puissant relief, d'où le regard s'élance sur des montagnes lointaines, dorées par une lumière intense, donnant au spectateur la vision d'un merveilleux horizon avec le pressentiment d'un au-delà plus merveilleux : tel est le thème, un des plus beaux, assurément, que puisse fournir la haute montagne, et qui appartient même au domaine du sublime. De tous les motifs que Guétal aima dans la montagne, je crois que c'est celui-là qui lui fut le plus cher. On le retrouve assez souvent dans son œuvre, sous une forme ou sous une autre, dans de simples études ou dans de larges tableaux. Cette toile nous intéresse donc comme une brillante apparition du rêve intime de l'alpiniste et aussi comme un vigoureux effort de l'artiste pour étreindre son idéal. Il était si beau, ce rêve, si haut, cet idéal, que Guétal, désespérant de pouvoir le fixer sur sa toile, prit en dégoût l'œuvre presque achevée et songea sérieusement à la détruire. L'anecdote qu'on se contait à l'Exposition, devant cette œuvre, à tant d'égards splendide et jusque-là inconnue du public, ne surprenait que les visiteurs qui ne savent pas de quels scrupules est capable un artiste de génie. L'abbé Guétal était bien habile déjà à peindre les premiers plans; ici, il semble s'être surpassé. Il y a tant d'air au-dessus de cette surface ombragée par un rocher, et un air si limpide, que le regard s'y promène comme sur une surface réelle; ils sont si vrais ces cailloux, dans leur dessin précis et leur coloris richement varié, qu'un minéralogiste serait tenté de se baisser pour les cueillir. On peut présumer que ce qui découragea l'artiste fut la difficulté d'harmoniser le ciel avec les saisissantes réalités du premier plan et l'idéale lumière de l'horizon. Quel dommage qu'il ait lâché le pinceau si près du terme ! Il semble qu'il eût suffi d'un effort pour en faire le digne pendant du

Digitized by Google

Lac de l'Eychauda, peut-être même quelque chose de mieux.

C'est aux vacances de 1887 qu'il reprit le chemin de la Bérarde, pour étudier à nouveau et à fond les sites qui l'avaient tant frappé, sept ans auparavant, par leur étrange beauté. Il en rapporta quelques études très fouillées, qui contenaient en germe plusieurs chefs-d'œuvre des années suivantes. L'une, entre autres, *la Bérarde* de M. Louis Sisteron, se faisait remarquer par une variété de tons et une puissance d'effet qui signalaient nettement un maître.

Avec ses quarante-deux numéros, l'année 1888 se présente comme une des plus fécondes de l'artiste. Elle fut aussi une des plus brillantes, puisque l'œuvre qui, par la mise hors de concours, classera l'abbé Guétal dans l'élite des paysagistes contemporains, date de cette année. Il avait assez conscience du progrès réalisé, particulièrement dans l'étude directe de la nature, pour oser sans témérité prétendre maintenant à la seconde médaille, et il le disait comme il le pensait. Au point où il était parvenu, le succès semblait dépendre surtout du choix de ses sujets. Il s'adressa, pour son tableau de montagne, à l'un des sites les plus sauvages que renferme le voisinage de la Bérarde, étudié aux vacances précédentes, *la Vallée de la Pilatte*. Si l'on veut savoir l'impression que laisse au touriste la vue de cette région désolée, qu'on lise la description suivante, due à la plume d'un homme qui connaît les secrets de la montagne comme ceux de notre langue, et dont les leçons ont gravé un si reconnaissant souvenir au cœur de tous ceux — Guétal en était — qui eurent le bonheur de l'avoir pour maître : « Ce n'est presque partout qu'un sol jonché des débris de monts écroulés, hérissé de rochers et de pics d'une complète nudité : partout, aussi, ce n'est qu'un horizon de pierre, en général peu étendu, et où le regard est resserré dans une ceinture de cimes escarpées qu'entrecoupent de rapides névés ou de longs glaciers. De quelque côté qu'elle se retourne, la vue ne rencontre qu'une nature inanimée et bouleversée, qu'un large et stérile chaos où elle ne trouve à se reposer agréablement nulle part. Du milieu de

Digitized by Google

ce dédale fatigant et confus, comme pour le varier, mais sans le rendre plus attrayant, se détachent et s'élèvent dans les airs différents sommets qui dominent au loin tous les autres; par exemple, telle est, près de nous, au midi du glacier du Chardon et sur les confins de la Vallouise, l'anguleuse et sombre Pilatte. On ne regarde qu'avec effroi, pour ainsi dire, cette montagne aux flancs noircis, et dont les assises surplombantes paraissent vous menacer à chaque instant de leur épouvantable chute. Tout ici ne se présente que sous des images attristées, et, dans la solitude muette et profonde qui les entoure, l'on n'éprouve que des impressions pénibles, que le sentiment d'un indicible ennui » (1). Comment s'y prit le magique pinceau du peintre pour transformer ce spectacle d'horreur physique en un spectacle d'artistique beauté? Je ne puis le dire avec asssurance, n'ayant pas vu son tableau du Salon; mais je suppose que celui qui figurait à l'Exposition, sous le même titre et précisément avec la date de 1888, n'en était qu'une réplique réduite. Or, ici, il a suivi la même méthode que pour la *Vallée en Briançonnais;* il a fait surgir ses montagnes en pleine lumière, une vraie lumière d'apothéose qui lance l'imagination dans le rêve d'un infini radieux.

Pendant que son tableau de montagne brillait, sans doute, de cette lumière alpestre qui fait l'étonnement et la joie des yeux, son tableau de plaine, par un contraste singulier, exprimait un sentiment de profonde mélancolie. C'était un *Effet de neige.* L'abbé Guétal qui goûtait toute poésie, même celle de l'hiver, s'exerçait depuis longtemps à reproduire les paysages neigeux; il y trouvait, au surplus, l'avantage de n'interrompre l'étude en aucune saison. A l'exception de 1887, ses dix dernières années sont toutes représentées au Catalogue au moins par un effet de neige; celui qui accompagnait *le Lac de l'Eychauda* au Salon de 1886 avait même frappé l'attention des critiques les plus délicats. Certes, c'est un genre particulièrement difficile,

(1) L'abbé Ravaud, *Excursions botaniques en Dauphiné* (*le Dauphiné*, 13 août 1891).

Digitized by Google

pour ne pas dire ingrat; la poésie des plaines endormies sous le linceul de l'hiver n'est pas des plus accessibles au vulgaire ni des plus saisissables au pinceau. La blancheur de la neige offre les nuances les plus fines, les plus changeantes, les plus fuyantes, suivant l'état de l'atmosphère; et puis, quelle dextérité ne faut-il pas au pinceau pour échapper à la monotonie des plaines blanches et à la confusion d'un éclairage qui semble venir du sol comme du ciel? L'abbé Guétal avait assez de poésie dans l'âme, de sûreté dans le regard, de souplesse dans la main, pour triompher de la difficulté. Son *Effet de neige* le prouva d'une façon éclatante. Pour son tableau, l'artiste s'est placé devant un petit champ, bordé, sur la droite, d'un long mur — le mur du jardin du séminaire — qu'on entrevoit à travers un rideau de broussailles et de grands arbres dont les branches entremêlées gardent une apparence de vie, jalonné par des arbres fruitiers qui se dressent, dans leur dépouillement, comme les squelettes de la vie végétale, et terminé, à l'horizon, qu'un ciel aux nuages grisâtres a bien rétréci, par le groupe du couvent des Rédemptoristines et des maisons voisines et par les arbres dénudés du cours Saint-André. Ces grandes lignes de la droite et du fond, si variées dans le détail, et dont l'angle est si heureusement dissimulé par une ferme à la toiture pittoresque, forment le cadre le plus gracieux à la plaine neigeuse. La neige est tombée pour la première fois; on le voit bien aux quelques feuilles qui se sont laissé surprendre et aux taches roussâtres que font les hautes herbes. Elle vient même de s'arrêter de tomber, comme l'indiquent les flocons qui fleurissent les arbres et les plaques blanches qui marquent encore, le long des troncs, la direction du vent qui l'a poussée. Il a donc voulu représenter la première visite de l'hiver dont la surprise communique aux âmes rêveuses une mélancolie si particulière, à la fois triste et douce, triste parce que la neige est un linceul, douce parce que ce linceul, au premier moment, apparaît comme une nouvelle parure à la terre. Cette toile révèle une exquise délicatesse de sentiment et aussi de pinceau. Le dessin est net et pré-

Digitized by Google

cis, sans la moindre trace d'effort. Quant à la couleur, elle est bien ce qu'elle doit être pour peindre un automne qui s'ensevelit dans l'hiver. L'artiste a très habilement évité l'écueil de la monotonie; la pâle lumière qui tombe du ciel s'harmonise doucement avec la blancheur immaculée de la neige, laquelle contribue à éclairer la plaine sans aveugler le regard. Devant cette toile, le spectateur fait comme l'artiste devant la neige fraîchement tombée; il rêve, et son rêve est d'une mélancolie charmante.

Avec un envoi aussi remarquable, il n'y avait aucune présomption à espérer la seconde médaille. Elle ne vint pas encore; du moins, Guétal eut-il la satisfaction d'apprendre que dix-sept voix s'étaient réunies sur son nom. On peut supposer qu'il dut ce succès, tout incomplet qu'il fût, à son *Effet de neige;* en tout cas, c'est ce tableau qui lui vaudra bientôt, devant un autre jury, l'honneur de la mise hors de concours.

L'œuvre de 1888, considérée dans son ensemble, témoigne d'un grand progrès, le plus considérable peut-être que l'artiste, dans toute sa carrière, ait accompli d'une année à l'autre. Les bons tableaux d'atelier ne sont plus l'exception; ils deviennent tout à coup la règle. Habileté de la composition, fermeté souple du dessin, finesse de la perspective aérienne, ce sont qualités désormais bien acquises; l'artiste est visiblement en possession de tous ses moyens. Le *Col des Ardoisières à la Grave*, le *Torrent de Chalvachère*, les *Fréaux*, la *Bérarde* — celle de M. le docteur Girard — inaugurent brillamment, à côté de l'*Effet de neige* et de la *Vallée de la Pilatte*, cette période de maîtrise définitive. Entre toutes ces toiles, on doit une mention spéciale à la *Bérarde*. Par le relief d'un premier plan nourri de détails sans en être surchargé, et d'une vérité qui dirige l'attention sans la distraire, surtout par la pureté de la lumière qui enveloppe la montagne, ce tableau est sans conteste une des meilleures représentations d'un site si particulièrement étudié par Guétal et, grâce à lui, maintenant si célèbre.

Je ne veux pas dire par là que la distance constatée jusqu'ici, entre ses tableaux d'atelier et ses études sur nature,

Digitized by Google

ait été dès lors sensiblement diminuée. Non, elle persiste et persistera encore; son progrès s'accomplit parallèlement et, pour ainsi dire, tout d'une poussée, devant la nature comme dans l'atelier. Les études de 1888 brillaient à l'Exposition comme de pures images de la nature prise sur le fait. On admirait surtout celles du *Massif de la Chartreuse vu des Vouillants* et celles de la *Meije*, premiers matériaux de deux œuvres capitales des années suivantes. Quel est le visiteur de l'Exposition qui n'a pas gardé dans son souvenir cette merveilleuse vision des *Vouillants* (1), si lumineuse et si nette? Pourtant, s'il eût été permis de se choisir, parmi ces ravissantes petites toiles de 1888, celle qu'on eût voulu emporter comme la plus parfaite image de l'idéal du peintre, je crois que beaucoup se seraient prononcés pour l'*Etude de montagnes* (2), appartenant à M. le docteur Berger. C'est que cette étude, qui peut rivaliser avec n'importe quelle autre, pour le fini de l'exécution, semble nous livrer précisément la confidence du rêve d'art le plus tendrement caressé par Guétal. Nous avons rencontré déjà le motif, c'est celui de la *Vallée en Briançonnais;* mais combien ici l'effet d'ensemble est plus harmonieux, la lumière mieux distribuée, sinon plus limpide et plus vraie, et la poésie plus pénétrante! Dans une toile qui n'a que o m. 30 de hauteur sur o m. 45 de largeur, l'artiste a fait tenir un des paysages les plus grandioses des Alpes, et la réduction est si habile que cette miniature donne l'impression intense de la grandeur alpestre. Il a choisi cette heure, délicieuse entre toutes pour l'alpiniste, où les fatigues de l'ascension s'oublient si bien dans la contemplation des montagnes lointaines dorées par le soleil du soir. C'est vraiment une vision de rêve, une percée momentanée sur un paradis de lumière, par dessus les crêtes neigeuses. Et quelle légèreté de main, quelle finesse de touche, quelle science du coloris, pour arriver à cette tonalité si délicate de nuances qui se fondent aux

(1) N° 302 du Catalogue.
(2) N° 323 du Catalogue.

Digitized by Google

confins de la réalité et du rêve ! Il est bien impossible, en face de cette pure merveille, de contester à l'abbé Guétal le don de poésie ; c'est bien en vrai poète qu'il a senti son paysage alpestre, comme il l'a exécuté en artiste consommé.

(A suivre.) A. DEVAUX.

Digitized by Google

REVUE D'ÉCRITURE SAINTE

I. — Le Dr Theodor Zahn, professeur de théologie à Leipzig, a entrepris sur l'histoire du Canon du Nouveau Testament un travail, qui sera probablement définitif, et dont, en tout cas, quelle que soit l'opinion que l'on professe sur les solutions adoptées, on devra tenir le plus grand compte. Il sera d'ailleurs précieux à tous ceux qui voudront désormais traiter la même question par la précision, l'abondance, nous pourrions presque dire la surabondance des renseignements et des références. Il est rare de trouver, même dans un ouvrage venu d'Allemagne, un apparat critique aussi formidable. M. Zahn a absolument fouillé et mis à contribution toute la littérature ancienne et moderne.

Nous avons rendu compte dans l'*Université catholique* (15 août 1889) du premier volume de cette *Histoire du Canon du Nouveau Testament;* elle s'arrêtait à la fin du IIe siècle. Le deuxième volume contient les documents et les dissertations spéciales sur les questions traitées dans le deuxième et le troisième volume (1). Pour ne pas arrêter la marche de son exposition, déjà assez encombrée, l'auteur étudie à part les questions annexes. En premier lieu viennent toutes les listes que nous possédons des Livres

(1) *Geschichte des Neutestamentlichen Kanons*, von Theodor Zahn. Zweiter Band. — *Urkunden und Belege zum ersten und dritten Band.* In-8 de IV-1022 pages. Erlangen, 1890-1892. 53 fr. 35.

Digitized by Google

du Nouveau Testament, depuis le Canon de Muratori jusqu'à la Synopse dite d'Athanase. M. Zahn établit d'abord très exactement le texte de ces listes, en examine chaque terme douteux, en recherche l'origine, la date, enfin passe en revue toutes les questions qui peuvent s'y rapporter. Sur le Canon de Muratori l'étude est aussi complète que possible; elle a 143 pages. Comme Lightfoot, il croit que le texte latin, que nous avons, est une traduction d'un original grec, lequel a dû être écrit à Rome ou dans le cercle d'influence de cette ville, au commencement du IIe siècle, vers 210. Remarquons que l'opinion la plus commune le place vers 170, et il ne nous semble pas que les arguments, invoqués par le Dr Zahn, soient tellement probants, que nous soyons obligé de reculer jusqu'en 210 la date du Canon de Muratori. L'original grec, prose ou vers, aurait été traduit, probablement en Gaule, vers le Ve ou le VIe siècle. Sur ce point nous ne voyons pas de difficulté, mais, afin d'avoir une conviction raisonnée, nous aimerions à entendre l'opinion d'un romaniste, nous affirmant que ce latin vulgaire est bien celui qui était parlé en Gaule à cette époque.

A l'aide de quelques conjectures très heureuses, le Dr Zahn a éclairci divers passages du texte et rétabli certains termes jusqu'alors incompréhensibles. Il est impossible d'entrer dans le détail; mais nous pouvons citer deux de ses meilleures restitutions. Jusqu'à présent on avait lu que saint Luc était « *juris studiosus* », ce qui ne fournissait aucun sens plausible dans l'ensemble de la phrase. M. Zahn lit « *itineris studiosus* », et de suite l'on voit pourquoi saint Luc, compagnon des voyages de saint Paul, est ainsi appelé. Après les deux épîtres de saint Jean le canon relate « *Sapientia ab amicis Salomonis scripta* ». On ne s'expliquait pas la présence d'un deutéro-canonique de l'Ancien Testament au milieu d'écrits du Nouveau Testament. De plus, comment a-t-on pu attribuer à des amis de Salomon un livre grec, probablement écrit vers la fin du IIe ou au commencement du Ier siècle avant Jésus-Christ? M. Zahn rappelle que le livre de la Sagesse a été souvent

Digitized by Google

attribué au Juif Philon, et se référant au texte grec original du Canon, il conjecture qu'il faut lire « *Sapientia Salomonis a Philone scripta* ». Le traducteur au lieu de φίλωνος aurait lu φίλων et rendu par « *amicis* ». Ainsi s'expliquerait qu'un livre, écrit vers la fin du 1er siècle avant Jésus-Christ, ait pu être classé au milieu d'écrits du Nouveau Testament.

M. Zahn cite ensuite et discute vingt-deux autres listes de livres du Nouveau Testament; il étudie le nombre des livres Bibliques, l'ordre dans lequel ils ont été rangés et la Stichométrie biblique. Le travail sur le Nouveau Testament de l'hérésiarque Marcion est très complet, 123 pages. Les sources (Epiphane, Adamantius, saint Jérôme, saint Augustin, les Artotyrites, les Pauliciens) en sont discutées et le texte restitué pour l'Evangile et l'Apostolicon. Après les dissertations sur le Diatessaron de Tatien sur le texte des épîtres de saint Paul dans Aphraate en comparaison avec la Peschitta, M. Zahn étudie en détail les écrits apocryphes du Nouveau Testament: épîtres de saint Paul, Evangiles, Apocalypses et Actes des Apôtres. A chacun est consacré un travail complet, où sont discutées toutes les questions philologiques, critiques et historiques qui peuvent être soulevées à leur sujet. Il y aurait là beaucoup de choses nouvelles et intéressantes à glaner, mais on ne sait quoi choisir.

Le Dr Zahn est, nous l'avons déjà dit, au courant des plus récents travaux; s'il y a actuellement quelques lacunes dans son œuvre, cela tient uniquement aux découvertes, qui ont été faites récemment. Nous mentionnerons en particulier les fragments de l'*Évangile et de l'Apocalypse de Pierre*, publiés l'année dernière. Mais il vient de combler cette lacune, en publiant une dissertation sur ces apocryphes. Nous espérons parler aussi bientôt aux lecteurs de l'*Université catholique* de ces fragments d'Evangile nouvellement découverts.

II. — Une synopse des Évangiles offre au lecteur un double avantage. C'est d'abord une histoire suivie de Notre-Seigneur Jésus-Christ; puis, par la comparaison des pas-

Digitized by Google

sages parallèles, chacun peut se convaincre que les contradictions, si souvent reprochées aux récits évangéliques, n'existent pas en fait. Il n'y a là que les différences qui se présentent nécessairement, toutes les fois que des personnes différentes racontent le même événement.

La Synopse (1) que vient de publier M. C. James sera bien accueillie du lecteur ; car elle a toutes les qualités du genre et possède en outre des qualités spéciales. L'auteur n'a pas rangé ses récits parallèles en colonnes ; autant que possible, il les place les uns sous les autres dans une même page ou double page ; ce qui permet de lire plus facilement le texte. C'est le récit le plus long, qui est placé le premier, et, de cette disposition, il ressort assez nettement que l'Évangile de saint Marc n'a pas été un abrégé de celui de saint Matthieu. Le texte adopté est celui de la version anglaise revisée. Ce livre sera très utile, et nous le recommandons en particulier, comme livre de lecture, à ceux qui commencent l'étude de l'anglais. Ils liront facilement des récits, qui leur sont déjà familiers, écrits d'ailleurs dans un style simple et sans idiotismes difficiles ; en outre la répétition des mêmes mots les leur gravera dans l'esprit.

III. — Nous avons déjà parlé aux lecteurs de l'*Université catholique* de l'édition de la Vulgate (Nouveau Testament) qu'a commencé à publier l'évêque de Salisbury, Wordsworth, avec l'aide de M. H. J. White. Ainsi que nous l'avons déjà dit, l'auteur se propose de nous donner le texte de saint Jérôme, tel qu'il est sorti de ses mains, autant du moins qu'il est possible de le reconstituer. Le troisième fascicule, qui contient l'*Évangile de saint Luc*, vient de paraître (2). Comme pour les deux précédents, le

(1) *A Harmony of the Gospels*, in the words of the revised Version, with copious references, tables, etc., arranged by C. C. James. — Un vol. in-8 de xxviii-274 pages. London, Clay and Sons, Cambridge University Press. 1892.

(2) *Nouum Testamentum Domini nostri Jesu Christi* latine secundum editionem sancti Hieronymi ad codicum manuscriptorum fidem recensuit Johannes Wordsworth, ep. Sarisburensis, in operis socie-

Digitized by Google

texte est établi sur vingt-neuf manuscrits ; en outre, sont citées en note des variantes, extraites d'autres manuscrits et d'éditions anciennes. Le *codex Brixianus*, se rapprochant le plus, croit-on, de la version ancienne qu'a connue saint Jérôme, est cité en entier. Nous ne saurions trop admirer le soin qui est donné à ce travail, tant au point de vue de l'établissement du texte, de la collation des variantes que de la netteté et de la beauté de l'impression. Tout concourt ici pour nous offrir une œuvre de premier ordre.

IV. — Le Dr Hahn, professeur de théologie à l'Université de Breslau, connaît tous les travaux qui ont été faits de nos jours sur l'Evangile de saint Luc, et il nomme les savants allemands, catholiques, protestants, rationalistes qui l'ont commenté, expliqué, éclairci. Ces nombreux travaux ne l'ont pas découragé, et il croit que le sien (1), quoique venant après tant d'autres, ne sera pas superflu ; car, et il le dit nettement, les critiques ont jusqu'à présent méconnu le vrai caractère du troisième Evangile, et les exégètes ont mal interprété les passages les plus importants ; plus d'une des explications données ordinairement sont inexactes. Ces jugements de M. Hahn sur ses devanciers sont un peu sévères, et personne ne l'accusera d'avoir abusé dans sa préface de la figure de rhétorique « *captatio benevolentiæ* ». Il serait même permis d'en être surpris, mais cet étonnement se dissipe, lorsque l'on connaît les opinions de M. Hahn sur l'auteur, les sources, les caractéristiques, la date du troisième Évangile ; sur toutes ces questions il a des vues nouvelles et souvent originales à nous présenter.

Avec la très grande majorité des critiques il croit que l'auteur du troisième Evangile et celui des Actes des Apôtres sont un seul et même personnage, mais il n'admet pas

tatem adsumto H. Jul. White. — Partis prioris fasc. III. *Euangelium secundum Lucam*. — In-4°, 269-484 pages. — Oxford, Presse de Clarendon, 1893. 15 fr. 60.

(1) *Das Evangelium des Lucas*, erklært von Dr G.-L. Hahn. Erster Band. — In-8 de VIII-635 pages. Breslau, Morgenstern. 1892. 15 fr.

Digitized by Google

que ce soit Luc, le médecin grec d'Antioche, compagnon de saint Paul dans quelques-uns de ses voyages. En effet, d'après M. Hahn, l'auteur du troisième Evangile et des Actes des Apôtres ne peut avoir été un Grec gentil. D'un examen attentif et poussé dans toutes les directions de ces deux livres, il ressort clairement que l'auteur était un Juif, et non pas même un helléniste, mais un Juif de Palestine. Et d'abord, la langue de ces écrits est la plus hébraïsante des quatre Evangiles; pour prouver cette affirmation, qui étonnera peut-être ceux qui n'ont pas lu le texte grec, M. Hahn cite tous les hébraïsmes qu'on y rencontre, et ils sont nombreux. Le prologue lui-même de cet Evangile (I, 1-4), qu'on a coutume d'admirer comme un modèle de grec classique, n'est pas d'un style aussi pur qu'on le dit, et il relève des formes et des termes, qui certainement sont d'un bon grec, mais n'étaient pas employés dans ce sens par les auteurs de la grande époque. Cet auteur du troisième Evangile connaissait certainement l'araméen ; de plus, il était plus au courant de la géographie de la Palestine, des mœurs et des choses de ce pays, que n'aurait pu l'être quiconque n'y vivait pas. Il semble donc plus probable au Dr Hahn que l'auteur n'est pas Luc, Grec gentil, mais Silas ou Silvanus, compagnon lui aussi de saint Paul, mais Juif de Palestine. Et il n'y a pas lieu de s'étonner si, tout Juif qu'il était, Silas était familier avec le grec; dans ses voyages il avait été constamment en contact avec des Grecs et il avait pu par un usage journalier se rendre maître de cette langue beaucoup mieux que les autres écrivains du Nouveau Testament.

Personne ne contestera sans doute les faits qu'apporte le Dr Hahn à l'appui de son hypothèse. La conclusion n'en est pas moins fausse, à notre avis, parce qu'il ne tient pas compte de toutes les données du problème; il a même négligé ou laissé dans l'ombre les faits qui ne lui étaient pas favorables. Et d'abord, il est bien difficile de rejeter le témoignage unanime de la tradition, qui s'accorde à attribuer à saint Luc le troisième Evangile et les Actes des Apôtres. En outre, l'auteur, dans le prologue de cet Evan-

Digitized by Google

gile, nous dit nettement quelle a été sa méthode de travail. Il a écouté ceux qui avaient vécu avec N.-S. Jésus-Christ, par conséquent des témoins oculaires et auriculaires; il a connu les récits déjà écrits, et se servant de ces deux sources, orale et écrite, il a composé une vie de Jésus, dans son ordre chronologique et en la prenant dès le commencement. Or, si, comme il est probable, saint Luc a utilisé ses matériaux, suivant la coutume de ses contemporains orientaux, il les a insérés dans ses récits, tels que les lui fournissaient ses sources. Mais celles ci dérivaient de récits en langue araméenne, qu'ils aient été parlés ou écrits; par conséquent, ils devaient être fortement teintés d'hébraïsmes. Ainsi s'explique très facilement l'abondance de tournures hébraïques dans le troisième Evangile et dans les Actes des Apôtres. Si elles sont plus nombreuses que dans les autres Evangiles, et c'est là une affirmation très contestable, c'est que Luc a voulu reproduire plus fidèlement ce que lui fournissait la tradition orale ou écrite. Mais là où se trahit clairement le Grec, habitué à une phrase plus fortement enchaînée que la proposition hébraïque, c'est l'emploi plus fréquent des particules conjonctives au lieu des simples copules de l'hébreu. Son vocabulaire est aussi beaucoup plus varié, et l'on y relève des appellations grecques en place des termes araméens. En outre, lorsqu'il raconte des faits dont il a été témoin, ou lorsque sa source a été primitivement grecque, sa langue se dégage presque complètement des tournures hébraïques. S'il en reste encore, c'est que, quoique Grec, saint Luc, vivant en contact journalier avec des Juifs, avait dû dans une certaine mesure adopter leur façon de parler. Personne n'ignore combien il est difficile d'échapper à cette contagion des formules et des expressions courantes. Quant à la connaissance très exacte des mœurs juives et de la géographie palestinienne que montre l'auteur du troisième Evangile, elle s'explique très facilement, puisque son récit, oral ou écrit, lui vient des Apôtres ou des disciples du Seigneur, tous de nationalité juive.

Il est impossible enfin d'accepter Silas comme l'auteur

Digitized by Google

du troisième Évangile et des Actes des Apôtres. M. Hahn veut que cet auteur soit un Juif palestinien. Or, Silas était probablement un Juif helléniste ; son nom, dérivé du latin, et sa qualité de citoyen romain le prouveraient. De plus, il est des passages dans les Actes des Apôtres, où l'auteur se donne comme témoin des événements, comme y ayant pris part. Or, cette narration personnelle commence à Troas, à un moment où depuis longtemps déjà Silas aurait pu parler en son nom, et se continue à une époque où Silas n'était plus le compagnon de saint Paul. Il paraît à peu près certain qu'il n'a pas suivi l'Apôtre dans son troisième voyage missionnaire. Donc, Silas n'est pas l'auteur de ces morceaux, pas plus que du reste des Actes et du troisième Évangile.

De cette première hypothèse du Dr Hahn découlent nécessairement les conjectures subséquentes. L'auteur du troisième Evangile a été disciple du Seigneur, il a vécu dans son entourage et a été témoin oculaire des faits. Il raconte donc ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu de la bouche des Apôtres ou de la tradition vivante. Quant aux écrits déjà existants, il les tient en petite estime et en a peu tenu compte. Il n'a fait aucun usage des Evangiles de Matthieu et de Marc. Cependant, il s'est beaucoup servi de l'Evangile primitif qui, modifié, est devenu l'Evangile selon saint Marc ; ce qui, en définitive, est un détour pour reconnaître les emprunts faits au second Evangile. Il est inutile de discuter ces hypothèses; chacun voit qu'elles font violence aux textes.

Sur quelques caractéristiques de l'Evangile de saint Luc nous serons plus facilement d'accord avec M. Hahn. Le style, quoique hébraïsant, contient beaucoup de tournures classiques. Les constructions sont plus variées, le vocabulaire plus complet, les expressions plus nombreuses que dans les autres Evangiles. M. Hahn ne croit pas qu'il y ait dans cet Evangile des éléments spécifiquement pauliniens, et ce que l'on regarde comme tel se trouve aussi dans les autres Evangiles. C'est une erreur de lui attribuer un caractère pragmatique ; c'est à tort qu'on y relève des ten-

Digitized by Google

dances ascétiques ou ébionites. L'auteur n'a eu en vue aucun enseignement particulier; son but a été d'écrire une biographie détaillée et suivie de Jésus-Christ. Il a écrit pour des chrétiens d'origine païenne et du vivant de la première génération chrétienne, avant le commencement de la révolte des Juifs contre les Romains, vers l'an 66 environ. Il est impossible de préciser davantage.

Nous parlerons du commentaire en détail, lorsqu'il aura paru en entier; les neuf premiers chapitres seulement ont été expliqués. Nous dirons cependant de suite que, sauf quelques réserves, il est très bon ; l'exégèse en est beaucoup plus sage et plus conservatrice que la préface ne l'aurait fait prévoir. Il est très complet ; toutes les questions de théologie ou d'histoire, de critique textuelle ou littéraire, de grammaire ou de lexicographie y sont traitées. Les vues nouvelles sont nombreuses. L'auteur cite toujours les explications de ses devanciers, mais il ne se croit pas obligé d'adopter l'opinion de qui que ce soit; il garde toujours l'indépendance de son jugement. Bref, le lecteur fera bien de n'accepter les hypothèses du Dr Hahn que sous bénéfice d'inventaire, mais il trouvera dans ce nouveau commentaire beaucoup d'idées originales et suggestives, exprimées dans un style plus clair et plus net qu'on n'est accoutumé à le rencontrer surtout chez les théologiens, ses compatriotes.

V. — Nous pourrions répéter, en le modifiant un peu, le proverbe bien connu : « *Autre cloche, autre son.* » M. Paul Feine, qui a étudié, lui aussi, et de très près, les sources du troisième Évangile, est, à leur sujet, d'un tout autre avis que M. Hahn. Les faits constatés sont cependant sensiblement les mêmes, mais les conclusions diffèrent du tout au tout (1).

Comme tous les critiques, qui ont approfondi la ques-

(1) *Eine vorkanonische Ueberlieferung des Lukas in Evangelium und Apostelgeschichte.* Eine Untersuchung von Dr Paul Feine ; in-8 de x, 252 pages. — Gotha, Fr. Perthes, 1891 ; 5 fr.

Digitized by Google

tion, M. Feine a été frappé de ce fait que le troisième Évangile possède, outre la matière qui lui est commune avec les autres Évangiles, non seulement des parties étendues, qui lui sont spéciales, mais, même dans les parties communes, des expressions, des développements particuliers. Pour ces derniers on pourrait à la rigueur invoquer, et on l'a fait, le libre travail de l'évangéliste ; tel n'est pas l'avis de M. Feine. Il croit que, même ici, et à plus forte raison dans les parties étendues, saint Luc travaillait d'après une tradition spéciale, qui ne lui était pas transmise de vive voix, mais qu'il connaissait par un document écrit. C'est ce document qu'il cherche à retrouver dans le troisième Evangile et dans les douze premiers chapitres des Actes des Apôtres.

Il établit d'abord les sources où saint Luc a puisé pour écrire son Evangile. Il en reconnaît quatre ; l'Evangile de Marc, la tradition commune des synoptiques, les Logia et le document qui lui a fourni ses parties spéciales. En effet, il reproduit presque en entier le second Evangile. Il ne paraît pas avoir connu le premier ; les parties, qui lui sont communes avec celui-ci, lui viennent probablement de la tradition synoptique, ou bien, principalement pour les discours et les paraboles, de sa source particulière, qui dérive elle-même des Logia où saint Matthieu a puisé lui aussi.

Par une étude très minutieuse et très détaillée des parties spéciales du troisième Evangile, en particulier des deux premiers chapitres et des récits de la Passion, le Dr Feine arrive à en déterminer les caractéristiques principales. Le style en est fortement hébraïsant, malgré les retouches de l'auteur ; les trois hymnes des premiers chapitres sont des morceaux de poésie juive. Les conceptions messianiques ne sont pas universalistes, comme on devrait l'attendre d'un disciple de saint Paul, mais reproduisent plutôt l'idéal national du judaïsme. Les récits sont tels qu'ils ont pu circuler dans une communauté judéo-chrétienne de Jérusalem. L'idéal de la piété est juif; à chaque ligne on y rencontre des traits de mœurs juives. Ils supposent une parfaite connaissance de la Palestine, des coutumes et des

Digitized by Google

habitudes du pays. Il n'est pas question de mission chrétienne chez les Gentils ; cependant le salut n'était pas réservé à Israël seul, les païens et les Samaritains eux-mêmes devaient y participer. Le point de vue est antipharisien ; les élus, ce sont les pauvres, ceux qui jeûnent et qui font l'aumône. En outre, on y peut relever des ressemblances nombreuses avec l'épître de saint Jacques et l'Evangile de saint Jean. La conclusion qui s'impose est que la source de ces informations est un document d'origine judéo-chrétienne, écrit à Jérusalem vers l'an 66 ; car il représente exactement l'idéal évangélique de la communauté de cette ville à cette date ; ce serait l'Evangile hiérosolymitain.

Ce document renfermait tous les passages du troisième Evangile, qui n'ont pas de parallèles dans les synoptiques, et ils sont nombreux ; puis les discours, les paraboles, les récits qui lui sont communs avec saint Matthieu, mais qui cependant ne lui ont pas été empruntés. Le premier Evangile et le document hiérosolymitain ont, tous les deux, utilisé la tradition primitive, qui est à la base des Synoptiques, et les Logia, mais indépendamment l'un de l'autre. Ils ont traduit chacun de leur côté ces sources, très probablement araméennes pour les récits et certainement pour les discours. C'est donc un document grec de seconde formation, qu'a utilisé saint Luc. Déjà existaient les arrangements et les modifications, qui différencient le troisième Evangile du premier. Le choix des matériaux n'était pas absolument identique. Pour les paraboles en particulier on remarquera que celles de saint Luc, presque toutes empruntées aux circonstances de la nature humaine, ont un caractère différent de celles de saint Matthieu. Les discours se présentent en bloc chez ce dernier, tandis qu'ils sont disséminés chez saint Luc.

C'est aussi le même document qu'aurait utilisé saint Luc pour les premiers chapitres des Actes, ainsi qu'essaye de le prouver M. Feine, en montrant que ces parties ont les mêmes caractéristiques que l'Evangile et diffèrent d'avec les suivantes.

Digitized by Google

Nous avons été obligé dans cet exposé d'omettre toutes les preuves par les textes, qu'apporte M. Feine à l'appui de ces affirmations. Reconnaissons qu'en général ses hypothèses ne sont pas gratuites, quoiqu'elles soient, en fait, très subjectives. Il est même des points, sur lesquels nous ne pourrions pas être d'accord avec lui. Il nous semble trop méconnaître, pour ne pas dire nier, le rôle de la tradition orale. Sa conclusion que le premier et le troisième Evangile ont puisé pour les parties, qui leur sont communes, à une même source, mais qu'ils ont arrangé différemment leur matière, nous paraît inexacte. Les différences de termes sont trop nombreuses, et surtout la disposition des matériaux trop autre, pour qu'il en soit ainsi. Comment supposer que saint Luc ou son document-source ait pu répartir, à travers une suite de récits ou au milieu des faits de chaque jour, les paroles, les sentences ou les discours, que saint Matthieu a extraits en bloc des Logia? Cela supposerait un travail d'imagination et une liberté prise avec les textes, que l'on ne peut admettre chez un écrivain de bonne foi, tel que saint Luc. Il est bien plus simple de croire que la tradition orale de la communauté de Jérusalem les lui avait transmis ainsi arrangés.

Nous serons quand même reconnaissant à M. Feine de son travail si consciencieux; c'est par ces études critiques approfondies, qu'on arrivera à élucider cette question si obscure des rapports des Evangiles synoptiques entre eux. La résoudra-t-on jamais, c'est ce que nous ne saurions dire, mais, du moins, arrivera-t-on peut-être à la dégager des idées préconçues qui l'embarrassent.

VI. — Nous resterons à peu près dans le même sujet en passant au travail sur les Actes des Apôtres, que vient de nous offrir le Dr Joseph Felten, professeur de théologie à l'Université de Bonn. A quelque point de vue qu'on les étudie, les Actes des Apôtres sont de la plus haute importance pour le théologien, l'historien de l'Eglise naissante, le liturgiste. C'est avec raison qu'ils ont été appelés l'Evangile du Saint-Esprit. Et pourtant, ainsi que le fait remarquer

Digitized by Google

l'auteur dans sa préface, voilà longtemps qu'ils n'ont été l'objet, en Allemagne, d'aucune étude importante, faite par un savant catholique. A l'étranger, nous trouvons les travaux des Beelen, Patrizi, Crellier; mais c'est encore bien peu, en comparaison des œuvres émanées de savants protestants ou rationalistes (1).

Le Dr Felten comble donc cette lacune, en nous offrant un commentaire des Actes des Apôtres, précédé d'une Introduction, où sont discutées, avec une science approfondie et une critique prudente et sagace, toutes les questions qui peuvent être soulevées à propos de cet écrit et de son auteur.

Après avoir expliqué le titre, indiqué le contenu, il divise les Actes des Apôtres en cinq parties; cette division est mieux fondée sur les faits que toutes les autres, qui'ont été proposées, même que celle en deux parties : Pierre et Paul, leur histoire et leur action dans l'Eglise. Outre quelques buts secondaires, saint Luc a voulu, en écrivant son livre, prouver le caractère divin et universel du christianisme qui, sous l'action du Saint-Esprit, se développe historiquement par les Apôtres Pierre et Paul.

L'auteur des Actes des Apôtres est saint Luc, ce qui ressort clairement par la preuve des faits suivants : les Actes des Apôtres présentent des caractères d'unité tels qu'ils n'ont pu émaner que d'un seul auteur, lequel a des points de contact très visibles avec saint Paul, tant au point de vue dogmatique que littéraire. Cette communauté de pensée et de style avec l'Apôtre n'a pu lui venir par la lecture des épîtres pauliniennes, mais par un contact personnel et prolongé avec saint Paul. Les passages où il emploie le pronom « *nous* », indiquent que l'auteur était un ami et un compagnon de voyage de celui-ci. Ces passages et le reste des Actes ont été écrits par le même personnage. Or l'auteur de ces passages est saint Luc. La conclusion se

(1) *Die Apostelgeschichte* übersetzt und erklært von Dr Joseph Felten. In-8° de XII, 486 pages. Fribourg en Brisgau, Herder, 1892. — 10 fr.

Digitized by Google

tire d'elle-même. D'ailleurs la tradition ecclésiastique est unanime à attribuer ce livre à saint Luc.

Mais à quelle source celui-ci a-t-il puisé pour l'écrire ? Pour les récits, où il emploie le pronom « *nous* » il raconte comme témoin. Il est absurde de supposer qu'il a copié un récit personnel d'un témoin, sans en changer un mot; car il n'a pas agi ainsi dans le reste de son livre, ou de l'accuser de s'être présenté comme témoin, pour donner de l'autorité à son récit. Pour les autres parties on a recherché quels écrits Luc avait consultés; nous avons vu plus haut l'opinion de M. Feine. Des critiques ont mis en avant les épîtres de saint Paul, d'autres le Κήρυγμα Πέτρου, ou même les œuvres de Josèphe. Pourquoi pas alors celles de Tacite ou de Suétone? En fait, bien qu'il soit difficile de nier absolument l'emploi de sources écrites, il paraît plus probable au Dr Felten que Luc a surtout écouté les témoins des événements et il a pu presque tous les consulter : Pierre, Paul, l'évangéliste Philippe, Jacques et les anciens de l'Eglise de Jérusalem, Mnason de Cypre, Marc, Timothée. Le style d'ailleurs est partout trop uniformément le même, pour qu'on puisse supposer l'insertion intégrale de documents antérieurs. Pour les discours eux-mêmes, M. Felten croit que Luc ne les possédait pas par écrit et qu'il ne les reproduit qu'en substance. Il ne les a pas composés librement, suivant l'usage des écrivains classiques, mais il n'en a donné que la disposition logique et les idées principales. Pour ceux d'entre eux qui ont été prononcés en araméen, c'est évident; mais les discours grecs eux-mêmes ont été arrangés, car partout on y retrouve le style et la langue de saint Luc.

Par une étude très attentive des faits le Dr Felten arrive à en préciser exactement la date : Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, 18 mai 30. — Conversion de saint Paul, en l'an 37. — Départ de saint Pierre de Jérusalem, 42. — Concile de Jérusalem, 51. — Emprisonnement de saint Paul à Jérusalem, 58. — Arrivée à Rome, février ou mars 61.

La deuxième section est consacrée au commentaire. Nous ne pouvons, on le comprend, suivre l'auteur dans cette

Digitized by Google

partie de son travail; il nous suffira d'indiquer comment il l'a exécuté. Une grande attention est donnée à l'établissement du texte; dans les cas douteux il adopte l'opinion de Tregelles, Tischendorf, Westcott-Hort, quand ils sont d'accord; s'ils ne le sont pas, il juge lui-même. Après une traduction allemande du texte grec, il expose, commente et éclaircit chacune des sections qu'il a établies. Ce n'est pas une explication de chaque mot en particulier, mais une exposition continue; la lecture du commentaire est rendue ainsi plus facile, et, à coup sûr, beaucoup plus attrayante. Par cet enchaînement des faits et des explications le lecteur arrive mieux à une vue d'ensemble. Cette méthode, très en faveur en Allemagne, devrait être adoptée par tous les commentateurs. Nous n'avons pas d'observation à faire sur cette partie du travail; il y aurait bien des questions intéressantes à étudier avec l'auteur — la maladie de saint Paul, la signification du mot *presbyter* dans les Actes et dans le Nouveau Testament — où alla Pierre en partant de Jérusalem — mais cela nous entraînerait trop loin. Nous recommandons vivement cette étude très soignée des Actes des Apôtres, bien au courant de tous les travaux antérieurs et en outre d'une lecture facile.

VII. — Ainsi qu'il l'a fait déjà pour l'Apocalypse (1891), M. Bernhard Weiss veut établir par une méthode critique qui lui est particulière, le texte des Epîtres catholiques (1). Voici, autant du moins que nous avons pu en saisir le mécanisme, la méthode qu'il suit. Dans les sept manuscrits qu'il a examinés, il a relevé 1.175 variantes. Pour juger quelle est la leçon qu'il doit adopter, il scrute chacun des manuscrits, afin de savoir quelles fautes ou erreurs y sont le plus fréquentes; il obtient ainsi pour chacun d'eux une caractéristique générale, d'après laquelle il se guide. Il laisse de côté les minuscules, les versions ou les

(1) *Die Katholischen Briefe;* textkritische Untersuchungen und Textherstellung von Dr Bernhard Weiss — in-8 de VI-230 pages. Leipzig, Hinrichs, 1892. — 9 fr. 35.

Digitized by Google

citations des Pères de l'Eglise, qui pour lui n'ont pas une valeur décisive. Il divise ses manuscrits en deux catégories : les plus récents, au nombre de trois, et quatre anciens. Chacune des catégories est étudiée ensemble, mais le Vaticanus, à cause de son importance, est examiné à part. La conclusion est que l'on ne peut se rapporter exclusivement à un manuscrit, quelle que soit son ancienneté ou l'autorité qu'on lui attribue ordinairement; ils ont chacun leur proportion de fautes, tantôt d'une nature, tantôt d'une autre. Il faut donc étudier chacune des variantes en particulier, et juger d'après les caractéristiques générales de chaque codex.

Ce travail long et minutieux (91 pages) mené à bien, M. Weiss nous donne un texte grec, auquel il a joint des notes courtes, où il fait surtout ressortir le sens précis des mots et l'enchaînement des idées. Nous ne saurions trop admirer ce travail d'une science profonde et patiente, et nous souhaitons que M. Weiss nous donne aussi pour les autres livres du Nouveau Testament un texte critique, basé sur les mêmes principes.

VIII. — Il y a dix ans à peine que le Dr Westcott, aujourd'hui évêque de Durham, publia sur les Epîtres de saint Jean un travail (1), auquel il a été fait un excellent accueil, puisqu'il en est aujourd'hui à sa troisième édition. Et ce succès était mérité. Nous n'avons pas à parler en détail d'un travail si connu; il suffira d'en indiquer le contenu et les lignes principales. Il se compose d'une introduction, du texte grec, accompagné d'un commentaire détaillé et de nombreuses dissertations exégétiques et critiques.

Dans l'introduction M. Westcott étudie le texte et ses variantes, l'auteur, la date, l'objet, le style et la langue de ces épîtres. Voici les conclusions principales. La première épître de saint Jean n'est pas à proprement par-

(1) *The Epistles of St John.* The greek text with notes and essays, by Brooke Foss Westcott — Third Edition; in-8 de LVI-380 pages. — Londres, Macmillan, 1892; 15 fr. 60.

Digitized by Google

ler, une épître ; c'est plutôt une adresse pastorale. Elle se rattache de très près au quatrième Evangile, dont elle est, pour ainsi parler, le développement pratique et, quoi qu'on en ait dit, la théologie des deux écrits est identique. Le style et la langue présentent des affinités et même des ressemblances telles qu'il est impossible de les attribuer à des auteurs différents ; à chaque page de la lettre se rencontrent les expressions caractéristiques de l'Evangile de saint Jean; des propositions entières sont semblables.

Quoique cette épître vise très directement les erreurs des Docètes et de Cérinthe, elle n'est pas polémique ; c'est un exposé des enseignements pratiques, qui résultent de l'histoire de Jésus-Christ. Aussi est-il difficile d'en préciser le plan et les divisions ; on l'a essayé, mais en vain. Ce qu'on peut faire c'est montrer la succession et le développement des idées, relever le riche contenu dogmatique, mystique et pratique de cette épître. Toute la doctrine de saint Jean sur Dieu, sur les choses créées, sur Jésus-Christ, sur la rédemption et la consommation finale s'y trouve réunie et le Dr Westcott l'a exposée en détail soit dans le commentaire, soit dans les notes additionelles.

IX. — Le Dr Milligan avait publié, en 1886, sous forme d'appendice à des *Lectures sur l'Apocalypse*, les dissertations qu'il nous offre aujourd'hui (1). Il les a mises au courant des derniers travaux critiques et il en a ajouté deux, la première et la dernière. Ces dissertations, au nombre de six, étudient les questions importantes, qui peuvent être soulevées à propos de l'Apocalypse.

Dans la première, M. Milligan examine les relations qui existent entre l'Apocalypse de Jean et les autres apocalypses du temps ; il signale les ressemblances et les différences et montre que par le contenu, le ton, l'Apocalypse de Jean diffère aussi profondément des autres que les Evangiles canoniques de leurs similaires apocryphes.

(1) *Discussions on the Apocalypse*, by William Milligan. In-12, de xv, 290 pages. Londres, Macmillan, 1893. 6 fr. 25.

Digitized by Google

La seconde dissertation traite de l'unité de l'Apocalypse. Cette question était très discutée il y a quelques années; trois savants allemands, Weizsæcker, Wœlter et Vischer avaient cru retrouver des traces d'interpolation dans ce livre. Bien entendu, leurs systèmes ne s'accordaient pas; nous ne nous y arrêterons donc pas, d'autant plus qu'il en a été déjà parlé dans *l'Université catholique*. M. Milligan les discute à nouveau, sans cependant y attacher trop d'importance, car ces hypothèses, qui ont eu leur moment de faveur, sont actuellement presque abandonnées; en tout cas, personne n'en parle plus. Relevons cependant une des observations que fait M. Milligan sur le système de Vischer. Celui-ci croyait que l'Apocalypse était dans son fond un livre juif, qui avait été christianisé, moyennant diverses additions chrétiennes. Or, ces parties, prétendues juives, n'offrent en définitive rien qui soit spécifiquement juif. D'ailleurs l'Apocalypse possède des caractères indéniables d'unité dans le plan, dans le langage, dans le ton et dans les doctrines théologiques. Le style en est trop particulier, régi par des lois qui lui sont spéciales, trop différent du grec, même sémitisé, pour qu'il ne soit pas le fait d'un même auteur. On ne peut nier cependant qu'il n'existe de profondes différences entre le prologue et le corps de l'ouvrage; mais ces divergences s'expliquent par la diversité des sujets traités.

Dans la troisième dissertation est recherchée la date de l'Apocalypse. Si nous en croyons la tradition, appuyée sur un texte très clair de saint Irénée, l'Apocalypse aurait été écrite vers la fin du règne de Domitien, en l'an 95 ou 96.

De nos jours, quelques critiques ont voulu en reculer la date et en placer la composition au temps de Néron ou de Galba; les diverses dates mises en avant flottent entre 44 et 68. M. Milligan prouve soit par les témoignages des écrivains anciens, soit par l'étude interne de l'Apocalypse, qu'il faut s'en tenir à la date traditionnelle; il fait remarquer que la fameuse interprétation du nombre de la Bête, dont cinq savants réclament la découverte, et sur laquelle est basé le système, doit être abandonnée, car il est impos-

Digitized by Google

sible de regarder le nombre 666 comme l'équivalent numérique du nom de Néron César.

Quel est l'auteur de l'Apocalypse forme le sujet de la quatrième dissertation ; la cinquième discute les relations entre l'Apocalypse et le quatrième Evangile et la sixième les rapports des sept épîtres des chapitres II et III entre elles. Quelques critiques prétendent que l'Apocalypse et le quatrième Evangile ne peuvent être du même auteur, parce que le style, la langue et la théologie en sont profondément différents. Ils attribuent donc l'Apocalypse à saint Jean, mais lui dénient le quatrième Evangile. D'autres refusent à saint Jean même la propriété de l'Apocalypse pour la donner au fameux Jean le presbytre, ce disciple du Seigneur, dont il a été beaucoup parlé sans qu'on ait jamais pu le faire arriver au plein jour de l'histoire. Ces deux questions connexes comportent la solution de divers problèmes. M. Milligan discute la difficulté, que présente le témoignage de Caius, des Aloges et de Denys d'Alexandrie ; puis, il prouve que l'Apôtre Jean a réellement habité Ephèse. Il compare ensuite très en détail le style, la langue et les doctrines de l'Apocalypse et du quatrième Evangile. Il prouve très nettement que s'il y a des différences entre les deux écrits, elles s'expliquent par la diversité des sujets traités, que l'auteur de l'Apocalypse emploie le style prophétique, parce qu'il était nourri des prophètes de l'Ancien Testament, qu'il s'en était pénétré au point de parler leur langue, d'employer leurs images, que même, pour obtenir une imitation plus parfaite, il se permet des solécismes grecs, tout en connaissant bien les règles qu'il viole, qu'enfin, si l'on va au fond, on retrouve dans les deux livres les mêmes mots, employés dans le même sens, qui leur est particulier à tous deux.

Ces deux dissertations, 4e et 5e, nous ont paru être les meilleures de toutes. Disons d'ailleurs que ces six études sont de tout point excellentes ; les questions y sont présentées et approfondies dans un véritable esprit critique ; tous les aspects en sont examinés, et M. Milligan aborde directement et sans subterfuge les objections des adver-

Digitized by Google

saires, il les résout par des raisonnements fondés et non par des réponses toutes d'apparence. Bref, il nous a donné un véritable modèle de discussion critique.

Nous aurons à revenir bientôt sur ces questions, lorsque nous étudierons le travail du P. Fr. Sales Tiefenthal : *Die Apokalypse des hl. Joannes.* Nous parlerons aussi des publications suivantes : J. Knabenbauer, *Commentarius in Evangelium secundum Matthæum,* 2 vol. — Ph. Godet, *Introduction au Nouveau Testament*, I. — *Les Epîtres de saint Paul.* — Siegfried et Stade, *Hebraïsches Wœrterbuch zum Alten Testamente.* E. JACQUIER.

BIBLIOGRAPHIE

Saint Bernard et sa famille, par l'abbé JOBIN, chanoine honoraire de Nepi, docteur en théologie et en droit canon. Tours, Alfred Cattier, 1893. In-8 de XLVII-691 pages, 12 photogr.

« Je ne crois pas que l'on rencontre dans les annales de l'Eglise un homme dont l'autorité sur son siècle ait été aussi haute et aussi respectée que celle de saint Bernard. » Cette affirmation de M. l'abbé Jobin est loin d'être gratuite : ce qui le prouve, c'est le grand nombre d'historiens qui ont tenu à raconter les gestes du célèbre moine. L'auteur que nous citons a voulu lui aussi essayer, mais avec un dessein plus humble : « Faire connaître les vies des parents du saint docteur qui l'ont imité dans ses vertus et qui sont morts en odeur de sainteté. »

Voici le plan qu'il s'est tracé dans ce vaste travail : tout d'abord, sous forme d'introduction, il établit la généalogie de saint Bernard qui, on le sait, descend par son père des seigneurs de Châtillon, et par sa mère de ceux de Montbard. Puis il examine les liens de parenté qui l'unissent aux personnages dont il va être question dans le corps de l'ouvrage. Ceux-ci, au nombre de vingt-quatre, sont les suivants : le B. Técelin et la B^se^ Aleth, père et mère du saint; les B. Gandry, Milon, André et N..., religieux de Cluny, ses oncles; le B. Gui, son père; la B^se^ Elisa-

Digitized by Google

beth, sa belle-sœur; la Bse Adeline, sa nièce; S. Gérard, les B. André, Barthélemy, Nivard, ses frères; sainte Hombeline, sa sœur; enfin ses cousins ou petits-cousins : S. Pron ou le B. Pierre; le B. Godefroy et sa sœur Agnès; le B. Hugues de Mâcon, évêque d'Auxerre; le B. Robert; sainte Asceline; la Bse Emeline; Robert de Châtillon, évêque de Langres; Guillaume de Seignelay, évêque de Paris; Manassès, évêque d'Orléans.

L'esprit reste confondu à la vue de ce bataillon de saints et de bienheureux, la plupart entraînés dans la voie de la perfection par Bernard lui-même, et on se prend à croire que la parole rapportée ci-dessus n'a rien de téméraire. Nous ne pouvons examiner en détail la vie de tous ces personnages, mais nous devons constater que plusieurs d'entre eux n'avaient pas été l'objet de biographies sérieuses, et que les documents et détails les concernant étaient enfouis dans les grandes collections ou les archives où l'auteur a pris soin de les aller chercher. Voilà pourquoi ce n'est pas là un ouvrage de seconde ou de troisième main comme il s'en écrit souvent. Enfin M. Jobin a eu la bonne idée de rassembler à la fin du volume, en forme de pièces justificatives, les chartes et documents principaux et peu connus ou inédits dont il s'était servi. A ce propos, il écrit avec raison : « Cette partie, quoique aride et peu attrayante, ne sera pas la moins prisée par les chercheurs et les érudits. » Nous avouons même avoir commencé par là l'examen du volume.

L'auteur nous permettra de lui soumettre, pour faire œuvre de critique, les observations suivantes : tout d'abord, puisqu'il a consenti à transcrire les documents avec l'orthographe du moyen âge : *littere*, *ydonee*, pourquoi la défigurer par ces accents d'invention récente *tàm*, *mensâ quod?* Les habitués du latin, ceux qui lisent ces chartes, n'ont pas besoin de ce secours qui peut occasionner des erreurs. De plus, la bulle d'Honorius II (p. 576), est très probablement fausse : Pflugk-Harttung (Acta I, 137) et Jaffe-Lœwenfeld (Regesta, n. 7362) qui la connaissent, la tiennent pour telle et le style le démontre suffisamment aux connaisseurs. Ensuite la bulle donnée au Latran (p. 644), et attribuée à Grégoire XI, ne peut être de ce pape qui a toujours séjourné à Avignon. Enfin on aurait désiré voir au commencement du volume, selon la pratique actuelle des érudits, une table des auteurs et ouvrages cités; M. l'abbé Jobin aurait pu ainsi abréger les références de ses citations, ce qui n'est pas à dédaigner dans un livre où il s'en trouve tant. J. B. M.

Digitized by Google

CHRONIQUE

SOCIÉTÉ CATHOLIQUE D'ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE FONDÉE PAR MGR FREPPEL. — GROUPE LYONNAIS.

La Société catholique d'économie politique et sociale a été fondée en 1890, sous la présidence de l'evêque d'Angers, Mgr Freppel.

Les théologiens, les jurisconsultes et les industriels ou commerçants devaient s'y trouver réunis, afin que les questions mises à l'étude pussent etre bien connues et bien jugees.

Persuades que les doctrines matérialistes et libérales sont les causes premieres des desordres economiques dont nous souffrons, les fondateurs de la société ont voulu donner le premier rang à la théologie, en réservant, pour le présent et pour l'avenir, la présidence à un representant du clergé. Mgr Freppel fut le premier élu, Mgr d'Hulst lui a succede.

Les membres lyonnais de la société ont cru devoir former, dans le même but et le même esprit, un groupe autonome, afin de joindre à l'etude des questions d'intérêt général, l'etude des questions particulieres a leur ville et à leur province. Son Eminence le cardinal Foulon, à qui avait été soumis le projet, a bien voulu le benir et désigner pour la présidence du groupe nouveau M. le vicaire géneral Dechelette.

La société est catholique, et ce titre suffirait à en faire connaître l'esprit; on nous saura gré cependant de citer le passage auivant du discours prononcé a l'ouverture des séances par l'évêque d'Angers :

« Liberté du travail, liberté d'association avec toutes ses conséquences legitimes, intervention de l'Etat limitée à la protection des droits et à la repression des abus. » Ni plus, ni moins.

Dans sa dernière séance, la section lyonnaise s'est occupée de la réforme et de la suppression des octrois.

M. Louis Chavent, conseiller municipal de Lyon, a exposé les divers projets proposés, leurs avantages et leurs dangers, pour conclure a ce que les impôts actuels ne soient pas supprimés avant de pouvoir être remplacés par d'autres moins vexatoires. Quelques réformes partielles pourraient être faites cependant, sans attendre la réforme d'ensemble.

Apres la discussion générale à laquelle ont pris part MM. Henri Beaune, Joseph Rambaud et Joanny Pey, l'assemblee s'est rangée aux conclusions du rapporteur.

La séance prochaine est fixée au lundi 29 mai 1893, à 8 h. du soir, 17, rue Sainte-Catherine (bureau de l'œuvre des Patrons catholiques). M. Henri Beaune, ancien procureur général, professeur aux facultés catholiques, traitera : du principe de participation aux bénéfices industriels et commerciaux au profit des ouvriers et employés.

Propriétaire-Gerant : P. CHATARD.

Lyon. — Imprimerie Emmanuel Vitte, rue Condé, 30,
Imprimeur-libraire de l'Archevêché et des Facultés catholiques de Lyon

Digitized by Google

LES

DÉMÊLÉS DU CLERGÉ

AVEC

LES PARLEMENTS ET LE CONSEIL D'ÉTAT MODERNE

J'ai tout lieu de croire qu'un homme bien stupéfait, ce dut être, il y a quelques mois, le curé d'une petite paroisse de la Vendée, lorsque, en sortant le matin de chez lui pour se rendre à l'église, il aperçut, collées sur les murs et jusque sur sa porte, des affiches dans lesquelles il était question de lui. Oui, tandis qu'il s'imaginait être tout simplement un pauvre prêtre bien modeste et parfaitement inconnu, il s'apercevait tout à coup qu'il était considéré comme un personnage très important. Le conseil d'État, sans au reste l'en avoir préalablement avisé, venait de lui consacrer quelques-uns de ses précieux instants et de lui faire l'honneur d'une assemblée générale à laquelle étaient convoqués le ban et l'arrière-ban des conseillers. Hélas! la gloire se paye cher, et si tant de graves personnages s'étaient réunis, c'était, lui expliquait l'affiche, parce qu'il avait été accusé d'un acte extrêmement grave. En plein XIX^e^ siècle, sous un régime qui proclame la liberté de conscience, n'avait-il point osé refuser d'admettre à la première communion deux petites filles qui, à l'entendre, s'en rendaient indignes par leur conduite et leur ignorance, mais qui, au dire

Digitized by Google

de leurs parents, bien meilleurs juges en cette matière, étaient tellement instruites qu'elles avaient pu se dispenser de suivre les catéchismes. Refuser ainsi les sacrements, c'était bien commettre un acte arbitraire, un acte constituant une véritable oppression des consciences et ayant dégénéré en scandale public.

Ce n'était point tout : le lendemain, un huissier apportait à l'abbé Robineau une invitation à comparaître devant le tribunal civil, à l'effet de s'entendre condamner à payer à ses victimes les dommages-intérêts auxquels elles pouvaient légitimement prétendre. Et au mois de juin 1892 le tribunal de Bressuire se déclarant parfaitement compétent pour apprécier la gravité de la faute dont le conseil d'État avait reconnu l'existence, condamnait effectivement le curé des Aubiers à payer à chaque famille la somme de 250 francs, à titre de réparation du préjudice qu'il leur avait causé.

Ces décisions méritaient de ne point passer inaperçues; elles ont en effet été remarquées. Faut-il les considérer comme de regrettables distractions? Marquent-elles au contraire l'application de principes invétérés et l'exécution d'un plan prémédité? Telle est la question qui se pose dans toute sa gravité. Je n'entends point la résoudre directement, mais il m'a semblé qu'il ne serait peut-être point complètement sans intérêt d'étudier les précédents historiques de ces faits récents, et à cette occasion d'esquisser très rapidement l'un des côtés et l'une des phases de la longue histoire des démêlés du clergé, vers la fin de l'ancien régime avec les parlements, et de nos jours avec le conseil d'Etat.

I

Le règne de Louis XIV avait vu grandir le jansénisme, cette hérésie étrange qui,à la différence de toutes les autres, au lieu de commencer par se séparer de l'Eglise dont elle

Digitized by Google

rejetait la doctrine, prétendait y rester malgré l'Eglise elle-même. A le bien prendre, le jansénisme n'était qu'une invasion, au sein du catholicisme, du calvinisme hollandais auquel il empruntait le dogme de la prédestination et celui de l'inefficacité des œuvres, double injure à Dieu et à l'homme, double blasphème contre la raison et contre la foi. Des êtres esclaves de la nécessité et une divinité impitoyable, tel était en résumé le *credo* de la nouvelle doctrine, qui conduisait directement à la substitution de la terreur à l'amour, au rétablissement de l'ancienne pénitence et à l'abandon des sacrements. Quelle pratique commode, en effet, pour honorer les sacrements que de s'en abstenir par respect! Les hommes embrassèrent avidement ces idées et les dames du grand monde se prirent pour elles d'un beau feu. Somme toute, même à l'égard de ceux qui le prenaient au sérieux, le rigorisme janséniste était beaucoup plus dans la théorie que dans les mœurs; et quant au grand nombre, qui n'y regardait pas de si près, être janséniste consistait surtout à ne pas faire ses pâques, ce qui mettait fort à l'aise tout le reste de l'année. On connaît la lettre de M^me^ de Choisy, elle dépeint parfaitement la situation : « Avant toutes ces questions-ci, quand Pasques arrivait, ils étaient étonnés comme des fondeurs de cloches, ne sachant où se fourrer et ayant de grands scrupules; présentement ils sont gaillards et ne songent plus à se confesser, disant : ce qui est écrit est écrit. Voilà ce que les jansénistes ont opéré à l'égard des mondains » (1). Dès la fin du XVII^e^ siècle c'est la politique qui va faire le fond de la doctrine : le jansénisme élargissant ses cadres, y fera entrer comme alliés tous les ennemis de l'autorité pontificale, tout ce qui est en lutte avec l'Eglise; il va devenir la forme transitoire de l'opposition gouvernementale et religieuse (2).

(1) Cf. Cousin, *la Marquise de Sablé.*

(2) Le protestant Schœll affirme que les papiers saisis en 1703 à Malines, dans la maison habitée par Quesnel et Gerberon, fournirent la preuve que le jansénisme travaillait à changer la constitution politique de la France aussi bien que sa constitution religieuse. Voir *Cours d'histoire des Etats européens*, p. 94.

Digitized by Google

Et en même temps les théories gallicanes sont dans tout leur éclat; depuis longtemps elles ont pénétré la magistrature, et le clergé ne peut se soustraire à leur influence. La trop célèbre déclaration de 1682 et les quatre articles ont prétendu poser des bornes aux pouvoirs du souverain Pontife et établir la supériorité du concile sur le Pape : à Louis XIV, dans sa toute-puissance, ils ont enseigné que les plus grands excès du pouvoir temporel n'ont rien à craindre d'une autorité, et que le souverain est roi dans l'Eglise comme dans l'Etat. Le roi de France, qui se faisait ainsi donner ces leçons d'arbitraire, ne se rendait point compte qu'il sapait lui-même les bases de l'autorité temporelle en faisant consacrer le principe de la suprématie d'une assemblée sur un souverain et de la légitimité d'une assemblée faite sans le souverain et contrairement à toutes les règles. Mais tandis que l'Europe s'élèvera contre cette inconcevable aberration, beaucoup de bons esprits et de fils dévoués de l'Eglise se laisseront, en France, prendre à la déclaration (1).

Tel était l'état général des esprits, lorsque, en 1713, pour faire cesser la perturbation profonde qui régnait dans les idées et les consciences, le pape Clément XI promulgua la célèbre bulle *Unigenitus*, qui condamnait cent une propositions de Quesnel, recélant tout le poison du jansénisme. L'épiscopat et l'assemblée du clergé de 1714 s'inclinèrent avec respect, et d'un bout à l'autre du monde chrétien les chefs de l'Eglise acceptèrent spontanément l'acte pontifical. Mais, trois ans plus tard, réagissant contre l'influence de Louis XIV, quelques évêques en appelaient au futur concile et un assez grand nombre de communautés religieuses imitaient cet exemple. L'université de Paris se

(1) Cf. de Maistre, *l'Eglise gallicane*. — Sous la Régence, le gallicanisme est si vivant, qu'on voit les parlements de Paris, de Metz, de Toulouse, de Rennes, interdire de célébrer la fête et de réciter l'office de saint Grégoire VII, parce que toute la vie de ce grand pape avait été une lutte contre les puissances temporelles en révolte contre le Saint-Siège, et par suite condamnait par avance les théories qui leur étaient chères. Cf. Darras, *Histoire de l'Eglise*, 1857, t. IV, p. 426.

Digitized by Google

joignit au mouvement. Les parlements, désireux d'entrer en scène et ne pouvant en appeler directement à l'occasion d'une controverse purement théologique, cherchèrent un biais; pour justifier leur intervention ils imaginèrent d'en appeler comme d'abus de la bulle, sous le prétexte fantaisiste que sa rédaction menaçait l'indépendance de la couronne et que la condamnation portée contre l'une des propositions de Quesnel impliquait pour le Saint-Siège le droit de dégager les sujets de leurs serments envers le souverain (1). Pareille interprétation demandait un grand effort de bonne volonté, mais un grief contre Rome était nécessaire, et ce grief était d'autant plus commode qu'il avait l'avantage de dissimuler l'opposition sous l'apparence du dévouement. Aussi, loin d'imiter les dignitaires ecclésiastiques qui, après cette courte velléité de résistance, rétractaient solennellement leur appel et désertaient complètement, dès 1727, le parti janséniste (2), les magistrats vont lui apporter leur concours le plus ardent.

Ces préliminaires sont indispensables pour comprendre les interminables démêlés qui vont remplir le XVIII^e siècle et à travers lesquels on sent passer le souffle avant-coureur

(1) Voici le texte intégral de cette proposition de Quesnel, classée dans la bulle sous le n° 91 : « La crainte même d'une excommunication injuste ne nous doit jamais empêcher de faire notre devoir... On ne sort jamais de l'Eglise, lors même qu'il semble qu'on en soit banni par la méchanceté des hommes, quand on est attaché à Dieu, à Jésus-Christ et à l'Eglise même par la charité. »

(2) L'attitude énergique du concile d'Embrun, qui frappa d'une condamnation canonique ratifiée par l'autorité royale l'évêque de Senez, Soanen, hâta ce mouvement de retour du clergé vers le centre de l'unité catholique. Enfin, le 11 octobre 1728, le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, déclarait, dans un mandement qui fit grand bruit, accepter avec respect et une soumission absolue la bulle *Unigenitus*. Sa résistance avait fait beaucoup de mal; sans produire autant de bien, sa soumission porta cependant un coup sensible au jansénisme. Dès 1729 il ne restait plus guère de prélats fort attachés au parti que l'évêque suspens de Senez et les évêques de Montpellier, d'Auxerre et de Troyes. — Cf. Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le XVIII^e siècle*, 2^e édition, 1815, t. II, p. 34 et suiv. Le 8 novembre 1729, la faculté de théologie de Paris acceptait définitivement la bulle.

Digitized by Google

de la Révolution. Il n'y faut point voir, en effet, des incidents curieux mais sans portée ; ils dominent tout le règne de Louis XV, sous lequel, suivant une observation très judicieuse, le palais de justice devint le centre de la vie nationale circonscrite dans un horizon dont les points cardinaux furent l'Archevêché et la Sorbonne, la place de Grève et le cimetière de Saint-Médard.

En pénétrant dans la foule, l'agitation change de caractère. Aux controverses et aux agitations théologiques vont succéder des manifestations plus propres à émouvoir les multitudes. En 1727 était mort un diacre nommé François de Paris, janséniste opiniâtre, appelant et réappelant jusqu'à son dernier soupir. On imagina d'en faire un saint, et un saint à miracles. Quelle puissance, en effet, pour les jansénistes, s'ils pouvaient montrer par des signes irrécusables que le ciel se mettait de leur côté ! Le petit cimetière de la paroisse Saint-Médard, où il avait été enterré, devint peu à peu le rendez-vous d'une foule crédule, portée à croire sur les plus légères apparences ce qu'on voulait lui persuader. On ne parla que de guérisons merveilleuses qui s'opéraient sur son tombeau ; un grand nombre de visionnaires furent guéris de maux qu'ils n'avaient jamais eus. Un boiteux qui ne guérissait pas fut pris de convulsions : on cria au prodige. Pendant plus de trente ans, des milliers de spectateurs devaient assister, à Paris, à des scènes étranges et dont le caractère horrible s'accentuait tous les jours. Ce sont des tournoiements, des crispations, des frissonnements qui ressuscitent en plein XVIII^e^ siècle la danse de Saint-Guy. Déjà on avait vu, dans une communauté janséniste très nombreuse, toutes les religieuses atteintes chaque jour d'un accès de vapeur qui les faisait miauler ensemble pendant plusieurs heures. Ces miaulements étaient scandaleux. Pour les faire cesser, on déclara que le roi allait envoyer aux portes du couvent une compagnie de soldats chargés au premier bruit qu'ils entendraient d'entrer armés de verges dans l'intérieur et de fustiger sans miséricorde les religieuses miaulantes ; elles ne miaulèrent plus. D'autres individus aboyaient, avalaient des

Digitized by Google

charbons ardents, prophétisaient à leur manière. Des femmes perchées sur la tête de jeunes gens dogmatisaient contre la bulle *Unigenitus* dont pas une ne comprenait le sens. Fontaine, secrétaire des commandements de Louis XV, tournoya deux fois en un jour sur un seul pied, avec une rapidité qui donnait le vertige aux assistants, et force lui fut de lire en cet état les huit volumes des *Réflexions morales* du père Quesnel. — En 1731, les convulsions vont prendre un caractère d'atrocité. Alors commencent à être mis en usage les grands secours dont les témoins nous tracent le tableau le plus effrayant. Comme ils sont tous d'accord, il suffit d'en écouter un seul :

« Des personnes jeunes et sans coiffures, dit de Lan, se heurtent avec violence la tête contre les murs, même contre le marbre ; elles se font tirer les quatre membres par des hommes très forts et quelquefois écarteler, donner des coups qui pourraient abattre les plus robustes, et en si grand nombre qu'on en est effrayé, car je connais une personne qui en a compté jusqu'à 4.000 dans une séance.... On emploie en quelques occasions de gros bâtons et des bûches ; on leur frappe les reins et les os des jambes pour les redresser, dit-on, par ce moyen ; il ne paraît pas que cela les redresse beaucoup, mais ils en sont soulagés, au moins n'en sont-ils pas brisés. On les presse de tous les efforts de plusieurs hommes sur l'estomac ; on leur marche sur le cou, sur la gorge, sur le ventre, on s'y assied, on leur arrache le sein, etc... (1). » D'autres convulsionnaires ont poussé le zèle plus loin, tantôt se mettant en croix, tantôt se déchirant les entrailles comme dans certaines pagodes indiennes ou certaines lamaneries du Thibet. L'autorité se trouvait impuissante, après avoir fait fermer le cimetière de Saint-Médard, à empêcher les assemblées clandestines avec leurs turpitudes et leurs orgies.

Voilà les preuves que le parti fournissait de sa mission

(1) *Dissertation théologique sur les convulsions.* — Voir aussi le livre étrange de Carré de Mongeron, *la Vérité des miracles opérés à l'intercession de M. de Paris et autres appelants.*

Digitized by Google

divine; c'est ainsi qu'il prétendait démontrer l'intervention du ciel en sa faveur et réduire tous ses adversaires au silence (1). Odieuse aux hérétiques, la bulle devenait par ce fait pour le clergé l'étendard de l'orthodoxie. Rien n'était donc plus naturel que de considérer l'adhésion à la constitution pontificale, à laquelle tout l'univers chrétien reconnaissait le caractère de règle de foi, comme une condition préalable de l'admission aux sacrements dispensés par l'Eglise aux seuls fidèles. Refuser d'accepter un acte qui contenait la définition canonique de tous les points controversés, c'était se séparer de sa communion par un fait patent et notoire indiscutable.

Puisque les jansénistes devenaient étrangers à l'Eglise, dont ils contredisaient ainsi les dogmes, les curés de Paris, pour éviter d'être personnellement impliqués dans une solidarité sacrilège, devaient les écarter des sacrements. Par un étrange retour des choses d'ici-bas, ils eurent recours à un procédé introduit par le cardinal Noailles contre les jésuites. Lorsque, en 1716, le prélat, entraîné par le jansénisme, avait retiré aux jésuites le droit de confesser dans le diocèse, on crut devoir réclamer des fidèles, quand le nom de leur confesseur était inconnu des billets signés, afin d'acquérir la certitude que ces religieux étaient demeurés sous le coup de l'interdit, et le parti fit éclater sa joie.

Les dindons d'Ignace
Ne prêcheront plus.
La grâce efficace
A pris le dessus.
Ils sont chus dans la rivière, laire la,
Ah ! qu'ils sont bien là !

Mais les pouvoirs leur furent bientôt rendus, et ce furent les jansénistes qui à leur tour « mangèrent du système ». L'autorité ecclésiastique prescrivit aux fidèles qui réclamaient les sacrements de se munir d'une attestation

(1) Cf. *les Doctrines de la compagnie de Jésus sur la liberté*, par le R. P. A. Matignon.

Digitized by Google

signée d'un prêtre approuvé, et aux confesseurs de s'assurer d'une adhésion non équivoque à la bulle. De là ces conflits qui tiennent une si grande place dans l'histoire du règne de Louis XV, mais qui sont difficiles à apprécier, car il faut pour être équitable tenir compte, en jugeant la plupart des hommes de cette époque, des préjugés gallicans, difficiles à déraciner.

L'année 1731 offre un des premiers exemples de ces démêlés. On voit le parlement de Paris enjoindre à l'évêque d'Orléans de faire administrer une femme à laquelle l'autorité ecclésiastique avait cru devoir refuser les sacrements. Des faits de même nature se rencontrent dans les années qui suivent (1). Dès que la faction janséniste avait senti la magistrature disposée à l'appuyer, elle s'était hâtée de porter plainte devant les juges séculiers ; mais le roi s'était immédiatement interposé pour suspendre les procédures ou casser les arrêts, et la plupart de ces entreprises avaient fait peu d'éclat.

En 1749, la question va entrer dans une phase nouvelle à la suite d'un incident plus grave. Dans la nuit du 20 au 21 juin, un homme considérable, Charles Coffin, ancien recteur de l'Université et procureur de la nation de France, mourait d'une fluxion de poitrine qui l'emportait après quelques jours de maladie. L'éclatante approbation qu'il avait donnée en 1718 à l'appel schismatique au futur con-

(1) Les parlements avaient, aux termes des ordonnances, le droit de connaître des injures graves : par application de cette idée, pour augmenter leur compétence, ils prétendirent considérer comme une injure de cette nature, le fait de refuser les sacrements à un chrétien, à moins qu'il ne fût connu comme un pécheur public et scandaleux, — (Toulouse 21 juillet 1640 ; Aix 8 mai 1712 et 21 mai 1723 ; Paris 19 février 1727). Lorsqu'ils prirent parti pour les jansénistes, on comprend quel rôle ils purent immédiatement jouer en développant cette interprétation et cette jurisprudence. — Cf. encore, en 1737, le refus de sépulture à un chanoine de Douai ; en 1738, refus de la communion pascale au conseiller Carré de Mongeron, un des plus fanatiques admirateurs du diacre Paris et des convulsionnaires. En 1745 le roi casse quelques sentences du présidial de Reims sur des questions de refus de sacrements ; déjà de semblables tentatives avaient été réprimées à Bayeux, Angers, Tours, Troyes.

Digitized by Google

cile lui avait procuré une grande notoriété; depuis, malgré la réconciliation de l'Université avec l'Eglise, il avait gardé une situation telle que toutes les familles où l'on avait quelque attache au parti janséniste, affectaient de lui envoyer leurs enfants. Quand il se sentit mortellement frappé, il envoya demander l'extrême-onction et le viatique au P. Bouettin, curé de Saint-Etienne du Mont, sa paroisse. Avant d'administrer le malade, Bouettin lui demande le billet de confession exigé par l'archevêque. Coffin refuse de le délivrer ou d'indiquer le nom du prêtre qu'il dit avoir fait appeler. Bouettin se retire. La famille court porter plainte au premier président : celui-ci conseille d'en référer à l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, qui donne raison au curé et demande si le malade serait disposé à se soumettre à la bulle pontificale. On lui répond que le malade pense comme il a toujours pensé. Pendant ces pourparlers, Coffin meurt sans viatique, et le parti prend occasion de ses obsèques pour faire une immense manifestation (1).

Les choses n'en devaient pas rester là. Le jansénisme venait de mesurer ses forces et de se sentir plus vivant que jamais, sinon comme hérésie formelle, au moins comme esprit d'opposition. C'est désormais sur la question des sacrements que la lutte sera concentrée.

Le neveu de Coffin dépose une plainte au parlement, après avoir fait distribuer une consultation signée de 40 avocats l'engageant à se pourvoir par les voies de l'appel comme d'abus; mais Louis XV, que ce bruit importune, ordonne de suspendre les poursuites.

L'accalmie fut de courte durée. Le 29 décembre 1750, un conseiller aux enquêtes dénonce un nouveau refus de sacrements; c'est encore le P. Bouettin qui se trouve en cause; mais le patient, cette fois, n'est autre que ce même Coffin qui, peu de mois auparavant, soulevait des tempêtes

(1) Cf. *Christophe de Beaumont*, par le R. P. Régnault, t. Ier, p. 161 et suiv. — *Mémoires* (de Picot), t. II, p. 220 et suiv. — *Journal de Barbier*, VI, 373 et suiv. (édition de 1866 en 8 vol.).

Digitized by Google

à l'occasion de la mort de son oncle. Dangereusement malade à son tour, il réclame les sacrements. Refus de Bouettin. Trois sommations successives ordonnées par le lieutenant civil restent sans résultat. Un huissier de la cour intervient sans plus de succès. Mandé devant toutes les chambres réunies, Bouettin déclare qu'il a rendu compte de sa conduite à l'archevêque, et qu'il se conformera seulement à ses instructions. Sur les conclusions de l'avocat général, le parlement arrête de jeter en prison et au secret le curé, et d'inviter Christophe de Beaumont à pourvoir sans délai à l'administration du malade. Puis le parlement décide de rester assemblé jusqu'à satisfaction complète. Mais après une séance de quelques heures il se ravise, et se rendant compte que l'opinion n'était pas encore disposée aux mesures d'extrême rigueur, il se contente de décider que les gens du roi iront le même jour rapporter l'affaire à Sa Majesté et lui représenter le scandale causé par l'intolérance ecclésiastique. Ce biais trouvé, on élargit le curé de Saint-Etienne après l'avoir condamné à une amende de 3 livres, et avec injonction de se montrer désormais plus circonspect envers la cour. Mais celle-ci n'eut guère lieu de se réjouir de son appel au roi; Louis XV, tout en approuvant le parlement de lui avoir soumis l'affaire, le blâmait de n'avoir pas procédé ainsi dès le début, désapprouvait formellement l'emprisonnement de Bouettin, et déclarait qu'il saurait bien pourvoir à maintenir « la tranquillité publique, le respect pour la religion, et la subordination légitime due aux ministres de l'Eglise » (1).

La mercuriale était dure ; les gazettes jansénistes avouent qu'elle répandit dans l'assemblée une consternation universelle. Le public l'accueillit avec faveur et chansonna la magistrature à outrance :

Le parlement en tient, ma foi,
Vlà c'que c'est que d'aller au roi.

(1) Pour plus de détails, cf. Barbier, IV, p. 500 et suiv., et V, p. 1 et suiv. — Voir aussi l'important recueil janséniste, les *Nouvelles ecclésiastiques*, année 1751.

Digitized by Google

Il croyait user de ses droits ;
Un moine raisonne,
Vite il l'emprisonne,
Et puis il reçoit sur les doigts...
Vlà c'que c'est que d'aller au roi (1).

A peine revenu de l'étourdissement que venait de lui causer ce coup de massue, le parlement se résolut à faire d'énergiques remontrances au roi, et il formula fièrement que le fidèle qui se trouve privé publiquement pendant sa vie ou à sa mort de la participation aux sacrements est en droit de recourir à l'autorité séculière, à laquelle il appartient d'y pourvoir. Puis, le 18 avril 1752, par un arrêt de règlement fameux, il interdit « à tous ecclésiastiques de faire aucun acte tendant au schisme, notamment aucun refus public de sacrement, sous prétexte de défaut de billet de confession, ou de déclaration du nom du confesseur, ou d'acceptation de la bulle *Unigenitus* ». Cet arrêt téméraire et ridicule devait être le point de départ de toutes les usurpations des magistrats. Il fut répandu avec profusion et combla de joie la secte janséniste. On l'afficha dans tous les coins de Paris; on en placarda jusqu'à douze exemplaires à l'Archevêché. Pas un janséniste qui ne le suspendît au chevet de son lit. On y joignait une estampe allégorique, où la magistrature, sous l'emblème de la justice, étalait à tous les regards cette devise fastueuse : gardienne de l'unité, vengeresse du schisme. C'est en vain que, de son côté, le roi, en son conseil, rendait aussi un arrêt en forme de règlement pour déclarer la constitution *Unigenitus* loi de l'Eglise et de l'Etat, et ordonner qu'avant de statuer sur les refus de sacrements on lui en rendît compte.

Enfin, un nouvel incident va donner au parlement l'occasion de tenter un suprême effort. Le 12 décembre 1752, un conseiller dénonce le refus de sacrement fait à une religieuse janséniste par le curé et les vicaires de Saint-Médard (2). Le parlement fait comparaître les coupables

(1) Argenson, t. VI, p. 325.
(2) Les *Nouvelles ecclésiastiques* relatent très au long toute cette affaire, année 1753, p. 37 et suiv.

Digitized by Google

et sommer l'archevêque de faire sans retard administrer la malade. Beaumont répond qu'il n'est comptable qu'à Dieu de l'administration des sacrements. Une deuxième sommation attire la même réponse. Le feu était aux poudres. Le parlement ordonne que la malade sera administrée et que le temporel de l'archevêque sera saisi. Il convoque les ducs et pairs pour juger Beaumont, et décrète le curé de prise de corps. Louis XV casse les arrêts et défend de convoquer les pairs. Le premier président essaye en vain de lire ces décisions aux chambres assemblées, il ne peut se faire entendre. Une députation est envoyée au roi, et, nonobstant sa défense, on convoque les pairs. Le roi casse de nouveau cet arrêt. Enfin, il prend un grand parti et fait transférer la religieuse dans un autre couvent. Nouvelles plaintes, car, fait observer un conseiller, « cette translation attaquait les restes de l'ancienne liberté qu'on n'avait pas encore ôtée aux Français ». Le moment était singulièrement choisi pour invoquer les souvenirs de la liberté mérovingienne.

Le 4 janvier 1753, le parlement arrête de nouvelles remontrances ; en même temps il décrète l'évêque d'Orléans, le condamne à 6,000 livres d'amende, et bannit à perpétuité un curé. Le 22 février, le roi crut arrêter ces mesures en donnant des lettres patentes ordonnant de surseoir jusqu'à nouvel ordre à toutes poursuites ou procédures pour refus de sacrements. Le parlement refusa d'enregistrer les lettres, et continua de délibérer. Enfin, le 9 avril, il présente de nouvelles remontrances dans lesquelles il maltraite également le Pape, les évêques et le clergé. Cet acte fameux est comme le coup de tocsin avant-coureur de la révolution. A son tour, le roi refuse de les recevoir, et ordonne l'enregistrement de ses lettres. Le parlement n'était pas allé si loin pour reculer. Le 5 mai il arrête que, tout autre service cessant, les chambres demeureront assemblées jusqu'à ce que les remontrances aient été reçues. Le même jour, le roi ordonne l'enregistrement de ses lettres, sous peine, pour les magistrats, d'encourir son indignation. Le parlement déclare qu'il ne

Digitized by Google

peut obéir, et sur-le-champ se remet à continuer les procédures pour refus de sacrements. C'était mettre le comble à la rébellion. Le 9 mai, les conseillers de deux chambres sont exilés; la grand'chambre, seule exceptée de ces mesures de rigueur, proteste aussitôt contre un privilège qu'elle regarde comme blessant pour elle, déclare persister dans ses arrêts et, recommençant à s'occuper de son objet favori, se met à procéder contre des prêtres. Le 11 mai elle était enfin à son tour exilée à Pontoise (1).

Quelques mois plus tard le parlement était rappelé, et rentrait la tête haute à Paris, glorieux d'une campagne qui laissait la royauté plus faible devant lui. La foule lui faisait fête, illuminant les fenêtres et allumant des feux de joie sur les places. Louis XV avait cru pouvoir tout concilier: dans une déclaration équivoque, il se contentait d'enjoindre au parlement de tenir la main à ce qu'il ne fût rien fait ou innové qui pût être contraire au silence ou à la paix, et lui donnait mandat de procéder contre les contrevenants, conformément aux lois et aux ordonnances (2).

Cette politique de bascule ne pouvait qu'enhardir les jansénistes. En daignant accepter la paix, le parlement était décidé à ne rien céder. Un nouveau refus de sacrements s'étant produit, il aura l'habileté d'envoyer à Versailles le premier président, chargé de dénoncer au monarque « la désobéissance flagrante » de l'archevêque. Et Louis XV, flatté de cette marque de condescendance, répondra en exilant Beaumont à Conflans (3). Désormais le parlement ne va plus rencontrer aucun obstacle sérieux, et il triomphera facilement des dernières velléités de résistance royales.

Pour frapper un grand coup, le parlement en appelle directement comme d'abus de la bulle *Unigenitus*, notamment en ce que certains ecclésiastiques prétendent lui attri-

(1) Cf. *Mémoires* de Picot, II, 258 et suiv. *Journal de Barbier*, V, passim, entre 303 et 388.

(2) Barbier, VI, 42, 51, 53. — Déclaration du 2 décembre 1754.

(3) Affaire de la demoiselle Lallemand, Barbier, VI, p. 75 et s., novembre-décembre 1754.

Digitized by Google

buer le caractère ou les effets d'une règle de foi (1). Et cet arrêt est immédiatement affiché, publié et crié; on se met à le vendre dans la grande salle du palais, et on distribue à profusion une estampe représentant les magistrats illuminés par des langues de feu qui descendent du ciel, tandis que l'archevêque de Paris, étreint par la Discorde et par l'Envie, tombe foudroyé à leurs genoux.

L'héroïque Belsunce ayant protesté contre les entreprises des juges séculiers sur les droits des évêques, sa lettre est condamnée à être brûlée par la main du bourreau, et l'arrêt est exécuté le jour même au pied de l'escalier du palais. En janvier 1755, les meubles de l'évêque de Troyes sont vendus; puis vient le tour des évêques d'Orléans, de Langres, d'Evreux, de Nantes, d'Aix. Chaque jour voyait se reproduire de semblables scènes; un janséniste connu pour sa résistance opiniâtre se sentait-il malade, une religieuse qui par perfection ne communiait jamais avait-elle la fantaisie de se distraire un moment, un sectaire désirait-il tirer quelque vengeance de son curé; vite on venait à grand bruit en leur nom réclamer les sacrements : et quand, devant cette attitude sacrilège, l'autorité ecclésiastique était obligée de répondre par un refus, on saisissait le parlement et les arrêts de condamnations se multipliaient. Le journal de l'avocat Barbier est rempli des détails de ces procédures innombrables et des honteuses solemnités qui les suivent. Ces tableaux se ressemblent tous : au premier plan apparaissent quelques malheureux prêtres traqués et poursuivis; puis toute une horde de sectaires, d'avocats ou de magistrats; par derrière on voit les huissiers instrumentant, et dans le lointain se montre le bourreau, avec ses valets et tout le mobilier de sa profession. Ce n'était point tout en effet de saisir les meubles des prêtres courageux qui résistaient au Parlement; après l'amende venait le bannissement, avec le bannissement une sorte d'affichage ignominieux et l'exécution en effigie, et cela au milieu des lueurs que

(1) Arrêt du 18 mars 1755.

Digitized by Google

jetaient les *autodafés* de mandements et d'instructions pastorales (1).

De Paris, la terreur avait passé dans les presbytères de province, car la plupart des parlements étaient entrés dans la voie qui leur était tracée. N'avait-on pas vu le parlement de Toulouse supprimer la thèse d'un pauvre bachelier, parce qu'il avait soutenu que le Christ avait possédé pendant son passage sur la terre les deux puissances, et que, s'il l'avait voulu, il aurait pu prescrire des lois politiques et séculières aux souverains? Cette simple proposition avait été jugée dangereuse, en ce qu'elle semblait pouvoir être invoquée par les papes, en leur qualité de vicaires de Jésus-Christ, pour soumettre à leur pouvoir l'autorité temporelle des rois.

Et toutes ces décisions étaient motivées sur le devoir de sauver la religion, et sur l'urgence de prévenir le schisme provoqué par les évêques. Quand la royauté paraissait vouloir s'opposer à des actes en définitive séditieux et cassait les arrêts, les magistrats s'assemblaient pour déplorer l'asservissement de la couronne à la papauté; avec une sincérité d'ailleurs incontestable, ils déclaraient vouloir sauver le roi malgré lui, et, comme preuve de leur inaltérable dévouement, frappaient à leur tour de nullité les décisions royales et reprenaient leurs procédures.

C'est ainsi que, durant bien des années, se régla chaque jour le compte courant de l'Église avec les tribunaux; les efforts conciliateurs du roi et du pape Benoît XIV, les dispositions si modérées et si sages de la lettre encyclique du 16 octobre 1756 devaient rester impuissants à les retenir sur la pente funeste où ils s'étaient engagés.

II

On ne donne point impunément aux masses l'exemple de la rébellion; le jansénisme et les parlements auront

(1) Cf. Picot, II, 290, 291, 296; Barbier, année 1755, passim.

Digitized by Google

pour héritiers les hommes de la Convention. Dès avant lès dernières années de Louis XV, la révolution accomplie dans les intelligences menace d'entrer dans le royaume des faits. Pour détourner le cours naturel des idées et des plaintes, le gouvernement cherchera à distraire la foule en caressant ses mauvais instincts et en lui jetant des victimes en pâture. Et alors pendant trois ans l'attention sera concentrée sur la longue suite des édits ou arrêts portés de 1761 à 1764 contre la compagnie de Jésus. Les lecteurs de *la Pucelle*, les admirateurs de Voltaire et de Crébillon reçurent mission de décider de la moralité des constitutions de saint Ignace; les pourvoyeurs du Parc aux cerfs reconnurent qu'il y avait danger pour la religion et péril pour l'éducation de la jeunesse à laisser vivre à côté des encyclopédistes et des philosophes une société qui avait porté partout la parole divine, reçu au concile de Trente la sanction de l'Eglise universelle et se voyait encore entourée de l'estime et de l'affection de 129 évêques sur les 130 prélats que comptait alors l'épiscopat français. Les parlements, qui avaient fait brûler par la main du bourreau les Lettres provinciales de Pascal, fulminèrent donc un arrêt de mort et déclarèrent, au nom des grands principes de la théologie et de la morale, condamner les jésuites pour avoir enseigné « le blasphème, le sacrilège, la magie, le maléfice, l'astrologie, le parjure, le faux témoignage, le vol, le recel, l'homicide, le parricide, le suicide, le régicide..... et en outre des doctrines favorisant l'arianisme, le socinianisme, le sabellianisme....., entièrement nestoriennes et même pires que le nestorianisme, ressentant l'hérésie de Wiclef....., renouvelant les erreurs de Ficonius, de Pélage, des semi-pélagiens, de Cassien, de Fauste, des Marseillais....., enfin injurieuses à Abraham, aux prophètes et à saint Jean-Baptiste ». Chose étrange, l'avocat général qui portait contre eux cette accusation de régicide s'appelait Lepelletier de Saint-Fargeau : on sait comment il vota lui-même dans le procès de Louis XVI.

La suppression de la compagnie de Jésus marque le terme apparent de la lutte du jansénisme contre l'Eglise et

Digitized by Google

en même temps la première étape vers la fin de l'ancien régime. Elle était à peine prononcée que la coalition qui l'avait provoquée se dissolvait dans sa victoire. Au reste la question religieuse paraissait vidée, les philosophes étaient triomphants et le catholicisme avait reçu un tel coup qu'on se flattait d'assister à son agonie. Mais, par un juste châtiment, les parlements vont être entraînés par la tempête que depuis longtemps ils avaient contribué à déchaîner, et ils seront irrévocablement anéantis, tandis que ceux qu'ils croyaient avoir immolés sont ressuscités. Malgré un passé glorieux, après avoir renfermé de grandes vertus, de vastes connaissances, une haute intégrité, ils étaient devenus, sans même s'en rendre compte, des assemblées révolutionnaires; ils tomberont sur une mauvaise action et ne retrouveront leur dignité et leur honneur que sur le chemin de l'échafaud.

III

Est-ce là l'histoire d'un passé à jamais disparu? Ces temps sont-ils bien loin de nous? et notre législation, athée selon l'expression de Benjamin Constant, notre siècle sceptique, notre constitution qui proclame comme principe fondamental la liberté des cultes nous assurent-ils contre le retour de pareils spectacles?

Il n'en est rien, et malgré l'abîme creusé par la Révolution entre l'ancien régime et l'état de choses nouveau, nous voyons se reproduire des faits analogues à ceux que nous rencontrions sous le règne de Louis XV. Les énumérer tous entraînerait bien au delà des bornes de cette étude; je me contenterai d'en citer quelques-uns, presque au hasard, pour y chercher l'indication de la marche des idées et répondre ainsi à la question que je posais au début de cette étude.

Les articles organiques, « loi d'un despote, votée sous un régime esclave par une assemblée de muets », ainsi que les définissait M. de Cormenin, et imposés malgré les protesta-

Digitized by Google

tions de l'Eglise, à la suite du Concordat dont ils étaient trop souvent une violation manifeste, permirent d'en appeler comme d'abus au conseil d'Etat des actes de l'autorité ecclésiastique. C'était transférer à cette haute assemblée les prérogatives que le roi reconnaissait autrefois aux parlements. Héritier en cette matière de nos vieux corps judiciaires, le conseil d'Etat n'eut garde d'éviter leurs errements.

Comme les anciens parlements, le conseil d'Etat nous apparaît, dès sa naissance, vivement préoccupé de protéger le pouvoir contre les empiétements ecclésiastiques ; il se souvient qu'il a été institué le gardien des canons reçus en France et le défenseur attitré des libertés ou franchises de l'Eglise gallicane. Enfin, et c'est là son plus haut privilège, il a de par la loi la charge de réprimer toutes les entreprises qui dans l'exercice du culte seraient de nature à troubler arbitrairement la conscience des citoyens.

Quoi qu'il en soit des difficultés de cette mission, il a bien fallu passer outre et il ne semble pas qu'il ait jamais refusé de frapper un évêque sur la poursuite du gouvernement. Il est vrai que cette haute juridiction se confond singulièrement avec le pouvoir lui-même, et à en croire un de ses anciens membres, c'est tout simplement l'une des parties qui va passer sa robe de juge, appelle à sa barre la partie adverse et la condamne.

Sous Napoléon, nous le voyons intervenir pour annuler la procédure commencée par l'évêque de Savone, sur l'ordre du Pape, à la suite d'une demande en nullité de mariage : il y a abus, déclare-t-il, en ce que le Pape y connaît de la nullité d'un contrat sur lequel l'autorité civile doit seule prononcer (1). — Voulez-vous, en dépit de votre curé, faire dire des messes pour quelque hérétique? Adressez-vous à lui; en février 1812 il a gravement préparé un projet de décret portant que tout ecclésiastique qui, sous quelque prétexte que ce soit, refuserait de célébrer l'office des morts pour des personnes décédées dans ce que lui, con-

(1) 14 juin 1810.

Digitized by Google

seil d'Etat, jugerait l'état extérieur de l'Eglise, serait réputé démissionnaire et éloigné de cent kilomètres du diocèse où il exerçait ses fonctions (1).

L'archevêque de Toulouse, en 1824, est poursuivi pour avoir, dans un mandement, demandé certaines améliorations en matière religieuse (2). Et quand la sépulture ecclésiastique est, en 1838, refusée au comte de Montlosier, le conseil d'Etat déclare voir dans les circonstances de la cause, un procédé ayant dégénéré en oppression et en scandale public (3). Il est vrai que ce pauvre illuminé paraissait avoir bien mérité pour avoir, dans un mémoire célèbre, dénoncé comme attentatoires à la religion, à la société et au roi quatre grands fléaux : les congrégations répandues par toute la France, l'affiliation odieuse des jésuites, la profession patente d'ultramontanisme et les envahissements des prêtres. Sur son lit de mort il avait persisté dans son attitude et refusé toute rétractation.

La protestation de Mgr de Quélen contre la confiscation et la vente de bâtiments dépendant de l'archevêché de Paris est déclarée factieuse et annulée (4). Il ne sera point prudent d'attaquer les doctrines enseignées par l'Université; malheur à qui porte la main sur l'arche sainte, l'évêque de Châlons l'apprendra à ses dépens (5). Puis viennent les innombrables déclarations d'abus contre les évêques qui, sans une autorisation du gouvernement, publient un acte de la cour de Rome ou lisent en chaire une encyclique non revêtue de l'estampille de la chancellerie française; ces actes des évêques sont déclarés supprimés (6). Je ne sais si les

(1) Cormenin, Droit admin. V° appel comme d'abus, I, p. 334.
(2) Ord. 10 janvier 1824.
(3) Ord. 30 décembre 1838.
(4) Ord. 21 mars 1837. S. 37, 2, 196.
(5) Ord. 18 novembre 1843, Mgr de Prilly.
(6) Aux termes de l'art. 1 des articles organiques, « aucune bulle, bref, rescrit, décret, mandat, provision, signature servant de provision, ni autres expéditions de la cour de Rome, même ne concernant que les particuliers, ne pourront être reçus, publiés, imprimés, ni autrement mis à exécution, sans l'autorisation du gouvernement. » Il n'y a d'exception que pour « les brefs de la pénitencerie pour le for intérieur seulement » déc. 28 février 1810. Il est inutile d'insister sur

Digitized by Google

membres du conseil d'Etat attachent personnellement quelque importance aux sacrements; en tout cas ils ont le bon goût d'admettre qu'on puisse y tenir; aussi se montrent-ils inflexibles lorsqu'ils redoutent que les autorités ecclésiastiques songent à les refuser arbitrairement; c'est ainsi qu'en 1883 les évêques d'Annecy et de Viviers et l'archevêque d'Albi sont déclarés d'abus : on les accuse d'avoir menacé de refus éventuel de sacrements les parents, instituteurs ou élèves, pour le cas où des livres condamnés par l'Index seraient admis dans les écoles, et pour celui où l'enseignement serait imprégné de l'esprit de ces livres; le même jour, pour des causes analogues, condamnation de l'évêque de Langres et de l'évêque de Valence; ces agissements et ces menaces, déclare en effet le conseil, sont de nature à troubler arbitrairement la conscience de ceux auxquels ils s'adressent (1).

Un peu plus tard, l'évêque de Pamiers est également frappé pour avoir protesté publiquement contre la suppression des traitements ecclésiastiques dans son diocèse et averti les fidèles que les décisions ministérielles, en privant officiellement de leurs pasteurs plus de 30,000 catholiques, pourraient avoir comme effet de les priver des sacrements:

le côté vexatoire d'une telle prétention, contraire aux notions les plus élémentaires du droit ecclésiastique. En 1870, le concile du Vatican affirmait une fois de plus le droit qu'a le souverain Pontife « de communiquer librement avec les pasteurs et les fidèles de l'Eglise entière ».

L'application de cet article a été faite fréquemment : Cf. ord. 23 décembre 1820, év. de Poitiers; — 9 mars 1845, cardinal de Bonald; — D. 8 février 1865, év, de Moulins, pour la lecture en chaire du *Syllabus;* — 28 avril 1883; — 9 juin 1883; 24 mars 1886, év. de Saint-Dié, pour publication des encycliques *Immortale Dei* et *Quod auctoritate.* — Cf. également D. 13 décembre 1879, év. de Grenoble, pour avoir exécuté les décisions de la cour de Rome, relatives à l'érection de l'église de la Salette en basilique mineure, et au couronnement de la statue de N.-D. de la Salette.

La publication des décrets de la congrégation de l'Index est considérée comme abusive, non seulement comme n'étant pas autorisée par le gouvernement, mais encore comme portant atteinte aux libertés et franchises de l'Eglise gallicane. (Déc. 20 juin 1867 et 28 avril 1883.)

(1) D. 28 avril 1883. — Cf. également, ord. 18 novembre 1843.

Digitized by Google

en faisant naître dans les esprits la crainte de la suspension du service religieux, l'évêque, dit le Conseil, a dénaturé le caractère et la portée de la décision ministérielle et a fait usage d'un procédé troublant arbitrairement les consciences (1). Avec ce système on peut aller loin. Au reste, n'avons-nous point vu tout récemment la campagne poursuivie contre les catéchisme dits politiques? Un grand nombre d'évêques avaient cru nécessaire d'ajouter un supplément à leur catéchisme pour mettre les catholiques en garde contre les erreurs nouvelles du divorce et de l'enseignement sans Dieu, et pour leur enseigner leurs devoirs dans les élections. Ce n'est pas qu'il y fût question de politique; on y recommandait la soumission aux pouvoirs établis et on y rappelait que les pouvoirs même mauvais ont droit au respect; mais on avertissait les chrétiens qu'ils ont le devoir de choisir, pour les représenter, des hommes honnêtes et consciencieux, qu'ils sont tenus d'élever leurs enfants autrement qu'en athées; qu'enfin le divorce est interdit et le dévergondage légal prohibé. Cet enseignement doctrinal a été reconnu abusif, et le conseil d'Etat a déclaré que toutes ces dispositions étaient et demeuraient supprimées (2). Ces décrets ont-ils pu supprimer l'obligation de garder dans le mariage la foi jurée? il serait tout au moins à souhaiter pour les auteurs des poursuites qu'ils aient eu pour effet de dispenser les électeurs de la préoccupation de voter pour des gens honnêtes. Mais le conseil supérieur de l'instruction publique a été plus loin : il a considéré comme immoraux les catéchismes dont les sup-

(1) D. 12 février 1886.

(2) D. 2 juin 1892, arch. d'Aix; D. 10 août 1892, év. de Luçon et arch. de Rennes. — Les évêques de Grenoble, Saint-Jean-de-Maurienne et Séez, déférés le 28 juin au conseil, ont prévenu la déclaration en retirant les suppléments incriminés. — Déjà un décret du 16 mars 1886 avait déclaré d'abus l'évêque de Séez, pour avoir critiqué la loi du 28 mars 1882, sur l'instruction primaire : « considérant que l'évêque de Séez, en détournant de son véritable objet l'autorité qui ne lui a été confiée que sur les choses d'ordre spirituel, a commis un excès de pouvoirs ». On croit rêver en lisant de pareilles énormités.

Digitized by Google

pléments n'avaient point été retirés, et toute école libre dans laquelle l'un d'eux sera introduit devra immédiatement être fermée comme un mauvais lieu (1). Enfin, pour terminer cette liste, nous avons vu le tribunal de Bressuire condamnant un ecclésiastique à des dommages-intérêts pour refus d'admission à la première communion, et le Conseil d'Etat, plus récemment encore, cherchant à pénétrer dans le secret de la confession.

IV

Ne nous y trompons point, pour être à notre époque plus rares qu'ils ne le furent au XVIII^e^ siècle, ou pour comporter un appareil judiciaire moins tragique, ces faits et ces poursuites n'en sont pas moins graves, car ils accusent un caractère d'hostilité plus manifeste et un arbitraire plus dangereux encore. Sur quoi, en effet, prétend-on les fonder ? Sur l'ancien droit ? C'est en vain. Entre l'ancien régime et les temps actuels il existe une différence essentielle. L'intervention de la puissance civile se comprenait autrefois jusqu'à un certain point. Dans le droit public du moyen âge transmis aux générations postérieures, le souverain faisait profession d'être le protecteur de l'Eglise et l'évêque du dehors en même temps que le chef de la société civile. L'Etat était entièrement catholique et ne reconnaissait aucun autre culte : il était naturel qu'en se soumettant à l'égard de la religion aux obligations les plus positives, il se reconnût en même temps certaines réserves, certains droits que l'Eglise était souvent loin d'approuver, mais qu'elle tolérait parfois. Les parlements dans un trop grand nombre de circonstances abusèrent de cette situation. Nous avons vu jusqu'à quels procédés ils descendirent ; mais ils pouvaient de bonne foi s'illusionner sur quelques-uns de

(1) Arrêté du 26 juillet 1892, catéchisme d'Aix; — 4 janvier 1893, catéch. de Luçon et de Rennes.

Digitized by Google

leurs empiétements, étant donnés surtout les effets qu'entraînaient, même au point de vue purement civil, les refus de sacrements. Aujourd'hui ce fondement fait complètement défaut : l'ancienne législation qu'on invoque toujours contre l'Eglise et jamais en sa faveur est morte définitivement ; les principes de la société moderne, basés sur la neutralité religieuse et la liberté des cultes, s'opposent à ce qu'on la fasse revivre. Conçoit-on d'ailleurs actuellement quelque chose de plus absurde et de plus abusif que la compétence de juridictions composées de juifs, de protestants, ou de catholiques, dont l'embarras serait grand s'il leur fallait réciter le *Credo*, et qui jugent un enseignement doctrinal ou prétendent statuer sur le refus de sacrements dont peut-être ils n'usent jamais ? Etranges juges auxquels il ne manque, pour confesser, prêcher et juger ceux qui confessent et qui prêchent, que la foi, la science et les pouvoirs (1). Pour invoquer les précédents historiques il faudrait remettre les choses en l'état. Commencez par reconstituer la France sur la base religieuse d'autrefois, et alors, mais alors seulement vous pourrez procéder par voie d'analogie. Sans doute, si on devait s'en tenir là, la déclaration d'abus ne serait qu'un intermède assez gai. Car enfin, sommes-nous en droit de répéter, nous dira-t-on clairement ce que peut avoir de valeur, en soi et hors de soi, quand il s'agit d'une infraction aux canons de l'Eglise catholique, la déclaration d'abus formulée contre un évêque catholique par un conseil d'Etat où il n'y a peut-être pas un seul vrai catholique ? Et y a-t-il une idée plus risi-

(1) Il est juste de remarquer, quand on songe à l'intervention des parlements dans les questions ecclésiastiques, et en particulier dans les appels comme d'abus, qu'ils étaient composés de conseillers tant clercs que laïques. C'est ce que fait remarquer l'auteur des *Libertés de l'Eglise gallicane*, Pierre Pithou : « Et est encore très remarquable, la singulière prudence de nos majeurs, en ce que telles appellations se jugent, *non par personnes pures layes seulement*, mais par la grand'chambre du Parlement, qui est le lict et le siège de justice du royaume, composée de nombre égal de personnes, tant ecclésiastiques que non ecclésiastiques, mesme pour les personnes des pairs de la couronne. » Edition de 1594, art. 81.

Digitized by Google

ble que celle d'une conscience assez délicate pour être troublée par les dires d'un évêque et en même temps assez facile pour être rassurée par un décret contresigné par M. Ricard, M. Jules Roche ou M. Rouvier? Seulement des sanctions plus pratiques ont été trouvées : les suppressions de traitements, les censures du conseil supérieur de l'instruction publique, avec les fermetures d'écoles privées comme conséquence, enfin les condamnations correctionnelles, tous ces procédés entrent dans nos mœurs et constituent pour le moins des symptômes inquiétants. A quoi bon ? L'Etat, malgré tous ses efforts n'est et ne sera jamais omnipotent dans l'ordre de la conscience, et le joug que le clergé n'accepta point sous l'abaissement du règne de Louis XV, il l'acceptera bien moins encore sous un régime de liberté. En donnant satisfaction aux mauvais instincts de son temps, Louis XV n'a fait que retarder, en la rendant plus terrible, la grande catastrophe qui devait emporter l'ancien régime. Il ne suffit plus maintenant de crier : le cléricalisme, voilà l'ennemi ! pour concentrer toutes les forces. La marée monte : les flots du socialisme et de l'anarchie battent chaque jour avec une violence croissante les vieux murs protecteurs de l'Etat et de la société : pour leur résister, gardons-nous donc de mutiler ou de repousser la seule force qui soit assez puissante pour empêcher une révolution, auprès de laquelle la commune de Paris en 1871 sera réduite aux proportions d'une simple idylle. Ce n'est jamais l'Eglise qui a le plus souffert des persécutions dont elle a été la victime.

Auguste Rivet.

Digitized by Google

JEAN BRÉHAL

GRAND INQUISITEUR DE FRANCE

ET LA

RÉHABILITATION DE JEANNE D'ARC

Un livre publié sous ce titre par le R. P. Belon, professeur de dogme aux Facultés catholiques, paraîtra prochainement à la librairie Lethielleux (Paris, rue Cassette, 10). C'est l'histoire du procès qui a rendu justice à Jeanne d'Arc et vengé sa mémoire contre une sentence dictée par la haine et l'iniquité. Parmi les hommes qui ont accompli, au nom de l'Eglise et de la France, cette œuvre de réparation, le dominicain Jean Bréhal, grand inquisiteur de France, tient sans conteste la première place, par le zèle infatigable et dévoué avec lequel il a poursuivi et conduit à bonne fin la cause confiée à ses soins. Le simple récit de ses démarches et de ses travaux, puisé aux meilleures sources d'information, offrirait déjà un véritable intérêt pour tous les amis de la Pucelle; mais l'auteur de ce volume a voulu lui donner une portée plus haute, en publiant, avec les notes et explications utiles, le texte même des écrits, et surtout du grand mémoire judiciaire que Bréhal a rédigés pour démontrer l'innocence de la victime et l'infamie de ses bourreaux. Grâce à la collaboration du R. P. Balme, habile paléographe, son confrère, il a fidèlement reproduit ces précieux documents, d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale. Il espère que ces pièces officielles et authentiques, serviront aussi à plaider la cause de la béatification de Jeanne d'Arc, que la France catholique a déférée au tribunal suprême du Saint-Siège, oracle infaillible de la vérité.

Nous sommes heureux de pouvoir, dès maintenant, appeler l'atten-

Digitized by Google

tion des lecteurs de l'*Université catholique* sur cet important travail, en leur présentant, à titre de bonnes feuilles, le chapitre d'introduction, qui est relatif aux préliminaires du procès.

(*Note de la Rédaction.*)

Le mercredi 30 mai 1431, Jeanne d'Arc consommait son sacrifice. Elle rendait témoignage à la vérité jusqu'à l'effusion du sang, et, à l'exemple du Rédempteur, elle remettait son âme entre les mains du Père céleste, qui lui avait confié la noble mission de sauver le royaume de France. Aux yeux des hommes sa cause semblait perdue; l'iniquité s'applaudissait de lui avoir infligé la flétrissure d'une condamnation et d'une mort ignominieuses; son nom disparaîtrait bientôt de la mémoire des vivants. C'était comme un écho, répercuté à travers les siècles, de la sinistre clameur des conjurés contre le Christ : *morte turpissima condemnemus eum* (Sap., II, 20)... *eradamus eum de terra viventium, et nomen ejus non memoretur amplius* (Jerem., XI, 19).

Mais, comme au jour de la Passion, le triomphe appartenait à la victime. Les cendres du bûcher de Rouen n'étaient pas refroidies, que des signes éclatants manifestaient aux plus prévenus l'innocence de la Pucelle. Semblable au centurion qui avait présidé au crucifiement, et qui descendit du Golgotha en proclamant Jésus fils de Dieu, le bourreau se frappe la poitrine, il quitte le lieu du supplice pour aller se jeter aux pieds d'un confesseur, et lui dire, avec ses remords, les merveilles dont il a été le témoin. Il nous plaît de trouver ce touchant détail dans la bouche d'un dominicain, frère Isambard de la Pierre, qui fut un ami dévoué de Jeanne pendant le procès, et lui prêta assistance et consolation jusque sur le bûcher. « Incontinent après l'exécution, dit-il, le bourreau vint à luy et à son compaignon, frère Martin Ladvenu, frappé et esmeu d'une merveilleuse repentance et terrible contricion, comme tout désespéré, craingnant de non jamais sçavoir impétrer pardon et indulgence envers Dieu, de ce qu'il avoit faict à ceste saincte femme. Et disoit et affirmoit le

Digitized by Google

dict bourreau, que, nonobstant l'huile, le soufre et le charbon, qu'il avoit appliquez contre les entrailles et le cueur de la dicte Jehanne, toutes foys il n'avoit pu aucunement consomer, ne rendre en cendre, les breuilles ne le cueur, de quoy estoit aultant estonné, comme d'un miracle tout évident. »

Cependant, de même que le silence se fit autour du Calvaire durant les trois jours qui précédèrent la résurrection, ainsi Dieu permit que la gloire de sa servante demeurât obscurcie plusieurs années, avant de resplendir de nouveau aux yeux des hommes. Desseins mystérieux mais toujours justifiés de la Providence, qui, sans violer la liberté des créatures, mène les événements à son gré, avec une énergie aussi efficace que pleine de douceur. Nous n'entreprendrons pas de déterminer la part de responsabilité qui revient à Charles VII ou à ses conseillers dans la prolongation d'un état de choses qui ressemble singulièrement à de l'indifférence, sinon à de l'ingratitude. Les données de l'histoire, sur ce point, sont trop incomplètes pour autoriser une sentence que la découverte de nouveaux éléments d'information obligerait peut-être à réformer. Il suffit, d'ailleurs, à notre tâche, de raconter les faits tels qu'ils sont parvenus à notre connaissance, dégagés des circonstances fort complexes dont l'appréciation exige une délicatesse et une sûreté de coup d'œil peu ordinaires.

Au commencement de 1450, Paris et Rouen étaient aux mains du roi de France. La possession de ces deux villes facilitait l'exécution d'un projet que Charles VII devait avoir à cœur depuis longtemps. Reviser l'odieux procès qui avait abouti à la condamnation et au supplice de Jeanne d'Arc, c'était venger la mémoire d'une innocente victime, et affermir du même coup les droits de la couronne hautement proclamés par la mission divine et l'héroïsme de la martyre. Pour atteindre sûrement ce double résultat, il fallait examiner sur place les actes du tribunal et les pièces du dossier, interroger les survivants, témoins ou acteurs dans les diverses péripéties du drame ; il fallait aussi le concours de l'Université, dont la rébellion et la

Digitized by Google

passion politique avaient exercé une si néfaste influence sur la marche et sur l'issue de l'affaire. De ce côté, l'obstacle n'existait plus : Charles VII était maître d'agir et de solliciter, avec quelque espoir de succès, l'agrément du Saint-Siège, sans l'autorité duquel nul n'avait le droit de réformer un jugement ecclésiastique de cette nature. Une information préalable était nécessaire : sans temporiser davantage, le roi l'ordonna. A cet effet, des lettres de commission furent délivrées, le 15 février, à maître Guillaume Bouillé, par les soins de la chancellerie restée à Rouen, tandis que le souverain était à l'abbaye de Jumièges.

Maître Guillaume Bouillé, doyen de la cathédrale de Noyon, était particulièrement apte à remplir les fonctions qui venaient de lui être confiées. Estimé du monarque pour son mérite et son dévouement qui lui avaient valu le titre honorifique d' « amé et féal conseiller », il jouissait auprès de l'université de Paris de la considération acquise par son agrégation aux docteurs de la faculté de théologie, et par les charges qu'il avait remplies au profit du corps universitaire.

Aussitôt l'enquête s'ouvrit : sept témoins furent cités à bref délai. Quatre d'entre eux, frère Isambard de la Pierre, frère Jean Toutmouillé, frère Martin Ladvenu, frère Guillaume Duval, appartenaient à l'ordre de saint Dominique, et demeuraient au couvent de Saint-Jacques, de Rouen. Les trois autres, maître Guillaume Manchon, maître Jean Massieu et maître Jean Beaupère, résidaient dans la ville, ou s'y trouvaient momentanément. Leurs dépositions, d'une importance considérable, pouvaient servir de base aux déterminations qu'on jugerait à propos de prendre au sujet de cette affaire. Reçues dans les journées du 4 et du 5 mars, elles furent sans retard transmises au roi et à son conseil, qui firent dresser un mémoire, consultèrent plusieurs théologiens et canonistes, et finalement durent attendre une occasion favorable de saisir le Saint-Siège.

Nous croyons que le mémoire dont il est ici question eut pour auteur Guillaume Bouillé. C'est le même qui a été inséré plus tard, avec une légère modification du pro-

Digitized by Google

tocole, dans le procès de réhabilitation. Il se trouve dans deux manuscrits : celui de d'Urfé (folio 113 verso), et celui coté 5.970 à la Bibliothèque nationale (folio 160 recto à 164 recto). Quicherat n'en reproduit que l'introduction (*Procès...* tome III, pp. 322-326). Le R. P. Ayroles l'a traduit presque intégralement dans son remarquable travail : *la vraie Jeanne d'Arc* (pp. 212 et suiv.). M. Lanéry d'Arc l'a édité d'après le texte du registre 5.970 (*Mémoires et consultations*, pp. 323-349).

Dans le manuscrit de d'Urfé, qui est, comme l'on sait, une rédaction d'essai du procès, il commenee ainsi : « Ad honorem et gloriam Regis regum qui causas defendit innocentium, *necnon ad exaltationem regis Francorum seu domus Franciæ, quæ nunquam legitur hæreticis favorem præbuisse aut quovis modo adhæsisse*, hunc codicillum summarie, licet rudi et indigesto sermone, ego Guillelmus Bouillé, decanus Noviomensis, theologorum omnium minimus, *regiæ celsitudini* exhibere dignum duxi, continentem brevia quædam et generalia advisamenta ex originali processu olim facto Rothomagi, contra Johannam, vulgariter Puellam nuncupatam, recollecta, ut ex eis aliqualis præbeatur occasio utriusque juris divini pariter et humani peritissimis doctoribus, latius ac peramplius inquirendi veritatem super iniquo judicio per defunctum D. Petrum Cauchon, tunc Belvacensem episcopum, taliter qualiter facto contra præfatam Johannam Puellam, pro tunc ad defensionem regni adversus violenter usurpantes militantem. » Les mots que nous avons reproduits en italiques — à savoir l'intention déclarée d'exalter le roi et la maison de France, et l'hommage fait de ce travail à la majesté royale, — montrent assez sous l'empire de quels sentiments il a été composé. Ils appartenaient certainement au texte original; ils ont été supprimés dans le Ms. 5.970, parce qu'ils ne concordaient plus avec la tournure nouvelle donnée au procès de réhabilitation, qui avait dépouillé son caractère politique pour revêtir des apparences d'ordre privé, la personne et les intérêts du roi s'étant effacés devant la requête directe de la famille de Jeanne d'Arc. Si le mémoire eût été écrit

Digitized by Google

seulement après l'enquête de 1452, comme les deux premières consultations de Théodore de Lellis et de Paul Pontanus par exemple, le reste du préambule serait, semble-t-il, rédigé d'autre façon, et la disposition de l'ensemble correspondrait davantage au *Summarium* de Bréhal. Quicherat a remarqué fort judicieusement que « le mémoire de Bouillé précéda tous les autres, même ceux des jurisconsultes romains ». Nous partageons complètement cette manière de voir, et, pour les motifs que nous venons d'indiquer, nous assignons à cet écrit la date de 1450.

En admettant qu'on ait tenté dès lors quelques démarches auprès du Pape, on ne pouvait guère compter sur un rapide succès. La diplomatie anglaise, avec la promptitude et l'habileté dont elle est coutumière, s'était efforcée de donner le change à l'opinion dans toute l'Europe. Par la voie officielle des ambassadeurs, elle avait informé les chancelleries étrangères de la capture, du jugement et de la punition de Jeanne d'Arc comme d'un fait de grande portée politique, comme d'un acte de haute justice qui sauvegardait les droits de l'Etat contre l'imposture et la superstition. Elle profita aussi des agissements officieux de ses partisans, parmi lesquels se distinguaient les membres de l'Université de Paris dévoués à la cause bourguignonne; ceux-ci, dans leurs relations avec les personnages ecclésiastiques ou laïques les plus influents, présentèrent les événements sous un faux jour, et accumulèrent les ombres autour de la mission divine de la Pucelle. La cour de Rome, circonvenue par les mêmes procédés de renseignements équivoques et de sollicitations puissantes, se défendit d'intervenir dans une question sur laquelle deux nations catholiques étaient divisées. Suivant les traditions de prudente expectative qu'une expérience séculaire a tant de fois justifiées, elle s'appliquait à tenir la balance égale entre les peuples chrétiens, afin de ne pas compromettre l'œuvre à peine affermie de l'extinction du schisme.

Les documents exhumés jusqu'ici de la poussière des archives ne nous apprennent pas si des négociations furent dès lors engagées directement avec le pape Nicolas V pour

Digitized by Google

obtenir son assentiment à la revision du procès. Il semble pourtant que des ouvertures faites à ce sujet au nom du roi de France, auraient dû laisser quelque trace dans la correspondance des ambassadeurs, dans les régestes pontificaux, ou dans les chroniques romaines. Quoi qu'il en soit, les circonstances mêmes qui paraissaient s'opposer à la réalisation de l'entreprise furent celles dont la Providence se servit pour la préparer et la mener à bien. Vivement préoccupé des intérêts majeurs de la chrétienté, le souverain pontife aspirait à rétablir parmi les princes d'Occident la concorde et l'union sans lesquelles il devenait impossible de lutter contre l'invasion musulmane. Il fallait d'abord ménager une paix durable entre la France et l'Angleterre. Tel fut l'objectif principal que se proposa Nicolas V, lorsqu'il résolut d'envoyer un légat à Charles VII.

Pour remplir une mission si délicate, dont les difficultés étaient encore accrues par la nécessité de toucher en même temps à plusieurs autres questions fort complexes et d'y faire prévaloir la salutaire influence du Saint-Siège, le cardinal d'Estouteville fut choisi. Son investiture officielle eut lieu par un bref du 13 août 1451. Aucun membre du sacré collége, aucun diplomate de la cour pontificale ne paraissait plus apte à réussir. Par son père, il appartenait à la meilleure noblesse de Normandie. Par sa mère, Marguerite d'Harcourt, il était proche parent de Charles VII. Si, comme tant d'autres cadets de famille, il avait embrassé la carrière cléricale par des considérations humaines, les éminentes qualités de sa nature et ses mérites personnels contribuèrent plus encore que sa naissance à lui frayer le chemin de la fortune et des dignités ecclésiastiques. Un long séjour auprès du pape Eugène IV lui avait fourni les occasions de prouver un sincère dévouement à sa patrie d'adoption. Mêlé à la plupart des grands événements de l'époque, il avait donné la mesure de son savoir-faire. Les éloges de ses contemporains ne lui ont pas manqué; et lors même qu'on enlèverait à leur témoignage une part d'exagération ou de flatterie, il resterait l'appréciation des souverains

Digitized by Google

pontifes qu'il a servis avec un zèle de bon aloi, et qui ne se sont pas fait faute de le combler de leurs faveurs.

On avait le droit d'espérer beaucoup de son adresse à manier les affaires. Quoiqu'il n'ait pas répondu sur tous les points à l'attente que l'on avait conçue, et qu'il ait échoué notamment dans ses efforts au sujet de la Pragmatique Sanction, dont Rome souhaitait ardemment l'abrogation, sa légation en France ne demeure pas moins la plus belle page de son histoire. Outre les sages et durables réformes qu'il introduisit dans l'université de Paris, il eut la gloire d'attacher son nom aux actes qui préparèrent la réhabilitation de Jeanne d'Arc.

Le légat prit-il de lui-même l'initiative de se renseigner exactement sur tout ce qui concernait la cause de la Pucelle, soit en vertu des instructions secrètes qu'il avait reçues du pape, soit dans le but de se concilier les bonnes grâces du roi, qui s'était tout d'abord montré froissé de sa venue? Faut-il au contraire attribuer à Charles VII les premières ouvertures qui déterminèrent le cardinal à user de ses pouvoirs extraordinaires pour préparer les voies à une solution favorable et vivement désirée? A défaut de documents démonstratifs, on peut, sans invraisemblance, préférer l'une ou l'autre opinion.

M. Fabre (*Procès de réhabilitation*..... tome I, p. 17) dit que le légat fut « sollicité par Isabelle Romée, la mère de Jeanne, qui réclamait auprès des autorités laïques et ecclésiastiques la réhabilitation de sa fille ». Nous mentionnons cette affirmation à titre de conjecture plus ou moins vraisemblable; mais elle ne nous paraît appuyée sur aucun document de l'enquête de 1452, et nous croyons, jusqu'à preuve du contraire, que le fait ne saurait passer pour historique.

Toujours est-il que, quatre mois environ après son arrivée en France, Guillaume d'Estouteville se rendait à Rouen, et de sa propre autorité comme légat du pape, ouvrait suivant les formes canoniques une nouvelle enquête, préambule nécessaire de la revision du procès. Son premier soin avait été de réclamer l'assistance de l'inquisiteur dominicain Jean Bréhal. Celui-ci était l'homme que la Pro-

Digitized by Google

vidence avait choisi pour être ici-bas l'instrument d'une juste réparation envers une innocente victime. Disons de suite ce que les faits proclameront éloquemment : il fut l'âme de la réhabilitation, et nous le verrons, durant une période de quatre années (1452-1456), déployer un zèle et une activité que les difficultés ni les fatigues ne rebutèrent jamais, et qui lui ont valu, avec la satisfaction du devoir accompli, la joie savoureuse d'avoir bien mérité de l'Eglise et de la patrie.

Ce religieux d'une science et d'une vertu peu communes, ce Français ardemment dévoué à la gloire et à la prospérité de son pays, ce justicier zélé pour la défense des faibles et le triomphe de l'innocence, est digne à plus d'un titre d'occuper une place d'honneur parmi les fils de saint Dominique. Jean Bréhal a droit à toutes nos sympathies; car il a plaidé la cause de Jeanne d'Arc avec une sollicitude incomparable ; il a effacé la flétrissure que des juges indignes de ce nom avaient infligée à l'envoyée de Dieu ; il lui a rendu l'estime qui convient à la sainteté, et, tout en fournissant à l'histoire de France des documents précieux sur les faits et gestes de la céleste libératrice, il a conservé les preuves authentiques sur lesquelles l'oracle infaillible de l'Eglise pourra s'appuyer pour constater les vertus d'une parfaite chrétienne et proclamer Bienheureuse la vierge de Domrémy.

R. P. Belon.

Digitized by Google

LES

PRÉTENTIONS RELIGIEUSES

DU DILETTANTISME

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT (1)

La modestie est sans doute une très petite vertu littéraire. Si elle comptait tant soit peu dans l'opinion du public lettré, il suffirait, je pense, pour déprécier certains ouvrages, de les désigner par leur titre. Il semble, au contraire, que les écrivains n'aient pas de plus grande ambition que de trouver des titres alléchants et pleins de brillantes promesses.

M. Anatole France vient de publier l'*Étui de nacre*. Le joli rapprochement de mots ! Rien qu'à les entendre on se figure quelque chose de chatoyant, de mystérieux et de précieux. On l'ouvre, cet étui, avec un sentiment de curiosité intense. N'éprouve-t-on pas quelque déception ?

L'*Étui de nacre* est tout simplement un recueil de contes. Mais ces contes ne ressemblent pas du tout aux gracieux petits récits que créa l'imagination de nos grand'mères et dont Perrault se fit le rédacteur officiel. Un écrivain de nos jours a soin de mettre dans la plus petite historiette une foule de choses profondes qui puissent exercer la perspicacité et aussi la science des lecteurs.

(1) L'*Étui de nacre*, par M. Anatole France.

Digitized by Google

C'est ainsi que M. Anatole France mêle à ses petits contes de la critique, beaucoup d'histoire, de la théologie, du spiritisme, de la philologie, de la philosophie et peut-être plusieurs autres sciences encore. Je voudrais ne parler que des récits qui touchent aux questions religieuses ; ils sont d'ailleurs les plus importants et de beaucoup les plus intéressants du recueil.

M. Anatole France nous donne des vies de saints et de saintes tout à fait exquises. Qu'on en juge par l'épisode suivant emprunté à la vie de sainte Oliverie et de sainte Libérette :

« Or, un jour que, seule dans la cuisine, Oliverie filait la laine sous le manteau de la cheminée, elle vit venir à elle une bête toute blanche, qui avait le corps d'une chèvre et la tête d'un cheval et qui portait sur le front une épée étincelante. Oliverie reconnut aussitôt quel animal c'était, et comme elle avait gardé son innocence, elle n'en fut pas effrayée, sachant que la licorne ne fait jamais de mal aux sages demoiselles. En effet, la licorne posa doucement sa tête sur les genoux d'Oliverie. Puis, retournant vers la porte, elle invita de l'œil la jeune fille à la suivre dehors.

« Oliverie appela aussitôt sa sœur ; mais quand Libérette entra dans la chambre, la licorne avait disparu, et ainsi Libérette, selon son désir, connut le vrai Dieu sans y avoir été contrainte par un signe.

« Elles allèrent toutes deux du côté de la forêt, et la licorne, redevenue visible, marchait devant elles. Elles suivaient pour tout chemin la piste des bêtes. Et il advint que, parvenues déjà très avant dans le bois, elles virent la bête traverser un torrent à la nage. Et quand elles parvinrent au bord, elles s'aperçurent qu'il était large et profond. Elles se penchèrent pour voir s'il ne se trouvait pas quelques pierres sur lesquelles elles pussent passer, et elles n'en découvraient aucune. Mais tandis qu'en s'appuyant sur un saule, elles contemplaient les eaux écumeuses, l'arbre s'inclina soudainement et les porta sans peine sur l'autre bord.

« Elles parvinrent ainsi à l'ermitage où saint Berteauld

Digitized by Google

leur fit entendre des paroles de vie. A leur retour, le saule en se redressant les porta sur l'autre rive. »

Le recueil de M. Anatole France contient un assez grand nombre de pages semblables qui sont tout à fait de nature à édifier les âmes naïves et pures. Pendant quelques instants, l'auteur a su vivre des rêves suaves de sacrifice, d'héroïsme surnaturel et de mortifications volontaires. Malheureusement, par vanité littéraire ou par scrupule d'honnête homme, M. France avertit les lecteurs de son agréable mystification. Outre que la précaution doit paraître superflue à un grand nombre de lecteurs, elle constitue, à mon sens, un nouvel acte d'irrévérence. Apposer, comme cela, sur son cabinet d'écrivain une enseigne qui indique à la clientèle une fabrique de vie de saints, c'est assez audacieux, mais peu convenable. Comment M. France, qui est assurément un homme fort poli, n'a-t-il pas compris l'incorrection d'un tel procédé? Il n'a sans doute pas remarqué quelle déplorable confusion il établissait entre l'histoire religieuse et le dilettantisme.

Le conte qu'il intitule *Scolastica* résume deux faits distincts appartenant à la plus belle hagiographie et relatés dans le bréviaire romain. Si l'on fait abstraction de certains détails matériels sur lesquels M. France insiste vraiment trop, son Injuriosus et sa Scolastica reproduisent, en le gâtant un peu, l'admirable dialogue de sainte Cécile et de saint Valérien. On connaît la célèbre légende :

« Cécile, vierge romaine d'illustre origine, élevée dès son âge le plus tendre selon les préceptes de la foi chrétienne, consacra à Dieu sa virginité; mais, dans la suite, on la donna en mariage à Valérien. La première nuit des noces, elle parla à son époux : Valérien, je suis sous la protection d'un ange qui garde ma virginité. C'est pourquoi il vous faut veiller à ne pas attirer sur vous la colère de Dieu. »

M. Anatole France complique les données si simples de la pieuse légende, il développe la pensée de son héroïne à la façon des rhéteurs anciens. Scolastica s'exprime comme un personnage des tragédies de Sénèque. « Quand je pleurerais tous les jours de ma vie, dit-elle à Injuriosus son

Digitized by Google

fiancé, je n'aurais pas assez de larmes pour répandre la douleur immense qui remplit mon cœur. J'avais résolu de garder toute pure cette faible chair et d'offrir ma virginité à Jésus-Christ. Malheur à moi qu'il a tellement abandonnée que je ne puis accomplir ce que je désirais! O jour que je n'aurais jamais dû voir! Voici que, divorcée avec l'Époux céleste qui me promettait le paradis pour dot, je suis devenue l'épouse d'un homme mortel et que cette tête qui devait être couronnée de roses immortelles est ornée ou plutôt flétrie de ces roses déjà effeuillées; hélas! ce corps qui, sur le quadruple fleuve de l'agneau, devait revêtir l'étole de pureté, porte comme un vil fardeau le voile nuptial. Pourquoi le premier jour de ma vie n'en fut-il pas le dernier! »

D'autres traits du récit de M. Anatole France font penser à saint Elzéar et à sainte Delphine. Il arrive alors que le lecteur, pour peu qu'il ait le goût des choses saintes ou seulement d'élévation de sentiments, se réjouit dans la partie supérieure de son âme et respire avec délices cette atmosphère virginale, surnaturelle et héroïque des premiers siècles de l'Eglise. Puis, brusquement, on sent se glisser dans le récit une ironie froide et mauvaise. Je ne puis même pas citer certains passages qui renferment des équivoques et des sous-entendus.

Ainsi, les impertinences voltairiennes succèdent, dans l'œuvre de M. Anatole France, aux prières les plus belles et les plus ardentes des âmes les plus saintes. Car, il ne peut pas y avoir de doute, l'auteur se moque de sa propre émotion. M. Renan a employé, en parlant de l'exégèse de Voltaire, un bien gros mot que je ne répéterai pas. M. France applique à l'hagiographie quelques-uns des procédés qui ont valu à Voltaire de bien tristes et peu durables succès dans l'exégèse. A lui de conclure.

Ce goût pour des mélanges aussi bizarres indique un très fâcheux état d'âme. La lecture des vies de saints telles que les donne l'Eglise peut produire sur les esprits cultivés une triple impression. Les catholiques acceptent tout simplement les faits que renferment les récits; les incrédules

Digitized by Google

genre XVIII^e siècle, les repoussent avec colère et dédain; les libres penseurs, plus modernes, les regardent comme des manifestations respectables d'une foi très intense. M. Anatole France est persuadé qu'il appartient à cette dernière catégorie; j'ose croire qu'il se fait illusion. Si un vrai philosophe prend à tâche d'apprécier le rôle historique du catholicisme, il le fait dans d'autres dispositions intellectuelles et avec une tout autre largeur de vues. M. Anatole France continue les agréables mystifications de M. Renan lorsqu'il s'égayait aux banquets celtiques. Que penser, par exemple, de cette pitoyable facétie sur Pilate, que M. Anatole France nous donne comme un aperçu historique?

Pilate vieilli cause avec son ami Lamia du temps où il exerçait en Judée les fonctions de procurateur. Lamia rappelle Magdeleine : « J'appris par hasard, dit-il, qu'elle s'était jointe à une troupe d'hommes et de femmes qui suivaient un jeune thaumaturge galiléen. Il se nommait Jésus, il était de Nazareth, et il fut mis en croix pour je ne sais quel crime. Pontius, te souvient-il de cet homme? Pontius Pilatus fronça les sourcils et porta la main à son front comme quelqu'un qui cherche dans sa mémoire. Puis, après quelques instants de silence : Jésus? murmura-t-il, Jésus de Nazareth? Je ne me rappelle pas. »

Pour apprécier à sa véritable valeur cette fantaisie, il suffit de se souvenir de l'Évangile. Pilate lutta longtemps, très longtemps, pour sauver le divin accusé que lui amenaient les Juifs. Il parlementa à plusieurs reprises avec la foule, il usa de ruse, il délivra Barabbas, il fit flageller Jésus pour attirer sur lui la compassion. De guerre lasse il céda, mais on sait avec quelle solennité vaine il tint à dégager devant tous sa responsabilité personnelle. Et cet homme que M. Anatole France nous présente comme un administrateur intègre, ne se serait pas souvenu de l'innocente victime qu'il n'avait pas su arracher à la mort! Voilà une singulière manière de faire de l'histoire subjective. Je n'ignore pas que M. France trouverait sans peine une réponse piquante. « Pourquoi aller soulever une grosse question historique à propos d'un petit conte bien inoffensif? » Je

Digitized by Google

répondrai à M. France qu'on ne prend pas pour sujet de contes le *Credo* des chrétiens. L'Eglise chante depuis des siècles : *Passus sub Pontio Pilato :* le Dieu fait homme a souffert sous Ponce Pilate. M. France croit très spirituel de dire aux catholiques : « L'événement que vous considérez comme le point central de votre histoire religieuse n'est qu'un petit fait divers ennuyeux », Pilate n'en avait pas même gardé le « souvenir ». Que le sceptique écrivain, amateur de psychologie subtile, cherche à comprendre le véritable état d'âme des catholiques, et il se rendra compte qu'il a gravement, oui, gravement offensé leur conscience religieuse. Après cela il sera infiniment moins important, mais il ne sera peut-être pas inutile de lui faire observer qu'il a manqué de goût.

Non content de fausser l'histoire et le dogme catholique, M. France dénature le sentiment religieux. Nos modernes « chrétiens de lettres » ont trouvé une formule assez curieuse : la piété sans la foi. M. France en fait en quelque sorte la base de son esthétique et de sa psychologie. Il n'est pas douteux en effet que les sentiments pieux n'aient leur charme propre et ne procurent des jouissances délicates. A ceux qui voudraient en faire l'expérience, on peut indiquer les hymnes et les prières du bréviaire ou les poésies de Jacopone de Todi, de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix. Les catholiques chantent tous les jours en l'honneur de la sainte Vierge une hymne dont la suavité mélancolique n'a jamais été surpassée. « Salut ô Reine, notre douceur, notre vie, notre espérance. » Seulement, il convient de ne pas oublier une chose très importante : la tige sur laquelle s'épanouissent les fleurs de la piété catholique porte en même temps les épines de la pénitence. De celles-ci M. Anatole France ne veut point. Il parle bien quelque part de la cabane de branchages construite par le père et le fiancé de sainte Euphrosine, mais comme on parlerait, dans un roman, d'une chaumière rustique. M. France ne voudrait pas s'attarder beaucoup sous ce toit peu hospitalier; il abrège d'ailleurs la description du peu confortable intérieur et il a bien soin de ne pas entrer dans les détails de

Digitized by Google

la vie monastique. Je gagerais que M. France n'a jamais visité une trappe ni une chartreuse. Un homme du monde qui habite un des plus beaux palais de Paris peut-il vraiment sentir les charmes d'une solitude austère — et, entendons-nous bien — absolue et définitive? Oui, sans doute, à peu près comme un enfant qui joue au Robinson dans une de ces îles en miniature qui font l'ornement des jardins somptueux. M. Anatole France se laisse piper par les mots; il fait un pastiche assez réussi, je l'avoue, de la langue mystique et il croit avoir rendu l'énergie, la vie profondément méditative et l'effrayante austérité des anachorètes. Les premiers frères mineurs qui depuis de longues années voyaient agir saint François d'Assise et vivaient de sa vie, n'avaient cependant pas une idée juste de la joie parfaite que donne le renoncement; le gracieux saint avait besoin de toute son éloquence pour la leur expliquer. Et ce sceptique incorrigible qui s'appelle M. Anatole France a la prétention de parler comme il convient, de la sublime folie de la croix, des extases, des saintes ivresses, de l'abnégation et du sacrifice!

Il serait facile à M. France de toucher, pour ainsi dire, du doigt ses contresens. Dans tous les sentiments de piété qu'il analyse s'insinue je ne sais quelle volupté consciente et mauvaise. La vieille fille dévote qui durant la messe des ombres rappelle au chevalier un passé coupable, réédite avec complaisance une faute grave, bien plus qu'elle ne manifeste une contrition vraie. Cela est absolument le contraire de la piété et de la chasteté; l'auteur ne s'en doute guère ou du moins ne paraît pas s'en soucier.

A une piété bizarre et sensuelle, M. France mêle l'idée de la mort. Il joue avec la mort, il couvre de fleurs son rictus grimaçant ou le dissimule sous les grâces morbides d'un amour passionné. Les intrigues qui se nouaient dans les prisons de la Terreur et jusqu'au pied de l'échafaud ont beaucoup d'attraits pour M. France. Mais sur les lecteurs qui se préoccupent de morale et même de patriotisme, ces sortes de récits produisent — surtout après réflexion — une profonde impression de tristesse et presque de dégoût.

Digitized by Google

En recherchant ainsi cette alliance monstrueuse du mysticisme, de la sensualité et de la mort, M. France se montre bien le disciple de M. Renan. Mais où le maître et l'élève se trompent également, c'est lorsqu'ils paraissent considérer ce genre d'études comme un plaisir intellectuel d'un ordre très élevé. M. France s'applique à analyser l'état d'âme des différentes époques auxquelles il emprunte ses récits, et malgré la modestie trop souvent étalée de son scepticisme, peut-être croit-il y réussir. Mais les flagellants du moyen âge et certains jansénistes du XVIII^e^ siècle avaient devancé l'auteur de l'*Abbesse de Jouarre*. M. France regarde-t-il ces précurseurs de son maître comme des intellectuels distingués ?

Parfois cependant l'écrivain trouve la note juste ; le conte intitulé *Gestas* est un petit chef-d'œuvre d'observation délicate et ironique. Tout le monde connaît le poète dont M. Anatole France nous décrit les fort amusantes mésaventures. Mais que prouve ce récit ? Tout simplement que M. France a de l'esprit, qu'il narre agréablement et qu'il a très bien compris l'âme d'ailleurs un peu rudimentaire de Paul Verlaine. L'histoire du *Jongleur de Notre-Dame* se rapproche davantage de la vérité humaine et religieuse.

« Un pauvre jongleur du nom de Barnabé avait été reçu par charité dans un couvent très distingué et très pieux ; il y était même devenu religieux. Autour de lui ses frères, sculpteurs, peintres, poètes érudits, célébraient à l'envi la gloire de la sainte Vierge. Barnabé se lamentait de son ignorance et de sa simplicité. Il cherchait le moyen, sans pouvoir le trouver, de servir la gloire de sa Dame qui est aux cieux, et il s'affligeait chaque jour davantage, quand, un matin, s'étant réveillé tout joyeux, il courut à la chapelle et y demeura pendant plus d'une heure. Il y retourna l'après-dîner.

« Et à partir de ce moment, il allait chaque jour dans cette chapelle à l'heure où elle était déserte et il y passait une grande partie du temps que les autres moines consacraient aux arts libéraux et aux arts mécaniques. Il n'était plus triste et il ne gémissait plus.

Digitized by Google

« Une conduite si singulière éveilla la curiosité des moines.

« On se demandait, dans la communauté, pourquoi le frère Barnabé faisait des retraites si fréquentes.

« Le prieur, dont le devoir est de ne rien ignorer de la conduite de ses religieux, résolut d'observer Barnabé pendant ses solitudes.

« Un jour donc que celui-ci était renfermé, comme à son ordinaire, dans la chapelle, dom prieur vint, accompagné de deux anciens du couvent, observer, à travers les fentes de la porte, ce qui se passait à l'intérieur.

« Ils virent Barnabé qui, devant l'autel de la sainte Vierge, la tête en bas, les pieds en l'air, jonglait avec six boules de cuivre et douze couteaux. Il faisait, en l'honneur de la sainte mère de Dieu, les tours qui lui avaient valu le plus de louanges. Ne comprenant pas que cet homme simple mettait ainsi son talent et son savoir au service de la sainte Vierge, les deux anciens criaient au sacrilège.

« Le prieur savait que Barnabé avait l'âme innocente; mais il le croyait tombé en démence. Ils s'apprêtaient tous trois à le tirer vivement de la chapelle, quand ils virent la sainte Vierge descendre les degrés de l'autel pour venir essuyer d'un pan de son manteau bleu la sueur qui dégouttait du front de son jongleur.

« Alors le prieur, se prosternant le visage contre la dalle, récita ces paroles :

« Heureux les simples, car ils verront Dieu !

« Amen ! répondirent les anciens en baisant la terre. »

Ici, du moins, le lecteur éprouve un plaisir pur et sain et vraiment élevé. Si, pendant que le cœur de M. Anatole France lui a dicté ces pages touchantes, son esprit a raillé, c'est tant pis pour l'auteur. Nous jouissons délicieusement, nous simplistes, de la délicatesse d'âme du pauvre jongleur, et nous gardons quand même à son mécréant biographe une certaine reconnaissance.

Au reste, point n'est besoin d'expliquer à M. France ses responsabilités morales ; il sait qu'il a beaucoup à se faire pardonner. Aussi plaide-t-il, dans un conte ingénieux, les circonstances atténuantes.

Digitized by Google

« En cheminant à travers bois, le jour de Pâques, un saint ermite du nom de Célestin rencontre un faune nommé Amycus, il l'introduit dans son oratoire.

« Prosternons-nous, dit l'ermite, et chantons *Alleluia*, « car il est ressuscité. Et toi, créature obscure, reste age- « nouillé pendant que j'offrirai le sacrifice. »

« Mais le faune, s'approchant de l'ermite, lui caressa la barbe et dit :

« Bon vieillard, tu es plus savant que moi et tu vois « l'invisible. Mais je connais mieux que toi les bois et les « fontaines. J'apporterai au dieu des feuillages et des fleurs. « Je sais les berges où le cresson entr'ouvre ses corymbes « lilas, les prés où le coucou fleurit en grappes jaunes. Je « devine à son odeur légère le gui du pommier sauvage. « Déjà une neige de fleurs couronne les buissons d'épine « noire. Attendez-moi, vieillard. »

« En trois bonds de chèvre il fut dans les bois et, quand il revint, Célestin crut voir marcher un buisson d'aubépines. Amycus disparaissait sous sa moisson parfumée. Il suspendit des guirlandes de fleurs à l'autel rustique ; il le couvrit de violettes et dit gravement :

« Ces fleurs, au dieu qui les a fait naître. »

« . . . . . Depuis ce jour, Célestin et Amycus vécurent de compagnie. L'ermite ne parvint jamais, malgré tous ses efforts, à faire comprendre au demi-homme les mystères ineffables.... La colline qu'ils habitaient est devenue un lieu de pèlerinage, et les fidèles y vénèrent la mémoire bienheureuse des saints Amic et Célestin. »

Ou je me trompe fort, ou Amycus c'est M. Anatole France. Qu'il ait de la sympathie pour le catholicisme, nous le reconnaissons jusqu'à un certain point ; mais que, pour avoir apporté quelques fleurs à nos autels, il mérite d'être canonisé comme les vrais anachorètes, la prétention est un peu forte. L'histoire d'Amycus et de Célestin telle que nous la donne M. France, encore qu'elle ne manque pas d'intérêt, ne relève même pas du folk-lore, elle appartient au domaine de la pure fantaisie.

Toutefois, puisque M. Anatole France aime les histo-

Digitized by Google

riettes, je me permettrai de lui en rappeler une où il pourra se reconnaître plus aisément que dans la légende d'Amycus et de Célestin.

La mère de Fontenelle était, dit-on, très douce et pieuse autant que douce. Elle faisait à son fils sur son incrédulité des remontrances fréquentes, mais sans se départir jamais de ses habitudes de calme. « Mon fils, lui disait-elle, avec une exquise mansuétude, vous serez damné. »

Loin de moi la pensée de préjuger l'avenir éternel de M. Anatole France. Mais tout en reconnaissant ce qu'il y a de louable dans quelques-unes de ses intentions, on a le droit de condamner nettement son œuvre. Certes, nous aurions tort de ne pas le traiter avec mansuétude. M. France se montre toujours souriant, toujours très aimable. Voilà pourquoi on est tenté d'en agir avec lui comme Mme Fontenelle avec son fils, et de lui dire : « Monsieur, votre œuvre est très agréable, elle témoigne de bien enviables qualités littéraires, mais elle est de nature à fausser l'esprit et à corrompre la sensibilité des jeunes lecteurs. »

Abbé DELFOUR.

Digitized by Google

LE

NAVIRE DE COMBAT

ET LA

GUERRE NAVALE

I

« Vous vous battrez avec d'autres instruments, mais vous ne vous battrez pas autrement qu'au temps des Duquesne et des Ruyter. La ténacité, le sang-froid, la promptitude dans les décisions, resteront toujours les qualités maîtresses de notre métier. La tactique change; les armes, la composition des armées la transforment. Et cependant, si Alexandre, si Annibal, César ou Napoléon revenaient au monde, je vous conseillerais encore de les mettre à la tête de vos légions, sans même prendre le temps de les faire passer par l'école de guerre (1). » Voilà ce qu'on lit dans le dernier ouvrage écrit, presque à la veille de sa mort, par un marin expérimenté, par un écrivain militaire éminent, l'amiral Jurien de la Gravière. C'est en quelque sorte son testament *professionnel*, la pensée en laquelle se résument tous les enseignements qu'a puisés, dans des études poursuivies sans relâche pendant une longue carrière, sa pers-

(1) Vice-amiral Jurien de la Gravière, *la Flottille de l'Euphrate*, p. 143.

Digitized by Google

picace intelligence, largement ouverte pourtant aux idées les plus neuves et les plus hardies.

Oui, la tactique change, et néanmoins, sur mer comme sur terre, *on ne se battra pas autrement que jadis.* Cette double vérité ne peut sembler paradoxale qu'aux personnes qui confondent les deux éléments, intimement connexes mais distincts, dont se compose l'art de la guerre : la *tactique* et la *stratégie.*

Sur mer comme sur terre, la tactique, nous disent les écrivains militaires les plus autorisés, est l'art *d'employer de la manière la plus utile, sur un champ de bataille donné, les forces dont l'on dispose.* C'est là, et là seulement, que les instruments d'attaque et de défense — les *armes* proprement dites — trouvent leur emploi : artillerie et cuirasse, éperon et cloisonnage de la coque, torpilles et filets protecteurs, telles sont aujourd'hui les armes principales, tant offensives que défensives, des navires de combat.

Sur mer comme sur terre, la stratégie est l'art *de déterminer les points décisifs du théâtre de la guerre et les lignes ou routes générales suivant lesquelles les armées doivent se mouvoir pour y arriver.* Et la stratégie a, non plus ses *armes* comme la tactique, mais ses moyens propres : les principaux, dans toute guerre navale, sont la vitesse, la bonne tenue à la mer, le rayon d'action et *l'habitabilité,* en un mot ce que nous appellerons les *qualités nautiques* du navire, par opposition aux *qualités purement militaires,* que la tactique seule peut utiliser.

Or, si ces dernières se transformant avec les armes entraînent forcément ainsi de profonds changements dans la tactique, les premières — les qualités nautiques — constituent au contraire les bases immuables de la stratégie navale, dont, par suite, les principes fondamentaux ne peuvent subir aucune modification. En effet, au temps de Doria, au temps de Duquesne, au temps de Nelson, tout comme à l'heure actuelle, la supériorité de vitesse, la faculté de tenir la mer mieux que l'adversaire et de la tenir plus longtemps, d'offrir en outre plus de bien-être à l'équipage, ont été et sont encore les qualités nautiques essen-

Digitized by Google

tielles du navire de combat, qualités lui permettant de se porter le plus rapidement possible *sur les points décisifs du théâtre de la guerre*, et de parcourir avec la moindre perte de forces les *routes générales suivant lesquelles il doit se mouvoir pour y arriver*, autrement dit, lui permettant de remplir en son entier le but de la stratégie.

Donc, nous le répétons, *si la tactique change « avec les armes et la composition des flottes », la stratégie reste invariable, au moins dans ses lignes principales.*

C'est pour avoir oublié ou méconnu ce primordial et grand principe que les auteurs d'un certain nombre d'études où de livres — quelques-uns fort remarquables — où se trouvent exposées les doctrines de la *jeune école maritime*, se sont égarés à la poursuite d'un but irréalisable, et voici comment : ils ont assigné au rôle du torpilleur une importance exagérée, ils ont voulu sacrifier à la vitesse presque toutes les autres qualités du navire de combat, ils ont admis que sur le bâtiment de leurs rêves l'homme doit être complètement subordonné à la machine ou même être remplacé par elle, ils ont enfin préconisé un système de guerre qui, s'il était appliqué, nous ramènerait aux pires époques de la barbarie. Nous allons essayer de prouver que ce sont là autant d'erreurs inconciliables avec certaines nécessités qu'a toujours imposées et qu'imposera toujours la stratégie navale. Dans cette démonstration nous ferons tous nos efforts pour n'abuser, ni de la méthode synthétique beaucoup trop prônée aujourd'hui en pareille matière, ni de ces affirmations qui, tendant à se substituer aux enseignements d'une longue expérience, rentrent absolument dans le domaine de l'hypothèse et n'ont rien du caractère scientifique que l'on essaie vainement de leur attribuer.

II

Dès que l'ingénieur anglais Thornycroft eut conçu et réalisé le premier bateau torpilleur de grande marche, les

Digitized by Google

officiers de toutes les marines militaires reconnurent qu'un nouveau et très redoutable instrument de guerre venait de faire son apparition. S'il y eut tout d'abord quelques rares sceptiques, leur dédain ou leurs objections ne tinrent pas contre l'évidence du rôle très important que remplirent une demi-douzaine de bateaux torpilleurs russes dans les événements qui eurent pour théâtre, en 1877 et 1878, les eaux du Danube et de la mer Noire. Mais alors se forma une école d'officiers généralement jeunes, ardents, ambitieux, qui basèrent tout un nouveau système de guerre navale sur l'emploi presque exclusif du torpilleur aidé de son similaire — du moins à ne considérer que la coque — le bateau-canon. Cette école trouva un chef d'une incontestable valeur, malgré ses fautes comme ministre, l'amiral Aube, et de plus un apôtre d'un réel talent, M. G. Charmes. Celui-ci eut des imitateurs. Accueillie dans les revues les plus en vogue, délayée, commentée, exaltée dans d'innombrables articles de presse, la nouvelle doctrine fit rapidement son chemin. Ayant emprunté à l'Allemagne la célèbre maxime qui veut qu'en tout et partout, quand la guerre sévit, *la force prime le droit*, elle compta des adeptes à l'étranger; chez nous elle triompha complètement quand l'amiral Aube devint ministre. Ce triomphe fut de courte durée, et l'on ne peut que s'en applaudir. Il eut néanmoins deux conséquences excellentes : il permit de délimiter clairement, aux yeux de tout marin non prévenu, le véritable rôle du torpilleur ; il permit aussi de constater que, depuis nombre d'années, la France se faisait illusion sur la force réelle de sa flotte, et qu'après avoir conjuré le *péril terrestre* par tous les moyens en son pouvoir, elle devait, sans perdre un moment, prendre des mesures efficaces contre le *péril maritime*.

Après la chute du ministère dont faisait partie l'amiral Aube, la *jeune école* ne désarma point. Obligée dans la pratique de renoncer à son *intransigeance*, elle maintint obstinément en théorie les exagérations de sa doctrine, tout en essayant de cacher ses propres contradictions, chaque jour plus évidentes, sous de continuelles attaques,

Digitized by Google

quelquefois d'une extrême violence, contre la prétendue routine de ses adversaires. De là vient qu'aujourd'hui encore beaucoup de personnes se font, croyons-nous, une idée fausse de ce que doit être le véritable bateau torpilleur, et du rôle tout spécial qu'il est appelé à remplir.

Vitesse, nombre et invisibilité (relative bien entendu), tels sont les trois conditions que tous les marins regardèrent au début, et que l'on doit regarder encore, comme indispensables au succès du bateau torpilleur. Or, de ces trois conditions, les deux dernières entraînent nécessairement la petitesse des dimensions. En effet, pour une somme d'argent déterminée on ne peut avoir un grand nombre de bateaux que si le prix de chacun d'eux est modique, et, d'autre part, plus la coque du torpilleur sera petite moins elle sera visible pour les pointeurs des canons à tir rapide de l'ennemi. Il est donc permis de l'affirmer : les chances de succès d'un engin de cette espèce diminuent à mesure que sa capacité augmente, autrement dit c'est au grand détriment de ses qualités *purement militaires ou tactiques* qu'on essaie de lui donner les qualités surtout *nautiques ou stratégiques* — *endurance* (conservation prolongée de la vitesse), bonne tenue à la mer, *habitabilité*, rayon d'action étendu — qui lui seraient cependant indispensables pour suivre loin de nos côtes les grands navires de combat — cuirassés et croiseurs.

Du désir, impossible à réaliser, de construire un instrument de guerre remplissant ces conditions contradictoires est né le *torpilleur de haute mer*. A l'heure actuelle, c'est une coque très légère de 100 à 150 tonneaux — plus qu'un bateau et moins qu'un navire — armée généralement de trois ou quatre tubes lance-torpilles et d'un nombre à peu près égal de toutes petites pièces à tir rapide ; capable, par très beau temps, d'être un bon auxiliaire du cuirassé d'escadre — plutôt, du reste, comme éclaireur ou comme contre-torpilleur que comme torpilleur — mais perdant du même coup qualités militaires et qualités nautiques dès que la mer grossit : le tir de ses torpilles devient alors très incertain, sinon impossible, sa vitesse tombe au-dessous du

Digitized by Google

médiocre, tous ses organes et son personnel lui-même fatiguent énormément. En toute circonstance, d'ailleurs, son rayon d'action, par suite de l'exiguité de ses approvisionnements, est beaucoup plus restreint que celui des grands bâtiments qu'il accompagne. Le *torpilleur de haute mer* est une conception forcément bâtarde, condamnée d'avance à demeurer stérile.

Quant aux navires — véritables *navires*, ceux-ci, du fait de leurs dimensions — appelés éclaireurs, avisos ou croiseurs *torpilleurs*, on se demande vainement pourquoi ce dernier qualificatif est venu s'ajouter à leurs noms génériques. Prenons un exemple. Le *croiseur torpilleur* le *Condor*, de 1.200 tonneaux, est armé de cinq tubes lance-torpilles et de sept petites pièces à tir rapide. En quoi diffère-t-il essentiellement du *croiseur* — sans aucun qualificatif — le *Forbin*, de 1.800 tonneaux, armé de quatre tubes lance-torpilles et de dix petits canons de même espèce que les siens? En réalité, ces deux navires ont, à très peu de chose près, les mêmes moyens d'attaque et de défense.

Cet exemple montre bien qu'en dehors des bateaux, des simples *bateaux* rapides de 20 à 70 tonneaux, basant leur force offensive comme leur force défensive sur la vitesse, le nombre et l'invisibilité relative, *il ne peut y avoir de torpilleur proprement dit*. Le bateau torpilleur *autonome*, comme le bateau-canon *autonome*, propre à remplir toutes les missions, à faire la guerre du large aussi bien que la guerre de côtes, est une pure chimère née de l'exagération d'une idée juste et féconde. Du moment où ce bateau, afin d'étendre son rayon d'action, se transforme en navire par l'accroissement forcé de ses dimensions, il renonce à deux de ses trois qualités tactiques indispensables — le nombre et l'invisibilité — et se voit « contraint de protéger ses organes essentiels en augmentant l'épaisseur de ses tôles, en se cuirassant, lui, le contempteur des cuirassés (1) ». En même

(1) *** *La tactique de marche d'une armée navale*, *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1890, p. 551.

Digitized by Google

temps son pont se garnit d'artillerie, son avant s'arme d'un éperon : on n'a plus sous les yeux un torpilleur, on a un navire quelconque, éclaireur, aviso ou croiseur.

C'est vainement aussi que l'on a invoqué le fameux principe *de la division du travail*, pour préconiser la substitution du bateau torpilleur et du bateau-canon aux grands navires de la flotte actuelle. Au dire de la *jeune école*, l'application nécessaire de ce principe conduirait à construire des coques de petites dimensions et toutes du même type, à ne munir chacune d'elles que d'une seule arme — canon, torpille automobile ou torpille portée (remplaçant l'éperon) — puis à constituer par la réunion des trois bateaux ainsi obtenus *l'unité de combat*, qui suffirait à toutes les tâches. Idée fausse s'il en fut jamais ! Comme l'a écrit le ministre de la marine des Etats-Unis en une phrase aussi claire que concise : si l'on veut appliquer logiquement en pareille matière le principe de la division du travail, il faut au contraire « construire des bâtiments de différents types pour des objectifs différents, chacun d'eux étant ce qu'il y a de mieux dans l'espèce (1) » ; tel navire pour la guerre d'escadre, tel autre pour la guerre de course, tel autre encore pour la guerre de côtes. Et, de même que jadis la galère portait à la fois des canons, un éperon et des soldats prêts à sauter sur le pont de l'ennemi, de même, aucun motif plausible n'existe pour qu'aujourd'hui le navire de combat, quand ses dimensions le lui permettent, ne soit pas muni de toutes les armes qui peuvent lui être utiles. Aussi qu'est-il arrivé ? Bien loin que le cuirassé ait été *virtuellement tué* (2) par le torpilleur « minuscule », ainsi qu'on l'avait proclamé avec tant d'assurance, ce monstre des mers est encore regardé partout comme indispensable pour constituer le noyau des flottes militaires. Et nous avons vu s'accroître progressivement ses dimensions aussi bien, du reste, que celles du croiseur protégé et que celles

(1) *Rapport annuel du secrétaire de la marine au Congrès*, année 1890.
(2) G. Charmes, *les Torpilleurs autonomes et l'avenir de la marine*, p. 163. — *la Réforme de la marine*, p. 146.

Digitized by Google

du torpilleur lui-même! Il est certain que l'on s'arrêtera dans cette voie; déjà semble enrayée la tendance à construire des coques de plus en plus grandes, à fabriquer des canons plus gros et des cuirasses plus épaisses; définitivement vaincue, non par la torpille, mais par le boulet à grande capacité chargé d'explosifs d'une puissance irrésistible, la cuirasse proprement dite disparaîtra peut-être dans un avenir peu éloigné. Mais *tant qu'on fera la guerre sur mer, les nécessités de la stratégie exigeront impérieusement que l'on construise des bâtiments « de différents types pour des objectifs différents »; ayant les dimensions d'un vrai navire et pourvus de toutes les armes utilisables, s'ils sont destinés à se porter au besoin sous toutes les latitudes et à combattre loin des côtes; puisant au contraire leur principale force dans le nombre et l'invisibilité relative, s'ils ont pour unique mission de défendre ces mêmes côtes, leur petitesse entraînant alors pour eux la spécialisation de l'armement.*

III

Si l'on s'en rapportait à certains écrits, la *jeune école maritime* aurait fait une véritable découverte, aurait mis au jour un principe tout nouveau, en proclamant que la supériorité de vitesse est l'un des principaux facteurs du succès à la guerre, soit pour une escadre, soit pour un navire isolé. Allant plus loin, quelques-uns soutiennent que la vitesse par elle-même est aujourd'hui une *arme* primant toutes les autres, en même temps qu'une qualité stratégique à laquelle doivent être sacrifiées sans hésitation une bonne partie de celles qui étaient considérées jusqu'à présent comme essentielles pour le navire de combat. Or, il est facile de prouver qu'à toute époque la supériorité de la marche a constitué sur mer le premier peut-être des avantages stratégiques, et, d'autre part, l'expérience a déjà montré qu'il serait imprudent de dédaigner certaines qualités du navire

Digitized by Google

de combat, les unes nautiques, les autres militaires, moins brillantes à première vue mais plus solides que la vitesse.

L'histoire maritime nous permet de baser la première de ces deux propositions sur des arguments irréfutables; inutile pour cela de remonter bien loin dans le passé. Si vers la fin du siècle dernier, pendant la guerre de l'indépendance américaine, nos marins et leurs alliés ne purent remporter aucune victoire décisive, on en découvre sans peine la principale cause dans le fait suivant : quelques-uns à peine de nos vaisseaux étaient doublés en cuivre, tandis que les vaisseaux anglais l'étaient presque tous; de là pour ces derniers une supériorité considérable dans la marche. On devine quel en fut le résultat : chaque fois que nos escadres, ayant pour elles l'avantage du nombre, eurent occasion de poursuivre l'ennemi, elles ne purent l'atteindre. Ce fut ainsi, qu'en 1779, d'Orvilliers et Cordova chassèrent vainement, dans la Manche, la flotte de l'amiral Hardy; que le 29 avril 1781, en vue de la Martinique, de Grasse, à la tête de 26 vaisseaux, ne put contraindre au combat les 19 vaisseaux de Hood; que l'année suivante, une première fois, le 12 juillet, à l'entrée de la Manche, une seconde fois, le 11 octobre, à la sortie du détroit de Gibraltar, nos forces navales unies à celles de l'Espagne virent la flotte de l'amiral Howe leur échapper sans la moindre peine. Et, chose tout aussi triste à constater : ce fut pour la même cause que le célèbre Rodney atteignit très facilement, en 1781, près du cap Finistère, 9 vaisseaux espagnols dont 2 seulement purent échapper à la destruction ou à la capture; pour la même cause encore que, le 12 décembre de la même année, non loin d'Ouessant, l'anglais Kempenfeld, avec 12 vaisseaux, enleva impunément, sous les yeux de Guichen qui en avait 19, 20 navires du convoi escorté par cet amiral français.

L'histoire des guerres maritimes de la République et de l'Empire présente, à toutes ses pages, des faits non moins convaincants. Seulement, la constante infériorité de la marche de nos vaisseaux à cette époque n'est plus due au même motif : elle provient de leur état de délabrement et

Digitized by Google

de l'incapacité des officiers qui les commandent. Parmi tant d'événements venant à l'appui de notre thèse, contentons-nous d'en rappeler deux ou trois.

Le 18 janvier 1795, Villaret-Joyeuse, avec 12 vaisseaux, poursuit en vain les 5 vaisseaux de Cornwallis; ce premier insuccès est cause que trois jours plus tard il se voit lui-même chassé et atteint, près de Groix, par les 17 vaisseaux de lord Bridport : 3 de ses navires sont enlevés et le reste de son escadre ne s'échappe que grâce au voisinage de Lorient.

Au mois de septembre 1798, la division du capitaine Bompart, composée d'un vaisseau et de huit frégates, sort de Brest pour porter des troupes en Irlande. C'est bien inutilement que son chef essaie de se débarrasser des éclaireurs ennemis qui, sans cesse, observent sa marche : *aucun de ses propres bâtiments ne peut les gagner de vitesse.* Il en résulte qu'avant d'arriver à sa destination notre malheureuse escadre est chassée par des forces supérieures auxquelles ses mouvements ont été signalés et, toujours par suite de la mauvaise marche de ses navires, capturée presque tout entière.

Sept ans plus tard, sous l'Empire, quel est encore le principal motif qui fait avorter la fameuse campagne maritime de 1805 conçue par Napoléon en vue d'ouvrir à ses troupes la route de l'Angleterre? Pourquoi Villeneuve ne peut-il tromper jusqu'à la fin ses adversaires sur sa véritable destination, ni éviter la rencontre de Calder près du cap Finistère, ni pénétrer dans la Manche afin de couvrir le passage de la flottille de Boulogne? Pourquoi? surtout parce que Villeneuve, retardé par la détestable marche de quelques-uns de ses vaisseaux, met 37 jours à se rendre de Gibraltar aux Antilles, tandis que Nelson accomplit la même traversée en 23 jours; parce qu'un aviso anglais, le *Curieux*, rencontrant par hasard notre flotte lors de son retour vers l'Europe, peut en donner avis dès le 9 juillet à l'amirauté britannique, tandis que Villeneuve, arrivé seulement le 22 juillet à 50 lieues du cap Finistère, y rencontre Calder expédié à sa recherche grâce aux renseignements

Digitized by Google

fournis par le *Curieux;* enfin parce qu'ensuite l'amiral français, renforcé par les vaisseaux qui l'attendaient au Ferrol et à la Corogne, ne peut, à cause de la déplorable lourdeur d'une partie de sa flotte, remonter vers le nord contre le vent soufflant de ce côté ! (1)

Voilà certes assez d'exemples caractéristiques, de raisons probantes, mettant en pleine évidence ce fait que la supériorité de vitesse, au temps de la marine à voiles, exerçait déjà une influence prépondérante sur les résultats de toute opération stratégique.

Les avantages que cette supériorité procure aujourd'hui sont absolument de même nature et ne nous paraissent, à vrai dire, ni plus grands ni moindres : il suffit, pour s'en convaincre, de lire les nombreux écrits où l'on s'efforce de faire ressortir leur importance. Malheureusement, voici ce qui est arrivé. L'esprit stimulé, violenté en quelque sorte par les exagérations de la doctrine nouvelle, les constructeurs de navires n'ont souvent obtenu la vitesse extraordinaire qui leur était impérieusement demandée qu'au détriment de deux autres qualités essentielles et connexes entre elles : solidité de la coque et *endurance* de la machine, c'est-à-dire faculté pour celle-ci de fonctionner longtemps à une allure rapide, sans fatigue, sans risques exceptionnels d'avaries, même par mauvais temps. En effet, point n'est besoin d'être marin pour comprendre qu'une coque légère, entraînée par un moteur très puissant, fléchira, se tordra à tout moment sous l'action de fortes lames au-devant desquelles elle courra avec une rapidité presque vertigineuse ; par suite aussi, les divers organes de sa machine se désajusteront, éprouveront des chocs et des frottements durs, d'où sortira forcément quelque grosse avarie. *Trop de che-*

(1) Aux lecteurs qu'intéresse l'histoire de notre vieille marine — histoire où la marine nouvelle peut encore trouver, quoi qu'on dise, des enseignements, — nous ne saurions trop recommander trois volumes, beaucoup trop peu connus, même des marins, et dus à la plume de M. le capitaine de vaisseau E. Chevalier : *Histoire de la marine française pendant la guerre de l'indépendance américaine* (1 volume) et *Histoire de la marine française sous la première république, le consulat et l'empire* (2 volumes). Hachette et Cie, éditeurs.

Digitized by Google

vaux dans la même écurie! Telle est l'expression pittoresque, mais juste, dont un marin anglais s'est servi pour définir cette tendance à rechercher une vitesse extraordinaire, sans tenir compte des conditions qui seules permettent d'y joindre l'*endurance*.

Tant qu'il s'est agi uniquement de construire des bateaux, de simples *bateaux* torpilleurs *extra* rapides, destinés à la défense immédiate des ports et des rades, on a pu ne songer pour ainsi dire qu'à la vitesse. En effet, l'action de ces bateaux devant toujours rester locale, s'exercer dans un cercle extrêmement restreint, ils n'ont besoin d'aucune grande qualité stratégique : la supériorité de vitesse, elle-même, est chez eux une qualité purement tactique, car, si elle leur est indispensable sur le champ de bataille, elle ne l'est guère que là et pendant un temps très court. On a donc pu sans inconvénient lui sacrifier l'*endurance*.

Mais tout l'inverse a lieu quand il s'agit d'un navire destiné à la guerre du large, dont, par conséquent, l'action sur le champ de bataille peut être précédée de manœuvres stratégiques à *grands rayons*, de courses à la fois rapides et longues. En pareil cas, nous ne saurions trop le répéter, la bonne tenue à la mer, l'*habitabilité*, l'*endurance*, doivent marcher de pair avec la vitesse, même au prix de quelque sacrifice du côté de celle-ci. Voilà ce qu'ont surabondamment démontré les grandes manœuvres exécutées depuis trois ou quatre ans par nos escadres et surtout par celles de l'Angleterre. A ce point de vue, l'expérience est complète, sans qu'il soit besoin d'attendre pour elle la sanction de véritables opérations de guerre.

Au reste, la vitesse, pour les grands navires de combat, est une qualité bien plus stratégique que tactique. En effet, on admet généralement que, sur un champ de bataille, les cuirassés, sauf pendant de courts instants, ne devront pas marcher à leur plus rapide allure. En pareille circonstance, leurs facultés d'évolution, la promptitude de leurs mouvements giratoires, notamment pour donner ou pour éviter un coup d'éperon, acquerra beaucoup plus d'importance que la supériorité de marche, si précieuse au contraire — quand

Digitized by Google

l'*endurance* se joint à elle — dans les opérations stratégiques de toute espèce. On a donc eu tort, à notre avis, de ranger la vitesse au nombre des *armes* proprement dites du navire de combat, au même titre que l'éperon, le canon ou la torpille; on a eu tort surtout d'écrire que, parmi ces armes, elle occupe aujourd'hui le premier rang.

Pour résumer ce chapitre, nous dirons : 1° *c'est une erreur de croire que la supériorité de vitesse avait moins d'importance pour les escadres à voiles qu'elle n'en a pour les escadres à vapeur;* 2° *à cette supériorité, si désirable qu'elle soit, il faut se garder de sacrifier les autres, tant d'ordre nautique que d'ordre militaire.*

IV

On sait quel étrange aspect présente aujourd'hui le navire de combat, quand on pénètre dans sa coque. Ce monstre d'acier si épais, si résistant, d'une construction si gigantesquement simple, à ne considérer que son extérieur, est au contraire mis en mouvement, conduit, utilisé dans le combat par un si grand nombre d'organes compliqués et délicats qu'un de nos députés a pu compter à son bord jusqu'à 84 machines accessoires! C'est que tout, aujourd'hui, — navire lui-même, artillerie, torpilles, éclairage, etc. — ne marche, n'évolue ou ne fonctionne qu'à l'aide de la vapeur ou de l'électricité. Le travail direct de l'homme, qui seul jadis faisait mouvoir les rames et les voiles, le gouvernail et les canons, a été en majeure partie remplacé par des forces purement mécaniques. Et voici ce que nous prédisent les écrivains de la *jeune école :* « Les futurs navires de combat seront de véritables monstres marins dont le capitaine sera le cerveau; les fils conducteurs de l'électricité en seront les nerfs (1). » Aussi proclament-ils que, dès mainte-

(1) Commandant Z... et H. Montéchaut, *Les Guerres navales de demain*, p. 216.

Digitized by Google

nant, une nation doit demander la victoire à l'« état de progrès de l'art naval chez elle » beaucoup plus qu'à « la bravoure du personnel de sa flotte » (1).

C'est vraiment faire trop bon marché des qualités du cœur de l'homme, pour priser exclusivement celles de son intelligence. Nous estimons au contraire — et l'expérience vient chaque jour confirmer cette vérité — que plus sur mer l'instrument de combat se perfectionne, plus il faut à ceux qui s'en servent de sang-froid, de présence d'esprit, de décision au milieu des plus terribles dangers, autrement dit de véritable *bravoure*. Est-ce que chacun de nous n'a pas entendu répéter cent fois que, par suite de la rapidité vertigineuse avec laquelle deux escadres ou deux flottilles ennemies se joindront, s'entremêleront et se choqueront, le rôle du capitaine deviendra de jour en jour plus difficile? Est-ce que, d'autre part, si, pendant un seul instant de la lutte, tel officier, tel mécanicien, tel chef de pièce ou tel chef de tube lance-torpille oublie son devoir, commet même la moindre distraction, est-ce que le navire à bord duquel il sert ne peut pas être, par suite de cet unique instant de faiblesse, irrémédiablement compromis? Jadis, quand la rame ou la voile était le moteur du navire de combat, on avait le temps de se reconnaître sur le champ de bataille, de réparer une faute commise, de prendre sa revanche d'une fausse manœuvre ou d'une bordée mal pointée, parce que la marche et les évolutions des bâtiments étaient relativement très lentes, parce que leurs moyens de destruction n'avaient rien de foudroyant, ne produisaient leur plein effet qu'à la longue, à la suite de coups répétés. Aujourd'hui, il en est tout différemment : la manœuvre la plus compliquée s'exécute en deux ou trois minutes; le premier coup d'éperon, la première torpille ou la première volée bien pointée que reçoit le plus solide navire est mortelle pour lui ou le met du moins à peu près hors de combat. Donc, nous affirmons que, non seulement

(1) Commandant Z... et H. Montéchaut, *Les Guerres navales de demain*, p. 12.

Digitized by Google

la *bravoure* des capitaines, mais aussi la *bravoure* de tout le personnel agissant sous leurs ordres est appelée, plus que jamais, à décider du succès sur les champs de bataille maritimes.

Rien, en pareil cas, ne suppléfa à la force morale de l'homme, basée non sur une instruction professionnelle plus ou moins développée, mais sur une éducation sincèrement chrétienne qui, seule, peut lui donner ce patriotisme presque idéal, formé de renoncement absolu, sans aucun mélange de préoccupation personnelle ni d'ambition terrestre. Voilà ce que l'on oublie trop aujourd'hui, quand on dédaigne les services de nos inscrits maritimes, de ces pieux et vaillants enfants de nos côtes que jadis tout officier de vaisseau tenait en si haute estime ! Certes, pour en faire des canonniers, des torpilleurs, des mécaniciens, il faut leur donner le goût de ces professions, leur montrer qu'en somme il n'est pas plus difficile d'apprendre à ajuster quelques pièces d'acier ou à enflammer une amorce par l'électricité que de se perfectionner dans le métier de gabier ou de timonier. Jusqu'à présent on ne l'a pas tenté d'une manière sérieuse.

Dans la marine, plus encore qu'en toute profession, l'instruction — cette prétendue panacée qui, en surexcitant de stériles vanités, constitue souvent un très grave danger — l'instruction est tout à fait insuffisante pour assurer le succès : il faut y joindre la vocation et une grande habitude du métier. Croit-on, par exemple, que, quand le navire est ballotté en tous sens par des lames furieuses, le chauffeur, qui alimente ses fourneaux au fond d'une cale empestée par de fétides odeurs, ne doit pas avoir le cœur plus solide encore que le gabier qui, lorsqu'il serre une voile, respire du moins à pleins poumons un air sain et vivifiant ? Croit-on que le matelot torpilleur, enfermé dans la coque étroite et malsaine d'une barque affreusement secouée par la moindre lame, ne doit pas avoir le pied encore plus marin que le canonnier qui pointait jadis sa pièce dans la vaste batterie d'un grand vaisseau à voiles, toujours bien assis, même sur une mer relativement très agitée?

Digitized by Google

« Ne naviguez pas étant jeune, apprenez plutôt le métier de chaudronnier, de forgeron et d'ajusteur » (1). Tel est le conseil que donnent les officiers de la *jeune école* à nos inscrits maritimes. Combien il est contredit par l'opinion d'un amiral qui fut certes un partisan convaincu du progrès, mais qui toujours aussi refusa d'oublier les leçons de l'expérience! « Le gamin qui détache une embarcation de la rive, lisons-nous dans un de ses derniers ouvrages (2), « le gamin qui ouvre sa voile au vent et se joue dès sa plus tendre enfance des rafales, ne vous expose pas à de fâcheux mécomptes : il est né avec la vocation de la mer. Ne cherchez pas s'il a bien approfondi les problèmes de la vapeur et de l'électricité; interrogez-le plutôt sur la route intérieure de Dunkerque à Brest. *Qu'il soit pilote avant d'être savant* — sans cesser d'être savant, si vous l'aimez mieux. »

Oui, on ne saurait trop le répéter : *Si nous avons besoin sur nos bâtiments d'officiers et de matelots parfaitement instruits, chacun dans sa spécialité, il nous faut toujours et avant tout des hommes de grand courage et vraiment marins.*

Tel est aussi l'avis qu'exprimait, il y a deux ou trois ans, au sein du parlement italien, un officier général qui jouit dans son pays d'une haute réputation, le contre-amiral Morin : « Quand arrivera, s'écriait-il, l'heure solennelle écrite dans les destinées de l'Italie, où sa marine devra de nouveau faire ses preuves, que cette heure trouve un matériel préparé avec les soins les plus intelligents, les plus minutieux! Mais qu'elle trouve surtout des hommes résolus, se rappelant que l'histoire des flottes militaires offre nombre de hauts faits, où la grandeur des résultats obtenus contraste splendidement avec la faiblesse des moyens employés; des hommes qui, tout en ayant le désir très naturel de combattre avec les armes les plus perfectionnées, sachent néanmoins que des armes même médiocres, même mauvaises, peuvent

(1) *Les Guerres navales de demain*, p. 28.
(2) Amiral Jurien de la Gravière, *Les Chevaliers de Malte et la marine de Philippe II*, p. 56.

Digitized by Google

opérer des prodiges, quand elles sont employées avec intelligence et audace ! »

Nous n'ajouterons rien à ces nobles paroles, car il nous serait impossible de rendre en meilleurs termes notre pensée tout entière sur le même sujet.

Ainsi les armes des bâtiments, c'est-à-dire leurs moyens directs d'attaque et de défense, ayant complètement changé, nous admettons qu'il en est de même de la tactique navale, et que, sous ce rapport, le passé ne nous offre plus guère de leçons utiles. *Mais la guerre maritime ne pouvant se soustraire aux exigences d'un élément capricieux et souvent terrible, ni modifier en fin de compte ses principaux objectifs, forcément les qualités nautiques et stratégiques, indispensables à chaque type de navire pour bien remplir son office spécial, doivent rester ce qu'elles étaient auparavant. Pour les mêmes motifs, il est devenu nécessaire de donner aux officiers et aux matelots des diverses spécialités une instruction militaire toute différente de celle de leurs devanciers. Chez eux, comme chez ces derniers, on doit priser avant tout l'expérience de la mer et les qualités du cœur.*

V

Nous venons de dire que *la guerre maritime ne peut modifier, en fin de compte, ses principaux objectifs.* Quoique cette vérité ressorte implicitement de tout ce qui précède, comme elle a été et qu'elle est encore contestée, il ne sera pas inutile peut-être d'en tenter ici la démonstration directe.

Quand on lit attentivement les écrits des premiers apôtres de la *jeune école maritime* — les livres ou brochures de l'amiral Aube, de M. G. Charmes, de M. Pène-Siéfert — on est frappé de ce fait : tous développent leur thèse favorite en exaltant les nouveaux moyens que la science met entre les mains de l'attaque, sans tenir compte le plus souvent des nouvelles ressources qu'elle procure également à

Digitized by Google

la défense. Ainsi, on a prétendu que, dans les guerres futures, les blocus de ports ou de côtes, les transports et les débarquements de troupes seront impossibles, à cause de la grande vitesse et du peu de visibilité des torpilleurs et des petits croiseurs, à cause de la soudaineté de leurs attaques. Certes, si une escadre composée uniquement de cuirassés et de grands croiseurs essayait de bloquer une flottille de torpilleurs, non seulement elle n'y réussirait point, mais encore elle s'exposerait à un affreux désastre; de même, elle serait impuissante à protéger la navigation ou le mouillage en pleine côte ennemie d'une flotte de transports, n'ayant comme elle qu'une vitesse relativement médiocre. Mais ajoutez ou substituez à vos cuirassés des contre-torpilleurs et de petits éclaireurs nombreux et aussi rapides que les bateaux de l'ennemi, employez-les à bloquer ceux-ci ou à escorter des paquebots à grande vitesse, portant des troupes; faites cela, et, dès lors, blocus de ports ou de côtes, transports et débarquements de troupes, restent des opérations parfaitement exécutables. On le reconnaît si bien aujourd'hui, que deux des plus fervents adeptes des doctrines de l'amiral Aube écrivent, en faisant allusion à la partie de nos côtes qui serait la plus voisine des ports ennemis en cas de guerre : « Le blocus de cette première ligne » — ou plutôt première zone de notre littoral — « *est relativement trop facile*, pour que l'on ose y enfermer des forces mobiles considérables; ce serait les annihiler pendant la majeure partie des opérations » (1). On le reconnaît si bien aujourd'hui que, discutant plus loin nos chances de succès si nous avions les Italiens pour adversaires, les mêmes auteurs estiment que l'une des deux opérations, qui « très vraisemblablement mettraient fin à la lutte », serait « le débarquement en Sicile de 40,000 hommes de nos troupes d'Afrique » (2).

L'autre opération décisive serait, toujours d'après eux, « une attaque de vive force contre les arsenaux maritimes

(1) *Les Guerres navales de demain*, p. 40.
(2) *Ibid.*, p. 141.

Digitized by Google

et les centres stratégiques, tels que la Spezzia et la Maddalena (1) ». Fort bien, mais comment concilier cette manière de voir avec l'opinion du premier et brillant *vulgarisateur* des idées chères à l'amiral Aube, opinion si nettement exprimée dans les deux phrases suivantes : « Pourquoi s'attaquer aux forteresses, puisque la guerre maritime n'a pas pour but la destruction de la puissance militaire de l'ennemi, puisque c'est sa puissance commerciale et financière, sa richesse qu'elle vise et qu'elle se propose d'anéantir? » (2) — « Attaquer Toulon, par exemple, *serait une* de ces folies chevaleresques, une de ces sottises militaires contre lesquelles un célèbre tacticien allemand, M. von der Goltz, a hautement protesté » (3).

C'est le même écrivain qui a proclamé que « la guerre d'escadre n'a plus d'effet », parce que « l'empire de la mer n'est plus qu'un vain mot » (4); qui a proclamé que des places fortes maritimes, telles que Malte et Gibraltar, « n'ont plus d'importance » (5); etc., etc. Autant d'affirmations dont le bon sens et au moins un commencement d'expérience ont déjà fait bonne justice. Aussi voyons-nous toutes les puissances maritimes renforcer leurs escadres de grands navires plus encore que leurs flottilles de torpilleurs, accroître les défenses de leurs arsenaux, tant coloniaux que métropolitains, et en créer de nouveaux; se préoccuper en même temps de multiplier les moyens de prendre ou de détruire les arsenaux de l'ennemi.

Inutile, croyons-nous, de pousser plus loin la démonstration d'une vérité qui s'impose, en dépit de leur propres dénégations, même aux esprits les plus prévenus : à savoir que, sur mer, « on se battra sans doute avec d'autres instruments, mais non autrement qu'au temps des Duquesne et des Ruyter », parce que *les grands principes stratégiques et les principaux objectifs de la guerre navale n'ont pas changé.*

(1) *Les Guerres navales de demain*, p. 121.
(2) G. Charmes, *la Réforme de la marine*, préface, p. IX.
(3) G. Charmes, *ibid.*
(4) G. Charmes, *ibid.*, p. 98.
(5) G. Charmes, *ibid.*, p. 147.

Digitized by Google

VI

Nous pourrions terminer ici cette étude déjà longue, si nous n'avions à cœur de joindre notre humble voix à celle des marins éminents qui ont déjà hautement protesté contre certaines conséquences des théories de la *jeune école.*

Dès le début, le chef de cette école et son *alter ego*, M. G. Charmes, ont nettement déclaré que la guerre navale doit être désormais une guerre purement « industrielle », n'ayant par suite que deux objectifs : destruction des navires marchands de l'ennemi et ruine de ses ports commerciaux. Pour être efficace, cette guerre, ajoutent-ils, devra s'exercer *sans merci*, et il importe de constituer notre flotte militaire tout entière en vue d'obtenir ce résultat. Afin de ne laisser aucun doute au sujet de sa pensée, l'amiral Aube nous montre le capitaine d'un torpilleur attendant prudemment la nuit pour fondre sur un de ces riches paquebots qui portent des centaines d'êtres humains, puis envoyant « aux abîmes navire, cargaison, *équipage*, *passagers*, et, l'âme non seulement en repos mais pleinement satisfaite, continuant sa croisière » (1).

Voilà donc la guerre de course telle que la préconisent les apôtres de la nouvelle doctrine! Ils affirment que, conduite avec cette atroce rigueur, elle suffirait à ruiner en très peu de temps l'orgueilleuse Angleterre elle-même, à la jeter mourante à notre merci. Or, aux yeux de tout lecteur qui étudiera consciencieusement l'histoire des trois derniers siècles, éclatera cette vérité : jamais la destruction du commerce maritime de l'ennemi n'a eu d'influence sérieuse, ni sur les résultats généraux d'une lutte quelconque, ni sur les conditions de la paix subséquente. Un des chefs de notre flotte, qui a terminé sa très belle carrière au conseil

(1) Amiral Aube, *Atlas colonial — Défense nationale*, p. 12 de l'avant-dernier article.

Digitized by Google

d'État et dont la science égalait le mérite professionnel, le vice-amiral Bourgois, l'a péremptoirement établi dans un article de revue (1). « La guerre de course », a écrit de son côté un autre marin non moins éminent, « la guerre de course!... maintes fois dans notre détresse navale nous y avons eu recours : sous Louis XIV, après la bataille de la Hougue; sous la République, après la funeste journée du 13 prairial et le combat plus désastreux encore de l'île de Groix. Nous prîmes alors des vaisseaux marchands par centaines; nous perdîmes peu à peu nos derniers vaisseaux de guerre. *Nous n'arrivâmes pas à ruiner l'Angleterre : nous désarmâmes la France pour des siècles* » (2).

En serait-il autrement aujourd'hui? Oui, disent les écrivains de la *jeune école :* non, répondons-nous, parce qu'ici comme ailleurs, en présence des nouveaux et puissants moyens de l'attaque, ces écrivains oublient de faire entrer en ligne de compte ceux de la défense. Ils affirment par exemple que, dans la Manche, nos torpilleurs pourraient détruire tout navire de commerce anglais qui oserait s'y aventurer : erreur manifeste, car les manœuvres navales récemment faites par nos voisins ont prouvé qu'une bonne flottille de contre-torpilleurs aurait promptement raison des assaillants. De même, à nos croiseurs répandus dans l'Atlantique les Anglais opposeraient des croiseurs plus nombreux, qui les captureraient l'un après l'autre. Au reste, est-ce que déjà la vitesse des grands paquebots n'égale ou souvent même ne dépasse pas celle des plus rapides navires de guerre, leur donnant ainsi le moyen d'échapper à toute poursuite? En outre, des croiseurs réunis en division ne peuvent-ils point escorter et protéger les flottes marchandes aussi efficacement que le faisaient jadis les frégates et les corvettes? Enfin, les navires de commerce isolés n'ont-ils pas, grâce à la vapeur, beaucoup plus de facilité qu'autrefois pour modifier leur route d'un

(1) *La Guerre de course, la grande guerre et les torpilles*, ***Nouvelle Revue*** du 13 juillet et du 1er août 1886.

(2) Vice-amiral Jurien de la Gravière, *l'Amiral Baudin*, p. 11.

Digitized by Google

port à un autre, et changer même leurs points d'atterrissage, de manière à déjouer les recherches des croiseurs ou des torpilleurs lancés contre eux?

Il est donc permis de l'écrire avec un marin dont les doctrines, sur beaucoup de points, sont pourtant celles de la *jeune école : « employée seule, la guerre de course sera toujours impuissante à réduire une nation en lutte pour son existence* » (1).

Le second objectif des théoriciens qui s'obstinent à défendre toutes les idées de l'amiral Aube — *la ruine des ports commerciaux de l'ennemi* —, ce second objectif conduira-t-il à des résultats plus efficaces? Certainement non, en dépit des terrifiants effets des nouveaux boulets chargés d'explosifs puissants.

Tout d'abord, la défense dispose encore ici de moyens qui s'accroissent parallèlement à ceux de l'attaque : aux canons à longue portée de celle-ci elle oppose, le jour, une artillerie analogue et presque toujours numériquement très supérieure, la nuit, ses redoutables escadrilles de torpilleurs; bientôt sans doute elle aura des bateaux sous-marins qui, le jour, seront pour ses canons de bien puissants auxiliaires.

Mais, supposons que la défense soit décidément inférieure à l'attaque. Est-ce que, comme on le prétend, la destruction de Gênes, de Livourne, de Naples et de Palerme mettrait l'Italie tout entière à notre discrétion? Non, mille fois non, pas plus que celle du Havre, de Cette et de Marseille ne ferait déposer les armes à notre patrie luttant pour son indépendance. Car, ne l'oublions point, « la guerre sans merci a cet avantage qu'elle inspire du courage aux plus faibles » (2). Non seulement du courage, ajouterons-nous, mais des haines sauvages et d'ardents désirs de vengeance, dont plusieurs générations sont ensuite les victimes! Nos ennemis d'hier et nos adversaires de demain s'exal-

(1) Gougeard, ancien ministre de la marine, *la Marine de guerre, son passé et son avenir*, p. 20.

(2) Vice-amiral Jurien de la Gravière, *les Corsaires barbaresques*, p. 205.

Digitized by Google

tent encore dans leurs rancunes au souvenir de l'incendie du Palatinat et du bombardement de Gênes, qui ne furent d'aucune utilité à la politique de Louis XIV, bien au contraire.

Malheureusement, quand l'esprit humain s'égare dans une voie fausse, fatalement il ne sait ou ne peut s'arrêter. Nous avons montré comment l'amiral Aube comprenait la guerre de course, la guerre industrielle. Voici ce que, vers la fin de l'année 1891, écrivait le lieutenant X..... dans le journal *la Marine française*, principal organe de la *jeune école :*

« *Les vieillards ne doivent pas être préservés* », car « la vie de ceux qui ont vécu ne vaut pas plus que la vie de ceux qui vivent : elle vaut moins... *Les femmes ne doivent pas être préservées* », car, « pour le bienfait de la paix dont elles jouissent également dans la victoire, il est juste qu'elles courent un risque proportionnel pendant la guerre... *Les enfants ne doivent pas être préservés* », car « l'enfant est responsable de sa vie, il jouit de sa vie, il doit courir le risque de n'en jouir pas... *Détruire au total l'adversaire*, tel est l'unique but de la guerre... Or, il est clair qu'après avoir tué les hommes de l'ennemi, on l'achève *si on tue les femmes et le reste... La logique veut qu'on ne fasse pas de prisonniers* » (1).

N'y a-t-il pas dans une pareille doctrine, comme l'écrivait après avoir lu cet article un de nos camarades, le commandant Riondel, n'y a-t-il pas « de quoi donner le frisson aux âmes les plus fortement trempées » ? *Ne pas faire de prisonniers :* un jour la Convention prescrivit cette odieuse mesure aux capitaines de nos bâtiments de guerre. Un seul officier lui obéit, et il en mourut, dit-on, de chagrin. Les autres s'honorèrent grandement en ne tenant aucun compte de l'ordre atrocement barbare qu'ils avaient reçu (2).

(1) N'ayant plus en ce moment sous les yeux la collection du journal *la Marine française*, nous ne pouvons, à notre grand regret, indiquer le numéro contenant cet article, qui doit avoir paru du mois d'octobre au mois de décembre 1891.

(2) Léon Guérin, *Histoire de la marine contemporaine*, t. II, p. 20.

Digitized by Google

Avec quelle haute sagesse, en effet, l'amiral Bourgois donnait à l'une de ses belles études, écrite en 1886, la conclusion suivante : « Toute organisation de notre flotte, tout système de guerre qui reposerait sur la rupture des traités, la négation du droit des gens et le mépris des lois de l'humanité, ferait mettre la France au ban des nations civilisées, ... et sa marine en recevrait un coup plus fatal que sa défaite de Trafalgar » (1). Allant plus loin, l'amiral Jurien de la Gravière écrivait vers la même époque : « Le respect de la propriété privée sur mer, respect qui aujourd'hui, avec les nouveaux moyens de destruction, s'impose, est destiné, je n'en disconviens pas, à profiter aux faibles bien plus encore qu'aux forts; *les forts cependant ne pourront pas, en dépit de leurs répugnances, s'y refuser* » (2).

Nous n'ajouterons rien à l'opinion si nettement exprimée par deux marins, par deux chefs éminents, dont l'autorité en pareille matière est indiscutable. Mais comme les doctrines du lieutenant X..... causeront sans doute une pénible surprise aux lecteurs de l'*Université catholique*, nous allons, pour finir, leur en dévoiler la source.

Dans le même article où ces doctrines sont exposées, nous lisons, en effet : « Qu'on ne se flatte pas de prétendre que la pitié est recommandée aux hommes par la qualité de frères; s'ils l'étaient, ils ne devraient pas être inégaux en amour, il n'y aurait pas de guerre, ou plutôt les hommes ne pourraient être frères qu'en Dieu ; *et ils sont, à peu près tous, sans Dieu.* » *Sans Dieu!* Voilà qui explique tout. Heureusement le lieutenant X..... se trompe : en dépit de certaines apparences contraires, l'immense majorité des hommes conserve au fond du cœur la crainte et même aussi l'amour de Dieu. A ces deux sentiments innés, indestructibles, qui triompheront des pires doctrines, le monde, une fois encore, devra de ne pas retomber dans la plus épouvantable barbarie!

C. CHABAUD-ARNAULT.

(1) Vice-amiral Bourgois, *les Torpilles et le droit des gens. Nouvelle Revue* du 1er avril 1886.

(2) Vice-amiral Jurien de la Gravière, *l'Amiral Roussin*, p. 12.

Digitized by Google

JEAN JANSSEN

D'APRÈS SES LETTRES ET SES SOUVENIRS INÉDITS

Suite (1)

III

JANSSEN A L'ÉCOLE DE BŒHMER. LES AMIS DE FRANCFORT

Par sa position de professeur d'histoire dans la cité alors pleine de mouvement et de vie où se réunissaient les députés de la diète, Janssen se trouva tout naturellement introduit dans la société lettrée de Francfort; ses rapports avec Bœhmer devinrent toujours plus intimes; il en vint à le voir presque tous les jours.

« Pour le peuple et pour la patrie, telle sera la devise de toute ma vie. Je veux rester allemand, je veux être allemand de cœur et d'âme, je veux m'approprier l'antique loyauté, l'ancienne indépendance, l'énergie, la simplicité droite de nos ancêtres et, par la recherche consciencieuse de la vérité historique, faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour sauver, pour transmettre à un avenir meilleur l'héritage de nos pères. J'en fais ici le serment. » Voilà ce qu'avait écrit Bœhmer en commençant le plus célèbre de ses ouvrages, *les Archives impériales* (*Kaiserregesten*).

(1) Voir le numéro précédent.

Digitized by Google

Ce serment, il l'avait tenu inviolablement, dans sa carrière scientifique comme dans sa vie privée. Toujours l'amour le plus désintéressé pour son pays, toujours le sentiment du devoir, furent les uniques mobiles de ses actes.

« Les recherches laborieuses auxquelles j'ai consacré la plus grande partie de ma vie, écrivait-il encore, seront toujours intimement unies à mes convictions religieuses, et ne deviendront jamais un travail intéressé, propre seulement à nourrir la vanité ou la curiosité. Elles n'auront pour principe que l'amour de mon pays et le sentiment de mon devoir. » Il exprimait la même pensée quand il disait : « L'historien a besoin, lui aussi, de se rappeler la parole de l'Evangile : *Renonce à toi-même*. Cherchons toujours à faire non ce qui nous plaît davantage, mais ce qui nous coûte le plus. » C'est pour agir conformément à ce principe que Bœhmer avait préféré au plaisir de revêtir d'un beau langage un récit attachant, le labeur infiniment plus pénible de l'étude des sources.

Les règles sévères qui doivent guider dans ses recherches le véritable historien, règles que Bohmer avait mises en pratique durant toute sa laborieuse carrière, il les transmettait maintenant à son jeune disciple dans les entretiens qu'il avait avec lui. » Si l'effort de l'historien », lui disait-il souvent « doit tendre surtout à la recherche et à la connaissance de la vérité, il faut naturellement qu'il ait commencé par établir cette vérité sur des documents incontestés, soumis préalablement à l'examen d'une critique sévère. Il faut qu'il ait une idée claire, précise, vivante des documents dont il veut se servir, sans que jamais le détail l'empêche de saisir l'ensemble. Son regard doit être toujours fixé sur l'essentiel; son esprit garder une complète impartialité dans l'appréciation des hommes et des faits, et jamais il ne doit se laisser troubler par les préjugés de son temps ni par l'esprit de parti. » Janssen, parmi tous les enseignements de son maître, en avait surtout retenu deux qu'il avait coutume de répéter à ses élèves : Dans la science historique, il faut avant tout découvrir l'essentiel de son sujet, l'avoir devant les yeux, le séparer des questions

Digitized by Google

secondaires. — On doit au public de lui communiquer sa pensée sous la forme la plus brève et la plus nette possible.

Mais Bœhmer et Janssen ne s'occupaient pas seulement d'histoire. Tous deux avaient des vues trop larges pour se cantonner dans un domaine exclusif. Ils prenaient à toutes les questions contemporaines le plus vif intérêt. Littérature, beaux-arts, politique, religion, questions sociales, tout les attachait. L'amitié d'un homme comme Bœhmer, lié avec les personnalités les plus intéressantes de son temps et lui-même en possession d'une très vaste érudition, était un inestimable bienfait pour un jeune homme comme Janssen, d'autant plus que Bœhmer, à la plus noble indépendance d'esprit, joignait l'amour le plus ardent pour la vérité et pour la justice.

Il ne tarda pas à s'attacher à son jeune disciple, et ne se lassait pas d'admirer son ardeur pour la science. « Janssen, écrit-il à un ami le 4 avril 1858, me devient toujours plus cher. Il est bien rare de trouver chez un jeune homme un plus grand amour de la science, une pareille persévérance au travail, un sentiment si délicat du beau dans la nature et dans l'art, et il unit à tant de dons une modestie qui attire, une loyauté de caractère qui attache. » Celui qui avait su mériter un si bel éloge écrivait de son côté, deux ans auparavant, à un ancien condisciple : « Que j'aimerais à te faire connaître Bœhmer ! C'est un homme complet, d'une science, d'une vitalité intellectuelles que je n'ai jamais rencontrées nulle part à un pareil degré. Tu sais combien je suis resté reconnaissant envers mes anciens maîtres, Mœller, Feije et Laforêt, de Louvain, Aschbach et Clemens de Bonn, eh ! bien, Bœhmer les dépasse tous ; chez lui, le génie jette de continuelles étincelles ; il vit fort retiré, mais celui qui a su gagner sa confiance est introduit par lui dans le sanctuaire de sa pensée, initié à ses travaux, à ses lectures. Il est pour moi d'une bonté qui me touche au vif ; je le vois presque tous les jours et je commence maintenant à faire avec lui de longues promenades. Comme son cœur s'émeut lorsqu'il parle des amis qu'il a

Digitized by Google

perdus, de Clément Brentano, surtout ! Depuis un an, il me donne toutes les semaines une soirée pendant laquelle nous étudions ensemble les sources de l'histoire d'Allemagne; mais nous lisons aussi les poètes, et je suis continuellement émerveillé de son profond sentiment poétique, de son intelligence pour les choses de l'art » (1).

Mais toute l'admiration que Janssen avait vouée à son maître ne l'empêchait pas de conserver sa pleine indépendance d'esprit. J'ai eu le bonheur d'entretenir avec lui des relations presque journalières pendant de longues années, sais avec quelle fidélité il conservait en sa mémoire toutes les paroles de son cher Bœhmer; mais en même temps, il restait lui-même. Répétons-le ici : un commerce suivi, intime avec des hommes possédant comme Bœhmer et Janssen toutes les qualités morales et intellectuelles du véritable maître, avec des hommes qui savent enflammer pour le beau et le bien le cœur de quiconque les écoute, c'est le plus beau don qu'un jeune homme puisse recevoir de la Providence au début de sa carrière.

Malheureusement l'ardeur du disciple, qui dépassait presque celle du maître, ne tarda pas à être arrêtée par sa santé. Huit jours seulement après son installation à Francfort, une grave indisposition força Janssen à interrompre ses leçons au gymnase.

« Janssen, » écrivait Bœhmer à un ancien élève le 5 septembre 1865, « s'efforce d'acquérir des connaissances dans toutes les directions, comme vous le faisiez à son âge; il m'est fort attaché. Malheureusement il n'a pas une santé solide, c'est en vérité le seul reproche que je puisse lui faire. »

Quelques jours plus tard, il écrivait encore à Mme Schlosser : « Janssen, hélas ! est toujours malade, de sorte que je lui ai conseillé d'interrompre pendant une année entière tout travail absorbant et de ne s'occuper pendant ce temps que de la littérature allemande. Deux ou trois fois par semaine, nous lisons ensemble les œuvres de Clément

(1) *Alte und neue Welt.* 1886.

Digitized by Google

Brentano, lui avec le sentiment le plus juste et le plus délicat, moi avec d'inconsolables regrets, en pensant à l'ami disparu que rien, que personne ne remplacera jamais pour moi ! »

Renoncer à tout travail absorbant, le jeune homme avide de savoir ne pouvait s'y résigner de lui-même. Mais la maladie devait l'y contraindre :

« Nous avons eu de tristes vacances, » écrit Bœhmer le 23 mars 1856 à Marie Gœrres, « Janssen a eu hier une violente hémorragie qu'on a crue mortelle au début. Maintenant, on nous donne quelque espoir. » Il informe Aschbach de la grave maladie de son élève, et sa lettre montre les progrès de l'amitié qui s'était établie entre Janssen et lui : « Votre élève est très satisfait de sa position à Francfort; il y est aimé de tous ceux qui le connaissent, et s'acquitte parfaitement de ses fonctions. Je le vois très souvent; régulièrement un soir par semaine nous avons ensemble une conférence historique; je ne suis pas encore arrivé à assouvir son ardeur pour la science. Dans la nouvelle revue fondée pour l'histoire du Bas-Rhin, il a commencé un bon travail sur les archives historiques de Cologne. Son livre sur les Chroniqueurs de Munster est imprimé; il n'y manque que la préface. Le vendredi saint, une violente hémorragie, qui l'a tout à coup surpris, nous a fort effrayés; mais maintenant il est, Dieu merci ! hors de danger. Son départ de Francfort serait pour moi un chagrin réel. »

A peine guéri, Janssen se remit à la besogne, trouvant bien dur d'être condamné à ne plus travailler que quatre ou cinq heures par jour. Pendant les vacances d'automne, il alla passer quelque temps chez ses parents à Xanten, et, l'été suivant, à cause de sa santé, loua pour quelques mois un logement à peu de distance de Francfort, au grand regret de ses amis de la ville. « Janssen, » écrit Bœhmer le 28 juin 1857 au professeur Stumpf, « est depuis quelques semaines très agréablement installé à la campagne. Il s'y trouve très bien, et souvent nous allons ensemble nous promener dans la forêt, en traversant le pont du chemin de fer » (1).

(1) Lettres de Bœhmer.

Digitized by Google

Mais, à la Pentecôte de l'année suivante, une nouvelle crise survint, et si violente, que le médecin assura que, sur vingt-cinq sujets, trois à peine eussent été en état d'en supporter une semblable. « Eh bien, comme il plaira à Dieu, » écrivait Janssen à ses parents, « je vais recommencer à veiller plus sur moi et faire de mon côté tout ce que je pourrai pour recouvrer la santé. Pour le moment, nous ne pouvons que nous confier en Dieu, en attendant ce que nous réserve l'avenir. De si fréquentes secousses donnent à l'esprit une disposition grave. Je vous demande instamment de prier beaucoup pour moi. » Pendant l'été de 1858, il alla passer quelques semaines à l'abbaye de Neubourg, chez Mme la conseillère Schlosser, puis essaya des eaux de Langenschwalbach; mais, bien qu'étant retourné l'année suivante dans ce riant pays, il n'obtint pas de sa cure grande amélioration, faute de ne s'être pas accordé un repos d'esprit suffisant. Ses amis le suppliaient en vain de se modérer; le fidèle Bœhmer surtout était mécontent de son ardeur excessive. « Vous ne devriez songer qu'à votre santé pendant votre cure, » lui écrivait-il le 7 juin 1859, « et suivre la devise du vieux moine d'Heisterbach : N'aie souci de rien, sans cela on ne guérit point. »

Ses autres amis de Francfort lui prodiguèrent les marques de la plus affectueuse sympathie pendant ce temps d'épreuve. Nommons en premier lieu la famille Wedever. Le digne professeur A. Wedewer, inspecteur de la Selectschule, avait fait la connaissance de Janssen chez Bœhmer, dans une petite réunion intime du soir. Bœhmer, avec la justesse d'appréciation qui lui était particulière, avait fait ce jour-là de Wedever un portrait qui était resté gravé dans le souvenir de Janssen. « C'est une nature de Nathanaël », lui avait-il dit, « c'est un pédagogue du premier mérite et d'une infatigable activité; malgré l'étendue de ses connaissances, il n'a pas l'ombre de pédantisme; il est au contraire d'une modestie touchante. Bien qu'ouvert et communicatif de sa nature, il est profondément inexpérimenté dans l'art de se faire valoir; on se sent meilleur en sa société. Le conseiller Schlosser, dans la maison duquel

Digitized by Google

il était fort intime, disait de lui, avec raison : Il en coûterait infiniment à Wedewer de faire du mal à une mouche! »

Dans le corps de logis occupé par Wedewer à la Selectschule tout près de l'église Notre-Dame, Janssen, en arrivant à Francfort, avait loué deux très modestes chambres où il passa plusieurs années; il fut bien vite considéré par les Wedewer comme un membre de la famille. Son intimité avec le sympathique savant, aux fortes convictions catholiques, à l'esprit actif et ouvert, allait toujours en croissant. « Mes souvenirs personnels de Wedewer », écrivait-il après la mort de l'excellent homme, « sont sans nuage. Je puis dire, avec le sentiment d'une reconnaissance que rien n'effacera jamais, que, parmi ses amis, personne n'a été plus lié avec lui que moi et n'a partagé davantage ses convictions politiques et religieuses. Personne non plus, dans les bons et les mauvais jours, n'a été plus à même d'apprécier la parfaite loyauté de son caractère. Ainsi que Bœhmer, il ne se servait pas de la science pour se faire valoir, s'entendant aussi peu à ce talent que Bœhmer lui-même. La piété et la droiture étaient tellement innées en lui qu'elles forçaient l'amour et le respect de tous ceux qui l'approchaient. » Au reste, Janssen a donné un précieux témoignage de sa reconnaissance envers cet homme de bien, trop tôt enlevé à la science et à ses amis (16 avril 1871) dans la notice intitulée : *Un savant catholique contemporain* (Fribourg, 1873). Il termine cette notice émue par ces paroles : « Wedewer est au nombre de ces êtres dont je considère l'amitié comme le plus grand bienfait que la Providence m'ait accordé ici-bas. »

Beaucoup d'autres amis, également remarquables par le caractère ou par l'esprit, furent encore pour lui « de véritables bienfaits de la Providence ». Nommons surtout deux protestants de grand mérite : Jean et David Passavant (12 août 1861). David Passavant, le biographe de Raphaël, introduisit Janssen dans le vaste domaine de l'art, surtout de l'art italien, car Bœhmer avait déjà su l'enthousiasmer pour l'art germanique. Sous un pareil maître et grâce aux belles collections de Francfort, il était

Digitized by Google

facile et charmant d'apprendre à apprécier les plus admirables chefs-d'œuvre de la peinture.

Mais la liaison de Janssen avec le médecin et célèbre psychologue Charles Passavant fut encore plus étroite. Charles Passavant, cet esprit si vraiment original, ce vrai chrétien, dit l'un de ses biographes, « n'était pas de ces gens dont la tête et le cœur sont mal ensemble, ou dont le caractère et l'esprit sont toujours en fâcheux désaccord. Ce que sentait son cœur éclairait son intelligence; ce qu'il voulait, il le réalisait dans ses actes. Tout ce qui était beau, noble, élevé, l'attirait, aussi bien dans le monde naturel que dans celui de la pensée. Il aimait avec prédilection les mystiques du XIII^e^ siècle, le Dante, Leibnitz, Shakspeare; les maîtres de la musique, Palestrina, Séb. Bach, Handel, Mozart, Beethoven. Mais parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture, il préférait à tout les tableaux de l'ancienne école, surtout il admirait Fra Angelico, à l'inspiration si pure, Luini et Martin Schongau, dont il mettait l'art naïf au-dessus de l'art plus savant, plus parfait de Durer. Parmi les madones de Raphaël, il préférait la Vierge du grand-duc à la Vierge à la Chaise, malgré sa parfaite beauté, et donnait le premier rang aux grandioses compositions de Cornélius, lorsqu'il parlait des productions de l'école moderne d'Allemagne » (1). Ce fut une rare bonne fortune pour Janssen de pouvoir lire avec un tel homme la *Divine comédie*. Passavant lisait alors pour la quinzième fois l'immortel chef-d'œuvre du poète florentin.

Souvent il causait religion avec Janssen. Catholique d'esprit, il ne le fut jamais de fait, malgré les efforts de plusieurs de ses amis; aussi ne parvint-il jamais à la paix intérieure. Sa mort (14 avril 1857) émut profondément Janssen. « On le quittait toujours meilleur qu'on n'était venu », disait-il à l'un de ses amis.

Plus heureuse que lui, une noble femme, Madame la conseillère Schlosser, dont Janssen eut aussi le bonheur d'être l'ami, avait trouvé dans la Mère-Eglise la paix et

(1) HELFERICH. *Notice sur Jésus-Christ.* Passavant. 1867.

Digitized by Google

le bonheur de son âme altérée de vérité. Janssen avait fait sa connaissance peu de temps après son arrivée à Francfort. Un saint prêtre, qui avait pu apprécier « cette chrétienne au grand cœur » a tracé d'elle après sa mort un fidèle portrait : « Tout dans sa personne, dans l'influence qu'elle exerçait autour d'elle, rappelait les matrones romaines du temps de saint Jérôme. Dieu merci, nous avons encore parmi nous de ces nobles femmes qui, pénétrées d'un ardent amour pour la vérité et tout ce qui la touche, forment vraiment un corps d'élite dans l'Eglise catholique : Sophie Schloser était de celles-là. L'honneur de l'Eglise et de notre foi était absolument devenu sien et fut toujours l'intérêt le plus proche de son cœur. Lorsqu'elle voyait l'Eglise attaquée, de quelque manière que ce fût, c'était pour elle la plus sensible douleur. »

Depuis la mort de son mari, elle n'avait pas quitté le deuil. Elle passait tous ses hivers à Francfort. Sa belle demeure était le centre de la société catholique. Au printemps de chaque année, elle se transportait à Neubourg, vaste propriété située proche d'Heidelberg, où son mari avait fait bâtir, dans l'emplacement d'une ancienne abbaye, une villa splendide; il y avait rassemblé une riche et curieuse bibliothèque, et, dans « la salle gothique », une précieuse collection de tableaux et de dessins. « Le chœur de l'ancienne église abbatiale, restauré par un habile architecte, était devenu la chapelle domestique, où tout portait au recueillement, à la prière. Sur le devant de la maison, bâtie au bord du Neckar, régnait une terrasse toujours fleurie; du côté opposé, s'étendait un parc aux antiques ombrages. L'abbaye de Neubourg, par sa situation et la beauté de ses environs, aussi bien que par ses trésors artistiques, comptait parmi les plus belles résidences des vallées du Rhin et du Neckar. « La large hospitalité de M^me^ Schlosser en avait fait un point de ralliement pour beaucoup de catholiques éminents du sud et du centre de l'Allemagne. Artistes et savants, hommes d'Etat, hommes d'Eglise, y trouvaient comme une patrie commune, y apprenaient à se connaître, à s'apprécier. Que d'amitiés fécondes en heu-

Digitized by Google

reux résultats pour l'Eglise se sont formées à Neubourg! » Janssen y fit des séjours inoubliables, y goûta les plus vives jouissances de l'esprit; presque tous les ans il était l'hôte de cette magnifique demeure, où les soirées surtout étaient célèbres. « Jusqu'en sa vieillesse la plus avancée, Mme la conseillère, lorsque, après le thé, il ne restait plus autour de la table de la grande salle que les plus intimes habitués de la maison, lisait tout haut une œuvre quelconque de poésie ancienne ou moderne. Elle commençait cette lecture avec une certaine solennité, et captivait ainsi l'attention; peu à peu, ses traits expressifs s'imprégnaient d'un tel enthousiasme, sa voix prenait un accent si pénétrant, une chaleur si dramatique, son attitude devenait si belle, que ses auditeurs, toujours plus sous le charme, s'associaient pleinement à ses sentiments. Après la lecture, elle provoquait avec animation la conversation sur l'œuvre qu'elle venait d'interpréter, en faisant ressortir les beautés avec une rare finesse d'observation. »

C'est à Neubourg que Janssen se rapprocha de l'évêque de Mayence, Mgr Ketteler, de Mgr Ress, évêque de Strasbourg, du P. Roch, et de nombreuses notoriétés dont il serait trop long de citer ici les noms.

A la fin de sa vie, il aimait à se rappeler ce cercle d'élite, tous ces amis réunis dans la noble demeure par de communes manières de voir et de sentir. L'art et la nature, tout rappelait à Neubourg un poétique passé, tout s'y harmonisait merveilleusement, et permettait de s'imaginer pendant quelques jours qu'il n'existait rien de vulgaire en ce monde.

C'est aussi là que Janssen entra pour la première fois en relation avec le cardinal Reisach et Benjamin Herder qui tous deux devaient avoir une grande influence sur sa carrière. C'est là encore qu'il connut Edouard de Steinle, l'hôte assidu, toujours fêté de Mme Schlosser. Edouard de Steinle, le célèbre peintre chrétien, était venu s'établir à Francfort en 1837. Sa maison était le rendez-vous des catholiques les plus militants de l'Allemagne. Chez lui se traitaient soit gravement, soit avec enjouement, toutes les

Digitized by Google

questions contemporaines, et Janssen y était toujours accueilli avec empressement. Steinle prenait le plus vif intérêt à tous ses travaux littéraires, et lui, en retour, appréciait avec le sentiment le plus juste les créations de ce grand artiste, qui servait le vrai et le beau avec tant d'ardeur enthousiaste et de désintéressement. Janssen le louait de s'être tenu dans ses tableaux de sainteté aussi éloigné d'un faux sentimentalisme que d'une sécheresse ascétique. Ses compositions sur les drames de Shakspeare « qu'il serait difficile d'interpréter avec plus de profondeur » (1), le remplissaient d'admiration. Il les mettait au-dessus de ses tableaux religieux.

L'amitié du conseiller de Linde, catholique fervent, lui fut aussi d'un grand secours. Le savant juriste le présenta dans le monde diplomatique, où Janssen eut le bonheur de rencontrer le noble M. de Sydow : sa femme, Marie de Sydow, aussi remarquable par l'esprit que par la piété, eut avec lui, pendant quelques années, la plus précieuse intimité d'âme.

La nature simple, candide, bienveillante de Janssen, ses manières affables, son enjouement aimable, le faisaient chérir de tout le monde. Steinle a dit avec raison que dans la société de Francfort il savait si bien se taire sur les sujets qui absorbaient en général sa pensée, que jamais, si on ne l'eût rencontré que dans le monde, sans savoir qu'il fût l'auteur de tant de savants ouvrages, on ne l'aurait pris pour l'infatigable chercheur, pour le metteur en œuvre consciencieux jusqu'au scrupule, qu'il était effectivement. En lui, nulle trace de pédantisme. Il évitait de parti pris de parler science, et cherchait simplement et avec gaîté à récréer son esprit par la conversation, par l'échange des idées. Aussi, catholiques, protestants, libres penseurs, tous, quelles que fussent leur profession ou leur manière de voir, appréciaient, estimaient, aimaient le jeune savant et ne se lassaient pas de faire l'éloge de ses rares qualités. Janssen avait le culte de l'amitié et chérissait ses amis

(1) A. Reichensperger.

Digitized by Google

jusqu'au delà de la vie. Le jour des morts, il avait coutume de visiter dans le beau cimetière de Francfort les tombes de ceux qu'il avait aimés. Toutes les fois que je l'y ai accompagné, sa première visite a été pour le monument de Bœhmer. A chaque tombe il disait un *Pater*, et au retour, la prière que lui avait enseigné sa mère « pour obtenir une bonne mort ».

IV

TRAVAUX LITTÉRAIRES DES PREMIÈRES ANNÉES DE FRANCFORT. — DOCUMENTS HISTORIQUES DES ARCHIVES DE MUNSTER. — LES *Convoitises françaises* SUR LE RHIN. — *Correspondances relatives à l'histoire de l'empire aux archives de Francfort.* — *Schiller historien* (1854-1863).

« Lorsque je vins me fixer à Francfort dans l'automne de 1854, je commençai, sous les yeux et la direction de Bœhmer, à faire des recherches sur la période dont les *Archives impériales* retracent les faits. Mais à dater de 1857, je me livrai presque exclusivement à l'étude des documents concernant l'histoire d'Allemagne à partir de la fin du XV^e^ siècle, et je restreignis mon plan à cette proportion. » Un grand nombre de cahiers, de notes éparses témoignent du zèle infatigable avec lequel cette tâche fut poursuivie. Janssen avait encore d'autres travaux commencées l'année précédente. Un jeune savant de Munster, Cornélius Scholten, venait de mourir, laissant inachevée une histoire de saint Louis à laquelle il avait donné tous ses soins. Ses deux amis, Junkmann et Janssen, eurent à cœur de terminer l'œuvre. Janssen, dans la préface de l'*Histoire de saint Louis*, a donné un court aperçu de la vie de Scholten; en voici la conclusion : « Un profond sentiment religieux, une rare énergie de caractère, une âme limpide, un esprit droit et loyal, un noble désintéresse-

Digitized by Google

ment, telles sont les qualités qui attachaient à Cornélius tous ceux qui le connaissaient. Fils dévoué de l'Eglise catholique, il ne s'est jamais proposé que la gloire de Dieu dans sa vie privée comme dans ses travaux scientifiques ; l'intolérance, le manque de charité dans le jugement des personnes d'une autre opinion que la sienne étaient choses absolument étrangères à sa nature. Le travail intellectuel faisait l'unique joie de sa vie. Habile à conseiller, à consoler, à venir en aide, il a eu le bonheur de remédier à bien des maux, de préparer à beaucoup des heures joyeuses. Aussi sa mort a-t-elle éveillé de nombreux et universels regrets : sa famille et ses amis, après un coup si rude, puiseront quelque consolation dans la sympathie témoignée de tous côtés à cette chère mémoire. Mais la meilleure qui leur reste, c'est la vie sans tache de celui qu'ils pleurent.

En cette même année, Janssen publia deux ouvrages importants dans des recueils périodiques : les études déjà mentionnées sur les Pays-Bas, et l'analyse des documents historiques sur le moyen âge conservés aux archives de Cologne (1).

L'année suivante, il fit paraître un nouveau travail relatif à Munster, la cité devenue si chère à son cœur. Ficker et Cornélius avaient publié en 1852 et 1853 deux volumes de sources historiques, sur l'évêché de Munster ; Janssen y ajouta un troisième volume contenant les chroniques de Rœchell, de Stevermann et de Corfey (2). Cette publication le ramenait à l'histoire moderne, en même temps qu'elle lui fournissait l'occasion d'étudier en détail des documents précieux concernant l'économie politique, le droit et l'histoire de la civilisation.

Dans les quatre années qui suivirent, Janssen n'a presque rien publié d'important ; on se l'explique aisément quand on songe au déplorable état de sa santé pendant cette pé-

(1) *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, t. I, p. 78-104, 190-229.

(2) *Die Geschichtsquellen des Bisthums Münster, III. Bd. Die Münsterischen Chroniken von Rœchell Stevermann und Corfey herausgegeben von Dr J. Janssen, 2 Abtheilungen.*

Digitized by Google

riode douloureuse. Plus tard, il parlait avec attendrissement de l'affection que ses amis de Francfort lui avaient alors témoignée. Le plus fidèle d'eux tous, c'était Bœhmer, qui avait pour lui la tendresse d'un père et souvent lui faisait la lecture pendant des heures entières.

L'énergique persistance avec laquelle, pendant ces années de souffrance, et bien souvent au bord de la tombe, il continua à préparer une œuvre aussi colossale que celle de l'*Histoire du peuple allemand* est vraiment digne d'admiration. A la même époque, Bœhmer attirait son attention sur les chartes précieuses se rapportant à la fin du moyen âge, conservées aux archives de Francfort. Depuis trente ans déjà Bœhmer avait découvert ce trésor, mais il avait renoncé à le faire connaître au public, sentant bien qu'il n'était plus assez jeune pour une pareille tâche. Maintenant il la confiait à son jeune ami, et malgré la déplorable santé de Janssen, l'infatigable travailleur vint à bout de collectionner un grand nombre de ces pièces curieuses, si bien qu'au printemps de l'année suivante paraissait le premier volume des *Correspondances d'Empire* (1).

L'auteur disait dans sa préface : « Les archives de Francfort sont au nombre des plus importantes de l'Allemagne pour ce qui regarde l'histoire des villes libres au quinzième siècle. Elles contiennent une foule d'actes, de négociations diplomatiques, de correspondances, de relations de témoins oculaires qui nous retracent avec la plus attachante fidélité la vie d'autrefois. Toutes ces pièces témoignent de l'influence prépondérante qu'avait jadis la vieille cité dans toutes les affaires de l'Empire. L'éditeur du présent recueil, en joignant à ce qu'il y a puisé, d'autres fruits de ses recherches, a réuni une collection d'environ deux mille quatre cents documents, formant ensemble deux volumes. Il les a rangés d'après leur importance et les a publiés, soit en entier, soit

(1) *Frankfurts Reichscorrespondenz ueber anderen verwandten Actenstüken von 1376-1519. Herausgegeben von J. Janssen. I. Bd : Aus der Zeit Kœnig Wenzel's bis zum Tode Kœnig Albrecht II. 1376-1439.* Fribourg, Herder, 1863.

Digitized by Google

par fragments, en les accompagnant de notes explicatives. Il a choisi de préférence tout ce qui se rapporte à Francfort, c'est-à-dire les comptes rendus que les délégués de la cité envoyaient au conseil de la ville lorsqu'ils étaient envoyés aux diètes, aux états des villes, à la cour de l'Empereur, ou qu'ils étaient chargés de quelque mission diplomatique. Sans parler de l'importance de ces documents pour l'histoire générale de l'Empire, ils nous renseignent de la manière la plus intéressante sur tout ce qui regarde Francfort, et nous mettent en contact avec des personnalités vraiment intéressantes, par leur loyauté, leur simplicité, avec des diplomates au langage plein de droiture, faisant souvent preuve d'un sens politique des plus exercé dans leurs actives carrières diplomatiques. A ces relations des délégués de Francfort viennent se joindre les nombreux messages des empereurs au conseil de la ville; des lettres de princes allemands, de souverains étrangers; des renseignements sur les propositions d'ambassadeurs impériaux ou princiers; des notes sur les élections royales; des édits du conseil de la ville pendant les séjours qu'y faisait l'Empereur, des traités contractés par la cité, etc. Ces derniers documents sont tous d'un aussi grand intérêt que les précédents, aussi bien pour l'histoire politique de Francfort, qu'au point de vue de sa civilisation. »

Le jugement porté par la critique sur cette publication, si importante pour les règnes de Wenceslas, de Robert, de Sigismond et d'Albert II, fut en général très flatteur : « Voici un bel ouvrage, écrivait Joerg (1), il fait le plus grand honneur à l'éditeur. C'est un superbe monument élevé au passé de la ville de Francfort; c'est une nouvelle mine d'une inestimable valeur pour l'histoire de l'Allemagne au quinzième siècle. »

La gazette d'Augsbourg lui décerne encore de plus grands éloges. Un juge très compétent la qualifie d'ouvrage scientifique de premier ordre. « L'éditeur, dit-il en terminant (2),

(1) *Historisch politischen Blatter*, Bd. 51.

(2) *Augsburger allgemeinen Zeitung*. Article de H. Fr. Weech. 1863.

Digitized by Google

a tout fait pour que les documents qu'il nous offre puissent aisément être mis en petite monnaie par les historiens dans les divers sujets qu'ils traitent, et passer ainsi dans le commerce savant. Janssen ne nous a pas jeté son trésor comme une « *rudis indigestaque moles* ». Il nous en a grandement facilité la lecture par de minutieux commentaires, une consciencieuse chronologie (souvent les jours et les heures sont indiqués), et par une foule de notes explicatives qui témoignent de la connaissance parfaite qu'il a acquise de la littérature historique contemporaine. Les hommes compétents savent les difficultés, les exigences et la solidité de la méthode d'investigation de Bœhmer : nous ne craignons pas d'en trop dire en mettant l'œuvre de l'élève sur le même rang que celles du maître. »

Des travaux si ardus ne distrayaient point Janssen de ses affections. Pour célébrer le trentième anniversaire de la publication des *Archives des Empereurs*, il offrit à Bœhmer, en collaboration avec son ami Stumpf, plusieurs pièces restées inédites, que les Empereurs de race saxonne, franconienne et bavaroise sont censés offrir à leur chancelier du dix-neuvième siècle. Il fit précéder ce nouveau recueil d'une introduction en vers, dans laquelle la patrie allemande déplore ainsi la perte de son ancienne splendeur :

Que j'étais autrefois richement parée!
Donnant le bonheur, j'étais moi-même heureuse!
Mon trône jamais encore n'avait été ébranlé.
Je portais la plus belle couronne de la terre,
J'avais l'épée la plus acérée,
J'avais, avec ces dons, la sagesse, qui conserve.
Je régnais sur les terres et les mers,
Je m'avançais triomphante vers les Alpes,
Et mon armure d'acier reluisait au soleil!
J'aimais surtout m'arrêter près du Rhin,
Là où se mirent neuf cathédrales;
J'aimais entendre les cloches tinter dans le crépuscule du soir.
Là où ses flots sont le plus profonds,
Là où ils arrosent la terre des Francs,
C'est là que je me sentais vraiment chez moi.

Digitized by Google

L'immortelle Rome gouvernait mon pays du Rhin,
Et sur ses rivages s'élevait jusqu'au ciel,
Plus fier que tous les autres, le dôme de Cologne !
Aussi profonde que le Rhin, mon âme;
Aussi rapide que son cours mon allure;
Oh ! que j'étais différente de ce que je suis devenue !
Les temps ont changé !
Il n'y a plus d'empereur pour tenir mon sceptre.
Le peuple de mon cœur porte une robe aux diverses couleurs.

En 1861, Janssen fit paraître une brochure intitulée : *les convoitises de la France sur le Rhin, et la politique hostile à l'Allemagne dans les siècles passés.* A chaque page éclate l'ardent patriotisme du grand historien, qu'on devait plus tard accuser de trahison envers l'Empire et sa patrie. Dans les nobles paroles qui terminent sa brochure, Janssen exprime l'espoir de voir un jour l'Empire restauré.

Ce brillant essai fut partout applaudi. « Janssen a su contenter tous les partis », écrivait Bœhmer; n'est-il pas intéressant d'observer que, maintenant, les protestants démocrates eux-mêmes comprennent que la guerre de trente ans a été beaucoup plus politique que religieuse ? » « Personne », dit un autre critique protestant, « ne pourra faire un reproche à l'auteur du point de vue catholique où il s'est placé. Bien au contraire, nous devons nous féliciter d'une polémique si courtoise, de procédés si pleins de déférence envers les chrétiens d'une autre confession, le tout uni à tant d'indépendance et de liberté de jugement vis-à-vis de sa propre Eglise. » L'excellent jugement porté par Janssen sur le cardinal de Richelieu, qu'il appelle le « véritable inventeur de l'absolutisme incrédule », suffirait seul à prouver la justesse de cet éloge. Avec quelle chaleur l'historien de Francfort désirait voir l'Eglise à l'abri des entreprises ambitieuses du pouvoir absolu, on en pourra juger par la citation suivante : « Rome avait de bonnes raisons pour se plaindre du rôle joué par de hauts dignitaires de l'Eglise dans les affaires diplomatiques. Elle refusait à bon droit, malgré des instances réitérées, d'élever au cardinalat le rusé capucin Joseph, la créature de Riche-

Digitized by Google

lieu. Elle savait à qui il fallait attribuer la ruine d'innombrables églises et la continuation de la guerre. L'absolutisme n'a jamais servi l'Eglise, parce que l'absolutisme, conformément à son principe, tend toujours à transformer la hiérarchie ecclésiastique en une machine bureaucratique, et veut que tous les rouages de cette machine fonctionnent pour ses intérêts, sans l'heureuse indépendance indispensable à leur action. Les grâces du pouvoir, ses honneurs mondains paralysent la force d'expansion de la foi, et mêlent le clergé à des intérêts dynastiques totalement opposés à la haute mission qu'il a reçue de Dieu. La liberté seule donne la force, et la liberté n'est victorieuse que lorsqu'elle est réglée par la loi ; or, l'absolutisme ne connaît ni liberté ni loi, et ses chaînes dorées ont toujours préparé à l'Eglise un joug dur et humiliant, non seulement dans le siècle de l'omnipotence de l'état, mais jusqu'à nos jours. »

Janssen corrigeait encore les épreuves du premier volume des *Correspondances d'Empire,* que déjà il recommençait un autre travail, *Schiller historien* (1). Le livre parut en 1863. L'auteur y a mis à profit ses recherches de Louvain et a pris pour point de départ la biographie, ce qui caractérise bien sa méthode habituelle. « La personne de Schiller, » dit-il en commençant, « est si intimement liée à ses ouvrages qu'il est à peu près impossible de bien juger ce qu'il a écrit si d'abord on ne connaît l'homme. Voilà pourquoi j'ai voulu raconter comment le poète est devenu historien, comment la pensée lui est venue de s'occuper d'histoire ; quelles influences l'y ont poussé ; ensuite j'ai rapporté les jugements qu'il a lui-même portés sur ses compositions historiques. Lorsque le lecteur aura été mis au courant de toutes ces choses, il sera à même d'apprécier équitablement les œuvres du poète. La volumineuse correspondance de Schiller, surtout ses lettres à Kœrner, lui fourniront le moyen de se faire une opinion exacte, car Schiller s'exprime avec la plus grande sincérité sur tout ce qui le touche, et avec un tel abandon que, grâce à ses

(1) Fribourg, Herder, 1863.

Digitized by Google

propres confidences, nous pouvons assister à tout ce qui se passait en lui au moment où il préparait son livre. Nous étudierons aussi les personnes, les circonstances qui eurent de l'action sur sa pensée à ce moment de sa vie. Je suis d'avis, avec beaucoup d'autres, que l'intérêt que ses écrits inspirent encore aujourd'hui ne peut être durable qu'à la condition, pour le lecteur, d'avoir présent à la mémoire les nouveaux résultats acquis par la critique moderne; en même temps il doit se garder, bien entendu, de faire un reproche à Schiller de n'avoir pas mis à profit ses recherches qui n'avaient pas été faites de son temps. Voilà pourquoi j'ai voulu donner un court aperçu de l'histoire de la chute des Pays-Bas, d'après les nombreux documents récemment publiés. En analysant le livre de Schiller, j'ai eu surtout pour but de mettre en relief les endroits qui m'ont paru les plus propres à nous permettre de juger sainement cette phase si compliquée de notre histoire. Comme il me fallait pour cela toucher à des questions politiques encore brûlantes, je n'ai pu éviter de dire quelques mots des sentiments religieux du poète, point sur lequel, tout récemment encore, des jugements si divers ont été portés. »

Janssen affirme qu'il ne saurait être question de la « conversion » de Schiller; ce qui est vrai, selon lui, c'est que le poète passa de la période d'une incrédulité bien tranchée à une phase où le besoin religieux se fit sentir à son âme. Plus tard encore, en insistant sur l'importance de l'art, il confessa la nécessité de la religion et en vint à acquérir la pleine intelligence du passé chrétien. Dans ses derniers ouvrages, il a certainement envisagé les choses d'après les principes de la morale chrétienne; mais jamais il ne s'est élevé jusqu'à la connaissance de la vérité objective du christianisme.

Janssen traite son difficile sujet avec un tact délicat; rien dans son livre ne peut blesser le sentiment national; il se borne à montrer comment Schiller, en racontant la révolution des Pays-Bas, est parti d'un principe faux, se persuadant qu'elle s'était faite au nom de la liberté; de là le jour sous lequel tous les événements lui sont apparus. Il est incontestable qu'on ne peut excuser les fal-

Digitized by Google

sifications et les dissimulations du poète en alléguant le manque de sources et le peu d'esprit de critique de l'époque où il vivait, car évidemment il aurait pu saisir la vérité historique s'il ne se fût dit, de propos délibéré : « L'histoire n'est qu'un chantier pour mon imagination, et les faits doivent s'accommoder au bon plaisir de ma fantaisie ».

L'analyse de l'*Histoire de la guerre de Trente ans* n'est que le lumineux commentaire de cette vérité trop évidente.

Janssen termine en disant que tout le livre, pris dans son ensemble, est « anti-allemand »; que le récit del'effroyable lutte n'est pas protestant, mais en dépit des opinions professées par le poète philosophe et par le « citoyen du monde », « partial, français, inspiré par un étroit esprit de particularisme, et bien près de n'être, après tout, qu'une historiographie de cour ».

L'auteur de tant de productions excellentes ne pouvait manquer d'être désigné pour une chaire d'université; mais tous les efforts tentés dans cette direction échouèrent. Mais Janssen n'en éprouva aucun chagrin; il appréciait extrêmement les avantages de sa position à Francfort; il ne pouvait supporter l'idée de se séparer de Bœhmer, et de quitter la ville qui lui était devenue si chère. « Hier soir, comme j'étais à la fenêtre par un temps splendide », écrivait-il à ses parents le 3 mai 1868, « j'entendis soudain chanter tout près de moi une vieille chanson du pays :

> Oui, Francfort est vraiment, vraiment merveilleux !
> Aussi ne faut-il jamais, jamais le quitter.

Et je me suis dit : Cette chanson-là a raison ! Nulle part mieux qu'ici ! »

PASTOR.

N. B. — L'étude sur Janssen, que nous publions, a d'abord paru en allemand sous la signature du professeur Pastor, le disciple et l'émule du grand historien. Avec la permission de l'auteur, une femme éminente, Mme Emile Paris, dont le nom est si honoré dans les Lettres, a bien voulu traduire pour l'*Université Catholique*, l'œuvre de Pastor. Qu'elle reçoive ici l'expression de notre gratitude.

Digitized by Google

LA

RENAISSANCE CATHOLIQUE

EN ANGLETERRE

ET LE CARDINAL NEWMAN

D'APRÈS UNE ÉTUDE DU CARDINAL CAPECELATRO

Suite (1)

XI

Parmi les nombreuses contradictions dont la Réforme nous offre l'exemple, il en est une qui frappe plus particulièrement tout observateur attentif : c'est la prétention des fondateurs du protestantisme de changer à leur gré le dogme qui doit demeurer immuable dans l'Eglise, alors qu'ils veulent lui imposer le retour à la discipline et aux usages des premiers siècles, en lui refusant le droit de modifier son action extérieure selon les besoins et les coutumes de la société civile.

Rien ne peut être plus nuisible au christianisme que cette fausse conception, dont le résultat est de sacrifier le fond, l'essence même de l'Eglise, en la rendant esclave de formes et de pratiques contingentes.

(1) Voir les numéros de décembre 1892, janvier, février, mars, avril et mai 1893.

Digitized by Google

Le catholicisme, au contraire, inébranlable dans ses croyances, n'a jamais reculé devant les changements disciplinaires que demandaient les temps nouveaux et qui lui semblaient indispensables pour exercer sa mission divine : et c'est ainsi qu'il a toujours offert au monde le spectacle d'une institution adaptée à tous les peuples et à tous les pays, et capable de remplir sa tâche parmi les nations civilisées comme au milieu des barbares, au moyen âge comme dans les temps modernes.

La vie religieuse, et spécialement l'œuvre de saint Philippe de Néri, nous offrent un exemple frappant de la facilité avec laquelle le catholicisme sait harmoniser ses formes extérieures avec les conditions des peuples et les besoins de la société. Si nous examinons, en effet, l'histoire des ordres religieux, nous voyons que, depuis les anachorètes de la Thébaïde jusqu'à nos jours, ces grandes institutions se sont transformées au fur et à mesure que changeaient autour d'elles les mœurs et les tendances. En général, sauf les ordres voués à la vie contemplative, dont il ne saurait être question ici, parce qu'ils visent à un but spécial et répondent à un besoin particulier des âmes, les ordres religieux se sont rapprochés de la société civile, dans la mesure où celle-ci semblait s'éloigner d'eux, reconquérant par de nouveaux services, le droit de marcher avec elle et de lui montrer le chemin.

Jamais les moines de la Thébaïde, sauf aux heures troublées de l'arianisme, n'avaient dérogé à la vie d'austère solitude qu'ils s'étaient imposée. L'Eglise avait moins besoin de leur concours que de leur exemple pour donner au monde une haute idée de la perfection chrétienne. La vie monastique ne devait pas alors se confondre avec la vie civile ; mais être en spectacle aux anges et aux hommes. C'était là la mission spéciale des Paul et des Antoine dans le monde encore envahi par le paganisme.

Au temps de saint Benoît, la situation était déjà changée. Les moines pouvaient avoir des rapports utiles avec les hommes, mais à la condition de garder en partie les traditions d'austérité et de solitude des premiers anacho-

Digitized by Google

rètes. Le patriarche de Norcia connut si bien ce besoin pressant de la société nouvelle, qu'il fonda une œuvre dont les bienfaits ont été incalculables pour l'Eglise comme pour la civilisation. On peut dire, en effet, qu'il n'y a pas à cette époque un seul fait important dans l'histoire, auquel les bénédictins n'aient pris part. Ces hommes admirables, tout en fuyant le monde, jetèrent les fondements de la société civile, telle qu'elle devait être d'après les principes du christianisme, et se montrèrent capables de l'élever à une sublime hauteur.

Plus tard, saint Dominique et saint François enrichirent l'Eglise de deux grandes institutions destinées à combattre les vices et les erreurs de leur temps, à relever le niveau des études, et à opposer une nouvelle digue à la corruption qui faisait des ravages effrayants. Le moine, selon le type conçu par saint Benoît, ne suffisait plus à une société qui se transformait elle-même. Les deux ordres fondés au XIII^e^ siècle venaient donc à leur heure et répondaient parfaitement au but pour lequel ils étaient établis. Saint Françoiset saint Dominique, tout en conservant le caractère monastique à leurs ordres, dictèrent cependant des règles par lesquelles le contact des religieux avec la société était considérablement accru. Par là, ces deux grands saints introduisirent dans la vie monastique des habitudes nouvelles et appropriées aux coutumes de leur époque.

Philippe de Néri s'inspira à cette leçon que l'histoire de l'Eglise lui offrait, dans la fondation de l'Oratoire. Le moyen âge était passé; la société traversait une crise redoutable : elle se laïcisait dans son gouvernement, comme dans ses lois et dans ses mœurs. Il fallait que, dans une mesure, la vie religieuse la suivît dans cette évolution nouvelle. Avec un tact merveilleux, saint Philippe fit plus que la suivre, il la précéda en quelque sorte. L'Oratoire, qui rendit des services signalés à l'Eglise du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, devait s'adapter mieux encore aux tendances des siècles à venir et en particulier à celles du XIX^e^ siècle.

Dès l'époque de saint Philippe de Néri, la vie religieuse

Digitized by Google

avait revêtu une nouvelle forme par la fondation des congrégations de clercs réguliers, qui précédèrent d'un demi-siècle environ la fondation de l'Oratoire (1). Ces congrégations, qui devaient plus tard se multiplier dans l'Eglise, constituaient comme une nouvelle étape dans la voie qui allait rapprocher de plus en plus les ordres religieux de la société civile (2). Il appartenait à saint Philippe de réaliser le type accompli du prêtre astreint à la vie commune et à une règle conforme aux traditions des congrégations religieuses, et néanmoins mêlé aux hommes du monde pour les ramener à Dieu.

Les Oratoriens, travaillant sous la dépendance des évêques au ministère sacerdotal dans ses différentes formes, devaient trouver en Angleterre un terrain particulièrement propice. Ce qu'il fallait surtout au catholicisme dans le royaume britannique, c'était une congrégation de prêtres qu'aucune règle n'empêchât de se mêler à la société. La vie commune, qui offre de grands avantages pour la sancti-

(1) Les premières congrégations de clercs réguliers qui furent fondées, sont celles des Théatins (14 septembre 1524), des Somasques (vers la même époque), et des Jésuites, dont la règle fut approuvée par Paul III le 27 septembre 1540. Les constitutions de l'Oratoire ne furent approuvées que plus tard, par Grégoire III (1575).

(2) Quand je parle de progrès dans l'évolution de la vie monastique, je n'entends pas dire, naturellement, que les vieux ordres soient devenus inutiles, chaque fois que de nouveaux besoins se sont manifestés dans l'Eglise. Ces ordres ont continué, au contraire, à rendre les plus grands services au catholicisme. Seulement, ils ne pouvaient pas bouleverser leurs constitutions pour les adapter à tous les besoins de la société au cours des siècles. Ceci n'a pas empêché, d'ailleurs, les vieux ordres de se conformer, dans une juste mesure, aux usages des différentes époques qu'ils ont traversées. C'est cette interprétation fidèle, mais large, des règles et de l'esprit de leurs saints fondateurs qui rend les bénédictins, les franciscains, les dominicains si utiles à l'Eglise, même de nos jours. La fondation des nouvelles congrégations n'a rien enlevé à la gloire et à l'action féconde des vieux ordres. Au contraire, elle a servi à stimuler leur zèle, et de même que par l'institution des ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, les bénédictins ne sont pas devenus inutiles, de même la fondation des clercs réguliers et de l'Oratoire n'a porté aucun préjudice aux ordres monastiques qui les ont précédés. On peut donc leur appliquer ces paroles de Jésus-Christ : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père » (Saint Jean XIV. 2).

Digitized by Google

fication personnelle des religieux, n'a pas ici l'inconvénient de les tenir trop à l'écart de leurs concitoyens. L'esprit de l'Oratoire semble fait exprès pour combattre certaines tendances que l'anglicanisme, et en général toutes les sectes anglaises, ont héritées des puritains. La réforme écossaise, comme son nom l'indique, en prétendant renchérir sur ses devancières, n'a considéré le christianisme que sous son aspect le plus sombre et le plus austère. Ce joug que le Christ déclare doux et léger, est devenu dans ses mains un fardeau intolérable que chacun doit porter avec patience, mais non sans faire paraître au dehors la gêne et la contrainte dont l'âme est véritablement oppressée. De là cet esprit sombre et maussade que revêt la religion chez la plupart des protestants anglais. Il suffit d'avoir passé un dimanche en Angleterre pour s'en rendre compte. Le jour du Seigneur, qui doit être chez les chrétiens un jour de belle et sainte joie, s'y est transformé en une journée triste, lourde, désagréable, que l'on désire voir passer le plus tôt possible. Saint Philippe, au contraire, voulait que l'on appliquât toujours la maxime de servir Dieu dans l'allégresse : *servite Domino in lætitia.* Toutes les règles de l'Oratoire sont empreintes de ce principe, que Newman et ses confrères s'efforceront d'introduire en Angleterre et de faire apprécier par leurs concitoyens. Bien des âmes, repoussées du puritanisme, se sentiront irrésistiblement attirées par ces prêtres catholiques si austères dans leur vie, mais si joyeux dans le sacrifice, et dont la largeur d'esprit est en contraste frappant avec l'étroitesse mesquine de la plupart des ministres protestants. Ainsi s'opérera peu à peu une réaction dont le catholicisme tirera le plus grand profit.

Mais l'avantage principal qu'offrait l'Oratoire, tel que Newman entendait le constituer en Angleterre, c'était d'être composé non seulement de sujets anglais, mais de convertis ayant occupé, avant leur abjuration, des places éminentes dans l'Université et dans l'Eglise officielle. Contre de tels hommes, il devenait impossible de soulever le patriotisme aveugle des foules, en les dénonçant comme des étrangers, des « papistes » abusant de l'hospitalité

Digitized by Google

britannique pour asservir leur pays à une hiérarchie étrangère. C'étaient des Anglais pur sang, qui venaient prêcher à leurs compatriotes une religion qu'ils avaient eux-mêmes longtemps combattue; mais à laquelle ils s'étaient soumis librement, la reconnaissant comme la seule gardienne des traditions chrétiennes.

D'ailleurs, rien ne pouvait donner aux dissidents de bonne foi une idée plus favorable de l'Oratoire que la haute renommée de vertu et de science dont jouissaient ses membres. Il est inutile de parler de leur chef. J'ai assez dit ce qu'on pensait du P. Newman dans le Royaume-Uni. Quant aux autres, un simple coup d'œil suffira pour les faire connaître à mes lecteurs. — Le P. Ambroise Saint-John était un homme de trente-deux ans à peine, *scholar* de l'université d'Oxford, *student* de l'Eglise du Christ (*Christ-Church*) (1), et vicaire d'une paroisse protestante dans le diocèse de Cantorbéry. Dès sa première jeunesse, il s'était consacré à secourir les pauvres et à les instruire, et ce noble dévouement lui avait conquis l'affection et l'estime de ses concitoyens. — Le P. Guillaume Penny, du même âge que Saint-John et comme lui protestant converti, était de Birmingham. Non moins charitable que son confrère, il avait fait également de brillantes études. Très versé dans les mathématiques, il en avait remporté le premier prix à Oxford sur une foule de concurrents. Plus tard, il se voua à l'étude des sciences sacrées et publia un ouvrage très remarquable sur la foi catholique. — Le P. Robert Coffin n'avait que vingt-sept ans. Compagnon du P. Penny dans l'anglicanisme, il s'était spécialement voué à la prédication dans la paroisse de Sainte-Marie-Madeleine, où un grand nombre d'anglicans accouraient pour l'entendre. Ecrivain très distingué, nous lui devons une

(1) Il est à remarquer que les *students* sont, dans la *Christ Church*, ce que les *fellows* sont dans les autres collèges de l'université d'Oxford. Il n'y a qu'une différence, et c'est qu'à la *Christ-Church* le collège est gouverné par le chapitre de la cathédrale, tandis que les autres collèges, n'ayant point de chapitres, sont tous dirigés par leurs *fellows*.

Digitized by Google

belle vie de saint Guillaume, archevêque d'York. — Les pères Frédéric Bowles et Richard Stanton étaient deux des plus brillants élèves de l'université d'Oxford. Très jeunes, ils avaient embrassé la carrière ecclésiastique. Le premier avait été vicaire de Newman, tandis que le second occupait la même situation dans une autre grande paroisse. — A ces noms, très connus et très appréciés en Angleterre, il faut en ajouter un autre dont la renommée était beaucoup plus considérable, le P. John Dalgairns. Né dans l'île de Guernesey, mais d'une famille d'origine écossaise, Dalgairns fit ses études à Oxford, où il acquit bientôt une renommée très grande et très méritée. Collaborateur de Newman dans la rédaction du journal qui défendait les principes anglo-catholiques, il attira tous les regards par une étude approfondie sur Dante, étude dans laquelle il signalait, au grand étonnement de ses compatriotes, les rapports de la Divine Comédie avec les doctrines de saint Thomas d'Aquin (1). Dalgairns n'avait pas appartenu, comme ses confrères, au clergé anglican. C'est en simple laïque qu'il étudiait à Oxford, et bien qu'il s'intéressât aux questions religieuses et aux controverses théologiques, il ne songea point à se faire homme d'Eglise, aussi longtemps qu'il resta protestant. Converti au catholicisme, il fit ses études théologiques en France et entra ensuite à l'Oratoire.

(1) Le Dante a toujours été très sérieusement étudié en Angleterre. Seulement les protestants, comme d'ailleurs les libres-penseurs italiens de nos jours, cherchaient surtout à y glaner des arguments et des invectives contre la papauté, oubliant que la grandeur morale de l'*Altissimo Poeta* réside précisément dans la foi inébranlable qui a inspiré la *Divine Comédie* et que Dante ne dément jamais. Les anglicans, habitués à commenter le Dante sous l'influence de leurs passions antiromaines et anticatholiques, avaient fini par ne plus connaître le véritable esprit du poète, et ignoraient, par conséquent, que c'est dans saint Thomas qu'il a puisé à pleines mains pour écrire son chef-d'œuvre. On a dit que la Divine Comédie est la Somme de saint Thomas en poésie. Rien n'est plus vrai ; car, sans copier l'auteur de la Somme, l'*altissimo poeta* a condensé, dans son œuvre immortelle, les idées et le système scientifique de l'Ange de l'école. Il est donc clair que la théologie du Dante procède de saint Thomas, et il appartient à un collègue de Newman, à John Dalgairns, de l'avoir rappelé à ses concitoyens.

Digitized by Google

— Tels étaient les premiers oratoriens anglais. Leur talent et leur zèle pour la gloire de Dieu et la propagation de la foi, les rendaient dignes de la haute mission à laquelle ils allaient se dévouer avec une sainte ardeur.

Ce fut le 1er février 1848 que le P. Newman ouvrit la première maison de l'Oratoire à Saint-Marys-Vale, dans la banlieue de Birmingham. C'était un ancien collège, qu'il fut facile d'approprier à sa nouvelle destination. Après avoir chanté solennellement les premières vêpres de la Purification, Newmann donna lecture du bref de Pie IX instituant l'Oratoire d'Angleterre; puis il reçut, à titre de supérieur de la nouvelle congrégation, les cinq prêtres déjà nommés et qui arrivaient de Rome avec lui. Il leur adjoignit, avec un novice, trois frères coadjuteurs, hommes d'une foi naïve et d'un dévouement qui les rendaient dignes d'être associés aux premiers collaborateurs de Newman.

Le choix de Birmingham, comme premier centre oratorien en Angleterre, n'était point le fait du hasard. Birmingham, qui compte aujourd'hui plus de 300 mille habitants, en avait environ 200 mille en 1848. Sa situation au centre de l'Angleterre, sa proximité d'Oxford, offraient d'incontestables avantages aux oratoriens, qui tenaient avant tout à ne pas s'éloigner de la grande université, où ils comptaient faire de nouvelles recrues pour l'Eglise et pour l'Oratoire. En outre, Birmingham était la principale ville du district soumis à l'autorité pastorale de Mgr Wiseman. Un devoir de gratitude et l'intérêt même de la congrégation, indiquaient cette ville comme le lieu le plus apte à abriter la première maison. J'ai dit que Mgr Wiseman et le docteur Newman étaient deux grands esprits faits pour s'entendre et pour accomplir ensemble de grandes choses. Personne n'avait une plus haute idée du génie de Newman que l'illustre évêque qui avait guidé ses premiers pas dans l'Eglise catholique. De son côté, Newman était rempli d'une admiration sans mélange pour Mgr Wiseman. Tous les deux connaissaient à fond l'Angleterre, et comprenaient parfaitement ses tendances et ses besoins. Mes lecteurs n'ont pas oublié que ce furent les conseils de Mgr Wiseman

Digitized by Google

qui contribuèrent le plus à fixer le choix de Newman sur la congrégation de saint Philippe. Pour tous ces motifs, il était aussi juste que sage de placer la première maison oratorienne sous la houlette du vicaire apostolique du centre de l'Angleterre.

Cependant les passions révolutionnaires, déchaînées de nouveau le 24 février 1848, menaçaient de faire encore le tour du vieux monde. L'Angleterre néanmoins ne semblait pas s'apercevoir des troubles et du désordre qui bouleversaient l'Europe. Le catholicisme y faisait chaque jour des conquêtes, sans que l'anglicanisme fût en mesure, malgré sa puissante organisation hiérarchique, d'arrêter un mouvement qui le privait de ses meilleurs fils. C'est ainsi que peu de jours après la fondation de l'Oratoire à Saint-Marys-Vale, la petite communauté s'augmentait de cinq nouveaux membres. Ils étaient conduits par un homme, destiné de la Providence à devenir un de ses plus puissants instruments pour la conversion de l'Angleterre. Ce personnage éminent était Wilfrid Faber. Gentleman accompli, *fellow* de l'université d'Oxford, et, après Newman et Pusey, le plus remarquable des théologiens de la grande école, le révérend W. Faber avait été nommé recteur de l'église d'Elton dans le Huntingdonshire. Tout en cultivant avec une rare ardeur les sciences sacrées, il n'avait pas négligé la littérature et aimait surtout la poésie. Ce goût exerça une influence sérieuse sur son avenir. Il se plaisait, en effet, à imiter les meilleures hymnes mystiques, trouvant dans cet exercice un délassement qui, en élevant son âme à Dieu, devait la rendre un jour capable de comprendre la vérité et de l'embrasser. William Faber s'était signalé comme professeur de grec à l'University College. A Elton, il déploya un grand zèle à remplir ses devoirs de curé. Mais on remarqua, dès cette époque, qu'il suivait dans l'accomplissement de sa mission pastorale les traditions catholiques, au lieu de se conformer aux usages anglicans. Associé au mouvement anglo-catholique, Pusey comptait sur lui pour la défense et la propagation de ses idées ; mais Faber ne tarda pas à reconnaître les défauts et les faiblesses de la réforme projetée. La

Digitized by Google

grâce de Dieu agissait en lui avec une force irrésistible. Il éprouvait un besoin pressant de se séparer du monde, et quittant l'université d'Oxford, il se consacra entièrement aux œuvres de son ministère. Enfin, le 17 novembre 1845, un mois à peine après la conversion de Newman, Wilfrid Faber, déjà catholique de cœur, le devenait de fait, et abjurait les erreurs de l'anglicanisme à Northampton. A la nouvelle de la conversion de leur pasteur et de leur maître, plusieurs paroissiens d'Elton et un certain nombre d'étudiants d'Oxford, s'empressèrent d'imiter son exemple. Parmi les conversions qui accompagnèrent celle du docteur Faber, les anglicans enregistrèrent, avec un étonnement voisin de la stupeur, le fait de deux jeunes gens de quinze et seize ans qui ne craignirent point de s'exposer au courroux de leurs familles pour suivre la même route que le pieux recteur d'Elton (1). Mais ce qui les étonna bien plus encore, ce furent les huit abjurations qui se produisirent parmi les pauvres de la paroisse d'Elton, prémices des conversions qui allaient s'accomplir dans les rangs de ce peuple jusque-là si acharné dans sa haine contre Rome (2).

(1) Encore de nos jours, il ne manque pas de familles protestantes, en Angleterre, où la conversion au catholicisme est punie comme une apostasie, où les pères et mères ne craignent pas de déshériter leurs enfants s'ils se permettent de reconnaître les erreurs de la Réforme et d'embrasser la vraie foi. Cependant, les idées de tolérance ont fait déjà des progrès sensibles même à ce point de vue, et il arrive plus d'une fois que, le premier moment d'émotion passé, les parents se résignent au fait accompli et respectent les convictions de leurs enfants. Il n'en était pas de même en 1845. Se faire catholique équivalait, pour un fils, à se voir banni de la maison de son père, sans le moindre espoir, à moins d'un miracle, d'y pouvoir jamais rentrer. Si donc les protestants s'étonnaient en présence de la conversion des jeunes disciples de Faber, on ne saurait leur en faire un reproche. Il était, en effet, merveilleux de les voir capables d'un dévouement aussi héroïque, à un âge où l'homme est encore faible et peu enclin aux grands sacrifices.

(2) L'ignorance rend le plus souvent le peuple réfractaire à toute réforme bonne ou mauvaise. Il n'y a que ce qui touche les intérêts matériels qui ait le pouvoir d'émouvoir les masses. C'est en trompant le peuple par le mirage d'un bonheur sans mélange, que les révolutionnaires l'ont souvent entraîné à leur suite. Les réformes religieuses ne se prêtaient guère à de telles manœuvres. Aussi, a-

Digitized by Google

Plusieurs de ces nouveaux convertis voulurent suivre jusqu'au bout le Dr Faber et entrer avec lui dans la milice du Seigneur. C'étaient MM. Hutchinson, Darnell, Wells et Mils. Les deux premiers venaient d'Oxford, les deux autres de Cambridge. Tous emportaient dans leur retraite l'estime et le respect de leurs collègues et les regrets des universités britanniques. Ils formèrent d'abord une petite

t-on vu, en général, les populations demeurer longtemps réfractaires aux nouveautés. Le peuple tient à sa foi, à son culte, à ses usages. Le protestantisme, en Angleterre, comme en Norwège et ailleurs, n'a pu se faire accepter par le peuple qu'après de longues luttes. Le temps et la proscription du culte catholique ont fini par donner la victoire aux réformateurs. Le peuple, dès lors, a pris d'autres habitudes. Il est devenu foncièrement protestant, sans comprendre au fond les motifs de ce changement. En Angleterre, le protestantisme, sous quelque forme qu'il soit professé par les ouvriers et les paysans, est regardé par eux comme la religion nationale. Les invectives lancées pendant trois siècles, par leurs pasteurs, contre Rome et le catholicisme, leur ont donné la conviction que la religion romaine est l'ennemie mortelle de l'Angleterre, et la cause de tous les maux dont souffre la société. De là, cette haine violente contre la Papauté, que l'introduction d'une législation religieuse vraiment libérale a eu tant de peine à modérer; et elle n'a pas encore complètement triomphé, même de nos jours. On peut donc dire que le peuple anglais était, en 1845, aussi réfractaire à un retour à l'ancienne foi qu'il l'avait été, au XVIe siècle, aux nouveautés introduites par Henri VIII, Edouard VI et Elisabeth. Inaccessible aux arguments scientifiques qui peuvent convaincre les personnes instruites, le peuple subit toujours très fortement l'influence des passions nationales. Ces passions l'éloignaient invinciblement de Rome et l'attachaient fermement à l'hérésie.

De 1845 à 1893, la situation s'est sérieusement améliorée. Le peuple anglais a vu les catholiques à l'œuvre, et il a abandonné bien des préventions contre eux et leur religion. Le cardinal Manning, en se faisant l'apôtre des ouvriers, surtout lors de la fameuse grève des docks de Londres, a rendu un immense service au catholicisme et à l'œuvre de la conversion des classes populaires. Cependant, l'ignorance est toujours un obstacle à la propagation rapide de notre foi parmi le peuple anglais. On comprend, dès lors, qu'en 1845, la vue des huit pauvres paroissiens d'Elton, suivant leur pasteur dans le retour à la vraie foi, ait produit, en Angleterre, un étonnement tout autre que celui causé par l'abjuration de tant de professeurs d'Oxford, de ministres anglicans et de personnages instruits. Ces conversions indiquaient, dès lors, que la renaissance catholique s'étendrait peu à peu à toutes les classes de la société, y compris celles qui en étaient les plus éloignées. A ce point de vue, les craintes des protestants sont de plus en plus justifiées par ce qui se passe d'année en année en Angleterre.

Digitized by Google

communauté religieuse qu'ils appelèrent, du nom de leur chef, Wilfrid Faber, congrégation des Wilfridiens. Cette communauté n'avait d'autre but que le perfectionnement de ses membres et les œuvres destinées au salut de l'Angleterre. Les règles étaient loin d'être fixées, le Dr Faber et ses amis réservant ce soin pour plus tard. Ce qui frappait chez les wilfridiens, c'était le zèle avec lequel ils s'efforçaient de populariser le culte de Marie, si violemment repoussé par la Réforme. Faber et ses amis estimaient que rien ne pourrait être plus favorable au retour de l'Angleterre au catholicisme que la restauration du culte de la Mère de Dieu.

Les wilfridiens s'étaient fixés près de Birmingham, dans une maison sise à Colton-Hall, et qu'ils devaient à la générosité d'un catholique appartenant à une illustre famille de l'aristocratie anglaise, le comte de Shrewsbury (1). Ils y bâtirent une petite église d'un goût exquis, dont l'architecte Pugin traça le plan et dont le père Hutchinson fit les frais sur sa fortune personnelle, aidé néanmoins par le comte de Shrewsbury. L'église de Saint-Wilfrid fut solennellement consacrée le jour de Pâques 1848. Les chrétiens de toute confession y accoururent aussitôt pour entendre la parole de Dieu (2). Le zèle des wilfridiens fut récompensé

(1) Lord Talbot, comte de Shrewsbury, était, après le duc de Norfolk, le possesseur du plus ancien comté d'Angleterre. Sous le règne d'Elisabeth, un de ses ancêtres fut le seul qui, avec lord Montague, s'opposât au rétablissement du protestantisme en Angleterre. Le comte de Shrewsbury mourut en 1852. Son fils, Arthur Talbot, lui succéda, mais il ne put entrer à la Chambre des lords qu'en 1854, au sortir de la minorité. Il mourut en 1856, sans laisser de descendants. Le fils du duc de Norfolk fut l'héritier d'une grande partie de l'immense fortune du comte de Shrewsbury. Comme les Talbot, les Howard (Norfolk) s'en servirent pour contribuer largement aux œuvres catholiques en Angleterre. C'est à leur générosité que la Grande-Bretagne doit un nombre considérable d'églises, de couvents et d'écoles catholiques. Les évêques et les religieux, mais surtout les Oratoriens, ne firent jamais appel en vain à la générosité de la maison de Norfolk. Le duc de Norfolk paya, en 1879, toutes les dépenses qu'entraîna l'élévation au cardinalat du P. Newman.

(2) Une des conditions indispensables pour la prospérité d'une mission catholique dans un pays protestant, c'est que les missionnaires

Digitized by Google

par une abondante moisson. En une seule année, ils rame-

aient une église où l'on puisse célébrer avec toute la pompe nécessaire les grandes cérémonies du culte, et où le prêtre puisse prêcher devant une nombreuse assistance. Me trouvant à Berghen, en Norwège, au cours de l'été 1880, je rendis visite au R. P. Stub, barnabite norwégien qui dirigeait la mission catholique de cette ville. Je lui demandai pourquoi il avait dépensé tant d'argent pour bâtir une grande église, alors qu'une simple petite chapelle eût suffi au très petit nombre de catholiques établis à Berghen. Le P. Stub me répondit : « Que voulez-vous ? Nous bâtissons de grandes églises pour que les protestants y viennent en foule. L'église est le moyen le plus puissant de propagande que l'on puisse avoir dans un pays protestant. Sans église, une mission est généralement stérile. Les protestants n'ont pas l'habitude d'aller trouver les missionnaires catholiques, et ceux-ci n'ont guère l'occasion, ni même la possibilité, de fréquenter leur société. On ne va pas chez quelqu'un pour l'engager à brûle-pourpoint à changer de religion. — L'Eglise devient, par le fait, comme un lieu neutre où chacun est libre d'entrer, sans se compromettre et sans s'engager à rien. Dès qu'on ouvre une église catholique dans un pays protestant, l'affluence y est considérable. Un grand nombre de nos frères séparés y accourent. La plupart y viennent pour satisfaire leur curiosité, d'autres pour se rendre compte des enseignements des missionnaires et des doctrines catholiqnes dont ils n'ont qu'une connaissance très imparfaite et très superficielle. Au surplus, ce qui attire les protestants dans nos églises, ce sont les grandes cérémonies du culte, les saluts solennels, les grand'messes. Malgré les principes contraires au culte extérieur que la Réforme traite d'idolâtrie, les protestants aiment beaucoup nos offices. Il les apprécient au point de vue purement artistique d'abord, mais ils se sentent attirés par une liturgie qui parle à leur âme et n'a rien de la sécheresse du culte réformé. Cette fréquentation de l'église catholique ne tarde pas à produire ses effets. Un bon nombre de protestants se rapprochent de plus en plus du catholicisme, écoutent la parole de Dieu, sont touchés par la grâce et finissent par abjurer les erreurs auxquelles ils étaient si fermement attachés auparavant. — Sans église, on ne peut jamais espérer faire de nombreuses conversions, car le moyen de communiquer avec les protestants fait défaut. C'est pour cela que je suis convaincu qu'il n'y a pas d'argent plus utilement dépensé, dans une mission catholique, que celui qui est consacré à la construction d'une belle et grande église. » Ces paroles, auxquelles la longue expérience d'un missionnaire éminent, d'un apôtre, donnent une grande autorité, démontrent bien le rôle que l'église remplit dans une mission. Ce que le R. P. Stub me disait touchant la propagation de la foi en Norwège, s'applique également à l'Angleterre, où le catholicisme a fait de si grands progrès depuis que nos églises s'y sont multipliées et que les protestants les ont fréquentées. Un savant, un pasteur protestant instruit, peut étudier les problèmes religieux sans fréquenter les temples catholiques, et se convaincre par lui-même, avec la grâce de Dieu, que l'Eglise romaine possède seule le dépôt de la vraie foi.

Digitized by Google

nèrent à l'unité de la foi plus de mille protestants (1).

Sur ces entrefaites, Newman étant revenu en Angleterre pour y fonder l'Oratoire, le P. Faber et ses disciples estimèrent opportun de se joindre à la congrégation oratorienne. Faber consulta à ce sujet Mgr Wiseman, qui l'engagea à persévérer dans cette résolution. Alors, sans hésiter, il se rendit chez Newman, sollicitant pour lui et ses amis l'entrée au noviciat de l'Oratoire. Avec une abnégation toujours rare, même parmi ceux qui font l'œuvre de Dieu, les wilfridiens avaient compris que le but des Oratoriens étant le même que le leur, les deux congrégations doubleraient leurs moyens d'action en se réunissant, et, renonçant à toute pensée d'amour-propre, ils embrassèrent la règle de saint Philippe.

La conduite des wilfridiens offrait aux anglicans un spectacle auquel ils n'étaient pas accoutumés. Chez eux, le particularisme, l'individualisme même, sont, en dernière analyse, le résultat final de toutes les entreprises des réformateurs. Dans l'Eglise romaine, au contraire, le sentiment du devoir prévaut, chez les hommes de Dieu, sur leurs préférences personnelles; l'humilité détruit l'ambition, le bien de l'Eglise pousse ses apôtres à la concorde. Sans doute, il en coûtait au P. Faber et à ses compagnons de renoncer à leur projet pour entrer comme novices à l'Oratoire. Mais, encore pleins de leur ferveur de néophytes, tout sacrifice leur semblait léger lorsqu'il s'agissait des intérêts de la religion. Ces hommes, habitués à occuper les premières places et à enseigner dans les universités, oubliant leur passé, renonçant à leur initiative, se plaisaient dans le silence et l'obéissance. Ils se préparaient ainsi aux rudes travaux et aux grandes entreprises auxquelles Dieu les appelait.

Réunis à Saint-Marys-Vale, Newman et Faber résolurent

La masse des protestants, même parmi les gens instruits, a besoin d'une occasion propice pour étudier le problème religieux. Cette occasion, l'église la lui fournit admirablement.

(1) Lettre *Ms.* du R. P. Saint-John.

Digitized by Google

bientôt de transférer l'Oratoire à Saint-Wilfrid. Là, ils se mirent à étudier ensemble les moyens pratiques de travailler à la conversion de l'Angleterre. Bien que leurs vertus et leur savoir leur fissent une position prééminente parmi leurs confrères, ils ne voulurent rien établir sans les consulter, et sans discuter avec eux chacun des projets qu'ils méditaient. Tous tombèrent d'accord sur les deux points capitaux du programme de l'Oratoire. Quant à l'action extérieure de l'institut, la prédication fréquente de l'Evangile, prédication à la fois simple, solide et nourrie de l'Ecriture, telle, en un mot, que saint Philippe l'a prescrite à ses fils. Quant à la vie intérieure de la communauté, qui devait féconder l'apostolat des oratoriens, chacun s'efforcerait d'imiter saint Philippe dans la mesure de ses forces, et tous, fermement attachés à la règle, travailleraient sans cesse à accroître leur zèle pour la gloire de Dieu et le service des âmes.

Ces résolutions ne tardèrent pas à produire leurs effets. La belle et douce figure de saint Philippe se reflétant dans ses disciples, leur attira l'admiration et les sympathies de leurs concitoyens. Les Pères Newman et Faber voulurent d'abord que la prédication oratorienne s'adressât au peuple des grandes villes et des principaux centres industriels. Ils n'ignoraient pas les ravages que l'incrédulité et l'indifférence faisaient chaque jour dans ces grandes agglomérations, où la bourgeoisie et le peuple, absorbés par les affaires, exclusivement voués au commerce et au travail matériel, oubliaient de plus en plus leurs intérêts éternels. Non contents de prêcher à Saint-Wilfrid, les pères de l'Oratoire allaient chaque dimanche à Birmingham, où ils expliquaient l'Evangile dans la cathédrale. Protestants et catholiques accoururent en foule pour les entendre. Les conversions se multiplièrent parmi les anglicans, et, du même coup, parmi les catholiques vivant depuis trop longtemps dans une coupable indifférence.

Mais la prédication n'absorbait pas toute l'activité des oratoriens. L'étude est un des devoirs de leur congrégation : ils s'en servirent pour instruire leurs concitoyens.

Digitized by Google

La presse, en Angleterre, était très développée dès 1848. Newman et Faber, appréciant tout le parti qu'on pouvait en tirer pour la propagation des idées et la défense des doctrines du catholicisme, voulurent que l'Oratoire donnât au clergé l'exemple d'une vie littéraire intense et féconde. L'hagiographie, et surtout les biographies des grands serviteurs de Dieu des temps modernes, leur offraient un vaste champ, déjà exploité par les wilfridiens. On décida de continuer l'œuvre commencée, et l'avenir montra toute l'opportunité de cette initiative. Les vies des saints anciens et modernes, et notamment celle des saints anglais, publiées par les fils de saint Philippe, eurent une excellente influence sur les esprits. Elles firent connaître et aimer le catholicisme, en rajeunissant chez les Anglais les souvenirs religieux d'une époque trop oubliée, où l'Angleterre catholique était l'asile de la science et de la sainteté.

Cependant, malgré ces débuts pleins de promesses, il devenait de plus en plus manifeste que l'Oratoire ne pourrait devenir véritablement prospère qu'en se dilatant. Il fallait s'établir dans les principales villes du Royaume Britannique sous peine de végéter. Newman le comprit, et profitant des clauses insérées par Pie IX dans le bref d'institution de l'Oratoire anglais, il voulut que la première fondation fût à Birmingham (1). En conséquence, il loua une grande maison dans la ville même, et transformant en chapelle une grande salle annexée à l'immeuble (2), il y installa, le 2 février 1849, une colonie oratorienne.

(1) Mes lecteurs n'ont pas oublié que le bref de Pie IX autorisait la fondation de deux maisons de l'Oratoire à Saint-Marys-Vale et à Birmingham, en permettant qu'elles fussent soumises à un seul et même supérieur, tandis que les autres maisons de la congrégation qui devaient s'établir en Angleterre seraient séparées les unes des autres et se gouverneraient elles-mêmes selon les constitutions de saint Philippe de Néri (*Voir au paragraphe* IX). J'ai dit aussi plus haut que la maison de Saint-Marys-Vale fut transférée à Saint-Wilfrid, à Colton-Hall, après l'entrée du P. Faber et de ses compagnons à l'Oratoire.

(2) La maison où Newman installa d'abord l'Oratoire, à Birmingham, était une ancienne fabrique de liqueurs, et la salle transformée en chapelle, un cabaret abandonné. Le P. Saint-John, en écri-

Digitized by Google

La fondation de Birmingham était à peine accomplie, que le P. Newman songeait sérieusement à une entreprise plus importante encore. C'était dans la capitale de l'anglicanisme, dans l'immense cité, en un mot dans Londres, que les fils de saint Philippe devaient planter leur tente. Les objections ne manquaient pas contre ce projet. On ne pouvait, en effet, s'établir à Londres qu'à grands frais; car l'Oratoire ayant surtout besoin de se faire connaître, devait se procurer une assez grande maison au centre de la ville. N'était-ce pas en quelque sorte tenter Dieu, en risquant de provoquer les colères encore très vives des sectes protestantes ? Le P. Newman, sans se laisser décourager par ces difficultés, les discuta loyalement avec ses confrères. Tous se rangèrent à son avis, et bientôt hâtèrent de leurs vœux l'établissement de l'Oratoire à Londres.

Fort de l'appui de ses frères, Newman s'adressa à Mgr Wiseman pour lui exposer son plan. L'illustre évêque, loin de se laisser dominer par la crainte d'un insuccès, encouragea fortement le supérieur de l'Oratoire, l'aidant de toutes ses forces à l'accomplissement de son dessein. De généreux bienfaiteurs promirent les sommes nécessaires à la fondation. Plusieurs personnes dévouées à l'Oratoire, mirent à son service leur influence et leur bonne volonté, et au mois de mai 1849, une maison était prête dans le centre de la grande métropole. Les oratoriens décidèrent entre eux que leurs confrères de Saint-Wilfrid se rendraient aussitôt à Londres, et que la nouvelle maison, indépendante de celle de Birmingham, serait placée sous la direction d'un supérieur élu par la communauté. Rien d'ailleurs ne serait changé quant à la règle, toutes les mai-

vant au P. Capecelatro à ce sujet, s'exprimait ainsi : « Cette première maison que nous avons occupée était auparavant une fabrique de *gin* qui produit le plus souvent la pauvreté et le vice parmi notre peuple qui en abuse. En la transformant en église, nous avons donc fait deux bonnes œuvres : nous y avons prêché les grandes vérités de la religion catholique et nous avons écarté ce qui servait d'occasion à la ruine d'un très grand nombre d'âmes. (Voir dans Capecelatro, *op. cit.*, la note au bas des pages 219 et 220.)

Digitized by Google

sons de l'Oratoire devant se conformer aux constitutions de la congrégation anglaise.

Le P. Newman devant rester à Birmingham, les suffrages des oratoriens de Londres se portèrent sur le P. Faber. Ce choix était excellent. Bien qu'entré depuis peu de temps à l'Oratoire, Faber s'était familiarisé avec ses constitutions, et son âme était tout imprégnée de l'esprit de saint Philippe. Non content d'avoir traduit de l'italien la vie de l'apôtre de Rome par le père Bacci, il avait prononcé, devant un auditoire nombreux et distingué, trois remarquables discours sur le fondateur de l'Oratoire. Ces sermons, en faisant connaître et apprécier la congrégation anglaise, avaient très favorablement impressionné les protestants eux-mêmes.

La fondation de Londres divisait l'Oratoire en deux branches : celle de Birmingham comprenait douze religieux ou novices; celle de Londres en comptait quatorze.

Il serait difficile de dire tout le bien qne les oratoriens firent en Angleterre dès les premières années de leur institution. Qu'il me suffise de remarquer ici que leur œuvre ne saurait être considérée au seul point de vue des conversions directement opérées. Ces conversions, qui se chiffraient par centaines chaque année, n'étaient pas le seul fruit de l'apostolat des Pères. Bien des protestants qui abjurèrent dans la suite l'hérésie entre les mains des évêques, du clergé séculier et des autres ordres religieux, durent la première pensée de leur retour à la vraie foi, aux prédications oratoriennes. Elles ébranlèrent leurs âmes, et jetèrent dans bien des cœurs la semence dont d'autres devaient recueillir les fruits.

Cette influence prépondérante des oratoriens tenait surtout, je l'ai dit, à ce qu'ils étaient tous anglais, tous entrés dans la congrégation au lendemain d'une conversion dont nul ne soupçonnait la sincérité et le désintéressement. Il n'y avait pas un seul protestant de quelque valeur qui n'eût ressenti une profonde émotion à la nouvelle de l'abjuration de Newman et de Faber. C'étaient ces mêmes hommes dont Oxford et Cambridge étaient si fières, qui vivaient

Digitized by Google

dans une austère retraite, ne se mêlant au monde que pour prêcher l'Evangile! C'était au catholicisme romain, traité jadis par eux d' « idolâtrie papiste » qu'aboutissait la généreuse tentative de réformation à laquelle ils avaient dévoué leur vie. Désormais la direction de ce mouvement n'appartenait plus à Oxford ou à Cambridge, mais à l'Oratoire, où étaient venus se réfugier la plupart de ceux qui avaient inauguré et fécondé la rénovation religieuse de l'Angleterre.

Personne, du reste, mieux que Newman, Faber et leurs compagnons, ne pouvait connaître les préjugés et les erreurs de leurs concitoyens et les besoins de leurs âmes. Aussi bien leur prédication eut-elle dès le début un succès extraordinaire. Les conférences que le P. Newman fit à Birmingham, dès son installation dans cette ville, émurent profondément les nombreux protestants qui y assistèrent. C'est que l'illustre orateur, au lieu d'affronter le problème religieux par le côté aigu, se servait admirablement de sa propre expérience, et n'employait d'autres armes que celles de la douceur et de la logique. La publicatisn des conférences de Newman en augmenta encore la portée (1). Bon nombre de puséistes se sentirent entraînés par cette exposition lumineuse qui leur montrait, dans le retour au catholicisme romain, le véritable moyen de renouer la chaîne brisée des traditions chrétiennes.

A Londres, comme à Birmingham, les confrères de Newman imitèrent leur maître. Partout la foule se pressait pour entendre leur parole docte, mesurée et vraiment sacerdotale. « Les premiers efforts des oratoriens, dit M. Jules Gondon, ont été l'objet de bénédictions divines abondantes, car, à Birmingham et à Londres, plusieurs centaines de conversions ont récompensé les premiers travaux apostoliques des dignes fils de saint Philippe » (2).

(1) Ces premières conférences du P. Newman, à Birmingham, ont été traduites en français. Elles forment un beau volume in-8 intitulé : *Conférences adressées aux protestants et aux catholiques* par le P. John-Henry Newman de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri.

(2) Notice biographique, p. 67.

Digitized by Google

En se consacrant avec tant de zèle à la prédication, les oratoriens ne faisaient que se conformer à une des principales règles de leur institut. Saint Philippe a voulu que la parole de Dieu fût annoncée chaque jour dans les églises de sa congrégation. Une telle loi, utile partout, l'était surtout en Angleterre, où la prédication est si fréquente parmi les protestants (1). A Birmingham comme à Londres, dans leurs sermons quotidiens, les oratoriens eurent soin de travailler à l'instruction de leurs concitoyens. Aux discours sur les Evangiles et l'Ecriture, ils mêlaient des conférences sur la vie des saints, l'histoire de l'Eglise, des sujets d'apologétique ou de controverse, s'adressant tantôt aux catholiques et tantôt aux protestants, mais appliquant toujours leurs arguments aux besoins de l'esprit anglais. Pour recueillir les fruits de leur apostolat, les oratoriens prirent une décision qui donna les meilleurs résultats. Ils établirent que dans chacune de leurs maisons, deux pères se tiendraient toujours à la disposition de quiconque aurait des doutes à leur soumettre ou des questions à poser. Cette innovation attira vers l'Oratoire une foule de per-

(1) Chez les anglicans, le sermon forme la partie principale de *l'Office;* mais chez les évangélistes, et surtout chez les méthodistes, presbytériens et autres sectes plus ou moins calvinistes ou rationalistes, il constitue pour ainsi dire le culte extérieur tout entier. On a dit souvent que la religion des Grecs et des Russes consiste tout entière dans le culte extérieur. On pourrait dire que celle de beaucoup de protestants consiste uniquement dans la prédication. Les Orientaux et le peuple russe se contentent des pompes extérieures du culte, parce qu'elles s'adressent à leurs sens : les Anglais, eux, sont trop instruits pour imiter les Orientaux; mais ils tombent, par le fait de leur civilisation, dans l'excès contraire, la suppression presque complète du culte extérieur. Le libre examen les éloigne de la prière, qu'un grand nombre de protestants en viennent à regarder comme secondaire et inutile. Il leur donne au contraire le goût de la discussion et de la polémique. La prédication protestante, surtout avant l'introduction des idées réformatrices de Newman et de Pusey, correspondait à cet idéal des Anglais. Elle en était réduite à d'interminables invectives contre le catholicisme, à des polémiques et discussions sans rapport avec les besoins moraux des fidèles. Mais elle était et elle est encore aujourd'hui très abondante. De là la nécessité pour les catholiques d'opposer une prédication non moins fréquente à celle des Eglises et sectes protestantes de toute origine.

Digitized by Google

sonnes désireuses d'exposer leurs hésitations, leurs craintes, leurs difficultés à des hommes qui avaient subi les mêmes épreuves avant d'arriver à la lumière. Après chaque sermon, les pères recevaient beaucoup de ces visites, qui leur permettaient d'agir plus directement sur les âmes, et par lesquelles ils en ramenèrent un grand nombre à la vraie foi.

Les soins que réclamait l'instruction des protestants n'empêchaient point les oratoriens de s'occuper beaucoup des catholiques, et surtout de ceux qu'une conversion récente avait réunis à l'Eglise romaine. Il n'y avait pas de labeur qui leur semblât trop rude pour maintenir la ferveur parmi leurs coreligionnaires. Newman, Faber et leurs confrères estimaient que la piété et la vie exemplaire des catholiques étaient le meilleur argument pour attirer à la vérité un grand nombre d'âmes droites et sincèrement chrétiennes. Les catholiques anglais, et surtout les nouveaux convertis ne demeurèrent pas sourds à ces enseignements, et ce fut à modérer leurs excès de zèle et d'austérité que les oratoriens durent bientôt s'appliquer. Les anglicans eux-mêmes rendirent maintes fois hommage aux vertus des nouveaux catholiques et notamment à cet esprit de sacrifice qui les rendait capables des plus nobles dévouements.

Le souvenir de tout ce que saint Philippe a fait pour l'instruction chrétienne et l'amélioration morale du peuple de Rome, devait conduire ses fils à l'imiter en Angleterre. On sait quel fléau est le paupérisme au delà du détroit. A Londres surtout, mais aussi dans les autres grandes villes britanniques, des quartiers immenses ne sont habités que par une foule misérable, entassée dans des taudis, exposée à tous les périls physiques et moraux, adonnée aux vices les plus honteux et dépourvue de toute instruction religieuse. L'anglicanisme et les sectes protestantes ont trop souvent négligé ce pauvre peuple et voulu nier tant de souffrances. Il appartenait aux apôtres du catholicisme d'aller à la recherche de ces déshérités de la fortune pour les secourir et les consoler. Les Oratoriens ne craignirent

Digitized by Google

point de pénétrer dans les plus mauvais quartiers de Londres et de Birmingham, et de s'y mêler à une populace en guenilles, affrontant ses injures et s'offrant pour ainsi dire à ses coups, afin de la ramener à Dieu. Ils s'efforçaient en même temps d'instruire les classes ouvrières, qui, pour être moins malheureuses que les mendiants et les gens sans emploi, n'en étaient pas moins rongées par les vices et corrompues par l'incroyance. L'ivrognerie, l'incontinence et l'irréligion avaient fait d'affreux ravages parmi ces populations ouvrières, dont les oratoriens prirent le même soin que des pauvres (1), en s'adressant à tous, en cherchant à les secourir au moral comme au physique, sans exclure aucune confession religieuse. Les fils de saint Philippe rendirent ainsi un service immense au catholicisme, et si le fanatisme protestant a à peu près disparu de nos jours en Angleterre, c'est surtout à cet apostolat des pauvres que l'on doit un si heureux résultat.

Etrangers aux controverses des théologiens, le pauvre et l'ouvrier maudissaient Rome, le pape et le catholicisme sans les connaître, et uniquement parce qu'ils étaient accoutumés dès l'enfance à voir en eux des ennemis mortels de la patrie anglaise. Lorsqu'ils virent de près les ministres de cette Eglise détestée, qu'ils éprouvèrent les bienfaits de leur inépuisable charité et de leur zèle désintéressé, ils cessèrent de les insulter et subirent dans une mesure leur influence. C'est ainsi que naguère encore, à l'occasion de la grève des docks de Londres, comparant la

(1) L'alcoolisme surtout est une des plaies de l'Angleterre. Les statistiques de 1848 prouvent que, dès cet époque, les marchands de liqueurs étaient plus nombreux à Londres que les boulangers, bouchers et marchands de comestibles pris ensemble. Les premiers arrivaient alors au chiffre énorme de 11,000, tandis que les seconds n'atteignaient que celui de 10,760. A la même époque, et d'après les statistiques officielles, Edimbourg avait 9,000 ivrognes par an, sur 166,000 habitants; Glasgow 26,000 sur 333,000 habitants. Ces chiffres ont été malheureusement surpassés par les statistiques postérieures. Les progrès de l'alcoolisme sont une des grandes préoccupations des hommes de bien et même des hommes d'Etat; car la criminalité et les maladies augmentent en raison directe de l'accroissement de l'intempérance.

Digitized by Google

conduite de cardinal Manning, si pleine de sollicitude pour les ouvriers, à l'attitude effacée de l'archevêque de Cantorbéry et de l'évêque de Londres, le peuple ne se gênait pas pour manifester sa gratitude au primat catholique et pour blâmer les chefs de l'Eglise officielle.

Pénétrés, comme Bossuet, de l'éminente dignité des pauvres, les illustres chefs de l'Oratoire anglais ne voulurent pas en abandonner le soin exclusif à leurs confrères. Malgré la multiplicité de ses occupations, ses travaux littéraires, sa prédication et la direction d'une foule d'âmes d'élite, Newman trouvait encore le temps d'évangéliser les pauvres et les ouvriers. Il était touchant de voir ce grand théologien entouré de mineurs aux mains et à la figure noircies par le travail, leur enseignant la doctrine chrétienne, soulageant leurs misères et élevant leur esprit à Dieu. Un tel apostolat fait plus d'honneur à Newman que ses plus beaux triomphes littéraires et oratoires (1).

(1) Qu'il me soit encore permis de rappeler ici un souvenir personnel. Lorsque j'eus l'honneur de rendre visite au R. P. Newman au mois d'août 1878, à Birmingham, avant de quitter l'Oratoire d'Edgbaston, je demandai à en voir l'église. Le P. Newman m'y conduisit lui-même. Au moment où il me quitta, il entra dans un confessionnal où l'attendait une pauvre vieille femme du peuple. Ce spectacle, je l'avoue, me fit une profonde impression. Car il montrait sous son vrai jour l'humilité et l'esprit vraiment apostolique du supérieur de l'Oratoire, qui, au milieu de tant de labeurs et malgré son grand âge — il avait alors 78 ans —, interrompait tout travail intellectuel pour se mettre à la disposition d'une pauvre femme qui voulait se confesser.

(A suivre.) Comte Joseph GRABINSKI.

Digitized by Google

MÉLANGES

UN LIVRE SUR MICHEL-ANGE (1).

Dans un volume d'une lecture attachante, M. Emile Ollivier esquisse la vie de Michel-Ange et étudie son œuvre. Ce livre est un modèle du genre. Il témoigne d'une connaissance parfaite du sujet. D'autre part, le savoir de l'auteur n'a rien de rébarbatif; il se distingue, au contraire, par quelque chose d'aimable et de souriant.

Quelle est la place de Michel-Ange dans l'histoire de l'art italien ? Est-ce la première ? Son génie éclipse-t-il celui de Raphaël ? Ce sont là questions difficiles, peut-être oiseuses, qui seront débattues longues années encore sans résultat. M. Ollivier accorde la prééminence à Michel-Ange. Libre à chacun d'admettre ou de rejeter son opinion. Du moins conviendra-t-on qu'il la motive par des considérations très intéressantes, très fines. Son parallèle entre ces deux merveilleux artistes, quoique un peu factice comme tous les parallèles, est un agréable morceau de littérature, plein d'aperçus délicats et profonds.

Telle est, d'ailleurs, la qualité maîtresse de la critique de M. Ollivier : elle est bien informée, ingénieuse, pénétrante.

Les pages qu'il consacre à la chapelle Sixtine dénotent,

(1) *Michel-Ange*, par Emile Ollivier, de l'Académie française; Paris, 1892, in-12, 483 pages.

Digitized by Google

en particulier, un vif sentiment de l'art. Son étude des fresques de la voûte est la partie la plus originale de son ouvrage. Il a compris mieux que personne ces figures débordantes de vie, d'ordinaire grandioses, parfois — on l'oublie trop — empreintes de grâce exquise, « dont chacune veut être méditée comme un tercet dantesque » (p. 59-60).

M. Ollivier replace les chefs-d'œuvre de Michel-Ange « dans les circonstances où ils sont éclos » (p. 2). Pour connaître n'importe quel artiste ceci est d'un grand secours : quand il s'agit de Michel-Ange c'est indispensable. Ses peintures et ses sculptures sont comme frissonnantes des événements contemporains. Elles ne s'expliquent parfaitement que par eux.

L'admiration de notre auteur ne gagnerait-elle pas à être, çà et là, plus nuancée ? Il semble que si. Michel-Ange appartient à la grande famille des Eschyle, des Dante, des Corneille, esprits sublimes mais inégaux, dont l'œuvre appelle des réserves, si légères soient-elles. M. Ollivier est sobre à l'excès de réserves. Sans doute, nul ne songe à rendre l'immortel Buonarrotti responsable de la honteuse décadence du *servum pecus* de ses imitateurs. Impossible cependant de ne pas reconnaître qu'il a jeté l'architecture « hors de ses voies naturelles », et que la plupart de ses fresques et de ses statues, le *Moïse*, par exemple, la *Nuit*, le *Jugement dernier*, comptent, en même temps, parmi les « plus fiers monuments de la pensée humaine » et les « plus dangereux exemples de l'art » (Wilhelm Lubk. *Essai d'histoire de l'art*, traduit par C.-Ad. Koëlla, t. II, Paris, 1887, pp. 116, 225). On se demandera si M. Ollivier ne glisse pas outre mesure là-dessus.

Après l'artiste, l'homme. En Michel-Ange le second n'est pas inférieur au premier. Or, jusqu'ici, il était mal connu chez nous.

Vasari et Condivi nous avaient présenté un Michel-Ange à moitié faux, et Michel-Ange le jeune avait achevé d'altérer la belle physionomie de son oncle en publiant les *Rimes* du grand homme, habituel délassement des insomnies des nuits de vieillesse. « Poète de ruelle », il avait jugé à propos

Digitized by Google

de ne mettre au jour ces poésies que défigurées, travesties, adonisées, et, par là, il avait transformé l'austère Buonarrotti « en berger d'Arcadie soupirant aux pieds des belles » (p. 351). Le Michel-Ange dameret, « inventé à l'usage des cœurs sensibles » (p. 353), ne ressemble aucunement au Michel-Ange de l'histoire. Celui-ci, que les papiers de la famille Buonarrotti, devenus accessibles dans leur totalité, et surtout les lettres de Michel-Ange lui-même (*Lettere di Michelangelo Buonarrotti*, publiées par M. Milanesi, Florence, 1875), ont révélé à l'Italie, M. Ollivier l'acclimate en France.

Michel-Ange, dit-il (p. 2), est « un des exemplaires les plus accomplis de la nature humaine ». Ses lecteurs adopteront son avis. Pour les détails nous renvoyons à son livre (voir, en particulier, sur les sentiments si chrétiens de Michel-Ange les pages 5, 44, 232, 301, 307, 308, 316, 328, 341, 355-6). Mais nous tenons à citer une belle page, où M. Ollivier résume la noble existence de son héros. « Elle donne la joie d'une admiration sans mélange. L'homme égale l'artiste, et la vie est une œuvre aussi sublime que le *Jugement dernier*. Elle est tout illuminée et comme embaumée par un seul sentiment, le plus auguste et même le plus doux lorsqu'on en a surmonté certaines duretés, le devoir. Le devoir, depuis le premier jusqu'au dernier jour, le devoir sans forfanterie et sans défaillance, simplement et hautement. Le plus grand des artistes démontre par son autorité que, pour atteindre les sommets du génie, il n'est pas indispensable de manquer de sens commun, de manger son bien et celui des autres, de prendre la femme de son voisin ou d'abandonner la sienne, de passer des prodigalités aux misères, de vivre avec excentricité et sans souci des convenances prescrites au commun des hommes; que l'austérité, loin d'affaiblir l'inspiration, l'anime, et que ce que l'on accorde de soi aux plaisirs est de manque dans la création artistique. Son imagination prodigieuse s'appuie à un imperturbable bon sens et à une conscience droite. Il a vécu près de quatre-vingt-dix ans, dit l'historien Scipione Ammirato, et, dans une aussi lon-

Digitized by Google

gue période de temps, et avec toute liberté de pécher, on n'a jamais pu relever dans ses mœurs une souillure et même une tache » (p. 424-5).

Chi fa falla est un mot de Michel-Ange : celui qui agit se trompe. Il n'est pas étonnant que M. Ollivier se soit parfois trompé. Reste à relever les erreurs, en général minimes, qui déparent quelque peu son précieux ouvrage, et à noter plusieurs *desiderata*, certains points où nous sommes en désaccord avec lui.

Page 1. Aux yeux de M. Ollivier, l'objet principal de l'art est « l'expression désintéressée du beau ». — Pourquoi « désintéressée »? N'est-ce pas le contraire, au moins s'il est question d'art religieux? Notre auteur le reconnaît lui-même indirectement, quand il aborde le *Jugement dernier* et déclare que, « pour donner sa forme définitive au drame suprême de la vie chrétienne, il fallait que le cœur de l'artiste fût enflammé par la foi de l'Église, autant que son esprit était en possession de l'art humain » (p. 230). Donc l'artiste ne devait pas être « désintéressé » : il était nécessaire qu'une foi vive l'animât et que cette foi, grâce à lui, se communiquât aux autres.

P. 7. M. Ollivier juge Savonarole de la sorte : « Orateur puissant, esprit étroit, cœur haineux, fanatique à moitié charlatan, à moitié dupe de lui-même. Tartufe, tribun et fou, a dit Lamartine, qui prêchait non des crimes, mais la haine qui produit tous les crimes ». — Ceci est d'une dureté excessive et, tranchons le mot, c'est injuste. Discuter le rôle du Frère-Prêcheur est légitime, mais non point son intelligence et sa bonne foi. — En revanche, M. Ollivier est beaucoup trop favorable aux Médicis, à tous les Médicis.

P. 69-70. Commentant la *Création de l'homme* de la chapelle Sixtine, M. Ollivier place ces paroles sur les lèvres d'Adam : « Qu'est donc, ô Seigneur, cette vie que tu me donnes? Elle sera toute de délices..... Mais quel bonheur pourrait compenser l'indicible félicité de rester confondu en toi, d'être une partie de toi-même, un atome de ton essence, un souffle de ton esprit, et de participer sans cesse et toujours aux béatitudes, aux grâces, aux perfec-

Digitized by Google

tions, aux omnipotences de ton infini? Vivre, ne sera-ce pas être séparé de toi, te perdre? Quelque enchantée que soit l'existence nouvelle, puisqu'elle me distingue de toi, qu'elle m'arrache à toi, ne sera-t-elle pas une déchéance, une douleur »? Et, un peu plus loin : « La plainte intérieure d'Adam a été entendue par Dieu. Il ne le reprendra pas en lui, mais il ne le laissera pas solitaire ». — Comment M. Ollivier, qui est chrétien — son *Michel-Ange* le prouve — a-t-il laissé échapper ces formules panthéistiques et vides de sens?

P. 72. Notre auteur nous montre Adam et Eve se promenant dans le Paradis terrestre, « aux chants des Heures et des Grâces » (les majuscules ne sont pas de nous). Cette phraséologie est au moins bizarre ici.

P. 93. La fantaisie est de mise quand il s'agit d'interpréter une peinture. Toutefois, n'est-ce pas outrepasser les bornes que d'écrire : « Il (le *Zacharie* de la Sixtine) est tellement absorbé dans ses recherches qu'il ne paraît pas même gêné par son attitude incommode »?

P. 120. « Il aurait justifié la promesse de son prénom *Michel*, c'est-à-dire *celui qui est fort comme Dieu* ». — *Michel* signifie : *qui est comme Dieu?*

P. 147. « Plus tard, on parla d'un ciboire à placer sur l'autel ». — A la différence du latin *ciborium* et de l'italien *ciborio*, le mot français *ciboire* n'a pas le sens de baldaquin.

P. 192. M. Ollivier raconte l'arrivée de Michel-Ange à Rome. « Les passants qui rencontraient le voyageur s'inclinaient respectueusement, car tous reconnaissaient il Buonarrotti..... Lui, absorbé en ses méditations, paraissait insensible au spectacle grandiose que lui offrait la nature et à l'hommage empressé que lui prodiguaient les Romains ». — Ce sont là suppositions gratuites, qui n'ont rien de commun avec l'histoire.

P. 197. « Le connétable de Bourbon ayant été tué par une arquebusade de Benvenuto Cellini ». — Tel est, en effet, le récit de Cellini (*Vita*, lib. I, cap. 7); mais les critiques se méfient du témoignage de l'illustre orfèvre, qu'ils savent vantard et menteur.

Digitized by Google

P. 199. « On avait fait mieux au cardinal Aracœli ». — C'est prendre le Pirée pour un homme. *Aracœli* n'était pas le nom du cardinal, mais celui de l'église Santa-Maria d'Aracœli, qui était son titre cardinalice.

P. 227. « *Marantha*, parole hébraïque employée par saint Paul ». — Dans saint Paul (I Cor., XVI, 22), il y a : *Maran Atha.*

P. 228-9. Au jugement dernier, « le Juge ne scrute pas les opinions et les pensées, il pèse les actes et il discerne les mérites... Il ne demande pas : Qu'avez-vous cru ? mais : Qu'avez-vous fait » ? — M. Ollivier, qui se pique de théologie, et qui cite volontiers les théologiens, par exemple Bellarmin, à cette page même, tombe ici dans des inexactitudes que relèverait un enfant qui a suivi le catéchisme. Nous serons jugés sur nos œuvres, mais aussi sur notre foi. « Un chrétien est celui qui, ayant été baptisé, *croit et professe* la doctrine de Jésus-Christ ».

Les longues pages (à partir de la page 237) consacrées à Vittoria Colonna et à ses amis ne tiennent que par un fil ténu et quasi imperceptible à l'histoire de Michel-Ange. Au reste, elles constituent un chapitre intéressant et bien pensé des origines du protestantisme.

P. 310. Dire que Michel-Ange a « vécu dans la disgrâce de Léon X » est une exagération manifeste.

P. 323. Pour justifier les nudités du *Jugement dernier*, M. Ollivier écrit : « Ces nudités étaient cependant une nécessité du sujet, car, s'il est écrit qu'on ressuscitera avec son corps, il n'est dit nulle part qu'on ressuscitera avec ses habits ». — Contentons-nous de répondre qu'après la résurrection il n'y aura plus de concupiscence, *aberit libido*, comme s'exprime saint Thomas (*Summa theol.*, 3ª pars, supplem., q. LXXXI, art. 3), tandis que le *Jugement dernier* était destiné à être vu par des hommes qui traînent avec eux les suites du péché originel.

P. 349. D'après M. Ollivier, la cathédrale gothique est la demeure « du Dieu terrible », on n'y marche « qu'avec inquiétude, craignant à chaque pas que le diable ne sorte de quelque coin avec sa fourche », c'est « le temple du

Digitized by Google

Dies iræ ». — Les impressions ne se discutent pas. Nous aimons à croire, pourtant, que nos lecteurs éprouvent, dans nos églises gothiques, autre chose qu'un immense cauchemar.

P. 351. Le « célèbre sonnet sur la *Nuit* » de Michel-Ange n'est pas un sonnet, mais un quatrain.

P. 371. Nous ne reprocherons pas à M. Ollivier les aimables digressions du chapitre XI. Les chèvres blanches de Baccano elles-mêmes, qui « le regardèrent avec une superbe arrogance » (p. 372), trouveront grâce devant nous. Mais, puisqu'il nous rappelle les souvenirs d'un voyage à Assise, nous observerons que la colline où s'élève le couvent de saint François n'est pas « silencieuse aujourd'hui ». La ville d'Assise, qui s'étage sur cette colline, est très bruyante.

P. 377 et suivantes. M. Ollivier classe de la sorte les grands peintres italiens : au premier rang, Michel-Ange, puis Raphaël, ensuite Titien, Léonard de Vinci, Corrège, Andrea del Sarto. — Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet. Sans entreprendre une discussion intempestive, nous protesterons contre ce jugement : Léonard de Vinci « manque de clarté, de naturel, de simplicité et d'émotion » (p. 382). De simplicité, soit, et assurément Michel-Ange n'en possède pas plus que lui : mais d'émotion ! Qui donc est ému comme Léonard? Nous nous refusons plus encore à lui préférer Titien, et nous savons des esprits délicats qui font de Vinci l'égal de Sanzio et de Buonarrotti, et même qui le déclarent le premier de tous.

P. 384. « L'église de San Francesca romana, la vierge martyre, appuyée au temple de l'impudique Vénus ». — L'antithèse est jolie : seulement sainte Françoise romaine est une veuve.

P. 385. « En face (de S. Maria in Cosmedin), le temple de Vesta, dont les colonnes corinthiennes sont presque intactes, d'une élégance pudique, digne de la virginale déesse à laquelle il avait été consacré ». — Ce gracieux *tempietto* n'a jamais été consacré à Vesta : il avait usurpé son nom.

P. 414. Les primitifs, y compris Fra Angelico, n'ont

Digitized by Google

pas les sympathies de M. Ollivier. Prétendant qu'il est déraisonnable de les comparer dans une mesure quelconque aux maîtres de la Renaissance, il va jusqu'à commettre cette phrase : « C'est absolument comme si, étendant à une série d'hommes ce qui est vrai d'un seul (comprenne qui pourra), on préférait Descartes et Bossuet jouant aux billes à Descartes composant le *Discours de la méthode*, ou à Bossuet prononçant l'oraison funèbre de Condé » ! *Est modus in rebus.*

Ajouterons-nous que le livre de M. Ollivier semble écrit d'une main hâtive ? — P. 28, il parle du *David* de Michel-Ange « remisé » à l'Académie des beaux-arts. — P. 258 : « Ceux qu'il a trouvés vides de bonnes œuvres ou *riches de mauvaises* ». — P. 258 (note) : « Les historiens protestants... ont représenté comme une disgrâce *infligée* cet envoi affectueux de Polo à Viterbe », etc.

L'italien est assez souvent défiguré. Exemples : p. 4, *Bertholdo* pour *Bertoldo;* pp. 143, 144, 145, 316, *Settigniano* pour *Settignano;* p. 249, *un concetti* pour *un concetto;* p. 256, *Ovieto* pour *Orvieto;* p. 361, *Carlo Maderno* pour *Maderna;* p. 377, *Joséphin* pour *Josépin ;* p. 325, *la chapelle des Brancaci* pour *Brancacci.*

Des fautes d'impression exposent le lecteur peu au courant des choses d'Italie à des erreurs fâcheuses. Ainsi l'église Sainte-Marie des Anges n'a pas été gâtée par Vanvitelli « sous Benoît XV » (p. 360), mais sous Benoît XIV. — P. 386 (2e note) : « Quel bonheur de reposer là, entre les fresques du Dominicain et celles de Léonard » ! Il faut lire *Dominiquin*, et non pas *celles* mais *celle* de Léonard, car la fresque est unique.

Le *Michel-Ange* de M. Emile Ollivier, où circule un généreux souffle de spiritualisme, se termine en nous offrant de belles considérations sur les ruines de Rome. « Ces débris séculaires, témoins des grandeurs passées... sont encore là, éloquents par leur décrépitude, afin de nous exciter, dès maintenant, à élever nos désirs au-dessus des fragilités que le temps dévore » (p. 441-2).

Félix Vernet.

Digitized by Google

REVUE D'ARCHÉOLOGIE

ET D'HAGIOGRAPHIE

I. Falchi, Vétulonia. — II. Allmer et Dissard, Musée de Lyon, inscriptions chrétiennes. — III. Abbé Bonneau, Monceaux et Molard, Inventaire du trésor de la cathédrale d'Auxerre. — IV. Schreiber, Manuel de l'amateur de la gravure sur bois et sur métal au xv^e^ siècle. — V. Mgr Barbier de Montault, Rome, dévotions populaires. — VI. Delassus, Jeanne de Flandre et sa béatification. — VII. P. Kieckens, Saint-Boniface de Bruxelles.

I. Ce n'est pas chose de peu d'importance que la découverte d'une nécropole étrusque datant du x^e^ siècle avant Jésus-Christ, que son déblaiement qui a amené au jour des monuments funéraires considérables, et des objets en si grande quantité, qu'ils remplissent déjà trois salles du Musée de Florence. La nécropole s'appelle Vétulonia, et la découverte est l'œuvre de M. Isidore Falchi, inspecteur royal des fouilles. Située sur la mer Tyrrhénienne, en face de l'île d'Elbe, au lieu appelé aujourd'hui Colonna, Vétulonia est une des plus anciennes colonies étrusques connues jusqu'ici.

Voici, d'après le bel ouvrage (1) dans lequel l'auteur donne au public le résultat des fouilles, les points historiques acquis. On savait déjà, par un fragment de Servius, qu'en l'année 44 avant Jésus-Christ, finissait le ix^e^ et com-

(1) Vetulonia e la sua necropoli antichissima, Firenze, Tipografia Fiorentina, 1892, in-4, 323 pages et 19 planches de gravures.

Digitized by Google

mençait le x^e^ siècle de l'ère étrusque : elle commençait donc trois cents ans avant la fondation de Rome, c'est-à-dire vers 1050 avant Jésus-Christ. Ces données cadrent avec les déductions de M. Falchi : Vétulonia aurait commencé vers cette date, puis (nous traduisons) « elle eut une durée d'environ 700 ans et fut entièrement oubliée après la chute de l'Etrurie. Son nom, en effet, ne reparaît ni à l'époque de la grande bataille contre les Gaulois donnée à peu de distance (en 225 av. J.-C.), ni parmi les noms des cités qui favorisèrent l'expédition de Scipion en Afrique (en 204), ni d'autre part dans les itinéraires romains. L'épanouissement de sa civilisation ne dut que peu durer, car, même dans les tombes les plus somptueuses, on ne rencontre aucun produit de l'art hellénique et aucune monnaie grecque. »

Quelle fut la raison de sa décadence ? Probablement ce fait que la mer combla peu à peu l'immense port d'où les habitants partaient chercher le fer de l'île d'Elbe. Il se pourrait même que ceux-ci se fussent transportés dans une autre colonie étrusque, du nom de Populonia, située à trente kilomètres plus au nord, et plus près de l'île d'Elbe. Populonia, en effet, dont la belle nécropole a été mise au jour il y a peu de temps, fut contemporaine de la fin de Vétulonia et surtout postérieure à elle.

Ces détails donnés sur la chronologie approximative, pénétrons dans les fouilles. Les tombes sont de deux sortes : réunies ou dispersées. Les premières constituent des groupes de petites sépultures, occupant un lieu distinct et contenant des tombeaux de même apparence archaïque, et semblables entre eux sous tous les rapports ; les secondes se trouvent de côté et d'autre, solitaires, et sans relation les unes avec les autres. M. Falchi a trouvé trois mines de tombes groupées, et a fait cette remarque curieuse, que les plus anciennes étaient celles situées le plus près des murs de la cité, et de plus au sommet de la colline. Voici, en général, ce qu'on trouve dans les sépulcres : l'urne funéraire et un autre vase de terre, deux fibules, un rasoir et quelquefois une lance. Beaucoup d'objets funé-

Digitized by Google

raires sont brisés, par suite d'une singulière coutume qui à une certaine époque a prévalu : on déposait au fond du puits la vaisselle du mort avec ordre et symétrie, on mettait à part les dents du défunt comme une des choses les plus précieuses, on ajustait les armes, recueillait tout ce qui avait servi à la combustion du char funèbre et des harnais, on plaçait avec soin les mors des chevaux, et puis, après avoir probablement exposé aux yeux de tous l'appareil et l'arrangement de tous les objets, on les brisait brutalement en remplissant la fosse de pierres et de terre.

Les puits sont parfois entourés de grands cercles de pierres blanches, égales, taillées à la partie supérieure, fichées en terre et légèrement inclinées en dehors. Ces cercles, qui ont jusqu'à 34 mètres de diamètre, paraissent quelquefois au dehors par l'abaissement du sol qui les recouvrait, mais en général sont enterrés assez profondément.

Un chapitre des plus intéressants est celui consacré à la numismatique de Vétulonia. Déjà publié dans l'*Annuaire de la Société française de numismatique*, ce travail a été complété par l'auteur à la suite de nouvelles trouvailles. On n'a pas rencontré de monnaies d'or ; celles de bronze portent généralement comme type une tête tournée à droite dont le front est cornu et la légende VATL, abrégé de *Vatluna* ou *Vatuluna*, qui est probablement le nom primitif de la cité ; au revers, un trident avec deux dauphins. Les monnaies d'argent ont comme unité le dixième de drachme, unité dont nous ignorons le nom, mais qui ne pèse que 40 centigrammes. M. Mommsen en avait nié l'existence pour la monnaie romaine (qui dérive du type étrusque), mais l'auteur en a trouvé un exemplaire. Les autres valeurs sont représentées par le cinquième de drachme, le quart, le demi-drachme, le drachme (pesant 4 gr.), le didrachme et le tétradrachme. C'est le système décimal que M. Falchi croit avoir été apporté à Vétulonia au v^e^ siècle avant Jésus-Christ, parce qu'un système monétaire absolument pareil existait à cette époque dans une partie de la Grèce.

Nous ne nous bornerions pas si nous voulions rendre compte de tous les points intéressants soulevés ou résolus

Digitized by Google

dans l'ouvrage ; bien qu'il y ait encore beaucoup de questions sans réponse, nous estimons que les découvertes de M. Falchi ont apporté un jour nouveau en ce qui concerne la mystérieuse civilisation étrusque.

II. L'épigraphie lyonnaise vient de s'enrichir d'un ouvrage de haute valeur. Edité, comme ses aînés, aux frais de la ville, le 4me volume des *Inscriptions antiques* du Musée de Lyon se compose de deux parties : l'une, par M. Allmer, consacrée aux inscriptions chrétiennes ; l'autre, par M. Dissard, se référant aux inscriptions sur objets en terre, poterie, verre, métal, os, pierres fines. Cette seconde partie étant tout à fait spéciale, peut difficilement s'analyser ; l'attention se porte principalement sur la première section. L'érudition de l'auteur n'est plus à signaler ; M. Allmer, modeste comme un vrai savant, nous en voudrait de chercher à lui dresser un piédestal. Il était appelé récemment, et avec raison, un des doyens de l'épigraphie en France, par M. Jullian, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux : contentons-nous de ce témoignage.

Les Inscriptions chrétiennes de Lyon fournissent, à l'histoire locale des IVe, Ve et VIe siècles, une contribution qui éclaircit pas mal de points obscurs. M. Allmer ne s'est pas contenté, ainsi que pourrait le faire croire le titre du volume, de donner le texte des inscriptions actuellement conservées au Musée lapidaire de Lyon ; mais il a réuni celles, plus nombreuses peut-être, qui, perdues aujourd'hui, n'ont laissé de traces que dans les recueils épigraphiques. C'est ainsi qu'on y trouve les épitaphes des évêques de Lyon : Rusticus (m. 501), Viventiole (m. 518-20), Sacerdos (m. 552), Nizier (m. 573), Priscus (m. 586-8), tous ensevelis dans l'église Saint-Nizier. Leurs tombes furent l'objet, en 1308, d'un procès-verbal qui relate, tant bien que mal, les inscriptions, en partie à l'état fruste, qu'on y lisait alors. Il ne reste malheureusement plus rien des originaux, sauf une partie de l'épitaphe de saint Sacerdos, encastrée actuellement dans une chapelle de l'église souterraine.

Digitized by Google

Chaque inscription est accompagnée d'un commentaire sobre mais savant : on sent M. Allmer à son aise dans les restitutions et les identifications de dates ou de personnages. Parfois, le commentaire prend les allures d'une dissertation historique, comme pour l'épitaphe de la reine Carétène. Celle-ci, après avoir fondé l'église dédiée aux Anges (appelée plus tard Saint-Michel, quartier d'Ainay), et même s'être faite religieuse, voulut être ensevelie, en 506, dans son église de prédilection. L'épitaphe rapporte que, « partageant les soucis *du très haut prince, son mari*, elle l'aidait, par ses conseils, à diriger les affaires de l'Etat, heureuse d'entraîner vers la vraie foi, dans laquelle ils s'instruisaient, ses enfants et ses petits-enfants ». Quel est ce roi qu'on ne nomme pas ? Contre l'avis de M. de Boissieu qui penche pour Chilpéric II, M. Allmer prouve qu'il s'agit de Gondebaud, roi de Burgondie, non nommé parce qu'il était arien.

A propos de ce souverain et de l'arianisme, l'auteur nous permettra quelques humbles observations. Les portraits qu'il trace de Gondebaud et de Clovis ne sont-ils pas un peu chargés ? Le premier, « grand législateur, prince ami de l'agriculture et des arts de la paix, tolérant en matière religieuse, s'était appliqué... à faire fleurir... la justice, la prospérité et l'abondance » (p. 83); quant à Clovis, « il est la personnification, l'incarnation pourrait-on dire, de la barbarie pure ». Il y aurait également des réserves à faire sur cette phrase de l'auteur : « Un arianisme comme celui de Gondebaud, tolérant, exempt d'excès de superstition, se guidant d'après les Livres saints, s'occupant moins de théologie que de gouvernement, était certainement plus honnête, plus chrétien, moins préjudiciable aux intérêts de la civilisation que l'orthodoxie de beaucoup d'évêques, chez qui le zèle religieux, couvrant une ambition politique, étrécissait le sens moral. » A la vérité, nous avouons qu'assez souvent il se rencontrait, dans le clergé, des membres ambitieux et indignes de leur haute vocation; mais on doit ajouter que, bien souvent, les querelles étaient portées sur le terrain des principes religieux, où les évê-

Digitized by Google

ques ne pouvaient rien céder; dans le conflit de 518, par exemple, ainsi raconté par M. Allmer: L'évêque de Valence, Apollinaire, excommunie un officier de la couronne, coupable d'avoir, en épousant sa belle-sœur, contrevenu à un des canons du concile d'Eppao. Sigismond, fils de Gondebaud, croit voir dans cet acte une ingérence dans les attributions de son pouvoir royal et défend son officier. Les évêques se liguent, confirment, dans un concile tenu à Lyon, l'excommunication prononcée, puis abandonnent leurs sièges et se retirent dans un cloître, mais reçoivent l'ordre de reprendre leurs fonctions et de venir au palais faire amende honorable. Cependant, le roi finit par en venir à de plus justes sentiments. Cet exemple, et il y en a d'autres, montre le zèle des évêques pour le maintien de la discipline ecclésiastique.

Ces observations ne touchent en rien au mérite de la partie technique de l'ouvrage, destiné, nous semble-t-il, à rendre des services à ceux qui s'occuperont de l'histoire, durant les premiers siècles, de notre glorieuse Eglise de Lyon.

III. C'est un lieu commun d'affirmer que les inventaires apportent une contribution importante à l'archéologie du moyen âge. Aussi ne saurait-on trop attirer l'attention sur les essais et publications qui se font en ce genre. L'*Inventaire du trésor de la cathédrale d'Auxerre* (1) constitue, à notre avis, un modèle que devront consulter ceux qui s'occuperont de travaux similaires. M. F. Molard ouvre le volume par un mémoire sur l'histoire de l'ancien trésor : ce n'est pas la partie la moins intéressante. Voyons les sources auxquelles il a puisé. D'abord, il a extrait des *Gesta pontificum Antissiodorensium* (manuscrit de la biliothèque d'Auxerre, dont le titre indique bien la nature du contenu)

(1) Par MM. Bonneau, premier vicaire de la cathédrale, Monceaux, secrétaire de la Société des sciences de l'Yonne, Molard, archiviste de l'Yonne. Auxerre, 1892, in-8, 183 pag. 28 phototypies; vente à la cathédrale, 3 fr.

Digitized by Google

tout ce qui a trait au précieux dépôt, avec des notes explicatives. Dès saint Amator (385-418), on trouve des traces de donations, mais la notice de l'évêque Didier (603-621) contient un inventaire détaillé des dons considérables qu'il fit au trésor de sa cathédrale. Considérables, disons-nous : M. Molard, qui a cherché à estimer la valeur actuelle du trésor de Dieu, arrive à une somme de 185.300 fr. pour la seule valeur *vénale*, en laissant de côté la main-d'œuvre artistique : il faut ajouter, dit-il, que, d'après les tables de Leber, le pouvoir de l'argent au VII^e^ siècle était huit fois plus considérable qu'aujourd'hui.

Après les *Gesta*, l'auteur a mis à contribution les inventaires manuscrits des archives de l'Yonne. Le plus ancien, datant de 1531, est fort détaillé : il comprend environ 200 numéros, se référant aux reliquaires, vases sacrés, ornements, etc. On y relève, par exemple, un crucifix accosté de la sainte Vierge et saint Jean en argent doré ; une statue de saint Etienne de même métal, portant le reliquaire qui contient le bras de ce martyr, et surtout un reliquaire appelé le *joyau*, également en argent doré, et qui offrait un grand nombre de scènes d'un travail exquis. Cet inventaire « atteste la richesse inouïe des ornements d'église conservés à la cathédrale au commencement du XVI^e^ siècle : les cérémonies du culte devaient être d'une splendeur bien supérieure à ce qu'il serait possible de célébrer aujourd'hui ». M. Molard estime que la valeur purement vénale de l'or et l'argent du trésor dépassait 200.000 fr. qu'il faut quadrupler pour le prix de la main-d'œuvre. L'inventaire présente de plus un intérêt historique réel, en ce qu'il fut dressé avant le pillage organisé par les huguenots. Car on ne saurait trop le répéter, à Auxerre comme à Lyon et ailleurs, les calvinistes se sont montrés les véritables successeurs des pires barbares : il est impossible d'estimer les pertes causées par leur sauvage rapacité. D'après les recherches faites par nous aux archives du Rhône, il s'en faut de beaucoup que la révolution ait anéanti autant de précieux objets intéressant l'histoire des arts, que les bandes de réformés. A Auxerre un témoignage suffira : un *seul*

Digitized by Google

capitaine huguenot fut convaincu d'avoir chargé *onze charrettes sur chacune desquelles se trouvaient trois bahuts* remplis de croix, calices, reliquaires, etc., qui furent fondus en lingots. Et le reste à l'avenant. On ne sera pas étonné, dès lors, que les inventaires de 1641, 1726, 1778 et 1789, qui suivent, présentent un intérêt moins grand. Néanmoins il était bon de les relater pour la comparaison.

C'est alors que commence l'inventaire du trésor actuel de la cathédrale. Il se compose de 238 numéros répartis en quatorze chapitres, dont voici les principaux : manuscrits, imprimés, ivoires, bois, argenterie, cuivres et bronzes, émaux, gravures et dessins, miniatures, peintures, vitraux, faïences, poteries, tapisseries. Chaque numéro est décrit d'après la méthode rigoureuse indiquée par le comité des travaux historiques. Mentionnons une magnifique bible du XIII^e^ siècle, un splendide pontifical d'Auxerre, certains livres d'heures bien imagés ; parmi les imprimés, plusieurs incunables; dans l'argenterie, un canon de messe en argent ciselé et doré du XVI^e^ siècle.

En somme cet ouvrage a dû coûter aux auteurs un grand travail pour les patientes recherches et les rigoureuses classifications qu'il a exigées. Il serait grandement à désirer que nos cathédrales et églises notables soient toutes dotées d'inventaires semblables. On y ferait certainement, malgré la pénurie actuelle des trésors (au moins pour les pièces historiques), des trouvailles curieuses et, en tout cas, on mettrait un terme aux pertes et aux vols fréquents et irréparables.

IV. Les travaux sur l'iconographie chrétienne sont de plus en plus nombreux : cette branche de l'archéologie religieuse avait été délaissée, mais on y revient, et nous constatons ce fait avec plaisir. L'ouvrage (1) de M. L. W. Schreiber, un des derniers parus sur la matière, a pour but de

(1) Manuel de l'amateur de la gravure sur bois et sur métal au XV^e^ siècle. Berlin, A. Cohn, 53, Mohrenstrase, 1892, grand in-8, pag. XVI-366 et XV-382.

Digitized by Google

présenter un catalogue exact et raisonné des gravures du XV^e siècle. Le projet n'était pas sans de sérieuses difficultés de réalisation, d'abord parce qu'il est fort peu d'estampes datées et qu'il n'est pas commode de tracer une limite exacte entre les œuvres du XV^e et celles du XVI^e siècle; il fallait, de plus, trouver une classification simple et cependant complète. L'auteur a surmonté ces obstacles et d'autres plus considérables. Ne pouvant procéder à un classement par date, il a adopté celui par sujet représenté. C'est ainsi que, dans le premier volume, des chapitres sont consacrés aux gravures des scènes de l'Ancien et du Nouveru Testament, de l'histoire apocryphe et légendaire, aux estampes représentant Dieu, la Sainte Trinité, Jésus-Christ et la sainte Vierge : chacun de ces titres se subdivise en de nombreux paragraphes.

Pour chaque numéro en particulier, voici comment procède l'auteur : il donne 1° l'indication de la littérature; 2° le nom de la collection dans laquelle l'exemplaire est conservé, et, s'il y a lieu, la description de l'enluminure; 3° son avis sur le lieu probable d'origine et sur la date approximative de l'exécution. Le jugement personnel que donne M. Schreiber, dans cette troisième partie, indique chez lui une connaissance vraiment approfondie du sujet qu'il traite; il en est de même de la littérature : « elle comprend tous les travaux de quelque importance pour l'iconophile, qu'ils contiennent une description ou une reproduction de l'œuvre en question ». Un exemple pris au hasard montrera la méthode de l'auteur :

« *La* création des animaux. — Dieu le Père, avec un nimbe à fleur de lis sans anneau, est tourné vers la gauche *où* sont trois cerfs devant un arbre; le paysage est rocailleux, et au-dessus volent deux oiseaux. Représenté dans Essenwein Holzchmitte 66, 1. Nuremberg possède la planche, qui se trouvait précédemment dans le couvent de nonnes franciscaines fondé en 1260 à Sœfflingen près d'Ulm. Les plis sont brisés et il y a des hachures, en sorte que la planche doit avoir été gravée de 1480 à 1500. »

Très souvent l'estampe porte un texte : M. Schreiber a

Digitized by Google

mis un soin scrupuleux à le reproduire ce qui est un moyen de déterminer l'origine de la gravure. Il va sans dire que l'auteur ne pouvait se borner aux œuvres d'une collection particulière ou d'un musée national : aussi a-t-il parcouru la plupart des bibliothèques et dépôts de l'Europe centrale, cataloguant les gravures de ces musées. Il a même cru devoir donner, à la fin du tome deuxième, une liste des estampes apocryphes, falsification modernes, car il en existe en grand nombre et ce n'a pas été l'objet de ses moindres recherches.

L'ouvrage de M. Schreiber comprendra six volumes ; les deux que nous avons sous les yeux nous font augurer favorablement de ceux qui restent à paraître. L'auteur a travaillé selon toutes les exigences de l'érudition actuelle; incontestablement, son livre est destiné à être une source importante d'indications à ceux qui étudient l'iconographie chrétienne.

V. Mgr Barbier de Montault continue à réunir en volume les disertations archéologiques et liturgiques qu'il a fournies durant sa longue carrière. Les tomes VI et VII de ses œuvres (1) se réfèrent aux dévotions populaires de Rome. En voici les principaux chapitres. *La vérité des sept Églises* est un résumé de tout ce qui s'est écrit sur l'usage de faire le pèlerinage des sept basiliques principales de la ville Éternelle. De tout temps on a tenu à honneur de visiter les cinq grandes églises de Saint-Jean de Latran, Saint-Pierre, Saint-Paul, Sainte-Marie Majeure et Saint-Laurent, représentant les cinq patriarchats du monde chrétien; dans la suite des temps on fut amené à ajouter deux basiliques : Saint-Sébastien avec les catacombes, et Sainte-Croix de Jérusalem; et ceci pour parfaire le nombre mystique sept, qui, dit Sixte V, rappelle les sept Églises d'Asie et symbolise l'Église universelle. Mais la véritable dévotion du pèlerinage aux sept basiliques fut instituée, croit-on, par

(1) Paris, Vivès, in-8, 1892, 588 pages, et 1893, 588 pages.

Digitized by Google

Saint Philippe de Néri, qui, remarque curieuse, fut même puni, à ce sujet, de la suspense ecclésiastique.

Les *Stations :* tel est le titre d'un autre chapitre plein de recherches et de documents. A propos de la définition de ce mot, relevons celle donnée par le dictionnaire de l'Académie : « *Stationale* se dit des églises où l'on fait des stations dans les temps de jubilé. » A la docte assemblée, on n'est pas tenu, paraît-il, de savoir que les *stations* se font chaque année, pendant l'Avent et le Carême. Mais passons. L'auteur en donne la liste, signale les indulgences qui peuvent s'y gagner, les reliques à vénérer, les prières à réciter; à l'occasion il indique les souvenirs pieux de la basilique où elles ont lieu, les inscriptions et peinture qui s'y trouvent, et donne enfin des détails précis sur les fonctions de la semaine sainte à Rome.

Contentons-nous de signaler les titres des chapitres suivants : *les âmes du purgatoire*, *les prières*, *les indulgences*, *l'eucharistie*, *la messe*, *la messe de saint Grégoire*, *la communion*, toutes matières traitées surtout au point de vue historique et liturgique, et arrivons aux *monuments de la messe*. L'auteur rend compte des recherches opérées et des résultats acquis sur ce sujet par le savant Rohault de Fleury, mais il sait l'éclaircir et le compléter aux besoin. Les règles qu'il établit à propos de *l'autel* portent sur une série de 529 de ces monuments depuis les temps apostoliques jusqu'au XIII^e^ siècle. A signaler aussi l'article traitant des *ciboria* et des *calices*, *patènes*, *ustensiles et vêtements ecclésiastiques* (1).

Le second volume s'ouvre par une étude liturgique sur le baptême. Suivent des chapitres consacrés au *Carnaval chrétien*, à l'*Indult du Carême*, à l'*Abstinence*, à la *Dotation des jeunes filles pauvres*, aux *saintes Reliques*, ce dernier plein de détails intéressants et de remarques très utiles à consulter au sujet de la validité de certaines reliques. La partie traitant des *poids*, *mesures*, *fac-similés et empreintes*

(1) Signalons à l'auteur une légère inadvertance : l'abbaye de Nantua n'était pas de l'ordre de Saint-Bruno (p. 393) mais de Saint-Benoît.

Digitized by Google

de dévotion est, à notre avis, la plus curieuse de tout l'ouvrage. Pour laisser de côté les reliques insignes dont on ne saurait contester l'authenticité : les saints Clous, la Scala Santa, la Lance, la Croix, la sainte Face, la Colonne de la Flagellation, la Couronne d'épines, qui n'a entendu parler des Empreintes des mains et des pieds du Sauveur, de sa Robe, de la mesure de sa taille, de la Plaie de l'épaule, de la Ceinture, de la Chemise, des Souliers de la Sainte Vierge, etc.? On est tenté de se demander de suite quelle créance on doit accorder à ces reliques ou fac-similés, quelle est la nature du culte à leur rendre. Tâche difficile, sujet délicat : aussi bien Mgr de Montault est-il, et avec raison, très prudent; il rapporte les monuments chrétiens de l'antiquité ou du moyen âge dont il a connaissance, les produit en les commentant le moins possible et sans se prononcer, sachant bien que l'Eglise est seule comp étente pour trancher les questions d'authenticité et de culte.

C'est ce qui a eu lieu notamment pour le *Crucifix du diable.* On sait qu'un jeune débauché, voulant vendre son âme au démon, en exigea un portrait exact de Notre-Seigneur sur la Croix, et que la vue de cette peinture navra tellement l'âme de ce malheureux qu'il se convertit. Telle est la légende. Le tableau se trouvait dans l'église des Capucins de la place Barberini, à Rome; il n'en reste plus qu'une copie dans la sacristie. L'original a été enlevé et séquestré au Saint-Office, et la dévotion condamnée, en 1701, par la même congrégation.

L'ouvrage, dont nous ne saurions trop louer l'abondance et la sûreté des documents, se termine par une iconographie de la Passion. Sous chacune des scènes de ce drame sacré, l'auteur a rangé chronologiquement les diverses représentations qui en ont été faites depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours par les artistes chrétiens. On a peine à s'imaginer le travail qu'a dû lui coûter ce catalogue de médaillons, sculptures, ivoires, peintures : il rendra, croyons-nous, de réels services à ceux qui voudront connaître et continuer la tradition chrétienne dans les beaux-arts.

Digitized by Google

VI. Le XIII^e^ siècle est peut-être celui qui a vu le plus grand nombre de saints. Outre ceux que l'Eglise a solennellement canonisés, il s'en trouve beaucoup d'autres à qui le peuple chrétien a rendu un culte plus ou moins public, culte qu'on s'efforce aujourd'hui de faire ratifier par le Saint-Siège. C'est pour travailler à ce but que M. Delassus, curé d'Amstaing, vient d'écrire le livre : *Jeanne de Flandre et sa béatification* (1). Quelques mots de biographie sont ici nécessaires. Jeanne était fille de Baudouin IX, comte de Flandre, et de Marie de Champagne. Son père étant parti, en 1201, pour la croisade, Jeanne fut conduite à Paris et élevée sous la garde de Blanche de Castille. La cour semblait être alors le premier couvent du royaume. C'est là que Jeanne apprit et la proclamation de son père comme empereur de Constantinople, et peu après (1205) sa mort tragique. A l'âge de dix-sept ans, elle épouse Ferrant de Portugal, mais continue à faire briller dans le monde les vertus chrétiennes dont elle a su orner son âme. Veuve en 1223, la raison d'Etat l'oblige à se remarier à Thomas de Savoie, prince également fort pieux. Jeanne s'applique alors tout entière aux œuvres de piété : elle fonde le monastère de Marquette de l'ordre de Cîteaux, puis, un jour, vient demander à son époux de la laisser se retirer dans ce couvent. Thomas fit cette belle réponse : « Jeanne, c'est bien plus pour le ciel que pour la terre que nous sommes unis; fuyons donc les joies terrestres pour mériter les joies divines; vous serez ma sœur et je serai votre frère. » Jeanne de Flandre y séjourna plusieurs années et y mourut le 5 décembre 1244, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Quels sont les monuments traditionnels où se trouve affirmé le culte rendu à Jeanne ? « A l'hospice Comtesse, son nom fut répété douze fois au-dessus de l'autel dominant les soixante-six écussons des bienfaiteurs. » Durant tout le moyen âge, on fit des gravures et portraits de Jeanne qu'on vénérait. Mais le témoignage capital est celui de Chrysos-

(1) Lille, F. Deman, 1893, in-8. 208 pages et gravures.

Digitized by Google

tome Henriquez, qui écrit, dans son ménologe : *Nonis decembris... depositio Joannæ, comitissæ Flandriæ, quæ...* magna sanctitatis opinione *diem eluxit extremum*. M. Delassus avoue, toutefois, « qu'il en est de Jeanne, comme de bien des saints qui n'ont point guéri miraculeusement des malades ou ressuscité des morts » (p. 191). Sans vouloir préjuger la décision autorisée de l'Eglise, nous estimons que l'ouvrage en question forme une sorte de *postulatum*, où les examinateurs futurs de la cause trouveront bien des renseignements utiles.

VII. C'est une œuvre de vulgarisation que, sans négliger la part due à l'érudition, a entreprise le P. Kieckens S. J. dans son *Etude historique sur saint Boniface de Bruxelles* (1). Quelques mots de biographie avant d'apprécier l'œuvre. Boniface, né à Bruxelles, reçut sa première instruction à l'école du Chapitre de cette ville. Plus tard il fut envoyé à l'université de Paris, où il fit de grands progrès en science et en piété. Revenu dans son pays, il fut élu d'abord chanoine de Sainte-Gudule, puis doyen de cette collégiale en 1216. Six ans après Boniface retourna à Paris, où il professa la théologie, mais il y resta peu et se rendit à Cologne comme écolâtre. C'est qu'il fut élu évêque de Lausanne en 1229 : il se donna tout entier à l'administration de son diocèse et surtout à la réforme des abus et des mœurs. Entre autres difficultés, il eut à subir un procès qui intéresse notre région. L'abbé de Savigny-en-Lyonnais possédait le prieuré de Lutry au diocèse de Lausanne. Un conflit ayant éclaté, les deux parties en réfèrent au pape Grégoire IX qui, en 1238, chargea l'abbé d'Ambronay de trancher le différend. Peu après Boniface voulut se démettre de l'épiscopat : malgré un premier refus du souverain Pontife, il persista dans sa résolution et se retira au couvent des Cisterciennes de la Cambre, près de Bruxelles. Là, il opéra de son vivant de nombreux miracles qui le rendirent fort célèbre dans sa retraite : il y mourut en 1260.

(1) Bruxelles, Schepens, 1892, in-12, XIV-206 pages.

Digitized by Google

Quels sont les auteurs consultés ? Tous les biographes de saint Boniface, dit le P. Kieckens, « ont puisé leurs renseignements aux sources signalées par le P. Bollandus (Acta SS. t. III febr.) savoir : dans deux courtes biographies, l'une écrite par un contemporain, l'autre par un hagiographe du XV^e siècle ». Il faut ajouter à ces sources le récit circonstancié, conservé par Henriquez, de l'élévation du corps du saint au XVII^e siècle. Un historien digne de ce nom ne saurait se contenter de ces fragments : le P. Kieckens l'a compris, et il a pris soin de dépouiller les grandes collections belges et suisses, notamment la *Table chronologique des diplômes et chartes de Belgique* par Wauters, les *Mémoires et documents de la Suisse romande*, plusieurs cartulaires manuscrits, et de pénétrer dans les archives de Sainte-Gudule. C'est dire que le travail est fait consciencieusement et contient des renseignements nouveaux : par exemple, l'affirmation, basée sur un document trouvé par l'auteur, que saint Boniface fut doyen du chapitre. Le P. Kieckens publie, p. 86, une lettre de Grégoire IX aux chanoines de Lausanne pour l'élection du successeur de Boniface, nous lui en signalerons une autre donnée cinq mois plus tard et relative à la même affaire : Pethast Regesta Romanorum Pontificum n° 10817.

P. S. On annonce que vient de paraître le troisième fascicule du *Cartulaire* ou *Histoire diplomatique de saint Dominique* (pour les deux premiers voy. *Univ. cathol.* décemb. 1891, p. 628). Cette partie s'étend d'avril 1212 à septembre 1213 et contient le texte de vingt-deux chartes dont quatorze sont inédites. C'est dire l'intérêt historique que présente l'ouvrage. Dans ce fascicule, comme dans les précédents, le commentaire qui accompagne le texte est abondant et marqué au coin de l'érudition. Le tout est illustré de nombreuses gravures documentaires, parmi lesquelles, outre des photographies de chartes, il convient de signaler un vaste plan du champ de bataille de Muret.

J.-B. MARTIN.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa vie et ses enseignements, par M. l'abbé S.-E. Fretté, du clergé de Paris, 2 vol. in-8 avec cartes et plans. Paris, Lethielleux, rue Cassette, 10.

S'il y a eu dans ce siècle, pour le chrétien, de poignantes tristesses, en voyant un maître dans l'art d'écrire s'essayer, au nom de la science, à découronner le Christ, et, pour atteindre cette fin digne de l'ambition de l'enfer, torturer les Ecritures, infirmer la tradition, avec ce parti pris que tout ce que la raison ne peut expliquer naturellement est du ressort de la légende, il y a eu par contre de véritables joies à constater la force des répliques et l'énergie de la défense.

Que de vaillants se sont levés déjà, répondant au défi des ennemis de Jésus-Christ ! — des évêques : Mgr Dupanloup, avec son âme ardente, sa hauteur de vues, l'ascendant suprême de sa parole ; et le plus brillant de ses disciples, Mgr Bougaud, ravi trop tôt aux lettres, à l'hagiographie et à l'apologétique ; — des prêtres : MM. Fouard et Le Camus, l'un avec une critique et un art que les adversaires eux-mêmes se sont vus obligés de déclarer hors de pair et sans défauts, l'autre avec les délicatesses psychologiques de son pinceau ; — des moines : le père Didon, avec une élégance qui entraîne, une minutieuse étude des mœurs et coutumes palestiniennes à notre époque, qui lui permet de faire revivre le Christ dans son milieu réel, la louable pensée de l'offrir comme l'idéal auquel doivent s'attacher tant de pauvres opprimés de l'heure présente, auxquels on a soufflé l'esprit de révolte par cela même qu'on leur a ravi l'espérance ; — enfin de simples fidèles comme Louis Veuillot et Bovier-Lapierre, l'un avec son énergie de croyant, la souplesse et la perspicacité

Digitized by Google

de son génie, l'autre à la méthode plus simple, j'allais dire plus didactique, qui le met à la portée de plus de lecteurs.

C'est un nouvel historien et un nouvel apologiste que nous saluons avec le livre de M. l'abbé Fretté : *Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa vie et ses enseignements*, œuvre de longue haleine et de persévérance; l'auteur y a travaillé douze années.

De nombreux examens de l'ouvrage ont déjà paru dans les revues et les journaux catholiques : tous attestent que M. l'abbé Fretté s'est trouvé à la hauteur de la difficile tâche que son amour pour Jésus-Christ lui avait fait entreprendre.

Le style est sobre, la pensée énergique : l'écrivain procède souvent par apostrophes, par interrogations, laissant percer l'orateur et le catéchiste. Il est très respectueux des traditions antiques, même quelques légendes viennent prêter à son récit leur grâce et leur couleur. Comme tous les historiens modernes de Notre-Seigneur, l'abbé Fretté est au courant des mœurs orientales, et ses rapprochements entre le présent et le passé, pour une race qui demeure figée dans ses manières de faire, aident singulièrement à comprendre le récit évangélique : à la distance où nous sommes des faits, ce rapprochement est nécessaire. Les chrétiens de la primitive Eglise, parmi lesquels beaucoup de juifs convertis, dans un simple mot du texte sacré lisaient bien des choses, et c'est une gloire de la critique actuelle d'avoir patiemment recherché, par la vue du présent, dans cet Orient immobile, à reconstituer le passé.

L'auteur est parfaitement au courant des attaques du rationalisme; sans hésiter, même avec cette joie des natures fortes que l'idée de la bataille n'effraye jamais, appuyé sur sa foi, bien inspiré par son amour, il accepte le corps à corps : loyalement il présente l'objection, cela fait, en quelques mots à l'emporte-pièce, il la résout. Et, chose très remarquable, la suite du récit ne souffre en rien de tant d'explications minutieuses et de tant de réfutations; tout est bien fondu, l'auteur vivant depuis si longtemps dans la pensée et la préparation de son œuvre.

En quelques pages d'une superbe introduction, M. l'abbé Fretté déroule sous les yeux des lecteurs le plan divin de l'Incarnation : ces pages sont précieuses, et donnent la plus haute idée de la science théologique et du savoir critique de l'auteur.

L'abbé Fretté n'a omis sciemment aucun fait et aucun détail capable d'éclairer le texte sacré. Ajoutons que toutes les appli-

Digitized by Google

cations mystiques à l'Eglise et aux âmes, que les rapprochements entre la mission de Jésus-Christ et les besoins de la société naissent sans effort et sans cesse sous sa plume docile aux inspirations d'un cœur dévoré par le désir de faire beaucoup de bien.

Quand l'auteur se trouve en présence de deux opinions ou de deux interprétations, brièvement il expose l'état de la question, et il prend parti courageusement en donnant ses raisons.

Les éloges qui précèdent et que je donne parce qu'ils sont vraiment mérités, couvriront quelques petits défauts bien rares, relevés d'ici de là.

L'interprétation nouvelle de la parole dite par Notre-Seigneur à Marie, aux noces de Cana, ne me semble pas heureuse, et elle est tirée avec trop d'effort. Qu'est-ce que cela peut vous faire à vous et à moi ? dit Notre-Seigneur ; nous sommes l'un et l'autre de pauvres gens habitués à nous passer de vin ; la privation ne sera pas grande pour nous. Ah ! si l'heure était venue de léguer aux hommes un sacrement d'éternel amour en changeant le vin en mon sang, si vous-même, afin de vous consoler de ma perte en vous nourrissant de ma substance, aviez besoin que le vin fût changé en mon sang, il nous importerait à tous deux que le vin ne manquât pas. « Mon heure n'est pas encore venue. »

Pourquoi ne pas garder à Nicodème le nom francisé sous lequel il est si connu, et l'appeler Nakdimon ben Gorion ?

La mère de Jésus-Christ a-t-elle eu besoin du baptême pour avoir, — imprimé dans son âme, — le caractère du chrétien ?

La description du lac de Génésareth, page 313 — et page 385 la description de la tempête apaisée sont des morceaux remarquables : nous voudrions citer un passage pour montrer la souplesse d'intelligence de l'auteur et quelles harmonies chantent dans son âme. « Suivez cette nacelle qui, conduite par quelques pêcheurs, glisse au milieu de la brume glacée, sur les eaux limpides du lac. Vous n'y entendez point d'éclats de voix. Ces pêcheurs font silence, ou se parlent tout bas quand les nécessités de la manœuvre l'exigent. C'est qu'un homme accablé de lassitude prend son sommeil à la poupe. Que son sommeil est profond ! Sa couche et son oreiller de planches sont bien durs ; mais ni le bruit des rames ni le cri strident des oiseaux de mer ne l'empêchent de dormir. Le clapotement de l'eau et le balancement de la nacelle le bercent comme le chant monotone et doux de la mère berçant le petit enfant. Sur les vagues froides

Digitized by Google

il a pour dais la voûte du ciel, et pour rideaux les voiles mystérieux de la nuit qui s'approche... »

Le chapitre XII, la Samaritaine, a été fort remarqué. Les scènes de la Passion, livre III, XI-XX, sont vigoureusement décrites.

Le livre III se ferme par un chapitre sur le caractère de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; excellente la pensée qui a dicté ce chapitre et donné le résumé de toute la vie de Jésus.

Chose nouvelle et fort louable, un appendice sous ce titre : « Reliquiæ » dénombre les objets qui ont été sanctifiés par le contact de l'Homme-Dieu, et qui, à travers les vicissitudes des âges, sont parvenus jusqu'à nous pour être l'objet de notre vénération et de notre culte.

Ce rapide exposé du livre « *Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa vie et ses enseignements* » suffira — Dieu le veuille permettre — à montrer que l'ouvrage de M. l'abbé Fretté est intéressant, personnel, savant, bien écrit, pieux, et aussi qu'il peut être en tout point utile pour faire connaître, servir et aimer davantage le Sauveur. C. M.

L'Eglise catholique et la liberté aux Etats-Unis, par le vicomte DE MEAUX. In-12, de 426 p. Paris, Lecoffre, 1893.

Le livre que nous présentons ici aux lecteurs de l'*Université catholique*, s'ouvre par le tableau des fêtes du centenaire de l'Eglise d'Amérique, célébré à Baltimore le 10 novembre 1889.

Cent ans après ! quel chemin parcouru ! il n'y a que les progrès de l'Eglise primitive qui, dans l'histoire, dépassent en rapidité ceux de la chrétienté catholique aux Etats-Unis. Pie VI érigea le siège épiscopal de Baltimore par une bulle du 6 novembre 1789 : l'évêque Carroll, une trentaine de prêtres issus de sept ou huit nations différentes, un troupeau de 40,000 catholiques environ, épars au milieu de 3 à 4 millions de protestants, tels furent les débuts. A la fête du centenaire, le cardinal Gibbons, huitième successeur de Carroll, réunissait a Baltimore 84 évêques, qui gouvernent un clergé de 8,000 prêtres ; les fidèles commencèrent par être le centième de la population des Etats, ils en sont aujourd'hui le septième.

Et toutefois, dans le spectacle que cette Eglise nouvelle présente au monde chrétien, ce qu'il convient d'admirer le plus, ce n'est pas le nombre, c'est la vie. Le progrès numérique s'explique par des causes qui en atténuent, si même elles n'en sup-

Digitized by Google

priment le merveilleux. Mais la vie, la qualité des fidèles presque tous pratiquants, l'activité des pasteurs, l'ensemble des relations qui existent là-bas, d'une part entre la communauté catholique et ses chefs, d'autre part entre celle-ci et la loi civile ou les communautés rivales, voilà certes l'un des beaux sujets d'études qui devaient tenter la plume « d'un penseur pareillement capable d'observer et de généraliser » (1).

M. le vicomte de Meaux a étudié l'Eglise d'Amérique, en Amérique, où il était allé représenter diverses universités catholiques de France, celle de Lyon en particulier, à l'inauguration de leur jeune sœur de Washington. Rien de plus complet ni de mieux ordonné que le beau livre qu'il a rapporté de ce voyage. Quand la question du catholicisme aux Etats-Unis est posée dans le chapitre préliminaire : *Un centenaire. Premier coup d'œil*, l'éminent écrivain présente successivement au lecteur le *peuple* qui compose l'Eglise, le *clergé* qui la dirige, les *écoles* qui la perpétuent, les ressources pécuniaires qui l'entretiennent. Puis il la regarde du dehors, marque la place qu'elle occupe parmi les autres communions établies autour d'elle. Un dernier chapitre est consacré à la *législation*, cette législation libérale qui distingue bien plus qu'elle ne sépare la politique de la religion.

Un tel livre ne s'analyse guère : les pages en sont si pleines et tous les détails de faits si utiles au relief de l'idée ou du tableau ! C'est de tout point une grande œuvre, sous le mince volume d'un peu plus de 400 pages. Quels rapprochements elle suggère, à quelles comparaisons instructives elle invite ! « En décrivant, comme je l'ai vue, dit l'auteur, l'Eglise romaine au delà de l'Atlantique et le régime auquel elle est accoutumée, je n'ai pas recherché dans quelle mesure ce régime est imitable ailleurs et dans quelle mesure il ne l'est pas. » C'est vrai : M. de Meaux se contente de relever cette étonnante plasticité de l'Eglise, qui la fait s'accommoder de tous les régimes et prospérer sous celui de la liberté autant et plus que sous celui de la protection. Il enregistre cependant les fiers hommages que les évêques d'Amérique rendent en toute circonstance à leurs libres institutions. Comme ils sont contents du présent, ces évêques, et confiants dans l'avenir ! sans illusions du reste : témoin le cardinal Gibbons, qui, à l'occasion même du centenaire, après avoir écarté de

(1) Lettre du card. Gibbons à M. de Meaux.

Digitized by Google

« l'héritage chrétien » le dangereux appui du bras séculier, recherche en quoi consiste pour l'Amérique cet héritage et dénonce si courageusement les fléaux capables de le ruiner (1). M. de Meaux, pas plus que ces évêques, ne méconnaît soit les lacunes de la civilisation américaine, soit les épreuves réservées en ce pays à l'Eglise. Mais on ne peut qu'applaudir avec lui aux paroles de Mgr Ireland, s'écriant : « Aimons notre siècle et préparons celui qui approche. Aimons notre siècle, puisque c'est le temps que Dieu nous donne pour travailler... En avant l'Eglise et les catholiques ! »

Puisse cette parole « en avant! » être entendue aussi de ce côté de l'Atlantique. L'Eglise est immuable dans sa constitution et sa doctrine ; mais son action s'adapte de diverses manières aux milieux et aux temps où elle s'exerce. Loin de nous la pensée d'incriminer le passé : nous croyons seulement que, sans lui manquer de respect, on peut et il faut pourvoir à l'heure présente autrement qu'en cherchant à le ressusciter. Et le passé et le présent, le régime de la protection comme celui de la liberté, auront été le bien, en leur temps.

Nous disserterions plus longuement sur ce sujet si c'en était le lieu. Le livre qui nous inspirait cette réflexion devra en suggérer bien d'autres, salutaires, aux lecteurs sérieux qu'il mérite.

P. DADOLLE.

Hymnarium quotidianum B. M. V. ex hymnis medii ævi comparatum cura et studio R. P. RAGEY, soc. Mariæ. Parisiis, Lethielleux, in-8 de XLVII-471 pp.

« Ce recueil d'hymnes à la Vierge n'est pas un ouvrage d'érudition : c'est un livre de piété, un manuel de prière quotidienne à Marie, d'une prière embellie par les rythmes, les cadences et les rimes qui plaisaient à nos pères du moyen âge. » En lisant et en copiant pour son propre usage, au British museum, ces hymnes dont un certain nombre sont encore inédites, le pieux et savant auteur regrettait que de telles prières fussent enfouies dans les catacombes des bibliothèques publiques. Et la pensée lui vint d'en faire non une compilation destinée à la curiosité des érudits, mais un eucologe à l'intention de ceux qui prient.

(1) *Our christian heritage.* Baltimore, 1889. Introd. p. 9.

Digitized by Google

« *L'Hymnarium* veut être et il est certainement un écho du moyen âge » ; les quelques pièces qui n'en sont pas pour la date de leur composition, lui appartiennent pour le style. La valeur littéraire, on s'y attend, en est assez inégale ; mais le lecteur se convaincra aisément que si la piété des chantres de la Vierge fut parfois trahie par la médiocrité relative de leur génie, les efforts même moins heureux portent la trace de la flamme intérieure, si ardente en ce temps, qui cherche à s'y faire jour.

Le R. P. Ragey s'est appliqué à distribuer les hymnes de son recueil de manière à les mettre en harmonie avec les divisions de l'année liturgique, soin dont on lui saura gré. Toutes les destinées de Marie sont passées en revue dans ces chants, depuis le culte d'attente dont elle fut aussi l'objet et qui correspond à l'Avent, jusqu'à son Assomption. Indiquons un *Mois de Marie* d'un nouvean genre, en partie inédit, et composé dans une langue « qui distille l'huile de la piété et une rosée de miel,

Distillans oleum
Pietatis et rorem melleum. »

Il faudrait ici redire tout ce que le P. Ragey a parfaitement dit dans sa *Préface*. Contentons-nous d'y renvoyer. Le lecteur y apprendra le parti à tirer de *l'Hymnarium*, sans doute et avant tout pour sa dévotion envers la Vierge, mais aussi et par surcroît pour son instruction : le rôle de Marie dans le plan divin est si bien décrit à travers ces chants.

Le titre de l'ouvrage *Hymnarium quotidianum* indique le but que son auteur a eu le plus à cœur en le composant : faire chanter ou réciter *tous les jours* aux prêtres, aux pieux laïques, quelques hymnes à Marie, où ils trouveront de plus un sujet de méditation toujours prêt.

« C'est une publication éminemment *mariste* », écrivait le R. P. Martin, supérieur général de la société dont le P. Ragey s'honore d'être membre. Ajoutons que les soins donnés à la correction du texte, comme la critique des sources, font de cette publication *mariste* une œuvre d'un réel mérite scientifique, et cela n'est pas pour étonner de la part de notre éminent collaborateur.

P. DADOLLE.

Digitized by Google

Choix de discours et allocutions de mariage des plus célèbres orateurs, par l'abbé J. GUILLERMIN, aumônier à Saint-Tropez, membre de l'Académie des Arcades. 1 vol. in-8 de 365 pp. Paris, Bloud et Barral. — Choix de discours et allocutions des plus célèbres orateurs, pour la retraite et le jour de la première communion, par le même. 1 vol. in-8 de 373 pp. Mêmes éditeurs. — Choix de discours et allocutions des plus célèbres orateurs contemporains sur la sainte Vierge, par le même. 2 vol in-8 de 369-380 pp. Mêmes éditeurs.

I. Il est des publications qui sont toujours les bienvenues du clergé. Ce sont celles qui, sans le dispenser d'un travail personnel, donnent une direction à sa pensée et lui permettent de s'orienter dans l'étude d'un sujet. Ceci est vrai pour tous les discours que nous sommes exposés à traiter, mais surtout pour ceux d'un genre encore mal défini : ne sachant comment les concevoir, nous sommes heureux de voir comment les maîtres s'y sont essayés avant nous. Ceci étant admis, nous croyons qu'un bon accueil sera fait au livre où M. Guillermin a réuni un certain nombre de discours donnés à l'occasion de la cérémonie du mariage.

Ordinairement, les allocutions prononcées dans cette circonstance ont une valeur très contestable. Les orateurs s'ingénient à tourner habilement des compliments à l'adresse des deux familles qui s'allient; ils insistent sur les vertus des deux époux et sur les mérites de leurs ascendants : puis ils croient que tout est dit. Ils indiquent, d'une manière très superficielle, les devoirs que le mariage crée à l'époux et à l'épouse, et ils oublient souvent de rappeler tout ce qu'il y a de beau et de grand dans ce sacrement.

Tout autres sont les discours que M. Guillermin a recueillis pour nous les offrir. Sans doute, entre ces discours, il y a des différences très sensibles au point de vue de la valeur et du mérite. Mais,s'il en est quelques-uns qui ne dépassent pas une honnête médiocrité, ils constituent une exception, et il en est d'ailleurs d'excellents qui approchent bien près de la perfection. Nous croyons que ce recueil renferme ce qu'il y a de meilleur en ce genre. Nous avons à louer un discours très substantiel du P. Ventura, sur la grandeur et les devoirs du mariage chrétien, et, à côté, nous dirions volontiers au-dessus de lui, un autre discours, à la fois profond et brillant, de Mgr Bertheaud, qui s'y montre avec toutes ses qualités de poète théologien. Nous

Digitized by Google

accorderons aussi une mention spéciale à d'autres œuvres qui ont pour auteurs Mgr Dupanloup et Mgr Darboy; Mgr Bougaud, qui n'a jamais mieux parlé; enfin, Mgr Mermillod, le prélat pieux et aimable qui, cette fois, a su être profond. En résumé, ce livre est fait par un auteur qui a du goût, de la critique, en même temps que beaucoup de lecture, et nous sommes heureux de le recommander à nos confrères du clergé.

II. Faire un recueil d'instructions et de sermons pour la première communion était une entreprise pour le moins aussi ardue que la précédente. La littérature des livres de première communion est encore inférieure à celle des *Mois de Marie*, dont on a dit tant de mal. Les prédicateurs songent qu'ils ont affaire à de jeunes intelligences, chez lesquelles la sensibilité et l'imagination sont plus développées que le jugement et la réflexion, et ils croient que, pour leur faire du bien, il suffit de leur conter des histoires bien émouvantes et de leur débiter des métaphores ingénieuses. Ils ramassent des traits d'histoire qui traînent dans les recueils les plus démodés, et ils croient que tout est pour le mieux. Ils ne songent pas que les enfants profiteraient beaucoup plus d'un enseignement plus solide et qu'il est possible de le leur donner; car, à force de travail, un orateur peut être à la fois simple et profond. Nous n'insisterons pas sur ce point, aimant mieux renvoyer à Mgr Dupanloup, qui a dit, là-dessus, des choses aussi justes que pratiques.

Donc, des livres composés et des discours prononcés pour la première communion, il est difficile d'extraire un bon recueil. M. Guillermin a eu le mérite de faire ce recueil d'une manière très satisfaisante. Les instructions qu'il a réunies n'ont pas été toutes prononcées à l'occasion de la première communion : mais toutes peuvent être données en cette circonstance, et elles seront d'un grand secours à l'apôtre chargé de ce délicat ministère. Il y en a pour la retraite préparatoire; puis d'autres pour les moments qui précèdent et ceux qui suivent la communion; d'autres, enfin, pour les cérémonies du soir, la rénovation des vœux du baptême et la consécration à la sainte Vierge. Les noms les plus connus recommandent ces discours : le cardinal Giraud, Mgr Dupanloup, Mgr Duquesnay, les PP. Monsabré, Félix et Lefebvre, l'abbé H. Perreyre, l'abbé Combalot et l'abbé Mullois sont trop aimés et trop appréciés pour que nous ayons besoin de conseiller un livre où le lecteur est sûr de les rencontrer. Le recueil est complété par des traits oratoires presque tous inédits.

Digitized by Google

III. Enfin, avec un zèle que rien ne peut arrêter, M. Guillermin nous a donné un troisième recueil, où il a réuni un certain nombre de sermons consacrés à Marie, à ses mystères et à son culte. Ce n'est pas que le clergé n'ait entre les mains beaucoup de discours, et d'excellents discours, sur ce sujet béni. Mais M. Guillermin s'est rappelé la parole de saint Bernard : *De Maria nunquam satis*. D'ailleurs, cette publication a son utilité et son opportunité. S'il est certain que personne n'égalera Bossuet quand il parle de Marie, et qu'il est difficile de surpasser Bourdaloue et même Massillon ; s'il est vrai que Marie a toujours été célébrée en France comme il convenait ; il est non moins vrai que le besoin d'un recueil de ce genre se faisait sentir. Depuis le XVIII^e^ siècle, il s'est produit des faits qui ont éveillé de nouvelles idées et ont inspiré les orateurs de notre temps. Ainsi, le dogme de l'Immaculée Conception a été défini, et il est bon de connaître les discours qui ont été composés à la suite de cette définition. De même, les miraculeuses apparitions de Marie à la Salette et à Lourdes ont été célébrées dans la chaire chrétienne. Le couronnement des statues de la sainte Vierge et les pèlerinages dirigés vers ses sanctuaires ont encore donné matière à l'éloquence de nos prédicateurs contemporains. Comment, dès lors, ne pas désirer que ces discours, d'un intérêt si actuel, soient réunis et livrés à la pieuse curiosité des fidèles, à l'étude du clergé français ? Au surplus, depuis un siècle, les idées ont pris une autre face, les préoccupations ne sont plus les mêmes. Telles considérations, qui étaient fort goûtées il y a cent ans, ne seraient plus en faveur auprès d'un auditoire d'aujourd'hui. On a beaucoup parlé, depuis quelque temps, de la *modernité* dans l'art et la littérature. Disons qu'il faut une certaine modernité dans le choix des idées et dans la manière de les présenter. Et ajoutons que si l'orateur a de la doctrine et s'il sait se maintenir dans les limites du bon goût, la chaire chrétienne n'aura qu'à gagner à cette nouvelle manière de prêcher. Bossuet, par exemple, a grandi et grandira toujours dans l'estime des critiques, même des incroyants ; mais serait-il apprécié et goûté par la société actuelle comme il l'était au temps de Louis XIV ? Il a parlé éloquemment et savamment de la manière dont la sainte Vierge répand la grâce sur l'Eglise et les fidèles. Mais le cardinal Place, dans son beau mandement consacré à *Marie, mère de grâce*, n'a-t-il pas bien fait de concevoir son sujet d'une manière

Digitized by Google

plus moderne et avec des développements accommodés au goût de notre temps ?

Voilà probablement ce que M. Guillermin s'est dit aussi avant de faire son livre, et c'est à ces besoins nouveaux qu'il a voulu répondre. Il a complètement réussi à atteindre son but. Les noms des plus éminents orateurs de la chaire chrétienne se rencontrent dans son recueil. Au-dessus d'eux nous rencontrons Sa Sainteté Léon XIII, dont la belle encyclique sur *le Rosaire* a été reproduite en entier.

Après le grand Pontife, nous trouvons les cardinaux Deschamps, Place et Mermillod ; les prélats illustres qui s'appelaient Pie et Dupanloup, Freppel et Besson, Bougaud et Pavy, sans parler de Mgr Bourret et Mgr Lagrange qui sont vivants ; enfin, le P. Félix, M. Hamon, l'abbé de Place et l'abbé Perreyve, et beaucoup d'autres. En résumé, si l'architecte fait une œuvre pie en élevant des temples pour publier la gloire de Marie : *Te saxa loquuntur ;* en recueillant les sermons dont il a formé ses deux volumes, M. Guillermin lui a élevé un monument qui chante sa gloire avec non moins d'éloquence.

A. LEPITRE.

Une société secrète d'ecclésiastiques aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. L'AA cléricale. Son histoire, ses statuts, ses mystères.

Cette étrange brochure nous est tombée entre les mains, il y a déjà quelques mois, et nous serions embarrassé d'en dire la provenance, car écoutez ce qu'elle veut bien nous faire connaître elle-même de ses origines : A MYSTÉRIOPOLIS, *chez* JEAN DE L'ARCANE, *libraire de la société, rue des trois cavernes, au sigalion, dans l'arrière-boutique,* MDCCCXCIII. *Avec permission.*

A lire cette charade, on se croit d'abord mystifié. Mais on ouvre quand même le livre et pour ne le fermer qu'au point final de la 88^e^ page.

Aa, nous dit le *prologue*, « est une abréviation, un *extrait* du mot *AssociAtion* » ; donc « le nom énigmatique et mystérieux adopté, aux deux derniers siècles, par certaines associations occultes formées, en quelques villes de France, par des personnes pieuses dans le but de s'exciter mutuellement à la pratique de la vertu, et dirigées ordinairement par un membre de la compagnie de Jésus.

Digitized by Google

« Suivant les divers temps et les divers lieux, l'*Aa* se composa, collectivement ou exclusivement, de prêtres, de clercs étudiant la théologie ou la philosophie, et même de laïcs généralement choisis parmi les hommes. »

Ce qui suit nous représente l'*Aa* comme le saint des saints d'une congrégation ; parmi les membres de celle-ci, n'entrent dans celui-là que de rares prédestinés qui s'engagent à y opérer sous la discipline du plus inviolable secret.

L'*Histoire de l'Aa* fait voir les développements considérables qu'avait pris aux siècles précédents cette institution en France et même hors de France.

Le mystérieux auteur expose successivement la vie intérieure de l'*Aa* cléricale dans le monde et dans les séminaires. — Dans les séminaires ! ici, j'en suis sûr, plusieurs de mes lecteurs sentiront se rafraîchir certains souvenirs de jeunesse : ils avaient entendu parler de choses analogues à l'*Aa*, et, qui sait ? tel d'entre eux fut peut-être immatriculé... S'il a égaré son règlement, il peut en prendre copie conforme dans la brochure que nous analysons. Ce règlement renferme de véritables perles. Comment résister au plaisir de transcrire certains passages au moins de la discipline du secret?

« Le secret sera toujours regardé comme l'*âme* de la société.

« Les associés se regarderont donc *toute la vie* comme *obligés en conscience au secret le plus inviolable* sur tout ce qui concerne la société, ses membres, ses assemblées, ses pratiques particulières, et sur tout ce qui pourrait tant soit peu en faire *soupçonner l'existence*...

« M. le supérieur craignant avec raison les effets funestes qui résulteraient de la découverte et même du *simple soupçon* de la société, LA DISSOUT *ipso facto*, dès qu'il sera fait à un associé une question à laquelle celui-ci ne pourrait répondre sans convenir de l'*existence* de la dite société ou sans blesser la vérité. Ainsi l'associé interrogé pourra et devra répondre sans hésiter, et sans craindre de mentir, *qu'il n'existe point de société dans la communauté*. Il donnera aussitôt avis au directeur de ce qui lui est arrivé, afin que celui-ci ait recours à M. le supérieur pour la *réhabilitation* de la société qui n'existe plus, etc., etc. »

Mais il faudrait tout lire ; et c'est une jouissance qui ne sera accessible qu'à un bien petit nombre, car je vois sur la couverture de ma plaquette : *Tiré à cent exemplaires* (aucun ne sera vendu).

Digitized by Google

Une très grosse question de théologie morale se trouve soulevée par l'existence incontestable des *Aas;* celle-ci : peut-on se réunir, s'associer, même pour le bien, sous le *secret le plus inviolable?* La vie à l'ombre, que dis-je? dans les ténèbres les plus impénétrables, est-elle permise à une *franc-maçonnerie*, d'ailleurs honnête, on le suppose, pour la fin qu'elle poursuit? La seule nécessité de se cacher de la sorte ne vicie-t-il pas le régime d'existence qui en fait une obligation de conscience?

Cette question n'a pas échappé à l'auteur de l'*Aa cléricale*, un amateur qui pose les problèmes théologiques de telle manière qu'à n'en pas douter il sait les résoudre. S'il n'a pas résolu celui que nous posons après lui, c'est qu'il n'a pas voulu le faire. Il a cependant cité le décret de la Sacrée Congrégation des évêques et réguliers, confirmé par Léon XIII à la date du 11 août 1889, décret concernant certaines confréries pieuses, qui, elles aussi, tiennent sous le secret leur existence. Or ce décret exige que les dites confraternités se fassent *complètement* connaître des Ordinaires respectifs — *Ordinaire* ici s'entend au sens strict du droit canonique — ; et de plus il avertit de ne pas laisser dégénérer les raisons de prudence en pratiques de dissimulation coupable. On dirait bien d'une tolérance plutôt que d'une approbation.

Lorsque le cardinal Gibbons vint à Rome arrêter le coup qui allait frapper les chevaliers du travail, il allégua entre autres choses, dans son Mémoire, que l'ordre n'impose pas le *secret absolu* et qu'*ainsi* il ne tombe pas sous les censures pontificales.

Que conclure de là? Il ne nous appartient pas de conclure. Nous croyons que les vrais enfants de lumière ont assez de moyens de faire le bien en plein soleil, pour ne pas courir le risque des chemins ténébreux. Prudence et simplicité suffiront toujours aux œuvres de Dieu. P. D.

Le Roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours, par Paul Morillot. (G. Masson, édit.)

Je reviens d'une rapide excursion au pays du roman, et tant de visions terribles ou bouffonnes, magnifiques ou grotesques m'ont passé sous les yeux, qu'il m'est assez malaisé de mettre de l'ordre dans mes souvenirs. Ce n'est pas que mon guide n'ait été le plus sûr et le plus complaisant du monde. Mais quoi! aller en quelques jours des bords du Lignon à ceux du Méschacébé, et de l'Asie précieuse du *Grand Cyrus* à l'Afrique

Digitized by Google

barbare de *Salammbô*, ouïr presque en même temps, entre deux vocalises du Neveu de Rameau, les Espagnols de Lesage et les Incas de Marmontel, cela ne laisse pas de vous troubler un peu l'imagination. C'est d'ailleurs ce que l'on risque de plus fâcheux à suivre M. Morillot. Personne mieux que lui ne connaît ces contrées si diverses et n'en fait les honneurs avec plus de bonne grâce ; personne aussi n'est plus expert à écarter de notre chemin les passants importuns ou dangereux. Et ce dernier point mérite qu'on y insiste; car là gisait sans doute la principale difficulté du sujet. Le livre de M. Morillot, intéressant et instructif pour tout lettré, est surtout destiné aux élèves de l'enseignement secondaire. Or, quelle tâche ardue de commenter devant cet auditoire spécial les beautés de *Manon Lescaut* et de *la Nouvelle Héloïse!* Le moyen d'être à la fois exact et prudent ! M. Morillot a su le trouver; et c'est de plein droit qu'il écrit dans sa préface : « On ne trouvera dans ce livre ni une peinture ni un mot qui puisse choquer. »

Il fallait éviter aussi la sécheresse et la monotonie qu'entraîne presque nécessairement une collection d'analyses. M. Morillot l'a compris, et chaque notice est accompagnée d'un ou de plusieurs extraits caractéristiques. Son livre est à la fois une histoire et une anthologie; de sorte que, l'une égayant et vivifiant l'autre, on arrive au bout de ces quelque six cents pages sans avoir eu la moindre envie de prendre des chemins de traverse. De larges citations étaient d'ailleurs à peu près indispensables. Hélas ! qui donc, à part les spécialistes, s'aviserait d'aller lire dans le texte les œuvres de Gombaud, de Gomberville, de La Calprenède, de Charles Sorel ? J'ai grand'peur que l'Astrée elle-même, qui tient une place si importante dans l'histoire littéraire du XVII^e^ siècle, l'Astrée, délices de La Fontaine et de M^me^ de Sévigné, ne soit aujourd'hui lamentablement délaissée. A défaut d'une étude approfondie, la lecture de quelques extraits habilement choisis suffit du moins à donner une notion directe de tous ces oubliés, et peut-être éveille le désir de faire plus ample connaissance avec leurs romans. C'est aussi une œuvre de charité posthume que vient d'accomplir M. Morillot; et j'imagine qu'à descendre ainsi dans ces limbes littéraires où dorment tant de gloires jadis bien vivantes et bien sonores, il a dû plus d'une fois se sentir ému de pitié. « Il y a des gens, dit La Rochefoucauld, qui sont comme les vaudevilles, qu'on ne chante qu'un certain temps. » C'est bien un peu le cas des romanciers; et beaucoup d'entre

Digitized by Google

eux, pourtant, méritent mieux que ce succès éphémère. Que M. Morillot soit remercié pour les avoir consolés de notre ignorance trop dédaigneuse.

Le volume, comme nous l'annonce son titre, nous conduit jusqu'en 1870 — et même un peu au delà : je relève, entre autres noms récents, ceux de MM. Bourget, Richepin, Loti. Naturellement, les notices consacrées à nos contemporains sont sobres de détails et d'appréciations littéraires. C'est dans cette dernière partie du livre surtout qu'il faut louer le choix judicieux des extraits. M. Zola lui-même est appelé à comparaître, mais en costume si correct que Berquin n'aurait pu s'en offenser. J'aurais désiré qu'une notice et un extrait eussent consacré le souvenir du grand artiste qui s'est appelé Villiers de l'Isle-Adam. *Axël* et l'*Eve future* sont, il est vrai, bien plutôt des poèmes que des romans; mais les admirables *Contes cruels*, sans parler d'autres recueils, s'imposent à l'attention de tous les historiens de la nouvelle. M. Morillot voudra sans doute, dans une prochaine édition, leur faire la place qu'ils méritent.

Voilà en somme un livre utile, qui est aussi un aimable livre. et qu'il était difficile, assurément, de mener à bonne fin. Je ne puis que souhaiter à nos humanistes d'en avoir beaucoup de semblables dans leur bureau, et conseiller aux lecteurs désintéressés de le déposer, bien à la portée de la main, sur le rayon le plus accessible de leur bibliothèque. L. A.

Chez nos amis de Russie, par J. de Beauregard. — Un vol. in-8 de VIII-336 pages. Illustrations de F. Lambert. Lyon, Emmanuel Vitte, place Bellecour, 3. (Deuxième mille.) Prix, franco, par la poste : Trois francs.

M. de Beauregard, après avoir promené ses lecteurs *Du nord au midi de l'Espagne* (1), *De Paris à Vienne par Oberammergau* (2), les conduit cette fois *Chez nos amis de Russie*.

Ils l'y suivront d'autant plus volontiers que le patriotisme les attire vers le pays des tzars, et qu'ils savent désormais quel aimable cicerone, quel spirituel et brillant conteur ils trouvent en M. de Beauregard.

Déjà, d'ailleurs, le premier mille de son nouvel ouvrage s'est écoulé en quelques jours et le succès qui l'a accueilli au début

(1) Un vol. in-12, 3e édition.
(2) Un vol. in-12, illustré, 3e édition.

Digitized by Google

ne peut que s'accentuer à mesure que l'on connaîtra mieux le mérite réel d'une œuvre aussi instructive qu'attrayante.

« C'est icy un livre de bonne foy, lecteur », dit l'auteur dans l'*Avant-Propos*, en rappelant un joli mot de Montaigne. M. de Beauregard, en effet, raconte ses *impressions* de voyage, après leur avoir laissé le temps de devenir des *convictions*.

Son livre s'ouvre par le souvenir de Cronstadt, en 1891 : Russie et France unies, hurrah ! et se termine par le toast du Grand-Duc Wladimir, au Quirinal, le 21 avril 1893 : « Madame Billot (la femme de notre ambassadeur), je bois à votre patrie, sans phrase et de tout cœur ! »

Dans ce cadre patriotique, M. de Beauregard a su enchâsser des récits animés et vivants, des tableaux d'une couleur pleine de grâce et d'harmonie.

Aimez-vous les paysages pittoresques ou charmants ? Lisez ce qui concerne le beau Léman aux flots bleus, le lac des Quatre-Cantons d'où s'échappe la Reuss à flots précipités, Stuttgart, « la ville rouge », Nuremberg, « la vieille ville » où l'on se croit en plein moyen âge, Bayreuth, « la ville mélodieuse » où tout parle de Wagner, Prague, « la ville aux cent tours », la Suisse saxonne, Dresde, Breslau, Kœnigsberg (*Première partie*), « le pays du steppe », avec ses plaines et son immensité, Cronstadt et Saint-Pétersbourg « la moderne capitale de la Russie, tracée à l'américaine et où le pittoresque abonde », Moscou, « la ville verte » avec son Kremlin, avec la reine des cloches et le roi des canons, Nijni-Novgorod, « l'entrepôt de l'Orient », la ville de la foire, Varsovie, avec son esprit religieux (*Deuxième partie*), enfin Agram et la Croatie (*Epilogue*).

Préférez-vous les souvenirs artistiques ? M. de Beauregard vous fera connaître les palais, les musées, les tours, les ponts, les églises de l'Allemagne et de la Russie ; grâce à lui, l'architecture, la sculpture, la peinture exotiques vous révéleront leurs secrets et leurs trésors ; vous apprendrez d'un artiste musicien comment « s'est faite l'évolution wagnérienne » avec ses trois chefs d'œuvre : *Parsifal*, *Tristan et Iseult* et *Tannhaüser*.

Que si les souvenirs historiques vous tiennent plus à cœur, voici, à Prague, saint Jean Népomucène ; à Kœnigsberg, Herder et Emmanuel Kant ; à Cronstadt, l'amiral Gervais ; à Moscou, les canons français de 1812, l'Exposition française de 1891 ; en Croatie, un grand patriote et un grand évêque, Mgr Strossmayer.

Digitized by Google

Tout cela est agrémenté d'illustrations excellentes, qui mettent sous les yeux du lecteur tantôt les portraits de Wagner, de l'amiral Gervais, du tzar Alexandre III, tantôt la belle fontaine de Nuremberg, le théâtre de Bayreuth, le Kremlin, le pont Alexandre à Varsovie, tantôt un pope, une icone, un moujick, un cocher de droscki.

Quand on ferme l'ouvrage de M. de Beauregard, on croit avoir fait soi-même le voyage *en diagonale à travers l'Allemagne, au pays du steppe, chez les Croates*, et l'on remercie du fond du cœur l'auteur du bon et du beau livre auquel on doit cette gracieuse illusion.

L'Abbé Théodore DELMONT,
Professeur aux Facultés catholiques de Lyon.

Georges Pellissier. Essais de littérature contemporaine (Lecène, Oudin).

Par le temps de production fiévreuse où nous vivons, la tâche est rude, vraiment, pour ceux qui veulent suivre d'un peu près l'évolution intellectuelle. Lire tout ce qui paraît? mais il n'y faut même pas songer; c'est un labeur déjà de couper les feuillets, tant les livres de la veille sont vite enfouis sous ceux du lendemain. Aussi doit-on beaucoup de reconnaissance aux lettrés de bonne volonté qui ont assumé le rôle utile et souvent ingrat de vigie littéraire. M. Pellissier s'en est acquitté avec une conscience digne de tous éloges. Eprouvez-vous quelque difficulté à l'endroit de l'*Argent* de M. Emile Zola? L'analyse de M. Pellissier vous épargnera la lecture de cinq ou six cents pages compactes, et le mal de tête qui n'aurait pas manqué de s'ensuivre. Rougissez-vous de n'avoir sur M. Marcel Prévost ou sur M. Paul Margueritte que les notions les plus vagues? Vous trouverez ici trois substantiels articles qui vous muniront en une heure d'opinions justes et précises. Voilà déjà, n'est-ce pas, d'éminents services rendus à vos paresses. Mais l'intérêt principal du livre est ailleurs, dans trois ou quatre « essais » de plus longue haleine et d'une tout autre portée.

Il y a beaucoup de psychologie dans l'étude sur le pessimisme dans la littérature contemporaine, où les plus célèbres écrivains de notre temps sont classés selon la nuance spéciale de tristesse qui distingue l'œuvre de chacun d'eux. Un bon chapitre est

Digitized by Google

consacré à la doctrine de M. Brunetière. M. Pellissier, qui admire ce dogmatique si important, a fort bien vu qu'il manque d'une base inébranlable. N'est-il pas illusoire, en effet, lorsqu'on veut se passer de tout absolu, de prétendre soustraire ses jugements aux caprices du goût intellectuel ? La tradition même, si constante soit-elle, ne saurait tenir lieu de métaphysique. Si elle confère une grande autorité, elle est impuissante à donner la certitude.

L'article sur l'évolution rythmique de l'alexandrin me réservait une agréable surprise. M. Pellissier, évidemment, est conservateur en littérature. Avouerai-je que je m'attendais à une condamnation en bloc de toutes les nouveautés rythmiques survenues depuis Victor Hugo ? « S'il admet l'alexandrin de la *Légende des siècles*, pensais-je, ce sera le terme extrême de ses concessions. » J'en avais étourdiment jugé, et ce m'est un plaisir de le rétracter. M. Pellissier n'a pas la moindre aversion pour les alexandrins ternaires sans tonique médiane ; et des vers comme ceux-ci, par exemple :

> ... Le vase pur où resplendit le Sang réel...
> ... D'oublier ton amour-propre et ton essence...
>
> (Paul Verlaine).

> ... Lance haute que rouilleront la pluie et l'ombre...
> ... S'éployait, victorieux et transfiguré...
>
> (Henri de Régnier.)

si légitimement dérivés des coupes romantiques et parnassiennes, et consacrés déjà, d'ailleurs, par d'admirables poèmes, ne sont pas pour l'effaroucher. Sans doute, il en restreint singulièrement l'emploi ; mais ne faut-il pas le remercier de ne les avoir point proscrits tout à fait ?

Le volume se clôt sur un chapitre de pronostics. Que seront le roman, le théâtre, le poème de demain ? Questions d'autant plus attirantes qu'elles sont parfaitement insolubles. M. Pellissier, qui se défie un peu de l'idéalisme pur (un peu trop, à mon gré) rêve d'un art mitigé, ennobli par l'amour de l'idéal, assagi par l'observation du réel. Et, bien entendu, il en prophétise presque l'avènement. A vrai dire, cet horoscope me semble assez contestable. Les réactions littéraires n'ont guère coutume d'en user avec une telle prudence ; et nous sommes depuis tant d'années détenus dans la geôle infecte du rationalisme, qu'il nous

Digitized by Google

tarde de nous évader vers les plus lointaines régions du rêve. Ce sera, il est vrai, à nos risques et périls ; et plusieurs, peut-être, s'égareront. Mais une si noble aventure ne vaut-elle pas la peine d'être tentée ?

M. Pellissier, en ce dernier article, s'occupe beaucoup des symbolistes. « Revenons au symbolisme », écrit-il plusieurs fois. Et je me garderai de l'en blâmer : quand on cherche des indices sur la « littérature de tout à l'heure », c'est aux derniers venus qu'il convient de s'adresser. Mais était-il nécessaire d'amener à la rescousse le sempiternel sonnet des voyelles, et M. René Ghil, et la théorie de l'orchestration verbale ? M. René Ghil ne représente que lui-même (ce qui, peut-être, n'est pas beaucoup dire) ; et ce n'est qu'à demi sérieux d'étendre à tout un groupe de poètes, pour le facile plaisir d'en triompher, le ridicule qui revient en propre à l'auteur de *Dire du mieux*.

« Après avoir brièvement indiqué, ajoute M. Pellissier en manière de conclusion, ce qui me semble inacceptable dans les tentatives de symbolistes et ce que je ne fais pas difficulté d'en admettre, j'ajoute que, pour consacrer leurs innovations les plus louables, il faudrait un grand poète. — Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » Je vois venir M. Henri de Régnier, dont les somptueux poèmes sont d'un art si pur et si personnel, qu'il pourrait bien, aujourd'hui, n'être le second de personne.

Voici trop de critiques déjà sur un excellent livre. Oserai-je en formuler une encore ? Le style de M. Pellissier, toujours ferme et solide, est empreint d'une certaine morosité que des citations assez volontiers gaillardes ne parviennent pas à égayer. Mais ce n'est point acheter trop cher, sans doute, le goût judicieux et la grande conscience littéraire qu'atteste le moindre de ces articles.

CALAMUS.

Digitized by Google

ACTES RÉCENTS DU SAINT-SIÈGE

I. Léon XIII et l'Université catholique de Lyon. — II. Livres à l'index. — III. L'autel privilégié pour les prêtres collecteurs de la Propagation de la foi. — IV. La confession deux fois par mois. — V. Les religieux et le service militaire. — VI. Formules enrichies d'indulgences. — VII. La dévotion des quinze samedis.

I. Les Facultés catholiques de Lyon ayant offert à S. S. Léon XIII, leurs respectueuses félicitations à l'occasion de son Jubilé épiscopal, ont reçu de S. Em. le cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat, la réponse suivante, adressée à Mgr Carra, recteur : « Notre Très Saint Père Léon XIII a beaucoup agréé l'hommage d'amour filial et de sincère attachement que les professeurs et les élèves de l'Université catholique ont voulu déposer à ses pieds à l'occasion de son Jubilé épiscopal. Il m'a chargé de vous faire parvenir en retour l'expression de sa paternelle bienveillance et de vous transmettre la bénédiction apostolique qu'il a daigné accorder de tout cœur à vous et à tous les professeurs et élèves de cette université.

« Agréez, etc.

« Du Vatican, le 30 mars 1893.

« M. card. RAMPOLLA. »

II. Le 10 mars dernier, la S. Congrégation de l'Index a condamné l'ouvrage suivant :

C. Maggio. *Pio IX accusato dai nemici di Rosmini.* — Piacenza, Tipografia F. Solari di Gregorio Tononi 1892; sub hoc etiam alio titulo : C. Maggio. — *Leone XIII si*

Digitized by Google

puo accordare con Pio IX nella causa Rosminiana? Alla venerata memoria di Antonio Stoppani. — Lecco, Tipografia del Commercio dei Fratelli Grassi, via Cavour, n° 15, 1893.

Le 30 janvier, elle avait proscrit plusieurs ouvrages dont voici les titres :

Graf Arturo. — *Miti, Leggende e Superstizioni del medio Evo.* Vol. I. *Il mito del Paradiso terrestre. Il Riposo dei dannati. La Credenza nella fatalità.* Torino, Ermanno Loescher, 1892.

Storia della prostituzione, desunta dalle opere di Parent, Duchatelet, Dufour, Lacroix, Rabuteaux, Lecour, Taxil, Flaix ed altri celebri autori. Casa Editrice-Tipografica Edoardo Perino, Roma.

Comte Goblet d'Alviella. — *L'idée de Dieu d'après l'Anthropologie et l'Histoire.* Conférences faites en Angleterre sur l'invitation des administrateurs de la fondation Hibbert. Paris-Bruxelles, 1892.

Morando Giuseppe. — *Ottimismo e Pessimismo.* Milano, Tipografia Lodovico Felice Cagliali, Via Panteno n. 26, 1890. *Decreto S. Off. Feria IV die 16 nov. 1892. (Auctor laudabiliter se subjecit, et opus reprobavit.)*

I Nomi eucaristici, schizzi di meditazioni. Milano, L. F. Coglioti editore, via Panteno, n° 26, 1892. *Eod. Decreto. (Auctor laudabiliter se subjecit et opus reprobavit.)*

III. Le président du conseil central de la Propagation de la foi, résidant à Lyon, propose à la S. Congrégation des Indulgences le doute suivant, concernant l'indult de l'autel privilégié personnel accordé aux collecteurs de l'Œuvre :

L'indult de l'autel privilégié accordé par Léon XIII, le 4 août 1889, aux prêtres collecteurs de l'Œuvre pieuse de la Propagation de la foi, est-il le même que le privilège personnel qu'on accorde à Rome pour trois jours par semaine, et se confond-il avec ce dernier? Ou bien plutôt est-il accordé à un titre différent, de sorte que les prêtres qui ont obtenu l'un et l'autre, jouissent en effet de deux privilèges, et par conséquent de l'autel privilégié six fois

Digitized by Google

la semaine, trois fois comme collecteurs de l'Œuvre et trois autres fois comme indultaires du privilège personnel accordé par la curie romaine.

La S. Congrégation a répondu :

A la première partie : négativement.

A la seconde partie : affirmativement.

Donné à Rome, le 3 décembre 1892.

Aloisius card. SEPIACCI, *préfet.*

IV. On nous demande quel est le sens précis de l'indult permettant de gagner les indulgences plénières, tout en ne se confessant que *bis in mense.* Le sens est-il qu'il suffit de se confesser deux fois le mois, quel que soit l'intervalle qui existe entre les deux confessions, de sorte qu'une personne, se confessant par exemple le 5 et le 25 d'un mois, pourrait néanmoins en communiant gagner les indulgences qui se rencontreraient du 20 au 25? Ou bien : cela veut-il dire qu'il faut se confesser à des intervalles réguliers de 15 jours ou plutôt de 14 jours ou deux semaines, de sorte qu'au moment de la communion la dernière confession ne doive pas remonter au delà du 14e jour?

Nous répondons qu'il faut s'en tenir au texte de l'indult : *bis in mense.* La traduction usuelle est : *tous les quinze jours,* mais la traduction précise et exacte est : *deux fois par mois.* Il suffit donc que les deux confessions se fassent dans le courant du mois, et il n'est pas nécessaire qu'elles soient à quinze jours de distance.

V. La S. Congrégation de la Discipline régulière, toujours attentive au bien des corporations religieuses, ne peut oublier les jeunes gens qui en sont la plus belle espérance; aussi, avec l'autorisation du Saint-Père, elle confirme les constitutions apostoliques édictées jusqu'ici pour régler leur état ordinaire, et transmet aux supérieurs généraux, relativement aux jeunes gens assujettis à la conscription militaire, les prescriptions spéciales suivantes :

1° Pour les jeunes gens qui appartiennent à la première catégorie, et ne peuvent avoir aucune certitude d'être réformés, la profession solennelle ou l'admission aux ordres

Digitized by Google

sacrés doivent être retardées jusqu'après l'accomplissement du service actif qu'ils ont à faire pendant un an ou plus, s'il est nécessaire.

2° Il est utile de favoriser le volontariat d'un an, même en venant au secours des jeunes gens qui en auront besoin, en totalité ou en partie, suivant les ressources dont chaque Ordre pourra disposer, afin de leur permettre d'acquitter la taxe exigée par le gouvernement et de pourvoir à leurs autres dépenses pendant le service ; mais il est bien entendu que ce secours ne sera donné qu'aux jeunes gens de bonne espérance, dociles et obéissants.

3° Il est utile qu'avant d'entreprendre le volontariat ou le service de plus longue durée, les jeunes gens aient suivi une série d'exercices spirituels, au moins pendant dix jours, et aient accompli une partie de leurs études théologiques, indépendamment du cours préalable des autres études; ils seront ainsi plus affermis dans les idées religieuses et dans la formation régulière.

4° Afin que les jeunes gens conservent plus facilement leur vocation et gardent une conduite qui y corresponde, on leur donnera de salutaires avis, leur recommandant la fréquentation des sacrements, dans la mesure du possible, et la lecture de bons livres; on leur imposera, en outre, de se tenir en relation avec les ecclésiastiques désignés par les ordinaires des lieux pour veiller sur leur vie spirituelle; ces prêtres ne manqueront pas de rendre leur ministère utile aux conscrits de la meilleure manière possible, suivant les circonstances. Pour faciliter cette tâche, les supérieurs généraux donneront ordre aux provinciaux de tenir les ordinaires au courant de ce qui concerne leurs sujets, en indiquant la résidence de ces derniers, et les recommandant à leur vigilance. Les ordinaires, de leur côté, indiqueront aux provinciaux les prêtres auxquels devront s'adresser les jeunes conscrits.

Lors d'un changement de garnison, les jeunes gens sont obligés d'en donner avis au P. Provincial, qu'ils tiendront, autant que possible, au courant de leur vie. Si, pendant leur service, ils ont quelques semaines de congé, ils devront

Digitized by Google

vaquer, au moins pendant trois jours, aux exercices de la retraite spirituelle. Il n'est pas besoin de dire que, dans les villes où se trouvent des maisons de leur Ordre, les provinciaux pourront désigner un de leurs religieux pour le ministère spirituel auprès de ces conscrits; mais ils n'en sont pas moins obligés de prévenir l'ordinaire du lieu que tels jeunes gens vont accomplir, dans son diocèse, leur service militaire.

5° Ceux qui, après avoir achevé leur service militaire d'un an ou plus, persévéreront dans la sainte vocation, ce qui résultera de leur bonne conduite, seront admis de nouveau dans l'Ordre, où ils commenceront par faire une série d'exercices spirituels; ils ne seront ensuite promus à la profession solennelle et aux ordres sacrés, qu'après un laps de temps suffisant, d'un an au moins, pendant lequel ils pourront donner des preuves de la stabilité de leur vocation; ils reprendront le cours de leurs études sacrées, et demeureront, pendant ce temps, ou dans la maison professe ou en un autre lieu de stricte observance, sous la direction d'un religieux d'âge et de vie recommandable, désigné à cet effet; ils devront donner des preuves sérieuses de leur vertu.

On devra user de la plus grande prudence à l'égard des jeunes gens qui, au lieu du volontariat, auront fait le service ordinaire de plus longue durée.

Pour tous il sera nécessaire d'avoir les lettres testimoniales des ordinaires diocésains dans le territoire desquels ils auront demeuré pendant trois mois. Demeurent pareillement fermes les dispositions des saints Canons relativement à ceux qui présentent des défauts qui entraînent l'irrégularité; il faudra solliciter pour eux, à chaque fois, la dispense pontificale.

6° Les mesures de prudence indiquées au n° 4 devront être également observées à l'égard de ceux qui, après la profession ou la réception des ordres sacrés, seraient appelés au service pour un temps notable.

7° Enfin, s'il se présente des cas exceptionnels et imprévus, les supérieurs généraux des Ordres devront recourir à

Digitized by Google

cette Sacrée Congrégation pour en obtenir les instructions ou dérogations opportunes.

Rome, 27 novembre 1892.

J. Card. VERGA, *Préfet.*

VI. Le 21 mai 1892, le souverain Pontife a accordé une indulgence de 300 jours, à gagner une fois par jour, et applicable aux âmes du purgatoire, à ceux qui réciteront dévotement et le cœur contrit l'invocation suivante :

Ecce crucem Domini, fugite, partes adversæ, vicit leo de tribu Juda, radix David. Alleluia.

Le 17 décembre 1892, Léon XIII a également accordé une indulgence de 50 jours, applicable aux âmes du purgatoire, et à gagner deux fois par jour, à ceux qui réciteront l'oraison pour les bienfaiteurs :

Retribuere dignare, Domine, omnibus bona facientibus propter nomen tuum, vitam æternam. Amen.

VII. La dévotion des quinze samedis, en l'honneur de N.-D. du saint Rosaire, devenant de plus en plus populaire, il a été exposé à sa Sainteté qu'un grand nombre de fidèles, surtout dans la classe ouvrière, ne pouvaient, à cause de leurs travaux, remplir les conditions et spécialement faire la sainte communion le samedi. Le 17 septembre 1892, le Saint-Père a daigné accorder que, les samedis où on serait empêché, on pourrait faire ce pieux exercice le dimanche, toutes les autres conditions restant les mêmes, et ainsi ces précieuses indulgences seront à la portée de tout le monde.

C. CHAMBOST.

Propriétaire-Gérant : P. CHATARD.

Lyon. — Imprimerie Emmanuel Vitte, rue Condé, 30,
Imprimeur-libraire de l'Archevêché et des Facultés catholiques de Lyon

Digitized by Google

TAINE ET RENAN HISTORIENS

Taine dit en parlant de l'histoire : « Chacun sait que cette science est le plus grand effort et la plus grande œuvre du siècle (1). »

Renan va plus loin : « Le trait caractéristique du XIX^e^ siècle est d'avoir substitué la méthode historique à la méthode dogmatique dans toutes les études relatives à l'esprit humain (2). »

Une chose est certaine c'est que la science historique a pris, de nos jours, des développements extraordinaires, et qu'elle est devenue un des principaux moyens de servir la vérité, mais aussi hélas ! de la combattre.

Pour que la science historique soit un moyen de servir la vérité, il n'est pas nécessaire d'avoir des convictions religieuses, pas même de croire en Dieu. Il suffit d'être sincère. Taine en est la preuve.

Mais, sans sincérité, possédât-on d'ailleurs les facultés les plus brillantes, on peut être un écrivain distingué, on ne sera jamais un historien.

Renan en fournit un exemple éclatant. C'est sur cet exemple, malgré tout encore trop peu connu, que nous nous proposons d'attirer l'attention. C'est surtout Renan que nous avons en vue.

Nous serons bref au sujet de Taine. Quelques pages suf-

(1) *Les Philosophes français au* XIX^e^ *siècle*, ch. XII.
(2) *Averroès et l'averroïsme*, préface, p. VI.

Digitized by Google

firont pour mettre en relief la qualité maîtresse de l'historien des origines de la France contemporaine. Nous parlerons de cette qualité pour faire ressortir dans l'historien des origines du christianisme le défaut diamétralement opposé.

I

Malgré des défauts et des lacunes que nous ne nous dissimulons pas, Taine est un grand historien. Malgré des qualités éminentes que nous ne méconnaissons point, Renan, tout en étant un écrivain distingué, est un pauvre historien. Pour être un historien de premier ordre il ne lui manque qu'une chose, ce qui fait la supériorité de Taine, l'amour de la vérité. Si Taine occupe parmi les hommes de notre temps, qui se sont occupés d'écrire l'histoire, un rang aussi distingué, il le doit sans doute à sa patience dans les recherches, à son esprit d'observation, à sa méthode précise et rigoureuse, à sa puissance de synthèse et à son talent de peindre ; mais il le doit surtout à son amour de la vérité. Otez-lui son amour de la vérité, il sera encore, comme Renan, un écrivain remarquable, un artiste de valeur; il ne sera plus qu'un historien médiocre.

Taine a trouvé ce qu'il a trouvé, il a vu ce qu'il a vu, compris ce qu'il a compris, écrit comme il a écrit, parce qu'il n'a eu en vue que la vérité, et qu'il l'a poursuivie avec une infatigable ardeur. Il ne réussit pas toujours à l'atteindre; mais, même quand il passe à côté de la vérité, on voit, on sent qu'il la cherche, et qu'il ne cherche qu'elle. C'est là ce qui donne à son style et à toute son œuvre quelque chose de grave, de lumineux, de puissant et de fort, qui en fait, en somme, un style supérieur et une œuvre magistrale. On ne peut pas dire que tout, absolument tout, y soit vrai ; mais à coup sûr tout y est sincère, tout y est droit et franc. Toute son œuvre historique reluit de sincérité. S'il y reste quelques ombres, elles disparaissent dans cet éclat.

Digitized by Google

Nous pourrions faire remarquer la sincérité de l'éminent historien sur plusieurs points, et en particulier en ce qui touche à la politique. Il n'a point de parti. Son parti à lui, comme historien, c'est de chercher et de raconter ce qu'il croit être la vérité. Cette inaltérable disposition de son esprit est plus sensible encore dans la manière dont il parle du christianisme. Quel extraordinaire amour de la vérité n'a-t-il pas fallu à un homme qui ne croyait pas à l'existence de Dieu et pour qui l'âme n'était qu'un centre nerveux auquel aboutissent tous les filets sensibles, pour raconter, sans aucune trace de partialité, l'histoire de l'Eglise mêlée à l'histoire des origines de la France contemporaine! Il ne semblait pas qu'un matérialiste aussi déterminé fût capable d'une telle modération et d'une telle justice.

Il est cependant vrai de dire que ceux-là seuls se sont étonnés de cette impartialité, qui connaissaient l'écrivain sans connaître l'homme, et qui avaient pu juger de la déplorable fausseté de sa doctrine sans être à même d'apprécier la noble droiture de son caractère.

Taine, un de ses camarades de l'Ecole normale, l'a raconté, il y a une quinzaine d'années, dans le *Correspondant* (1), fut de très bonne heure un incrédule, il ne fut jamais un sectaire. Pendant qu'à l'Ecole normale, des professeurs de grand talent comme Emile Saisset et M. Waddington-Kastus exposaient brillamment leurs théories spiritualistes sur Dieu, sur l'âme humaine et sur l'intelligence, le jeune Hippolyte Taine prenait peu d'intérêt à tous ces beaux discours. Pour lui la vérité n'était pas là. C'est à l'anatomie et à la physiologie qu'il se promettait de la demander. Du reste, il trouvait bon que chacun gardât son opinion, et ne montrait d'intolérance pour aucune. Ce que faisaient, disaient et pensaient les autres lui importait peu. Il se suffisait à lui-même. Le monde visible, les sciences, ce qu'il trouvait dans ses facultés supérieures, lui suffisait aussi. Comme il avait été reçu le premier à l'Ecole normale, il n'avait pas besoin de Dieu, et il ne croyait pas non

(1) *La Légende jacobine et la critique par M. Heinrich*, 25 août 1878.

Digitized by Google

plus avoir grand besoin des hommes. Dieu lui paraissant une chimère, il ne l'insultait point; il trouvait bon que d'autres, à ses côtés, crussent en lui et l'adorassent, et même qu'ils fussent bons catholiques. Il eut occasion de constater que ceux qui étaient les meilleurs catholiques n'étaient ni les intelligences les moins élevées, ni les cœurs les moins généreux. Parmi ses camarades de l'Ecole normale il y avait des jeunes gens qui sont devenus Mgr Perraud, l'illustre évêque d'Autun, M. Heinrich, l'éminent doyen de la faculté des lettres de Lyon, le père Joubert, le savant jésuite, le père Cambier, vaillant missionnaire mort en évangélisant la Chine, et enfin un chartreux, le père Doussot. Nous ne nommons que ceux que nous connaissons.

Hippolyte Taine n'avait pas encore écrit la trop fameuse phrase : « Le vice et la vertu sont des produits comme le le vitriol et le sucre »; mais il la pensait déjà, assurait plus tard M. Heinrich. Seulement avec cet esprit d'observation qui était inné en lui, il ne pouvait lui échapper que ce n'était pas dans le groupe dont nous venons de parler que se trouvait le plus de vitriol. Il dut le constater bien des fois après sa sortie de l'Ecole normale : on rencontre des catholiques partout. Aussi se plut-il à reconnaître, quand il écrivit l'*Histoire de la Révolution*, que le christianisme a amélioré les âmes, créé des vertus inconnues au paganisme et affiné la conscience (1), et il trouva des paroles énergiques pour blâmer les rationalistes du dix-huitième siècle d'avoir entrepris de le faire disparaître sans être en mesure de le remplacer. Que la doctrine rationaliste eût pris la place de la doctrine chrétienne « rien de mieux, dit franchement M. Taine, si la doctrine eût été complète, et si la raison, instruite par l'histoire, devenue critique, eût été en état de comprendre la rivale qu'elle remplaçait. Car alors, au lieu de voir en elle une usurpatrice qu'il fallait expulser, elle eût reconnu en elle une sœur aînée à qui l'on doit laisser sa part » (2).

(1) *La Révolution*, tome III, liv. II, chap. II.
(2) *L'Ancien Regime*, liv. III, chap. III.

Digitized by Google

Voilà qui est rationaliste, assurément, mais en même temps voilà qui est sincère et qui est franc.

Taine n'a du reste aucune bienveillance particulière pour la religion catholique. Il est juste envers elle. Voilà tout. L'Eglise est pour lui une institution tout humaine. Il la traite comme toutes les autres institutions, sans parti pris, en s'appliquant avec le plus grand soin à ne point lui prêter des prétentions qu'elle n'a pas, à ne pas défigurer ses dogmes, à ne pas travestir son culte, et à ne pas calomnier ses intentions, mais à la représenter telle qu'elle est. Il y réussit le plus souvent.

Ce n'est pas qu'il faille chercher dans sa manière de parler des choses religieuses l'exactitude d'un théologien. Ainsi il n'est pas absolument exact de dire, en parlant des catholiques du dix-huitième siècle : « Il est de fait que les fidèles ne sont plus théologiens ni canonistes, que, sauf quelques jansénistes, ils ne lisent plus l'Ecriture, ni les Pères, que, s'ils acceptent le dogme, c'est en bloc, sans examen, par confiance en la main qui le leur présente, que leur conscience obéissante est dans cette main pastorale, que peu leur importe l'Eglise du troisième siècle, et que, sur la forme légitime de l'Eglise présente, le docteur dont ils suivront l'avis n'est pas saint Cyprien qu'ils ignorent, mais leur évêque visible et leur curé vivant » (1).

Ces paroles ne laissent pas assez voir les motifs de crédibilité sur lesquels s'appuyait la foi des catholiques du dix-huitième siècle; la différence entre leurs dispositions et celles des catholiques des siècles précédents n'est pas aussi tranchée que ce passage le fait entendre. Mais ces inexactitudes qui se rencontrent en plusieurs endroits des *Origines de la France contemporaine*, viennent de ce que l'auteur, malgré ses efforts très visibles pour se bien renseigner, ne possède pas sa matière d'une manière aussi sûre que lorsqu'il traite d'autres sujets, des sciences surtout. Ce qu'il avance il le croit vrai, et il n'affirme jamais rien sans s'être livré à des recherches sérieuses et souvent très longues pour

(1) *La Révolution*, tome I, liv. II, chap. II.

Digitized by Google

savoir s'il y a lieu de l'affirmer. On peut signaler dans son œuvre un certain nombre d'erreurs : il est impossible d'y relever un seul mensonge, et même, croyons-nous, une seule affirmation faite à la légère. Nulle passion, nul parti pris. Quant à son matérialisme, il n'en fait ni ostentation, ni mystère. Lorsque son sujet l'exige, il le déclare franchement. Il se donne pour ce qu'il est, sans blâmer les autres d'être autrement que lui. Etant ce qu'il est, il peint les choses comme il les voit et les raconte comme il les sait, en chassant bien loin de son esprit, comme indigne de lui, toute autre pensée que celle de raconter et de peindre.

Telle est la qualité dominante de Taine comme historien. Non seulement cette qualité fait totalement défaut à Renan, mais il est impossible de ne pas reconnaître qu'il a au plus haut degré le défaut diamétralement opposé. « J'estime trop mon métier d'historien, dit Taine dans la préface de son premier volume sur la *Révolution*, pour en faire un autre, à côté, en me cachant. » Il nous a toujours semblé que cette fière déclaration visait Renan. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle l'atteint. Le grand défaut de Renan, c'est qu'en se donnant des airs de ne faire que le métier d'historien, il en fait perpétuellement un autre, à côté, en se cachant. Le métier qu'il fait ainsi en se cachant, c'est le métier de sectaire et de menteur. C'est là, à proprement parler, son métier. Le métier d'historien n'est pour lui qu'un prétexte.

II

Il n'est pas rare de rencontrer des hommes, les uns ayant conservé leur foi, d'autres l'ayant perdue, qui se montrent surpris, et quelquefois choqués d'entendre traiter Renan de menteur.

Parmi ceux-là même qui déplorent ses idées au sujet de la religion, un assez grand nombre croient à sa sincérité. Il leur répugne d'admettre qu'il y ait eu chez un homme de

Digitized by Google

cette valeur et occupant une telle position un continuel parti pris de mentir. On ne peut admettre cela que sur preuves, et les preuves leur manquent.

Ceux qui croient à la sincérité de Renan ont lu ses écrits, quand ils les ont lus, très rapidement, très superficiellement, ne s'attachant guère qu'à la phrase, se préoccupant assez peu de démêler la vérité de l'erreur, ou bien ne possédant point les connaissances nécessaires pour y réussir. Mais en retour ils ont entendu dire, car cela se dit un peu partout, et ils ont lu dans les journaux, dans des revues, dans des brochures, en de grands volumes, que Renan est un esprit systématique, un critique de l'école allemande, un poète, un artiste, un *dilettante*, un sceptique, tout ce que l'on voudra excepté un sectaire. Ils ont entendu dire et ils ont lu que si cet écrivain indépendant, hardi, fantaisiste, est très éloigné de croire à la vérité du christianisme, il est plus éloigné encore de vouloir *ébranler la foi de personne*. Ils ont lu cela dans Renan lui-même. « La pensée d'ébranler la foi de personne est à mille lieues de moi », dit-il dans la préface des *Apôtres*. A force d'entendre dire et de lire ces choses, un grand nombre, même parmi les catholiques, ont fini par les croire, sinon tout à fait, au moins à demi. D'autres ne savent plus ce qu'il faut en penser.

Nous croyons qu'il est tout à fait utile de le leur apprendre.

C'est, nous paraît-il, faire une œuvre utile de travailler à détromper ceux qui sont dans l'illusion, et à empêcher les autres d'y tomber. Il importe grandement de prémunir les esprits qui ne cherchent pas positivement ce qui est de nature à les enfermer dans leur incrédulité et qui ont même quelque souci d'éviter ce qui peut les y faire tomber, contre la tentation de lire des ouvrages en vogue qui allèchent par un certain éclat de style et par l'attrait du fruit défendu. Il n'est pas de livre dont la lecture fasse courir à la foi des dangers aussi grands, parce qu'il n'en est aucun, même parmi les plus impies, où l'auteur ait fait entrer autant de mensonges, les ait choisis avec une sagacité plus satanique,

Digitized by Google

en ait calculé l'effet avec une sûreté de coup d'œil plus effrayante, les ait présentés avec plus de charme, et les ait dissimulés avec un art plus profond.

Ce qui fait le danger exceptionnel de ces livres c'est que celui qui les a écrits possédait la vérité sur presque tous les points. Mais il l'a trahie, obscurcie, défigurée de propos délibéré, dans le but de faire perdre la foi aux âmes, avec une habileté qui n'a jamais été égalée.

Ceux qui nous liront, qu'ils soient incrédules ou croyants, verront cela. S'ils ne veulent pas le voir, ils ne nous liront pas jusqu'au bout.

III

Ce que nous voulons démontrer jusqu'à l'évidence, ce n'est pas seulement que Renan est un menteur, ce n'est même pas seulement qu'il est un menteur de profession, particulièrement audacieux et impudent, c'est qu'il est un menteur particulièrement et extraordinairement haineux et venimeux ; c'est qu'il est un *falsificateur*, un *faux témoin*, un *faussaire*, un *calomniateur*.

Que l'on ne se récrie point, ces qualifications et ces expressions ne sont point de nous. Ce sont les qualifications et les expressions que les apologistes les plus graves et les plus calmes appliquèrent, il y a trente ans, à l'auteur de la *Vie de Jésus*, et que l'odieux sectaire n'a, trente années durant, cessé de justifier par une série d'ouvrages dont plusieurs surpassent en mauvaise foi et en impudence la *Vie de Jésus* elle-même.

Il y a trente ans, le père Félix appelait, sans hésiter, la *Vie de Jésus* « un mensonge ». « M. Renan, disait-il, affirme le faux, ce qui s'appelle le faux, et il l'affirme résolument, froidement, audacieusement.

. . . . Si ce n'est mentir, mentir hardiment, qu'est-ce donc?.... La *Vie de Jésus* : *falsification*. Nous sommes dans un siècle de falsificateurs. Ce que nos marchands

Digitized by Google

font pour les choses matérielles, d'autres le font pour les choses morales; ils falsifient. M. Renan, sous ce rapport, tient le haut du métier; il est passé maître en falsification.... il falsifie tout.... La *Vie de Jésus* : *calomnie*. M. Renan impute aux objets de notre vénération des torts qu'il invente, des intentions qu'il imagine, des vices qu'il crée au gré de ses caprices » (1).

Ceux même qui gardèrent dans cette polémique le plus de calme, comme le savant abbé Freppel, alors professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, et quelques années plus tard, évêque d'Angers, ne purent s'empêcher de crier au mensonge, tant le mensonge était évident. « Il n'y a pas, écrivait l'abbé Freppel, après une écrasante accumulation de preuves palpables, il n'y a pas d'exemple d'un système de mensonge et de dissimulation poursuivi avec une telle assurance à l'aide de citations fausses et d'assertions en l'air. Doctrine et histoire, tout est traité de la même façon, jusque dans les moindres détails » (2).

C'est exactement cela : le mensonge partout. On n'avait véritablement encore rien vu de semblable.

Il n'y a pas à parler d'erreurs. Pour quiconque connaît tant soit peu l'Evangile, c'est une chose évidente à crever les yeux que l'auteur de la *Vie de Jésus* est le plus effronté des menteurs. « Il n'y a pas de ramoneur, disait une réfutation populaire et spirituelle qui eut une grande vogue, il n'y a pas de ramoneur qui ne soit capable de comprendre qu'un livre qui, sciemment, cite à faux, raconte à faux, ou se contredit, est un livre malhonnête et insensé » (3).

Malhonnête, à coup sûr le livre l'est; mais, même quand il se contredit, il n'est pas insensé. Ces contradictions, on ne le voyait pas alors, mais ses autres ouvrages ont fini par démasquer son système, ces contradictions qu'on retrouve invariablement dans tous ses écrits sont chez Renan

(1) Lettre au père Mertian, directeur des *Études religieuses*, livraison de juillet-août 1863.

(2) Examen critique de la *Vie de Jésus*, 1re édit. 1864, page 145.

(3) *Lettres sur la vie d'un nommé Jesus, selon M. Renan*, par Jean Loyseau, cordonnier, quatorzième édition, page 173.

Digitized by Google

voulues et calculées, et font partie essentielle de son art profond d'altérer la vérité.

Les Apôtres, qui suivirent à trois ans de distance la *Vie de Jésus*, n'en égalèrent pas le scandale et causèrent, en somme, une moins vive émotion. Ils ne s'attaquaient point si haut, le grand coup était porté. Mais ils révélèrent dans leur auteur un progrès visible dans l'art de mentir. L'abbé Freppel reprit la plume. « Au point de vue où s'est placé le nouveau critique, dit-il, et avec les intentions que révèlent ses ouvrages, il ne pouvait guère se montrer sensible au reproche d'avoir falsifié les textes, dénaturé les faits, érigé l'imposture en droit et le mensonge en système..... Si je disais que l'histoire des *Apôtres* reproduit tous les défauts de la *Vie de Jésus*, je resterais au-dessous de la vérité » (1).

Les réfutations recommencèrent. Alors s'avança contre l'apostat un adversaire le plus doux et le plus redoutable de tous, un adversaire dont Renan lui-même a écrit plus tard dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* : « M. Le Hir était un savant et un saint : il était éminemment l'un et l'autre... Tout ce que je suis comme savant, je le suis par M. Le Hir. Il me semble même parfois que tout ce que je n'ai pas appris de lui, je ne l'ai jamais bien su. » Se souvenant qu'il a beaucoup aimé ce malheureux, le bon M. Le Hir ne parle de lui qu'avec réserve et modération, et néanmoins il se croit obligé de l'accuser « de la plus insigne calomnie » et « de la dernière impudence » (2).

Henri Lasserre, qui avait déjà, trois ans auparavant, réfuté la *Vie de Jésus*, revint à la charge quand parurent *les Apôtres*. « L'Ecriture, disait-il, embrassant dans un seul aphorisme l'immense série de la race humaine, dit quelque part : *Omnis homo mendax*. On pourrait dire qu'à ce point de vue, M. Renan est le premier homme du monde et le chef de file du genre humain. Il s'agit de bien comprendre, sur ce point, la nature du procédé habituel de ses livres, procédé qui n'a jamais été employé avec tant de

(1) *Les Apôtres de M. Renan*, pages 193 et 195.
(2) *Etudes des PP. Jésuites*, 1866, nouvelle série, tome X, page 92.

Digitized by Google

persistance et d'audace que dans *les Apôtres...* » Puis Henri Lasserre s'applique à décrire le procédé de mensonge particulièrement bas et malhonnête employé par M. Renan. Il ajoute : « J'ai eu l'occasion de montrer, il y a deux ou trois ans, cette prudente défiance à propos de la *Vie de Jésus* du même M. Renan, et vingt fois j'ai pris l'auteur en flagrant délit de mensonge, et j'ai constaté avec stupeur que ce prétendu savant n'était en histoire, en religion et en philosophie que le plus effronté des faussaires..... En vérité le cœur se soulève de dégoût devant ces indignités historiques, devant ce manque absolu de respect à la vérité connue, devant ces basses façons de mentir, et on rougit de tenir une plume quand on en voit une entre les mains de pareils gens » (1).

Telle était, en 1866, l'opinion à peu près unanime des catholiques au sujet de Renan et leur manière de parler de lui. Il est cependant juste de reconnaître que dès 1863, sous le coup même de l'émotion produite par la publication de la *Vie de Jésus*, il y eut des notes discordantes dans ce concert.

Au moment où Mgr Plantier, le savant évêque de Nîmes, venait de faire paraître sa première instruction pastorale contre Renan, où il jugeait ainsi la préface de la *Vie de Jésus :* « Il n'y a dans cette préface d'autre mérite que celui de tisser le sophisme avec un certain art, de rendre l'erreur pour ainsi dire insaisissable par une incomparable mobilité d'idées, et par je ne sais quelle astucieuse adresse à recouvrir le mensonge d'un langage où quelques reflets de vérité deviennent eux-mêmes un instrument de séduction, et enfin d'écrire les impiétés les plus radicales, les blasphèmes les plus audacieux avec un ton fascinateur de calme et d'apparente bonne foi » (2);

Au moment même où le R. P. Félix écrivait dans les *Etudes :* « M. Renan sait s'y prendre; il faut lui rendre

(1) *Revue du Monde catholique*, 1866, sixième année, tome XV, pages 229, 238 et 366.

(2) *Instruction pastorale* datée du 13 juillet 1863.

Digitized by Google

cette justice. Il est, dans sa guerre contre Jésus-Christ, mieux avisé que ses pères du XVIII^e^ siècle. Il ne crie pas, lui : *Ecrasons l'infâme !* Il a bien du Voltaire, mais c'est du Voltaire contrefait, du Voltaire retourné ; il a le rire grave, l'insulte polie et rien n'est plus doux que sa colère. Il cache la haine dans l'amour et le mépris dans le respect, et volontiers je dirais avec l'un de ses brillants adversaires : *Son respect est le point culminant de ses mépris* (1). Nul ne sait mieux mettre le sarcasme au fond d'une admiration, l'ironie dans un éloge, la blessure dans une caresse » (2);

A ce moment précis, le 24 juillet 1863, en parlant du livre de ce même Renan, dont Auguste Nicolas allait dire : « Dans cet âge amoindri, l'incrédulité a eu la bonne fortune de trouver en lui un sectaire, en qui le souffle des Celse, des Julien, des Arius et des Socin semble avoir fait retour sur la terre » (3), M. Augustin Cochin écrivait dans le *Correspondant* les incroyables paroles que voici :

« Ce livre nous blesse, mais il n'est pas écrit, je le crois, avec l'intention de nous blesser. Pourquoi le nier ? Il offre un mélange inattendu de scandale et d'édification, de tendresse et d'insulte ; c'est un livre de piété qui conclut à ne pas croire ; il peut, suivant la disposition du lecteur, servir d'instrument à l'irréligion ou d'aliment à la religion. Que d'autres voient dans cette tranquille audace et dans ce ton doux, un peu câlin, qui convient à notre temps, un artifice consommé et le signe d'un aveuglement devenu irrémédiable ; pour moi, je n'ai ni l'intention ni le droit de prononcer si sévèrement. Sans trop de naïveté, on peut, à bien des pages, juger que M. Renan est en progrès sur lui-même et presque en train de revenir sur ses pas. A nier ma foi, Voltaire apportait plus d'esprit, mais moins de respect ; Rousseau plus d'éloquence, mais moins de savoir ; Strauss

(1) Ce mot, un des plus vrais et des plus profonds qui aient été dits de Renan, est emprunté à Ernest Hello, qui venait de publier sur ce sophiste deux écrits fort remarquables : *M. Renan, l'Allemagne et l'athéisme*, et *M. Renan et la Vie de Jésus*.

(2) *Etudes religieuses*, livraison de juillet-août 1863.

(3) *Jésus-Christ*, chap. I^er^. Edit. 1864, pag. 4.

Digitized by Google

plus d'érudition, mais moins de réserve. M. Renan a parcouru la Galilée, il a vu Jérusalem, il a gravi le mont Liban, il y fut visité par la mort qui révèle au cœur tant de clartés. Jésus ressuscité ne lui a pas parlé, mais sur sa tombe sacrée, non loin d'une tombe chérie, il n'a pu se défendre d'un frémissement de respect » (1).

Mais ce qui est plus incroyable que ces paroles, c'est que l'opinion qu'elles expriment a fait peu à peu son chemin parmi les catholiques. Aujourd'hui un certain nombre d'entre eux ne sont pas trop éloignés de prendre pour un *frémissement de respect* ce qui est *le point culminant du mépris*.

Ce n'est malheureusement pas tout à fait sans fondement que Paul Bourget, à qui il y aurait seulement à reprocher d'avoir trop généralisé, écrivait, en 1885, dans ses *Essais de psychologie contemporaine* : « L'opinion, en France, a pu être égarée par les tempêtueuses discussions qu'a soulevées la *Vie de Jésus* et croire que l'écrivain continuait le travail destructeur des philosophes du XVIII^e^ siècle. Aujourd'hui elle revient sur cette erreur, qui prouve seulement une inexpérience critique et un trop faible souci de la nuance » (2).

La pensée de Paul Bourget est qu'on s'était d'abord imaginé que Renan entreprenait une campagne antireligieuse, alors qu'il ne faisait que de la critique, et qu'on avait pris pour un sectaire un écrivain qui n'est qu'un *dilettante*. Après tout, qu'a donc fait cet artiste, sinon de promener son imagination vagabonde à travers le champ immense de la pensée et de chanter sur sa lyre, sans nul souci de plaire comme sans crainte de blesser, mais avec une entière indépendance, les impressions successives qui se pressaient dans son âme de poète? « Il a pu ainsi agenouiller son imagination devant tous les autels, respirer l'arome de tous les encens, répéter les prières de toutes les liturgies et participer à la ferveur de tous les cultes. La sensibilité de

(1) Le *Correspondant*, nouvelle série, tom. XIII, page 505.
(2) Pag. 77.

Digitized by Google

ses ancêtres l'a suivi à travers ce pèlerinage et lui a permis, de dégager l'esprit des dogmes par dessous la lettre des formules, mieux encore, d'en goûter la douceur consolatrice. Il s'est relevé de cette commution universelle, persuadé qu'une âme de vérité se dissimule derrière les symboles parfois trop grossiers, parfois trop subtils, et qu'à décréter la dictature d'un de ces symboles on méconnaît l'âme respectable des autres » (1).

Il paraît que ce *dilettantisme* « révèle un trésor de sincérité » (2).

Ces billevesées et chansons ont été, depuis une dizaine d'années surtout, si souvent répétées et sur des tons si tranchants, qu'elles ont fini par être acceptées comme des affirmations sérieuses, même par des catholiques. Habitués à entendre des hommes qui ne sont point des sectaires parler de ce littérateur, de ce philosophe, de cet historien, de ce *maître*, non seulement avec de grand ménagements, mais encore avec admiration et avec respect, ils se sont à peine étonnés qu'au lendemain de sa mort, M. Alexandre Bertrand l'ait appelé « une âme religieuse qui avait soif de vérité... un homme bien » ; que M. Alexandre Dumas ait célébré avec enthousiasme « l'unité de cette admirable vie de sage, (pourquoi ne pas dire de saint ?)... cette vie si remplie, si pure et si utile ! »

Sans doute, ils auront trouvé que Jules Simon dépassait la mesure en écrivant : « Il n'y a nulle part, dans les ouvrages de Renan, un mot agressif contre la religion catholique..... Si Renan fût devenu prêtre, comme il en avait le projet au commencement de sa vie, il n'aurait pas mené une vie plus exemplaire ; il n'aurait pas parlé avec plus d'émotion, de tendresse et d'éloquence, de l'Eglise et de ses œuvres » (3). Mais ces paroles auxquelles, il y a trente ans, l'indignation des catholiques eût répondu comme à la plus sanglante des ironies, ont excité peu d'émotion,

(1) *Le Correspondant*, nouvelle série, tom. XIII, pag. 68.
(2) *Ibid.*, pag. 69.
(3) *Le Temps*, 14 octobre. « Mon petit journal ».

Digitized by Google

et ont passé presque inaperçues (1). Nous ne serions pas surpris que, parmi ces catholiques, plus d'un se fût dit qu'après tout ces paroles renferment une bonne part de vérité.

Le *menteur* et le *faussaire* est devenu un honnête homme, un grand homme, un saint, un demi-dieu. C'est à la lettre, nous n'exagérons rien. Une partie considérable de la presse a répandu sur sa tombe des louanges au-dessus desquelles il n'y a plus rien, déclarant que sa mort n'était pas « un deuil national, mais un deuil humain » (2), l'appelant « le prêtre de la vérité tolérante » (3), « une de ces intelligences souveraines l'honneur d'une nation et comme la fleur d'une race » (4), « un demi-dieu mortel » et un des plus « magnifiques exemplaires de l'humanité » (5), un homme tel qu' « il ne faudrait qu'un peu d'effort et de bonne volonté à ceux qui ont connu son détachement des choses et son infinie douceur, pour qu'ils se l'imaginent en un état de perfection voisin de celui que l'Eglise recommande » (6), enfin, pour tout dire en un mot, « un saint » (7).

La mémoire et l'œuvre de cet ennemi acharné de la religion catholique ont été exaltés autrement que par des paroles hélas ! Elles ont été glorifiées par un acte qui constitue un des plus épouvantables scandales publics qui aient été donnés depuis longtemps à la France et au monde.

Le gouvernement, après avoir décidé que les funérailles civiles de ce coryphée de l'impiété seraient célébrées aux frais de l'Etat, s'y est fait représenter officiellement par le

(1) Il y a eu des exceptions, et, pour n'en citer qu'une, le père Delaporte a finement relevé les paroles de Jules Simon et d'autres des principaux panégyristes du répugnant apostat dans un remarquable article des *Etudes* de novembre 1892 intitulé : *l'* « *Apothéose* » *de Renan.*

(2) *La République française.*
(3) *La Lanterne.*
(4) *Les Débats.*
(5) *Le Temps.*
(6) *Le Figaro.*
(7) *L'Eclair.*

Digitized by Google

ministre de l'instruction publique et l'a chargé de faire l'éloge du grand homme. La portée et le but de cette manifestation n'ont échappé à personne. « Une simple question, écrivait à ce sujet la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1892, si Ernest Renan n'était pas l'auteur de la *Vie de Jésus* et n'avait pas aiguisé ses polémiques contre la divinité du Christ, s'il s'était borné à être un des premiers écrivains du siècle, aurait-on songé à le porter au Panthéon ? De sorte que, sous prétexte de relever un penseur, on ne songe réellement qu'à mettre le sceau de l'esprit de secte sur l'homme et le monument » (1).

Cet hommage public, éclatant, officiel, rendu par le gouvernement de la France à un homme qui venait de mourir après avoir consacré quarante années de sa vie à outrager ce que la grande majorité de la France adore, est un de ces attentats qui font bondir tout un peuple,..... quand ce peuple n'est ni mort ni en train de mourir. Le peuple français, dans sa partie saine encore, a trouvé que cela était mal, et le surlendemain il parlait d'autre chose. Un grand évêque a fait entendre une protestation vigoureuse, raisonnée, éloquente (2); quelques feuilles vaillantes, quelques revues ont jeté un cri d'indignation ; mais la France catholique ne s'est point levée, elle s'est même fort peu émue.

Nous en sommes là !

Il y a trente ans, Mgr Plantier s'écriait, en réfutant la *Vie de Jésus* : « Et ce qu'il y a de triste, c'est le calme général avec lequel on accueille l'apparition de semblables ouvrages. Autrefois, les cendres d'Arius agitèrent le monde d'une indignation glorieuse ; au XIX^e^ siècle, M. Renan reprend les blasphèmes d'Arius, et l'univers ne s'émeut pas. Le livre de l'agresseur est lu avec une avidité qui tient de la fureur, et la masse des chrétiens reste immobile et

(1) Page 950.

(2) Mgr Perraud, évêque d'Autun, dans sa très remarquable brochure : *A propos de la mort et des funérailles de M. Ernest Renan*, pag. 80, 94.

Digitized by Google

muette » (1). O vaillant pontife, que diriez-vous, quels ne seraient pas votre étonnement et votre douleur si vous reveniez aujourd'hui parmi nous !

Le nouvel Arius ne s'est point contenté d'attaquer la divinité de Notre-Seigneur, et de présenter sa figure adorable sous les traits les plus indignes. Après avoir insulté le divin Maître, il a caricaturé un de ses saints les plus admirables, saint François d'Assise, vilipendé ses apôtres, calomnié son Eglise, travesti les origines du christianisme, défiguré l'histoire du peuple d'Israël. L'histoire, le dogme, la morale, la discipline, la liturgie, quarante années durant, il a tout obscurci, tout flétri, tout souillé, tout défiguré ; et quand il s'agit de cet homme, qui fut à coup sûr l'ennemi le plus acharné du christianisme au XIXe siècle, et dont les œuvres eussent mérité d'être brûlées, aux portes de l'Institut, de la main du bourreau, des catholiques parlent de respect (2), ils usent de ménagements, ils mettent de la réserve dans leur blâme, ils plaident les circonstances atténuantes, et ils évitent de le traiter de *menteur*, de *faussaire*, de *calomniateur*, de *falsificateur* et de sectaire haineux, comme le faisaient les apologistes d'il y a trente ans. Il n'y a plus de mensonges, il ne s'agit plus que d'erreurs.

Encore une fois, nous en sommes là !

(1) *Première instruction pastorale contre la Vie de Jésus*, deuxième édit., pag. 7.

(2) Il n'y a ici aucune allusion à ce qui a pu être dit et écrit par tel ou tel catholique. Nous parlons d'une tendance. Cette tendance est celle d'un certain nombre, mais non celle de tous, il s'en faut de beaucoup. Voilà pourquoi nous disons *des catholiques* et non *les catholiques*. Edouard Drumond, pour ne citer que cet exemple, dans un article de *la Libre Parole* du 7 mars 1893, le surlendemain de la mort de Taine écrivait ces lignes qui sont tout à fait dans la note de cette étude : « Une différence existait entre Renan et Taine. L'un était un être intellectuellement très bas, un sophiste et un menteur de profession ; Taine était un homme droit, probe, sincèrement épris de la vérité, un homme qui « voulait voir clair » selon l'expression de Barrès, et qui n'affirmait un fait que lorsqu'il était convaincu qu'il était exact. »

Digitized by Google

IV

En 1864 le père Gratry écrivait dans la préface de son livre *les Sophistes et la critique* : « Quant à la *Vie de Jésus* dont j'ose encore parler, je ne trouve nullement qu'on en ait fait trop de réfutations. Toutes ces réfutations me paraissent bonnes et opportunes, en ce sens qu'il n'y a peut-être pas un seul de ces écrits qui ne fasse voir que le livre est faux. »

Que la *Vie de Jésus* est un livre faux, c'est à peu près tout ce que ces réfutations s'appliquaient à démontrer. C'était là leur but direct. Elles établissaient d'une manière péremptoire que l'auteur de ce livre, le plus souvent, affirme à faux et nie à faux. Seulement, à certains endroits il est tellement visible qu'il affirme sciemment le faux et qu'il nie la vérité de lui bien connue que le mot de mensonge tombait de la plume de ceux qui écrivaient les réfutations, sans presque qu'ils y eussent pensé. Ce n'était que d'une manière accidentelle qu'ils jugeaient le procédé de l'écrivain. Ils ne disaient pas, ne pouvant encore le voir d'une manière aussi claire que nous le voyons aujourd'hui par l'ensemble de ses œuvres, qu'il écrivait pour propager le mensonge comme d'autres écrivent pour propager la vérité, et que, systématiquement, il ne faisait à la vérité que la part la plus petite possible, n'en admettant que la quantité absolument nécessaire pour faire accepter le mensonge. Leur thèse, vraiment facile à démontrer, était celle-ci : la *Vie de Jésus* est un livre faux, très faux.

Ils auraient pu tout aussi bien démontrer cette autre thèse : *l'auteur de la* Vie de Jésus *n'est pas un historien, mais un écrivain qui exerce avec une grande habileté la profession de menteur public.*

Le seul des apologistes de cette époque qui ait songé à faire de cette thèse le sujet même de son livre, c'est Mgr Gerbet. Ce livre n'a été publié qu'après sa mort, en

Digitized by Google

1866, sous ce titre : *la stratégie de Renan.* Ce n'est qu'une ébauche, mais elle a le mérite de nous montrer ce qui, dans la *Vie de Jésus*, avait frappé cet esprit fin et profond et ce que, véritablement, il y a de frappant dans cette œuvre de sectaire. « J'ai scruté, dit-il, j'ai scruté avec une attention patiente la facture de ce livre, et j'ai acquis la certitude que s'il est, comme œuvre historique, une chose légère, comme artifice c'est un chef-d'œuvre... On peut en déduire une théorie de prestidigitation intellectuelle... M. Renan est le Robert-Houdin de la polémique religieuse » (1).

Mgr Gerbet étudie ce qu'il appelle « les opérations fallacieuses » de l'auteur de la *Vie de Jésus*. Il en signale quinze espèces différentes. Entre autres, il constate huit manières principales « de faire manœuvrer les citations » (2) :

1° L'addition ;
2° La duplicité de signification ;
3° La soustraction ;
4° La multiplication ;
5° La division ;
6° La transposition explicite ou implicite ;
7° La substitution ;
8° L'omission en grand.

Plusieurs de ces manières de faire manœuvrer les citations, de tronquer et de falsifier les textes sont de l'invention de Renan. D'autres existaient avant lui, mais il les a perfectionnées.

Mgr Gerbet n'avait à sa disposition que la *Vie de Jésus*. Pour étudier les procédés de prestidigitation de Renan, c'est beaucoup. Mais nous avons aujourd'hui le déplorable avantage de posséder des œuvres de Renan qui, au point de vue de la prestidigitation, surpassent encore la *Vie de Jésus*, et qui nous offrent un champ d'observation beaucoup plus vaste. Nous en profiterons.

Nous ne nous en tiendrons pas à l'étude des procédés de Renan qui ont pour but d'*escamoter* la vérité. Renan n'est

(1) Pag. 30-1.
(2) Pag. 128.

Digitized by Google

pas seulement un prestidigitateur : c'est surtout un sectaire. Il décoche, d'une main qui s'efforce de paraître insouciante, des traits qu'on pourrait croire, si l'on n'y regardait de près, lancés dans le seul but de jouer, mais qui, en réalité, cherchent à blesser et même à donner la mort.

C'est avec une connaissance intime et profonde de cet archer perfide que M. Le Hir donnait pour épigraphe à sa réfutation des *Apôtres* ce verset des *Proverbes :*

« Comme le furieux qui lance des flèches et des traits mortels, ainsi l'homme qui trompe son ami et qui, pris en flagrant délit, dit : Je n'ai fait que jouer » (1).

Cet homme, c'est bien Renan. L'ami qu'il trompe, c'est M. Le Hir, et bien d'autres avec lui. C'est surtout le christianisme, l'ami de son enfance, de son adolescence et de sa première jeunesse, auquel il doit tant de précieux avantages, qu'il retourne contre lui. C'est la religion de sa mère, de ses bienfaiteurs et de ses maîtres, qu'il a aimée et qu'il fait semblant d'aimer encore. Il proteste qu'il l'aime. Sans doute, il est bien certaines de ses paroles et de ses assertions qui ressemblent à des traits lancés contre elle, mais il assure qu'ils sont lancés sans malice, qu'il les laisse partir par mégarde et, dans tous les cas, sans la moindre intention de blesser ou de nuire. Il fait de la critique, il fait de l'histoire, il fait de l'art ; il ne songe qu'à la critique, à l'histoire et à l'art. Si quelques-unes de ses paroles vont, comme des flèches perdues, frapper la religion, il est le premier à le regretter. Qu'elle ne s'en tienne pas pour offensée. C'est la critique, l'histoire et l'art qui le veulent ; ce n'est pas son cœur.

Voilà ce qu'il dit. Seulement c'est le contraire qu'il fait, et la vérité est qu'il frappe le christianisme en homme qui le connaît. Il sait les bons endroits et tous ses coups portent. De plus ses flèches sont empoisonnées. Il les a trempées dans une haine froide et savante qui les rendrait mortelles si ce qu'elles frappent pouvait mourir.

(1) *Proverb.*, XXVI, 19.

Digitized by Google

Il est temps de passer des affirmations aux preuves et de sortir des généralités pour donner des exemples.

Nous commencerons par la *Vie de Jésus*.

V

Renan écrit la vie de Jésus d'après les quatre Evangiles de saint Mathieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean. Il nous le dit. Mais ce qu'il ne nous dit pas, c'est que cela ne veut pas dire qu'il nous raconte de Jésus ce qu'en racontent saint Mathieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean dans leurs Evangiles, et qu'il nous peigne Jésus tel que le peignent saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean. Cela veut dire qu'il raconte de Jésus ce qu'il veut, en disant à ses lecteurs : Voilà ce que racontent saint Mathieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, alors qu'ils n'en disent pas un mot.

Cela veut dire encore qu'il supprime avec le plus grand soin tous les faits qui font éclater la divinité de Jésus, quand même saint Mathieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean s'accordent à les consigner dans leurs Evangiles.

Cela veut dire encore qu'il peint un Jésus sujet à des petitesses, à des misères, à des défauts dont on ne trouve même pas l'ombre d'une trace dans l'Evangile, en disant au public : Voilà le Jésus des Evangiles.

Cela veut dire que Renan rapetisse, insulte et défigure tout à son aise, dans tout un volume, Jésus et son œuvre, en assurant qu'il suit l'Evangile.

L'œuvre du Sauveur, c'est la sainte Eglise dans laquelle il vit à travers les siècles. Cette Eglise, Jésus l'a faite telle qu'elle est aujourd'hui. Il lui a donné tout ce qu'elle possède, sa doctrine, son culte, ses sacrements... tout.

Nous affirmons cela d'après l'Evangile.

Renan, aussi d'après l'Evangile, affirme tout le contraire. D'après l'Evangile de Renan, Jésus n'a pas donné à l'Eglise

Digitized by Google

de doctrine : il n'en avait pas. « Jésus, dit-il, et le contexte indique et dit clairement et en propres termes qu'il s'agit d'un défaut de science et non d'une affaire de méthode, Jésus ne fut pas un théologien... Il n'eut ni dogmes ni systèmes, mais une résolution personnelle, fixe, qui, ayant dépassé en intensité toute autre volonté créée, dirige encore à l'heure qu'il est les destinées de l'humanité » (1).

Beaucoup d'esprits simples, de petits esprits, comme Bossuet, Pascal, Descartes, et plus récemment de Maistre, Balmès, Montalembert, nous citons au hasard, on remplirait un volume de leurs noms, beaucoup de ces esprits simples ont cru et beaucoup croient encore que si l'Eglise a résisté, pendant une longue suite de siècles, aux causes de destruction si puissantes et si nombreuses qui emportent l'une après l'autre toutes les institutions humaines, cela vient de ce qu'elle possède en elle une force divine. L'auteur de la *Vie de Jésus* donne, en passant, une explication de ce phénomène qui est absolument neuve : c'est que l'Eglise est une résolution personnelle d'une grande intensité. Dès lors, on comprend bien que les hommes ne puissent pas la détruire. Cette explication répond à tout, et il faudrait vraiment être bien difficile pour n'en être pas satisfait.

Mais ceci est de la philosophie. N'insistons pas. Hâtons-nous de rentrer dans l'histoire.

Voilà donc, historiquement, l'Eglise de Jésus, celle qu'il a fondée, l'Eglise de l'Evangile, réduite, de par la résolution personnelle de Renan, à n'être plus qu'une résolution personnelle de Jésus. Le reste, le dogme, le culte extérieur, le sacerdoce, les sacrements, rien de tout cela dans l'Evangile, assure l'auteur de la *Vie de Jésus*, et il y insiste. C'est, en effet, un point capital.

D'abord de dogme, à en croire Renan, il n'en est pas question dans l'Evangile. Rien qui ressemble, même de loin, à une vérité que l'on doit croire.

(1) *Vie de Jésus*, 1re édition (c'est toujours à la 1re édition que nous renvoyons), pag. 46.

Digitized by Google

Voilà qui est nouveau.

Nous autres, prêtres, quand nous voulons démontrer aux fidèles l'obligation où ils sont de croire à telle ou telle vérité de la foi, nous leur citons le texte de l'Evangile.

Quand nous voulons leur prouver qu'ils doivent croire à la résurrection future, nous leur citons ces paroles de Notre-Seigneur, qui sont rapportées au chapitre cinquième, verset vingt-huitième, de l'évangile de saint Jean :

« Tous ceux qui seront dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu et s'en iront, ceux qui ont fait le bien, dans la résurrection de la vie, et ceux qui ont fait le mal, dans la résurrection du jugement. »

Quand nous voulons leur prouver qu'ils doivent croire à un enfer éternel, nous leur citons ces nombreux passages des Evangiles de saint Mathieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean, où Notre-Seigneur parle des « ténèbres extérieures », d'un lieu où il y aura « des pleurs et des grincements de dents », et en particulier le verset quarante et unième du chapitre vingt-cinquième de l'Evangile de saint Mathieu, où Notre-Seigneur nous assure qu'au jour du jugement dernier il dira aux méchants : « Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel qui a été préparé au diable et à ses anges. »

Nous leur démontrons de la même manière l'obligation de croire à l'existence du paradis, à la rémission des péchés, au baptême, à l'Eucharistie, à la Trinité, à l'Incarnation, à la Rédemption, à toutes les vérités fondamentales du christianisme. Nous leur disons : ces vérités, nous devons les croire, parce que Notre-Seigneur nous les a révélées, et la preuve qu'il nous les a révélées, c'est que cela est rapporté dans l'Evangile.

Et voilà qu'un sectaire habillé en historien se faufile dans le public et lui dit : Pas du tout ! N'en croyez rien ! Il n'y a pas un mot de cela dans l'Evangile !

Le même prétendu historien affirme encore au public qu'on aurait beau lire l'Evangile d'un bout à l'autre, qu'on n'y trouverait pas l'ombre d'une pratique extérieure recommandée par Jésus, et que Jésus fonda « une religion

Digitized by Google

sans prêtres et sans pratiques extérieures » (1). La récitation de l'Oraison dominicale, la pratique de la prière en commun, le jeûne expressément recommandé par l'exemple du Sauveur et par son enseignement, l'institution du sacerdoce par le pouvoir que Jésus donne à ses apôtres de changer le pain en son corps et de remettre les péchés, le baptême et l'Eucharistie, tout cela est, par la méthode historique de Renan, effacé de l'Evangile.

Pour le baptême et l'Eucharistie, à cause de leur importance particulière, de la place considérable qu'ils occupent dans l'Evangile, et de la manière très claire dont les évangélistes nous rapportent qu'ils furent institués par Notre-Seigneur, l'habile historien, au lieu de se contenter d'une exécution en bloc et d'une négation sommaire, a pris des précautions particulières pour les faire disparaître. Il a surtout apporté tous ses soins à supprimer l'institution de l'Eucharistie qui, visiblement, le gênait.

(1) *Vie de Jésus*, pag. 85.

P. Ragey, *mariste.*

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

LA

RENAISSANCE CATHOLIQUE

EN ANGLETERRE

ET LE CARDINAL NEWMAN

D'APRÈS UNE ÉTUDE DU CARDINAL CAPECELATRO

Suite (1)

XII

Pendant que la congrégation de Saint-Philippe se développait ainsi en Angleterre, l'Eglise officielle était de plus en plus agitée par les divisions et les luttes. Un scandale inouï venait d'éclater qui, en déchirant son sein, était destiné par la miséricorde de Dieu à produire des résultats considérables au profit du catholicisme. Il y a, en Angleterre, un grand nombre de bénéfices ecclésiastiques placés sous le patronage de laïques qui ont le privilège, comme jadis en France, d'en nommer les titulaires (2). Tant que

(1) Voir les numéros de décembre 1892, janvier, février, mars, avril, mai et juin 1893.

(2) Ceci existe, par exemple, en Autriche et en Italie, mais l'évêque a toujours le droit de *veto*, qu'il exerce, le cas échéant, et auquel le patron du bénéfice ne saurait se soustraire, tandis qu'en Angleterre, grâce au bouleversement du droit canon, l'évêque est complètement désarmé devant le patron, et doit par conséquent subir même ses caprices.

Digitized by Google

l'Angleterre resta catholique, les évêques conservèrent, au moins en principe, le droit de refuser l'investiture canonique aux prêtres indignes, hérétiques ou même absolument incapables. Mais du jour où, brisant les liens qui l'unissaient à Rome, le royaume britannique tomba dans l'hérésie, les laïques et le Parlement s'empressèrent d'usurper sur l'épiscopat les droits que lui assuraient les canons, mais dont l'exercice mettait un frein à leurs convoitises. L'investiture canonique ne fut plus qu'une question de forme, au sujet de laquelle les évêques se gardaient d'engager une lutte stérile.

Dès lors la collation des bénéfices devint une cause de troubles et de relâchement dans l'Eglise d'Angleterre. Ce fut elle qui, en 1850, fut l'occasion du scandale dont je viens de parler. Un laïque ayant le droit de nomination à une cure dans le diocèse d'Exeter, venait d'y appeler le pasteur George-Cornélius Gorham que sa seule réputation eût dû lui faire exclure. L'évêque d'Exeter, Philpotts, déclara vouloir examiner lui-même le nouveau et très suspect pasteur avant de lui accorder l'institution canonique. Gorham se présenta au palais épiscopal; avec une incroyable audace, il déclara au prélat de l'Eglise officielle que, selon lui, le baptême des enfants n'effaçait pas toujours le péché originel, la vertu de ce sacrement dépendant, disait-il, de certaines conditions qui pouvaient exister ou faire défaut chez l'enfant. Selon lui, le baptême n'avait d'ailleurs que peu ou point d'efficacité, et par conséquent chacun avait le droit de discuter s'il y avait opportunité à le maintenir ou à le supprimer.

De tels principes touchant le plus essentiel des sacrements, produisirent une sorte de stupeur dans l'Eglise officielle. Jusqu'alors le baptême avait échappé aux atteintes des réformateurs anglicans, et, malgré le désordre et la multiplicité des doctrines dont la Grande-Bretagne offrait le spectacle, les anabaptistes n'avaient pas pris pied sur son terrain. La tentative de Gorham marquait une étape nouvelle. L'esprit de destruction allait s'attaquer au baptême lui-même, et, si l'on ne réagissait promptement, le chris-

Digitized by Google

tianisme serait frappé mortellement au sein de l'Eglise établie. Le cas du révérend Gorham révélait toute une situation. Il était évident qu'un tel homme n'avait osé manifester ses idées subversives que parce qu'il se sentait appuyé par un parti puissant et nombreux. L'avis personnel d'un ecclésiastique eût peu importé aux anglicans, habitués à tous les caprices du libre examen ; mais la pensée qu'une doctrine aussi radicalement destructrice pouvait s'affirmer officiellement, comme le programme d'un parti dans l'Eglise, leur inspirait des craintes sérieuses et une émotion profonde.

L'évêque Philpotts s'était donc fait l'interprète des sentiments de ses collègues de la Haute-Eglise, en refusant l'institution canonique au pasteur Gorham. Mais celui-ci s'empressa d'en appeler au tribunal ecclésiastique, connu sous le nom de Cour des Arcs *(Bow)*. Ce tribunal, chargé de résoudre les plus graves questions religieuses, est présidé par un laïque; car le laïcisme a tout envahi dans l'Eglise d'Angleterre. On pouvait redouter une sentence plus ou moins favorable au pasteur en rupture de ban avec son évêque. Il n'en fut rien. La Cour des Arcs débouta Gorham de sa plainte et confirma purement et simplement le décret de l'évêque d'Exeter. Mais recourant alors aux interminables procédures en usage au delà du détroit en matière de justice ecclésiastique (1), Gorham en appela au

(1) Il serait difficile de dire quand un procès ecclésiastique est réglé en Angleterre. Les tribunaux y sont si nombreux, les appels si aisés qu'un procès dure des années entières, passant d'un tribunal à l'autre, sans jamais aboutir à un jugement définitif. On l'a vu à propos des démêlés provoqués par les nouveautés introduites par les ritualistes dans les offices et la liturgie de l'Eglise anglicane. Des procès interminables ont été intentés aux réformateurs du culte officiel. Il y a eu sentences sur sentences; quelquefois les ritualistes ont gagné la partie, d'autres fois c'est l'anglicanisme rigide qui a obtenu la victoire; mais, au fond, la question s'est réglée de guerre lasse, et le litige n'a jamais abouti à une solution définitive. Rien ne prouve mieux le manque d'autorité de l'Eglise officielle en matière de dogme et de discipline ecclésiastique que ces interminables procès, où il n'y a presque jamais de sentence contre laquelle on ne puisse formuler un appel. C'est la conséquence logique du jugement particulier mis en honneur par les protestants pour détruire l'autorité traditionnelle du

Digitized by Google

Conseil privé de la reine, « auquel appartient le gouvernement suprême de tous les Etats de ce royaume, ecclésiastiques ou civils, et ce dans toutes les causes » (1).

Le conseil privé de la reine, tribunal lui aussi exclusivement laïque, était donc chargé de contrôler la sentence d'un évêque frappant un prêtre coupable d'hérésie. Il se montra beaucoup moins préoccupé des arguments théologiques que du bruit fait autour de Gorham par les nombreux partisans qu'il avait recrutés dans la Basse-Eglise et dans les sectes les plus éloignées du christianisme. Résolus de se débarrasser à tout prix d'une affaire gênante, les conseillers de la reine, cassant la sentence de la cour des Arcs, déclaraient que la question soulevée par le pasteur, était une question libre. D'où la conséquence que l'évêque était obligé de donner l'institution canonique à Gorham, quelle que pût être sa croyance touchant l'efficacité du baptême, tout ecclésiastique anglican ayant d'ailleurs le droit de considérer ce sacrement comme une cérémonie sans valeur. La victoire de Gorham sur l'évêque d'Exeter ne pouvait être plus complète.

A la nouvelle de la sentence du conseil privé de la reine, une agitation profonde se manifesta en Angleterre. Des protestations arrivèrent de toutes parts contre une délibération donnant droit de cité dans l'Eglise anglicane à des doctrines qui renversaient de fond en comble le principe fondamental du christianisme. Nous avons quelque peine à nous rendre compte aujourd'hui de l'intérêt passionné avec lequel le pays entier suivait alors cette controverse religieuse. Mais l'Angleterre de 1850 ne ressemblait en rien aux pays du continent, où la neutralité en matière de religion est malheureusement la règle dominante. Aussi la sentence du conseil privé de la reine provoqua-t-elle une crise violente et un véritable scandale.

En quelques semaines, la controverse était devenue

Siège apostolique. Si, dans l'affaire de Gorham, il y eut une sentence définitive, c'est uniquement parce que le pouvoir séculier et le Parlement prirent fait et cause contre Philpotts.

(1) Article XXXII du symbole d'Elisabeth.

Digitized by Google

générale. Les journaux et les revues les plus célèbres publiaient de longues séries d'articles pour ou contre la décision du conseil privé. Des théologiens sérieux ou improvisés s'emparèrent du débat, formulant leurs conclusions selon les tendances de l'école à laquelle ils appartenaient. La Haute-Eglise, irritée par l'échec d'un de ses prélats, l'encourageait à la résistance. Fort de cet appui et des sympathies qu'il rencontrait parmi les plus doctes et vertueux, le docteur Philpotts estima qu'un acte énergique pourrait seul arrêter l'Eglise officielle sur la pente où l'on s'efforçait de l'entraîner. Réagissant donc avec vigueur contre l'esprit traditionnel de l'épiscopat anglican, toujours enclin à céder aux sommations des tribunaux laïques, l'évêque d'Exeter publia une lettre pastorale, dans laquelle il déclarait hautement qu'en vertu du pouvoir qu'il tenait de Dieu, il repoussait la sentence du conseil privé de la reine, la tenant pour nulle et non avenue. Suivait un appel de cette sentence au concile général de l'Eglise d'Angleterre, seule autorité qu'il reconnût, disait-il, en matière de religion. George Gorham, acquitté par la reine, était excommunié et frappé de suspense jusqu'au jour où il rétracterait publiquement ses erreurs; et Philpotts terminait en lançant l'anathème contre quiconque — fût-il évêque, prêtre ou laïque, et à quelque rang qu'il appartînt — prendrait la défense de Gorham ou — ce qui serait bien pis — oserait l'introduire dans sa paroisse.

Cette attitude courageuse du docteur Philpotts, rappelant celle des plus grands évêques de l'Eglise catholique, mériterait tous nos éloges si l'évêque anglican eût trouvé le courage de la soutenir au prix même d'une disgrâce ou d'une déposition. Malheureusement, il n'était pas homme à jouer jusqu'au bout les Athanase, les Thomas Becket ou les John Fisher. Il s'était engagé dans une impasse d'où il ne pouvait sortir qu'*en y mettant sa tête;* mais il manquait de la conviction qui fait les martyrs. Rendons-lui cette justice : Philpotts lutta longtemps avant de céder le terrain ; mais c'est ce terrain même qui se dérobait sous ses pieds. Ce franc parler touchant la religion, cette fière atti-

Digitized by Google

tude d'un évêque vis-à-vis d'un tribunal laïque, prononçant en matière de foi et de discipline ecclésiastique, n'étaient-ils pas incompatibles avec les données mêmes de l'Eglise établie? N'était-il pas clair, en effet, que l'évêque d'Exeter ne pouvait se soustraire à la sentence rendue au nom de la reine qu'en niant l'autorité doctrinale de sa souveraine? Et comment la nier sans repousser la suprématie religieuse que le symbole d'Elisabeth attribue aux monarques britanniques? Comment accorder son appel au concile général de l'Eglise anglicane avec ce symbole, auquel il avait prêté serment et qu'il acceptait encore? Il y avait donc contradiction flagrante entre la noble conduite de l'évêque d'Exeter et les principes qu'il professait touchant la constitution hiérarchique de l'anglicanisme. Un journal ministériel, le *Globe*, se chargea de le démontrer. Il rappelait au docteur Philpotts que l'Eglise d'Angleterre n'étant ni plus ni moins qu'une *Eglise de Parlement*, devait se conformer à une telle situation. Il ne lui appartenait donc point de prendre les allures d'une société libre, ni d'affecter d'imiter ainsi l'Eglise romaine, affranchie de tout lien avec le pouvoir séculier. Et, prévoyant les objections qui allaient lui être faites et les attaques que sa thèse ne pouvait manquer de provoquer de la part des puséistes, l'écrivain du *Globe* terminait son article par cette conclusion : « Nous savons que l'organisation imparfaite de l'Eglise, en Angleterre, est une condition nécessaire du lien par lequel l'Etat l'enchaîne ; mais néanmoins nous nous faisons gloire de ces chaînes ».

Ce langage montre jusqu'à quel point la passion ou les préjugés nationaux peuvent entraîner des hommes doués pourtant de culture et de talent. Dans un tel milieu, puisqu'il voulait absolument y rester, le docteur Philpotts ne pouvait guère s'attendre à autre chose qu'à une condamnation formelle de ses velléités de résistance. D'ailleurs, que pouvait faire le concile général de l'épiscopat anglican, à l'autorité duquel l'évêque d'Exeter venait d'en appeler contre la sentence du conseil privé de la reine? Ces conciles ou *convocations*, comme on les appelle au delà du détroit,

Digitized by Google

ne sont nullement supérieurs à la puissance laïque du parlement, gouvernant l'Eglise au nom de la suprématie royale (1). Sans doute, le prélat voulait invoquer le décret publié en 1710 par la reine Anne, déclarant à l'archevêque de Cantorbéry que le jugement touchant les hérésies appartenait à la « convocation »; mais, outre que le bon plaisir du monarque peut détruire tout ce qu'il a concédé, le docteur Philpotts ne devait pas ignorer que la réunion de la « convocation » ne dépend pas de l'archevêque de Cantorbéry, comme primat d'Angleterre, mais de la reine, c'est-à-dire de la volonté de ses ministres responsables.

Or, en cet état de choses, il est clair qu'une sentence du conseil privé reste en vigueur et définit en matière de foi, à moins qu'il ne plaise au gouvernement de la soumettre au jugement des évêques assemblés en concile. En 1850, il y avait près de cent cinquante ans que l'Eglise officielle n'avait tenu ses assises, malgré les instances réitérées d'un certain nombre d'évêques (2). Comment espérer que le gouvernement dérogeât à cette longue prescription pour s'exposer à un échec et faire les affaires d'un évêque mal noté en haut lieu ? Aussi, Philpotts frappa-t-il en vain à toutes les portes pour réclamer une « convocation »; la chambre des lords et les tribunaux ecclésiastiques eux-mêmes demeurèrent sourds à ses requêtes; et lorsque, après tant de démarches et tant de protestations inutiles, le prélat, justement froissé,

(1) Cette doctrine n'est pas admise par tout le monde au delà du détroit. Il y a eu, à toute époque, des évêques qui l'ont combattue; mais elle est reçue dans le monde parlementaire et gouvernemental, jaloux d'exercer dans les affaires ecclésiastiques un pouvoir absolu. De nos jours, les progrès du ritualisme ont réveillé les aspirations d'une partie de l'épiscopat et du clergé anglicans, hostiles à la domination que les laïques exercent dans l'Eglise d'Angleterre; mais, au fond, les chaines de l'Eglise officielle n'en sont pas moins lourdes.

(2) Depuis 1850, la « convocation » s'est assemblée plusieurs fois; mais les évêques n'ont pu obtenir cette concession qu'au prix des plus durs sacrifices. On a mis un grand nombre de restrictions touchant les droits et le programme de l'Eglise officielle; de telle sorte que, au lieu d'accroître l'autorité de l'épiscopat en matière de foi, les convocations n'ont fait qu'affirmer plus nettement la suprématie royale, sans pouvoir remédier aux besoins de l'Eglise officielle.

Digitized by Google

manifesta l'intention de réunir en assemblée générale le clergé de son diocèse pour lui soumettre le cas du pasteur Gorham, le parti libéral, alors en majorité, poussa les hauts cris à la chambre des communes, comme si, par ce seul fait, l'évêque d'Exeter se fût révolté contre le parlement. Il fallut que lord Russel intervînt et qu'il mit en œuvre tout son crédit, pour que le docteur Philpotts pût réunir son clergé, et encore dut-il accepter des conditions enlevant d'avance toute autorité à l'assemblée (1).

Pendant que l'évêque d'Exeter multipliait ainsi ses protestations et ses démarches, l'opinion discutait vivement et la question soulevée par Gorham et le défaut d'autorité doctrinale dans l'Eglise anglicane que cette crise mettait à nu. Les partis et les sectes se rangeaient pour ou contre Philpotts, selon que leurs principes théologiques les rapprochaient ou les éloignaient des idées spiritualistes et des traditions chrétiennes. Les sectes dissidentes condamnaient à la fois l'évêque et ses juges : l'évêque, parce qu'il prétendait imposer des limites au libre examen; ses juges, parce qu'ils représentaient un système que les dites sectes, ennemies de l'autorité des monarques et du parlement, aussi bien que de celle de la hiérarchie, repoussaient énergiquement. Les évangéliques de la Basse-Eglise, tout en n'approuvant pas les prétentions de l'autorité royale, s'arrogeant le droit de définir les dogmes, défendaient sa sentence. Celle-ci, en effet, en favorisant Gorham, faisait surtout les affaires de la Basse-Eglise, où le rationalisme dominait de plus en plus. Quant aux partisans de la domination absolue de l'Etat sur l'Eglise, il va sans dire qu'ils ne marchandaient pas leurs louanges à une décision qui consacrait le principe de la suprématie royale, et qu'ils se préoccupaient

(1) L'évêque d'Exeter fut contraint d'admettre au préalable que tout ce que l'assemblée de son clergé déciderait ne serait regardé que comme la simple opinion de quelques ecclésiastiques et ne pourrait constituer, en aucun cas, une loi obligeant d'une manière quelconque l'Eglise d'Exeter. — On comprend, dès lors, que le Parlement ait accordé l'autorisation invoquée par Philpotts; mais on ne se rend pas compte de ce que le prélat pouvait attendre d'une assemblée réunie en ces conditions.

Digitized by Google

médiocrement que le christianisme payât les frais du procès.

Cependant tous ne se laissaient pas aveugler par leurs préjugés ou leurs passions ultra-régalistes. Bon nombre d'évêques et de ministres de la Haute-Église protestaient contre l'humiliation infligée à l'épiscopat dans la personne de l'évêque d'Exeter, dénonçant courageusement le péril que courait la foi, si on ne réagissait point contre un système qui mettait le dogme à la merci des caprices des assemblées politiques et d'hommes sans autorité ni compétence pour le définir.

Les puséistes s'agitaient plus vivement encore, profitant du scandale provoqué par Gorham pour demander à grands cris la réformation de l'anglicanisme et son affranchissement du pouvoir séculier. Ils s'élevaient contre un système disciplinaire qui permettait à un simple prêtre de s'insurger contre son évêque et de braver impunément toute autorité hiérarchique; mais ils condamnaient surtout le droit que s'arrogeaient les tribunaux laïques d'octroyer à un ministre de l'Église établie la faculté d'enseigner l'inefficacité du baptême. Leur conclusion était que le conseil privé de la reine n'avait aucune autorité pour définir les dogmes; que ce droit appartenait à l'épiscopat, qui devait l'exercer selon la tradition chrétienne, et non selon une soif malsaine de nouveautés; en conséquence, tout chrétien digne de ce nom devait protester de toutes ses forces contre une sentence qui troublait l'Église, menaçant de supprimer le baptême et la privant par là du fondement même du christianisme (1).

Un tel spectacle ne décourageait pas cependant les puséistes. L'énergique refus du docteur Philpotts de se soumettre aux décisions des tribunaux laïques et d'abandonner à leur décision les doctrines de l'Église, leur inspirait la plus haute confiance dans l'avenir de l'anglicanisme. Aussi

(1) Les puséistes ajoutaient : — Si un recteur a le droit de nier l'efficacité du baptême, pourquoi tous les ministres n'auraient-ils pas le droit d'en dire autant dans toute l'Église d'Angleterre? Qui ne voit que par là le royaume britannique tomberait dans le paganisme au bout de très peu de temps?

Digitized by Google

ne tarissaient-ils pas d'éloges sur l'évêque d'Exeter et touchant sa fermeté, sur laquelle ils fondaient leurs espérances. Elles devaient être cruellement déçues. Philpotts, après avoir épuisé toutes les ressources et tous les moyens dilatoires, se trouvait acculé au fameux dilemme, se soumettre ou se démettre. Il lui fallait, en effet, renoncer à l'épiscopat et aux richesses pour sauver son honneur et défendre sa foi, ou conserver les biens de la terre et les faveurs de la puissance séculière au prix d'une capitulation honteuse. Ce fut à ce dernier parti que s'arrêta le malheureux prélat, incapable d'abandonner les avantages matériels attachés à sa haute situation dans l'Église officielle. Il essaya, sans doute, de se donner le change à lui-même; mais il n'y parvint pas complètement. Car, dans le mandement par lequel il notifiait à ses diocésains étonnés qu'il donnait l'institution canonique à Gorham, il déclarait « que sa conscience se sentait froissée de devoir céder aux demandes d'un homme qui, fort de la protection d'un haut personnage, lui avait fait imposer une chose contraire à ses devoirs épiscopaux ». On n'avoue pas une lâcheté avec plus de candeur et de maladresse! Il est vrai que, pour essayer de justifier sa conduite et n'avoir pas l'air de se faire le complice de Gorham, Philpotts proposait en même temps des remèdes qu'il prétendait propres à atténuer le mal que ce « curé hérétique » ferait à son troupeau. Mais nul ne se fit illusion sur les motifs auxquels il avait obéi, et la chute de l'évêque d'Exeter parut d'autant plus profonde que chacun l'avait placé plus haut dans son estime.

Quelle que fût l'affliction des membres de l'Église officielle qui, ayant pris fait et cause pour Philpotts, voyaient en lui un confesseur de la foi, rien n'égala la douleur et le désappointement des puséistes. Le coup que la conduite de l'évêque d'Exeter portait à leur programme de rénovation chrétienne était terrible. La ruine de l'Église officielle leur semblait imminente. Mais, au milieu des polémiques ardentes que les disciples de Pusey soutinrent contre les amis de Gorham et les nouveaux défenseurs de Philpotts, on put bientôt distinguer deux courants. Le premier comprenait

Digitized by Google

tous ceux qui n'osaient pas affronter les sacrifices qu'entraîne un changement de religion, ou qui, toujours esclaves de leurs préjugés contre Rome, ne cherchaient que dans la réforme de l'Eglise nationale la solution du problème, dont ils ne se dissimulaient pas l'importance capitale. Ceux-là s'agitèrent beaucoup, mais sans obtenir de l'Église officielle ce qu'ils attendaient d'elle, la reconnaissance des principes qui les eussent affranchis avec elle. Le second courant, au contraire, se composait d'esprits capables de porter la vérité tout entière et qui, se rendant compte des causes véritables de la banqueroute dogmatique de l'anglicanisme, tournaient leurs regards vers Rome, cherchant dans le catholicisme cette autorité doctrinale qu'ils avaient invoquée en vain dans l'Église nationale.

Pendant que ces controverses passionnaient l'opinion, sans que les anglicans, fidèles aux idées chrétiennes, se montrassent capables de vaincre leurs adversaires, les catholiques, — et parmi eux surtout les nouveaux convertis, — d'accord avec plusieurs protestants, firent appel aux lumières de Newman, le suppliant de dire son opinion sur la crise que traversait l'Angleterre. L'illustre théologien consentit à quitter Birmingham pour répondre à la confiance de ses frères dans la foi, et plus spécialement à celle de ses frères séparés, auxquels il croyait se devoir avec une charité plus grande encore.

Ce fut dans la petite église de l'Oratoire de Londres que Newman prononça ses conférences, dans lesquelles, s'adressant aux anglicans avec cette ardeur contenue dont il avait le secret : « Mes très chers Frères, disait-il en commençant, la pensée que la vie s'enfuit très rapidement devant moi, ne me fait point refuser le travail; mais elle m'impose de ne tenir aucun compte des raisons que je pourrais avoir de ne plus m'occuper de ceux dont je me suis séparé. Cette pensée m'engage à oublier tout souvenir du passé et à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous sauver du naufrage et pour vous ramener sur la terre ferme. Je ne dois pas vous laisser tels que je vous vois aujourd'hui, les uns ballottés çà et là par la violence de la marée, les autres péni-

Digitized by Google

blement attachés à un groupe d'écueils; d'autres, enfin, tristement assis à bord du navire qui va sombrer. »

L'impression produite par les conférences du P. Newman surpassa toute attente. Plus de sept cents anglicans, et parmi eux des ministres de l'Eglise officielle, des avocats, des membres du parlement, des savants, des représentants de la noblesse et de la bourgeoisie, assistaient chaque jour au sermon, se pressant autour de la chaire d'où Newman les dominait par son éloquence. Le tact et la modération dont il fit preuve entrèrent pour beaucoup dans son succès. Bien que le cas du docteur Philpotts se prêtât à une condamnation sévère de l'anglicanisme et de ses doctrines, la situation de Newman n'en était pas moins délicate. Le point capital de sa mission était d'amener son auditoire à comprendre que le catholicisme seul possède, avec une doctrine sûre et invariable, le secret d'une liberté chrétienne et apostolique. Ce critérium avait manqué à l'évêque d'Exeter, comme il manquait à l'anglicanisme lui-même. Ce n'était qu'en faisant taire les préjugés nationaux, en rattachant l'Eglise d'Angleterre à l'Eglise de Rome, que l'on renouvellerait sa jeunesse et que l'on assurerait sa foi contre les audaces croissantes de l'incrédulité. — Il fallait dire tout cela avec une rare délicatesse, afin de ne pas froisser un auditoire encore imbu des préjugés protestants. L'orateur devait ménager tout d'abord les préventions des anglicans pour leur faire accepter les prémisses d'où devaient découler les conséquences qui détruiraient ensuite ces préventions. Newman s'acquitta de sa mission avec cet art consommé qui le plaçait dès lors au premier rang parmi les apôtres de notre foi. Il exposa les unes après les autres les difficultés qui pouvaient empêcher les anglicans de se soumettre à l'Eglise catholique, et il les réfuta toutes avec une puissance d'argumentation qui frappa son auditoire. Mais ce qui est plus admirable encore, c'est qu'il ne laissa jamais échapper une phrase trop vive à l'adresse des protestants, ni un seul mot qui fût de nature à blesser ceux qui l'écoutaient.

Au plus fort de la polémique contre les préjugés natio-

Digitized by Google

naux, il se montrait aussi mesuré, malgré sa vigoureuse dialectique, que s'il eût parlé à des écoliers d'un problème de mathématique.

Newman reçut, après ces premières conférences de Londres, la récompense qu'il ambitionnait. Il ne cherchait ni le succès, ni toute autre satisfaction personnelle; mais il aspirait à attirer les âmes à la bergerie du Seigneur. La moisson fut telle que l'illustre oratorien vit ses espérances dépassées. Ce qui augmentait la portée de ce mouvement des esprits, c'était qu'il se produisait parmi des hommes qui formaient l'élite de leurs coreligionnaires. Il y avait là, non seulement des savants de premier ordre et des personnages influents, mais des chefs et des maîtres que des milliers de disciples suivaient. Non contents d'écouter la parole de Dieu, ces hommes se pressaient dans la maison de l'Oratoire, attendant le moment de voir Newman, de discuter avec lui et de lui soumettre leurs doutes. L'illustre théologien était assiégé à toutes les heures de la journée par cette foule assoiffée de vérité.

Ce qui mit le comble au triomphe de Newman, ce fut la manière vraiment magistrale dont il traita la thèse de la liberté de l'Eglise. Les protestants, pour justifier la séparation de l'Angleterre du centre de l'unité, s'appuyaient sur un document solennel, antérieur de trois siècles à la Réforme. Ils disaient que la Grande Charte, qui consacre les droits du peuple anglais, affirmait l'indépendance absolue de l'Eglise d'Angleterre par son premier article qui dit: — que l'Eglise anglicane soit libre; qu'elle garde l'intégrité de ses droits et que ses libertés soient entières... (1) — Newman leur démontra, au contraire, que la Réforme, loin de garantir ces droits et ces libertés, les avait anéantis, foulant aux pieds l'article de la Grande Charte, et consacrant la servitude de l'Eglise vis-à-vis de l'Etat (2). Cette

(1) « *Quod Ecclesia anglicana libera sit, et habeat omnia jura integra et libertates inlesas.* »

La Grande Charte, base des libertés anglaises, fut octroyée en 1215, une année avant sa mort, par Jean sans Terre.

(2) Il suffit de connaître à peine sommairement l'histoire de la

Digitized by Google

servitude, personne ne la mit au jour mieux que l'illustre oratorien. Sa démonstration, fondée sur des faits irréfutables et sur de récentes expériences, était péremptoire. New-

Grande Charte pour se convaincre de l'erreur des anglicans qui voudraient s'en faire un argument pour justifier l'affranchissement de leur Eglise de la primauté du siège de Rome, et la suprématie des rois et du parlement, inaugurée par Henri VIII et consacrée par le symbole d'Elisabeth. C'est à Etienne Langton, archevêque de Cantorbéry, que l'Angleterre fut redevable des articles de la Grande Charte qui ont trait aux libertés de l'Eglise. Cet illustre prélat sut recouvrer l'indépendance complète de l'Eglise en s'alliant avec les barons contre les empiétements de Jean sans Terre, et en faisant comprendre les revendications obtenues sur le tombeau de son saint prédécesseur, Thomas Becket, parmi les libertés fondamentales de la Grande Charte, proclamée solennellement à Runymeade. C'est donc pour garantir le pouvoir religieux contre la tyrannie de l'Etat, et non pour l'assujettir aux rois et aux parlements, que les libertés de l'Eglise anglicane furent insérées dans la Grande Charte. La chose est tellement évidente, que les légistes ne se font pas faute de blâmer ces libertés, comme des concessions funestes qui amoindrissaient le pouvoir de la royauté. Un historien ultra-protestant, M. Fronde, dans une étude publiée il y a quelques années dans la *Nineteenth-Century*, s'est fait l'écho de ces plaintes : « Dans le texte même de la Grande Charte, dit-il, les libertés de l'Eglise sont garanties à peu près sous la même forme que Becket avait prétendu les définir ; les barons accordèrent leur secours au clergé dans cette mémorable occasion, en satisfaisant à leurs réclamations les plus extravagantes (?)..... Les laïques anglais furent obligés de courber la tête sous le joug que leur avait imposé notre crédule folie (?), jusqu'à ce que l'esprit de Henri II revécût enfin dans Henri VIII, et que ces iniquités séculaires fussent condamnées par le juste jugement de la Réforme. »

Ces aveux d'un auteur tel que Fronde, prouvent assez que l'article 1er de la Grande Charte, loin d'autoriser les usurpations du pouvoir royal au détriment des libertés de l'Eglise d'Angleterre et de la primauté du Pape, était la plus solide garantie de l'indépendance du pouvoir religieux contre les envahissements de l'Etat. On ne comprend donc pas la prétention des défenseurs de l'Eglise établie et des nouveautés introduites par la Réforme, de s'appuyer sur l'article 1er de la Grande Charte pour justifier la suprématie royale et parlementaire. Newman, dans ses dernières conférences de l'Oratoire de Londres, en 1850, démontra éloquemment la contradiction dans laquelle tombent les protestants en invoquant en leur faveur le susdit article.

Cf. touchant la Grande Charte, son histoire et son esprit, l'*Histoire d'Angleterre*, par le docteur Lingard, traduction française, par M. de Ronjoux, tome II, pp. 80 et suiv., et tome IV, p. 223. L'*Eglise et l'Etat en Angleterre depuis la conquête des Normands jusqu'à nos jours*, par M. Albert Du Boys, chap. v, pp. 299-321 *passim*.

Digitized by Google

man savait que ce sujet était particulièrement pénible pour ses frères séparés les plus attachés aux traditions chrétiennes, et que beaucoup de conversions seraient le résultat de la démonstration de l'état d'esclavage où la Réforme avait réduit l'Eglise d'Angleterre. Aussi, sans rien enlever à la vigueur de ses discours, il y mit une délicatesse exquise, afin que ses paroles servissent à ramener doucement les esprits à la vérité, et non à les en éloigner en les irritant.

Les conférences de Newman, imprimées et vendues par milliers d'exemplaires dans toutes les régions du Royaume-Uni, ébranlèrent dans bien des âmes cette confiance dans l'Eglise établie qui les empêchait d'aborder résolument le problème de l'unité de l'Eglise chrétienne (1). En présence de l'émotion croissante produite par un tel événement, les anglicans ne crurent pas pouvoir garder le silence. Ils se mêlèrent à la controverse et chacun parla selon les tendances du parti auquel il appartenait. Parmi ces nombreuses manifestations, deux surtout eurent un retentissement considérable par la situation de leurs auteurs et par la clarté de leurs déclarations. Le célèbre docteur Manning, plus tard cardinal-archevêque de Westminster, fut l'interprète de l'école puséiste, tandis que le doyen de Bristol, parent du premier ministre, lord Russel, parla au nom de l'Eglise officielle. Le docteur Manning repoussait hautement la suprématie de la Couronne en matières spirituelles, la bornant aux affaires et aux intérêts temporels de l'Eglise (2). Le doyen de Bristol, au contraire, déclarait formellement que l'Eglise anglicane était sujette de l'Etat et devait se

(1) Ces conférences furent plus tard traduites en français, et publiées sous le titre : *Conférences de l'Oratoire de Londres*, par le R. P. Jean-Henri Newman de l'Oratoire de Saint-Philippe.

(2) Voici le texte de la déclaration du docteur Manning : « Nous avons reconnu jusqu'ici et nous reconnaissons que la suprématie de la couronne dans les choses ecclésiastiques est purement et simplement un pouvoir civil sur les personnes et les choses dans les affaires temporelles, et dans les accidents temporels des choses spirituelles. Nous ne reconnaissons en conscience et nous ne pouvons pas reconnaître le pouvoir récemment exercé de juger en appel des questions spirituelles qui regardent les doctrines et la discipline, dont la solution est confiée par Jésus-Christ à l'Eglise seule. »

Digitized by Google

soumettre en tout au pouvoir civil, même dans les affaires spirituelles. Le théologien de l'Eglise officielle affirmait ensuite que le principe de l'anglicanisme devait être considéré comme absolument opposé à celui de l'Eglise romaine; et, allant plus loin, il avouait que ce principe n'avait pas encore reçu, en Angleterre, tous les développements qu'il comportait, et qui consistaient à faire du gouvernement civil l'arbitre et le maître de tout ce qui se rapportait à la religion.

Ces déclarations officielles, jointes à la protection accordée en haut lieu aux théories de Gorham, rendirent plus forte que jamais la situation du P. Newman. Ceux qui avaient des sentiments opposés aux prétentions du pouvoir civil tournaient leurs regards vers le prévôt de l'Oratoire de Birmingham. Pour ne pas trop allonger cette étude, je me bornerai à citer quelques noms des convertis appartenant à la classe dirigeante (1). Le 12 août 1850, sir Henry Worthington abjurait le protestantisme dans l'église de l'Oratoire de Londres. M. Marshal Bathurst, recteur du collège de Kibworth, renonçait à sa haute situation et à un revenu de vingt-cinq mille francs pour se faire catholique. Peu après, une dame de la plus haute aristocratie anglaise, la comtesse d'Arundel, fille de lord Lyons, alors ministre plénipotentiaire en Suisse et plus tard ambassadeur à Paris, embrassait à son tour la vraie foi. La comtesse d'Arundel était une amie de la première heure pour les fils de saint Philippe. Après son abjuration, elle devait leur rendre des services plus considérables encore. Mais parmi les conversions de laïques, celle qui fit sans comparaison le plus de bruit ce fut l'abjuration de lord Feilding, membre de la chambre des communes, fils aîné de lord Denbigh,

(1) Comme je l'ai remarqué plus haut, ces conversions ne furent pas le seul résultat de l'apostolat de Newman et de ses confrères. Bien d'autres abjurations, reçues par les différents ordres religieux et par le clergé séculier, furent provoquées par le zèle des oratoriens et par leur prédication. Il serait difficile d'en établir exactement le chiffre; mais le fait de l'influence de l'Oratoire sur un très grand nombre d'âmes, qui quittèrent l'anglicanisme pour embrasser notre foi, est incontestable.

Digitized by Google

un des plus nobles pairs du royaume et chef de deux célèbres sociétés ecclésiastiques d'Angleterre : l'*Union métropolitaine* et la *Société des affaires ecclésiastiques de Coventry*. Ardent partisan de l'anglicanisme, lord Feilding ne se contentait pas de dépenser de fortes sommes d'argent pour bâtir des églises (1) et pour les missions et œuvres

(1) La conversion de lord Feilding provoqua un conflit entre le noble lord et ses anciens coreligionnaires. Lord Feilding, étant encore protestant, avait commencé à bâtir une église anglicane à Pantasaph, dans le diocèse de Saint-Asaph. Il y avait déjà dépensé 250.000 francs au moment de sa conversion. La construction de cette église était l'offrande que lord et lady Feilding faisaient au Seigneur pour lui témoigner leur gratitude à l'occasion de leur mariage. Au lendemain de sa conversion au catholicisme, le généreux bienfaiteur ne crut pas pouvoir livrer au culte réformé l'église de Saint-Dewi ; mais il voulut qu'elle fût consacrée au culte catholique. L'évêque de Saint-Asaph protesta énergiquement contre cette résolution, rappelant à lord Feilding les engagements qu'il avait pris, disait-il, vis-à-vis des paroissiens de Witford pour la construction de l'église de Saint-Dewi. — Lord Feilding répondit au prélat anglican par une longue lettre datée de Downing, le 30 octobre 1850, dans laquelle, après lui avoir dit les motifs de sa résolution et avoir affirmé qu'il croirait commettre un péché contre Dieu en livrant ladite église au culte protestant, le noble lord faisait remarquer à l'évêque que, bâtissant un temple dans le seul but d'honorer et de remercier le Seigneur, il ne croyait pouvoir satisfaire à son vœu qu'en consacrant l'église de Pantasaph au culte catholique. Quant à l'accusation que lui adressait l'évêque, de ne pas tenir compte d'une promesse sacrée faite aux anglicans, lord Feilding lui faisait d'abord remarquer que l'intention, voire même l'annonce d'une chose, ne constitue pas, à proprement parler, une promesse. Puis il ajoutait, avec une courageuse loyauté : « Mais quand bien même mon intention devrait équivaloir à une promesse, je pourrais bien indiquer à Votre Grâce beaucoup de passages des saintes Ecritures d'où il résulte qu'il y a des promesses que l'on ne peut tenir sans péché. — Saint Paul, après sa conversion, ne se crut pas obligé d'observer la promesse faite à la synagogue d'employer toutes ses forces à écraser l'Eglise naissante de Damas. Pourquoi ? Parce qu'il avait fait cette promesse sans savoir ce qu'il faisait. — Certes, si toutes les promesses et toutes les obligations sont sacrées, quelles que soient les circonstances, vous pourriez difficilement justifier à vos propres yeux l'acte par lequel le roi Henri VIII changea la destination des cathédrales et des églises de ce pays, en leur en donnant une toute contraire à celle pour laquelle on les avait consacrées. — Car, si je suis obligé d'abandonner l'église de Saint-Dewi au culte protestant, l'Angleterre est obligée, en vertu du même principe, de rendre l'abbaye de Westminster et les autres temples chrétiens au culte catholique, pour lequel ils ont été

Digitized by Google

protestantes ; mais il combattait énergiquement le catholicisme. Sans doute, les armes qu'il employait étaient loyales, comme il convient à tout homme de bonne foi ; néanmoins il poussait si loin son aversion contre Rome que, peu de mois avant sa conversion, il attaquait vivement la papauté dans une assemblée anglicane, s'élevant avec éloquence contre toute idée de rétablir des rapports diplomatiques quelconques entre l'Angleterre et le Saint-Siège. Mais lord Feilding était sincèrement chrétien. La solution donnée par le Conseil privé de la reine au scandale d'Exeter lui ouvrit les yeux. Affligé de voir le triomphe de l'incroyance au sein de l'anglicanisme, il étudia sous un nouveau jour les questions religieuses, et les conférences du P. Newman achevèrent de former sa conviction. Le noble lord et sa femme, qui partageait sa résolution, durent lutter contre les obstacles de toute nature que leur famille opposait à l'accomplissement de leur vœu. Ils demeurèrent inébranlables et firent leur abjuration à Edimbourg, entre les mains du vicaire apostolique de cette ville, le 8 août 1850. — Dans une lettre adressée au *Times*, en réponse aux polémiques dont il était l'objet, lord Feilding déclarait formellement que le motif déterminant de son retour au catholicisme était l'évidente nécessité d'une autorité infaillible et vivante au sein du christianisme, autorité qu'il rencontrait dans l'Eglise catholique, après l'avoir cherchée en vain dans l'anglicanisme.

Si la conversion de lord Feilding produisit une grande

construits à l'origine. — Mon devoir est connu : je dois consacrer l'église que j'ai fait bâtir à mes frais, et qui est ma propriété, à l'enseignement de la vérité telle que Dieu l'a révélée à sa sainte Eglise catholique. »

La leçon était raide et la parfaite courtoisie de la forme en rehaussait singulièrement la portée. L'évêque de Saint-Asaph ne dut pas se féliciter de l'avoir provoquée, d'autant qu'en terminant sa lettre, lord Feilding lui faisait remarquer que s'il maintenait son droit quant à la destination de l'église de Saint-Dewi, il se faisait en même temps un devoir de rendre aux protestants les sommes que lady Emma Pennant l'avait chargé, en mourant, de consacrer à leurs œuvres. Cette conduite loyale fermait la bouche aux détracteurs de l'illustre converti.

Digitized by Google

impression en Angleterre, à cause de sa haute position sociale et politique, celle du Révérend Thomas Allies n'affligea pas moins les anglicans (1). Ami intime de Newman, Allies avait jusqu'alors refusé de le suivre dans l'Eglise romaine. C'était sur lui que Pusey s'était appuyé, après la conversion de Newman, pour réparer les pertes que son parti venait de subir. Allies avait aussi partagé la direction du mouvement ritualiste, et, d'accord avec Pusey, il luttait de tout son pouvoir contre le courant catholique dont la force croissante les effrayait. Il écrivit dans ce but un ouvrage intitulé : *l'Eglise d'Angleterre vengée du reproche de schisme*, où, malgré une foule d'erreurs, il donnait la preuve de son talent et de son savoir. L'affaire de Gorham l'éclaira tout à coup sur les conséquences logiques du protestantisme.

Acceptant la vérité avec une soumission parfaite, il renonça aussitôt à son bénéfice dont le revenu était de vingt-quatre mille francs ; mais avant de quitter son église de Launton, il voulut faire part lui-même à ses ouailles de la résolution qu'il venait de prendre. Il monta en chaire, et, après avoir expliqué les motifs de sa conversion et les sacrifices matériels qu'elle lui imposait, il supplia ses paroissiens de faire à leur tour à la vérité connue tous les sacrifices nécessaires et d'être prêts à échanger des richesses périssables contre la perle de grand prix de l'Evangile.

Newman eut la consolation de recevoir lui-même son ami dans le sein de l'Eglise romaine ; mais Allies ne se contenta pas d'une simple abjuration. Se souvenant du livre qu'il avait écrit pour justifier l'anglicanisme de toute accusation de schisme, il se fit un devoir de conscience de le réfuter lui-même. Ce nouveau travail est intitulé : *le*

(1) Le révérend Thomas Allies était un ancien fellow du collège de Wadham, à Oxford. Il fut plus tard chapelain de l'évêque de Londres et curé de Launton. Quelques-uns de ses écrits soulevèrent de violentes polémiques et l'évêque d'Oxford sembla un moment enclin à lui infliger la censure. Il était marié, mais sa femme, loin de s'opposer à son abjuration, méprisant les richesses et les honneurs dont ils jouissaient ensemble, l'encouragea à quitter l'anglicanisme et l'abjura avant son mari.

Digitized by Google

Siège de saint Pierre ; le roc de l'Eglise ; la source de la juridiction et le centre de l'unité (1). C'est une apologie admirable de la primauté du pape et une réfutation puissante des erreurs de l'anglicanisme.

Pendant que Newman travaillait avec tant d'ardeur et de succès, et qu'Allies s'imposait cette solennelle rétractation, Edouard Pusey demeurait ferme dans son idée de réformer l'Eglise officielle, en y introduisant les coutumes du catholicisme, mais sans renoncer au schisme d'Henri VIII. Fatigué des controverses qui ne lui avaient procuré que des déboires, en lui faisant perdre ses meilleurs collaborateurs, Pusey estima qu'il fallait fonder une œuvre capable d'attirer les regards des anglicans et de les amener à accepter ses idées. Profitant des largesses d'un bienfaiteur, il bâtit l'église du Saint-Sauveur à Leeds, et commença à la diriger selon ses principes. Il se choisit pour coopérateurs, des ministres d'une vie austère et d'une grande ferveur, et tous donnèrent un noble exemple à l'Eglise d'Angleterre, partageant leurs journées entre les offices liturgiques, de nombreuses pratiques de piété et les œuvres de charité, On les voyait s'employer avec zèle à l'instruction religieuse du peuple, assister les malades, défiant courageusement la mort pendant les épidémies, consoler les malheureux et secourir les pauvres. En un mot, Pusey et ses collègues s'efforçaient, autant qu'il leur était possible, d'imiter les catholiques et même de les devancer sur le terrain des bonnes œuvres et de la vertu.

C'est de cette époque aussi que date la grande transformation liturgique qui s'est peu à peu étendue à un grand nombre d'églises du Royaume-Uni. Jusqu'alors, le culte se pratiquait partout selon les prescriptions d'Elisabeth. Les ritualistes avaient vainement tenté quelques réformes afin

(1) Cet ouvrage fut traduit en italien et en français.
Le cardinal Capecelatro (*op. cit.*, p. 246) apprécie ainsi la valeur de ce livre : « Non seulement dans le royaume britannique, mais même en France et en Italie, il n'est pas facile de rencontrer aujourd'hui un autre ouvrage où le siège papal soit plus fortement défendu contre toute espèce d'erreurs. »

Digitized by Google

d'en diminuer la sécheresse et de le rapprocher du culte catholique. Les orthodoxes veillaient et empêchaient tout changement sérieux. Dans les temples appartenant à l'Eglise officielle, et où ils n'étaient pas chez eux, les ritualistes étaient obligés de se soumettre au bon plaisir de la hiérarchie, très hostile à la « superstition romaine ». Mais il en fut autrement dans les églises construites avec leurs propres ressources. Là, se sentant entièrement libres, ils introduisirent les rites du catholicisme sans se préoccuper des protestations violentes de l'Eglise officielle. L'ouverture de l'église de Saint-Barnabé, à Londres, fournit aux puséistes l'occasion de manifester leurs intentions touchant le culte extérieur. Les protestants y virent avec étonnement un riche autel surmonté d'une grande croix en bronze doré, entourée de fleurs et de candélabres, où brûlaient de grands cierges. Non loin de l'autel s'élevait le trône épiscopal surmonté du dais. Les offices s'y célébraient avec la plus grande solennité. Non seulement les pasteurs ritualistes disaient la messe, mais ils imitaient tous les rites du catholicisme, y compris les processions, les octaves, et en général toutes les pratiques flétries par l'anglicanisme. L'église elle-même fut consacrée solennellement avec toutes les cérémonies prescrites par le rituel romain.

Un tel événement provoqua les plus violentes protestations. La vue du confessionnal avait le don d'exaspérer surtout les anglicans. Mais l'Église officielle n'avait aucun pouvoir pour empêcher ces nouveautés, ni aucun droit d'intervenir dans des temples qui ne lui appartenaient pas. Peu à peu, le mouvement ritualiste se développa même en dehors du parti qui reconnaissait officiellement Pusey pour chef, et aujourd'hui les rites proscrits tendent de plus en plus à s'introduire dans les principaux temples de l'anglicanisme (1).

(1) Malgré les protestations des évangéliques, on voit aujourd'hui, dans la grande église de Saint-Paul de Londres, des images semblables à celles qui surmontent nos autels. Le procès récemment intenté à l'évêque anglican de Lincoln, à cause des rites, et notamment de la messe qu'il faisait célébrer dans sa cathédrale, est une

Digitized by Google

Malgré le zèle qu'ils montraient pour le culte du Seigneur et pour les œuvres et pratiques chrétiennes, Pusey et ses amis n'atteignirent pas le but qu'ils se proposaient. Ils cherchaient, en effet, la solution du problème religieux dans un moyen terme condamné par la logique la plus élémentaire. Ils voulaient introduire le catholicisme en Angleterre sans se soumettre au Pape. Leurs efforts n'aboutirent qu'à accroître considérablement le nombre des conversions. Plus les ritualistes étaient bons et pieux, et plus ils se rapprochaient du catholicisme. Leurs prêtres étaient les premiers à leur en donner l'exemple. Il ne se passait pas de mois sans que quelques-uns de leurs pasteurs abjurassent l'anglicanisme. En un seul jour, le 2 avril 1851, Newman eut la consolation d'en recevoir quatre dans l'Église romaine. C'était le fruit de la vie profondément chrétienne qu'ils menaient sous la direction de Pusey. Aussi, loin de déplorer l'ardeur, d'ailleurs sincère, que celui-ci apportait dans sa lutte contre le catholicisme, dont il imitait, pour mieux le combattre, les pratiques et les vertus, Newmann s'en réjouissait, car il savait par expérience que ces tentatives tournaient en faveur de la vraie foi.

Cependant le Pape n'était pas insensible aux succès des Oratoriens d'Angleterre. Afin de donner à leurs chefs un témoignage solennel de sa satisfaction, Pie IX nomma Newman et Faber docteurs en théologie. Le bref qui notifiait aux deux illustres convertis cette faveur insigne du chef de l'Église, rendait l'hommage le plus ample à la pureté de la foi et à la profondeur du savoir du prévôt de l'Oratoire de Birmingham et à son collègue de Londres (1).

preuve des progrès du ritualisme en Angleterre. L'évêque de Lincoln ne copiait pas tout à fait les cérémonies catholiques, mais il en avait adopté un grand nombre. Les tribunaux ecclésiastiques n'osant pas proscrire absolument ses nouveautés, par crainte de froisser les fidèles, ont adopté un moyen terme. Mais l'évêque semble résolu à ne pas changer de conduite, et il est probable que, s'il persévère, il triomphera complètement de ses adversaires. Le Parlement ne semblant pas aujourd'hui disposé à le traiter comme il traita jadis le docteur Philpotts, l'évêque de Lincoln n'a pas à redouter les mesures qui frappèrent, en 1850, l'évêque d'Exeter.

(1) Pour donner une idée de l'humilité de Newman, il me suffira

Digitized by Google

Les deux vaillants apôtres se réjouirent en voyant le chef de l'Eglise encourager leurs travaux, et s'apprêtèrent à affronter courageusement les luttes qui se préparaient. Les triomphes du catholicisme avaient exaspéré les protestants de la Basse-Eglise et les sectes dissidentes qui excitaient la populace contre nos coreligionnaires, et déjà l'on pouvait prévoir l'orage qui allait éclater après le rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre.

de citer un fait que je tire de l'ouvrage du P. Capecelatro : *Newman e la religione cattolica in Inghilterra*, etc., pp. 249-250 (*en note*). Parlant du bref par lequel Pie IX conférait aux PP. Newman et Faber le titre de docteurs, le cardinal Capecelatro dit : « Nous avons fait tout ce qui était possible pour obtenir une copie du bref par lequel Newman et Faber furent déclarés docteurs par le Saint-Siège. Quant à ce qui concerne Newman, le P. Saint-John nous écrit : « Il m'est impossible de vous envoyer une copie du bref concernant « le doctorat du P. Newman, vu qu'il ne permettra jamais que l'on « imprime de son vivant un tel document, selon l'exemple du « P. Baronius. Il faut donc que vous vous contentiez du fait que le « P. Newman l'ait reçu, ce que je puis certifier, m'étant trouvé « présent alors que ledit bref fut lu par l'évêque du diocèse, dans la « vieille chapelle de l'Oratoire, à Alcester-Sbiel, à Birmingham. »

Comte Joseph GRABINSKI.

(A suivre.)

Digitized by Google

NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

AU THEATRE

Edmond Haraucourt, *La Passion, mystère en deux chants et six parties* (lu, pour la première fois, le jour du Vendredi saint, 4 avril 1890, au concert Lamoureux, dans la salle du cirque d'hiver, à Paris) ; Paris, Charpentier, 1890, 115 p. — Maurice Bouchor, *Noël ou le mystère de la Nativité, en quatre tableaux* (représenté, pour la première fois, le 25 novembre 1890, au petit théâtre des Marionnettes), imprimé dans le recueil de l'auteur *Trois mystères ;* Paris, Kolb [1892], p. 105-90. — Charles Grandmougin, *Le Christ, drame sacré en cinq tableaux* (représenté, pour la première fois, au théâtre moderne, le 12 mars 1892); Paris, Rouam, 1892, 69 p. — Joseph Fabre, *Jésus, mystère en cinq actes, avec prologue et épilogue ;* Paris, Ollendorff [1892], 108 p. — Armand Sylvestre et Eugène Morand, *Les drames sacrés, poème dramatique en un prologue et dix tableaux, en vers, avec musique de Ch. Gounod* (représentés, pour la première fois, au théâtre du Vaudeville, le 15 mars 1893); Paris, Kolb [1893], 99 p.

I

Qu'on le veuille, qu'on ne le veuille pas, nous assistons, en France, à « un réveil de l'idée religieuse » (1). Les systèmes divers qui se vantaient de la détruire, positivisme, matérialisme, naturalisme, morale indépendante, ont abouti à la banqueroute ou perdu de leur prestige « par suite des démentis ou partiels ou complets qu'ils ont reçus de la science mieux informée, et surtout par suite de leur

(1) Voir le beau livre de Mgr Baunard, qui porte précisément ce titre : *Espérance. Un réveil de l'idée religieuse ;* Paris, 1892, v-225 p.

Digitized by Google

insuffisance reconnue à satisfaire les âmes, à fonder l'ordre moral et à donner le bonheur » (1). D'autre part, « les intelligences trompées, les cœurs inassouvis, les consciences désemparées ont cherché à s'orienter vers une religion quelconque. De là, dans la littérature même la plus hétérodoxe, des appels inattendus vers Dieu, la foi, l'Evangile, le christianisme, l'Eglise catholique elle-même, toutes choses plus ou moins comprises, parfois même fort travesties, mais invoquées comme les éléments primordiaux d'une renaissance promise au siècle qui va s'ouvrir » (2).

Le théâtre n'est pas demeuré étranger à ce mouvement. Nous l'avons vu admettre des *mystères* et des *drames sacrés* inspirés de la Bible. Ce que valent les plus importantes de ces œuvres, c'est là une question qui sera examinée tout à l'heure. Mais le simple fait qu'elles aient été représentées à brefs intervalles est significatif : Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est pas banni de la pensée contemporaine puisque auteurs et public, si profanes soient-ils, aiment à fixer leurs regards sur sa douce figure.

Evangile et théâtre ! Ces deux mots peuvent-ils s'allier ? L'un n'exclut-il pas l'autre ? Transporter l'Evangile au théâtre n'est-ce pas une entreprise téméraire, sacrilège ?

La réponse dépend de la manière dont le théâtre est entendu.

Au moyen âge, l'Eglise eut l'initiative de ces représentations qui rendaient, en quelque sorte, palpables à la multitude frissonnante le ciel, l'enfer, les miracles, la mort du Christ. Dans l'idée de l'Eglise, le théâtre était une école de religion. De nos jours, le *Mystère de la Passion* attire à

(1) Dans son retentissant discours au banquet annuel de l'Association des étudiants de Paris, M. Zola lui-même avoue ne point nier « cette crise que nous traversons, cette lassitude » qui gagne les esprits en voyant avorter les belles promesses de « la science ». Il ajoute pour son compte : « La science a-t-elle promis le bonheur ? Je ne le crois pas. Elle a promis la vérité. La question est de savoir si l'on fera jamais du bonheur avec la vérité ». Tout le monde ne se résignera pas à être frustré du bonheur aussi allègrement que lui. — Le discours de M. Zola se lit dans *Le Figaro* du 19 mai 1893.

(2) Baunard, *op. cit.*, p. III.

Digitized by Google

Ober-Ammergau des foules énormes, sans que la piété des fidèles et le respect dû aux choses saintes aient à en souffrir (1). On ne saurait donc *a priori* écarter du théâtre les sujet chrétiens.

Un des dramaturges qui ont emprunté à l'Evangile le thème de leurs pièces, M. Armand Sylvestre, se réclame de Fra Angelico, c'est-à-dire de l'artiste qui a retracé la physionomie de Jésus avec une délicatesse de touche et une suavité d'inspiration uniques. Il Beato est, en effet, un modèle à suivre. Les lignes suivantes, que lui consacre Vasari, constituent un programme admirable pour les poètes qui se proposent de raconter par la plume, comme le moine de Fiesole par le pinceau,

> L'histoire de Celui que le monde révère,
> De l'étoile du mage aux foudres du Calvaire (2),

— un programme aussi pour les acteurs chargés des rôles écrasants des apôtres, de Madeleine, des anges, de Marie, de Jésus.

Fra Angelico, dit Vasari (3), « fut un homme simple et

(1) Voir *Le mystère de la Passion représenté dans les montagnes de la Bavière à Ober-Ammergau*, traduit par Mme E. Paris; Paris, 1891, XL-204 p. — En France, le mystère de la Passion a été représenté, cette année même, avec art et piété, dans plusieurs villes, notamment à Bourges et à Conques (Aveyron). Le texte qui a servi à Conques sera bientôt imprimé. Déjà on possède : 1° *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mystère en trois actes, dix-neuf tableaux et chants à une ou plusieurs voix* (représenté à Saint-Amand), par M. l'abbé J. Pailler, Saint-Amand, 1890, 32 p.; 2° *La Passion de N.-S. J.-C., drame-mystère en cinq actes et vingt tableaux* (représenté à Angers), par M. l'abbé Henri Fournier, Tours, 1890, 102 p. de texte, 8 p. de musique; 3° *La Passion de N.-S. J.-C., grand drame-mystère en douze tableaux*, par M. l'abbé Bournichon, Saint-Amand, 1891, 112 p. de texte, 15 p. de musique; 4° *Devant la Croix, scène dialoguée mêlée de chants sur la Passion de N.-S. J.-C.* (pour enfants), par M. l'abbe Elie Barin, Paris, 1893, 24 p.

(2) A. Sylvestre et E. Morand, *Drames sacrés*, p. 4.

(3) Vasari, *Vite dei più eccelenti pittori, scultori e architetti*, dans *Le opere*, Firenze, 1832-1838, parte Ia, p. 301. Sauf deux mots, la traduction est celle de M. Georges Lafenestre, dans *La peinture italienne*, t. I, Paris [1885], p. 146-7. — La chronique du couvent de San Domenico de Fiesole dit plus brièvement, en enregistrant la mort

Digitized by Google

très saint dans ses mœurs... *Il ne voulut jamais travailler que pour les saints.* Il put être riche et ne s'en soucia pas, disant que la vraie richesse est de se contenter de peu. Il put commander et ne le désira pas, disant qu'il y a moins de peines et de risques à obéir... Très humain, très sobre, très chaste, il se délia des lacs du monde, répétant maintes fois : « Qui exerce l'art a besoin de vivre sans soucis ; *qui travaille pour le Christ doit toujours se tenir avec le Christ* ». On ne le vit jamais en colère parmi les frères, ce qui est une grande chose, et pour moi presque incroyable. C'est par un sourire tout simplement qu'il réprimandait ses amis... Bref, on ne louera jamais assez ce père, soit dans ses actes et paroles, pour leur humilité et modestie, *soit dans toutes ses peintures, pour leur sincérité et dévotion, car les saints qu'il peignit ont plus l'air et le semblant de saints que ceux d'aucun autre.* Il avait pour usage de ne retoucher ni rajuster aucune de ses peintures, mais de les laisser telles qu'elles étaient venues du premier coup, croyant que ce fut la volonté de Dieu. Aucuns disent qu'*il ne mit jamais la main au pinceau sans avoir fait oraison. Il ne fit jamais un crucifix qu'il ne baignât ses joues de larmes.* On reconnaît dans les visages et les attitudes de ses personnages la bonté de cette âme si grande et si sincère dans sa foi ».

Chi fa cose di Cristo con Cristo deve star sempre. Nous constaterons, hélas ! au fur et à mesure qu'ils défileront devant nous, combien peu les drames sacrés mo-

de Fra Angelico : *Hic fuit præcipuus pictor, et, sicut ipse erat devotus in corde, ita et figuras pingebat devotione plenas*, ap. P. Vincenzo Marchese, *Memorie dei più insigni pittori, scultori et architetti domenicani*, t, I, 4ª ed., Bologna, 1878, p. 563. — Tous les amis des beaux vers liront avec plaisir *Fra Angelico, poème lyrique*, par le P. Fougeray, S. J., en particulier les pages 20-3, où Fra Angelico expose sa théorie esthétique. En voici un court passage :

> Quand mon feu m'abandonne ou que l'ennui me gagne,
> Je viens poser ma tête au pied du crucifix.
> Tout ce qui fait écho dans les âmes d'élite,
> Tout ce qui vient de haut et tout ce qui palpite,
> Tout ce qui vibre enfin, tout ce qui pense est là.

Ce poème a été réimprimé dans les *Œuvres choisies* du R. P. J.-B. Fougeray, recueillies par le R. P. Delaporte, S. J. Paris, 1892, in-8.

Digitized by Google

dernes ressemblent aux peintures du Beato, dans quel fâcheux esprit, sciemment ou inconsciemment (1), ils sont exécutés, et nous regretterons que leurs auteurs ne se soient pas « tenus » davantage « avec le Christ ».

Quant aux acteurs, le plus sûr est de s'en rapporter au témoignage d'écrivains qui les connaissent, et que nul ne taxera de mysticisme intempérant. M. Jules Lemaître déclare qu'il éprouve des « scrupules..... tenaces », une vraie « gêne », à voir l'Evangile « mis en vers parnassiens et livré aux bouches d'interprètes éminemment profanes » (2). « Les plus habiles des comédiens, écrit à son tour M. André Hallays (3), sont pitoyables dans la comédie sacrée : les louables efforts qu'ils font pour acquérir la solennité convenable accusent encore le ridicule du spectacle. Ils ne savent et ne sauront jamais porter ces masques-là. » Et M. Hallays relève vivement l'« indécence » de ces « parodies » qui révoltent les « honnêtes gens même de peu de foi..... Nous ne pourrons triompher, ajoute-t-il, du malaise qui nous saisit lorsque, sur un théâtre, des comédiens viennent, avec des gestes convenus et des intonations apprises, se livrer à ces mascarades évangéliques ». Enfin

(1) Suspecter la sincérité d'un écrivain est chose grave, mais voilà que M. François Coppée écrit dans *Le Journal*, n° du 23 mars 1893 : « Les auteurs des nouveaux drames sacrés me font l'effet de gens fort avisés qui, constatant que le mysticisme est à la mode, ont pensé avec raison que le théâtre leur offrait le meilleur moyen de flatter ce caprice du public. Je n'ai pas vu jouer leurs ouvrages ; mais j'en ai lu quelques-uns et de tous je connais des fragments. Il y a du talent, soit. Mais *ce qui d'abord saute aux yeux, c'est le manque de sincérité.* L'Evangile n'a été, pour ces habiles rimeurs, qu'un canevas, qu'une « matière » à mettre en alexandrins ».

(2) Dans le *Journal des Débats* (edition rose), n° du 19 mars 1893. — Dans un article du *Figaro*, n° du 11 juin 1893, qui a servi de préface au 18e volume des *Annales du théâtre et de la musique*, par MM. Edouard Noël et Edmond Stoullig, et qui est intitulé : *Le mysticisme au théâtre*, M. Jules Lemaître écrit : « Je ne parlerai point de certaines entreprises qui me déplaisent et que je réprouve, de ces *Passions*... où nous avons eu le chagrin de voir de « jeunes premiers » faire des effets de torse dans le rôle du Christ, et d'entendre roucouler et vibrer, selon les rites du Conservatoire, des cabotines pâmées qui représentaient sainte Marie-Madeleine ou la mère de Jésus ».

(3) *Ibid.*, même n°.

Digitized by Google

M. François Coppée avoue n'avoir entendu aucun « de ces mystères au goût du jour, qu'on nous donne, depuis quelques années, dans les environs de la semaine sainte..... Traitez-moi de clérical, de calotin, de jésuite. Mais je sens qu'il me serait très désagréable de reconnaître en Jésus-Christ un *m'as-tu vu?* quelconque, qui, tout à l'heure, au café, devant les apéritifs, parlait prétentieusement de ses moyens et de son physique; et j'aurais un véritable dégoût à retrouver sous les voiles de la Vierge Marie, une demoiselle..... » (1). Autant vaut ne pas achever la phrase.

Ni du côté des auteurs ni du côté des acteurs (2) le théâtre contemporain ne réalise les conditions sans lesquelles il est malséant de lui livrer l'Evangile. Ajoutez que le théâtre, tel que les mœurs l'ont fait, « il n'y a pas à dire le contraire..., garde un fond d'impureté ».

Puis, n'oublions pas le public. « Qu'un de ces drames tombe à plat, fasse « four ».... Voyez d'ici « l'acte du Calvaire sifflé », et l'acteur qui représente Jésus « accablé de pommes cuites » (3)!

Non, l'Evangile et le théâtre d'aujourd'hui ne sont pas conciliables. Et les catholiques ont le devoir de proscrire ces exhibitions pseudo-religieuses, qui déjà pullulent et tendent à se multiplier encore (4).

(1) Coppée, *loc. cit.*

(2) Pour le *Noël* de M. Bouchor, l'objection qui vient du côté des acteurs est atténuée : ce mystère a été joué par des petites poupées mues habilement, tandis que des acteurs invisibles débitaient les paroles. M. Bouchor a expliqué cette ingénieuse mise en scène dans une conférence publiée par la *Revue bleue*, n° du 28 juin 1890, t. XLV, p. 802-8.

(3) Coppée, *loc. cit.*

(4) Pour des raisons du même genre, il serait désirable que nos églises ne s'ouvrissent pas à des artistes profanes, trop souvent appelés dans le but de donner plus d'éclat aux cérémonies religieuses.

Digitized by Google

II

La Passion de M. Haraucourt est le premier en date des mystères nouveaux. Littérairement, c'est peut-être le meilleur ; mais le sens chrétien y manque. Si l'auteur semblait apte, de par ses traditions de famille (1), à raconter la tragédie du Calvaire (2), divers ouvrages signés de son nom témoignent de tendances inquiétantes chez un écrivain qui ose reproduire la divine figure du Crucifié. Ces craintes, la *Passion* prouve qu'elles ne sont pas illusoires.

« Il n'appartient qu'à Dieu de nous parler de ses grandeurs, a dit Bossuet (3) ; il n'appartient qu'à Dieu de nous parler aussi de ses bassesses ». M. Haraucourt a voulu compléter la parole de Dieu. Ecrire en marge de l'Evangile est une tentative périlleuse qui ne l'a pas effrayé, et le malheur est que, trop souvent, sa glose ne s'harmonise guère avec le texte, et ses amplifications marginales sont des contre-sens.

Qu'il ait bouleversé la chronologie et transformé à sa guise certains détails évangéliques — par exemple, que Madeleine répande sur les pieds du Seigneur le parfum précieux au commencement du repas où sera instituée l'Eucharistie ; que Judas ne sorte pas du cénacle aussitôt

(1) On lit dans *La croix du dimanche*, n° du 2 avril 1893 : « La famille Biet se composait de neuf enfants : six garçons, trois filles, et tous, sauf une fille, entrent dans les ordres [religieux]. Ils partent aux missions ; deux meurent martyrs, cinq autres tour à tour succombent à leur tâche. Les deux survivants sont Mgr Biet, qui revient du Thibet, après 28 ans d'épiscopat, blessé par les coups de rotin qu'il a reçus pour sa foi, et Mme Haraucourt, mère du poète Edmond Haraucourt, auteur de la *Passion* représentée en ce moment au Châtelet ».

(2) *La tragédie du Calvaire* (Paris, 1893, VIII-304 p.), tel est le titre d'un ouvrage récent de M. l'abbé Henry Bolo, dont la lecture fera les délices des chrétiens.

(3) C'est la première phrase du premier sermon pour le Vendredi saint, *Œuvres*, éd. Guyot, t. VIII, Lyon, 1849, p. 708.

Digitized by Google

après avoir reçu du Christ le morceau de pain, *cum accepisset buccellam ;* que le cénacle soit placé à Béthanie, dans la maison de Lazare, etc. —, ces libertés regrettables, dont la raison d'être échappe, ont le tort de dérouter l'esprit : mais, au besoin, on les passerait à l'auteur, car elles n'altèrent pas substantiellement l'Evangile. Pourquoi faut-il que M. Haraucourt défigure les personnages du Livre sacré, au point de les rendre méconnaissables?

Le Jésus qu'il présente à nos regards ne ressemble point à celui de l'histoire.

Ayant chassé les vendeurs du temple, le Christ s'agenouille et prie de la sorte :

> Seigneur, ai-je aussi profané le saint lieu,
> En portant ma colère au seuil de ta demeure ?
> Pardonne-moi.

Comme cela sonne faux ! Il n'est donc pas Dieu, puisqu'il a peur d'avoir offensé la Divinité, et qu'il sollicite son pardon.

Suivons-le au jardin des Oliviers. M. Haraucourt met sur les lèvres de Jésus les paroles suivantes :

> Rien ne m'est plus....
> Je ne peux plus : mon cœur défaille dans l'effroi,
> Et ma divinité se retire de moi....
> A deux genoux, Esprit tout puissant, je t'implore....
> Si mon œuvre te plaît et si ma tâche est bonne,
> Laisse-moi souffrir seul....

Et, au Calvaire, alors que la vue du divin Crucifié rappelle le serpent d'airain, et que le chœur des femmes s'écrie :

> Le serpent d'Aaron (1) guérissait des morsures,

(1) Est-il besoin d'observer que le serpent d'airain ne peut être appelé le serpent d'*Aaron*, pour la bonne raison qu'Aaron était mort quand Moïse érigea le serpent d'airain, dont la vue guérissait les blessures ? Cf. *Numer.*, cap. xx, vers. 28-9, et cap. xxi, vers. 8-9.

Digitized by Google

Jésus se demande :

> Guérir, c'est guérir l'âme.... Ai-je su les guérir?

Ainsi l'Homme-Dieu est rapetissé aux proportions de l'homme ordinaire ; il souffre des mêmes doutes que l'homme moderne : au Jésus de l'Evangile M. Haraucourt substitue le Jésus de Renan.

La sainte Vierge n'est pas mieux comprise.

On sait que l'Evangile rapporte à peine quelques courtes paroles de Marie. Je n'ai point mission de parler, lui fait dire M. Haraucourt,

> Je suis près de mon Fils pour entendre, et j'écoute.

Telle est la note juste ; le rôle de la mère de Jésus doit être ici non moins discret que dans la narration évangélique. Or, notre auteur lui prête des discours interminables et, çà et là, choquants.

Il est mon Fils, dit-elle,

> Qu'on me permet d'aimer, qu'on m'interdit de plaindre...
> Et, s'il meurt, je n'ai pas le droit d'en être triste.

Quelle inexactitude ! Dieu ne défend point les larmes : Marie put être, sans désobéir à Dieu, et fut, en réalité, la plus dolente des mères.

Elle en fut aussi la plus résignée, et, comme s'exprime Bossuet (1), « elle n'est pas moins soumise qu'elle est affligée ». M. Haraucourt ne soupçonne rien de la Compassion de la Vierge parallèle à la Passion de Jésus (2), de cette

(1) Bossuet, premier sermon pour le vendredi de la semaine de la Passion, sur la Compassion de la sainte Vierge, *Œuvres*, éd. cit., t. VIII, p. 541.

(2) L'auteur de la *Passion* d'Ober-Ammergau, au contraire, a parfaitement compris le rôle de la Vierge. Voici une belle scène entre Jésus et sa mère. Le Christ annonce que « son heure est venue ». *Marie :* « O saint vieillard Siméon ! C'est maintenant que va s'accomplir ce que vous m'avez prédit : « Un glaive de douleur perce votre âme », disiez-vous ! — *Jesus.* Mère ! La volonté du

Digitized by Google

fusion totale de deux vies, de cette double existence faite des mêmes douleurs et des mêmes amours, de cet ensemble de conduite et de sentiments qui ont valu à Marie le titre de corédemptrice du monde (1). Pour lui, la sainte Vierge est une femme *comme les autres*.

Viens, dit-elle à Jésus après l'agonie, fuis, on te cherche :

Je rêvais d'être forte et voulais. Mais vois-tu ?
C'est trop...
Dieu ne peut pas vouloir la mort d'un innocent,
Dieu ne peut pas vouloir la douleur d'une mère.

A quoi Jésus répond avec dureté :

Vous n'avez plus de Fils, ô mère trop humaine !

Et la sainte Vierge de reprendre :

Expier ! Toi, si doux, mon Jésus, toi, si bon !...
Je ne suis qu'une femme, et je ne comprends pas
Qu'un seul puisse expier tous les crimes ensemble.

Père vous a toujours été sacrée. — *Marie.* Elle me le sera toujours. Je suis la servante du Seigneur. Mais il est une grâce, mon Fils, que je voulais vous demander. — *Jésus.* Que souhaitez-vous, ma mère ? — *Marie.* C'est de livrer avec vous l'ardent combat de votre Passion, c'est d'aller à la mort avec vous. Non, rien ne me séparera de vous, rien, pas même la mort. — *Jean.* Quel amour ! — *Jésus.* Oui, mère bien-aimée, vous souffrirez avec moi, vous livrerez avec moi les combats de l'agonie, et vous partagerez ensuite ma victoire. Soyez donc consolée. — *Marie.* Mon Dieu, soutenez mon courage. — *Les saintes femmes.* Mère affligée, nous pleurons avec vous », *Le mystère de la Passion*, trad. cit., p. 33-4. — Dans un livre, où il y a certes beaucoup à redire, Victor Hugo parle comme il convient de la Vierge :

Elle pleure et médite ; on voit sur son visage
L'âpre acceptation du sacrifice noir ;
On dirait la statue en larmes du devoir ;
Le cœur tremblant s'appuie en elle à l'âme forte,

La fin de Satan, Paris, 1888, p. 169.

(1) Le P. Faber précise et développe à merveille la thèse de la corédemption de Marie, dans *Le pied de la croix*, 12e éd., Paris, 1885, pp. 445-60.

Digitized by Google

Et, s'adressant à Dieu :

> Dites-lui
> Qu'on croit vous obéir parfois et que l'on erre,
> Et qu'il faut obéir à sa mère, à sa mère.

Cela étant, on ne sera point surpris que, Jésus mort, elle s'affaisse au pied de la croix. Il est, en effet, inadmissible qu'elle se tienne debout (1), dès lors qu'elle n'a pas conscience de la mission de son Fils et qu'elle ne s'associe pas au vouloir de l'Homme-Dieu.

« Si j'étais prêtre catholique, a dit M. Jules Lemaître (2), un de mes chagrins serait de voir ce que les artistes et les littérateurs ont fait de l'histoire de Jésus et de Madeleine ». Cet épisode « très simple, très touchant et très pur » de l'Evangile a été pour eux un prétexte à broderies étranges, à caprices qui répugnent. M. Haraucourt n'échappe pas à la contagion générale (3). La scène entre le Sauveur des hommes, qui se déclare prêt à mourir, et Madeleine, qui le conjure de vivre, blesse toute convenance. A défaut des derniers vers qu'il ne sied pas de transcrire, le fragment qui suit justifiera le blâme le plus sévère. Madeleine parle·

> Lorsque tu dois venir, le cœur de Madeleine
> Déborde de bonheur comme une amphore pleine,
> Et je pleure vers toi sans même en rien savoir :
> A force de t'aimer, à force de te voir,
> Mes sens sont éblouis de toi, mes larmes coulent,
> Je meurs, mais ce mourir c'est naître, et mes pieds foulent
> Des mondes de lumière et des astres d'amour.

Partout ailleurs, ce madrigal serait détestable ; ici, il frise l'impiété.

(1) *Stabat mater dolorosa juxta crucem*, chante l'Eglise, et saint Jean dit : *Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus et...*, c. XIX, v. 25.

(2) Jules Lemaître, *Impressions de théâtre*, t. IV, 4e édit., Paris, 1890, p. 313.

(3) L'admirable *Sainte Marie-Madeleine*, de Lacordaire (4e éd., Paris, 1877, 270 p.), et les beaux vers de Victor de Laprade dans ses *Poèmes évangeliques* (XIV, *Les parfums de Madeleine*, édition Lemerre, p. 176-91), sont d'heureuses exceptions.

Digitized by Google

Lazare se montre à peine dans le mystère de M. Haraucourt. Troublé par la frayeur de l'autre monde, Judas, qui médite la trahison, lui demande ce qu'il a vu chez les morts. L'idée est assez heureuse, mais très mal exploitée. « Dieu, sais-tu ce qu'il est » ? interroge l'apôtre. Et Lazare lui fait cette réponse qui stupéfie :

Plaignez Dieu, car vos cœurs sont tachés;
Dieu souffre par son œuvre alors que vous péchez,
Il souffre par lui-même à force de trop vivre...
Plaignez Dieu ! vous plaindrez la souffrance éternelle.

Judas continue :

Lazare, et les damnés ?

Lazare.

Regarde ma prunelle
Et l'éblouissement de mes yeux qui sont morts :
Je n'examine plus. Je ne vois plus. Je dors.

Comprenne qui pourra !

Puisque Judas est nommé, il ne sera pas inutile d'observer combien M. Haraucourt modifie les circonstances qui précèdent la pendaison du traître. Judas se fraye un passage à travers la foule qui demande à Pilate la condamnation du Christ. Il maudit son crime, et jette au peuple ces mots lugubres :

Plus d'espoir, plus de paix, plus de salut !

Jésus, faiblement.

Peut-être.

Judas.

Il a daigné me voir... Mon Maître, mon bon Maître,
Oh ! parle, et que j'entende encor ta sainte voix !

Jésus, lui tendant les bras.

Judas, viens m'embrasser pour la seconde fois.

Judas hésite, puis court dans les bras de Jésus; il

Digitized by Google

s'écarte, et voit ses propres vêtements couverts de taches rouges.

Judas.

Oh ! comme ils t'ont fait mal, Seigneur... et par ma faute!

Ce n'est pas tout. M. Haraucourt représente Judas survenant au Calvaire à la suite du Sauveur, et disant à voix basse :

Oh ! baiser tes blessures !

Eh bien ! si les choses s'étaient passées de la sorte, si Judas avait eu de pareils sentiments, le misérable était sauvé. Le repentir remplaçait le désespoir, et, fort du pardon de son Dieu, de ce Dieu qui était « un pardon vivant » (1), Judas expiait et aimait comme saint Pierre.

Donc, la *Passion* de M. Haraucourt déforme l'Evangile.

Comme œuvre littéraire, elle est fort inégale. Les beaux vers n'y sont point rares; les vers médiocres n'y manquent pas, et on peut lui reprocher beaucoup de délayage, beaucoup de chevilles, beaucoup de termes impropres, beaucoup de vague et beaucoup de « charabia hugolesque » (2).

Qu'ils sont bizarres, par exemple, et nébuleux les titres des six parties du mystère : *l'idée, l'amour, la peine, le nombre, la justice, l'œuvre !* Et qui dira pourquoi le premier chant est intitulé : *Le Fils de l'homme*, et le second : *Les fils des hommes?*

Voyez encore l'usage abusif du mot *rêve.*

Le peuple qui se tait rêve plus qu'on ne pense.

Puis il est question de Dieu, lequel

Soutient l'exilé qui marche dans son rêve.

(1) Victor Hugo, dans *La fin de Satan*, p. 107 :

Il disait : sois mon frère ! à l'esclave qu'on vend :
Et, tranquille, il passait comme un pardon vivant.

(2) Le mot est de M. Jules Lemaitre, parlant de M. Armand Sylvestre, que nous retrouverons tout à l'heure : cf. *Journal des Débats* (édition rose), n° du 19 mars 1893.

Digitized by Google

Le Christ interpelle les pharisiens :

Majestueux bourreaux du rêve, fiers bandits.

Madeleine demande à Marthe si elle a accompli sa tâche; Marthe répond :

Il faut bien, quand tu rêves.

Et Madeleine réplique :

Ne rien faire et rêver, c'est le seul vrai travail.

De Madeleine encore :

Je voudrais trépasser pour survivre en mon rêve.

Jésus dit, à la vue des apôtres endormis :

Graves et doux passants dont j'ai fait des prophètes,
Demain vous n'aurez plus d'asile pour vos têtes...
Seuls dans l'exil du rêve...

Et, quand les apôtres se sauvent au jardin des Oliviers :

C'est l'heure où tout s'achève,
Car les amis sont là pour la gloire du rêve,
Mais, lorsqu'il faut payer le rêve, ils sont partis.

A Pierre qui frappe Malchus :

Sache être un juge triste et jamais un bourreau (1).
Vous marcherez au nom du rêve et de l'idée.

Pilate aux Juifs :

Vous décrétez la mort au nom d'un Dieu clément.
Dès qu'un rêveur est mort d'un rêve on recommence.

(1) M. Haraucourt ne se tient pas en garde contre ces vers durs. En voici un autre exemple :

Si ton cœur est sincère,
Pèse ce que je donne et juge qui je suis.

Digitized by Google

De Joseph d'Arimathie :

Je connais Jésus et le saint rêve (1).

Les vers de M. Haraucourt sont trop fleuris, et contrastent à l'excès avec la simplicité évangélique. Ouvrez saint Luc, et vous lirez (2) : « Avant que le coq chante, tu me renieras trois fois ». Notre poète traduit :

Viens voir,
Pierre, les monts rosés frémir dans l'or du soir.
Une ombre violette endort les vallons calmes.

Pierre.

Je vois.

Jésus.

Avant que l'aube ait réveillé les palmes,
Et qu'un autre soleil monte sur l'horizon,
Tu m'auras renié trois fois.

C'est joli, mais *non erat his locus*.

M. Haraucourt prodigue les tirades, qui sont parfois bien tournées, et presque toujours hors de saison. Ecoutez le Christ songeant à l'adieu de l'heure suprême :

Adieu !... Mot de la terre inconnu dans les cieux,
Mot triste et doux, si doux par sa tristesse même,
Salut de l'éphémère à l'éphémère, emblème
De l'instant qui voudrait saisir l'éternité,
Pâle espoir des mourants contre la mort, clarté
Qui monte sur le temps et qui luit sur l'espace,
Aube du souvenir vers l'avenir... — Tout passe.

(1) M. Haraucourt n'imite pas seulement la phraséologie de Victor Hugo; il lui emprunte des idées. Ainsi la Vierge demande grâce à Pilate pour Jésus de la même manière que Marion de Lorme implore le pardon de Louis XIII pour Didier. Cf. Haraucourt, p. 94, et Victor Hugo, *Théâtre*, t. II, Paris, 1880, p. 292.

(2) Luc., XXII, 34. — L'Evangile n'est pas toujours traduit avec bonheur par M. Haraucourt. Par exemple, le *Erat ergo recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu* de saint Jean, c. XIII, v. 23, devient :

Repose,
Mon petit Jean, ton front sur mon cou.

Digitized by Google

Lamartine a, quelque part (1), des vers semblables, et ce morceau ornerait les pages d'un album ; mais l'attribuer à Jésus, non pas !

Déplacés encore et fades sont les *concetti* du Christ mourant :

Désespérés, je suis venu pour qu'on espère.
Ma vie était aux fils et ma mort est au Père ;
Des deux mondes, j'ai fait le chemin du milieu,
Messe de Dieu vers vous, messe de vous vers Dieu,
Je suis la sainte messe et l'arche du mystère :
Je suis l'Enfant du ciel envoyé sur la terre,
Et l'Enfant de la terre envoyé vers le ciel :
J'y vais.

Une antithèse est meilleure (2). Jésus développe le suave *Venite ad me omnes*, et à ceux qui souffrent, à ceux qui pleurent, aux déshérités du monde, il dit :

Je ferai du bonheur avec votre misère.

C'est une joie de s'arrêter sur cet admirable vers.

(1) C'est dans les *Nouvelles méditations poétiques*, Paris, 1892, p. 188.

(2) M. Haraucourt rime d'ordinaire richement, ce qui est louable ; *mais* parfois la rime est tirée de bien loin. Ainsi le mot « signe » amène les paroles suivantes du Christ à Malchus :

Relève-toi, Malchus, et retourne à la vigne.

On se demande ce que cette vigne vient faire ici, et on en dira autant de la couleuvre qui apparait quand le Christ a rendu l'âme.

Terrible nuit ! — Le sol s'entr'ouvre ! — Une couleuvre !

Judas

Malheur sur moi, sur vous, et malheur sur notre œuvre !

— *Il affectionne* les néologismes, p. ex. « enlinceule », « gicle » pour « jaillit ». Son style est bizarre. Il parle des désespérés qui

Tendront leurs bras perclus vers les grands d'ici-bas ;

naturellement les bras perclus ne se tendent point. Judas songe aux *trente pièces* d'argent — et non des talents, comme l'écrit M. Haraucourt — qui seront le prix de la trahison :

Trente talents ; asseoir un commerce et ma vie !

Digitized by Google

III

Saint François de Sales écrivait que le « souverain petit poupon » de Bethléem « est un vrai tire-cœur » (1). Elle est « éternellement charmante et divinement gracieuse » (2) cette scène : la Vierge Marie qui berce l'Enfant Jésus. Peintures exquises, légendes enchanteresses, vieilles mélodies et vieux cantiques naïfs (3) l'ont popularisée. La fête de Noël exerce un attrait irrésistible sur les âmes même les moins enclines au mysticisme.

M. Maurice Bouchor, qui, précisément, se pique d'être éloigné de tout mysticisme (4), a voulu, après beaucoup d'autres (5), la célébrer à sa façon, et il a composé le *Mystère de la Nativité.*

(1) *Œuvres choisies* (edition des Bons livres), t. V, Paris, p. 187.

(2) L'expression est de M. Frédéric Mistral dans une lettre à M. l'abbé J. Bonnel, l'auteur de *L'Enfant Jésus, noëls, légendes, scènes bibliques* (Avignon, 1884, 292 p.; la lettre de M. Mistral est à la p. 7), délicat volume qui n'est pas assez connu.

(3) Parmi les nombreux recueils de ces vieux noëls, sont particulièrement intéressants : 1° *La grande Bible des noëls anciens et nouveaux*, Tours, sans date, 176 p.; 2° *Vieux noëls composés en l'honneur de la naissance de N.-S. J.-C.*, Nantes, 1876, 3 vol. de XII-160 p., XI-160 p., 108-64 p.; 3° *Noëls anciens en l'honneur de N.-S. Jésus-Christ, avec les airs notés*, par l'abbé L. Janel, nouv. éd., Paris, 1887, 286 p.; 4° et surtout *Noëls anciens avec accompagnement de piano*, par le R. P. Dom Georges Legeay, Paris, 1875-6, 2 vol., chacun de 81 p.

(4) *Trois mystères*, préface, p. II.

(5) Les *mystères de Noël*, qui avaient tant de vogue au moyen âge, ont repris faveur ces dernières années, et ont été représentés dans un grand nombre de villes, notamment à Lyon, et dans d'humbles bourgades, avec un succès qui pas une fois ne s'est démenti. Au nombre des meilleurs sont les suivants : 1° *Grande pastorale de Noël, drame-mystère en cinq actes extrait exclusivement de vieux noëls*, par l'abbé Georges Moreau, Tours, sans date, 96 p. (paroles et musique); 2° *Le grand mystère de Bethléem composé de noëls tant vieux que nouveaux*, Paris, 1890, 94 p.; 3° *Noël et Epiphanie ou drame-pastorale de la naissance de N. S. Jésus-Christ, extrait des vieux noëls français*, par l'abbé Déflotrière, Saint-Etienne, 1886, 64 p. de texte, 20 p. de musique; 4° *De Bethléem en Egypte ou*

Digitized by Google

La première scène de la pièce, qui est une sorte de prologue, contient de bonnes paroles :

Je vous salue,
Vierge pleine de grâce. O vous qui m'écoutez,
Vos mères, bien souvent, vous les ont répétés
Ces mots qui peuvent tout sur le cœur de Marie ;
Et vous-mêmes — soyez sincères, je vous prie —
N'êtes-vous pas émus jusqu'aux larmes, parfois,
Quand votre dernier-né, croisant ses petits doigts,
Hésitant, mais soufflé par un ange invisible,
Dit sa prière avant de s'endormir paisible ?
Rappelez-vous un temps d'innocentes gaîtés,
Où la foi fleurissait dans vos âmes ; jetez
Mélancoliquement un regard en arrière ;
Et, fussiez-vous brouillés avec toute prière,
Vous n'écouterez pas dans un profane esprit
Ce mystère qui fut pieusement écrit.

Et M. Bouchor déclare que ce petit drame est « fortement idéaliste... Pourquoi dissimulerais-je le tendre attachement que j'ai gardé à la religion de mon enfance, de mon père et de ma mère, de ma race et de ma patrie ? »

Mais il ajoute que sa piété c'est « la piété sans la foi ». Mais encore il nous prévient que le *Noël* forme un groupe ternaire « avec deux pièces (encore à l'état de rêveries), *dont l'inspiration ne sera pas moins religieuse* » : *Les mystères d'Eleusis*, qui nous introduiront « dans le plus pur sanctuaire de la Grèce », et *Le Bouddha*, qui résumera « la vie et la parole de *celui qui fut pour l'Orient une aussi haute bénédiction que le Christ pour l'Occident* » (1). Mais enfin le *Mystère de la Nativité* est encadré entre la *Légende de sainte Cécile*, qui dépoétise et gâte cette chaste histoire d'amour chrétien, et le *Tobie*, qui est une caricature de la Bible (2).

drame-mystère de la naissance de N.-S. Jésus-Christ, par MM. A. Dubois et A. Déflotrière, 2e éd., Lyon, 1890, 64 p. de texte, 20 p. de musique ; 5° *Noël, drame-pastorale de la naissance de N. S. Jésus-Christ, extrait des vieux noëls*, Lyon, 1891, 76 p. de texte, 18 p. de musique.

(1) *Trois mystères*, préface, p. III et IV.

(2) M. Bouchor dédie le *Mystère de la Nativité* à son « cher petit filleul » Jacques Richepin, le fils de l'auteur des *Blasphèmes*.

Digitized by Google

En commençant de lire le *Noël*, vous êtes donc saisis par une vive inquiétude que ne dissipe pas le souvenir des éloges décernés à l'œuvre du poète. Ursus, de la *Revue bleue*, se réjouissait, au sortir de la première représentation, d'avoir pris un « bain d'idéal », et Renan disait : « Je viens d'entendre un chef-d'œuvre » (1); ces enthousiasmes ne rassurent point.

De fait, le *Mystère de la Nativité* n'est pas irréprochable. Il y a là un effort consciencieux, il s'y rencontre de jolies scènes et d'heureuses trouvailles d'expression et de naïveté. Mais il arrive aussi que la naïveté est factice, la recherche du pittoresque excessive, que la phrase détonne brusquement et que le sentiment religieux grimace.

L'archange Gabriel paraît d'abord. Il rappelle l'Annonciation de la Vierge :

> Quand je fus descendu *pâle* du paradis,
> *Je fléchis les genoux devant elle.*

Voilà un exemple de ces notes fausses qui blessent l'oreille chrétienne! Et, s'il faut un autre exemple, à la page suivante, Gabriel avise que rois et bergers

> Exalteront la mère *adorable* et son fils.

Puis l'archange délie la langue du bœuf et de l'âne de l'étable. Dieu, leur dit-il, vous permet d'exprimer

> Tous les songes confus qui flottent dans vos têtes,

ce qui n'a pas de sens. *Sunt versus inopes rerum nugæque canoræ.*

(1) Le mot de Renan et celui d'Ursus se trouvent dans un article de ce dernier, *Revue bleue*, 1890, t. XLVI, p. 760. — Plus récemment, à propos d'une nouvelle représentation du mystère de M. Bouchor, un critique de la *Revue bleue*, M. J. du Tillet, disait encore : « *Noël* est une merveille. Jamais on n'a, je crois, écrit de vers plus purs et plus inspirés, plus harmonieux et plus chrétiens », *Revue bleue*, n° du 3 décembre 1892, t. L, p. 736. — Par contre, la conclusion d'une étude sur « le théâtre néo-chrétien », due à la plume de M. Paul Berret, et parue dans la *Revue d'art dramatique*, n° du 1er avril 1893, est que les drames de M. Bouchor ne sont pas chrétiens du tout.

Digitized by Google

Pourquoi faire parler le bœuf et l'âne? L'idée de l'auteur a été, sans doute, de montrer, au jour de la naissance de Jésus, comme un attendrissement universel des créatures; mais, vaille que vaille (1), cette idée ne demandait pas de si longs ni de tels développements.

C'est l'âne qui le premier a la parole:

Qu'est-ce que j'ai? Je parle à présent? J'en frémis
De la pointe de mes oreilles
Aux fers de mes sabots. Non, *des farces pareilles,*
Franchement, ça n'est pas permis!
Je me tairai. Mais quoi! *je sens une harangue*
Frétiller au bout de ma langue.

Quelle mauvaise plaisanterie, car, remarquez-le, Gabriel a ordonné aux animaux de ne plus se taire, disant que « l'Esprit » les possède!

En revanche, elles sont excellentes les excuses de l'âne au bœuf:

Mon frère, si parfois, te voyant réfléchir,
J'ai fourragé dans ta mangeoire,
Si je fus même assez indélicat pour boire
L'eau qui devait te rafraîchir,
Au nom du saint Enfant dont nous serons les hôtes,
Daigne me pardonner mes fautes.

A quoi le bœuf répond :

Mon frère, si parfois j'ai raillé lourdement
Tes oreilles, *ces purs calices*.....

Le trait, qui vise à être spirituel, est lourd, comme les railleries du bœuf, et plus fâcheuse encore est la fin du dialogue.

(1) Dans la Grande-Grèce, une tradition populaire persistante veut qu'à la Noël, « à minuit, les bœufs, les ânes et les chevaux parlent gravement entre eux, dans le dialecte de la contrée. Les bouviers et les valets n'entrent plus alors dans l'étable, par discrétion, afin de ne point troubler la conversation de ces amis de Jésus », dit M. Emile Gebhart, dans le *Journal des Débats* (édition rose), nº du 23 mai 1893.

Digitized by Google

L'Ane

Mais j'espère qu'un jour, *dans le frais paradis*
Que Dieu réserve aux douces bêtes,
Nous jouirons en paix de passe-temps honnêtes.

Le bœuf

O mon frère, je te le dis,
Nous connaîtrons, après nos jours de lassitude,
Une immense béatitude !

Heureusement l'acte se termine bien. Le maître de l'étable, un rustre « dégoûtant », est ému quand saint Joseph lui demande de recevoir la Vierge, et son âme amollie s'ouvre à la pitié.

Entre le premier et le deuxième tableau du *Noël*, les préférences iront au deuxième.

Bethléem y ressemble à un coin de Provence (1), et les personnages, Myrtil et Marjolaine, les deux fiancés, Bartomieu qui ne rêve que « daube » et boudins rissolés, et Farigoul qui « fleure l'ail », ont un air de famille avec les compatriotes de Tartarin.

Farigoul, le vieux berger, explique à Marjolaine et à Myrtil — ces noms florianesques ne vous plaisent-ils pas ? — le chant du rossignol. Ce morceau, inspiré d'un ancien noël (2), est exquis.

(1) On sait qu'il en est de même dans les noëls si justement populaires de Saboly : voir *Recueil des noëls composés en langue provençale*, par Nicolas Saboly, nouv. éd. publiée pour la première fois avec les airs notés par Fr. Seguin, Avignon, 1856, L-87 p. — Puisque Saboly est nommé, il convient de mentionner aussi le joli recueil provençal de J. Roumanille, *Li nouvè, mis en musique avec accompagnement de piano ou d'orgue*, Avignon, 1880, 47 p., — et le *Recueil des plus anciens noëls provençaux conservés à la metropole d'Aix, où ils sont exécutés chaque année, musique avec accompagnement de piano ou orgue*, par l'abbé de Villevieille, Aix, 1889, 30 numéros de 4 p. chacun.

(2) Nous voulons parler du *Gai rossignol sauvage*, publié par dom Legeay, *op. cit.*, t. II, n° 35, p. 70-1, bien supérieur à la paraphrase de M. Bouchor, et dont la mélodie est une merveille.

Digitized by Google

Farigoul.

Je suis certain
D'avoir bien compris son latin.
Bergers, le monde est en servage,
Dit le gai rossignol sauvage ;
Tous les hommes sont malheu-
[reux
Car le démon règne sur eux.
Mais un joli prince va naître ;
A présent vous aurez pour Maître
Un beau petit Enfant de lait,
Dit le joyeux rossignolet.

Marjolaine.

Il dit vraiment toutes ces choses ?

Farigoul.

Oui, mot pour mot.

Myrtil.

Tu le supposes.

Farigoul.

L'Enfant nous aimera tout plein.
Malgré les griffes du Malin,
Il saura bien le mettre en cage,
Dit le rossignol du bocage....
(Le rossignol chante de nou-
veau).

Myrtil.

Qu'a-t-il raconté cette fois ?

Farigoul.

Vous irez tous, dit son ramage,
Voir le mignon, lui rendre hom-
[mage.
Devant lui vous mettre à genoux.
L'Enfant naîtra près de chez nous.

Myrtil.

Il me semble que c'est un rêve.
L'hiver, autour de nous, fait trêve;
Le vent tiédit.

Marjolaine.

Mais en quel lieu
Naîtra cet Enfant du bon Dieu,
Pour qu'on aille lui rendre hom-
[mage ?

Farigoul.

Ça, je l'ignore.

Marjolaine

Ah ! quel dommage
Si vous mentiez, rossignolet !
(Le rossignol prélude à un nou-
veau chant).

Farigoul

Tiens ! écoute un dernier couplet.
Il dit, dans son joli langage,
Qu'il ne ment point ; il offre en
[gage
Le nid moelleux où sont blottis
Bien chaudement ses chers petits.

Marjolaine.

Pourrait-il offrir davantage ?

Farigoul.

Dame ! il n'a point d'autre héritage
A leur laisser.

Marjolaine.

Cher rossignol !

Myrtil.

Oh ! regardez !

Marjolaine.

Il prend son vol.

Farigoul.

C'est qu'il a fini son message.

On aimera moins, beaucoup moins, l'ardeur de Bartomieu pour la « boustifaille ». Et, si le poète a le droit d'intro-

Digitized by Google

duire l'élément comique dans le langage des paysans et des bergers, encore ne faudrait-il pas prodiguer à tort et à travers des vocables comme : « bourdes, jacasse, cornes du diable! caboche, guenillon, ouste! à la niche! béjaune, pintade, bartavelle, fiston, fichtre! saligaud », etc., etc. D'un bout à l'autre le rôle de Bartomieu dépasse la mesure.

Le troisième acte est un mélange de qualités et de défauts, où cependant ces derniers prédominent. M. Bouchor donne à l'étoile des mages « un visage de femme indistinct », et les trois rois s'inquiètent plus de l'étoile que de l'Enfant-Dieu. Quand elle a disparu, la tristesse les gagne, une tristesse dont l'expression bizarre cause une forte surprise. Désolé de ne plus la voir, le roi chaldéen dit :

Je la sentais vivre, et j'admirais en elle
Une divine sœur de mon âme. Parfois
Il me sembla vraiment que j'entendais sa voix ;
Sa face me parut rayonner de tendresse....
Peut-être, en un palais de saphir endormie,
Elle attend que l'amour la réveille.

Le roi indien.

Les flots
De l'Océan, par leurs mélodieux sanglots,
Ont peut-être attiré la vierge curieuse,
Qui nage épanouie en sa grâce rieuse.

L'étoile réapparaît-elle ? Les mages en obtiennent la promesse qu'ils la retrouveront dans le paradis. Cela — et tout n'a pas été cité — est puéril et frise le ridicule (1).

On a besoin des vers qui suivent pour se reposer de ces imaginations saugrenues :

Le roi nègre.

Que la crèche sera lumineuse et charmante !
Mais ne craignez-vous pas, et cela me tourmente,
Que mon visage noir effraie un peu l'Enfant ?
Il pourrait en pleurer.

(1) L'étoile a mieux inspiré M. Georges Fragerolle, autant du moins qu'il est permis de le conclure de l'analyse que M. Jules Lemaître (*Impressions de théâtre*, t. V, 3e éd., Paris, 1891, p. 351-3) a donnée de *La marche à l'étoile, mystère en un acte et dix tableaux*, de cet auteur.

Digitized by Google

Le roi indien.

Oh ! mon cœur me défend
D'accueillir cette crainte, ami.

Le roi chaldéen.

Si quelque chose
Faisait pleurer Celui qui maintenant repose
Dans la paille où sa mère, heureuse, l'a couché,
Ce serait la noirceur de l'antique péché.

Passons au dernier tableau. C'est le plus court et, avec certaines parties du deuxième, le meilleur. Myrtil et Marjolaine, les mages ensuite, offrent leurs présents à la Vierge et à saint Joseph, car — chose singulière! — l'Enfant divin dort pendant que les dons s'entassent autour de la crèche. Qu'elle parle gentiment la petite Marjolaine !

Vierge plus belle que la rose,
On ne sait rien dire chez nous.
J'aurais bien pu rester jusqu'à l'aube à genoux ;
Mais vous parler hélas ! je n'ose.
Ah ! Notre-Dame, je le vois,
Vos regards ne sont point sévères.
Ne refusez donc pas ces fraîches primevères,
Hier écloses dans nos bois.
Vous regardez mes tourterelles :
Je n'ai rien de plus précieux.
Acceptez-les aussi : je vois bien dans vos yeux
Que vous serez tendre pour elles.

Le reste est à l'avenant.

En résumé, le mystère de M. Bouchor a de la valeur, sans être parfait, tant s'en faut. Il lui manque quelque chose d'intime, de suave, de pénétrant, de pieux, quelque chose qu'on trouve, par exemple, dans cette simple phrase d'un de nos vieux prédicateurs : « Adressons-nous à Jésus : il est vrai que nous l'avons beaucoup offensé, mais il est un petit enfant, il s'apaise pour peu de chose, l'ange a dit qu'il est né pour être notre sauveur, non pour être notre juge; il a les mains trop petites, il ne saurait tenir la foudre pour punir nos démérites, et, quand il la pourrait tenir, il

Digitized by Google

ne s'en saurait servir, il a les mains enveloppées dans les langes, et, quand il pourrait s'en servir, sa mère est trop près de lui, il craindrait de l'effrayer » (1).

IV

Vous ouvrez l'opuscule de M. Grandmougin, et les vers de ce poète *à un Christ en croix* de Van Dyck se présentent à la mémoire.

> Du haut de quel beau rêve, ô Christ, es-tu tombé ?
> Sens-tu soudainement que ton Père céleste
> N'était rien qu'un fantôme éclos dans ton amour ?...
> Te dis-tu que les cieux n'ont jamais eu de maître,
> Que l'âme n'est qu'un souffle et que ton œuvre est vain (2)?

Que va devenir la figure adorable de Jésus, retracée par une plume qui a écrit ces lignes sacrilèges ? (3) La mauvaise lithographie, qui s'étale au frontispice du *Christ*, une Madeleine aux pieds du Sauveur, n'est point faite pour tranquilliser. Et la liste des personnages du drame — ceci n'est qu'un détail, mais caractéristique — choque de prime abord : Judas est nommé de suite après le Christ, et Marie-Madeleine avant la sainte Vierge.

Cette impression pénible n'est pas atténuée par la lecture du livre. Tous les défauts du mystère de M. Haraucourt s'y retrouvent (4), considérablement grossis. L'œuvre est odieusement profane (5).

(1) *Le missionnaire de l'Oratoire*, par le P. Jean Le Jeune, t. VI, Toulouse, 1689, p. 779.

(2) Charles Grandmougin, *Souvenirs d'Anvers*, Paris, 1881, p. 33-4.

(3) M. Grandmougin est encore l'auteur de *L'Enfant Jésus, mystère en cinq tableaux*, Paris, in-4°.

(4) Même certains procédés de style, par exemple l'abus du mot *rêve*, pp. 7, 12, 13, 15, 17, 20, 22, 23, 25, 33, 36, 55, 56, 68.

(5) Ce que M. Augustin Cochin éprouvait à la lecture du *Jésus* de Renan, tout chrétien l'éprouvera à la lecture du *Christ* de M. Grandmougin : « Le premier mouvement de ceux qui croient, c'est de bon-

Digitized by Google

Seul, le premier tableau échappe à ce blâme ; s'il est loin d'être bon, du moins n'est-il pas anti-évangélique. Jésus et sa mère viennent à Nazareth. Le Christ a voulu revoir les lieux où il vivait jadis (1).

> Ce retour fugitif aux choses délaissées
> Rafraîchit doucement l'ardeur de mes pensées.

Il se remémore

> Les jours évanouis et les bonheurs perdus,

quand les gens de Nazareth accourent et l'accablent de leur incrédulité et de leur mépris. Aux reproches amers du Christ ils répondent par des menaces de mort. Et Jésus, qui leur avait refusé un miracle, en disant :

> Quand ma main secourable accomplit un prodige,
> C'est toujours pour guérir et non pour étonner (2),

les réduit miraculeusement à l'impuissance de lui nuire :

> Vos pieds cloués au sol ne feront plus un pas.

dir, se sentant blessés au cœur. Nous ne serions pas sincères si nous demeurions calmes.... Cette maison où vous entrez le chapeau sur la tête, comme dans une auberge, c'est la maison de Dieu! Ce corps vivant, que vous étendez sur une table de marbre, que vous ouvrez comme un cadavre, et dont vous décrivez.... les fibres et les veines, c'est mon père! Vous profanez mon Eglise, vous disséquez mon père, vous tutoyez mon Dieu! Ah! ne nous reprochez pas de crier, car vous savez bien que vous nous faites mal » ! *Quelques mots sur la Vie de Jésus*, dans le *Correspondant*, n° du 25 juillet 1863, t. LIX, p. 505.

(1) M. Grandmougin fait de Nazareth le « pays natal » de Jésus, comme il fera, plus loin, de Pilate un délégué d'Hérode : une entorse de plus ou de moins à l'histoire ne le gêne pas.

(2) Cette fois — c'est la seule —, M. Grandmougin explique l'Evangile sagement. Cf. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, part. II, ch. XIX, *Œuvres*, éd. Lachat, t. XXIV, 1864, p. 449 : « Ses miracles sont d'un ordre particulier et d'un caractère nouveau. Ce ne sont point des signes dans le ciel, tels que les Juifs les demandaient : il les fait presque tous sur les hommes même et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance ».

Digitized by Google

Marie-Madeleine : tel est le titre du deuxième tableau. M. Grandmougin ose prêter à Madeleine pardonnée, qui « deux fois déjà, dans la poussière », de ses cheveux épars a essuyé les pieds de Jésus, à Madeleine qui converse avec Jésus lui-même, des discours nauséeux, où le passé de la pécheresse remonte à l'instar de

la boue
D'un fleuve limoneux et sombre.

Insister serait inutile et inconvenant ; ces pages navrent.

Au jardin des Oliviers, il faut subir des entretiens lubriques. Puis Jésus arrive. Sa parole n'est guère moins affligeante que ces vilenies. La prière du Christ est un long blasphème ; le doute l'opprime, le désespoir tord ses bras, sa raison s'égare, il crie à Dieu :

Mon Dieu, ressuscitez ma divine pensée...
Et rendez-moi la foi, fût-ce au prix du remords !

En vain il sonde le ciel. Il se lamente :

Penser que notre vie est un horrible rêve
Qui, sans avoir de but, se déroule et s'achève
Entre deux infinis où plane le néant !...

Certes, les évangélistes ne taisent pas la chute de Pierre ; saint Marc surtout, qui écrivit sous la dictée du chef des apôtres, la raconte en termes circonstanciés et énergiques. Comme si ce n'était pas assez que Pierre ait renié son divin Maître, M. Grandmougin suppose que Pilate, désireux, au fond, de sauver Jésus, invoque le témoignage des « disciples aimés », que Pierre est introduit devant le tribunal, et que là, en présence de Jésus, Pierre déclare « ne pas connaître cet homme » ; et, comme Pilate accentue son langage :

Tu ne peux rien nous dire en faveur de sa cause ?...
Fais appel à ton cœur, et tu te souviendras,

Pierre froidement répond : « non », et se retire.

Digitized by Google

S'il est dur pour le chef des apôtres, M. Grandmougin est tendre pour Judas, le « pauvre Judas » (1). Décidément cette figure sinistre est sympathique à nos modernes littérateurs. « Sans nier que Juda de Kerioth ait contribué à l'arrestation de son maître, dit Renan (2), nous croyons donc que les malédictions dont on le charge ont quelque chose d'injuste. Il y eut peut-être dans son fait plus de maladresse que de perversité. » M. Grandmougin non plus ne conteste pas que Judas « ait contribué à l'arrestation de son maître » — le joli euphémisme! —, mais admirez la suite. Judas se désole de voir Jésus condamné.

La paix m'a quitté ! Le sommeil s'est enfui.
Je fus un misérable en trahissant Celui
Qui fut le dévouement et la douceur vivante !
Ah ! mon crime infernal me ronge et m'épouvante !
Pitié pour moi ! Pitié pour lui ! Pitié pour vous !

Alors il s'adresse à la Vierge :

O pauvre mère en pleurs, je tombe à vos genoux !
Pardonnez à Judas qui s'accuse à voix haute,
A Judas repentant qu'exaspère sa faute,
Que son passé d'hier rend hagard aujourd'hui,
Et qui traîne à vos pieds l'horreur qu'il porte en lui.

La Vierge le repousse :

Sois maudit pour jamais !

Judas sollicite l'indulgence de Madeleine, et Madeleine lui répond :

Sois maudit à jamais !

Finalement Judas implore le pardon de Jésus :

Mais vous, ô divin Maître,
Qui pouvez être doux en pouvant tout connaître,
M'abandonnerez-vous ?

(1) Renan, *Vie de Jésus*, 2e éd., Paris, 1863, p. 382.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

Et le Christ laisse tomber cette parole :

Je te pardonne(1).

Judas délire de bonheur. Mais bientôt la pensée de la miséricorde de Jésus l'accable.

Mon crime m'apparaît ainsi plus odieux;
Je subis la tristesse immense de ses yeux,
Plus il me semble pur plus je me trouve infâme.

Vivre après sa trahison, vivre quand le Christ va mourir, non, cela ne se peut; et, non par désespoir, comme dans l'Evangile, mais par regret, par amour de Jésus, par délicatesse de conscience, il se donne la mort. La belle âme !

Du cinquième tableau, *Le Golgotha*, rien à dire, sinon que c'est fade, terne, langoureux. Qu'ils sont médiocres, par exemple, ces vers, où le Christ parle à sa mère :

Hélas! soyez bénie, ô mère bien-aimée,
Mais votre désespoir est tel, en me voyant,
Que ma pitié de fils, pour vous-même alarmée,
Voudrait vous épargner ce spectacle effrayant!

Le *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me*, fournit à l'auteur le prétexte d'un nouveau blasphème. Avec les Pères de l'Eglise, il y faut reconnaître l'angoisse qui étreint l'Homme-Dieu à la pensée de la multitude de ceux qui se perdront, de ces damnés, les membres, quoique indignes, du corps mystique du Christ, de cette partie si chère de lui-même, qui ne pourra lui être arrachée sans que le Christ se sente comme délaissé et réprouvé en elle. M. Grandmougin y aperçoit l'expression du doute qui assaille le Christ à l'heure suprême.

(1) Cette réponse Jésus l'aurait faite, si Judas lui avait parlé comme dans le drame de M. Grandmougin; mais l'histoire est là qui atteste que tel ne fut pas le langage du traître. M. Grandmougin défigure tout. De l'*Amice, ad quid venisti* du jardin des Oliviers il fait :

Ah! ton lâche baiser
Est un signal.

Digitized by Google

Je glisse
Dans l'inconnu....
Tu viens encor me mordre avec fureur, ô doute...
Fils de Dieu, ton amour doute de Dieu lui-même...
Toi dont le souffle est là, mort, tu vas tout me dire...

Puis, une faible lueur d'espérance, et Jésus rend l'esprit.

« Pauvre Judas » ! a dit Renan, et le lecteur chrétien dira : Pauvres victimes du doute qui veulent que le Christ ait souffert du mal qui les ronge, pauvres intellects d'où la foi est absente, lamentablement désorientés ! Comme il est vrai qu'on ne peut comprendre le Fils de Dieu

Lorsque l'on ne croit pas aux choses éternelles !

Et comme la parole du Christ à Pilate — un des rares bons passages de M. Grandmougin — est d'une profonde justesse :

J'aurai pour moi toujours ceux dont l'âme a des ailes...
Les autres vont ramper irrémissiblement
Dans la nuit de la haine et de l'aveuglement (1) !

(1) Dans un récent numéro de la *Revue des Deux Mondes*, numéro du 15 mai 1893, t. CXVII (bulletin bibliographique de la couverture), un critique, qui pourrait bien être M. Brunetière, consacre quelques lignes au *Christ* de M. Grandmougin. « Est-il permis de toucher au sublime récit de la Passion ? se demande-t-il d'abord. Ce grand drame où se joue le sort de l'humanité n'est-il pas raconté dans des textes dont chaque mot a une valeur, qu'on ne peut sans profanation ni allonger, ni raccourcir, ni surtout orner ? Rien vaudrait-il jamais le simple récit des Evangiles » ? Ensuite, le critique fait de M. Grandmougin un éloge excessif, malgré des sous-entendus malicieux, en disant que l'auteur du *Christ* « suit fidèlement les textes sacrés ; il les traduit en vers émus, il en conserve autant que possible la beauté et la sincérité pénétrantes. Et cependant, faut-il le lui dire ? Quand on voudra lire le récit de la mort de Jésus, ce ne sont pas les vers de M. Grandmougin qu'on choisira, quel qu'en soit le mérite. Par un invincible souvenir, par la force de la tradition, on retournera toujours aux paroles de saint Mathieu et de saint Jean, dont la belle simplicité a traversé les siècles ». Oh ! oui.

Digitized by Google

V

Enfin notre tâche sera moins ingrate, car il est pénible de critiquer, et louer est un plaisir. Or, le *Jésus* de M. Fabre mérite des éloges. Il a fait peu de bruit et n'a été représenté sur aucun théâtre; mais il est propre à satisfaire les lettrés et à réjouir les chrétiens.

L'auteur, redevenu enfant pour écrire ce livre, le dédie à la mémoire de sa mère :

> Va, fleur d'amour éclose au sillon des souffrances,
> Embaume du parfum des saintes espérances
> Ma sainte mère en son tombeau.

Son culte filial l'a inspiré à merveille.

Toute la vie de Jésus se déroule dans ce mystère, depuis les scènes attendrissantes de Bethléem jusqu'à la mort ignominieuse. M. Fabre se garde de violenter l'Evangile. Il le traduit d'une plume fidèle et, s'il lui arrive d'y mêler des détails extra-évangéliques, ces détails ne heurtent pas le texte sacré (1).

(1) M. Fabre se trompe quand il affirme que l'Evangile représente Jésus pleurant dans son agonie au jardin des Olives. — Quelques passages de son œuvre détonnent. Un roi mage dit à l'Enfant-Dieu de la crèche :

> Dieu, salut ! Le grand Etre en toi veut s'agrandir,

ce qui est dur, et faux. — A la fin de la cène, le Christ dit aux apôtres:

> Donc, levez-vous en gais convives ;
> Venez au jardin des Olives
> Respirer la brise du soir.

Ceci n'est pas à sa place. — La prière de Jésus pendant l'agonie est ce qu'elle doit être, sauf ce trait :

> Jean !... Pierre !... Ils dorment... Les ténèbres
> Font à la terre un lourd manteau,
> Tel le couvercle d'un tombeau...
> Père !... Père !... Même silence ;
> Le ciel est plein d'un vide immense.

— Enfin, M. Fabre altère fâcheusement le beau récit de la conversion de la Samaritaine. — Ludolphe le chartreux est appelé Udolphe; évidemment, ce n'est là qu'une faute d'impression.

Digitized by Google

Avec raison il abandonne le vers de douze syllabes, trop lent et trop solennel, pour adopter celui de huit syllabes, plus leste, plus souple, plus familier, plus conforme à l'inimitable simplicité de saint Mathieu ou de saint Luc. Les fioritures parnassiennes, l'opulence des rimes, le cliquetis des mots sont ici hors de mise; M. Grandmougin l'a oublié, et plus encore M. Haraucourt, et plus que M. Haraucourt, M. Armand Sylvestre : seul, M. Fabre l'a compris (1).

Voulez-vous avoir une idée de sa manière ?

Jean-Baptiste prêche la foule :

Faites des fruits de pénitence !
Qu'importe votre descendance
Qui vous rend le front si hautain?
« Nous avons Abraham pour [père »,
Dites-vous. — Race de vipère (2),
De tels fils Dieu pourrait en faire
Avec les pierres du chemin.

Craignez qu'il ne vous extermine!
La cognée est à la racine;
L'arbre bientôt sera coupé
Et son tronc de terre extirpé.
Voici Celui qui coupe et taille !
Le Messie, un van à la main,
D'ici, de là, prend le bon grain,
Et dans le feu jette la paille.

Assurément, ce n'est point là de la poésie à grande envergure : c'est plutôt la muse pédestre, *musa pedestris*, qui, tranquille, marche droit à son but.

Notez que, au besoin, elle est capable d'un coup d'aile.

Les Juifs blâment-ils Jésus de guérir le jour du sabbat? Le Sauveur répond :

Qui de vous, le jour du repos,
S'abstient de soigner ses troupeaux ?
Pour servir la famille humaine
Le sabbat vaut un autre jour;
Il ne fait pas chômer la peine,
Ne faisons pas chômer l'amour.

(1) Dans un article du *Figaro* déjà cité (numéro du 11 juin 1893), M. Jules Lemaitre parle de son peu d'attrait pour « ces *Passions* où des littérateurs ont développé en vers creux, par les procédés de la pire rhétorique parnassienne, le texte adorable des Evangiles ».

(2) Il faudrait « vipères ». M. Fabre écrit encore :

Toi que berger et prince admire,

pour « admirent », —

Ayez vie et bourse commune,

pour « communes ».

Digitized by Google

Ailleurs, Jésus est délaissé par un disciple qui refuse de suivre un maître dont le royaume n'est pas de ce monde:

Adieu donc, vainqueur sans victoire;
Poursuis ton triomphe illusoire...
Il faut aux Juifs un roi de gloire.
— Il faut au monde un Dieu d'amour,

reprend Jésus.

Il nous tarde d'arriver à l'histoire de la conversion de Madeleine, l'écueil de tant d'écrivains. M. Fabre la raconte avec une ingéniosité délicate qui lui fait beaucoup d'honneur. Madeleine est chez elle; ses doigts se promènent languissamment sur les cordes d'un kinnor, elle rêve. Soudain des voix acclament Jésus qui s'avance. De sa fenêtre, la pécheresse entend le discours de Jésus à la foule. L'Homme-Dieu montre l'avilissement des plaisirs coupables.

Ah! cherche au-dessus de la terre!
Ici tout a sa lie amère;
La douleur en sort et vous point;
Toujours le ver qui ne meurt point.
Toujours le feu qu'on n'éteint point.

Bouleversée, Madeleine se répète :

Toujours le ver qui ne meurt point...
Toujours le feu qu'on n'éteint point...

Jésus continue :

Ici trop petit est l'espace,
Et trop courte l'heure qui passe...

Puis il oppose aux fausses joies mondaines le bonheur du ciel :

Toute source ici se tarit;
Toute fleur ici se flétrit.
Là-haut s'éternise l'aurore;
On aime, on aime, on aime encore,
Dans la paix, la joie et l'azur.
Là tout est beau, là tout est pur.

Digitized by Google

Et le Christ chemine, suivi de la multitude, pendant que Madeleine se redit ces dernières paroles :

Toute source ici se tarit, *etc.*

Le voile qui l'aveuglait se déchire, elle a honte d'elle-même, et, prise d'une généreuse fureur, elle disperse et foule aux pieds ses bijoux et ses parures : cette âme est gagnée au Christ.

Mais comment aborder Jésus ? Elle n'ose, elle le suit de loin, et, agenouillée à l'écart des Juifs qui entourent le Maître, elle l'écoute dans un recueillement profond. Marie, la mère du Christ, Marie qui prélude à son rôle de refuge des pécheurs — *refugium peccatorum* —, a aperçu Madeleine; la voyant triste et tout en larmes, la Vierge s'approche d'elle, l'encourage, lui promet le pardon de son Fils. Et Madeleine, ravie, de s'écrier :

O parole consolatrice !
Sainte Mère, ma protectrice,
Vous avez lui sur mon chemin,
Comme l'étoile du matin
Qui sauve l'esquif du naufrage
Et guide sa proue au rivage.

Vient ensuite le repas chez Simon le lépreux, comme dans l'Evangile. — Ce deuxième acte, *Madeleine et le Christ,* est un vrai joyau.

Une scène très belle encore a lieu au jardin des Olives, entre Jésus et sa mère. La sainte Vierge a été pour M. Fabre un « porte-bonheur », ainsi que s'exprimait le vieux poète Du Bartas (1).

Marie, apprenant les complots qui se trament contre Jésus, l'exhorte à fuir ; mais Jésus se déclare prêt à la mort. Si quelqu'un doit s'immoler, demande la Vierge,

Détournez sur moi le calice.

(1) Cité dans *Les marguerites poétiques* d'Esprit Aubert, Lyon, 1612, p. 718.

Digitized by Google

— Non, c'est à moi de me sacrifier. — Mais pourquoi répandre votre sang?

Vivez pour semer la parole
Qui fortifie et qui console;
Vivez pour me fermer les yeux.

— Non, réplique Jésus, il faut que je meure.

Tel périt sous terre le grain
D'où le blé germe et puis le pain;
Tel, mort, je sèmerai la vie.....

Marie.

Ah! du moins, mourez sans dou-
[leurs.

Jésus.

Non: en croix, entre deux voleurs,
Et poussant un cri de détresse...

Marie.

Les bourreaux!

Jésus.

Ils ont mon pardon,
Refusez-vous le vôtre?

Marie.

Non.
Mais vous, pour eux si pitoyable,
Me serez-vous inexorable?
C'est moi, mon Fils, qui te portai...
Sauve-toi de peines si dures,
Sauve-moi de telles tortures!

Jésus.

Il faut sauver l'humanité.....

Marie.

Mon Fils, permettez que je meure
Quand viendra votre dernière
[heure.

Jésus.

Non; car c'est en me voyant mort
Que votre grand cœur, tendre et
[fort,
Produira son plus bel effort....
Mais, souffrant, vous mériterez....

Marie.

Puissé-je refouler mes pleurs
Et vous dérober mes douleurs!

Jésus.

Non, mère....
Montrez vos transes et vos larmes.
Souffrant pour moi, souffrant pour
[vous,
Je souffrirai bien plus pour tous.
Or, plus grandit mon sacrifice,
Mieux s'apaisera la justice (1).

(1) Cette belle scène, qu'il a fallu abréger, est inspirée des mystères du moyen âge. Elle « se retrouve dans toutes les *Passions* », dit M. L. Petit de Julleville, *Histoire du théâtre en France, Les mystères*, t. I, Paris, 1880, p. 218 (note), qui cite, *ibid.*, p. 213-7, le texte correspondant de la *Passion* d'Arnoul Greban, et, pages 218-9, celui de la *Passion* de Jean Michel.

Digitized by Google

« Il faut, a dit Joubert (1), que les mots, pour être poétiques, soient chauds du souffle de l'âme ou humides de son haleine ». Le souffle de l'âme échauffe certainement les vers qui précèdent, et en fait ce que Joubert appelle encore (2) de la « haute poésie ».

VI

M. Joseph Fabre était préparé à écrire *Jésus* par ses travaux sur Jeanne d'Arc, la douce héroïne, une des copies les plus achevées du Sauveur des hommes; M. Armand Sylvestre avait à son actif, avant d'entreprendre les *Drames sacrés*, les *Mésaventures du commandant Laripète* et autres *Contes grassouillets* « essentiellement scatologiques, imaginations d'apothicaire ou d'égoutier, plaisanteries de matassin en délire » (3). Si quelqu'un ne devait pas toucher à la vie du Christ, c'était lui. Ses *Drames sacrés* sont lamentables.

Un mot d'abord des beautés de ces poèmes simili-religieux.

Il n'y en a point.

Car floraison d'images, vers sonores, forme harmonieuse surabondent; mais ces joliesses de détail font disparate avec le sujet.

Par exemple, la Vierge parle de la sorte, à l'heure où elle va être saluée par l'archange Gabriel :

> Quel calme! Une fumée, au coin d'un carrefour,
> Monte droit dans l'air pur de cette fin de jour,
> Sœur des brouillards légers dont l'Orient se voile;
> Et voici que s'allume une première étoile :
> Au creux d'une citerne où de l'eau bouge encor,
> Son reflet, en tremblant, brise une lance d'or.

(1) *Œuvres de J. Joubert*, t. II, 9e éd., *Pensées*, Paris, 1888, p. 272.
(2) *Ibid.*, p. 265.
(3) Ainsi les qualifie M. Jules Lemaître, *Les contemporains*, t. II, 7e éd., Paris, 1887, p. 76, 77, 80.

Digitized by Google

Quelles étrangetés dans la bouche de la Vierge Marie!

Le berger du deuxième tableau n'use pas moins de tours de phrase raffinés :

> Toute étoile est une âme
> Qui porte nos destins écrits en mots de flamme;
> Et le ciel est pour moi comme un livre, où je lis
> Nos secrets dans l'azur, dans les soleils pâlis,
> Dans les astres d'argent traînant leurs longues queues,
> Et c'est Dieu qui pour moi tourne les pages bleues.

Nommer le vin par son nom serait trop prosaïque : le jus de la vigne c'est — ô Delille! —

> Le sang des grappes d'or et l'âme des soleils.

Et le bûcheron dit que,

> Ouverte au pardon, l'âme du réprouvé....
> Montera vers le ciel, colombe au vol de neige,
> Comme aux matins d'été montent les lis tremblants,
> Où la rosée en pleurs a posé ses pieds blancs.

Ces vers — à quoi bon en allonger la liste? — n'auraient-ils pas d'autre défaut, qu'ils auraient toujours celui de n'être pas à leur place, et de convenir aux circonstances et aux personnages à peu près comme une bague à un chat.

Les *Drames sacrés* se composent d'un prologue et de dix tableaux (1).

Prologue. Le sommeil de Fra Angelico. — Le moine travaille à une fresque représentant la vie du Christ; il gémit de son impuissance à réaliser son rêve et demande à la prière un peu de réconfort. Un sommeil profond le gagne, pendant lequel les anges finissent l'œuvre commencée. Fra Angelico s'éveille ébloui et convoque le peuple chrétien. Admire, lui dit-il, la peinture angélique,

(1) Comme M. Grandmougin, les auteurs des *Drames sacrés* placent, dans la liste des personnages, Judas immédiatement après Jésus et Marie-Madeleine avant la sainte Vierge.

Digitized by Google

Et contemple
Ces tableaux où tes yeux surpris vont retrouver
Tout ce que fit un jour ton Dieu pour te sauver.

Ainsi le prologue nous révèle le projet de M. Armand Sylvestre et de son collaborateur, M. Eugène Morand, qui est de retracer l'histoire du Christ à la façon de Fra Angelico. Jamais dessein plus beau n'échoua si misérablement.

Premier tableau. Le jardin de Nazareth. — Entretiens de courtisanes, rêveries de la Vierge, arrivée de l'archange Gabriel qui lui annonce le mystère de l'Incarnation, sonnerie de l'*Angelus* — oui, de l'*Angelus* —; « en un *Ave Maria*, d'abord indistinct, s'élargit, dans la nuit, la salutation des mondes à venir, cependant qu'autour de la Vierge en prière, dans tout le jardin et dans le vase même qu'elle portait en entrant, monte la lente floraison de grands lis purs et blancs ». — Premier effet de fantasmagorie. — Les commentaires seraient superflus.

2e tableau. La nuit de Noël. — Au seuil de l'étable arrivent les bergers. Survient une femme, folle de douleur, parce que son petit enfant n'est plus. Un berger lui débite deux strophes, dont la seconde (1) est un rébus indéchiffrable :

.... L'enfant meurt un jour ; vous voyez
Qu'il a fui nos peines mortelles
Lorsque l'ange s'en est allé ;
Vous voyez qu'il avait des ailes
Lorsque l'oiseau s'est envolé!

C'est-à-dire vous voyez qu'il est mort quand il est mort. — La femme maudit le bonheur de la sainte Vierge :

(1) La première est, au contraire, fort jolie :

Vous aimez trop vos enfants, mères ;
Avec trop de soins infinis
Vous leur cachez trop nos misères,
Vous leur faites trop doux leurs nids ;
Ils n'attendent en leurs ivresses,
Sentant vos cœurs sur eux posés,
Rien de plus doux que vos caressses,
Rien de plus pur que vos baisers.

Digitized by Google

Je ne vois pas pourquoi, je l'ai dit, à cette heure
Une mère serait heureuse quand je pleure.
Et je vais.....

Le berger l'arrête.

Attends, femme; attends qu'entre ces murs
J'évoque devant toi l'âme des temps obscurs.

« Derrière la Vierge et son Fils, il lui montre, apparue, une large croix lumineuse... La Vierge élève lentement au-dessus d'elle l'Enfant qui, avec de petites taches rouges aux mains et les bras étendus sur la croix de lumière, semble être crucifié déjà ». — Deuxième effet de fantasmagorie. — La femme tombe à genoux et demande pardon.

3e tableau. Salomé. — Chez Hérode. On apporte la tête de Jean-Baptiste ; Hérodiade exulte de joie. Salomé raconte que Jean-Baptiste, avant d'être décapité, l'a exhortée à recevoir le baptême; qu'il l'a baptisée de son sang répandu à flots, et que ce « baptême du sang » l'arrache au monde :

Je quitte les bourreaux et je vais aux victimes.

Et elle court au désert, et, comme Hérodiade, furieuse, s'apprête à déchirer la tête de Jean-Baptiste de ses ongles, « la tête se nimbe d'un cercle d'or ». — Première conversion inattendue et troisième effet de fantasmagorie.

4e tableau. Première rencontre de Jésus et de Madeleine. — La pécheresse est entourée d'adorateurs aux propos grossiers. Passe Jésus, suivi de ses disciples, auxquels il parle en marchant. Madeleine s'est levée provocante; mais la parole divine la saisit, et, quand Jésus disparaît en parlant encore, sans un mot, sans un geste, extasiée, elle le suit. — Cette finale est une agréable surprise pour le lecteur.

5e tableau. Le jour des Rameaux. — Danses et nouveaux discours graveleux. Le Christ arrive en triomphe. Une femme du peuple lui présente son enfant :

Bénis le pauvre enfant dont Dieu me fit la mère.

Digitized by Google

Et Jésus s'écrie :

Laissez venir à moi jusqu'aux petits enfants.

Jusqu'aux petits enfants ; le contre-sens est énorme. — La foule « balance l'haleine des palmes » sous les pas de Jésus. Un pharisien complote avec Judas la trahison du Maître.

6e tableau. Le Christ aux Oliviers. — Comme il fallait s'y attendre de la part d'un écrivain qui travestit continuellement l'Evangile, le Christ ne croit plus en lui-même.

Indigne du martyre et tremblant dans sa foi,

il s'adresse à Dieu :

Mon Père, détournez ce calice de moi,...
Ou bien, me relevant dans l'orgueil de ma tâche, ...
Mon Père, apprenez-moi du moins pourquoi je meurs.

Voici Judas ! Le Christ lui demande un entretien à l'écart, et Judas lui explique les motifs — combien imprévus ! — de la trahison.

Seul peut-être....
Je te crois Fils du Dieu par qui le genre humain,
D'une effroyable loi séculaire victime,
Expie injustement je ne sais pas quel crime
En des tourments immérités (1) ; et c'est pourquoi
J'ai rêvé de punir enfin ton Père en toi !

Cette pensée, le traître la développe en deux longues tirades

(1) On remarquera la coupe de ce vers, privé de césure à la sixième syllabe. Les auteurs des *Drames sacrés* écrivent de même :

Il savait donc ! — Il savait tout. Il dit encore....
Et que le ciel n'attendait plus, pour se rouvrir....

Ou bien ils se contentent d'une voyelle pour le repos de la sixième syllabe :

Rouges les lis ! Rouge le ciel ! Partout du sang !

Un vers de la page 74 :

Adieu, Jésus, ma vie ! Adieu, Jésus, mon âme !

ne rime avec rien. — Etait-ce la peine de se permettre ces licences poétiques ?

Digitized by Google

schopenhauériennes; mais la tendre parole de Jésus le retourne, et quand le Christ lui dit :

Embrasse-moi,

Judas recule.

Non pas!

Jésus

Je le veux.

Judas

Non, non, Maître!

Jésus.

Soit! moi-même à leurs yeux je me ferai connaître.

Appelant :

Soldats, venez, je suis Jésus de Nazareth.

En face de Jésus, entre les branches des oliviers, un calice d'or se montre.

Oui, calice sanglant, viens à moi! Je suis prêt.

— Quatrième effet de fantasmagorie et deuxième conversion inattendue, qui toutefois n'empêche pas la pendaison.

7e tableau. Les saintes femmes. — Sur les marches du prétoire, où le Christ est jugé, la Vierge et Madeleine attendent la sentence de Pilate. La Mère du Christ se rappelle l'Annonciation :

Un soir d'argent tombait sur les lis éclatants,
Et tout était blancheur dans la nature en fête.

Elle « pousse un cri devant la vision, surgie subitement, au fond, du jardin de Nazareth, tel qu'il était au jour de l'Annonciation, mais avec tous ses lis tachés d'une rosée sanglante sous le soleil rouge », et « elle tombe évanouie dans les bras de Madeleine, tandis qu'au loin tinte dou-

Digitized by Google

loureusement la sonnerie grave et lente de l'*Angelus* ». — Cinquième effet de fantasmagorie.

8e tableau. La plainte de la forêt. — L'âme de la forêt refuse de fournir l'arbre d'où sera tirée la croix. Mais le bûcheron lui révèle que la mort du Sauveur va ouvrir l'ère de la loi d'amour, et un vieux chêne, celui-là même où s'est pendu Judas, offre son tronc frappé par la foudre :

> Si ce Nazaréen, par des chemins connus
> De lui seul, nous conduit vers la nouvelle aurore,
> Lève sur moi ta hache, et frappe, et frappe encore.

« Dans toute la forêt passe un long gémissement de terreur et de pitié ». — Sixième effet de fantasmagorie.

9e tableau. Barabbas devant le Calvaire. — Barabbas, « cette âme louve » (1), transformé par les événements accomplis, invective la foule qui a crucifié Jésus, et la foule terrifiée s'enfuit en se frappant la poitrine. Resté seul, il tend les mains vers Dieu :

> Oh ! rends-moi la clarté de ton soleil, Seigneur !
> Je ne puis croire en toi dans cette nuit. J'ai peur.

Le ciel s'éclaire d'une vague clarté, puis Barabbas voit l'ombre de la croix qui monte sur la tour du fond.

> Es-tu le châtiment ou le pardon, grande ombre ?

C'est le pardon.

(1) Le mot est de Victor Hugo, *La fin de Satan*, 1888, p. 220, qui, le premier, nous avait montré (*ibid.*, p. 219-27) Barabbas devant le Calvaire, « transfiguré, tremblant », jetant

> L'anathème, les cris, les courroux, les affronts,

à cet « affreux peuple sanglant », qui l'a préféré à Jésus.

> Oh ! si c'était à moi qu'on se fût adressé,
> Si, quand j'avais le cou scellé dans la muraille,
> Pilate était venu me trouver sur ma paille,
> S'il m'avait dit : « Voyons, on te laisse le choix,
> C'est une fête, il faut mettre quelqu'un en croix,
> Ou Christ de Galilée, ou toi la bête fauve ;
> Réponds, bandit, lequel des deux veux-tu qu'on sauve»
> J'aurais tendu mes poings et j'aurais dit : « Clouez » !

Digitized by Google

Lentement, lentement, l'ombre gagne, et voici
Que son pardon sacré descend sur moi... Merci !

Et Barabbas se relève « vers l'horizon, où monte le disque du soleil qui porte la face du Christ ». Septième effet de fantasmagorie et troisième conversion inattendue.

10e tableau. La Résurrection. — Madeleine — l'Amour — et un homme aux mains chargées de chaînes — l'Humanité — conjurent le Christ ressuscité d'apparaître. Jésus « apparaît dans une apothéose de lumière » ; l'homme élève ses mains libres de chaînes, pendant qu'un double chœur céleste et terrestre chante :

Notre Maître est assis à la droite du Père.

Les *Drames sacrés*, avons-nous dit, sont une œuvre lamentable : ce jugement sévère résume les appréciations de la critique.

Dans la *Revue des Deux Mondes*, M. Camille Bellaigue estime (1) que « les *Drames sacrés* ne sont que rhétorique, et rhétorique, non pas de rhéteur, mais de rhétoricien tout au plus... L'effet en est aussi désagréable que possible, également contraire à l'esthétique et à la foi... Et dire que toute cette dévotion de chromolithographie, ce Nouveau Testament de musée Grévin est placé sous le patronage de Fra Angelico » !

M. Jacques du Tillet, de la *Revue bleue*, constate (2) que, parmi les épisodes choisis par M. Sylvestre, « il n'en est pas un seul qu'il n'ait travesti, et travesti de manière à nous prouver qu'il n'y a, à proprement parler, rien, absolument rien compris ».

Egalement dur est le feuilletoniste du journal *Le Temps*, M. Francisque Sarcey (3) : « C'est une série d'enluminures qui toutes se ressemblent en ce point qu'on les pourrait presser et tordre sans en exprimer une goutte de foi sincère

(1) *Revue des Deux Mondes*, n° du 1er avril 1893, t. CXVI, pp. 700, 701.
(2) *Revue bleue*, n° du 25 mars 1893, t. LI, p. 382.
(3) *Le Temps*, n° du 19 mars 1893.

Digitized by Google

ou de sentiment naïf. C'est tout ce qu'on voudra, sauf l'Evangile pourtant ».

Enfin, M. Jules Lemaître se moque spirituellement (1) de ces « mysticailleries en christocalc », et rapporte un mot qu'il ne désapprouve pas : « Un bon catholique me disait : « Il y manque un tableau essentiel (aux *Drames sacrés*), « celui de Jésus chassant les vendeurs du temple » (2).

VII

Dans un charmant noël, qui a été fort bien traduit par l'auteur de *L'Enfant Jésus* (3), M. Aimé Giron nous transporte à l'étable de Bethléem. Arrive un marchand qui remplit la main de Jésus de gros sous ; le petit Jésus les jette avec mépris.

Puis voici venir gente damoiselle,

qui lui offre un collier d'or fin.

« — Non ! cet or perdit mainte honnête fille,
Et je vois mourir mes pauvres de faim ».

Bruyant, entre un homme de guerre ; le Dieu de la paix ne veut pas de son glaive qui tue. Même accueil peu encourageant est fait au grand seigneur orgueilleux

Que portent, bercé dans sa lourde chaise,
Quatre fiers valets, d'or tout chamarrés,

(1) *Journal des Débats* (édition rose), n° du 19 mars 1893.

(2) M. Armand Sylvestre ne s'est-il pas beaucoup avancé en affirmant que « loin de s'indigner de ce qui eût été considéré alors (il y a dix ans) comme une profanation, les gens religieux de quelque esprit ont accueilli favorablement ces poèmes où, au demeurant, Jésus est exalté dans une forme pleine de lyrisme et de respect » ? Cité dans *Le presbytère*, n° du 13 avril 1893, p. 217.

(3) J. Bonnel, *L'Enfant Jésus*, p. 65-8.

Digitized by Google

et au roi, à superbe mine, qui ne peut comprendre que l'Enfant-Dieu soit si mal logé.

« — Ne l'éveillez pas ! Il dort sous ce voile ..
Libre à vous, monsieur, de loger chez vous ».

A son tour,

Portant sous son bras un tout petit livre,

un bon chanoine est là qui n'ose avancer.

« Monsieur Saboly ! que vois-je là-bas ?
C'est vous ? dit Jésus d'un ton qui l'attire ;
Entrez ! Vos noëls sont charmants. Ils font
Que partout on m'aime... Et qu'ils m'ont fait rire » !
Et vite il lui donne un baiser au front.

Si les auteurs des récents mystères et drames religieux — M. Joseph Fabre excepté — se présentaient à la crèche, ne seraient-ils pas reçus comme le roi, le seigneur, le guerrier, la damoiselle et le marchand ? Leurs pages prétentieuses, et qui sont dépourvues de ce que saint Augustin appelle *vultum pietatis* (1), la figure de la piété, ne valent pas le moindre de ces vieux noëls, ceux de Saboly par exemple, de ces anciens cantiques sans visées littéraires, mais si délicieusement naïfs. Surtout, après avoir lu ces pauvretés, ces fadeurs, on trouve une beauté nouvelle, un surcroît de fraîcheur, une grâce plus exquise aux textes inimitables et éternellement jeunes de l'Evangile.

(1) *Non habent illæ paginæ vultum pietatis*, S. August., *Confes.*, lib. VII, c. XXI.

Félix VERNET.

Digitized by Google

JEAN JANSSEN

D'APRÈS SES LETTRES ET SES SOUVENIRS INÉDITS

Suite [1]

V

PRÊTRISE 1860. — DISCOURS SUR L'ÉGLISE ET LA LIBERTÉ DES PEUPLES. — VOYAGE EN ITALIE 1863-1864.

Toutes les lettres de Janssen à ses parents respirent le contentement que lui cause sa nouvelle position à Francfort. Effectivement, il y avait une existence agréable sous tous les rapports. Il n'était occupé au gymnase que quelques heures par semaine et, pour ses travaux scientifiques, il avait autant de loisir qu'un professeur d'Académie, sans avoir à souffrir des inconvénients souvent attachés à la carrière universitaire. En outre, il avait à sa disposition une bibliothèque admirablement fournie sous le rapport historique, et des archives remplies d'incomparables trésors. Il entretenait des relations journalières avec Bœhmer, qui lui témoignait une affection toute paternelle ; enfin il se voyait accueilli et fêté dans une société exceptionnellement distinguée où chacun était plein d'intérêt et d'ardeur pour les choses de l'intelligence. Aussi tout lui souriait, tout lui

(1) Voir les numéros précédents.

Digitized by Google

faisait aimer de plus en plus la « merveilleuse » ville du Mein. Rien ne paraissait manquer à son bonheur, et pourtant il n'était pas complètement satisfait.

On s'imaginait à Francfort qu'il ne manquait qu'une chose au sympathique professeur : une compagne digne de lui, et l'on se demandait avec curiosité quelle allait être l'élue. Cette curiosité fut encore excitée le jour où Janssen répondit à une question qui lui était adressée à ce sujet : « Ne vous mettez pas en peine, je suis déjà fiancé; celle que j'ai choisie est riche et belle, mais je suis obligé de taire encore son nom. » Ce ne fut que quelque temps après qu'on comprit le vrai sens de ces paroles : la fiancée que Janssen avait choisie, c'était l'Eglise. Il se consacra pour jamais à son service le 26 mars 1860, jour où il reçut les ordres à Limbourg. Il s'était préparé à cette grande démarche dans un si profond mystère, que les amis mêmes qu'il avait dans le clergé furent surpris, non de sa résolution en elle-même, mais de la promptitude et du secret avec lesquels il l'avait mise à exécution. « Encore laïque », dit Hülscamp, « Janssen brûlait déjà d'un tel zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes que moi, prêtre bien longtemps avant lui, j'étais souvent tout confus en comparant son ardeur à mon calme. » Une lettre de M. le curé Gietmann confirme ces paroles : « En 1857, m'écrit-il, Janssen vint un jour me voir à Crefeld où j'étais alors recteur de l'école. Comme à neuf heures du soir j'étais obligé de faire une conférence aux ouvriers tisseurs, il me demanda la permission de m'accompagner. La séance terminée, je me hâtai de retourner à la maison pour l'y rejoindre, mais je n'y trouvai point mon professeur; il ne me revint qu'à onze heures. Qu'était-il devenu ? Devant l'église s'élevait une croix de mission ; Janssen s'y était arrêté et y avait récité tout un rosaire pour les ouvriers tisserands. »

Tout enfant, il avait formé le dessein de se consacrer à Dieu sans réserve. C'est dans cette pensée qu'à Munster et à Louvain il avait suivi des cours de théologie. Mais sa mauvaise santé l'avait longtemps éloigné du sanctuaire.

Digitized by Google

Maintenant il revenait à son premier dessein, mais en renonçant au ministère des âmes, car il sentait bien qu'un tel apostolat eût excédé ses forces. « Une autre cause de ses longues hésitations, avait été la crainte de n'avoir peut-être pas la véritable vocation. » Une rare délicatesse de conscience qui allait parfois jusqu'à l'anxiété relativement à tout ce qui regarde Dieu et le salut l'a tourmenté jusqu'à la fin de sa vie. « Bien des fois, m'écrit l'un de ses amis, il m'a demandé des avis, des conseils, à moi qui ne devais recevoir les ordres que quinze ans après lui ; toujours il était tourmenté de l'idée de n'avoir peut-être pas suffisamment satisfait à telle ou telle de ses obligations. »

En se fixant à Francfort, Janssen avait élu domicile au milieu d'une ville où domine le protestantisme ; il y était lié avec beaucoup de protestants. Ces circonstances ne semblaient pas faites pour favoriser ses idées de vocation, et cependant ce fut précisément dans ce centre protestant qu'il entendit distinctement retentir au fond de son âme la parole de son Maître : « Suis-moi ! »

Le jour de la Pentecôte (1859), après s'être sérieusement éprouvé lui-même, il s'était déterminé à se vouer entièrement et pour jamais au service de l'Eglise. Avec l'habituelle énergie de son caractère, il prit aussitôt ses dispositions, et demanda un congé pendant lequel, à Tubingue, il acheva ses études théologiques. Ses lettres ne tarissent pas sur l'obligeance, la cordialité de ses nouveaux maîtres. « Je ne pense jamais, sans une profonde reconnaissance, à tous ceux qui ont aidé mon ignorance en ce temps-là, écrivait-il bien longtemps après, et je leur dois en outre bien des heures charmantes pendant les réunions du soir ».

Mais ce qui paraissait au jeune postulant beaucoup plus important que les études, c'était la prière. Déjà, à Noël (1857), il s'était rendu, sans s'en ouvrir à personne, au couvent des pères capucins d'Aschaffenbourg pour y faire les Exercices spirituels. C'est là qu'il fit la connaissance du P. François Borgias. Dans tout l'extérieur de ce saint religieux se reflétait la sérénité que donne une conviction profonde. Il était d'une touchante modestie,

Digitized by Google

plein d'abandon à Dieu, charitable, doux, indulgent, pacifique. Janssen, dans les *Portraits et souvenirs contemporains*, a parlé en termes émus de cet humble fils de saint François, « si désintéressé, si exempt d'ambition, et dans lequel semblaient s'être incarnées les antiques vertus germaniques. »

Les impressions que reçut Janssen dans ce paisible couvent, il ne devait jamais les oublier. « Jusque-là, a-t-il raconté, je n'étais jamais entré dans un couvent de capucins, jamais je n'avais eu de rapports avec un religieux franciscain. J'eus un peu d'émotion lorsque le P. Borgias m'annonça qu'il me servirait lui-même de guide pendant les Exercices, car il me paraissait extrêmement austère, même froid. Lorsque, avec une confiance toute pleine d'abandon, je lui parlai du dessein que j'avais formé de me faire prêtre, il garda pendant quelques instants un profond silence pendant lequel il me regardait fixement. L'impression que fit sur moi ce silence, ce profond et calme regard, je ne l'oublierai de ma vie. Enfin, il me dit : « Aimez-vous « la solitude, aimez-vous la prière méditée ? Avez-vous une « profonde vénération pour la très sainte Vierge ? S'il n'en « est pas ainsi, je vous en prie, ne vous faites pas prêtre ! « Dites-vous bien que vous voici au plus difficile, au plus « redoutable instant de votre vie, mais aussi au moment le « plus fertile en grâces, si vous êtes fidèle à ce que Dieu vous « dira au fond du cœur, et si vous vous présentez devant « lui dans un esprit d'humilité. » Là-dessus il s'agenouilla sans poursuivre plus longtemps l'entretien et nous récitâmes ensemble le rosaire que, pendant les Exercices, il me prescrivit de dire tous les jours. J'avais apporté avec moi le livre du P. Saint-Jure : *Retraite spirituelle à l'usage de ceux qui se préparent sérieusement à la prêtrise.* Il trouva ce livre très propre à me guider pendant les exercices, convint aussitôt avec moi des points à méditer le jour suivant, et, prenant congé, me souhaita d'heureuses fêtes de Noël : « Si nous voulons que le Sauveur vienne à nous, « allons au-devant de lui », ajouta-t-il simplement. »

Et Janssen alla au-devant de son divin Maître. En toute

Digitized by Google

humilité, il écouta les paroles apostoliques du bon père et se mit entièrement sous sa direction. La retraite finie, le P. Borgias l'accompagna jusqu'à la porte du couvent et lui dit en le quittant : « Oui, se faire prêtre pour servir la science, c'est une belle vocation, mais souvenons-nous bien qu'un tel service ne va point sans périls, et prenons garde d'alimenter l'esprit au détriment de l'âme; ce que le Seigneur récompense dans le savant, comme le dit saint Pierre, c'est l'homme caché au fond du cœur; la science sans la sagesse n'est qu'un funeste don. »

Janssen avait eu l'occasion d'expérimenter la justesse de cette parole auprès du maître et de l'ami qui lui était si cher.

Chez Bœhmer le sentiment religieux était aussi profond que chez son jeune ami; mais absorbé dans ses travaux scientifiques, il n'était jamais parvenu à donner à l'étude de la religion l'attention soutenue qu'elle réclame. Comme le lui disait Clément Brentano avec une franchise tout amicale, « ayant reçu la grâce inestimable de reconnaître la vérité, il s'était résigné à ne pas vivre *dans* et *par* la vérité ». « A quoi nous serviront toutes les chartes du monde, toutes nos connaissances sur ce temps passé qui s'est écoulé comme un torrent, lui répétait Brentano, si nous ne saisissons en nous la plénitude des temps, si nous ne laissons pas à Dieu, dans notre âme, la liberté d'agir? » C'est dans le même sens que le même ami lui avait dit auparavant : « Vous chercherez, vous travaillerez, vous vous agiterez en vain aussi longtemps que vous vous comporterez comme vous le faites vis-à-vis de la vérité que vous avez reconnue. Vous ne lui résistez pas positivement, mais vous l'évitez au lieu de la chercher, vous marchez à côté d'elle au lieu de l'embrasser. Allons, courbe ta nuque raidie, docte savant, pauvre pécheur! Va trouver l'Eglise à laquelle les clefs ont été données. Là, ta dette te sera remise; unis-toi à la fiancée du Christ, à l'Eglise; vis en elle comme son serviteur fidèle, fortifie-toi en te nourrissant de ses grâces, vis en aimant et en souffrant pour l'amour de Jésus et au nom de Dieu, car ainsi seulement tu trouveras la paix, la

Digitized by Google

joie, le véritable repos au milieu de l'austère labeur qui remplit tes jours. »

Vaine exhortation ! Bœhmer se tint toujours en dehors de toute société religieuse positive ; à aucun prix il ne voulait être appelé protestant, et toujours pourtant, comme le lui disait Gœrres, il restait arrêté devant la porte grande ouverte de l'Eglise catholique. Ce qui lui manquait, comme il l'avouait un jour à l'un de ses amis (1839) « c'était la clarté, la logique et le ferme enchaînement du dogme. »

Grâce à ses études historiques, il était devenu un fervent admirateur de l'Eglise ; mais elle ne lui apparaissait que dans l'histoire, il ne la saluait que comme la plus grande des forces sociales ; il demeurait en dehors de sa société visible ; en un mot, il n'était catholique, si l'on veut me permettre cette expression, que scientifiquement. Plus il avançait dans la vie, plus il comprenait que cet état était incapable de lui donner la paix. Citant un mot familier à son ami Schulz : Le plus court chemin pour arriver à Dieu, c'est celui de la charité, le chemin de la science y mène trop lentement, il écrivait dès 1845 : « Schulz a raison, la science toute seule ne donne pas la paix, et elle ne crée point cet amour qui tient les hommes debout intérieurement et leur communique une force invincible. La connaissance historique de la vérité n'a pas la force nutritive que je lui attribuais dans ma jeunesse. Elle est sans résultat moral, et pour le chercheur qui s'est consacré à elle et pour ceux auxquels il la communique. »

Toutes les fois que Bœhmer se sentait mordu au cœur par de semblables pensées, il hésitait, et ne se décidait pourtant jamais à se mettre sérieusement à l'étude des vérités du christianisme. C'est qu'il n'avait pas le courage d'interrompre pour un temps ses travaux. En dépit d'un labeur acharné, l'angoisse intérieure qui le torturait augmentait avec l'âge, comme il l'avouait quelquefois à son ami Janssen.

« Dès 1858, me disait un jour celui-ci dans une heure d'intimité, Bœhmer m'avait confié sa souffrance, son angoisse intérieure qui parfois touchait au désespoir. Ah !

Digitized by Google

cher ami, vous l'avouerai-je ? C'est ce poignant supplice de l'un des hommes les plus admirablement doués de notre temps qui m'a poussé plus que toute autre chose, à embrasser l'état ecclésiastique ! »

Tous ceux qui ont vécu avec Janssen savent que sa piété sacerdotale était profonde et simple comme celle d'un enfant. « L'autel était tous les jours l'objet de ses plus fervents désirs. C'était à la table du Seigneur que, tous les jours, appuyé comme l'apôtre saint Jean sur le cœur de son Maître, il trouvait la force, le courage nécessaire à la poursuite persévérante de son but. L'Eucharistie était pour lui la source intarissable où il puisait la vérité qu'il répandait ensuite en flots abondants daus ses ouvrages. Grande fut sa joie le jour où le Saint-Père lui accorda la permission d'avoir une chapelle dans sa maison et d'y conserver le très saint Sacrement. Il estimait plus le bonheur d'avoir nuit et jour la sainte Eucharistie sous son toit, de pouvoir à toute heure du jour et de la nuit s'agenouiller devant le Tabernacle, que tous les honneurs de ce monde » (1).

Janssen aimait ardemment l'Eglise. Il se servait avec prédilection du mot *catholique romain*, car les chrétiens séparés de l'Eglise se vantent, eux aussi, d'être catholiques. Il croyait de toute son âme, sans restriction, sans que l'ombre du doute l'eût jamais un instant effleuré, dans une humble et totale soumission à l'autorité établie par Dieu. Cette inébranlable foi était la véritable raison du jugement juste et net qu'il portait sur toute chose, et aussi de son inaltérable gaîté et de la délicieuse candeur de son âme. Il fallait voir notre grand historien aux heures de délassement, même après que son nom fut devenu célèbre dans le monde entier; c'était l'homme le plus sociable, le plus affable qu'on se puisse imaginer. Il était parfois gai comme un enfant, et pourtant, mêlant, dans de justes proportions, le sérieux à l'enjouement. « Joyeux et libre »,

(1) Paroles du doyen du chapitre de Francfort, dans le beau discours prononcé le jour des funérailles de Janssen, le 27 décembre 1891.

Digitized by Google

telle était alors sa devise. Il a conservé jusqu'à la fin de sa vie cette candeur naïve et bienveillante qui donnait à son commerce un charme si particulier. La foule des visiteurs qui vinrent, après sa mort, s'inscrire au n° 16 de la Belle Avenue ou le visiter une dernière fois, prouve qu'à Francfort, il comptait de nombreux amis dans tous les partis. « En réalité, Janssen, comme homme, n'a jamais eu d'ennemis parmi tous ceux qui l'ont connu », disait la *Gazette de Francfort* au lendemain de sa mort.

De sa foi venaient sa piété simple, libre de toute affectation, son humilité, son filial attachement au Saint-Siège, sa tendre dévotion pour la Reine du ciel, son active charité. Il citait souvent ces deux vers :

« La foi seule est morte, elle ne saurait vivre,
Avant d'avoir reçu son âme, qui est la charité. »

Tandis que pour ses dépenses personnelles il était d'une telle économie qu'il trouvait, par exemple, qu'un miroir de cinquante pfennings était « bien assez bon pour lui », ainsi que son fidèle Joseph me l'a lui-même raconté, il distribuait d'abondantes aumônes aux pauvres, aux malades, aux établissements de charité. Il cachait ses bienfaits avec un soin anxieux : « Surtout n'en parlez pas ! » avait-il coutume de dire quand il faisait l'aumône par l'intermédiaire d'un ami.

Les dons que ta main pieuse distribue en secret
Sont des morts qui vivent en dépit de la tombe,
Sont des fleurs qui résistent à l'orage,
Sont des étoiles qui ne s'éteindront point.

Dans ses rapports avec les pauvres, il était plein de la cordialité la plus tendre. Il avait souvent à la bouche cette parole tirée d'un livre édifiant du quinzième siècle : « Ne regardons pas seulement le pauvre avec les yeux de notre corps, voyons-le des yeux de notre âme. Ayons une inébranlable foi dans la dignité de son malheur ; aimons-le d'un fraternel amour. »

Digitized by Google

Dans les dernières années de sa vie, il n'avait pas de plus grand bonheur que d'aller visiter les pauvres enfants abandonnés de sa ville d'adoption. Pendant l'été de 1888, il composa en leur faveur une *Supplique* en vers à laquelle nous empruntons les touchantes strophes que voici :

Pauvres, riches, accourez tous,
Aidez à rassembler, aidez à construire !
Il s'agit de bâtir un palais de gloire,
Un beau sanctuaire pour le Christ-Enfant !

Ce sanctuaire n'est point construit en pierre,
Il n'a ni riches balustres, ni or, ni airain ;
Ce sanctuaire c'est le cœur de nos petits bien-aimés !
Ils ont pris pour modèle le Cœur de Jésus.

Voyez cette foule de pauvres enfants
Qui vous regardent et vous implorent !
Les petits, les préférés de Dieu
Réclament aujourd'hui votre amour et votre compassion.

Pour chacun d'eux
Le Sauveur a donné son sang :
« Ce que vous aurez fait à l'un d'eux »,
A dit Jésus, « vous l'aurez fait à moi-même. »

Donc ouvrez largement vos mains
Vous à qui Dieu a prêté en abondance !
Vos pieuses aumônes
Ne seront pas perdues pour le ciel.

Rien n'est petit dans le mouvement du monde
La plus humble chose a une puissance infinie !
Oh ! que le regard de votre charité soit cesse en éveil,
Epargnez, veillez, travaillez, amassez !

Si Janssen encore laïque avait pris une part active aux bonnes œuvres catholiques, ce fut bien autre chose quand il fut prêtre ; aussi fut-il heureux le jour où il apprit que la quinzième réunion générale des catholiques devait avoir lieu à Francfort pendant l'automne de 1863. Il prit une grande part aux préparatifs de cette grande solennité et, dans la première séance publique (21 septembre 1863), il prononça un discours remarquable, très chaleureusement applaudi,

Digitized by Google

sur l'Eglise et la liberté des peuples. Il avait pris pour thème cette parole de Leibnitz : « L'Eglise a donné aux peuples la liberté parce qu'elle leur a donné la civilisation; car ce n'est que par la civilisation que les peuples sont vraiment libres. » Pour commenter cette pensée, l'orateur passe en revue les diverses phases de l'histoire et montre comment l'Eglise, par la séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, par la sanction sacrée donnée au mariage, enfin par sa sollicitude continuelle et patiente pour l'abolition de l'esclavage, a vraiment donné la liberté aux peuples. En termes éloquents, il célèbre la grande action sociale de l'Eglise pendant le moyen âge. « S'il vint un jour où les intérêts terrestres se cachèrent sous des prétextes religieux et empruntèrent le masque de la piété, ce n'est point la faute *de* l'Eglise, mais c'est une faute commise *envers* l'Eglise. Nous ne prétendons pas glorifier ici ce moyen âge où les princes et les gouvernements inoculèrent aux abbayes le mortel poison des bénéfices, ni le temps où la noblesse seule avait entrée dans les riches chapitres des cathédrales et où les cadets des grandes familles avilissaient l'épiscopat d'Allemagne. Nous n'entendons célébrer que cette époque de force et de foi où la religion vivifiait et illuminait toutes choses, où l'Eglise s'emparait de toutes les idées saines, où la civilisation et la liberté prirent un si magnifique essor. » En terminant, Janssen démontre que les moyens dont l'Eglise dispose sont toujours les mêmes et que la source de ses bienfaits reste intarissable. « L'Eglise n'a que faire des privilèges. L'Eglise n'a besoin que de liberté. L'Eglise n'a pas besoin de s'appuyer sur le pouvoir absolu, il lui fut toujours fatal. L'Eglise est prête à encourager toute science, pourvu que cette science reste étrangère au délire de l'orgueil; elle combat avec les armes du savoir tout autant qu'avec les armes du sacrifice et de la prière, car la véritable science est aussi sacrifice et prière. L'Eglise n'a point à s'effrayer du progrès moderne; elle encourage tout ce qui est bon, elle purifie tout ce qui est souillé. Elle seule est en état de maintenir en équilibre les forces dévoyées de l'esprit humain, elle seule peut

Digitized by Google

orienter en paix les peuples dans leur marche ascendante vers l'idée. »

Peu de temps après l'assemblée des catholiques, mourut l'homme à qui Janssen devait, comme il le disait, « le meilleur de son âme » : l'illustre historien Frédéric Bœhmer. Il eut encore la joie, peu de temps avant sa mort, de lui entendre prononcer ces belles paroles : « Je comprends à présent que ce qui peut faire et fera la conquête du monde, c'est la charité chrétienne » (1).

La mort de ce maître, de ce paternel ami, creusait dans la vie de Janssen un abîme profond. Un sentiment infini d'isolement l'envahit. « Je vivais en lui », écrivait-il à un « ami, et sa mort termine un chapitre de mon existence. » Pour triompher de son abattement, il eut l'heureuse pensée de faire un voyage, de réaliser l'un de ses plus chers désirs et d'aller en Italie ; il n'eut pas de peine à obtenir un congé.

Janssen, comme tant d'autres chrétiens ses devanciers, avait hâte d'aller droit au but et d'arriver à la ville éternelle. Il prit donc le chemin le plus court, par Genève, Marseille et Civita Vecchia. En route, il donne à ses parents quelques détails sur son voyage. (13 décembre 1863) : « Je suis arrivé à Fribourg après une journée de chemin de fer, et j'ai aussitôt été rendre visite à mon ami Herder ; je suis resté un jour avec lui, puis j'ai traversé l'admirable Suisse. De Genève, je me suis rendu directement à Marseille. Le temps était splendide et j'y ai trouvé le printemps. Le lundi soir, 7 décembre, dans la vigile de la Vierge immaculée, je me suis embarqué sous la protection de la Mère de Dieu. La soirée était belle et la mer parfaitement calme ; mais, vers le matin, une tempête s'éleva et dura plusieurs heures. Le vaisseau avait de très fortes oscillations et la plupart des passagers étaient malades. Moi aussi, pendant quelques heures, je fus

(1) Bœhmer, en 1860, avait eu le dessein d'instituer Janssen légataire universel de sa grande fortune, à la condition que cette fortune serait employée à favoriser les recherches historiques entreprises par des savants catholiques. Mais bien que Bœhmer n'eût point de proches parents, Janssen refusa absolument l'héritage, pour éviter tout soupçon d'intérêt personnel.

Digitized by Google

lamentablement mal à l'aise, mais ensuite je me sentis de nouveau tout dispos. La mer s'était calmée et, par une belle nuit transparente, nous eûmes une splendide traversée. Mes compagnons étaient très intéressants ; j'eus bientôt fait connaissance avec eux, et j'eus là comme un avant-goût de ce que je devais voir à Rome, le centre de toute la Chrétienté. Je liai conversation avec un archevêque dominicain du Chili, puis avec deux missionnaires de Chine, un vicaire général des Indes et le supérieur des oratoriens de Paris. Tous se rendaient à la ville éternelle pour aller consulter le saint Père. »

« Vous devinez aisément avec quels sentiments je mis les pieds sur la terre de Rome ! Vous vous rappelez, n'est-ce pas, que voir Rome, c'était le rêve de ma jeunesse. Mais tout ce que j'avais lu ou entendu sur elle n'était qu'une bien faible image de ce qu'il me fut donné de comprendre. A Rome, tout catholique se sent vraiment dans la patrie ; partout il se voit environné des plus grands souvenirs. Lorsque j'entrai pour la première fois, jeudi, dans la vaste église de Saint-Pierre, je fus d'abord comme ébloui. Je renonce à vous donner aucune idée de la beauté et de la majesté de ce lieu. Devant les tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul, j'ai pensé à vous du fond de mon cœur dans ma prière, et j'espère pouvoir bientôt y dire la sainte messe à votre intention. En sortant de Saint-Pierre, je vis le Pape monter en carrosse devant son palais ; je le vis de tout près, et reçus sa bénédiction. Ensuite j'allai rendre visite au cardinal Reisach. Vous ne sauriez croire avec quelle bonté il m'accueillit ! « Il faut que vous veniez loger chez moi, cher professeur », me dit-il, « et dans quelques jours, deux chambres seront « prêtes à vous recevoir. Vous pourrez tous les jours « dire la sainte Messe dans ma chapelle, vous déjeune- « rez avec moi et vous serez libre ensuite tout le reste du « jour de travailler et de voir ce que vous voudrez. Nous « dînons à une heure et, si le cœur vous en dit, vous « viendrez quelquefois vous promener avec moi. » Je ne m'étais vraiment pas attendu à tant d'amabilité ; j'ai bien à remercier Dieu pour tout cela ! Je suis maintenant tout à

Digitized by Google

fait acclimaté à Rome ; j'espère y rester jusqu'à Pâques, et je me propose de l'étudier à fond. J'espère que le climat sera favorable à ma santé ; Dieu merci, je me sens déjà très bien. Je crois que j'aurai occasion de faire ici beaucoup de connaissances intéressantes. »

Dans le cours du mois suivant, Janssen fit en effet plus de connaissances que durant sa vie tout entière. Citons seulement quelques noms : le cardinal Antonelli, les archevêques, plus tard cardinaux, Franchi et Manning, les évêques Fessler, Adames et Dupanloup ; les généraux d'ordre Beckx et Jandel ; de Rossi, le Père Theiner, le Père Zimperle, les diplomates Hübner et Willisen, Alfred de Reumont, le Père Perrone, Overbeck. Il vit aussi très souvent M^lle^ Pastor qui, depuis longtemps, passait tous les hivers à Rome.

Les audiences que Janssen reçut de Pie IX lui laissèrent un impérissable souvenir. Il écrit le 22 janvier à ses parents : « Hier soir, j'ai eu le bonheur de causer une heure entière avec le Pape. J'étais avec le cardinal Reisach, et les impressions de cette heure ne s'effaceront jamais de mon esprit. Je ne peux assez vous dire la sainte dignité, la gracieuse affabilité du saint Père. Il voulut d'abord entendre mille détails sur l'Allemagne ; puis il me parla de mes études et de ce que j'avais l'intention de faire à Rome ; il mit à ma disposition toutes les archives ou bibliothèques du Vatican, et je crois pouvoir y trouver des documents très précieux pour mes travaux. »

Ces documents étaient relatifs, d'une part, à l'histoire d'Allemagne à l'époque de la guerre de Trente ans, de l'autre, au premier partage de la Pologne. Mais les matériaux que renferment les archives du Vatican sur ces grands événements étaient si abondants que Janssen, à la fin de février, demandait une prolongation de congé qui lui fut aussitôt accordée. Il put ainsi terminer ses recherches, interrompues par une assez sérieuse indisposition, et fit même quelques excursions aux environs de Rome.

Tout en copiant des manuscrits, il n'oubliait ni les chefs-d'œuvre artistiques ni les monuments de la ville éternelle.

Digitized by Google

Quelque prix qu'il attachât aux sources écrites ou imprimées, les documents encore tout vivants de l'art chrétien, les chefs-d'œuvre de l'architecture ou de la peinture ne parlaient pas un langage moins clair à son esprit. La vie populaire aussi, dont le lien étroit avec l'Eglise avait pour lui un charme intime et profond, reçut de lui l'attention qu'elle méritait. En même temps, il étudiait la situation politique de l'Italie, pour l'amélioration de laquelle il lui semblait avant tout nécessaire de dégager la presse catholique des questions d'actualité où elle restait trop souvent embarquée.

Avant son départ, il eut encore une fois la joie d'être reçu par le Saint-Père en audience d'adieu. « Le Pape, » écrit-il à Mme de Sydow, « a été, s'il est possible, encore plus affable que la première fois ; pourtant je suis resté moins longtemps avec lui. Quand je suis entré, il s'est écrié : « Voilà notre cher professeur qui arrive armé déjà de sa requête ! » En effet, j'avais à la main une supplique où je priais le Saint-Père d'accorder à mes chers parents une indulgence plénière toutes les fois que, le jour de ma fête (24 juin), ils feraient la sainte communion. « De tout mon cœur, mon fils », dit le Pape, et aussitôt il apposa sa signature sur ma supplique. Il me donna ensuite une belle médaille d'argent avec son portrait d'un côté et de l'autre l'image du Sauveur lavant les pieds de saint Pierre. « J'ai « coutume de ne donner cette médaille que le jeudi saint à « ceux qui représentent les douze apôtres, me dit-il, mais, « en votre qualité d'historien, n'avez-vous pas une mission « apostolique à remplir ? En vérité, c'est une charge d'apôtre « que celle de travailler comme vous le faites à la diffusion « de la vérité historique, et cela dans un esprit de charité et « de paix ! « J'étais si heureux ce soir-là que je me sentais prêt à fondre en larmes. »

Le jour suivant (8 avril) Janssen fit une petite excursion à Subiaco, et partit le 14 avril pour Naples.

A Pompéi, Salerne, au mont Cassin dont Wibald de Stablo avait été quelque temps abbé, il passa des heures enchantées. Mais la situation politique de l'Italie l'affligeait :

Digitized by Google

« Depuis que j'ai eu l'occasion de voir les choses de près, » écrit-il au sénateur Speltz, « j'ai été encore fortifié dans mon ancienne conviction : la révolution italienne n'est qu'une question sociale. Des paragraphes constitutionnels et tout le libéralisme moderne n'y feront jamais rien. Quand les paysans seront moralisés et libres, quand la bourgeoisie gouvernera librement dans les cités, l'Italie sera pacifiée. »

Sur le chemin du retour, Florence, Bologne, Ravenne, Venise et Milan furent successivement visitées. Puis, par le Saint-Gothard, Lucerne et Fribourg, l'heureux savant revint au gîte aimé du cher Francfort. (18 juin 1864.)

VI

PUBLICATIONS DIVERSES, 1863-1873 : *Premier Partage de la Pologne. — Second volume des Correspondances impériales. — Vie et Lettres de Bœhmer. — Anciennes et nouvelles amitiés.*

Très peu de temps après son retour d'Italie, Janssen fit une grave maladie. L'excès du travail avait encore une fois altéré sa santé. Bœhmer, en faisant de lui son héritier littéraire, lui avait mis sur les bras une besogne écrasante ; son médecin conseilla une cure d'eau froide. A peine l'eut-il achevée qu'il faillit être victime d'un affreux accident. Faisant avec ses élèves du gymnase une excursion dans la montagne, il gravissait à dos de mulet un sentier très escarpé, quand il fut brusquement jeté à bas de sa monture et grièvement blessé dans sa chute. Pendant plusieurs semaines, étendu sur un lit de douleur, il donna les plus vives inquiétudes à ses amis. Il écrivait le 3 juillet 1864 à ses parents : « J'ai plus souffert cette fois-ci que dans toutes mes autres maladies, mais je me suis efforcé de prendre mon mal en patience ; chaque jour amène maintenant un progrès, et je passe presque tout mon temps

Digitized by Google

au jardin. » Un séjour à Badenwiller, suivi d'une courte visite à l'abbaye de Neubourg, le rétablirent si complètement, qu'au mois d'août il était en état de reprendre ses leçons au gymnase, et bientôt après ses travaux scientifiques. « Dieu soit loué ! » écrivait-il le 12 octobre, « je vais enfin tout à fait bien; demain, je recommence le travail. Je vais d'abord m'occuper de rédiger un court précis des affaires de Pologne au siècle dernier, sujet pour lequel j'ai fait à Rome un grand nombre de recherches. J'espère avoir fini à Noël; je recommence aussi à préparer le second volume des *Correspondances d'Empire.* »

Dans son étude sur la Pologne (1), Janssen, s'appuyant constamment sur les documents les plus authentiques, surtout sur les dépêches des nonces, fait assister son lecteur à ce drame émouvant qui se termine par la ruine et l'abandon d'une nation autrefois riche et puissante. « Sans m'occuper en quoi que ce soit des intérêts et des problèmes politiques contemporains », dit-il dans sa préface, « je me suis seulement proposé de raconter les faits tels que, selon ma conviction, ils se sont réellement passés. J'ai voulu nommer les choses par leur nom, ne rien exagérer, ne rien farder, ne rien taire, me gardant aussi de moraliser stérilement et à perte de vue sur mon sujet, comme il est de mode de le faire aujourd'hui. Je me suis également abstenu de prononcer à tout bout de champ sur les événements et les personnes une sorte de jugement des morts à l'égyptienne. Je n'ai voulu qu'aider le lecteur sagace à juger la question par lui-même en exposant simplement les faits, car ce n'est qu'après avoir été ainsi éclairé qu'il pourra, en toute connaissance de cause, apprécier une catastrophe qui a joué un rôle si important dans les destinées de l'Europe. »

Au moment où paraissait ce travail, Janssen, en collaboration avec ses amis Haffner et Thissen, était tout occupé d'une vaste entreprise littéraire à laquelle les besoins du temps donnaient une grande importance. A l'assemblée générale des catholiques, qui avait eu lieu cette

(1) Fribourg, Herder, 1865, 186 pages.

Digitized by Google

année-là à Wurzbourg, Thissen, le curé de Francfort, avait eu le premier la pensée d'une *association pour la publication de brochures catholiques*. Il s'agissait, sans se mêler en rien de polémique religieuse ou politique, d'inviter les savants et les publicistes catholiques à traiter dans le sens de l'Eglise les questions historiques les plus importantes, les problèmes sociaux ou religieux les plus débattus. Cette idée féconde avait été accueillie avec empressement par l'assemblée, et cette année-là même, Janssen donna à l'association deux remarquables articles : l'un sur la Russie et la Pologne au XVIII^e^ siècle, l'autre sur Gustave-Adolphe et l'Allemagne. Plus tard, à diverses reprises, il contribua à cette belle œuvre, bientôt florissante, qu'il considérait comme un excellent moyen d'agir sur l'opinion publique et de faire peu à peu disparaître d'injustes préjugés et des erreurs trop accréditées. Son article sur Charlemagne, sa notice sur le père Borgias, ont été écrits pour l'association.

Tout en s'occupant de ces menus travaux, Janssen continuait à préparer la suite des *Correspondances d'Empire*, dont la publication avait fondé sa réputation scientifique. La première partie du second volume, qui contient les actes et documents relatifs au règne de Frédéric III jusqu'à l'élection de Maximilien I^er^ (1440-1486), parut en 1866. La seconde, qui comprend tout le règne de Maximilien I^er^ (1486-1519), ne fut publiée qu'en 1872 (1). Dans sa préface, datée du 8 novembre 1872, Janssen pouvait dire avec une juste fierté : « La grande importance qu'ont pour l'histoire de l'Empire en général, et en particulier pour les règnes de Robert, Sigismond et Frédéric III, les matériaux publiés dans le premier volume et dans la première partie du second, a été unanimement reconnue par la critique. Les neuf chapitres relatifs aux diètes de Cologne (1505), de Constance (1507), de Worms (1509), d'Augsbourg (1518), suffiraient à eux seuls pour prouver à tout lecteur versé dans l'histoire de l'Empire que la der-

(1) Fribourg, Herder, 1866 et 1872, 1001 pag.

Digitized by Google

nière partie de ce recueil en est la plus intéressante. J'avais eu l'intention de la faire précéder d'une introduction étendue où j'aurais apprécié successivement la valeur de chaque pièce, mais l'impossibilité de grossir encore ce volume, qui a déjà plus de mille pages, m'a contraint de remettre à plus tard ce dessein. » Jœrg, dans un de ses articles de critique littéraire, exprime hautement le profond respect que lui inspire ce travail gigantesque, résultat de plus de vingt ans de patientes et laborieuses recherches. Il ajoute : « Pas une page dans l'histoire de l'Empire pour laquelle les recueils de Janssen ne fournissent les documents inédits les plus précieux. Personne ne pourra écrire désormais sur la dernière période du moyen âge sans avoir recours à ces inappréciables volumes, qui seront à l'historien ce qu'est au prêtre son bréviaire. »

Tandis que l'infatigable travailleur poursuivait ses savantes recherches, de nombreux changements s'opéraient dans sa vie. En mars 1865, il perdit sa belle-mère, et son père vint habiter chez lui. La vie commune de ces deux hommes si différents, ne fut jamais troublée par le moindre désaccord. Leur intimité était pleine de charme. « Ma plus douce joie, écrivait Janssen le 16 décembre 1866 à M^lle^ J. Pastor, c'est la présence sous mon toit de mon excellent père. La gaîté de son humeur, sa foi simple et candide, sa fidélité au plus petit devoir, sont pour moi de continuels exemples. J'admire en lui l'épanouissement parfait du vrai christianisme. Je ne saurais vous dire combien vivre avec lui me fait de bien. »

L'année 1865 apporta une douleur sensible à Janssen : le 24 mai, M^me^ Schlosser mourut dans sa terre de Neubourg. La disparition de cette incomparable amie semblait à tous ceux qui l'avaient aimée tout à fait inacceptable. Elle avait su inspirer à tous un attachement si vrai, sa bienveillante et maternelle bonté, sa sympathie pour toutes les souffrances, étaient devenues si nécessaires à ses amis que personne ne pouvait comprendre comment on allait faire pour se passer d'elle. Elle avait répandu sur tous les siens de tels trésors de tendresse et de

Digitized by Google

bonté qu'il semblait impossible que ce cœur si chaud eût cessé de battre; beaucoup perdirent avec elle une grande part de leur joie en ce monde.

L'année suivante, Dieu exigea un sacrifice plus douloureux encore. En 1863, Janssen s'était lié avec M. de Sydow, ambassadeur de Prusse à Francfort. Mme de Sydow, sa femme, revenue après de longs combats intérieurs à l'Eglise catholique, était une nature d'une rare élévation morale. Très cultivée, prenant un très vif intérêt aux choses intellectuelles et au mouvement littéraire de son temps, douée d'un sens artistique délicat, cette femme d'élite était en outre d'une ardente piété. Elle n'avait qu'un désir : servir le Seigneur son Dieu avec un amour toujours plus généreux, un désir toujours plus ardent de connaître et d'accomplir sa volonté sainte. Porter sa croix à la suite de son Sauveur dans un total renoncement à elle-même, était l'aspiration continuelle de son cœur. Un an après que Janssen lui eut été présenté, elle fut atteinte d'un mal cruel, qui devait l'emporter vingt mois plus tard, 3 mai 1866. « J'atteste, écrivait Janssen peu de jours après sa mort, que pendant les trois ans que j'ai eu le bonheur d'être à la fois son guide spirituel et son ami, je ne lui ai connu d'autre désir que celui de voir Dieu plus aimé et mieux servi. Elle pénétrait toujours plus profondément, toujours plus courageusement dans le grand mystère du christianisme, se persuadant de plus en plus que la force de l'homme n'est que dans la connaissance et dans l'aveu de sa misère, dans l'humble méfiance de lui-même, dans le don volontaire, joyeux, sans nulle restriction de tout lui-même au Seigneur Jésus, unique secours, seule espérance de nos âmes. La vie de tous les jours n'avait pour elle d'intérêt qu'autant qu'elle pouvait la rattacher aux grands objets dont son esprit et son cœur étaient sans cesse occupés. Aussi les relations purement banales lui étaient-elles à charge, et se plaignait-elle souvent du temps qu'elles lui faisaient perdre. Ce sacrifice lui était quelquefois si dur qu'elle s'accusait de ne pouvoir rester calme pendant ces visites mondaines, à ce point qu'un mot peu bienveillant lui échappait quelquefois.

Digitized by Google

« Pour pénitence, disait-elle, je dois ensuite, pendant des heures, souffrir le fardeau des souffrances physiques, et cette épreuve augmente l'excitation nerveuse. » Elle se jugeait elle-même avec la plus grande sévérité; cette sévérité grandissait à mesure qu'elle unissait davantage ses cruelles souffrances aux souffrances du Sauveur, comparant ses douleurs aux siennes. Non seulement elle se reprochait de simples mouvements d'impatience, mais elle était mécontente d'elle-même toutes les fois que sa patience n'avait été qu'une résignation passive, et que son âme n'avait pas été assez au-dessus de ses souffrances pour lui permettre de dire en toute vérité, avec saint Paul : « Je me réjouis dans la tribulation ». « Les païens, disait-elle souvent, avaient aussi une patience passive et une force stoïque; pour nous, chrétiens, nous ne souffrons bien que lorsque notre souffrance devient le vivant témoignage de notre plein abandon à la volonté de Dieu, et lorsque nous les endurons comme Jésus, et comme les saints à l'exemple de Jésus, pour l'amour de notre Créateur et Seigneur. ». C'est dans cet esprit qu'elle supporta de longues années de maladie, constamment fidèle à sa devise, que Janssen devait plus tard adopter après elle : *Per crucem ad lumen.*

La mort de cette « femme d'une héroïque fidélité, » lui fut on ne peut plus sensible : « Depuis que ma chère, inoubliable amie n'est plus », écrit-il en juin 1866, « je me sens tout isolé. Sa mort m'a pris comme une part de mon être. Je ne puis pas beaucoup parler d'elle, ni beaucoup en écrire, car ce que nous sentons le plus profondément n'appartient qu'à nous seul. Une fois par semaine, je vais visiter sa tombe; je crains bien qu'on ne s'aperçoive maintenant dans tout ce que j'écrirai que la sympathie d'une âme comme la sienne m'a fait défaut. Que Dieu la prenne en sa sainte garde! Comme la figure de ce monde passe! La maison de Bœhmer est devenue un restaurant pour les ouvriers; on y boit, on y fume, on y chante! L'hôtel de M^me^ Schlosser a été démoli et, dans la maison des Sydow va probablement s'installer..... un juif! »

Déjà péniblement affecté par ces pertes successives, Jans-

Digitized by Google

sen souffrit encore, à la même époque, de la tournure que prenaient les affaires politiques : la guerre civile menaçait. Tous ceux qui ont connu son patriotisme comprendront ce qu'il dut alors éprouver : « Physiquement, les événements des dernières semaines m'ont tellement ébranlé que j'en frémis encore dans tous mes nerfs », écrivait-il le 1er juillet 1866 ; « intellectuellement, je suis incapable du moindre effort, et cependant il faut absolument que je travaille ces deux jours-ci. O temps d'amère angoisse ! »

Enfin la tempête s'apaisa ; « l'amère angoisse », doublement sensible à Francfort, disparut, et bientôt nous retrouvons Janssen « solitaire et laborieux, de nouveau tout absorbé dans sa besogne. » « Depuis l'automne dernier », écrit-il à Mlle Pastor, « je ne me suis guère occupé que de Bœhmer, dont je publie en ce moment la vie et les lettres. Hier j'ai reçu la septième épreuve de ma biographie ; il y en a encore quatre-vingt-dix ou cent à revoir; vous voyez que j'ai de la besogne en perspective ! Quarante ou cinquante feuilles sont prêtes, ou à peu près, pour l'impression. »

Mais il était plus loin du but qu'il ne le pensait. Le livre ne parut qu'en 1868. C'est à lui qu'il a dû le rang qu'il occupe parmi nos meilleurs écrivains.

La valeur du magnifique témoignage que son fidèle cœur avait rendu à son maître et à son ami avec tant d'intelligence et d'amour fut reconnue par la critique de tous les partis. « Cette biographie, écrite non seulement avec un grand soin, mais encore avec infiniment d'art et de goût, » écrivait de Weech dans la *Gazette d'Augsbourg*, nous fait pénétrer dans l'intérieur de la vie de Bœhmer. Mettant à profit les documents les plus intéressants et les plus authentiques, Janssen trace un tableau exact de la situation politique de Francfort, et à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du nôtre. Nous faisons connaissance avec la famille, avec les premiers maîtres de Bœhmer, et nous sommes initiés (la plupart du temps par lui-même) à ses premières impressions. Nous suivons pas à pas ses progrès dans la science; nous l'accompagnons en Italie, avec lui nous sommes introduits dans le cercle de

Digitized by Google

savants et d'artistes distingués qui, à cette époque, passionnés pour l'étude de l'antique, vivement intéressés par les grandes traditions de l'Eglise, frayèrent à la science et aux arts une voie si intéressante et si neuve. Enfin s'ouvre pour nous la porte du paisible et grave cabinet d'études où Bœhmer entreprend son travail, les yeux fixés sur le plus noble but, résolu à le poursuivre jusqu'au bout et coûte que coûte. Grâce aux lettres, aux notes et aux souvenirs de l'illustre savant, nous pénétrons dans le sanctuaire de sa pensée, dans ses luttes les plus intimes; la biographie de Janssen nous présente les uns après les autres ses ouvrages, nous révèle les fatigues, les sacrifices infinis qu'ils exigèrent, les apprécie, rapporte les succès qu'ils obtinrent, l'enthousiasme qui les accueillit, les objections qu'ils rencontrèrent. Enfin elle nous montre Bœhmer vieilli, le corps usé, les forces abattues, et pourtant toujours occupé de grands projets et de résolutions nouvelles, repassant dans sa mémoire ses jours écoulés, sa tâche noblement remplie, et remettant son âme et sa vie avec une sereine confiance entre les mains de son Créateur. « En vérité, dit la *Gazette de Berlin*, nous aurions peine à citer un autre ouvrage du même genre, dont on puisse tirer autant d'enseignements sur plus de sujets divers. De cette diversité naît l'intérêt profond de plus de cinq cent cinquante lettres, où sont semées de véritables parcelles d'or sur la critique historique et sa méthode, sur l'art et sur la littérature. » Ranke, dans son discours d'ouverture pour la neuvième réunion plénière de la commission historique, rendit aussi pleine justice à la biographie de Bœhmer au point de vue de l'histoire des études en Allemagne, tandis que Reichensperger (1) indiquait son importance pour l'histoire de l'art national. Janssen fut aussi très heureux de l'approbation donnée par Wattenbach au classement de la correspondance. De Weech loua l'abnégation héroïque dont il venait de faire preuve (2). « Il est à remarquer, dit-il, que cette

(1) *Organ für christliche Kunst*, 1868, n° 13.
(2) *Heidel, Jahrbuch*, 1868. n° 36.

Digitized by Google

belle vie est presque entièrement retracée avec les propres paroles de Bœhmer et les témoignages de ses plus intimes amis. » « Ce travail, dit Hülskamp (1), est une admirable mosaïque. Avec une intelligence parfaite, un goût exquis, un art infiniment patient, Janssen a rassemblé des milliers de petites pièces qu'il a soigneusement triées et mises en place après en avoir examiné attentivement la valeur, de sorte qu'à vrai dire il existe peu de biographies donnant d'un personnage une idée plus complète à l'aide de documents plus indiscutables. Disons aussi qu'il en est moins encore qui, avec un respect si pieux et tant d'impartialité historique, aient su placer une plus intéressante figure dans un cadre aussi attrayant. »

Pour rendre son ouvrage accessible au plus grand nombre possible de lecteurs, Janssen condensa en un petit livre ce que les trois gros volumes de la *Biographie* renfermaient de plus intéressant. Ce nouveau travail a pour titre : *Jean-Frédéric Bœhmer, sa vie, ses convictions* (2).

Tout ceci ne l'empêchait point de publier, dans différentes revues, des articles pleins de valeur.

Ce n'est pas ici le lieu de les analyser ; contentons-nous de remarquer qu'ils montrent la preuve de l'étonnante variété de ses connaissances. Ce qui eut toujours pour lui le plus d'intérêt, ce sont les mémoires, les correspondances, les études biographiques. Selon lui, tout le monde devait avoir lu les lettres de Jean de Müller, la biographie de Niebuhr, les souvenirs de jeunesse d'Ernest Rietschel et les lettres de Charles Ritter. Parmi les chefs-d'œuvre de la littérature allemande qu'il cite comme ayant exercé une grande influence sur son esprit, il nomme : les *Niebelungen* ; Wolfram d'Eschenbach ; *Parcival*, Walther von der Vogelweide, *le Chant d'Anno* ; les chroniques allemandes, les catéchismes et les livres d'édification du quinzième siècle. Beaucoup de ces derniers, selon lui, sans parler de ce qui constitue leur principal mérite, sont

(1) *Lit. Handweiser*, 1868, n° 69.
(2) Fribourg, Herder, 1869. 358 p.

Digitized by Google

dignes d'être rangés parmi les plus belles productions de la prose allemande. « Entre les modernes, écrit-il, j'ai surtout goûté : les *Essais de critique* de Lessing, l'*Iphigénie* de Gœthe, *le Tasse*, *Hermann et Dorothée*, le *Wallenstein* de Schiller, les écrits en prose de Brentano ; Uhland, Eichendorff, les *Etudes et essais* de Stifter ; *la Famille*, *le Travail allemand*, les *Etudes* et les *Nouvelles* de Riehl, les *Treize Tilleuls* de Weber. Je citerai encore au nombre de mes livres favoris : *la Symbolique* de Mœhler, *l'Apologie du Christianisme et de l'Eglise* de Hettinger, les écrits poétiques de Ketteler, les *Œuvres spirituelles* de Fénelon, les *Conférences* et les *Lettres* du P. Lacordaire, les œuvres de Montalembert, de Balmès, de Wiseman et de Newman. Dans ma première jeunesse, voici les livres qui ont le plus contribué à me donner le goût de l'histoire : l'*Histoire de la religion* de Stolberg ; plus tard, la *Géographie* de Ritter, l'*Histoire des Papes* de Ranke, les cours de Guizot sur la civilisation européenne et française, le premier volume de l'*Histoire d'Angleterre* de Macaulay, et les *Essais* du même auteur. Mais le livre qui fit sur mon esprit l'impression la plus ineffaçable, c'est la *Nouvelle histoire des Allemands*, de Charles-Adolphe Menzel. »

En janvier 1869, M. Janssen tomba gravement malade ; le 26 février, son fils avait la douleur de le perdre. Ce fut une consolation pour lui de pouvoir assister en cette heure suprême son père bien-aimé ; mais il fut très longtemps à se remettre de ce coup : « N'essayez pas de me consoler », écrivait-il à l'un de ses amis, « la douleur est la douleur et veut avoir ses droits. Les quatre ans que mon bon père a passés sous mon toit depuis la mort de ma belle-mère, dont le souvenir nous était également cher, se sont trop rapidement envolés dans leur douceur sans mélange. » « Mon père, continue-t-il, n'avait reçu qu'une éducation très élémentaire, mais il était plein d'intérêt et d'intelligence pour les choses intellectuelles et, jusqu'en sa longue et douloureuse maladie, son esprit avait conservé tant de fraîcheur et d'activité que tout le monde en était charmé. Tous ceux qui l'ont connu ici aimaient son affabilité, la candeur naïve de

Digitized by Google

son âme, qui semblait devenir plus simple et plus pure avec les années. Catholique fervent, il était ennemi de toute querelle confessionnelle et me disait encore peu de temps avant sa mort : « Souviens-toi toujours de ce que te disait ta « mère : Sacrifie tout à ta foi, vis et meurs pour ta foi, « mais, dans tes rapports avec des personnes qui ne par- « tagent point tes convictions, ne te laisse jamais en- « traîner à la discussion ; ne blesse personne et aime tous les « hommes. » Il dit les mêmes choses, et presque dans les mêmes termes, à mon ami Stumpf qui s'entretenait souvent et volontiers avec lui quand il venait passer chez moi ses vacances, et il ajouta : « Cependant, jamais il ne faut « tolérer qu'on insulte à notre foi ; aussitôt qu'on l'attaque, « il faut prendre sa défense, car, en ce cas, le silence serait « une lâcheté. » Un vieux major de Berlin — mon père était plein de réminiscences sur son temps de service à Berlin et à Potsdam — lui avait souvent dit : « Qui souffre « l'injustice quand son honneur est attaqué est aussi « méprisable que celui-là même qui commet l'injustice. » « J'ai souvent pensé à cette parole, disait mon père; chacun, « il me semble, peut en faire son profit, surtout quand la « foi est attaquée, car la foi, c'est par excellence l'honneur « de l'homme. » Ma plus chère récompense, c'était de voir le regard de mon père attaché sur mon travail et de sentir toute la joie qu'il en éprouvait. Maintenant je me sens de nouveau bien isolé ! Mon père est mort sans agonie. Au moment où il faisait le signe de la croix, prononçant encore très distinctement ces mots : « Au nom du Père, du Fils « et du Saint-Esprit, Amen », il a rendu son âme à Dieu. »

La solitude semblait se faire toujours plus grande autour de Janssen : son ami Thissen, curé de Francfort, fut nommé doyen du chapitre de Limbourg. Thissen et sa sœur avaient eu pour lui, pendant ses fréquentes maladies, les soins les plus affectueux. Leur départ lui fut très sensible ; à la gare, où il les avait accompagnés pour leur dire adieu, il se trouva rapproché de plusieurs membres de la famille Fronmüller et, reprenant tristement avec eux le

Digitized by Google

chemin de la ville, il leur dit tout à coup : « Quand un ami nous quitte, il faut nous rapprocher de ceux qui le regrettent avec nous ; soyons amis à partir de ce jour. » En effet, à dater de ce moment, il devint l'hôte assidu de ses nouveaux amis, et trouva dans leur hospitalière demeure de si fidèles affections que, le 22 mai 1876, il écrivait de Berlin : « J'ai maintenant, dans une riche mesure, plus riche que jamais, ce qui me manquait tant depuis la mort de ma chère et bonne Mme de Sydow : une réelle sympathie pour ce qui m'intéresse et pour ce qui me rend heureux dans mes bons moments ; une pleine intelligence de ma nature dans le plus sincère abandon du cœur. »

Il jouissait des mêmes biens avec ses nombreux amis du dehors. Nommons ici en premier lieu ces deux hommes de cœur qui ont si bien mérité de la cause catholique et auxquels cette notice est dédiée : Auguste Reichensperger et Franz Hülskamp. Janssen se lia avec Reichensperger, ayant déjà cinquante ans, pendant une petite excursion qu'il fit avec lui à Calkar. Leur amitié devint bientôt si étroite qu'après la mort de Janssen, Reichensperger disait : « Vraiment, nous n'étions qu'un seul cœur et qu'une seule âme. » Nous verrons plus loin tout ce que l'auteur de l'*Histoire du peuple allemand* dut aux lumières et au vaste savoir de Reichensperger.

Ce ne fut que cinq ans plus tard qu'il se lia avec Hulskamp. Ce qui rapprocha surtout ces deux grands chrétiens, ce fut une commune vocation comprise de la même manière, car tous deux avaient pris la science pour la forme spéciale de leur dévouement sacerdotal.

Une grande intimité s'était aussi établie entre Janssen et l'illustre auteur de l'*Apologie du Christianisme*, Franz Hettinger. Il entretenait aussi des relations suivies avec la brillante pléiade de Mayence, Ketteler, Heinrich et Haffner. Janssen, un nombre incalculable de fois, s'est rendu à Mayence, la « ville d'or », et jamais sans en rapporter plus d'amour pour sa tâche.

A Fribourg, il retrouvait un autre cercle d'amis auprès de Benjamin Herder et de son excellente femme à qui

Digitized by Google

il rendait fréquemment visite. Là, il aimait à rencontrer Alban Stolz, le sympathique hagiographe populaire. Un commun amour pour le peuple les avait attirés l'un vers l'autre. « Stolz, écrivait d'Andlau, appelle souvent Janssen « notre aimable démocrate ; » en réalité, il ne l'est qu'au sens où l'entendait le moyen âge ; mais il n'oubliera jamais qu'il est sorti d'une famille d'artisans et qu'il a porté pendant quelque temps le tablier de l'apprenti. » (1)

Le vénérable métropolitain de Fribourg, Mgr Ketteler, avait pour Janssen l'admiration la plus affectueuse. Il le lui prouva bien lorsque, en 1867, accablé par l'âge il le pria d'écrire à sa place le mandement qui devait inviter les fidèles à célébrer le dix-huitième centenaire de la fête de saint Pierre. On sait comment Janssen s'acquitta de sa tâche. Le discours sur le rôle de la Papauté dans l'histoire fut aussitôt traduit en plusieurs langues. L'histoire en main, Janssen y énumère les titres des pontifes romains à la reconnaissance de tous les âges, glorifiant les voies adorables de la Providence avec une hauteur de vue digne d'un Bossuet (2).

(1) *Newe Welt*, 1886, p. 236.
(2) Hamacher, Francfort, 1867, p. 32.

PASTOR.

Digitized by Google

LA MORT DES ROSES

A MES ÉLÈVES

Placita enim erat Deo anima illius; propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum.

Lib. Sapientiæ.

De bon matin le Roi des roses
Avec l'aurore s'est levé;
Dans son parterre il a trouvé
Mille fleurs fraîchement écloses,
Radieuses à leur réveil
Et versant leur senteur exquise
Aux premiers baisers de la brise,
Aux premiers rayons du soleil.
Elles sont là les roses frêles
Tremblant sur leur tige, et le vent
Semble, en les frôlant de ses ailes,
Rider l'onde d'un lac mouvant;
Elles sont là devant le Maître
Qui les contemple avec amour,
Aussi belles que peuvent l'être
Des roses à leur premier jour.
— « Demain, dit le Roi, mes fidèles
« A pleines mains les cueilleront;
« Tandis que d'autres fleuriront
« Celles-ci deviendront plus belles. » —
Mais le temps n'a pas attendu,
Pour jeter ses mains inhumaines
Sur le petit peuple de reines,

Digitized by Google

Que le Maître soit revenu ;
Et, lorsque au verdoyant parterre
Le Roi des roses et ses gens
Le lendemain sont venus faire
La cueillette de tous les ans,
Ils ont trouvé des fleurs fanées
Qui s'effeuillaient entre les mains
Et des tiges mortes traînées
Dans la poussière des chemins.

Un an après, le Roi des roses
Avec l'aurore s'est levé ;
Dans son parterre il a trouvé
Mille fleurs fraîchement écloses
Radieuses à leur réveil
Et versant leur senteur exquise
Aux prèmiers baisers de la brise,
Aux premiers rayons du soleil ;
— « O mes fidèles à l'ouvrage !
« Qu'on prenne la faucille en main ;
« N'attendons pas jusqu'à demain
« Que le temps ait fait son ravage.
« La rose vieillit en naissant
« Le même jour qui la vit naître
« La verrait se faner peut-être
« Aux moindres caresses du vent. »

De même aux jardins de la terre
Dieu cueille, en les faisant mourir,
Des fleurs qu'un souffle délétère
N'ait pas eu le temps de flétrir ;
Les grands cœurs et les belles choses
Ne durent qu'un jour ici-bas,
Oh ! pleurons mais ne plaignons pas
Ceux qui meurent comme les roses.

Auguste ROCHETTE,
professeur aux Minimes.

Digitized by Google

REVUE PHILOSOPHIQUE

Sommaire : I. Deux nouvelles revues : *Revue de métaphysique et de morale.* Les droits de la métaphysique ; part de l'esprit et part du cœur, selon M. Félix Ravaisson. — II. *Revue thomiste.* Son programme. Le vrai thomiste. — III. *Sources de la paix intellectuelle* par M. Ollé-Laprune. Le christianisme à l'heure présente. Rôle de l'Eglise. La philosophie de l'avenir. — IV. *L'Histoire et la pensée* par M. C. Charaux. L'histoire expliquée par la psychologie. La démocratie future. — V. *L'argument de S. Anselme* par le R. P. Ragey.

I. L'année 1893 a vu naître deux nouvelles revues philosophiques : la *Revue de métaphysique et de morale* et la *Revue thomiste.* Les fondateurs de la première (1) font connaître, dans une brève introduction, le but et les caractères de leur publication. « On voudrait donner plus de relief aux doctrines de philosophie proprement dite; on voudrait, laissant de côté les sciences spéciales plus ou moins voisines de la philosophie, ramener l'attention publique aux théories générales de la pensée et de l'action dont elle s'est détournée depuis un certain temps, et qui cependant ont toujours été, sous le nom décrié de métaphysique, la seule source des croyances rationnelles; on voudrait non pas suivre le mouvement des idées, mais essayer de lui imprimer une direction. Et cette direction, on osera la définir. »

Nous applaudissons volontiers, pour notre part, à l'appa-

(1) *Revue de métaphysique et de morale*, paraissant tous les deux mois. Secrétaire de la Rédaction : M. Xavier Léon. Paris, Hachette.

Digitized by Google

rition de ce nouvel organe d'une philosophie spiritualiste qui sait se distinguer nettement de toutes les sciences physiques et naturelles, et qui a conscience de sa supériorité. Il importe de rappeler que la philosophie ne doit pas s'absorber dans des recherches qui sont accessoires à son objet, et qu'elle reste, avant tout, la science des principes de la *connaissance*, de l'*existence* et de l'*action*. Ainsi l'ont compris les jeunes gens qui ont fondé la nouvelle revue sous le patronage de quelques-uns de leurs maîtres de l'Université, au premier rang desquels il faut placer M. Félix Ravaisson. Bien qu'ils paraissent méconnaître encore, à quelques égards, les vrais rapports de la philosophie et de la religion, cependant leur œuvre mérite toutes les sympathies à cause de ses tendances élevées et de l'esprit généreux qui a présidé à sa conception.

Un article magistral de M. Ravaisson succéde à l'*Introduction*, et ouvre le nouveau recueil qu'il achève de caractériser. On y retrouve les qualités éminentes de l'auteur du *Rapport sur la philosophie en France au XIX^e^ siècle*, comme aussi quelques-unes des graves équivoques, ou du moins des obscurités et des énigmes où s'enveloppe sa pensée. Mais ce qui mérite toute approbation et tout éloge, c'est la manière profonde et originale dont l'auteur affirme et démontre les droits de la métaphysique. Sans elle, il n'est point de philosophie digne de ce nom ; d'ailleurs elle s'impose à ses détracteurs, qui finissent toujours par être des métaphysiciens, souvent sans le savoir. C'est ainsi que le grand physiologiste Claude Bernard, qui s'était laissé entraîner à dire qu'à l'explication des phénomènes physiologiques la connaissance des éléments anatomiques devait suffire, infirma lui-même sa propre opinion, en avouant « qu'il fallait de plus, pour rendre raison de l'organisation, un principe d'un ordre supérieur », et surtout en ajoutant, à la fin de sa carrière, « que c'était l'homme qui expliquait l'animal ».

M. Ravaisson jette un coup d'œil rapide et profond, celui d'un maître, sur l'histoire de la métaphysique depuis les origines. Malgré bien des épreuves, elle n'a pas laissé de pro-

Digitized by Google

gresser constamment. On pourra trouver que l'auteur n'a pas rendu toute justice aux grands penseurs du moyen âge, parmi lesquels il ne faut point mêler certains sophistes qui sont de tous les temps. A eux seulement peut s'adresser l'épigramme

Gens ratione ferox et mentem pasta chimæris.

Nos grands docteurs ont développé admirablement la métaphysique, et l'auraient portée à son apogée, si toute science humaine n'était pas toujours perfectible; chez eux, elle n'est ni vide ni aride, elle enchante les esprits qui savent l'entendre, comme le ferait la plus grande poésie, en même temps qu'elle satisfait la raison la plus exigeante. Ce monde intelligible, si bien exploré par nos grands scolastiques, n'a rien de chimérique, il n'a rien de commun avec celui de platoniciens rêveurs; car on y entre par la porte de l'expérience et l'on s'y élève sur les degrés de la raison: il est l'expression superbe et vraie, quoique supérieure, du monde sensible que nous habitons, comme aussi de celui qui se prépare, et dont tous les germes sont déjà donnés dans la nature et dans les consciences. Mais cette métaphysique chrétienne, qui grandit l'âme humaine jusqu'à l'infini de la connaissance, pour ainsi dire, en lui donnant des idées de tout, ne l'abuse point cependant sur sa propre nature; elle se garde bien de relier à l'homme Dieu, la conscience éphémère à la science infinie, par une identité fondamentale et monstrueuse, qui détruirait Dieu et priverait l'homme de sa personnalité. La philosophie de nos grands docteurs est celle de l'*analogie* et non celle de l'*identité* : c'est la philosophie de l'analogie de toutes les créatures entre elles et de toute la création avec Dieu.

Malheureusement, M. Ravaisson reconnaît imparfaitement les analogies profondes qui unissent toutes les créatures entre elles sans les confondre et il s'exprime d'une manière assez obscure sur les rapports supérieurs qui relient toute la création à son Auteur : de là cette difficulté de définir la *création* ou l'origine première des

Digitized by Google

choses ; et bien qu'ici il paraisse éviter de rien préjuger sur ces difficiles et délicates matières, on ne voit pas qu'il ait renoncé à de précédentes et dangereuses formules.

Nous ne le suivrons pas non plus sans réserve, lorsqu'il met absolument l'*intelligence* au-dessous de la *volonté* (ou de l'amour, du cœur). Ce qu'il y a de plus juste ici, c'est de ne jamais séparer complètement ces deux facultés maîtresses de l'âme humaine, dont la première, l'intelligence, quoi qu'en ait dit Socrate, ne détermine et ne mesure pas exactement la seconde, et dont la seconde ne peut jamais rien qu'avec la première. M. Ravaisson écrit : « Les choses intellectuelles forment un monde supérieur à celui des choses sensibles. Les choses du cœur en forment un troisième qui surpasse *de même* les choses intellectuelles. De combinaisons de la matière on ne fera jamais sortir une pensée ; de combinaisons intellectuelles on ne fera pas sortir un mouvement de charité : cela est d'un autre ordre. »

Ces affirmations, vraies à quelques égards, appellent bien des réserves. D'abord il est faux que les choses du cœur dépassent les choses de l'esprit dans la même proportion où celles-ci dépassent les choses sensibles. Ensuite il ne faut pas oublier que la connaissance intellectuelle à son état parfait, c'est-à-dire l'intuition de la bonté et de la beauté mêmes, et pour tout dire la vision de Dieu, engendre nécessairement l'amour suprême, et que cet amour a précisément pour récompense et pour mesure la contemplation de cet objet souverain. Chose admirable et peut-être trop peu remarquée ! La contemplation de la beauté divine, qui est la récompense suprême de la charité, est éminemment *désintéressée*, puisqu'elle est la contemplation du *beau*, et elle est donnée précisément par l'intelligence, que M. Ravaisson subordonne absolument à l'amour. En réalité donc, si l'intelligence est pour le cœur, à certains égards, comme le dit M. Ravaisson, d'autre part le cœur parfait s'oublie lui-même et cherche moins à jouir de ce qu'il aime qu'à le *contempler* pour ses infinies perfections : l'intelligence perfectionne donc l'amour qui avait d'abord perfec-

Digitized by Google

tionné l'intelligence ; en sorte que celle-ci couronne l'ordre moral qu'elle a fondé ; si le cœur est au centre, l'intelligence est au commencement et à la fin, à la base et au sommet.

D'ailleurs, sans nous élever aussi haut, n'oublions pas que si « les combinaisons intellectuelles » et par conséquent toutes les œuvres des hommes de génie ne valent pas un seul acte de charité, une seule prière sortie d'un cœur d'enfant, celle-ci pourtant n'a tant de valeur que parce qu'elle suppose la connaissance du bien moral, qui a sa source en Dieu. Ce n'est point dire assez et il faut ajouter que si le mouvement généreux d'un cœur simple vaut plus à lui seul que toutes les pensées d'une science qui demeure stérile, c'est parce que l'esprit que n'aveugle pas la malice a des intuitions du vrai et du bien qui sont supérieures aux vues grossières d'une science qui s'adore elle-même. « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu », a dit Jésus-Christ. Les âmes pures et généreuses sont gratifiées, même en ce monde, de ces intuitions qui échappent à des esprits plus élevés, mais superbes. « Je vous rends grâce, ô mon Père, qui avez caché ces choses aux savants et les avez révélées aux simples », dit encore Jésus-Christ, et cette parole est précisément citée par M. Ravaisson (p. 22). C'est donc toujours, à certains égards du moins, l'intelligence vraie, l'intelligence supérieure et chrétienne des choses qui donne au cœur sa mesure.

L'*intellectualisme* ainsi compris nous paraît être celui de nos grands docteurs et de nos grands mystiques, de saint Thomas en particulier, et il est bien préférable à l'*éthélisme* de M. Ravaisson. En tout cas, nous ne saurions souscrire à cette formule, que « tout revient au sentiment ».

Néanmoins, on voit, par ces exagérations mêmes, que M. Ravaisson entend la philosophie et la métaphysique d'une manière profondément humaine ; il ne sépare jamais l'esprit du cœur, ni le bien du beau. Il pense, et avec raison, que la métaphysique doit être le patrimoine commun des esprits et des âmes ; il appartient aux penseurs et aux écrivains qui la cultivent et la propagent, d'en ouvrir ou d'en abattre les portes qui effarouchent et éloignent le

Digitized by Google

vulgaire : « La vraie métaphysique, dit-il, n'est donc pas le privilège des doctes; elle est aussi le partage des moins instruits. Je vous rends grâce, ô mon Dieu, dit un texte chrétien, qui avez caché ces choses aux savants et les avez révélées aux simples. Exposée sans l'appareil de ces termes techniques dont Leibniz voulait qu'on fit aussi peu d'usage que possible, et qui ne servent souvent qu'à simuler un savoir absent, traduite par des expressions empruntées de la langue commune, puis propagée par l'éducation, on ne voit pas pourquoi la métaphysique qui résulte des méditations successives des penseurs de premier ordre (*perennis quædam philosophia*) ne pénétrerait pas dans les foules, et n'y trouverait pas l'accueil qu'y reçurent jadis, plus souvent que dans des rangs plus élevés, des paroles de salut. » — C'est parler d'or. Mais il faut pourtant ajouter que cette métaphysique, pour être ainsi vulgarisée et devenir la sagesse de tous, doit être chrétienne; ce sera la métaphysique du catéchisme, celle dans laquelle sont enchâssés, comme des diamants dans l'or, les grands et adorables mystères de notre sainte religion : la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption et l'Eucharistie qui les résume tous.

M. Ravaisson nous permettra une dernière remarque. Il termine en disant que « la beauté suprême est la grâce, qui appartient au mouvement, et qui est, dans son abandon, l'expression et comme la figure sensible de l'amour ». — Mais il peut paraître qu'une esthétique trop profane fait illusion ici à M. Ravaisson, qui joint aux mérites du métaphysicien ceux d'un critique d'art éminent. C'est mal relier la beauté au bien que de dire que la beauté suprême est l'expression et comme la figure sensible de l'amour. La métaphysique du beau doit pousser plus loin que ces formes sensibles et ces mouvements élégants et gracieux auxquels s'arrête une admiration vulgaire. En définitive, la beauté suprême n'est pas autre chose que la beauté morale, la vertu en action et, dans l'ordre surnaturel, la sainteté : *Honestum est idem spirituali decori*. Et c'est ainsi que le *beau* et le *bien*, si souvent opposés entre eux dans les détails et sous leurs formes inférieures, se rencontrent et s'identi-

Digitized by Google

fient à leurs sommets. Par-dessus les biens sensibles, délectables, passagers, etc., il y a le bien *honnête*, c'est-à-dire le devoir ou la vertu; et par-dessus les beautés corporelles et les beautés intellectuelles, celles des beaux-arts et des belles-lettres, il y a la beauté des âmes. Or il arrive précisément que cette beauté des âmes est identique à ce bien honnête et que la pratique du devoir ou de la vertu est à la fois la meilleure et la plus belle des choses.

II. Tous les amis de la philosophie chrétienne ont applaudi à l'apparition de la *Revue thomiste* (1) et, pour notre part, nous lui souhaitons cordialement la bienvenue. Certes le *thomisme* ne se confond pas avec la philosophie chrétienne, ni même avec la philosophie scolastique; mais il est l'une des maîtresses branches de la philosophie impérissable de l'Eglise; et il est bon que l'école particulière qui s'est couverte du grand nom de saint Thomas et dont l'histoire est si glorieuse, reparaisse avec éclat et possède un organe autorisé.

La *Revue thomiste* est rédigée par des Pères Dominicains (notamment de l'université de Fribourg), avec la collaboration de plusieurs savants de France et de l'étranger. Elle paraît tous les deux mois. Voici en quels termes le programme en est tracé dans le premier numéro :

« Traduire fidèlement et mettre en lumière, particulièrement sur les grands problèmes de l'heure présente, l'enseignement de S. Thomas d'Aquin : lui faire prendre contact avec les sciences expérimentales et historiques de notre temps, et faire naître de ce commerce une source de précision, de sécurité et de progrès; rendre de nouveau populaire dans les écoles la théologie catholique, pour y agrandir les horizons de la science et l'aider à se préserver de trop faciles écarts : en un mot, *faire servir la doctrine, les principes et la méthode du plus grand des philosophes et des théologiens catholiques, à conquérir ou à garder à*

(1) *Revue thomiste* (bimestrielle). Questions du temps présent. Paris, Lethielleux. N° 1, mars 1893.

Digitized by Google

la foi et à l'Eglise du Christ les esprits éclairés de notre temps, voilà le but que poursuivra la *Revue thomiste*. » — Les rédacteurs nous font espérer, en outre, qu'ils toucheront à l'histoire de l'Ecole dominicaine, trop peu connue, et étudiée assez souvent par des ennemis ou des étrangers incapables de lui rendre justice.

Dans ce premier numéro on peut remarquer un article fort intéressant du R. P. Coconnier sur *le vrai thomiste*. En voici quelques idées principales. Le vrai thomiste doit étudier la doctrine du grand docteur dans ses œuvres mêmes : la lecture des meilleurs commentateurs, quoique très utile, ne saurait dispenser de puiser à la source : *Sapientia Thomæ ex ipsis ejus fontibus hauriatur*, dit l'encyclique *Æterni Patris*. « Les commentateurs, quoi qu'ils fassent, le rapetissent (S. Thomas) et le diminuent ». Recueillons, au passage, cette déclaration sincère : elle peut servir à justifier ceux qui regardent le thomisme proprement dit comme trop étroit pour être jamais confondu avec la philosophie de l'Eglise ou même avec celle de l'Ecole. Le vrai thomiste lira donc assidûment la *Somme théologique* de saint Thomas, qui est son chef-d'œuvre et le résumé de sa doctrine. Mais précisément parce que cette *Somme* est un résumé, il ne s'en tiendra point là, mais il abordera la plupart des œuvres du saint docteur, notamment la *Somme contre les Gentils* et les *Questions disputées*. Il ne saurait se dispenser non plus de lire les *Commentaires* sur Aristote, ni ceux qui portent sur les Evangiles et sur S. Paul. Le P. Coconnier demande même qu'on ne néglige pas la lecture des *Opuscules*. Bref, le vrai disciple de saint Thomas doit chercher la pensée complète du maître, en feuilletant à peu près toutes ses œuvres.

Il s'attachera en même temps à posséder son *esprit scientifique et sa méthode*. Or, selon le P. Coconnier, l'esprit scientifique de saint Thomas se distingue par trois caractères principaux : 1° l'aspiration au progrès, au mieux, au plus parfait; 2° la recherche exclusive de l'utile : donc pas de subtilités vaines, pas d'exercice sans portée; 3° la préoccupation de l'état actuel : donc application constante

Digitized by Google

aux questions vivantes, à celles du jour. Quant à sa méthode, elle n'a rien d'étroit : saint Thomas, en effet, puise à toutes les sources, et marche par toutes les voies vers la vérité suprême. Nul mieux que lui n'a montré l'unité de la science et les rapports de la raison avec la foi.

Nous voudrions que cet aperçu donnât une idée moins incomplète de l'article du P. Coconnier. L'auteur est tout rempli d'un juste enthousiasme pour la doctrine du saint docteur, qui fut couronnée, comme on le sait, par une vertu plus admirable encore.

III. M. Ollé-Laprune n'est pas un thomiste, ni même un scolastique ; mais il n'est personne, d'ailleurs, qui représente mieux la *philosophie chrétienne*. Son opuscule des *Sources de la paix intellectuelle* (1) s'adresse aux esprits élevés : il sera compris de tous ceux qui veulent contribuer au rétablissement de l'unanimité morale entre les âmes et de la paix intellectuelle. Il est malheureusement trop visible que nous vivons dans l'anarchie intellectuelle, dans un véritable chaos d'opinions et de doctrines. S'il est vrai que celles-ci sont l'âme des peuples, qu'est devenue l'âme de la France ? Or M. Ollé-Laprune pense que la raison française sera guérie progressivement par la vérité d'accord avec la charité. Toute vérité, même partielle et *incomplète*, est bonne et salutaire : il suffit qu'elle ne soit pas *diminuée*, mutilée, c'est-à-dire qu'on ne l'entende pas d'une manière exclusive et qu'on ne l'oppose pas à d'autres vérités indispensables ou même plus importantes encore. C'est ainsi que cette idée « qu'il y a quelque chose à faire de la vie, et que ce qui est à faire c'est de diminuer la misère humaine, est une idée très féconde. Mais... cette vue ne saurait suffire que pour commencer, et à la condition de ne pas dire ou laisser croire qu'il n'y aura rien de plus à chercher ».

L'auteur s'élève ensuite contre « la prétention de fixer un *minimum* de vérité ». On peut se contenter de peu,

(1) In-12, 130 p., Belin.

Digitized by Google

dit-il, si ce peu implique tout le reste, non s'il en dispense. Cette réflexion permet déjà d'entendre comment il est également vrai, quoique à divers points de vue, que ceux qui ne sont pas contre Jésus-Christ sont pour Lui, et que ceux qui ne sont pas avec Lui sont contre Lui. En somme, c'est à « la vérité morale entière » qu'il faut tendre, parce qu'elle est seule la source de la régénération et de la pacification des esprits. Or cette vérité morale entière n'est que dans le christianisme. C'est au Christ qu'il faut aller aujourd'hui comme au premier jour, car Il a seul les paroles de la vie éternelle. La science, la philosophie humaine, les belles-lettres et les arts, rien n'est à négliger, sans doute; mais rien ne suffira sans le christianisme, qui seul peut revivifier tout ce qui meurt. Il ne s'agit pas de le réinventer; il faut en rapprendre la lettre et en reprendre l'esprit.

Mais comment y réussira-t-on sans l'Eglise? Malheureusement elle est méconnue plus encore que le Christ, dont cependant elle est inséparable. M. Ollé-Laprune s'attache donc à dissiper « les fantômes de christianisme » qui font peur ou illusion, qui rebutent ou qui abusent certaines âmes. Plusieurs ne voient le christianisme que dans un moment de son histoire; ils oublient que sa jeunesse est perpétuelle, parce qu'elle est toujours renouvelée. Il ne faut pas identifier l'Eglise avec aucune forme jadis puissante, mais qui a fait son temps et d'où la vie s'est retirée. D'autres ne veulent « voir dans le christianisme que l'amour : on n'y voit plus le sacrifice. L'amour alors n'est plus l'amour fort comme la mort, plus fort que la mort; c'est un amour languissant, doucereux, un amour sentimental et débonnaire. On dit alors que le christianisme est la religion de l'amour, ce qui est vrai; mais dans ces mots on ne met rien de vigoureux, rien de puissant. Ce christianisme affadi n'a pas de quoi régénérer les esprits et les âmes. Le christianisme est doux, sans doute, mais parce qu'il est fort : il est plein d'idées fortes, de sentiments forts, il demande des volontés fortes, des actes forts : il apprend à souffrir avec force, à agir avec force, et l'on pourrait dire du chrétien ce

Digitized by Google

que Tite Live dit du Romain : « Son fond c'est d'endurer « et de faire des choses fortes — *Et facere et pati fortia*, « *Romanum est* » (p. 62-63).

On voit déjà, par cet aperçu trop court, vers quelles excellentes conclusions s'achemine l'auteur. Signalons encore les belles pages où il montre que le christianisme est radicalement opposé aux tendances du positivisme et du naturalisme contemporains et que lui seul nous délivrera de ces mortelles erreurs (65-70). Signalons aussi les pages remarquables consacrées au rôle de l'Eglise et celles qui concernent le rôle de la philosophie dans un prochain avenir. Nous ne pouvons nous défendre de citer ces dernières :

« Si la pensée redevient chrétienne, une philosophie nouvelle naîtra, qui sera l'expression et le fruit de l'intelligence régénérée et pacifiée. Que sera-t-elle ? Je ne sais. Elle conciliera sans doute l'action humaine avec l'action divine, le mouvement incessant des choses et de la pensée même avec l'immutabilité des principes et de la vérité. Elle recueillera les plus précieux résultats des sciences et les idées maîtresses qui en dirigent la marche, et par là elle enrichira, elle rajeunira la métaphysique sans rien perdre des possessions acquises. Elle saura montrer le rôle de l'évolution en toutes choses, mais la nécessité aussi d'un germe donné, sans quoi il n'y aurait rien à développer, et d'un principe donnant, si je puis dire, sans quoi rien ne serait, pas même le moindre germe. Dans ce travail de conciliation lumineuse et franche, elle s'aidera, je le crois, de la philosophie de saint Thomas qui est si riche et si suggestive, et qui a été, en son temps, une entreprise analogue de conciliation ; mais elle ne tentera pas de la ressusciter purement et simplement. Rien de ce qui a été ne recommence, pas plus dans l'ordre intellectuel qu'ailleurs. Mais ce qui a vécu d'une vie forte conserve des germes impérissables de vie que le contact avec une pensée vivante fait éclore. Quoi qu'il en soit, j'imagine que comme, au XIII^e^ siècle, saint Thomas a fait une chose nouvelle et très féconde, comme aussi Descartes, au XVII^e^ siècle, et après lui Leibniz en ont fait une autre, puissante, quoique incomplète (surtout celle

Digitized by Google

de Descartes), le XX^e siècle verra se faire une philosophie compréhensive, ample, harmonieuse, appropriée à ses besoins, philosophie très nouvelle où toute l'ancienne revivra; philosophie nette, qui saura dire à beaucoup d'idées à la mode : Non, décidément, je ne veux pas de vous, je vous rejette; mais philosophie très ouverte, familière avec toutes les formes du kantisme et du positivisme, qui saura démêler jusque dans l'erreur une âme de vérité, et de la lettre dégager l'esprit, et dans les aspirations confuses apercevoir l'idée féconde; philosophie unifiante enfin, qui sera vraiment une synthèse des sciences, des arts, de toutes idées et de toutes choses, une vue sur l'univers dans une lumière venue de Dieu, et par suite un principe d'union entre les esprits, sans les enchaîner, sans les entraver, sans rien leur ôter de leur initiative propre et de leur originale énergie.

« Voilà la philosophie que je rêve, que je souhaite, que j'espère, et dont j'entrevois quelques indices, ou quelques ébauches. »

Puissent les pressentiments et les espérances de M. Ollé-Laprune se réaliser !

IV. De l'excellent opuscule de M. Ollé-Laprune nous rapprocherons le beau livre de M. Charaux, *l'Histoire et la Pensée* (1), dont quelques fragments avaient déjà été publiés, mais qui nous est présenté aujourd'hui sous une forme plus complète. Il y a des affinités entre ces deux esprits. Pour en signaler la principale, l'un et l'autre aiment à insister sur la nécessité et le bon emploi de la méthode morale en philosophie. La vérité philosophique touche de trop près à la religion et aux sentiments les plus secrets et les plus chers pour n'être que le fruit de raisonnements arides, d'études purement intellectuelles : on ne la découvre bien qu'en la recherchant également avec son esprit et avec son cœur, c'est-à-dire avec son âme tout entière; le

(1) *L'Histoire et la Pensée.* Essai d'une explication de l'histoire par l'analyse de la pensée. In-12, 355 pages. Paris, Pedone-Lauriel.

Digitized by Google

vrai philosophe n'est donc pas un savant, au sens étroit de ce mot, mais il est plus, c'est un sage. Ainsi pensait le P. Gratry; ainsi pensent aujourd'hui ses meilleurs disciples, fidèles en cela à la pensée du maître, dans ce qu'elle avait de plus profond et de moins contestable. L'ouvrage présent de M. Charaux, bien qu'il porte directement sur l'histoire, procède de la même inspiration.

L'auteur n'a point la prétention de nous donner ici une philosophie de l'histoire : il propose seulement une explication supérieure des événements humains par l'analyse de la pensée individuelle; et, dans les limites où il a bien voulu se placer, il y a très bien réussi. La psychologie explique l'histoire, et celle-ci, à son tour, explique la psychologie; mais si l'un de ces deux termes prime l'autre absolument et lui fournit plus de lumières qu'il n'en reçoit, il paraît bien, en effet, que ce terme principal est la psychologie. L'histoire des races, des peuples, à travers les âges et sous tous les climats, n'est que le développement tragique de cette nature humaine que chacun porte tout entière en lui-même. C'est donc toujours au dedans de soi qu'il faut regarder, quand on veut s'expliquer l'histoire des peuples, les vicissitudes des empires, les progrès de la science et de la civilisation. Le développement individuel de la pensée et l'évolution sociale sont constamment parallèles et analogues : la liberté de l'individu répond à la liberté des peuples, point de fatalisme au dedans ni au dehors; la soif de bonheur qui tourmente l'individu et inspire tous ses actes règne aussi en maîtresse sur la vie des nations; d'un côté comme de l'autre il y a les lumières de la raison et du bon sens, comme aussi les ténèbres de l'erreur et les obstacles des passions; ce monde intérieur et tout personnel de nos pensées et de nos sentiments, où l'ordre est sans cesse menacé par l'anarchie, est l'image de ce monde social qui cherche toujours de nouvelles formes de gouvernement, et qui, en définitive, ne pourra jamais se passer de l'ordre, condition même de son existence comme de toute pensée.

Digitized by Google

Quelques citations donneront mieux l'idée de la méthode de l'auteur; on verra combien elle est juste et féconde :

« L'homme est un dans sa personne faite d'un corps et d'une âme distincts, mais unis par les liens les plus étroits, un d'une unité que manifestent à chaque instant, dans leur merveilleuse harmonie, les opérations les plus variées, pensée, volonté, mémoire, que résume la conscience du moi, que met hors de doute, du premier au dernier jour de notre vie, la responsabilité de nos décisions et de nos actes.

« Dans les régions inférieures et moyennes de ce *tout naturel*, un surprenant mélange de sentiments généreux et de sentiments vulgaires, de nobles aspirations et de basses passions, de bon sens irréprochable et de soudaine déraison, toutes les rectitudes et tous les travers, toutes les prévoyances et tous les oublis, toutes les qualités et tous les défauts, toutes les sagesses et toutes les folies, avec une mobilité, un inattendu qui défient toutes les prévisions et les plus habiles calculs.

« Un point fixe toutefois autour duquel roule et tourbillonne ce flot sans cesse agité, une force assez puissante pour rétablir à chaque instant l'équilibre à chaque instant rompu, pour maintenir ou refaire l'unité qui se brisait : l'*idée du bien* sous toutes ses formes et tous ses noms, science, prudence, justice, courage, tempérance, charité... C'est elle qui met de la suite dans ce désordre et chaque chose à sa place dans cette confusion : elle ne ferait, sans son secours, que changer de nom et d'aspect.

« Ne cherchez pas ailleurs le principe de la *monarchie*, de la *démocratie*, de l'*aristocratie* : vous êtes à la source, à la raison dernière. Si l'histoire nous les présente unies à tous les degrés, combinées dans toutes les proportions, dans les Cités et les gouvernements les plus divers, c'est que nous les portons en nous-mêmes, car l'histoire ne montre sur son vaste théâtre que ce qui est en nous, en petit et en raccourci. »

Comme M. Ollé-Laprune, M. Charaux a jeté un regard sur l'avenir; et de même que le premier y entrevoit et en

Digitized by Google

espère une philosophie nouvelle, meilleure que les précédentes, le second prévoit et attend sans prévention, disons même avec sympathie, l'avénement d'une forme nouvelle de gouvernement qu'on est convenu d'appeler la démocratie. Mais cette démocratie ne sera durable et glorieuse qu'à la condition d'être chrétienne. Il ne tient qu'à elle de profiter des bénédictions de l'Eglise qui lui sont offertes. Ecoutons plutôt :

« Le présent que Léon XIII offre de lui-même, dans sa pleine liberté et sa vue profonde de l'avenir, à la démocratie française, accepté des uns, rejeté des autres, demeurera où il fut envoyé, et aucune force humaine ne l'empêchera de produire, dans la suite des temps, à travers toutes les crises et tous les obstacles, ses fruits d'union, de paix et de liberté. Cette couronne du Saint-Empire que Napoléon avait voulue pour lui, mais qu'il n'a pas su porter, Léon XIII l'a placée sur la tête du peuple chrétien d'où elle ne tomberait que si, dans le monde moderne, mouraient, avec la foi au Christ rédempteur des nations, protecteur des opprimés et des humbles, toute espérance, toute charité et toute liberté » (p. 310). On ne saurait mieux dire et l'on voit, par ce double exemple, donné par deux des plus éminents philosophes chrétiens de ce temps, combien la philosophie chrétienne, d'ailleurs si fidèle aux vérités traditionnelles, est largement ouverte aux idées nouvelles.

V. Un point de métaphysique qui a peut-être le plus exercé la sagacité des philosophes de toutes les écoles, est le fameux argument de saint Anselme. On sait comment le saint docteur essaya de fonder une nouvelle preuve de l'existence de Dieu sur l'idée même que nous avons d'un être absolument parfait. Quelle que soit l'opinion que chacun partage sur ce sujet, tous conviendront que la critique approfondie de l'argument *ontologique*, qui occupe tant de place dans l'histoire de la philosophie, est indispensable aux philosophes de profession, en même temps qu'elle est un exercice très utile aux jeunes dialecticiens. A ce titre, et surtout en raison de l'importance extrême du sujet en lui-

Digitized by Google

même, l'ouvrage du R. P. Ragey est des plus précieux (1) : il mérite d'être parfaitement accueilli de tous les amis de la philosophie chrétienne.

Maintenant que faut-il penser de l'argument en lui-même? Le R. P. Ragey ne pense pas qu'il consiste dans un passage illogique de la pure définition de l'être parfait à l'existence même de cet être, c'est-à-dire dans le passage de l'ordre idéal à l'ordre réel ; il ne pense pas que saint Thomas, au commencement de sa *Somme*, ait en vue sa réfutation ; il s'attache à montrer que la preuve favorite de saint Anselme telle qu'il l'a maintenue avec une singulière insistance contre Gaunilon, diffère des arguments analogues employés par Descartes et par Leibniz : bref, il essaie de dégager la vraie pensée du saint docteur, pour la justifier, et nul mieux que lui n'est à même d'y réussir. Saint Anselme n'aurait pas eu l'intention de fonder son argument sur une simple idée, sur une simple possibilité : à ses yeux, sa démonstration avait un caractère expérimental. Toutes ces explications et autres semblables où entre le R. P. Ragey méritent d'être lues et bien pesées. Toutefois nous avouons qu'elles ne nous persuadent qu'à demi. Nous inclinons toujours à croire que si l'argument de saint Anselme a pu paraître si probant à son auteur et à ceux qui depuis ont partagé son sentiment, c'est à cause des considérations accessoires qu'ils y ont mêlées. Et ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est la déclaration même du savant historien de saint Anselme, qui nous apprend que le saint docteur s'était proposé de condenser en une seule toutes les preuves de l'existence de Dieu. Quoi qu'il en soit, le débat reste toujours ouvert et l'on ne saurait s'en plaindre ; car le doute qui persiste ici est d'ordre purement logique. Notre certitude n'en subsiste pas moins, bien que nous ne puissions préciser toutes les manières dont elle nous est donnée.

(1) *L'argument de saint Anselme*, étude philosophique, par le P. Ragey, mariste. In-12, VIII-200 p. Delhomme et Briguet.

(*A suivre.*) ELIE BLANC.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Les Langues et les races, par André Lefèvre, Professeur à l'Ecole d'Anthropologie de Paris, 1893. 1 vol. in-8 de 303 pp. Paris, Félix Alcan.

La lecture de cet ouvrage, loin de nous charmer comme celle des livres consacrés à l'étude de la linguistique, a produit en nous une impression pénible. C'est que M. A. Lefèvre, au lieu de se tenir dans les régions sereines de la science pure, et d'exposer de son mieux ses théories ethnographiques ou linguistiques, s'est posé en homme de combat, saisissant volontiers l'occasion de lancer à l'Eglise une injure. Pour montrer jusqu'à quel point l'esprit de parti et la haine des idées religieuses peuvent troubler le regard intellectuel d'un anthropologiste, nous citerons seulement quelques assertions de l'auteur, recueillies au hasard de la lecture. « Les Péruviens, nous dit-il, comme les Mexicains, ont, en grande partie, survécu à la terrible invasion catholique, et quoique longtemps accablés du coup qui les avait frappés, longtemps abrutis par des superstitions de beaucoup inférieures à leurs anciennes croyances religieuses, ils relèvent la tête et réclament leur place parmi les peuples libres » (p. 141). Et ailleurs : « Le christianisme, gardant par devers lui quelques bribes du latin, la science du temps, prêchait aux populations nouvelles la résignation, la pauvreté d'esprit, l'obéissance et l'ignorance (p. 161). » Et enfin : « Nous pouvons regretter, pour la langue comme pour la religion, l'extrême timidité de la Réforme » (p. 168). Ces trois citations nous donnent une idée de l'esprit irréligieux qui apparaît trop souvent dans ce livre. Mais oublions que M. A. Lefèvre est un de nos

Digitized by Google

adversaires quand même, et examinons la valeur de son ouvrage au point de vue de la linguistique.

Il y a bien certaines questions qui ont, pour ainsi parler, un caractère mixte, et dont la solution intéresse l'apologétique chrétienne. Telle est, par exemple, celle de l'origine du langage. L'auteur, posant en principe que nous descendons d'un anthropoïde (ou d'un singe, pour employer une expression plus vulgaire et plus claire à la fois), rejette la création d'un homme primitif, doué de la faculté du langage dès son apparition sur cette terre. D'autre part, il pose ce principe, qui n'a jamais été contesté, à son avis : « Le langage articulé est, avec l'usage du feu, l'attribut caractéristique de l'homme. » L'anthropoïde qu'il se donne pour ancêtre, n'avait donc pas le langage, et il l'a acquis peu à peu, à mesure que lui-même se transformait en homme. M. A. Lefèvre expose toutes ces théories sans sourciller, avec une assurance vraiment étonnante. Il nous dit ce que le langage humain doit au « cri spontané, réflexe, de l'émotion et du besoin »; « au cri, déjà intentionnel, de l'avertissement, de la menace, de l'appel »; à l'onomatopée, à l'analogie et à la métaphore. Tout cela prouve beaucoup d'imagination. Mais ce système exige aussi un effort de crédulité que nous ne serons jamais tenté d'essayer.

Il y a un autre point où la question linguistique se complique d'une question théologique : il s'agit de l'unité primitive du langage. L'auteur affirme sans hésiter que les langues sémitiques ne peuvent pas avoir la même origine que les langues aryennes, « leur supposât-on une période commune, soit monosyllabique, soit agglutinante », à cause de la différence de leurs procédés flexionnels. Il y a longtemps que H. Chavée a posé cette assertion, sans d'ailleurs convaincre d'autres linguistes que ceux qui ont négligé d'approfondir ce problème. La conclusion qui s'impose dans l'état actuel de la science, est celle-ci, que nous trouvons formulée par M. G. von der Gabelentz (1) : « La parenté originelle de toutes les langues ne peut ni se démontrer, ni

(1) *Die Sprachwissenschaft, ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse*, p. 152. Leipzig, 1891. L'auteur ajoute avec raison : « L'anthropologie devrait en prendre son parti; car elle ne peut cependant donner pour argument le crâne de Neanderthal. » — Nous nous permettrons de recommander à nos lecteurs le travail du Dr Giesswein, sur la *Réductibilité des langues au point de vue morphologique*, dans le *Compte-rendu du Congrès scientifique international des catholiques* de 1891, sixième section, pp. 24-41.

Digitized by Google

d'ailleurs se réfuter. » M. A. Lefèvre ne parlant pas de Babel, nous n'en parlerons pas non plus. Les travaux de vulgarisation de M. Vigouroux sont d'ailleurs suffisants pour renseigner les esprits non prévenus.

Mais laissons ces questions, et d'autres encore que nous pourrions soulever, pour entrer dans le domaine de la science pure, de la linguistique considérée en elle-même. Nous pourrions faire remarquer à M. Lefèvre que le plan de son livre est loin d'être parfait : que, par exemple, les parties du discours sont étudiées avant la phonétique, et qu'il serait plus logique, ce semble, de faire connaître les mots après les éléments dont ils se composent. C'est d'ailleurs faute pardonnable, et le moindre des défauts de ce livre. Nous ne reprocherons pas non plus trop sévèrement à l'auteur le laisser-aller d'un style qui ne précise pas toujours assez la pensée. Ce qui est plus grave, ce sont les erreurs qu'il a commises, et dont il aurait pu se préserver avec une étude plus approfondie. Prenons de préférence celles qui sont du domaine des langues romanes, parce qu'ici il n'y a pas de controverse possible, et que les résultats acquis ne sont mis en doute par personne. M. A. Lefèvre voit des débris de l'ancien cas sujet singulier du français dans les mots *fils*, *fonds*, *lacs*, *legs*, *lis*, *lez*, *puits*, *rets* (p. 207). Les romanistes donnent une explication différente, et M. Lefèvre l'aurait trouvée, s'il se tenait au courant des progrès de la grammaire historique du français. Il admet quatre lois fondamentales qui ont présidé à la naissance de notre langue, et il formule ainsi la seconde : « Suppression de la voyelle brève avant l'accent, lorsqu'elle n'est pas initiale » (p. 300). Cette loi ainsi formulée n'est pas exacte : il y a longtemps que A. Darmsteter l'a démontré. Il semblerait aussi que M. Lefèvre ne connaît pas bien les distinctions à établir entre le cas sujet et le cas régime. Il dit fort bien que *clarté* vient de *claritatem*, *maître* de *magistrum*, *roi* de *regem*. Mais pourquoi fait-il dériver *avoué* de *advocatus*, *viguier* de *vicarius*, *maison* de *mansio?* (p. 300). Le public qui s'intéresse à la linguistique est devenu difficile. Il a été à bonne école, et, après avoir écouté des maîtres tels que MM. Gaston Paris, Michel Bréal, Louis Havet, il ne se contente plus d'à peu près (1).

(1) Il semble que l'auteur regarde les ouvrages de M. Brachet comme le dernier mot de la philologie romane, et qu'il ne se doute pas des progrès qu'elle a faits depuis l'apparition de ces ouvrages. Ceci soit dit sans nier le

Digitized by Google

Mais le défaut capital du livre, c'est qu'il est trop incomplet et trop peu au courant des progrès de la linguistique. Admettons que les deux premières parties sont suffisamment traitées. Mais la troisième, où l'auteur étudie l'*Organisme indo-européen*, montre qu'il ne connaît pas assez son sujet. Il serait difficile de dresser la liste des auteurs qu'il a consultés, car il ne donne que quelques références, et d'ailleurs d'une manière si vague, qu'il n'est guère possible de remonter aux sources où il a puisé. Toutefois, il semblerait qu'il ne connaît guère, pour les langues anciennes, que la *Grammaire comparée* de Bopp, avec les introductions que M. Bréal a mises en tête de sa traduction, et, de nos jours, des études de M. P. Regnaud, probablement son *Origine et philosophie du langage*. Or, nous croyons pouvoir dire que c'est bien peu. Bopp a été rectifié, complété et dépassé par des œuvres considérables qu'il n'est pas permis d'ignorer. Quant à M. P. Regnaud, loin de nous la pensée de nier son mérite : mais, comme il a un système à part, comme, de son propre aveu, il ne fait partie d'aucune école, il ne peut pas, à lui seul, représenter tout le mouvement scientifique qui s'est accompli depuis trente ans. Après Bopp, il y a eu Schleicher, et nous nous sommes demandé si M. A. Lefèvre connaît les théories de l'illustre grammairien. Il cite bien de lui une brochure sur l'*Importance du langage pour l'histoire naturelle de l'homme*, mais jamais son œuvre importante, son remarquable *Compendium*. Pourtant, cet ouvrage aurait été pour l'auteur un arsenal précieux, car Schleicher a prétendu faire de la linguistique une branche de l'histoire naturelle, et il a fait son possible pour matérialiser, si j'ose ainsi parler, la grammaire comparée. Et d'ailleurs, après Schleicher, que de découvertes nouvelles ont renouvelé la phonétique indo-européenne ! Il n'est permis à personne d'ignorer les néo-grammairiens, surtout depuis que leurs découvertes ont été si bien résumées par M. V. Henry dans son précis de *Grammaire comparée du grec et du latin*. N'aurait-il eu entre les mains que le *Manuel de philologie classique* de M. Salomon Reinach, il aurait pu voir l'estime où l'on tient les nouvelles doctrines grammaticales. A défaut de l'un et de l'autre, il aurait pu se contenter de consulter les *Principles of compar. Philology*, de H. Sayce, le célèbre professeur d'Ox-

mérite de M. Brachet, qui a été pour nous et pour tant d'autres, un initiateur, et pour qui nous professons la plus vive sympathie.

Digitized by Google

ford (1). En les lisant, il y aurait appris bien des choses intéressantes, dont il aurait pu profiter pour les deux premières parties de son livre. Mais il y aurait aussi trouvé un résumé de la théorie néo-grammaticale, qui l'aurait excité à faire de nouvelles recherches. Il aurait appris que le sanscrit n'est plus regardé comme le représentant le plus fidèle de la langue mère indo-européenne, et il aurait présenté le vocalisme aryen d'une tout autre manière. Du moins, il aurait douté de ce qu'il avait appris, et c'est déjà beaucoup de savoir douter en certaines circonstances. Il aurait vu que l'*a* sanskrit est le substitut d'au moins trois sons différents; que l'*e* bref et l'*o* bref existaient en indo-européen, et même qu'il y avait deux *o* brefs, l'un qui demeure intact en grec, et l'autre qui permute avec *e* bref. Il aurait appris l'existence des nasales et des liquides sonantes, et celle de deux classes de gutturales, les vélaires et les palatales. Il aurait pu constater l'importance de l'analogie, dont il dit à peine un mot, et à laquelle il faut attribuer ces déviations multiples et variées qui ne permettent plus de reconstituer le langage primitif de l'homme. Il nous semble que quand un auteur veut donner au grand public le *compendium* d'une science, il doit en connaître les principaux problèmes, avec les solutions les plus plausibles qui en ont été données. Or, il semble que, dans les deux mondes, ce sont les doctrines néo-grammaticales qui sont le plus en faveur (2).

Nous avons dû nous contenter d'effleurer ces points si importants de la linguistique. Pour les traiter comme ils le méritent, il faudrait un volume aussi gros que celui dont nous essayons la critique. Nous nous apercevons, avant de terminer, que nous n'avons pas parlé de la partie ethnographique de cet ouvrage. Nous ne sommes pas ethnographe, et nous nous garderons de juger sur ce point la compétence de M. A. Lefèvre. Admettons que, dans son ensemble, et toutes les fois qu'une question reli-

(1) Ce livre a d'ailleurs été traduit en français par M. E. Jovy. Nous citons Sayce, mais sans approuver pour cela toutes ses doctrines, soit religieuses, soit même linguistiques.

(2) Peut-être le défaut de lecture de M. A. Lefèvre vient-il de ce qu'il ignore l'allemand. A voir les références qu'il donne et les ouvrages qu'il cite de préférence, nous nous sommes demandé s'il connaissait cette langue. Ainsi, non seulement il ne dit mot du *Compendium* de Schleicher et de la *Grundriss* de Brugmann, mais il semble ignorer le grand ouvrage de Fr. Müller, *Grundriss der Sprachwissenschaft*. Si nos soupçons sont justifiés, nous pouvons dire à M. A. Lefèvre qu'il n'a pas les moyens indispensables pour étudier la linguistique.

Digitized by Google

gieuse n'était pas en jeu, l'auteur a vu juste et n'a rien affirmé que de vrai. Mais nous sommes autorisé à suspecter ses affirmations quand il s'agit de la Bible : la passion antireligieuse lui trouble encore cette fois le regard. En parlant du temple de Salomon, il propose ce doute : « Si cette *merveille* du monde a existé » (p. 148). C'est réellement pousser le scepticisme bien loin. Il ajoute ensuite, toujours à propos du même temple, un détail qu'il lui serait bien impossible de prouver, et que nous ne reproduirons pas, par respect pour nos lecteurs et pour cette revue. Et, puisqu'il est question de la Bible, nous ne pouvons nous empêcher d'évoquer un souvenir : celui de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, par MM. Perrot et Chipiez. Certes, les doctrines religieuses de M. G. Perrot, protestant ultra-libéral, sont bien différentes des nôtres. Nous avons lu cependant son ouvrage sans éprouver l'impression désagréable que donne la lecture de M. A. Lefèvre : c'est qu'au lieu de montrer une préoccupation continuelle de renverser nos dogmes et d'attaquer nos croyances, il s'exprime toujours avec la modération qui convient aux vrais savants. D'ailleurs, comme il est plus large et plus élevé que M. A. Lefèvre dans ses considérations historiques sur le rôle civilisateur de certains peuples! Que l'on compare, par exemple, le beau chapitre que le premier nous a donné sur *le rôle historique des Phéniciens* avec ce que le second a écrit sur le même sujet, et l'on verra la différence des deux esprits! M. A. Lefèvre accable de son dédain « l'histoire sémitique de Bossuet », et l'appelle « l'histoire incohérente et fausse que Bossuet a noyée dans les flots de son éloquence ». Il est facile de triompher à peu de frais du grand orateur, en lui reprochant d'avoir ignoré certains côtés de l'histoire qui sont connus aujourd'hui. Mais, au risque de ne pas convaincre M. Lefèvre, nous lui dirons que, tout incomplet qu'il est, le livre de Bossuet donne une idée plus juste de l'histoire universelle que tous les ouvrages qui veulent l'expliquer par l'influence prépondérante des Aryâs.

Il faut terminer cette recension, trop incomplète à notre gré. Si M. A. Lefèvre voulait nous le permettre, nous lui donnerions deux conseils. Le premier, c'est d'approfondir les études linguistiques et de prendre une connaissance plus complète des ouvrages récents qui leur ont été consacrés. Le second, c'est d'imiter les grands philologues de notre temps. Quelles que soient leurs idées religieuses, ils se contentent de constater et

Digitized by Google

d'étudier des faits, d'en déduire des lois, et de faire progresser de tout leur pouvoir la science qui leur est chère. *Age quod agis*, disait un vieux proverbe. Efforçons-nous de bien savoir ce que nous voulons enseigner : quant aux écrivains qui n'ont pas le bonheur de croire, qu'ils respectent cette chose respectable entre toutes, plus nécessaire au bonheur des peuples que toutes les sciences, nous voulons dire la religion. Dr A. LEPITRE.

Mémoire sur le mode de captage et l'aménagement des sources thermales de la Gaule romaine, par le Dr Humbert MOLLIÈRE, médecin de l'Hôtel-Dieu. Gr. in-8, 55 pages (Extrait des *Mémoires* de l'Académie de Lyon); Lyon, Auguste Côte, 1893.

Sans vouloir exagérer l'importance de la question traitée dans ce *Mémoire*, on peut bien dire qu'elle présente un assez vif intérêt, non seulement au médecin qui se soucie du passé de son art, mais encore au philologue qui cherche à comprendre l'antiquité dans toutes les manifestations de la vie sociale, et à l'historien français qui ne fait dater la France ni de la Révolution de 89, ni même de la conquête de Clovis. Chose assez singulière : il est démontré que nos stations balnéaires les plus importantes ont été découvertes et créées par les Romains, que la Gaule romaine, du Ier au Ve siècle après Jésus-Christ, n'en comptait pas moins de cent quinze, et si bien aménagées, que certaines de leurs parties sont encore, ici ou là, utilisées dans les stations actuelles; et cependant les historiens de la Gaule ne daignent pas même mentionner ces établissements qui témoignent si péremptoirement de la prospérité matérielle dont notre pays fut redevable à l'administration romaine (1). Ce n'est pas qu'on ait attendu jusqu'à l'époque contemporaine pour étudier le passé gallo-romain de nos stations thermales; on pourrait dresser, à partir du XVIe siècle, une assez longue liste de monographies, où notre archéologie hydrothérapique se constitue en quelque sorte pièce à pièce; bien plus, en 1846, un savant lyonnais trop oublié, l'abbé Greppo, résuma avec bonheur, dans un ouvrage d'ensemble, tout ce qu'on pouvait savoir alors sur la question (2). Ce travail de consciencieuse érudition s'est

(1) Cette lacune est encore sensible dans l'ouvrage, si méritoire d'ailleurs, de M. Camille Jullian, *Gallia*, Paris, 1892.

(2) *Etudes archéologiques sur les eaux thermales ou minérales de la Gaule romaine*, in-8, Paris.

Digitized by Google

bien imposé à l'attention des spécialistes, puisque l'article (*Aquæ*) du Dr Briau dans le *Dictionnaire* de Daremberg et Saglio n'en est que le résumé; mais il est resté sans influence sur les historiens; on continue à parler de la Gaule, comme si elle avait ignoré l'art d'exploiter ses richesses hydrominérales.

Le *Mémoire* de M. H. Mollière n'eût-il que le mérite de rappeler cette curieuse question à l'attention des savants et de fixer les résultats acquis par les recherches de ses devanciers, qu'il aurait droit encore à la reconnaissance de quiconque s'intéresse à notre archéologie nationale. Mais il en a bien d'autres. On sait assez l'exceptionnelle compétence que l'auteur, en sa double qualité de médecin et d'érudit, apporte aux études d'archéologie médicale; parmi ses mémoires déjà nombreux, celui qu'il publiait l'an dernier sur *l'Evaluation de la population des Gaules et de Lugdunum, et la durée de la vie chez les habitants de cette ville du* Ier *au* IVe *siècle* (1), se faisait remarquer comme un travail de première valeur. Un esprit si bien outillé pour les recherches personnelles ne peut borner son ambition à vulgariser la science amassée par les autres; il sait tout ce qui a été publié sur le point qui l'occupe et l'utilise avec une critique aussi indépendante que loyale et courtoise, mais surtout il y apporte l'appoint de ses propres observations. Si j'ajoute que, chez M. H. Mollière, l'érudit est doublé d'un fin lettré, on comprendra avec quel plaisir le lecteur, fût-il un profane en la matière, suit jusqu'au bout un mémoire qui n'a guère que le titre d'austère.

Je n'essaierai pas de résumer ici un travail qui, malgré l'élégante netteté de la forme, reste foncièrement technique; qu'il me suffise de constater que, si les stations de Plombières et d'Aix-les-Bains sont étudiées avec un soin particulier, grâce aux recherches personnelles que l'auteur a pu y faire, on trouvera sur les stations de Néris, du mont Dore, de Vichy, de Saint-Galmier, d'Uriage, etc., des renseignements fort curieux et très habilement groupés autour de la thèse fondamentale, à savoir, les procédés employés par les Romains dans le captage et l'aménagement des eaux thermales. Peut-être bien que les gens du métier pourraient contester telle ou telle opinion particulière; c'est même inévitable en une matière parfois si conjecturale. Du moins, la conclusion générale de M. H. Mollière sem-

(1) Grand in-8, 102 pages; Lyon, Aug. Côte, 1892.

Digitized by Google

ble-t-elle à l'abri de toute critique : « Des détails nombreux sur lesquels nous venons d'insister, écrit-il, il ressort clairement que les ingénieurs romains n'aimaient pas à creuser le sol profondément pour atteindre l'origine des sources thermales et les capter ensuite à l'aide de galeries souterraines, ni à pratiquer des sondages, mais qu'ils préféraient les recueillir à leur sortie naturelle soit dans des canaux émissaires, soit dans des puits foncés à la roche. » D'où il suit qu'ils « n'ont pas appliqué aux eaux thermales les mêmes procédés qu'ils employaient pour les sources d'eau froide ordinaires ». Jusque-là, on ne peut pas, croyons-nous, n'être point de l'avis de l'auteur; si singulière que soit cette différence de méthode dans le captage des eaux chaudes ou des eaux froides, il faut bien l'admettre, sauf à l'expliquer.

On doit savoir gré à M. H. Mollière de ne s'être pas dérobé à la difficulté ; son dernier chapitre, qui a pour but de lever la contradiction, acquiert par le fait et surtout par la nature de l'un des arguments invoqués l'importance d'un chapitre philosophique. Pourquoi donc les Romains se sont-ils contentés de recueillir sur le sol les eaux thermales, tandis qu'ils ne se faisaient pas faute de violenter en quelque sorte les eaux froides ? L'auteur indique trois raisons : une raison d'économie, une raison de prudence, et enfin une raison de religion. J'admets fort bien les deux premières, surtout la seconde ; tous les travaux décrits par M. H. Mollière prouvent en effet que les ingénieurs romains étaient fort préoccupés d'éviter le mélange des eaux chaudes avec les eaux froides, ce qui aurait pu résulter du forage. Mais il me semble qu'il n'a pas suffisamment démontré la troisième raison, celle précisément à laquelle il attache le plus d'importance. Si le culte des eaux thermales n'est qu'une variété du culte des fontaines, les Romains et les Gaulois devaient avoir un respect de même nature pour les unes que pour les autres. C'est bien, par exemple, ce que prouve, pour l'Italie, le culte des sources du Clitumne (1), sans compter le texte si connu de Sénèque (2), et, pour la Gaule, les noms de divinités donnés à des sources froides (3), aussi bien qu'à des sources chaudes. Pourquoi

(1) Pline le Jeune, VIII, 8.

(2) Sén. Lett. XLI (et non XL).

(3) Pour ne citer que quelques exemples voisins, un ruisseau, près de Bourgoin, portait le nom de *Belena* (*Belna* au XII[e] s., *Beuna* au XIV[e], *Bionne* aujourd'hui), à rapprocher du dieu Belenos; près de Vienne, la *Vésonne* rappelle encore le nom de la déesse *Vesuna*.

Digitized by Google

nos ancêtres auraient-ils éprouvé devant les unes un scrupule religieux qu'ils n'avaient point devant les autres ? On conçoit que la dévotion fût proportionnée aux bienfaits des sources; mais allait-elle jusqu'à conférer à la source chaude une inviolabilité refusée à la source froide ? C'est là le point essentiel, et il ne paraît pas assez établi. A propos de la persistance du culte des fontaines même après l'établissement du christianisme, je me permettrai de signaler une inexactitude, dont l'auteur, d'ailleurs, n'est pas responsable. Après M. A. Maury, il cite assez incorrectement un texte de Bède le Vénérable, d'où il résulterait que saint Grégoire le Grand « eut l'idée de faire consacrer à la religion nouvelle les sources sacrées » des païens. Or, dans la lettre de saint Grégoire à l'abbé Mellitus, citée par Bède (1) et visée par M. A. Maury, il est question de l'adaptation des temples d'idoles au culte chrétien, et nullement d'une sorte de christianisation du culte des fontaines, lesquelles ne sont pas nommées. Il est bien vrai que cette dévotion païenne pour les sources, comme pour les arbres, fut très lente à disparaître, mais l'Eglise lui fit toujours la guerre. L'auteur n'a pas connu sans doute le capitulaire de Charlemagne prescrivant de poursuivre cette superstition opiniâtre (2).

Comme on le voit, ces légères critiques n'atteignent en rien le fond du *Mémoire* de M. H. Mollière ; c'est bien, en somme, un travail de solide et agréable érudition, qui fait grand honneur à son auteur et aussi à l'Académie de Lyon.

A. DEVAUX.

L'Organisation de la cité athénienne et la réforme de Clisthène, par Henri FRANCOTTE, professeur à l'université de Liège. In-12 de 127 pages. Paris, Bouillon, 1893.

L'organisation de la cité athénienne nous apparaît comme un tout formé de toute pièce, et à ce qu'il semble, assez facile à saisir. La cité est divisée en quatre tribus, la tribu en trois phratries, et la phratrie en trente genê. Chaque genos renferme trente familles. Ainsi quatre tribus, douze phratries, trois cent soixante genê, dix mille huit cents familles. Une autre division

(1) Migne, XLI, p. 70.

(2) Migne, XLVII, p. 239, *Capit. exc.* 802, n° 41 : « Ut observationes quæ (sic) stulti faciunt ad arbores, vel petras, vel fontes, ubicumque inveniuntur, tollantur et destruantur. »

Digitized by Google

purement administrative vint se greffer sur la première, la division en naucraries, douze par tribus, en tout quarante-huit naucraries. Elle avait été créée pour faciliter la perception des impôts, et pourvoir aux dépenses de l'Etat. Nous laissons de côté les trittyes qui paraissent avoir été des dépendances de la naucrarie, et les orgéons qui, avec les homogalactes ou gennètes, constituent la phratrie.

Cette organisation prise dans son ensemble est assez claire. Mais dans les détails on se heurte à des difficultés sans nombre. Nous n'avons pour nous renseigner que des documents assez rares et incomplets. Sur bien des points la lumière n'est pas faite. D'abord une division aussi précise répugne à l'esprit des peuples primitifs, et a tout l'air d'être une création factice d'une date assez moderne. Elle n'a peut-être jamais été appliquée dans toute sa rigueur. A quelle époque cette division en tribus s'est-elle introduite dans l'Etat ? Quand les phratries et les genê ont-elles fait leur apparition ? Que signifie cette transformation qui se cache sous les noms d'Ion et de Thésée ? Quel est le rapport des thiases ou orgéons avec les genê ? Par quelle voie le peuple qui, dans le principe, était en dehors de l'Etat, s'est-il peu à peu introduit dans la cité, et a-t-il bientôt attiré à lui tout le pouvoir et toutes les forces politiques ? Voilà quelques-uns des points obscurs de la matière, et nous en laissons un grand nombre.

Cette petite brochure a pour but de répondre à ces différentes questions, et de nous expliquer quelle a été l'organisation de la cité athénienne. Cette organisation prit sa forme définitive sous Clisthène. « Alors, dit l'auteur, un nouvel acteur entre en scène. Jusque-là on l'y a bien vu, mais dans les rôles secondaires ; et au dénouement, il a disparu. Mais, cette fois, sa redoutable personnalité attire toute l'attention. Le peuple est là, debout, agissant, et renverse, les uns après les autres, les derniers privilèges de la classe supérieure. » Le sujet comprend naturellement deux parties, la cité athénienne avant Clisthène, ensuite la réforme de Clisthène.

Rien n'est ténébreux comme les renseignements des auteurs sur l'organisation primitive de la cité athénienne. D'un côté, on nous présente la population divisée en trois classes : les Eupatrides, les géorgoi et les démiurges. D'un autre côté, les auteurs nous parlent de quatre classes de citoyens : les Géléontes, les Argadéis, les Aigitoréis, les Hoplètes. M. F. fait ici

Digitized by Google

une distinction lumineuse qui facilite beaucoup les discussions qui viennent dans la suite de l'ouvrage. Les Eupatrides sont opposés aux géorgoî et aux démiurges qui constituent la foule (πλῆθος-plebs). Eux seuls ont fondé l'Etat, font partie de la cité, ils en gardent la direction et comme la propriété. La cité antique repose sur l'idée religieuse; les nobles sont les ministres du culte; ils ont la science des choses religieuses. Eux seuls forment l'état, et les géorgoî ainsi que les démiurges sont à côté. La division en quatre tribus ne s'applique donc qu'aux Eupatrides.

L'auteur examine ensuite les autres subdivisions, la phratrie et le genos, et nous initie à tous les secrets de leur organisation. Il explique d'abord leur origine. Trois faits, dit-il, apparaissent dans une pleine lumière, alors que la cité commence à se montrer. C'est d'abord l'existence de communautés villageoises, ensuite leur réunion qui forme la cité (synœcisme). Mais la communauté villageoise ne se compose pas d'habitants venus de partout; une parenté les unit, c'est la gens, le genos. Quand la cité est constituée, elle apparaît composée de genê; mais ceux-ci se révèlent en groupes; la phratrie est un groupe de trente genê : à leur tour trois phratries se réunissent dans la tribu.

Dans la phratrie se trouvent deux éléments : les gennètes ou homogalactes et les orgéons. Toute cette partie de l'organisation athénienne est très embrouillée et chez les anciens et chez les modernes. Les Eupatrides seuls, dans le principe, faisaient partie du genos et par là même de la phratrie. Quand le peuple se releva de son état de déchéance, il forma des associations appelées orgéons ou thiases, sur le modèle des genê nobles. Le lien qui les unit est le lien religieux. Une fois constitués en orgéons, les non-nobles entrèrent dans la phratrie. Il y eut donc deux espèces de phratries : ceux qui participent à la même race, les homogalactes, et ceux qui participent seulement au même culte, les orgéons.

L'auteur a traité avec profondeur et clarté la grande réforme de Clisthène, les dix tribus, les trente trittyes, un certain nombre de dèmes, cent d'après Hérodote. Clisthène n'est pas un révolutionnaire, mais un réformateur. Il conserve de l'édifice ancien toutes les parties qui ne sont pas incompatibles avec les tendances nouvelles. C'est un esprit hardi, ouvert au progrès, et en même temps respectueux de la tradition. Ph. GONNET.

Digitized by Google

Histoire du Bréviaire romain, par Pierre BATIFFOL, du clergé de Paris, docteur ès lettres ; in-12, XIV-356 pages ; Paris, 3 fr. 50.

Les éléments si divers qui composent le Bréviaire : office nocturne et office diurne ; psaumes, leçons et répons ; hymnaire et sanctoral, etc., ne se sont pas réunis en un jour, ni en une année, ni en un siècle, pour constituer ce code de prières, si admirable dans son unité et sa variété. C'est l'œuvre de bien des siècles et le résultat de bien des essais. On devine l'intérêt que cette histoire du Bréviaire, dans la formation et l'évolution de ses parties constitutives, peut présenter, non seulement aux liturgistes, mais encore à tous ceux qui par état sont obligés à la récitation des prières canoniques. Jusqu'ici, c'était un vrai travail, et même un travail difficile, que d'essayer de se faire une idée des nombreuses questions se rattachant à cette histoire ; il aurait fallu posséder une bibliothèque spéciale. Aussi est-ce avec un sentiment de profonde reconnaissance que tous les ecclésiastiques doivent saluer le nouveau livre de M. Batiffol.

Son *Histoire du Bréviaire romain* résume et condense tout ce qui a été écrit sur la matière ; elle suffit donc amplement à ceux qui peuvent se contenter des résultats acquis, et, en même temps, elle fournit un guide indispensable à ceux qui veulent se livrer à des études spéciales sur une question quelconque relative au Bréviaire. Il ne faudrait pas que ce mot de résumé fît illusion sur l'originalité de l'œuvre ; si M. Batiffol a su, avec une très grande perspicacité, utiliser, au profit de son livre, les recherches de ses devanciers et les plus récentes découvertes de l'archéologie chrétienne — ce qui est déjà faire œuvre originale —, il a su encore faire des découvertes personnelles, lesquelles ne sont pas les moins intéressantes. Historien et archéologue, théologien et lettré, il avait tout ce qu'il fallait pour mener à bien une si difficile entreprise et produire un livre substantiel et clair, doctrinal et, à l'occasion, pieux, toujours intéressant et impeccablement littéraire. Sans contredit, c'est une des œuvres les plus remarquables de science religieuse qu'ait vu naître la présente année.

Nous ne pouvons songer ici, faute d'espace, à résumer un livre si compact, qui lui-même en résume tant d'autres. Voici du moins les chapitres dont il se compose : I. La genèse des heures ; II. Les origines de l'*Ordo psallendi* ; III. L'office romain du temps de Charlemagne ; IV. L'office moderne et les bréviaires de la cour romaine ; V. Le bréviaire du concile de

Digitized by Google

Trente; VI. Les projets de Benoît XIV. Vraiment, on serait bien embarrassé s'il fallait dire quel est celui de ces chapitres qui présente le plus d'intérêt. Disons seulement que le plus original, à notre avis, est le premier qui, sur une question particulièrement obscure, aboutit à un système fort plausible, rattachant l'office nocturne aux vigiles dominicales, et celles-ci à la vigile pascale, finalement à l'idée de la parousie, tandis que l'office diurne continue les prières quotidiennes des ascètes. Par contre, le chapitre le plus vivant, celui qu'on dévore, c'est le dernier où M. Batiffol résume de main de maître les projets de réforme de Benoît XIV; involontairement, on y pressent comme le programme de l'avenir, au moins sur certains points. Est-il besoin de dire que, chez M. Batiffol, le critique, si éclairé qu'il soit, est toujours subordonné au prêtre ? Sans doute, comme tant d'autres — comme Benoît XIV lui-même — il souhaite des réformes et ne fait pas mystère de ses préférences qui vont aux vieux éléments romains du bréviaire; mais il n'exprime ces souhaits et ces préférences qu'avec la plus délicate réserve et le plus absolu respect pour l'autorité suprême. Z.

Breviarium Romanum, editio 5ª post typicam, en 4 vol. in-18; **Breviarium Romanum**, editio 6ª post typicam, en 2 vol. in-18; **Horæ diurnæ Breviarii Romani**, editio 3ª post typicam, 1 vol. in-24. Ratisbonne, Pustet, 1893.

Ces éditions stéréotypées se distinguent par la netteté des caractères, la beauté du papier, l'élégance des vignettes et la légèreté des volumes. La maison Pustet nous adresse également *Preces ante et post Missam*, quibus accedunt hymni, litaniæ, aliæque preces (in-12 de 96 pages) et *Rituale parvum* continens sacramentorum administrationem, infirmorum curam et benedictiones diversas ex Rituali Romano excerptas (in-24 de 216 pages). V.

Eschatologie von Dr. J.-H. Oswald, Paepstl. Hausprælat und Professor am Kœnigl. Lyceum Hosianum zu Braunsberg. 5e verbesserte Auflage, in-8, de VI-409 pp. Paderborn, Schœnnig, 1893.

Mgr Oswald a publié en allemand des monographies estimées sur toutes les parties de la théologie dogmatique. Son *Eschatologie* a paru pour la première fois en 1868. Elle a reçu le meilleur accueil, puisqu'elle est arrivée à sa cinquième édition. Cet

Digitized by Google

ouvrage traite non seulement de la mort, du jugement particulier, du ciel, de l'enfer, du purgatoire, du dernier avènement de Jésus-Christ, de la résurrection de la chair, du jugement général, mais encore du culte des saints et de celui de leurs reliques et de leurs images. Ce n'est pas un cours aux allures scolastiques; c'est un livre destiné à être lu et consulté par les laïcs instruits aussi bien que par les membres du clergé. Le fond est abondant et exact, l'exposition claire, méthodique et intéressante.

VACANT.

Traité de droit naturel théorique et appliqué, par Tancrède ROTHE, docteur en droit, professeur aux Facultés catholiques de Lille; tome II *du Mariage*, in-8, de 646 pp. Paris, Larose et Forcel, 1893.

Les premières sections de cet ouvrage sont consacrées aux lois naturelles et aux lois divines qui régissent le mariage; les suivantes s'occupent des pouvoirs de l'Etat et de ceux de l'Eglise en matière matrimoniale. M. Rothe aborde résolument tous les problèmes délicats qu'il rencontre. Il les étudie en penseur et en théologien, plus encore qu'en juriste. Mais c'est surtout le penseur qui se révèle. Les solutions proposées sont donc parfois fort personnelles. Je n'en veux pour preuve que les vingt-huit règles où le docte professeur prétend déterminer en détail quel doit être, d'après le droit naturel, le régime pécuniaire des conjoints. Ces règles seraient assurément sages pour un milieu auquel elles s'adapteraient; mais pourrait-on les imposer partout? Il est permis d'en douter. Si les premiers principes du droit naturel sont absolus, leurs conséquences éloignées ont au contraire une élasticité qui les assujettit aux circonstances. Ces vingt-huit règles n'en servent pas moins de *criterium* à l'auteur pour apprécier, au point de vue de la morale naturelle, notre législation matrimoniale française. Il examine ensuite cette législation au point de vue chrétien : sujet aussi intéressant que pratique.

On lira avec grand profit ce savant ouvrage; mais nous devons avertir qu'il s'exprime sans voile et sans détour, et qu'il ne saurait par conséquent être mis dans toutes les mains.

VACANT.

Digitized by Google

Souvenirs de guerre (1870-1871), par le colonel Henri DE PONCHALON. 1 vol. in-18. Henri-Charles Lavauzelle, éditeur, 11, place Saint-André-des-Arts, Paris. Prix : **3 fr. 50.**

Voici un livre de souvenirs personnels sur la guerre franco-allemande du plus haut intérêt, écrit par un soldat et un chrétien.

Le vibrant appel de l'auteur à la jeunesse française mérite d'être particulièrement cité :

« De mes fils, auxquels ces souvenirs étaient destinés, ma pensée se reporte vers cette jeunesse française, enfantée dans la douleur, élevée dans l'amertume, et qui trouve, elle, que le temps des lamentations est passé, que l'heure de l'action est venue.

« Mais il faut à l'action un principe. Lequel ? C'est la foi. La foi est la mère de l'action.

« Oui, jeunes gens, vous serez patriotes et hommes de foi !

« Vous aurez foi dans la patrie, la foi dans le passé comme dans l'avenir, cette foi qui fut la gloire de nos pères !

« Vous aurez l'amour du devoir, l'amour du sacrifice, l'amour du pays, cet amour qui va jusqu'au mépris de la mort !

« Vous comprendrez que la cause sacrée de l'unité de la patrie pourrait être de nouveau compromise par nos dissensions politiques et sociales, par l'irréligion systématique, par les utopies révolutionnaires qui veulent faire table rase du passé, par les incorrigibles sectaires qui ne se lassent pas de semer parmi nous la discorde.

« Vous associerez le « aide-toi, le ciel t'aidera » à la parole évangélique « aimez-vous les uns les autres » ; vous mettrez en commun toute votre énergie, votre intelligence et votre savoir. L'union de tous les cœurs et de toutes les volontés est indispensable pour résoudre le redoutable problème de l'heure présente : la question sociale. »

Le colonel de Ponchalon a fait une œuvre de patriotisme ; son *sursum corda* continuel réchauffe l'âme et nous donne à tous espoir pour l'avenir.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs le grand succès de cet ouvrage.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

Nous recevons du P. Berthier, missionnaire de la Salette, la lettre suivante, dont nos abonnés du clergé apprécieront l'importance :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Plusieurs ecclésiastiques de divers points de la France m'ont fait l'honneur de me demander mon avis sur une brochure intitulée : *les Signes de la fin d'un monde.* Je ne veux pas juger ce livre, mais je dois, pour l'utilité de mes confrères dans le sacerdoce et pour le bien des âmes, dire ce qui me semble être la vraie interprétation de la décision de la S. Pénitencerie, sur laquelle l'auteur appuie celle de ses conclusions qui intéresse davantage le clergé. Cette décision n'est pas nouvelle. J'en ai tenu compte dans l'édition française de mon abrégé de *Théologie dogmatique et morale.* Qu'il me soit permis de justifier ici les conclusions que j'en ai tirées et qui ne sont pas celles de M. du Valdor.

Et d'abord, relisons le texte de la décision de la S. Pénitencerie :

1° Quando adest fundata sùspicio pœnitentem qui de Onanismo omnino silet, hunc crimini esse addictum, num confessario liceat a prudenti et discreta interrogatione abstinere, eo quod prævideat plures a bona fide exturbandos multosque sacramenta deserturos esse? Annon potius teneatur confessarius prudenter ac discrete interrogare ?

2° An confessarius qui, sive ex spontanea confessione, sive ex prudenti interrogatione, cognoscit pœnitentem esse

Digitized by Google

Onanistam, teneatur illum de hujus peccati gravitate æque ac de aliorum peccatorum mortalium monere, eumque (ut ait rituale romanum) paterna charitate reprehendere, eique absolutionem solum impertiri, cum sufficientibus signis constet eumdem dolere de præterito et habere propositum non amplius onanistice agendi ?

Sacra Pœnitentiaria, attento vitium infandum de quo in casu late invaluisse, ad proposita dubia respondendum censuit prout respondet :

Ad I, regulariter negative ad primam partem, affirmative ad secundam. Ad II, affirmative juxta doctrinam probatorum auctorum.

Datum Romæ in S. Pœnitentiaria die 10ª Martii 1886.

Cardinal Monaco *Pœnit M.* Hip. Can. Palombi *S. P. Sec.*

Cette décision mérite tout le respect de tous les confesseurs comme toutes celles qui émanent de ce tribunal, l'interprète autorisé de la morale chrétienne. Elle concerne du reste un désordre grave, et qui prend, de nos jours, des proportions effrayantes, en France surtout. Tout prêtre, par conséquent, doit avoir à cœur d'user de l'influence que lui donne son ministère pour faire cesser un si grand mal. Toutefois, là encore, il faut se tenir dans les limites de la discrétion, de la prudence et de la vérité, sauf à ne rien guérir, et même à faire à certaines âmes des blessures mortelles, je l'ai constaté par l'expérience. Il faut donc bien comprendre la portée de cette décision.

Le confesseur, quand il a un doute fondé que son pénitent qui n'accuse pas ce crime, en est cependant coupable, peut-il s'abstenir d'interroger parce qu'il prévoit que plusieurs seront, par suite, sortis de la bonne foi, et qu'un grand nombre abandonneront les sacrements?

La S. Pénitencerie répond que régulièrement le confesseur ne doit pas s'abstenir d'interroger sur ce crime ceux qui en sont probablement coupables; car chacun sait que c'est un devoir du confesseur de compléter par ses questions l'accusation du pénitent, s'il juge qu'elle soit incomplète sur quelque péché que ce soit. Ces questions, quand

Digitized by Google

elles sont faites avec la prudence voulue, ne tendent pas, loin de là, à faire abandonner les sacrements, mais à les faire recevoir avec fruit... Si, dans un cas particulier, ces interrogations ont pour résultat la désertion des sacrements, c'est *per accidens* et non *per se* que cela arrive, et cela ne les empêche pas d'être régulièrement légitimes et même à propos. Car si les confesseurs prenaient pour règle de ne jamais interroger sur les fautes, surtout les plus fréquentes, ils auraient l'air de n'y attacher aucune importance, et ils tromperaient en quelque sorte les pénitents, leur faisant croire, par leur silence, qu'il n'y a point de mal là où il y a un grand mal. Et on sait qu'un confesseur pèche gravement contre son devoir de docteur, quand il trompe son pénitent sur un point de morale, et qu'il lui persuade qu'il n'y a point de mal là où il y a transgression sérieuse de la loi de Dieu.

Toutefois, qu'on remarque qu'il s'agit dans la demande et par conséquent dans la réponse, d'une interrogation prudente et discrète, et qu'en tête de la réponse, il y a ce mot *Regulariter*. Pour l'ordinaire, il faut agir ainsi, et ce mot *Regulariter* suppose manifestement qu'il y a des exceptions à cette règle générale, autrement il n'aurait pas sa raison d'être, et la S. Pénitencerie ne l'a pas employé inutilement. C'est ce qui ressortira plus clairement encore de la seconde réponse, et c'est ce que l'auteur de la brochure en question n'a pas assez remarqué.

Le confesseur est tenu d'avertir de la gravité de ce péché le pénitent qui en est coupable, comme il y est tenu pour les autres péchés mortels; il doit lui faire une correction paternelle et ne donner l'absolution que lorsqu'il a des signes suffisants de la contrition et du ferme propos de son pénitent. Qui pourrait douter qu'il n'en soit ainsi? Il ne faut pas faire une exception pour ce péché, il n'a pas des droits à être ménagé; mais dans la décision, rien qui porte qu'on doive traiter ceux qui en sont coupables autrement que les autres; au contraire, la décision met cette faute sur le même pied que les autres péchés mortels. *De hujus peccati gravitate æque ac de aliorum peccatorum mortalium*

Digitized by Google

monere. Remarquez ce mot : *æque*, donc il faut agir comme pour les autres fautes graves ; la décision ne va pas plus loin. Or quelle est la règle pour les autres fautes graves ? Personne, ayant fait sa théologie, ne l'ignore : elle est formulée par le commun des moralistes. En sa qualité de docteur, le confesseur doit régulièrement faire connaître au pénitent ses obligations. Cependant, si un pénitent pèche matériellement et non formellement et si on n'a pas d'espoir que la monition lui profitera, il faut le laisser dans la bonne foi, car il y a moins de mal à pécher matériellement que formellement ; et dans le doute si la monition le corrigera ou non, d'après saint Alphonse, il vaut mieux ne pas l'avertir, toujours pour la même raison. Donc la conclusion absolue de l'auteur n'est pas contenue dans les prémisses. Ecoutons-la.

« Nous pouvons dire avec saint Augustin : *Rome a parlé, « la cause est finie.* Il n'est plus permis aux confesseurs de « garder le silence. Ils doivent interroger leurs pénitents, « quand même ils les supposent de bonne foi et *n'aient* « pas l'espoir fondé de leur amendement. Ils ne peuvent ni « ne doivent leur donner l'absolution qu'autant que les « pénitents auront sincèrement promis de ne plus commettre « le péché. »

Donc, d'après cet auteur, la cause est finie aussi pour tout autre péché, puisque Rome dit que pour le péché en question il faut avertir *æque ac de aliorum peccatorum mortalium.*

Donc, toujours d'après lui, dans tous les cas de péché grave, il faut sans exception avertir le pénitent de la gravité de son péché, etc...

Or, la S. Pénitencerie n'a pas eu manifestement cette pensée, et n'a pas repoussé la doctrine du commun des théologiens qui acceptent des exceptions ; c'est même sur cette doctrine qu'elle fonde sa réponse : *Juxta doctrinam probatorum auctorum.* L'auteur, sur cet article, s'est manifestement mépris. Et le casuiste jésuite dont il se plaint aura mieux saisi que lui le vrai sens de la décision, supposé la bonne foi du pénitent, *saltem a tanto*, sans espérance d'amendement.

Digitized by Google

Je sais bien que M. du Valdor, pour expliquer sa conclusion, ajoute : « Il faut détruire la bonne foi des individus, même sans espoir d'amendement, lorsqu'il y aurait péril social à se taire. »

Toutefois il ne prend pas cette assertion dans la décision de la S. Pénitencerie, où elle n'est pas et d'où il ne peut pas la déduire. Il la prend dans son propre fonds ; donc il ne peut plus dire : *Causa finita est*, à moins d'être infaillible lui-même.

Non seulement la S. Pénitencerie ne dit pas ce qu'il prétend : mais elle semble dire ce que nous pensons nous-mêmes ; si on avait demandé, en effet, s'il fallait avertir *de hujus peccati gravitate æque ac de aliorum peccatorum mortalium quæ bonum commune subvertunt*, notre auteur aurait raison ; mais, par malheur pour la logique de sa conclusion, on n'a employé que ces mots : *æque ac de aliorum peccatorum mortalium*, ce qui rend la nôtre tout à fait sûre d'après la règle de la monition, telle que la formulent communément les théologiens.

Comment donc n'a-t-on pas ajouté ces mots : *peccatorum quæ bonum commune subvertunt*, qualification dont notre auteur et d'autres casuistes gratifient le péché en question ? C'est que ce n'est pas clair que cette qualification convienne à ce crime si grave, si pernicieux pourtant.

En un sens large, tous les péchés offrent un péril social ; le blasphème, la profanation du dimanche, le péché en question lui-même, etc... attirent la colère de Dieu, ils préparent la ruine de la religion et de la société, et le péché dont il s'agit, en se généralisant, dépeuplera la France. Mais, dans un sens strict, un péché n'est contre le bien commun que lorsqu'il procure par lui-même un préjudice grave à un grand nombre, au bien public d'une nation, d'un pays. Par exemple un complot ourdi contre le prince qui gouverne une nation, complot qui, s'il n'est pas éventé, amènera une révolution ; la négligence grave des pasteurs des âmes à instruire leurs ouailles, voilà des fautes qui, par elles-mêmes, ruinent le bien commun, et il y a lieu de faire la monition à ceux qui s'en rendent cou-

Digitized by Google

pables, lors même qu'ils ne devraient pas s'en corriger. Mais la conduite de tel et tel époux en particulier, bien qu'elle soit très coupable, ne s'étend pas jusque-là; elle va tout au plus à restreindre le nombre des membres de sa famille, encore n'est-ce pas toujours certain que ce crime ait ce résultat, ni que l'amendement du coupable doive avoir un résultat contraire.

Si ce crime était aussi strictement contre le bien commun que l'auteur semble le dire, comment la S. Pénitencerie déclarerait-elle qu'on peut *caute consulere conjugibus onanistis ut matrimonio utantur tantum in tempore in quo conceptio est impossibilis?*

Ceux qui suivent ce conseil, évidemment ne pèchent pas, et cependant *fiunt inutiles bono communi sicut cæteri qui peccant.*

Donc la question du bien commun, dans le cas dont il s'agit, n'est pas telle qu'elle entraîne l'obligation d'avertir, si la monition ne doit pas profiter au pénitent. Quand la monition doit certainement amener l'amendement du coupable, il faut avertir, c'est la règle, *secus non;* c'est pour cela que la décision de la S. Pénitencerie porte *Regulariter.* Du reste il ne faut pas se contenter de prendre dans une décision ce qui peut aller à sa thèse, et surtout il ne faut pas oublier le *Discrete* et *prudenter* dans la manière de questionner et d'avertir, car ce mode est recommandé aussi par les décisions du Saint-Siège, et par tous les auteurs sérieux, par saint Liguori en particulier. Si on l'oublie, au lieu de faire cesser un abus, on l'aggrave. Qui ne sait que les pratiques chrétiennes sont le meilleur moyen de ramener les fidèles à leur devoir?

M. du Valdor, dans une juste indignation pour un désordre que nous déplorons comme lui, et que tous les ministres de Dieu doivent chercher à extirper, a donc oublié que d'autres pourraient penser autrement que lui, sans mériter le blâme, au moins indirect, qu'il leur inflige, et en suivant plus exactement que lui la direction que Rome daigne tracer aux confesseurs.

Je ne m'étends pas davantage sur ce sujet, ayant traité

Digitized by Google

cette question aussi complètement que possible, bien que brièvement, dans mon abrégé de *Théologie dogmatique et morale*, dont j'ai le droit de ne pas laisser censurer la doctrine, quand elle est saine.

Quant à la nullité des mariages de ceux qui veulent commettre ce crime, M. du Valdor fera bien de lire la théologie morale de saint Alphonse de Liguori (livre 6, traité 6, n° 882). Il y apprendra les fins essentielles du mariage.

Si les prêtres prenaient au sérieux ce que M. du Valdor dit de la nullité de ces mariages, ils sépareraient plus d'époux que la loi néfaste du divorce. Il ne faudrait pas non plus qu'on suivît en pratique certaines décisions de cas de conscience qu'on trouve dans M.. du Valdor, et qu'on chercherait en vain dans les théologiens jésuites, même dans Escobar.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mon religieux dévouement.

J. BERTHIER,
Missionnaire.

La Salette, ce 3 mai 1893.

Propriétaire-Gérant : P. CHATARD.

Lyon. — Imprimerie Emmanuel Vitte, rue Condé, 30,
Imprimeur-libraire de l'Archevêché et des Facultés catholiques de Lyon

Digitized by Google

LES

ORIGINES DE LA CIVILISATION

QUESTIONS DÉBATTUES DANS LA SCIENCE ACTUELLE

1er ARTICLE : L'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE

I

La science historique, dans ses conditions ordinaires et en dehors des connaissances révélées, ne peut atteindre l'origine du genre humain. L'art de l'écriture n'est pas aussi ancien que le monde, et aucun peuple n'a prétendu posséder des traditions suivies remontant jusque-là; les Hébreux même n'avaient guère, pour les temps antérieurs à celui d'Abraham, que des généalogies patriarcales, sauf, bien entendu, le récit de la chute et celui du déluge, qui se réfèrent étroitement à l'ordre surnaturel.

Il semble donc que, pour le point de départ de la vie matérielle, intellectuelle et morale, la question peut se prêter à ces hypothèses gratuites évoluant sur un terrain sans limites, et qui sont transformées si souvent, si hardiment par le rationalisme en affirmations décorées du titre de scientifiques. Assurément une science ainsi constituée est fantastique; mais il ne suffit pas de lui opposer des

Digitized by Google

énoncés contraires et de la défier de les convaincre d'erreur, pour lui enlever toute apparence de sérieux, apparence qui est systématiquement accueillie par ceux qui regardent la science comme ayant pour condition la négation de la foi.

Il convient donc d'aborder directement l'étude des origines, et d'examiner la valeur des arguments par lesquels on essaie d'appuyer la thèse favorite de l'école aujourd'hui la plus active parmi nos ennemis, celle qui affirme le point de départ bestial ou quasi bestial de l'humanité. Des disciples plus ou moins fidèles, plus ou moins conscients de l'école hégélienne *posent en principe* que, pour se faire une idée de l'état de nos premiers ancêtres, il faut étudier la condition présente des sauvages les plus dégradés. Ils énoncent ou sous-entendent, comme vérité manifeste, que nulle agglomération humaine ne peut descendre d'un état social et intellectuel supérieur à un état inférieur, et que par conséquent, si le genre humain a une commune origine, ses communs ancêtres ne peuvent avoir vécu dans un état supérieur à celui de leurs descendants les plus infimes; et ils croient en trouver la preuve directe dans les vestiges de l'industrie primitive.

Nos adversaires n'admettent pas tous qu'il y ait eu transition graduelle et continue entre la brute et l'homme civilisé. Pour plusieurs il y a une distinction bien réelle à établir entre l'origine de la civilisation et l'origine de la vie humaine. Ils admettent que notre espèce a toujours été en possession de ses facultés, qu'elle n'a jamais connu une condition intermédiaire entre l'animal et l'homme; mais ils pensent que ces facultés étaient d'abord presque endormies, que leur réveil a été très lent, que les besoins matériels ont seuls occupé l'humanité pendant de longs siècles, les premiers de son existence, et qu'enfin, après que son intelligence est arrivée à lui procurer de meilleurs moyens d'y pourvoir, elle a lentement développé ses facultés intellectuelles, qui, à leur tour, l'ont mise en possession du plein usage de ses facultés morales. En parlant ainsi, je résume exactement, ce me semble, la doctrine de M. Lubbock, le

Digitized by Google

plus sérieux, et je dirais presque le plus sympathique de nos adversaires. On voit, en le lisant, qu'il aurait horreur de cette bestialité servie par l'industrie, qui est aujourd'hui l'idéal de tant d'hommes. Ce qui est commun à l'école de Lubbock et aux hégéliens, c'est l'argumentation tirée des vestiges d'une antique industrie, vestiges considérés par eux comme une preuve matérielle d'une incommensurable grossièreté dans la vie de nos premiers ancêtres.

Il s'agit donc pour nous, en ce moment, d'aborder l'étude de l'archéologie préhistorique dont les objets sont très nombreux et même assez variés, mais au sujet de laquelle la logique a été souvent bien méconnue, pour ne pas dire outragée. Je prendrai *les faits*, tels qu'ils ont été constatés par les maîtres de la science; je m'attacherai à en faire ressortir *les conséquences réelles* et à combattre celles qui ne le sont point. Nous étudierons ensuite les rapprochements affirmés entre la condition présente des peuples sauvages et la condition primitive du genre humain, en ayant soin de nous faire de la première une idée vraiment exacte au moyen des témoignages les plus authentiques et les plus approfondis.

II

La nécessité de pourvoir aux besoins matériels de l'existence est incessante et universelle : une race qui possède des moyens d'y satisfaire aisément n'y renonce pas d'elle-même et de son plein gré; cela est parfaitement clair; mais elle peut être contrainte *par des circonstances extérieures* à en abandonner et par suite à en oublier l'usage. Assurément l'emploi des métaux est une des conditions d'une vie sociale aisée, et même, en un certain sens, de la sécurité personnelle. Cet usage est immémorial en Orient et même antédiluvien, au témoignage de la Bible (1); mais il est

(1) *Genèse*, IV, 22.

Digitized by Google

certain aussi que le genre humain s'est répandu fort anciennement dans des contrées où l'on ne rencontre pas les métaux à fleur de terre. Quand une tribu ne trouvait plus de place libre dans la mère patrie (et cela devait arriver promptement, avec une industrie fort limitée et avec un grand développement de la vie pastorale), elle se voyait obligée d'émigrer, puis de provigner d'espace en espace; elle arrivait plus ou moins vite dans des pays dont le climat plus ou moins rigoureux, les ressources plus ou moins limitées et d'ailleurs en partie inconnues pour les nouveaux arrivants, obligeaient ceux-ci à pourvoir, avec des moyens très imparfaits, à leur existence de chaque jour.

La lutte pour la vie devenait donc incessante; et si, au milieu de nous, un si grand nombre d'hommes sont amenés par elle à se préoccuper uniquement de leur existence matérielle, la condition de nos ancêtres européens ne devait-elle pas être bien pire, quand ce dénuement était celui de la tribu tout entière, quand les familles en détresse n'avaient auprès d'elles ni l'assistance de familles plus heureuses, ni l'exemple et l'enseignement d'hommes plus éclairés?

Que dans l'Europe entière un pareil état de choses ait existé pendant des siècles; qu'elle ait été réduite alors à un outillage de pierre, de bois et d'os, cela n'est pas douteux: les témoignages archéologiques en existent en grand nombre; mais si ce genre de vie a été primitif dans *certaines contrées* et spécialement dans les nôtres, il ne s'ensuit pas du tout qu'il l'ait été pour le *genre humain*. Affirmer cette conséquence, c'est sortir de la logique *rationnelle*, c'est se soustraire avec une légèreté *dédaigneuse* et impardonnable aux conditions de la *science*. L'histoire ne nous montre pas, sans doute, dans ses *récits*, le mouvement de dégénérescence dont je parlais: ces peuples-là n'avaient pas d'historiens; mais *nulle part* non plus, même par des témoignages indirects, même par les récits d'autres peuples, elle ne nous montre *jamais* une peuplade s'élevant par elle-même d'une sauvagerie proprement dite à la civilisation (1).

(1) Cette pensée a été très nettement exposée par le P. de Valroger

Digitized by Google

Elle ne le fait que sous l'influence d'un peuple déjà civilisé; encore y oppose-t-elle habituellement une résistance passive, mais presque invincible. *Loin d'être l'état de nature,* l'état sauvage est celui où les races humaines sont dans *la condition la plus défavorable au développement naturel* de leurs facultés.

III

A ces considérations on n'a jamais répondu directement, mais on s'efforce de maintenir la discussion sur un autre terrain. Voici comment on peut résumer les raisonnements et les faits présentés par l'école évolutionniste et spécialement par M. de Mortillet, un de ses plus zélés défenseurs.

Les instruments des âges qui ont précédé l'emploi des métaux peuvent être partagés, selon lui, en six grandes classes, dont la formation a été soumise à l'ordre chronologique que voici. L'homme tertiaire, c'est-à-dire contemporain de la formation tertiaire du globe terrestre, dans le temps qui fut surtout celui des mastodontes, ne savait faire usage que de cailloux très grossièrement taillés ou éclatés par le feu, tels que l'abbé Bourgeois en a trouvé dans le terrain tertiaire de Thenay.

Plus tard, et lorsque s'était déjà produite la formation quaternaire, dont l'état actuel du globe est, à certains

dans la *Revue des questions historiques* d'octobre 1874 (p. 483-4). Elle l'a été sous une forme piquante par M. Alexandre Bertrand, de l'Académie des Inscriptions, aux pages 88-9 de *la Gaule avant les Gaulois.* « Si ces races (sauvages) soi-disant primitives, dit-il, avaient en elles les germes innés de la grande civilisation, pourquoi sont-elles restées stationnaires? ..... L'homme sauvage n'est pas plus l'homme primitif que la guêpe n'est l'abeille primitive — l'abeille industrieuse — en puissance; que le bièvre de nos rivières, qui ne bâtit pas ou ne bâtit plus, n'est le castor primitif..... Chercher dans les bas fonds de l'humanité le point de départ de la grande civilisation est une erreur dangereuse condamnée par l'histoire du monde civilisé. »

Digitized by Google

égards, le prolongement, le genre humain s'est avisé de *tailler* des silex *en amande*, en enlevant des éclats à un caillou central *(nucleus)* au moyen de percussions répétées; on a trouvé de tels instruments à Saint-Acheul et à Chelles, d'où les désignations d'*acheuléens* et de *chelléens* données à ces instruments. La trouvaille de Saint-Acheul a été faite dans le *diluvium* de la Somme, c'est-à-dire dans le dépôt formé par ce petit fleuve quand il avait un cours beaucoup plus large qu'aujourd'hui, quand il commençait à creuser son lit actuel. L'homme était alors, en France, contemporain de l'*elephas antiquus* et du *rhinoceros tichorhinus*.

A ce type a succédé le *moustérien*, ainsi nommé d'une localité située sur le bord de la Vézère; c'est un type formé, comme le précédent, au moyen d'un percuteur, mais qui, enlevant des éclats d'un seul côté du silex (1), le figurait à la fois en pointe et en tranchant; c'était le temps du mammouth ; c'est le temps le plus ancien où le sol de notre pays ait été foulé par le cheval.

En quatrième lieu est venu le *solutréen*, silex taillé des deux côtés et figurant la silhouette d'une feuille de laurier; il était l'instrument de l'homme au temps où le mammouth et le renne habitaient à la fois nos campagnes. La station de Solutré, où l'on a d'abord reconnu ce type, est un plateau du Mâconnais.

Enfin la période paléolithique, ou de la pierre taillée, comprend encore le type *magdalénien :* la station de la Madeleine est située au pied d'un escarpement de calcaire dans l'arrondissement de Sarlat (Dordogne), tout près de la Vézère, aussi bien que le Moustier. La période magdalénienne nous donne, pour la première fois, des *couteaux* de silex, lames détachées du nucleus ; on joint alors aussi, pour la première fois, aux instruments de pierre des instruments d'os et de bois de renne, animal qui était alors extrêmement multiplié chez nous. La pierre *polie* vient ensuite, puis le *bronze*, dont l'emploi précède celui du *fer;* mais M. de

(1) Pour qu'on pût le tenir à la main, dit M. Lubbock, *L'Homme préhistorique*, p. 300 de la traduction française, faite sur la 3e édition anglaise.

Digitized by Google

Mortillet ne s'est pas attaché beaucoup à l'étude des âges métallurgiques ; il admet que l'usage de la pierre polie et des types correspondants de la pierre taillée fut apporté par une invasion.

IV

Tel est le classement adopté par ce paléo-ethnologue, adopté aussi par des archéologues nombreux ; bien délaissé aujourd'hui, pour ne rien dire de plus, par les maîtres de la science, mais que nous avons à examiner à l'aide de leurs enseignements. Dans l'esprit des auteurs de ce système et, en général, de ses partisans, la question est étroitement liée à l'idée de l'évolution hégélienne ; ils pensent d'ailleurs que des périodes indéterminées d'une durée immense séparent chacun de ces progrès plus ou moins instinctifs.

Sur quoi repose cette doctrine de la succession de six types préhistoriques dans l'âge de la pierre ? Si l'on s'en tient aux lois d'une sévère logique, on doit répondre : *sur rien.* C'est par exception, c'est dans des cas *très rares*, ainsi que nous allons le voir, que l'on rencontre la *superposition* de deux ou trois de ces types dans les couches ascendantes du terrain en un même lieu. Au moins les trouvailles correspondent-elles exactement, régulièrement à une succession *chronologique* des *espèces d'animaux*, soit éteintes, soit encore vivantes ? *Non encore*, en sorte que l'hypothèse reste seule et sans appui. Ces deux questions étant capitales pour la connaissance de la préhistoire, il est indispensable de les étudier avec quelque détail et avec précision, en écartant résolument l'assertion très peu philosophique qu'il en *doit* être ainsi, quelle que soit la constatation des faits.

Avant tout, il nous faut aborder la question de *l'homme* tertiaire, unie ou du moins reliée de plus d'une façon à la théorie hégélienne, c'est-à-dire, ici, à celle de l'élévation

Digitized by Google

graduelle de l'animalité à l'humanité. D'une part, en effet, pour M. de Mortillet, l'être semi-intelligent dont il croit retrouver l'industrie dans les terrains de formation tertiaire est un être intermédiaire entre les singes actuels et l'homme proprement dit (1). D'autre part, pour le parti hégélien pris dans son ensemble, cette transition, qu'elle ait ou non laissé des traces de son existence, doit toujours être *supposée* et par suite *affirmée*, car, selon eux, la théorie étant nécessaire peut à la rigueur se passer de l'observation des faits.

Ces faits, il convient pourtant de les examiner et de les critiquer, si l'on veut faire de la science; il convient de se demander si réellement il en existe dont on puisse induire, avec plus ou moins de vraisemblance, que, bien avant toute trace et tout souvenir d'une civilisation quelconque sur le globe, il y a eu des rudiments informes d'existence intellectuelle, point de départ d'une évolution physiologique ou sociale, dont l'état présent de l'humanité serait le résultat lointain. Et si l'on voit de véritables hommes dans les auteurs des objets en question, si l'on en fait nos ancêtres dans le sens propre du mot et non pas de simples précurseurs de l'homme, si par conséquent on les reconnaît comme ayant été des êtres intelligents et perfectibles, il serait bien étrange que leurs descendants ne fussent arrivés, après une longue suite de siècles et sous l'action d'un progrès fatal et continu, qu'au point où l'on va nous montrer ces ancêtres des temps quaternaires. Si un homme tertiaire eût existé, il serait plus simple de supposer un *hiatus* entre lui et nous, d'y voir un être appartenant à une création antérieure à la nôtre, antérieure à la création d'Adam, en dehors de l'histoire exposée par la Genèse et anéantie avant l'existence du genre humain proprement dit. Cette hypothèse ne serait pas hostile à la foi, ainsi que le P. de Val-

(1) Voyez de Mortillet, *le Préhistorique*, 1re partie, chap. XIII, et la citation avec remarques d'un autre travail du même auteur, dans *l'Age de la pierre*, de M. l'abbé Hamard, p. 53-7. Cf. de Nadaillac, dans *le Correspondant* du 10 déc. 1878.

Digitized by Google

roger l'a montré il y a plus de vingt ans (1); mais elle ne favoriserait pas le transformisme hégélien. Telle n'est pas d'ailleurs la théorie de M. de Mortillet; mais, de quelque façon qu'on entende la question, il convient de savoir si elle existe en réalité; en d'autres termes, s'il y a lieu de produire ici une hypothèse quelle qu'elle soit, ou si, les raisons énoncées en faveur de l'homme tertiaire étant absolument chimériques, il convient d'en débarrasser la science.

Les vestiges de son existence pourraient être de deux sortes : son squelette ou les monuments de son industrie, ensevelis dans des *terrains tertiaires*, *en dehors de tout remaniement*. Ce squelette, on reconnaît unanimement qu'on ne l'a pas trouvé en Europe. Seulement, il y a quelques années, M. Witney annonça qu'on avait découvert en Californie, dans l'année 1866, « un crâne humain enseveli sous cinq à six couches de cendres volcaniques durcies, appartenant à cet âge géologique (l'âge tertiaire) » (2).

Une note, ajoutée par M. de Quatrefages au passage où il mentionnait ce fait, indiquait des doutes, bien que M. Witney eût alors abandonné les explications que M. de Nadaillac attendait encore en 1878, douze ans après la découverte (3). Six ans plus tard, au mois de novembre de 1884, celui-ci écrivait en souriant, dans le journal *la Nature* (p. 396) : « Le monde savant attendait avec une certaine impatience les preuves pompeusement annoncées; hélas ! il fallut se rendre à l'évidence; le crâne était celui d'un Esquimau moderne, subrepticement introduit par les ouvriers dans l'espoir d'une forte récompense. » Et qu'on ne dise pas qu'en affirmant ceci M. de Nadaillac, collaborateur du *Correspondant*, écrit sous l'influence d'une prévention. En 1889, M. de Mortillet n'était pas moins explicite et il était même plus caustique : « Enfin, dit-il, on a appris que le fameux crâne humain tertiaire était tout sim-

(1) *Revue des questions historiques*, octobre 1874, p. 512-14.

(2) De Quatrefages, *Hommes fossiles et hommes sauvages*, p. 16 (1884).

(3) De Nadaillac, *l'Homme tertiaire*. Voy. *le Correspondant* du 10 nov. 1878, p. 877-9.

Digitized by Google

plement un crâne d'Indien plus ou moins moderne. Le savant géologue californien avait été victime d'une mystification intéressée de la part des puisatiers, qui, ne trouvant pas assez d'or au fond de leur puits, avaient voulu en extraire un peu de la poche de M. Witney » (1).

V

Un certain nombre d'ossements d'animaux ont été, depuis quelques années, signalés comme appartenant à des terrains tertiaires et comme portant la trace d'entailles faites par l'homme au moyen d'instruments de pierre. On a généralement reconnu après examen que ces entailles devaient avoir été produites soit par des phénomènes géologiques, soit par la dent tantôt d'un carnassier terrestre, tantôt d'un squale, ou par le rostre d'un espadon, l'os atteint appartenant lui-même à un cétacé. La réfutation de l'allégation d'abord énoncée concernant la valeur archéologique de ces objets appartient en grande partie à M. de Mortillet lui-même (2), et je lui emprunterai ici des observations curieuses, montrant à la fois le peu de valeur scientifique des faits et le peu de logique de ceux qui les ont allégués. Ainsi l'auteur dit (v, 2), en parlant des deux fragments d'une mâchoire de rhinocéros trouvée dans le miocène inférieur de l'Allier : « Les entailles existantes sont trop larges, trop profondes et trop nettes pour qu'on puisse un seul instant supposer qu'elles ont été produites par une coupure opérée au moyen d'un couteau de pierre; » ce qu'il explique en détail; il ne peut s'agir ici que d'une impression géologique. Ailleurs (VI, 3), à propos de la découverte de Monte-Aperto, près de Sienne, et d'autres découvertes analogues, aux-

(1) *Le Préhistorique*, 1re partie, chap. IX, § 6.

(2) *Le Préhistorique*, 1re partie, chap. IV, v. 1, 2, 4, 5, 6; chap. II, 1, 2, 3; chap. VII, 1, 2; chap. VIII, 1, 2. Cf. V, 3 et VIII, 3, pour l'origine de certains terrains.

Digitized by Google

quelles leur auteur, M. Capellini, et même M. de Quatrefages ont attaché une grande importance(1), M. de Mortillet fait observer que, dans le congrès de Buda-Pest, MM. Evans et Strabel ont combattu la conclusion tirée, et il ajoute que, si l'on n'avait pu, dans une première tentative, imiter ces entailles avec des dents d'espadon, on ne l'avait pu davantage avec des instruments d'acier, et à plus forte raison de pierre (2). Il ajoute que, selon un naturaliste toscan, M. Stephani, les coquilles associées à ce débris ne vivent que sur un fond émergé. Ailleurs encore (VIII, 2), après avoir fait remarquer que le percement de certaines dents de squaloïdes doit être l'œuvre d'un entozoaire, et que le même phénomène a été signalé dans un terrain secondaire, l'auteur ajoute : « Il est vraiment curieux de voir combien de bons esprits et d'hommes éclairés se sont obstinés à aller chercher la preuve de *l'homme tertiaire* dans des dépôts et produits *marins*. »

VI

Ces incisions ont cependant moins occupé les discussions scientifiques que les silex où l'on a cru reconnaître les vestiges d'une industrie pratiquée par les hommes tertiaires. Les plus célèbres sont les silex de Thenay, découverts par l'abbé Bourgeois, directeur du collège libre de Pont-le-Voy, et par ses ouvriers. Signalés d'abord au congrès de

(1) Le savant français se déclarait convaincu d'une intervention humaine par la courbure de la trace (*H. foss. et h. sauv.*, p. 92-96).

(2) V. aussi de Nadaillac, Corresp. du 23 déc. 1878, pp. 866-70, et Bertrand, *La Gaule avant les Gaulois*, p. 31-5. M. de Nadaillac a dit, dans *La Nature* du 22 nov. 1884 : « Le docteur Macilot a reproduit, sur des ossements de balénéide macérés dans l'eau depuis quelques jours, des lésions absolument semblables, à l'aide d'un rostre d'espadon, par des chocs directs, imités autant que possible du choc de l'espadon arrivant sur sa victime. » Il a été, au contraire, impossible de les reproduire soit avec des silex attribués à l'époque tertiaire, soit avec des haches de Saint-Acheul.

Digitized by Google

Bruxelles, en 1872, ces silex furent d'abord examinés par une commission d'hommes spéciaux, dont une bonne partie déclara ne pouvoir y reconnaître véritablement une œuvre humaine; et ceux mêmes qui l'admettaient ne s'accordaient pas sur le choix des échantillons qui, selon eux, en constataient le caractère (1); en somme, l'impression dominante fut celle du doute. Cependant M. de Quatrefages, qui s'était d'abord refusé à déclarer que ces objets étaient des produits d'une industrie, finit par se rallier à l'opinion contraire (2).

Les arguments de l'abbé Bourgeois portent sur les retouches fines qu'il reconnaît dans ces instruments, fort grossiers d'ailleurs, et sur ce fait que quelques-uns d'entre eux, placés d'ailleurs au milieu d'une multitude de silex intacts, sont déformés ou craquelés. Ce savant abbé croit reconnaître dans cette déformation la trace d'un feu qui ne serait pas celui de la foudre, lequel aurait aussi bien atteint les autres silex réunis au même lieu. Certaines arêtes sont vives, et la partie de l'instrument « destinée, selon lui, à frapper, à racler ou à percer, a été polie par l'usage ». Il reconnaît néanmoins que la grossièreté du type dépasse celle de la période quaternaire, même à Saint-Acheul, et j'ajouterai que, parmi les dessins qu'il en donne, *aucun* n'a produit sur moi l'impression d'une taille manifestement artificielle; plusieurs ne m'ont même pas paru pouvoir en suggérer le moins du monde la pensée. Quant à M. de Nadaillac (ubi supra, p. 875), la trace du feu est la seule raison qui lui paraisse sérieuse, mais non décisive pour accepter cette opinion. De plus, ce ne sont pas deux cailloux sur cent, comme on l'a dit : c'est une masse considérable de silex présentés à M. Abel Maistre, inspecteur des restaurations du musée de Saint-Germain, qui porterait ces traces. Si donc elles étaient d'origine humaine, il

(1) Voyez le rapport de M. Bourgeois dans le *Congrès de Bruxelles*, p. 81-94, et, dans les articles de M. de Nadaillac sur *L'homme tertiaire*, publiés par le *Correspondant* (v. *supra*), les pages 874-876 du dernier volume de 1878. Ce récit est résumé par M. A. Bertrand aux pages 35-36 de *La Gaule avant les Gaulois*.

(2) *Hommes fossiles et hommes sauvages*, p. 92.

Digitized by Google

aurait fallu qu'on eût accumulé des matériaux « pour entretenir un foyer d'incendie, suivant l'expression d'Alexandre Bertrand...; il y aurait eu là une vraie exploitation industrielle ». Or, outre que les vastes exploitations industrielles ne se conçoivent pas dans l'état social ou antisocial supposé, celle-ci eût été bien mal conçue, même quant au fait de l'éclatement : sur près de 6.000 silex maniés par lui, M. Maistre n'a trouvé, dit M. Bertrand, ni percuteurs ni bulbes de percussion. Mais ce n'est pas tout.

« Les rognons de Thenay, dit M. Maistre, sous l'influence du feu *ou* d'un brusque changement de température, éclatent en *fragments naturels*, affectant *toutes les formes* que présentent les silex *choisis* de la collection Bourgeois (1). Les arêtes seulement sont plus vives. Ces arêtes naturelles sont assez minces pour que la pression d'un corps dur, le choc d'un autre silex, par exemple, puisse les ébrécher et déterminer des entailles ou petits éclats, *dits retouches quand elles sont intentionnelles, de tout point semblables* à celles que l'abbé Bourgeois montre avec tant de complaisance. Il n'y a là *aucune* trace de travail humain. En effet, ces petits éclats sont disposés sans ordre... Ce n'est pas ainsi qu'on pratique des retouches utiles. Les silex recueillis dans les fouilles sont ébréchés ou émoussés comme doivent l'être des cailloux qui ont été bousculés ou roulés. » L'auteur croit qu'ils l'ont été, en effet, et cela est facile à comprendre, par le fait des révolutions géologiques. Suivant le témoignage de M. Bourgeois lui-même, ce terrain a été recouvert par des dépôts quaternaires de sable limoneux.

Quant à M. Bertrand, il ajoute, en terminant cette étude, que la petite dimension des silex qui ont une apparence quelconque d'outils ne permet pas de penser qu'on ait *jamais pu* en faire usage : ce serait donc une taille *intentionnelle sans intention ;* c'est là qu'on en arrive quand

(1) Par de simples alternatives de température, sans aucun procédé mécanique, M. Bertrand en a obtenu, dit M. Hamard (*L'Age de la pierre et l'homme primitif* (1883), p. 35.

Digitized by Google

on se laisse entraîner par des préjugés aveugles. Et, dans le recueil *La Nature* (22 nov. 1884), M. de Nadaillac, pleinement convaincu alors par les observations de MM. Bertrand et Maistre, s'exprimait en ces termes : « La cause est, croyons-nous, entendue, et les silex de Thenay retomberont promptement dans l'oubli d'où ils n'auraient jamais dû sortir. » La forme de ces cailloux, dit ailleurs M. l'abbé Hamard (1), les rend parfaitement incapables de servir soit de poinçon soit de couteau ; et les silex de Thenay sur lesquels on a discuté, sont *choisis* entre des centaines de mille. « Nous tenons de M. l'abbé Bourgeois, ajoute-t-il, que cent mille au moins ont passé par ses mains, et ces cent mille étaient eux-mêmes le résultat d'un choix fait par ses ouvriers. Il y a lieu de s'étonner que, sur un si grand nombre, l'on *n'en ait pas trouvé* qui aient offert des formes plus remarquables. »

Enfin M. Hamard rappelle, dans les pages qui suivent celles que j'ai citées, ce qui s'est passé au congrès de Lisbonne au sujet de la pierre éclatée (2). Des pierres trouvées en Portugal et présentant le caractère de conchoïde de percussion inspirèrent de grands doutes. M. Virchow déclara nettement qu'il fallait renoncer à expliquer la cassure de cette forme pour le silex et pour d'autres substances encore, et que, dans le cas présent, ces cailloux ayant séjourné dans l'eau, il suffisait qu'ils eussent été roulés par elle. Et M. Cazalis de Fondouce, en reconnaissant que ces cassures étaient dues à des percussions, n'admettait pas que celles-ci fussent intentionnelles, et par conséquent d'origine humaine.

(1) *L'âge de la pierre et l'homme primitif* (1883), p. 33-4.

(2) On en trouvera une analyse fort détaillée aux pages 489-558 et 561-592 des *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme* (année correspondante). Pour l'homme tertiaire, voy. p. 510-527 de 560-571 du même volume.

Digitized by Google

VII

Revenons maintenant à la question archéologique posée plus haut, et relevons, dans l'ouvrage même de M. de Mortillet, *le Préhistorique*, les constatations par lui tentées de la succession des types d'outillage dans les temps quaternaires, temps auxquels appartiennent, avec de très nombreux outils en pierre, un certain nombre (pas un grand nombre) d'ossements humains.

Avant tout, il y a lieu d'être plus que surpris de l'assertion de M. de Mortillet que, pendant la durée entière d'une période géologique, mesurée par la durée d'une faune, l'homme aurait été réduit pour instrument à un seul outil à tout faire (1), méritant le nom de *coup de poing* plutôt que celui de hache (2) ! Qu'on l'ait trouvé isolé, une fois, dix fois, cent fois, c'est fort possible, mais qu'il fût le seul instrument du genre humain, luttant contre toutes les difficultés de l'existence et contre des animaux fort redoutables, c'est bien dur à croire. Voyons pourtant s'il est réellement confiné seul dans une couche unique de terrain.

Quand il commence à nous exposer la distribution de ce type, M. de Mortillet, car c'est lui seul que je vais citer dans toute l'étendue de ce paragraphe, nous le montre sans doute plus d'une fois dans des alluvions quaternaires (3), mais assez souvent aussi à *la surface du sol actuel* (4). On le trouve, dans quelques endroits de l'Europe occidentale, avec des débris d'éléphants ou de rhinocéros (5), animaux qui certainement n'existent plus sous notre climat et dont la présence constate, entre ce temps et le nôtre, une révolution climatalogique; mais l'indication d'un fait en France

(1) *Le Préhistorique*, II[e] partie, chapitre II, § 7. — (2) *Ibid.*, § 8.
(3) Chap. IV, §§ 3, 8, 9, 13, 15.
(4) *Ibid.* §§ 3, 4 (où il s'agit de plus d'un millier d'exemplaires dans le seul département de l'Allier), 13, 14.
(5) *Ibid.*, 9 et 13.

Digitized by Google

et d'un autre en Angleterre, ne suppose pas nécessairement l'existence d'un même ordre de choses dans le monde entier, et il est intolérable d'en conclure que, même dans nos contrées, nul autre outil n'existait alors. M. de Mortillet nous dit que le bassin du Rhin n'a fourni encore *qu'un seul* exemple de ce qu'il appelle l'industrie chelléenne, et que *trois* cas signalés en Allemagne n'ont « pas été vérifiés par lui », mais qu'il a vérifié des échantillons provenant de la vallée de l'Oka, en Russie, et qu'il a reconnu que ceux-ci *n'étaient pas* chelléens (1). En somme il ne constate, hors de France et d'Angleterre, que quelques exemples fournis par la vallée du Manzanarès (2), et d'autres plus nombreux en Italie, mais, parmi ceux-ci, aucun dont la provenance soit constatée par lui-même comme appartenant à *un autre terrain que le nôtre* (3).

Passons au temps auquel on attribue le moustérien, c'est-à-dire à un temps où l'industrie devient un peu plus complexe. A la hache autrement taillée (je ne dirai pas plus habilement taillée, malgré la « loi du progrès » ; je dirais plutôt le contraire), l'homme s'est avisé de joindre le *racloir* (4). On trouve aussi des haches moustériennes, *mêlées* à quelques chelléennes, dans les bas niveaux de Paris, et ce mélange est superposé au chelléen pur, relégué dans les niveaux tout à fait inférieurs du même terrain (5). Mais, dans le département de l'Aube, le moustérien est mêlé *à la surface du sol*, avec le chelléen et les types de la *pierre polie* (6), ou, comme les appelle l'auteur, *robenhausiens*, le hameau de Robenhausen, dans le canton de Zurich, les ayant le premier fait connaître (7). Il signale encore le mélange des deux premiers types dans une station de l'arrondissement de Saint-Quentin (8), et un grand mélange de types divers dans une ballastière du département de l'Oise (9).

(1) *Le Préhistorique*, 12. — (2) *Ibid.*, 15. — (3) *Ibid.*, 14.
(4) Chapitre x, § 2.
(5) *Ibid.*, § 3. Observation analogue pour les bassins de la Somme (§ 8), où l'élevation du diluvium étant un indice d'ancienneté, c'est le chelléen qui *domine* dans le haut et le moustérien dans le bas.
(6) *Ibid.*, ibid. — (7) 3e partie, chap. II, § 1. — (8) 2e partie, x, 3.
(9) *Ibid.*, ibid.

Digitized by Google

En Bretagne, le mélange du moustérien avec divers autres types est le fait général, là où l'on rencontre celui-là (1). Le département de la Mayenne le donne tantôt dans des grottes, tantôt en plein air (2). Une station chelléo-moustérienne se trouve aussi dans le département de la Vendée (3); disons pourtant enfin que, dans la Charente, on trouve une assise moustérienne au-dessous d'un niveau solutréen (4); mais il y a dans le bassin de la Dordogne, juxtaposition de type des deux espèces (5). Dans Saône-et-Loire, où un atelier moustérien se reconnaît *à la surface du sol*, la hache moustérienne est mêlée de quelques coups de poing, comme le cheval s'y mêle au mammouth (6); mais, dans l'Ardèche, cette hache s'allie aux restes du cheval, si nombreux dans la station de Solutré (7). Près du Saône-et-Loire, dans la Côte-d'Or, un gisement moustérien est recouvert par une alluvion ancienne (8).

Si maintenant, en Belgique, on trouve une station purement moustérienne dans une alluvion quaternaire (9), le niveau inférieur du Kent's hole (Devonshire) nous montre ce type associé à la fois, comme dans le Saône-et-Loire, à des débris de mammouth et de rhinocéros et à de nombreux ossements de cheval (10). Cette circonstance répétée n'a d'ailleurs rien de bien caractéristique, car nous verrons que probablement le mammouth a vécu longtemps chez nous; il n'en a été chassé, paraît-il, que par l'adoucissement de la température.

VIII

Arrêtons-nous avant de passer au type solutréen, car il convient d'insister, en nous prévalant des autorités les plus hautes, sur l'arbitraire de la séparation que l'on a tracée entre les prétendues périodes chelléenne et moustérienne. Ce

(1) *Ibid.*, § 4. — (2) *Ibid.*, 5. — (3) *Ibid.*, 6. — (4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*, 7. — (6) *Ibid.*, 9. — (7) *Ibid.*, 9, cf. XVI, 4.
(8) Chap. IX, § 9. — (9) *Ibid.*, 10. — (10) *Ibid.*, 12.

Digitized by Google

n'est pas seulement le mélange plus ou moins accidentel des deux types qui nous permet de protester contre cette hypothèse : les cas de mélange pourraient appartenir à une époque de transition; mais, encore une fois, la réduction de l'industrie humaine à un instrument unique et beaucoup trop imparfait est d'une invraisemblance extrême, pour n'employer que le terme le plus modéré; elle ne s'explique que dans le système d'un passage insensible de l'animalité à l'humanité. Admettre comme un progrès lentement et laborieusement obtenu le passage du chelléen au moustérien, c'est une idée fort étrange en elle-même, et nous venons de voir que la distribution géologique des exemplaires, si elle ne la condamne pas absolument, est bien loin de nous l'imposer. M. Lubbock ne paraît pas se soucier beaucoup d'un classement chronologique à établir dans l'étude de la pierre taillée (1). M. de Nadaillac dit que les *coups de poing* se trouvent partout mêlés à des restes d'animaux disparus aujourd'hui, du moins dans nos contrées; mais il est convaincu que certains d'entre eux devaient être *fixés à des manches* (et que par conséquent on savait travailler le bois). Il croit que l'on peut distinguer une époque moustérienne à cause d'une plus grande variété d'outils, tous taillés d'un seul côté; mais il hésite beaucoup à admettre que le type chelléen ait jamais subsisté seul(2). Quant à M. de Quatrefages, il s'affranchissait nettement, dès 1884, de la doctrine de succession que M. de Mortillet venait de promulguer dans son *Préhistorique* (3). Avec M. Hamy, il reconnaît plus d'un type appartenant aux terrains d'alluvion, et dit positivement que celui du Moustier correspond à ceux de Saint-Acheul et d'Abbeville, c'est-à-dire qu'il en est contemporain : et il ajoute : « Aux instruments, pour ainsi dire courants et, en tous cas, de beaucoup les plus communs que je viens d'indiquer, il faut ajouter de véritables

(1) *L'Homme préhistorique*, p. 300-7.

(2) *Mœurs et monuments des peuples préhistoriques*, 1888, p. 68-70; on reconnaît des scies dans les dessins de la page 69.

(3) *Hommes fossiles et hommes sauvages*, 1884, p. 27-9. L'ouvrage de M. de Mortillet est de 1883.

Digitized by Google

marteaux, dont la tête était un caillou perforé; mais les outils de cette nature sont rares. D'autres cailloux, beaucoup plus petits et percés évidemment de main d'homme, devaient être réunis en *colliers*, en *bracelets*, en *ceintures*, etc. C'est un fait dont on ne peut guère douter en présence des trouvailles faites dans les cavernes du même temps » (1). Est-il besoin d'ailleurs de rappeler que ce maître de l'anthropologie française repousse de la façon la plus absolue l'idée d'une transition quelconque entre l'animal et l'homme? Son enseignement sur ce point n'appartient pas aux études d'archéologie. Mais n'oublions pas de rappeler que, dans l'année 1883, celle même où paraissait le *Préhistorique*, M. l'abbé Hamard publiait son *Age de la pierre* dans lequel, après avoir exposé les véritables rapports de l'état sauvage avec le point de départ de l'humanité (2), il faisait observer que le système déjà connu de M. de Mortillet était employé par la science plutôt comme un mode de classification dans les musées que comme un exposé véritablement chronologique (3). Déjà même, cinq ans auparavant, il avait exposé et critiqué cette prétendue chronologie dans une dissertation spéciale (4), lue à la Société française d'archéologie. Il avait fait ressortir le caractère *exceptionnel* de la superposition des produits de l'art humain, *telle* que son adversaire la formule (5), et l'inexactitude de leur correspondance avec la place des débris successifs d'animaux, soit éteints, soit subsistant encore (6). Seulement il faut ajouter que les faits sont aujourd'hui connus en plus grand nombre et que M. de Mortillet, dans le livre même où il cherche à établir définitivement sa théorie, apporte, nous l'avons vu, des arguments à la réfutation réelle de son propre système. Enfin n'oublions pas que même la succession des couches

(1) *Ibid.*, p. 30. — (2) P. 193-198. — (3) P. 378.
(4) *Examen de la classification préhistorique de M. de Mortillet.*
(5) P. 13, 14, 15.
(6) P. 9, 10, 15 et note des p. 7-8. — Voy. aussi la note suivante. De Valroger dit nettement : « On ne sait quand ont disparu les espèces éteintes. »

Digitized by Google

dans la période quaternaire présente encore bien des obscurités (1).

Reconnaissons donc qu'il est impossible d'affirmer une séparation quelconque entre les temps chelléens et moustériens; qu'il n'y a entre eux ni distinction logique ni distinction historique, ni même distinction géographique; et, en effet, il est impossible de comprendre comment et pourquoi une longue série de générations aurait su façonner le premier de ces types, sans être capable de façonner le second et d'autres encore. Voyons maintenant ce qu'il faut penser des deux autres types de la pierre taillée, antérieurs (?) à l'âge de la pierre polie, et avant tout interrogeons, comme nous l'avons fait déjà, M. de Mortillet lui-même sur la question de la succession des types d'après leur superposition.

IX

Le solutréen, nous dit l'auteur du *Préhistorique*, ne se trouve jamais mêlé avec un autre type quaternaire (2); il s'en distingue essentiellement : il est élégant, mince et léger, tandis que le moustérien est épais et lourd; le racloir est remplacé par le grattoir, éclat ou lame de pierre, régulièrement retouché de manière à produire un arc de cercle à bords tranchants (3). Au Moustier même et à Solutré, on assiste à la transition d'un instrument à l'autre (4). — Soit; mais comment concilier cette séparation tranchée des dépôts solutréens avec ce que nous dit, quelques pages plus loin, M. de Mortillet lui-même, savoir que, dans certains endroits des bassins de la Seine et de la Loire, *toutes* les

(1) De Valroger, *L'Ancienneté de l'homme, Revue des questions historiques*, octobre 1874, p. 491-95, avec renvois à Hébert, Agassis, de Beaumont, Lortet, Gervais; cf. 503, 507-8. Et pour la succession des animaux, p. 499-503.

(2) *Le Préhistorique*, 2e partie, chap. XIV, § 2.

(3) *Ibid.*, 4. — (4) *Ibid.*, 6.

Digitized by Google

époques sont mêlées, que de véritables pointes solutréennes se trouvent à la surface du sol dans des stations où chelléen, moustérien et robenhausien sont mêlés ? (1). « Pour trouver de *véritables* stations solutréennes, ajoute-t-il, *il faut descendre jusque* dans le département de la Mayenne. » En effet, à Thorigné en Charnie, on trouve ces *feuilles de laurier* dans plusieurs grottes où elles avaient été recouvertes par des pièces d'âge postérieur et même de temps historique, qui se sont trouvées placées en dessous quand on en a formé des déblais. Mais voici quelque chose de curieux. En parlant de la grotte du Placard, dans le bassin de la Charente, l'auteur nous dit : « Cette dernière a fourni des données *stratigraphiques de la plus haute importance.* Les dépôts solutréens se sont trouvés enclavés *entre* des dépôts moustériens qui les supportent et des dépôts magdaléniens qui les recouvrent ; il ne peut donc exister aucun doute sur la superposition » (2). Autrement dit : il y a *un* endroit dans la France occidentale (Thorigné) où l'usage de ces trois types a eu lieu dans l'ordre indiqué ; donc il en a été ainsi nécessairement partout, et les endroits où le mélange a eu lieu ne comptent pas. Quand je dis *un*, je n'ajoute pas : un seul au monde. Dans les caves de Gaveston (3), on a trouvé entre du moustérien et du magdalénien *trois* pointes que l'auteur considère comme contemporaines des feuilles de laurier, et en fait on les trouve réunies dans des stations d'un même bassin, celui de la Dordogne (4). Il en faut conclure qu'il s'est trouvé *des hommes* faisant usage de ces pointes après *des hommes* faisant usage de haches grossières et avant *des hommes* faisant usage d'un autre type. Mais, encore une fois, qu'est-ce que cela prouve pour un usage universel, pour la démonstration de cette thèse que des hommes du même temps, dans des localités diverses ou dans la même localité, ne pouvaient pas faire usage de divers instruments, suivant le *but* qu'ils se proposaient suivant la *facilité* de la fabrication et l'*habileté* du fabrica-

(1) *Ibid.*, xv, 1. — (2) *Ibid.*, 2. — (3) *Ibid.*, 3. — (4) *Ibid.*

Digitized by Google

teur? L'auteur ne cite hors de France que quatre cas de la triple superposition indiquée : un en Belgique et trois en Angleterre (1). Pour le monde et même pour l'Europe, vraiment c'est bien peu, quand il s'agit d'établir une loi. *L'idée fixe* de l'auteur se retrouve encore dans le passage où, un atelier de fabrication solutréenne lui offrant quelques pièces qui paraissent indiquer une transition au robenhausien, pièces dont les analogues se rencontrent à Solutré même, il repousse cette pensée parce que la pénurie ou l'absence d'instruments en os lui démontre que l'œuvre est bien solutréenne et non pas magdalénienne (2); or *il faut* que l'intermédiaire ait existé, et qu'il ait existé partout, sans cela la théorie serait en défaut. C'est pourtant là ce qu'on appelle la méthode d'observation et la guerre aux préjugés. Cela ne veut pas dire que des efforts d'intelligence n'aient pas amené des perfectionnements successifs dans l'outillage des premiers habitants de l'Europe, mais seulement qu'il faut une témérité bien grande pour affirmer l'existence de grandes périodes dans l'existence du genre humain, par cela seul qu'on rencontre en divers lieux des monuments de son industrie ayant une valeur diverse, tantôt séparés, tantôt réunis.

M. Hamard, après avoir fait remarquer que la faune varie avec les lieux comme avec les temps, que des espèces diverses pouvaient habiter, dans nos contrées, les plaines et les montagnes, ajoute : « Le silex n'était pas partout également abondant ni également facile à tailler. En outre, les engins de chasse et de pêche devaient varier avec les animaux poursuivis... Chaque pays, par suite, devait avoir son genre d'industrie, des armes et des outils spéciaux... Le R. P. Petitot, missionnaire chez les Indiens de l'Amérique du Nord, a signalé naguère les divergences profondes que présente l'outillage de tribus voisines. Il y a tout lieu de croire qu'il en fut de même en nos contrées, alors qu'y vivaient le renne et le mammouth. Il est probable aussi que la même tribu avait, comme aujourd'hui, des ateliers

(1) *Le Préhistorique*, 6. — (2) *Ibid.*, 4.

Digitized by Google

divers » (1). En réalité, il paraît, par ce qu'en dit M. de Quatrefages (2), que M. Hamy et lui-même ne reconnaissent chez nous que deux périodes paléolithiques, celle du mammouth et celle du renne, avec une transition entre les deux : les restes de ces deux animaux existent avec les types appelés solutréens.

X

La période magdalénienne est caractérisée par un double fait : recul dans le travail des objets en pierre et introduction du travail de l'os et du bois de renne, au moyen desquels de véritables artistes produisaient des œuvres d'une valeur extraordinaire, en ce qui concerne les reproductions d'animaux. Une abondance de poinçons et d'aiguilles, admirablement travaillés, donne tout lieu de penser que celles-ci servaient alors à confectionner des vêtements, avec des peaux préparées au moyen des racloirs. Une expérience de M. Lortet a constaté que, contrairement à toute apparence, ces aiguilles dont M. de Mortillet a dit (3) que ni l'époque romaine ni le moyen âge ne nous ont rien laissé d'aussi parfait en ce genre, avaient pu être fabriquées sans l'emploi d'un instrument de métal (4).

Mais l'usage de l'os et du bois de renne indiquent-ils véritablement et toujours des temps postérieurs aux industries dont nous avons parlé plus haut? Les auteurs de certaines de ces œuvres artistiques semblent nous avoir adressé

(1) *L'Age de la pierre et l'homme primitif*, p. 434-5; cf. 380-1. Qu'on n'oublie pas d'ailleurs les preuves d'un commerce ayant existé d'une tribu à l'autre, et même d'une contrée à l'autre, signalées par M. de Nadaillac (*Mœurs et monuments des peuples préhistoriques*, p. 199). — Hamard, p. 444-5. Voyez aussi de Quatrefages, p. 74, et surtout Lubbock, *L'Homme préhistorique*, trad. de la 3e édition, p. 72 et 86, pour le jade et la diorite.

(2) *Hommes fossiles et hommes sauvages;* voy. surtout p. 35.

(3) 2e partie, chap. XVIII, § 6.

(4) Hamard, *L'Age de la pierre*, p. 406-7, cf. p. 421.

Digitized by Google

une réponse à cette question. Parmi les animaux que les hommes de la pierre taillée ont reproduits avec une précision qui rappelle celle des planches de nos publications d'histoire naturelle (1), il en est deux : l'ours des cavernes et le mammouth, qui appartiennent à une faune partout éteinte aujourd'hui et *non* à celle du renne (2). Donc ou la succession des faunes n'est pas si rigoureuse qu'on le dit, ou celle des industries ne l'est pas, ou elles ne le sont ni l'une ni l'autre — ce qu'il fallait démontrer, comme on dit en géométrie.

Ceci donne une singulière valeur à l'observation émise par M. Hamard, que la pierre ne doit pas avoir fourni seule ni même principalement les instruments les plus anciens de notre race, mais que son emploi a dû être précédé par celui du bois et de l'os, du bois surtout, bien plus facile à tailler (3). La pierre ou des éclats de pierre ont dû être employés d'ordinaire à confectionner des instruments de bois en même temps qu'à former des pointes destinées à combattre et à chasser des bêtes sauvages. Il y a un complément d'explication dans le fait que l'os et le bois de renne ont fourni la matière *des cinq* figures préhistoriques du mammouth (celle de l'ours des cavernes l'a été sur une roche cristalline). Dans un autre passage (4), M. Hamard a fait remarquer que, si les aiguilles et poinçons en os des premiers temps ne sont pas parvenus jusqu'à nous, ce peut bien être parce que cette matière est facile à détruire sous l'influence des agents atmosphériques; quant au bois, de très bonne heure aussi, ou plutôt dès l'origine du peuplement des régions froides, il a dû être employé à construire des cabanes, car les huttes de branchages ne devaient pas suffire; mais la destruction de tels objets est on ne peut plus facile à comprendre; ce serait leur conservation que l'on ne comprendrait pas. Je ne m'arrête pas d'ailleurs sur l'im-

(1) C'est ce que fait remarquer M. A. Bertrand (*Archéol. celt. et gauloise*, p. 66). Cf. de Quatrefages, p. 46-50; de Nadaillac, p. 90-103; Hamard, p. 423-31; de Mortillet, XIX, §§ 5-9.

(2) Hamard, *ubi supra*, p. 426-9.

(3) *Ibid.*, p. 446. — (4) *Ibid.*, p. 405-6.

Digitized by Google

possibilité plus grande de se passer de huttes ou de vêtements complets dans la période glaciaire signalée par la géologie au début des temps quaternaires (1). Outre que rien ne donne à penser que la terre et surtout l'Europe fussent alors peuplées d'hommes, on sait aujourd'hui que l'existence de vastes glaciers ne prouve nullement qu'une région soit peu habitable. La question a été éclaircie par la science (2).

XI

Malgré l'intérêt tout spécial que présente la transition des temps dits paléolithiques ou de la pierre taillée, à la période néolithique ou de la pierre polie et surtout de celle-ci à la période de bronze, il ne sera pas nécessaire de nous y arrêter beaucoup, au point de vue spécial de la présente étude. En effet, M. de Mortillet pense que le progrès fort considérable accompli dans l'industrie lors du polissage de la pierre est dû à l'arrivée en Europe d'une population nouvelle, à côté de laquelle, d'ailleurs, subsista la population ancienne et à laquelle elle se mêla (3). A partir de ce temps, rien ne diffère, dans nos contrées, de la flore et de la faune actuelles; nous approchons des temps historiques de l'Europe(4), bien tardifs par rapport à ceux de l'Orient; du reste l'emploi de la pierre taillée ne disparaît pas pour cela, M. de Mortillet le constate avec détails (5), et cela est facile à comprendre : le polissage des instruments devait avoir souvent pour raison un motif d'élégance plus que d'utilité; mais, en même temps, il faut remarquer que les productions de l'art proprement dit *disparaissent* subitement et totale-

(1) De Quatrefages, *ubi supra*, p. 19.
(2) Voy. de Quatrefages, *ibid.*, p. 20; de Saporta, d'Archiac et Hamy, cités par M. Bertrand (*la Gaule avant les Gaulois*, p. 49-51). Cf de Valroger, *Revue des Questions historiques*, oct. 1874, p. 498.
(3) *Ubi supra*, 3e partie, chap. I, § 2. cf. de Quatrefages, p. 104-110.
(4) *Ibid.*, § 1 — (5) *Ibid.*, chap. III et IV.

Digitized by Google

ment, pour ne reparaître qu'avec l'industrie métallique (1), bien que l'usage des parures se soit maintenu et qu'un degré de civilisation très supérieur à ce qui précède soit constaté par une large domestication des animaux, par la culture des céréales et par l'emploi des étoffes (2).

A vrai dire, c'est bien plutôt par là que par un emploi différent de la pierre, emploi d'importance secondaire après tout, que l'âge néolithique diffère du précédent. Oui, il y eut alors un progrès énorme accompli; mais il ne dément en aucune manière l'idée énoncée plus haut sur l'origine de l'état sauvage dans notre Europe et sur la difficulté d'en sortir, si réellement c'est une invasion venue de l'Orient qui apporte et réalise ce progrès. Ce renouvellement de l'état social, les détails ne nous en sont pas connus; ce grand fait n'a pas laissé d'histoire, bien que certaines lignes de M. de Quatrefages (3) nous montrent dans les squelettes de corps percés au moyen d'armes nouvelles un indice de résistance apportée aux nouveaux colons.

Mais nous connaissons mieux l'introduction de l'usage du bronze en Occident. M. A. Bertrand en a suivi les traces depuis la région de l'Euxin jusqu'à la nôtre, le long du bassin du Danube; il les a suivies par la comparaison des documents archéologiques, par la ressemblance des objets d'art ou d'industrie, et même de leur ornementation (4). Ici encore, et bien mieux que dans l'âge néolithique, nous voyons un progrès accompli par l'importation dans un pays d'une civilisation existant ailleurs. Cependant il faut ajouter que les hommes de la pierre polie, n'étant plus des sauvages, auraient pu arriver d'eux-mêmes à l'usage des métaux, si le fer eût été moins difficile à exploiter et à réduire, et si la fabrication du bronze n'avait pas supposé

(1) Hamard, p. 432. De Quatrefages, p. 97-104.

(2) De Mortillet, chap. VII, VII, IX.

(3) Voy. p. 105, et sur la question du polissage, à la p. 101, une citation de M. de Baye.

(4) *Archéologie celtique et gauloise*, p. 193-200, 211; la *Gaule avant les Gaulois*, p. 164-7, 170, 182-4, 197-92. Cf. Lubbock : *L'homme préhistorique* (traduct. franç. de la 3e édit.), p. 41; cf. 52-5.

Digitized by Google

l'exploitation de mines d'étain, presque étrangères à l'Europe, sauf le gissement des îles Sorlingues, qu'on ne pouvait atteindre que par mer et que les Phéniciens seuls savaient exploiter. L'Orient, au contraire, n'avait, paraît-il, jamais perdu la métallurgie depuis les premiers âges du monde, bien que peut-être les secrets en fussent conservés seulement dans certaines familles (1), ce qui contribue à en expliquer l'absence totale chez les premiers arrivants en Europe, ce qui expliquerait même l'usage, fort contesté d'ailleurs (2), d'instruments de pierre dans certaines contrées orientales.

Disons en terminant qu'une découverte toute récente a apporté un démenti à l'oppinion de M. Lubbock sur l'impossibilité intrinsèque d'un mouvement en arrière de la civilisation. La colline « où fut Troie » a été fouillée par M. Schliemann ; il n'y a pas seulement trouvé les vestiges de l'état opulent décrit par Homère, mais, au même lieu, superposés l'un à l'autre, les vestiges d'une ville plus ancienne et de trois villes postérieures à Ilion. Or, non seulement il y a constaté l'emploi *simultané* par les mêmes hommes *de la pierre et du métal*, ce que les découvertes archéologique faites aussi en Europe ne permettent pas de mettre en doute ; mais il y a vu, dans les deux villes intermédiaires entre la cité de Priam et la colonie grecque qui existait au VII^e^ siècle, la preuve manifeste d'un abaissement considérable des ressources matérielles de leurs habitants (3).

(1) Cf. Rossignol (de l'Institut) : *Des origines religieuses de la métallurgie* (Journal de l'instruction publique, 1862), et A. Bertrand : *La Gaule avant les Gaulois*, p. 164-7.

(2) Voy. Hamard, *l'Age de la pierre*, livre III, chap. II et IV.

(3) Voy. *Antiquités troyennes*, traduction de M. Rizos Rangabé. Introduction, pages X, XI, XIV-XVI, XXV-XXIX, et p. 109-23 et 138-47 du texte.

Digitized by Google

XII

Je ne puis clore cet exposé sans arrêter mon esprit, et celui du lecteur sur une pensée que me suggère cet ensemble d'études et surtout celles auxquelles correspond la première moitié de ce travail.

On affirme avec raison que des états divers de culture intellectuelle (variant d'ailleurs soit avec les temps, soit avec les lieux, soit avec les personnes) ont laissé des témoignages de leur existence dans l'industrie de la pierre. Quelques-uns même se sont obstinés à reconnaître les traces d'un labeur intelligent dans les formes les plus grossières, les moins éloignées de celle d'un caillou vulgaire. Tous les archéologues, à quelque école qu'ils appartiennent, quelle que soit la hardiesse ou la prudence de leurs conclusions, ont traduit à leur façon, en l'appliquant à l'industrie rudimentaire, l'exclamation célèbre d'un ancien, apercevant une figure de géométrie sur le sable d'une plage à lui inconnue: « Il y a des hommes ici. »

Et cependant, parmi ceux-là, il en est qui refusent de reconnaître l'œuvre d'une intelligence dans les splendeurs scientifiques et artistiques de la nature, dans les combinaisons universellement régulières, et pourtant indéfinies dans leur variété, que présentent la formation du monde et l'action permanente de ses lois. Il est des hommes qui, quand l'auteur de ces merveilles crie à l'intelligence qui les voit, les comprend et les mesure : « c'est moi qui les ai faites », lui répondent, comme le dit M. de Maistre : comment serait-ce toi, puisque tu n'existes pas ? (1)?

Ils refusent à toute autre cause qu'à l'action d'une volonté humaine la fracture du silex produisant un bulbe conchoïde;

(1) Alors un petit juif, à l'œil creux, au teint blême,
S'approcha du grand Etre, et, lui parlant tout bas :
Je crois bien, entre nous, que vous n'existez pas.
(VOLTAIRE, *les Systèmes.*)

Digitized by Google

ils reconnaissent une *cause finale* à ce labeur, puisqu'ils le disent intentionnel ; ils affirment une intention intelligente dans la forme des silex dont l'arrête peut servir à dépecer la chair d'un animal, surtout si de petits éclats paraissent détachés des faces de la pierre, et ils ne voient que l'action de forces aveugles, inconscientes : sur la terre dans la création des merveilles incessantes et universelles de la végétation ou de la circulation du sang, aux cieux dans la combinaison mathématique des lois de Képler. Certes, si ce n'est pas là un *mépris* absolu *de la science*, c'est du moins le *mépris* obstiné *de ses conditions* suprêmes, car c'est la *haine* aveugle et implacable des principes essentiels de *la raison*.

Félix Robiou,

Professeur honoraire à la Faculté des lettres de Rennes,
Correspondant de l'Institut.

Digitized by Google

TAINE ET RENAN HISTORIENS

Suite (1)

La *Vie de Jésus* est pleine d'escamotages; qu'on nous permette ce mot : pour rendre la chose il n'y en a pas d'autres. Celui de tous ces escamotages qui révèle à la fois le plus de talent de prestidigitation et le plus d'audace, c'est l'escamotage de l'Eucharistie. Le *tour* vaut la peine qu'on entre dans quelques détails.

Il s'agit de faire croire au public qui jugera à propos de s'édifier par la lecture de la *Vie de Jésus*, que Jésus n'a jamais institué l'Eucharistie, et cela sans récuser l'Evangile : c'est là qu'est l'originalité, la nouveauté, et aussi la grande utilité du *tour*. Mais grande est la difficulté. Car enfin l'Evangile, sur ce point, est formel, clair, net, précis. Son témoignage est d'une évidence qui crève les yeux.

Dans l'Evangile, Notre Seigneur dit aux Juifs : « Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts; mais moi je suis le pain vivant, le pain que je vous donnerai c'est ma propre chair. — *Patres vestri manducaverunt manna in deserto et mortui sunt... Ego sum panis vivus... panis quem ego dabo caro mea est* (2).

Les Juifs, qui avaient compris — comment ne pas le comprendre? — qu'il s'agissait de manger la chair de Jésus,

(1) Voir le numéro de juillet.
(2) Joann., VI.

Digitized by Google

sans connaître encore la manière dont se ferait cette manducation, éclatent en murmures. Jésus reprend son discours, et sans leur expliquer encore, le moment n'en étant pas venu, comment se fera cette manducation, il affirme aux Juifs qu'elle sera réelle, et qu'il la rendra obligatoire. *En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Amen, amen, dico vobis nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis, caro enim mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus* (1).

Voilà l'Evangile, et voilà l'Eucharistie.

Ce n'est encore ici que l'Eucharistie affirmée, l'Eucharistie promise. Voici maintenant l'Eucharistie instituée. Cette institution est environnée par Notre Seigneur d'une solennité extraordinaire dont l'Evangile nous retrace tous les détails.

La veille de sa mort, le divin Sauveur réunit ses apôtres dans un banquet d'adieu. Vers la fin du repas il prit du pain, il le bénit, il le rompit, et le présenta à chacun de ses apôtres en leur disant : prenez et mangez, ceci est mon corps. Puis il prit un calice, il y mit du vin, il le bénit, et le présenta encore à chacun de ses apôtres en leur disant : prenez et buvez, ceci est mon sang, le sang qui va être répandu pour la rémission des péchés. Et le Sauveur dit encore : quand vous ferez ces choses, faites-les en mémoire de moi.

C'est ainsi que les choses se sont passées d'après l'Evangile, et cela est vraiment facile à savoir. Il n'y a qu'à prendre l'Evangile et à le lire. Renan savait bien cela, mais il savait aussi que la plupart des lecteurs de la *Vie de Jésus* n'avaient jamais lu l'Evangile et ne le liraient jamais, et il a donné libre carrière à son impiété. Il raconte, d'après l'Evangile, que « la secte », nom méprisant qu'il donne à l'Eglise formée par Jésus, avait un signe de ralliement, un rite, et que

(1) Joann., VI.

Digitized by Google

ce rite c'était le repas en commun. Il rapporte les discours où Jésus affirme que sa chair est une nourriture et son sang un breuvage, et qu'il faudra, pour obtenir la vie éternelle, manger sa chair et boire son sang, en les dénaturant, en les altérant, en les falsifiant, de manière à ce qu'il ne reste plus là qu'un incident sans portée, un mouvement hardi. « Une fois il se laissa aller à un mouvement hardi » (1). Les paroles que Renan prête à Jésus dans ce mouvement hardi, se rapportent, dit-il, à quelque usage que nous ne connaissons pas.

Mais l'institution de l'Eucharistie, cette institution si solennelle, qu'en faites-vous? Eh bien, Renan raconte, toujours d'après l'Evangile, que cette institution n'eut pas lieu. Il y avait bien un rite que l'on observait dans les repas pris en commun. C'est de ce rite que parle l'Evangile. Il fut observé non seulement dans le repas d'adieu, où il n'y eut rien de particulier, dit Renan, mais dans tous les repas. « Il était probablement établi assez longtemps avant le dernier voyage à Jérusalem, et il fût le résultat d'une doctrine générale bien plus que d'un but déterminé. Après la mort de Jésus, il devint le grand symbole de la communion chrétienne, et ce fut au moment le plus solennel de la vie du Sauveur qu'on en rapporta l'établissement. On voulut voir dans la consécration du pain et du vin un mémorial d'adieu que Jésus, au moment de quitter la vie, aurait laissé à ses disciples. On retrouva Jésus lui-même dans ce sacrement » (2).

Dans ce passage le style est bien l'homme. Il laisse apercevoir, derrière ces subterfuges et à travers ces ombres, une âme de Judas. Au moment même où il blesse le divin Maître à l'endroit le plus sensible, en niant effrontément la plus sublime et la plus touchante institution de son amour, il l'appelle le *Sauveur*, et il parle de *sacrement*. Où donc est le *sacrement?* quel est donc ce *Sauveur?*

Du reste ces mensonges n'atteignent que les âmes. Après

(1) *Vie de Jésus*, p. 300.
(2) *Ibid.*, p. 304.

Digitized by Google

ces mensonges, comme auparavant, l'Evangile demeure, et il demeure avec l'Eucharistie, avec l'Eucharistie affirmée, promise et instituée.

L'apostat fait disparaître le baptême de l'Evangile comme il en fait disparaître l'Eucharistie. Il ne pouvait en être autrement. C'est le sacrement qui fait les chrétiens et qui ouvre la porte du ciel. Il est plus nécessaire que l'Eucharistie elle-même. On peut être sauvé sans l'Eucharistie ; on ne peut être sauvé sans le baptême. Il n'y avait donc pas à hésiter.

Ce qu'il y a de particulier dans l'Evangile au sujet du baptême, c'est que l'Evangile nous apprend d'une manière claire, nette, précise, qui ne peut laisser place à aucun doute, l'importance exceptionnelle et tout à fait capitale que Jésus attachait à ce sacrement dont il a été jusqu'à faire un moyen indispensable au salut (1). « Quiconque ne renaîtra point de l'eau et du Saint-Esprit, dit-il à Nicodème, ne saurait entrer dans le royaume de Dieu », et il l'affirme avec une particulière énergie : « en vérité, en vérité, je vous le dis, *amen, amen, dico tibi : nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto, non potest introire in regnum Dei* » (2).

Il commande expressément à ses apôtres de baptiser toutes les nations. « Allez, leur dit-il, baptisez toutes les nations au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » (3).

Mais pourquoi, Seigneur? Parce que je le veux ainsi et que je l'établis ainsi. « Celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé : celui qui ne croira pas sera condamné » (4).

Le croirait-on, c'est en s'appuyant sur l'Evangile qui nous raconte ces choses et qui nous rapporte ces paroles de Jésus que Renan écrit : « Pour Jésus le baptême n'a qu'une importance secondaire » (5).

(1) Il faut se rappeler qu'il y a, outre le baptême de l'eau, le baptême du sang et le baptême du désir.
(2) Joann. III, 5.
(3) Math., XXVIII, 190.
(4) Marc., XVI, 16.
(5) *Vie de Jésus*, p. 225.

Digitized by Google

Dans un certain monde on appelle cela écrire l'histoire!

Dans tous les cas, si c'est là écrire l'histoire — ce que nous nions absolument — il faut convenir que ce n'est pas l'écrire à la manière de Taine.

Nous voilà bien renseignés sur l'œuvre de Jésus. Même exactitude dans notre historien pour nous retracer la vie et le caractère du fondateur.

VI

L'Evangile nous dit peu de chose de l'enfance de Jésus. Il prend cependant soin de nous apprendre qu'il était soumis à Marie et à Joseph, *et erat subditus illis* (1). C'est aussi à peu près ce que dit Renan : « La légende se plaît à le montrer dès son enfance en révolte contre l'autorité paternelle » (2).

S'il est une vérité évidente et qui entre d'elle-même dans tous les esprits, comme la lumière du soleil en plein midi entre dans tous les yeux, c'est que le divin Fondateur du christianisme était, pour le moins, un spiritualiste, c'est-à-dire qu'il enseignait la spiritualité et l'immortalité de l'âme, et que dans tous les cas l'Evangile nous le représente comme tel. Quiconque a entendu lire l'Evanvangile au catéchisme ou à la messe du dimanche, quiconque a tenu un Evangile connaît cette maxime et d'autres semblables : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? » (3)

Cela gêne peu notre historien. Il écrit hardiment : « Jésus n'est pas un spiritualiste; car tout aboutit pour lui à une réalisation palpable; il n'a pas la moindre notion d'une âme séparée du corps » (4).

(1) Luc., II, 3.
(2) *Vie de Jésus*, p. 42.
(3) Math., XVI, 28.
(4) *Vie de Jésus*, p. 128.

Digitized by Google

Mais ici il donne ses preuves en renvoyant, dans une note placée au bas de la page, à tout le chapitre x de saint Mathieu, sans l'indication d'aucun verset en particulier. Or, dans ce chapitre x de saint Mathieu on lit cette parole du Sauveur que tout le monde connaît :

« Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent pas tuer l'âme. Craignez bien plutôt celui qui peut perdre tout à la fois le corps et l'âme, en les précipitant dans l'enfer » (1).

C'est bien une preuve, qu'en effet, Jésus n'avait pas la moindre notion d'une âme séparée du corps.

L'homme qui écrivait ainsi l'histoire connaissait son public. Il l'avait déjà jaugé par plusieurs écrits. Il savait que pas un de ses lecteurs, sur mille, n'irait lire les quarante-deux versets du chapitre x de saint Mathieu pour s'assurer si son assertion était exacte. Il savait à merveille que la plupart de ses lecteurs s'inquiétaient peu du chapitre x de saint Mathieu, même de savoir si Jésus était un spiritualiste, et qu'il leur suffisait de lire un livre agréable.

Oui, mentez hardiment, ô sectaire. Dites que vous écrivez un livre d'histoire, que vous l'écrivez avec un souci de la vérité porté jusqu'au scrupule, que vous êtes allé aux sources, et que vous n'affirmez rien que sur preuves. Placez des notes au bas des pages, sans vous inquiéter de savoir si ces notes déposent contre vous. Quelques esprits pointilleux s'en serviront pour vous chercher querelle. En vous lisant les savants allemands hausseront les épaules et diront : « La *Vie de Jésus* est un beau livre, mais de la beauté d'un roman, ayant l'air de trancher de grandes questions et n'en résolvant aucune. On dirait de nouveaux *Mystères de Paris*, inspirés par les idées du jour, écrits comme tout ce qui s'imprime aujourd'hui, au courant de la plume, dans le but d'amuser un public de profanes sur les marches du temple » (2). On laissera dire les Allemands. Les catho-

(1) Math., x, 28.

(2) M. Keim, cité par l'abbé Meignan dans son écrit : *Renan et les rationalistes allemands*, p. 83.

Digitized by Google

liques crieront au mensonge : on dira qu'ils vous injurient. Ils écriront des réfutations, mais qui lira ces réfutations? Ni les critiques des rationalistes allemands, ni les réfutations des catholiques n'empêcheront qu'un jour, sur votre tombe, des hommes autorisés n'assurent à la France et au monde que vous avez été un grand historien.

Après ce que nous venons de dire, on comprendra que le mensonge simplement par généralisation n'est qu'un jeu pour l'auteur de la *Vie de Jésus*. C'est pour lui un moyen de mettre de la variété dans la manière d'altérer la vérité. L'Evangile nous dit que Jésus assista une fois à un repas de noces, et que ce fut à Cana, en Galilée. Renan qui, suivant son habitude, suit de très près l'Evangile, mais pour le falsifier, dit : « Jésus allait volontiers aux divertissements des mariages » (1). Les mots, le tour de la phrase, tout est calculé.

Le mot *divertissement* a cela d'heureux qu'il permet de se représenter Jésus prenant part à la danse aussi bien qu'aux repas. Le tour de la phrase indique qu'il y allait souvent, et le mot *volontiers* qu'il y allait par attrait. « Il faudra, disait Mgr Plantier dans sa réfutation de la *Vie de Jésus*, nous arrêter à une foule de détails qui paraîtront minutieux. Mais il est des livres qui sont comme certains reptiles à part; au lieu de se concentrer dans la tête, leur venin est répandu par tout le corps, et se cache avec une vertu meurtrière sous chacune de leurs écailles » (2).

C'est bien cela !

En histoire, ce procédé pourrait mener loin. Il n'est pas nécessaire de se livrer à des réflexions profondes pour comprendre qu'il prête à des applications fort intéressantes. Mais la gloire de Renan, au sujet de ce procédé comme de beaucoup d'autres du même genre, est de l'avoir perfectionné, en représentant comme arrivant « sans cesse » non seulement ce qui n'est arrivé qu'un jour, mais même ce qui n'est jamais arrivé.

(1) *Vie de Jésus*, p. 188.
(2) Seconde instruction pastorale sur la *Vie de Jésus*, p. 8.

Digitized by Google

En voici un exemple charmant.

« Il échappait sans cesse à Jésus des naïvetés qui à Jérusalem pouvaient paraître singulières » (1).

Mais lesquelles, s'il vous plaît? Puisqu'il lui *échappait sans cesse* de ces naïvetés, n'auriez-vous pas pu en relever quelques-unes? L'habile historien a jugé plus prudent de rester sur ce point dans des généralités, en justifiant d'ailleurs son assertion comme il a justifié celle que Jésus n'était pas un spiritualiste, par l'indication d'un passage de l'Evangile. Il paraît que c'est l'Evangile qui prête à Jésus ces naïvetés incessantes. Ce qui est vrai, la seule chose qui soit vraie, c'est que l'Evangile, dans le passage cité, raconte de Jésus *un fait* dans lequel il n'y a pas même l'ombre d'une naïveté, puisqu'il s'agit tout simplement de l'ordre que le divin Maître donne à ses disciples d'emprunter un ânon attaché devant une maison de Bethphagé et de demander une salle pour y célébrer la Pâque. Mais notre historien renvoie au passage de l'Evangile où le fait est raconté dans l'espérance que, sur son autorité, frappés de son ton affirmatif, la plupart de ses lecteurs, si, d'aventure, ils viennent à prendre connaissance de cet acte de Jésus, ne manqueront pas d'y voir, en effet, une très grande naïveté. C'est ainsi qu'est fait ce bon public. Parmi les lecteurs, malheureusement très nombreux, de la *Vie de Jésus*, combien s'en est-il rencontré qui aient examiné la note dont nous parlons, et qui, en supposant qu'ils soient parvenus, sur la parole de Renan, à trouver de la naïveté dans l'ordre que Jésus donne à ses disciples, se soient dit que, pour justifier l'assertion du scrupuleux historien, à ce trait il serait nécessaire d'en ajouter beaucoup d'autres? Il y a là des dispositions du public qui prêtent à des spéculations d'un genre à part. Personne n'a jamais poussé plus loin ces spéculations que Renan.

Cette assertion impudente et absolument dépourvue de fondement au sujet des prétendues naïvetés de Jésus, qui, à première vue, paraît n'être qu'un des mille mensonges

(1) *Vie de Jésus*, p. 338.

Digitized by Google

dont la *Vie de Jésus* n'est qu'un long tissu, mérite qu'on s'y arrête parce qu'elle est caractéristique.

Elle caractérise d'abord une des manières de mentir de Renan : affirmer avec assurance comme vrai ce qu'il sait être faux ; donner au bas des pages des preuves qui ne prouvent rien, mais que la plupart des lecteurs se gardent bien d'examiner ; enfin enlever d'assaut, par un ton d'entière assurance, l'adhésion du lecteur en lui laissant à peine la possibilité d'un léger soupçon d'exagération, alors qu'il s'agit d'une imputation absolument et complètement fausse.

Cette assertion caractérise ensuite une des perfidies familières à l'apostat. Il sait bien que pour ravir à Jésus l'auréole de la divinité, les moindres accusations suffisent. Il est clair qu'un homme auquel il échappait sans cesse des naïvetés ne pouvait être Dieu. Quiconque lira l'assertion perfide que nous venons de signaler, sans être en mesure d'en reconnaître la fausseté, fera cette réflexion, sans qu'il soit nécessaire de la lui suggérer. Il n'est pas de page de la *Vie de Jésus* qui ne distille quelques gouttes de ce venin d'autant plus dangereux qu'il est plus subtil.

Toutes les manières de mentir de Renan sont des manières de nuire. Il ne ment que pour nuire. C'est cette passion de nuire au catholicisme, et, dans l'ouvrage qui nous occupe, ce besoin de rabaisser Jésus, qui lui inspire ces contradictions voulues, cherchées, calculées de manière à faire de Jésus un grand homme, mais un pauvre et triste grand homme, une sorte d'esprit supérieur mais mal équilibré, qui n'est pas loin d'être un peu fou.

« On eût dit parfois que sa raison se troublait... Ses disciples par moment le crurent fou » (1).

De fait, d'après Renan, il tournait fort mal.

« Son tempérament excessivement passionné le portait à chaque instant hors des bornes de la nature humaine... Pressant, impératif, il ne souffrait aucune opposition... Rude et bizarre, ses disciples par moment ne le compre-

(1) *Vie de Jésus*, p. 318.

Digitized by Google

naient plus, et éprouvaient devant lui une espèce de crainte. Quelquefois sa mauvaise humeur contre toute résistance l'entraînait jusqu'à des actes inexplicables et en apparence absurdes » (1).

En écrivant ces lignes et une foule d'autres non moins outrageantes que nous ne citons pas, Renan savait à n'en pouvoir douter, et c'est là son crime comme historien, qu'il accumulait des accusations mensongères que pas un document ne justifie ni même ne semble tant soit peu justifier. Il savait qu'il calomniait Jésus et qu'il défigurait l'Evangile.

Mais ce crime se rattache à un autre plus grand encore.

VII

Le grand crime de l'auteur de la *Vie de Jésus*, un des plus grands qui aient jamais été commis contre l'histoire, est de s'efforcer de persuader au public, contrairement à ce qui est la vérité, et la vérité connue de lui, que la divinité de Jésus, nous ne disons pas n'est pas prouvée, mais n'est pas affirmée, n'est pas soutenue, n'est pas appuyée par l'Evangile, n'a pas en sa faveur le témoignage de l'Evangile.

Avant Renan le rationalisme disait : l'Evangile affirme que Jésus-Christ est Dieu. Mais la libre pensée n'est point inféodée à l'Evangile. Elle croit ce qu'elle veut. En affirmant que Jésus-Christ est Dieu, les évangélistes se trompent ou nous trompent.

Seulement il y avait à cette tactique de l'incrédulité un inconvénient très grave : c'est que ni l'une ni l'autre de ces deux hypothèses ne peut être soutenue. Les évangélistes ne se trompent pas, ils rapportent ce qu'ils ont vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles. Ils ne nous trompent pas ; s'ils voulaient tromper, ils s'y prendraient autrement. Si on leur refuse la sincérité, il faut renoncer à en trouver nulle

(1) *Vie de Jésus*, p. 319.

Digitized by Google

part. « Ils écrivent sans art et sans prétentions, ne se défiant pas de ce qu'ils disent et ne paraissant pas croire que personne veuille jamais s'en défier. Convaincre, plaire et toucher leur est indifférent; ils ne songent ni à fournir les preuves, ni à charmer l'imagination, ni à faire appel au sentiment. Ils disent ce qu'ils ont vu et le disent avec sang-froid, sans y joindre ni raisonnement, ni conjecture, ni réflexion d'aucune sorte. On voit que c'est la vérité qu'ils exposent, non leur style qu'ils apprêtent, ni leur personne qu'ils recommandent. Jamais ils n'admirent, n'approuvent, ne blâment, ne s'étonnent et ne s'indignent. Ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est leur impartialité, on dirait presque leur neutralité; car ayant entrepris d'écrire leur livre par amour de Jésus-Christ, ils n'y parlent de lui que du ton le plus tranquille et le plus désintéressé » (1).

Ils montrent tranquillement et simplement Jésus tel qu'ils l'ont vu. Mais tel qu'ils l'ont vu et tel qu'on le voit à travers leur récit, il est Dieu. Il n'y a pas à en douter.

On peut discuter l'authenticité et la véracité de l'Evangile quand on ne le lit pas. Mais quand on le lit sans parti pris, avec un esprit droit et un cœur pur, on voit qu'il est la vérité, et, chose bien remarquable, on voit qu'il est la vérité parce qu'il nous montre Jésus-Christ. Ce portrait de Jésus-Christ dans l'Evangile a un caractère d'authenticité, de sincérité, de vérité qui est indiscutable, inimitable et qui gagne la confiance des esprits les plus prévenus eux-mêmes, au moins dans leurs accès de franchise, et qui faisait dire à Jean-Jacques Rousseau : « Ce n'est pas ainsi qu'on invente; l'inventeur serait plus étonnant que le héros. »

Il est clair, pour quiconque lit l'Evangile avec bonne foi, que les Evangélistes étaient, de toutes manières, incapables d'inventer ce portrait de Jésus-Christ. Il y a, dans ces pages si simples, une grandeur à laquelle on sent bien que l'homme ne pouvait pas atteindre, et qui frappe d'autant plus que les Evangélistes y atteignent sans effort. On est là

(1) Mgr Darboy. *Œuvres pastorales. Lettres pastorales sur la divinité de Jésus-Christ*, année 1864.

Digitized by Google

de plain pied dans le divin. Cela frappe les hommes de génie presque autant que les hommes de foi. Ils voient bien que ceux qui ont écrit l'Evangile n'étaient point des hommes de génie, mais au contraire des esprits fort simples, et en même temps ils sont forcés de reconnaître qu'ils atteignent des hauteurs auxquelles le génie, même au prix des plus grands efforts, ne saurait atteindre. « Je tiens les Evangiles pour authentiques, dit Gœthe ; car il s'y fait sentir l'éclat d'une grandeur qui émanait de la personne du Christ et qui est d'un genre divin comme jamais le divin n'est apparu sur la terre » (1).

Cette preuve de la divinité de Jésus-Christ est irréfutable. Elle échappe à la discussion : on ne discute pas la lumière quand on la voit. Or, dans l'Evangile, on voit Jésus-Christ, et le voir, le bien voir, c'est voir qu'il est Dieu. Le plus sûr moyen d'empêcher de voir sa divinité est de détourner de la contempler dans le miroir si pur où elle se reflète, en s'efforçant de persuader qu'il n'y a pas à chercher dans l'Evangile le vrai portrait de Jésus-Christ, qu'il n'y a pas à espérer d'y trouver un Dieu, qu'on n'y trouve qu'un homme, et encore amoindri.

Telle est la tactique nouvelle adoptée par Renan. Cette tactique révèle une connaissance profonde de la valeur de l'Evangile et de la disposition des esprits dans notre temps et dans notre pays.

En effet, ce qu'éprouvaient Jean-Jacques Rousseau et Gœthe en lisant l'Evangile, il n'est pas une âme humaine qui ne soit en état de l'éprouver, au moins à certaines heures et dans certaines dispositions. Ceux qui ne savent pas définir et exprimer les impressions qu'ils ressentent — et c'est le grand nombre — n'en emportent pas moins de la lecture de l'Evangile l'impression plus ou moins accentuée suivant leurs dispositions que ce livre est divin, et qu'il est divin parce que Jésus est Dieu. La grandeur infinie de Jésus donne à ce livre une élévation surhumaine.

(1) *Entretiens avec Eckermann*, t. III, p. 371.

Digitized by Google

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.

« C'est lui qui était en Dieu au commencement.

« Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui...

« Et le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous plein de grâce et de vérité. Et nous avons vu sa gloire qui est la gloire du Fils unique du Père. »

L'homme, de lui-même, ne s'élève pas à ce langage. Saint Jean parle ainsi au début de son Evangile, parce que celui dont il parle n'est pas un homme. Tout le monde sait cela.

C'est de ce Verbe fait chair, de ce Fils unique du Père que nous entretiennent les quatre Evangiles. Ils sont pleins de son nom, de son amour et de sa gloire. Ils sont pleins de sa divinité. La divinité de Jésus est l'âme de l'Evangile. Elle palpite sous chaque mot.

La grande affirmation de la divinité de Jésus-Christ dans l'Evangile vient de ce qu'il nous le montre agissant et parlant en Dieu.

Le Jésus de l'Evangile est Dieu : il n'y a pas à contester cela. Il ressuscite les morts, il voit à découvert ce qui se passe au fond des cœurs, il marche sur les flots de la mer, il apaise d'un mot ses tempêtes, il guérit les malades, il chasse les démons, il pardonne les péchés. Sa parole répond à ses actes : « Mon Père et moi nous sommes un » (1). « Abraham, dit-il encore aux Juifs, Abraham votre père a tressailli pour voir mon jour : il l'a vu et il s'est réjoui. »

« Les Juifs lui dirent donc : Tu n'as pas encore cinquante ans et tu as vu Abraham ? »

« Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût fait, je suis. *Antequam Abraham fieret ego sum* » (2).

Jésus ne dit pas : *J'étais*, mais *Je suis*, *Ego sum*. Celui qui parle ainsi est bien Celui qui a répondu du sein du

(1) Joann., x, 30.
(2) Joann., VIII, 56 et sequ.

Digitized by Google

buisson ardent à Moïse qui lui demandait son nom : *Je suis celui qui suis, Ego sum qui sum* (1).

Cela n'est pas seulement sublime, cela est divin, et quand on lit l'Evangile, ce divin vous saisit, et l'on sent qu'il vient de la personne du Christ. C'est cette personne adorable qui fait de l'Evangile un tableau sans rival qui a cela d'humainement inexplicable que son incomparable beauté ne vient point de l'artiste. « C'est comme une esquisse crayonnée au hasard; mais l'effet obtenu est celui du tableau le plus grandiose et le plus saisissant.... On croit voir agir le Maître. Sa parole jaillit toute brûlante encore de sa bouche miséricordieuse et persuasive. Jamais ni l'art le plus habile, ni le génie le plus puissant, n'ont buriné si fortement le portrait de leur héros.

« Une âme droite ne lit jamais dix lignes de ce livre sans être émue et travaillée du désir de devenir meilleure. On s'y trouve subitement transporté dans un monde nouveau, avec des horizons plus larges, un ciel plus pur. D'où peut venir un si étrange phénomène sinon de la personnalité même que ces pages mettent en lumière? S'il n'y avait qu'une légende dans un si beau livre, l'humanité l'aurait-elle arrosé de tant de larmes, couvert de tant de baisers pieux, honoré de tant de vertueux transports? Non, assurément. Une œuvre de l'esprit ou de l'imagination n'irait pas droit au cœur de tous les hommes, avec une telle sûreté et une si longue persistance » (2).

Ce qui est beau, ce qui est grand, ce qui est sublime ne suffit pas pour attirer tous les hommes. Cette attraction universelle ne peut être produite que par ce qui est divin. Il y faut Celui qui a dit dans l'Evangile : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi » (3). Il attire par une foule de moyens et en une foule de manières, et en particulier par son Evangile,

Le livre où pas un mot ne change,

(1) Exod., III, 14.
(2) *Vie de N. S. J. C.*, par M. l'abbé Le Camus, intr., ch. II, p. 17.
(3) Joann., XII, 32.

Digitized by Google

comme dit Hugo, qui est en effet aujourd'hui tel qu'il était il y a dix-huit cents ans, qui traverse les siècles gardé par l'admiration des uns et la haine des autres, s'imposant à l'attention de tous, convenant à tous les temps, à tous les peuples, à tous les climats, à tous les esprits, à tous les âges.

Ce que la Cène vit, et ce qu'elle entendit
Est écrit dans le livre où pas un mot ne change
Par les quatre hommes purs, près de qui l'on voit l'ange,
Le lion et le bœuf, et l'aigle et le ciel bleu.
Cette histoire par eux semble ajoutée à Dieu,
Comme s'ils écrivaient en marge de l'abîme ;
Tant leur livre ressemble au rayon sur une cime.
Chaque page y frémit sous le frisson sacré,
Et c'est pourquoi la terre a dit : Je le lirai.
Les peuples qui n'ont pas ce livre le mendient,
Et vingt siècles penchés dans l'ombre l'étudient (1).

Cette fois le grand poète est dans le vrai. Le fait qu'il célèbre est éclatant comme le soleil, et, en dehors de la divinité de Jésus-Christ, dont l'Evangile est pénétré, imprégné, saturé, il est absolument inexplicable.

Parmi les peuples qui ont ce livre et qui le lisent avec le plus d'amour il convient de mettre au premier rang le peuple français. Il n'est peut-être aucun peuple auquel l'Evangile ait fait éprouver des tressaillements plus généreux, de ces tressaillements qui faisaient dire à Clovis encore barbare, lorsqu'il entendait le récit de la Passion : que n'étais-je là avec mes Francs !

Malheureusement autant le Français a l'âme chevaleresque, autant il a l'esprit léger. Les récits sublimes l'enflamment, mais un joueur de flûte l'amuse, et un jongleur le trompe. Renan a senti qu'il pouvait être ce joueur de flûte et ce jongleur, et le voici qui joue aux osselets avec les faits et les textes, et qui, en exécutant des airs mélodieux, fait disparaître de l'Evangile ce qu'il y a de divin.

En même temps qu'il s'applique à tirer parti de la lé-

(1) *Fin de Satan.*

Digitized by Google

gèreté de l'esprit français, Renan exploite une des plus déplorables tendances de notre siècle, la tendance à se passer de Dieu, et à ne plus croire à ce qui est divin. L'athéisme a élevé, dans ces derniers temps, une muraille qui cache Dieu à un grand nombre d'esprits. Dans un grand nombre d'âmes le sens des choses divines est émoussé, sinon entièrement détruit. L'auteur de la *Vie de Jésus* sait que ces esprits, ces âmes lui appartiennent.

A côté de ce monde qui nie, il y a le monde qui croit. L'auteur de la *Vie de Jésus* a vécu dans les deux. Il les connaît l'un et l'autre. Il sait que par l'indifférence et l'apathie qui règne dans un grand nombre de ses membres, par l'ignorance et la légèreté, une partie considérable du monde qui croit touche de près au monde qui nie. Sûr d'exercer de la séduction là même où il ne devrait rencontrer que du mépris, il emploie sa science et son talent d'écrire à discréditer l'Evangile, à le calomnier, à lui enlever son prestige, à faire croire à son siècle et, si cela était possible, aux siècles futurs que le portrait de Jésus-Christ dans l'Evangile n'est qu'une ébauche informe, que cette ébauche ne représente qu'un homme, et qu'elle le représente mal, qu'elle ne représente nullement un Dieu, que le Jésus dont parle l'Evangile ne se donne pas comme étant Dieu, qu'il ne prend pas le titre de Fils de Dieu, que ce titre ne lui a été donné que plus tard, après sa mort, par des disciples exaltés.

Telle est la thèse du moderne Arius. C'est une thèse historique. Il la prouve l'Evangile en main.

Il y a quatre évangiles, l'Evangile de saint Mathieu, l'Evangile de saint Marc, l'Evangile de saint Luc, et l'Evangile de saint Jean. Or, dit-il, « c'est seulement dans l'Evangile de saint Jean que Jésus se sert de l'expression de « Fils de Dieu » ou de « Fils » en parlant de lui-même » (1).

Tout le monde comprend que l'Evangile de saint Jean ne saurait prévaloir contre les autres qui sont plus anciens et dont le silence au sujet de la divinité de Jésus est signi-

(1) *Vie de Jésus*, p. 245.

Digitized by Google

ficatif et concluant. Le titre de Fils de Dieu, qu'au dire de saint Jean Jésus se serait donné à lui-même, n'est qu'une invention du pieux et enthousiaste disciple, invention tardive et sans fondement.

Evidemment voilà de l'histoire et de la critique. C'est de l'histoire et de la critique à la manière de Renan. La vérité n'y entre absolument pour rien. La vérité la voici. Nous ne la faisons pas connaître, tous ceux qui liront ces lignes la connaissent, nous la rappelons. Nous la rappelons, non pour réfuter l'auteur de la *Vie de Jésus*, cela a été fait cent fois et ce n'est plus nécessaire, mais pour qu'on se rende bien compte de l'énormité de son procédé, de l'audace de ses mensonges, et de la monstrueuse impudence avec laquelle il joue à l'historien. Nous la rappelons afin qu'un homme de bonne foi, qu'il soit bouddhiste ou mahométan, ne puisse plus dire : Renan est un historien.

Donc voici la vérité.

La circonstance la plus solennelle dans laquelle Jésus reconnaît publiquement avoir pris et prend de nouveau publiquement le titre de Fils de Dieu, c'est incontestablement celui de sa Passion.

Jésus est là devant le grand prêtre, entouré de Juifs qui demandent sa condamnation à mort et de faux témoins qui le chargent d'accusations. Mais Jésus se tait et semble ne rien entendre. Vexé de ce silence le grand prêtre se lève. Mais citons l'Evangile.

« Et le prince des prêtres se levant dit à Jésus : Tu ne réponds rien à ce que hommes déposent contre toi ?

« Mais Jésus se taisait. Et le prince des prêtres lui dit : Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ Fils de Dieu. »

« Jésus lui répondit : Vous l'avez dit : *Tu dixisti* » (1).

Qui raconte cette scène ? qui donne cette réponse de Jésus ? Est-ce saint Jean ? Non, c'est saint Mathieu. Nous venons de citer textuellement son Evangile.

(1) Math., xxvi, 62 et sequ.

Digitized by Google

Saint Marc raconte la même scène et rapporte la même réponse, et presque dans les mêmes termes. « Le grand prêtre se levant, dit saint Marc, interrogea Jésus en lui disant : Tu ne réponds rien à ce que ces hommes déposent contre toi ?

« Mais Jésus se taisait et ne répondait rien. Le grand prêtre l'interrogea de nouveau et lui dit : Es-tu le Christ Fils du Dieu béni ?

« Jésus lui dit : Je le suis. *Ego sum* » (1).

Saint Luc retrace également cette scène dans son Evangile et y enseigne la même réponse de Jésus. « Les Juifs dirent à Jésus : Tu es donc le Fils de Dieu ? Jésus leur répondit : Vous le dites : Je le suis.

« Et ils dirent : Qu'avons-nous désormais besoin de témoins ? Nous venons de l'entendre de sa propre bouche » (2).

Bien entendu, l'ancien séminariste de Saint-Sulpice connaissait ces passages de saint Mathieu, de saint Marc et de saint Luc. Il avait, en écrivant la *Vie de Jésus*, ces textes sous les yeux. Ne pouvant les effacer du livre

Où pas un mot ne change,

il ne lui restait qu'à prendre des précautions pour empêcher d'autres que lui d'aller les y lire. Ne pouvant les supprimer, il les cachait.

Il est une autre circonstance où Notre-Seigneur prend le titre de Fils de Dieu, qui n'est guère moins solennelle que celle de sa Passion et qui n'est pas moins connue. C'est celle de la confession de saint Pierre.

Pierre est le premier qui confesse publiquement et clairement la divinité de Jésus-Christ, et c'est à cette priorité de sa profession de sa foi que Jésus attache sa primauté. C'est parce que le premier il a proclamé sa divinité que Jésus fait de lui le premier de ses apôtres, son vicaire sur la terre, le chef visible de son Eglise.

(1) Marc., XIV, 60 et sequ.
(2) Luc., XXII, 70 et 71.

Digitized by Google

Mais laissons parler l'Evangile :

« Un jour qu'il se trouvait vers Césarée de Philippe, Jésus se mit à interroger ses disciples : Qu'est-ce que disent les hommes qu'est le Fils de l'homme ?

« Et ils répondirent : Les uns disent que c'est saint Jean-Baptiste, d'autres que c'est Elie, et d'autres Jérémie ou quelqu'un des prophètes.

« Jésus leur dit : Et vous, qui dites-vous que je suis?

« Simon Pierre répondit en disant : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.

« Alors Jésus s'adressant à Pierre lui dit : Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, car ce n'est ni la chair, ni le sang qui t'a révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux.

« Et moi je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle » (1).

Cette scène, ce n'est pas saint Jean qui la raconte ; c'est saint Mathieu. C'est l'Evangile de saint Mathieu que nous venons de citer.

L'auteur de la *Vie de Jésus* avait aussi cette page de saint Mathieu sous les yeux quand il écrivait : « C'est seulement dans l'Evangile de saint Jean que Jésus se sert de l'expression de « Fils de Dieu » ou de « Fils » en parlant de lui-même ».

Un autre texte de saint Mathieu qu'il ne pouvait également manquer de connaître — il n'est pas un élève de séminaire qui ne le sache par cœur — et qui devait l'encourager vivement à émettre cette assertion, c'est celui où Notre-Seigneur, « en parlant de lui-même », affirme qu'il est le Fils, le Fils de Dieu, et que tout ce qui est à son Père est à lui. « Toutes choses m'ont été données par mon Père, et nul ne connaît le *Fils* que le Père, et nul ne connaît le Père que le *Fils*, et celui à qui le *Fils* aura voulu le révéler » (2).

Renan a cependant bien voulu, en renvoyant à saint

(1) Math., xvi, 13 et sequ.
(2) Math., xi, 27.

Digitized by Google

Mathieu, glisser en bas d'une page de la *Vie de Jésus* cette petite note : « Son titre de Fils de Dieu qu'il avouait ouvertement dans de vives paraboles... » (1).

Ce petit mot furtif accompagné d'un renvoi à saint Mathieu a cela d'heureux qu'il explique très bien que ce titre de Fils de Dieu ne se trouve que dans l'Evangile de saint Jean, et qu'il se trouve aussi dans l'Evangile de saint Mathieu, et qu'il n'y a pas d'importance à y attacher : affaire de vives paraboles. Il paraît que la Passion du Sauveur et la confession de saint Pierre n'étaient que de vives paraboles.

Par surcroît de précaution, après avoir dit que Jésus ne prenait pas le titre de Fils de Dieu, le fidèle historien a jugé à propos d'ajouter qu'en le prenant, il ne prétendait pas être Dieu. « Il est Fils de Dieu; mais tous les hommes le sont ou peuvent le devenir à des degrés divers.... Le mot « Fils » a, dans les langues sémitiques et dans les langues du Nouveau Testament, les sens les plus larges » (2).

Est-ce que les Juifs, est-ce que le grand prêtre, est-ce que Jésus ne connaissaient pas les langues sémitiques? Est-ce pour le crime d'avoir dit qu'il est Fils de Dieu au sens où tous les hommes le sont que les Juifs veulent le lapider? Est-ce que le grand prêtre demandait à Jésus s'il s'était donné, comme on l'en accusait, et s'il persistait à se donner encore pour le Fils de Dieu au sens où le sont tous les hommes? Quand Jésus eut déclaré qu'il est le Fils de Dieu,

« Le grand prêtre déchira ses vêtements en disant : qu'avons-nous encore besoin de témoins?

« Vous avez entendu le blasphème, que vous en semble-t-il? Tous déclarèrent qu'il était digne de mort » (3).

Est-ce que personne n'avait compris? Est-ce que Jésus ne pouvait pas et ne devait pas s'expliquer? Est-ce qu'il ne se laisse pas condamner à mort pour avoir dit qu'il est Dieu?

(1) *Vie de Jésus*, p. 353.
(2) *Vie de Jésus*, p. 243 et 244.
(3) Marc., XIV, 63 et 64.

Digitized by Google

Est-ce parce que Pierre a compris qu'il est fils de Dieu au sens où le sont tous les hommes, que Jésus le fait le chef visible de son Eglise?

Mais Pierre ne le reconnaît pas seulement pour Fils de Dieu, il le reconnaît pour le *Christ*. Le grand prêtre ne lui demande pas seulement s'il est Fils de Dieu, il lui demande s'il est le *Christ*.

Nous ne réfutons pas. Nous énumérons quelques-unes des données vulgaires et connues de quiconque a lu l'Evangile une fois dans sa vie, que l'auteur de la *Vie de Jésus* a reproduites à sa manière en écrivant : « Il est Fils de Dieu; mais tous les hommes le sont.... Le mot « Fils » a, dans les langues sémitiques et dans les langues du Nouveau Testament, les sens les plus larges. »

Jugeant que tout cela pouvait peut-être bien ne pas suffire encore, l'habile faussaire affirme tout net que les évangélistes n'ont jamais songé à faire de Jésus un Dieu. « Ils le font agir purement en homme » (1). Il ne fait que le constater. Il ne s'en réjouit pas, il s'en faut peu qu'il en gémisse, et ce qui l'afflige le plus, ce qui demande qu'on y porte remède, ce qui appelle la *Vie de Jésus*, c'est que ces bons évangélistes n'ont pas même su représenter l'homme que Jésus était. « Les évangélistes qui nous ont légué l'image de Jésus sont si fort au-dessous de celui dont ils parlent, que sans cesse ils le défigurent, faute d'atteindre à sa hauteur. Leurs écrits sont pleins d'erreurs et de contresens. On sent à chaque ligne un discours d'une beauté divine fixé par des rédacteurs qui ne comprennent pas, et qui substituent leurs propres idées à celles qu'ils ne saisissent qu'à demi. En somme, le caractère de Jésus, loin d'avoir été embelli par ses biographes a été diminué par eux.... Ils l'ont peint comme ils le concevaient, et souvent, en croyant l'agrandir, l'ont en réalité amoindri » (2).

Renan le relève.

Eh bien, nous le demandons, est-ce exagérer que de

(1) *Vie de Jésus*, p. 250.
(2) *Ibid.*, p. 450.

Digitized by Google

comparer cette manière d'écrire l'histoire à celle d'un prestidigitateur et d'un jongleur ?

En faveur de la divinité de Jésus on voit d'abord paraître l'Evangile de saint Jean, tandis que les trois autres sont enlevés d'un tour de phrase.

Puis on voit paraître l'Evangile de saint Mathieu, mais en passant, à demi caché, dans une pénombre calculée.

Puis les quatre évangélistes disparaissent. Plus rien. Plus rien en faveur de la divinité de Jésus. Les quatre Evangiles le représentent comme un pur homme.

Puis au milieu de tout cela les langues sémitiques. Jésus ne dit pas qu'il est le Fils de Dieu, et, quand il le dit, cela ne veut pas dire qu'il soit Dieu.

La vérité passe et repasse et finit par se fondre sous la plume de l'écrivain, comme un objet quelconque sous les doigts du prestidigitateur.

Les Allemands, qui assistent de loin à ce spectacle, trouvent que ce n'est pas sérieux. Mais la représentation n'est pas pour les Allemands; elle est pour les Français, et les Français, en grand nombre, sont émerveillés et applaudissent. Ce qui fait hausser les épaules aux Allemands nous paraît profond et sérieux.

Les Français n'ont pas tout à fait tort et les Allemands n'ont raison qu'à moitié. Renan est bien un prestidigitateur et un jongleur, mais c'est un prestidigitateur profond et un jongleur sérieux. Qu'il ne soit pas sérieux comme historien, qu'il ne soit même pas historien du tout, cela est incontestable. Mais comme sectaire, non seulement il est sérieux, il est encore original et profond.

(La fin prochainement).

P. RAGEY,
Mariste.

Digitized by Google

JEAN JANSSEN

D'APRÈS SES LETTRES ET SES SOUVENIRS INÉDITS

Suite (1)

VII

PRÉPARATION DE L'HISTOIRE DU PEUPLE ALLEMAND TABLEAUX ET SOUVENIRS CONTEMPORAINS

Près de vingt ans s'étaient écoulés depuis la conversation de Janssen avec Bœhmer sur le pont du Main, et pas une ligne de l'histoire d'Allemagne n'était encore écrite! Survint la crise religieuse de 1870, pendant laquelle Janssen « souffrit cruellement » (2), puis la guerre contre l'empereur des Français : « Ce que nulle théorie unitaire, ce que le programme d'aucun parti n'aurait jamais pu faire aboutir, écrivait-il, la guerre populaire, en donnant une impulsion nouvelle à la vie nationale, l'accomplira. Au milieu des épreuves et des dangers communs, dans l'enthousiasme de la victoire, les peuples du nord et ceux du midi se sentiront frères, et l'esprit séparatiste des races et des gouvernements

(1) Voir les numéros précédents.

(2) Comme Windthorst, Reichensperger et beaucoup d'autres catholiques allemands, il n'avait pas été d'avis de la définition de l'infaillibilité; mais il se soumit en toute humilité à la décision du concile.

Digitized by Google

sera détruit. » La guerre eut encore un autre résultat : la chute de l'homme néfaste dont Janssen avait prédit la ruine en 1859 : « Si haut que s'élève sa fortune, Napoléon tombera, avait-il dit dès lors, parce que son pouvoir n'est fondé que sur le crime. » Toutes ses lettres, à cette époque, respirent l'ardent patriotisme dont son âme était remplie. En présence de la lutte gigantesque qui allait s'engager, son regard s'attachait de préférence aux faits historiques offrant quelque analogie avec les événements actuels. Son désir de se vouer exclusivement à écrire l'histoire de son pays, devenait tous les jours plus ardent, et les émotions de 1870 ne contribuèrent pas peu à le remplir d'enthousiasme pour la grande tâche dont il avait fait le but de sa vie.

A sa joie du triomphe de nos armées se mêlait une pensée constante : « Maintenant ce sera une vraie joie d'écrire l'histoire d'Allemagne! » Si seulement les volumes des *Correspondances d'Empire* avaient été achevés ! La pensée du temps considérable qu'exigerait encore ce travail sec et sans âme l'oppressait de plus en plus. Pour en hâter la conclusion, il se levait presque tous les jours à cinq heures du matin et quelquefois plus tôt. « Oh! que je voudrais avoir fini ! » écrivait-il le 22 décembre 1870 à Benjamin Herder. « Quand me mettrai-je enfin à mon histoire d'Allemagne? C'est elle qui occupe maintenant toutes mes pensées. » Enfin, en novembre 1871, il avait tellement avancé sa besogne qu'il pouvait envoyer à l'impression la dernière partie de son ouvrage. En annonçant cette bonne nouvelle à Herder, son éditeur, il écrit : « L'histoire d'Allemagne absorbe tout mon être; je commence maintenant à m'en occuper régulièrement tous les soirs, j'ai renoncé à tout autre travail. Plusieurs petits articles, en train depuis cet été, sont tous terminés et paraîtront dans différentes revues. Le travail pour les *Correspondances d'Empire* m'a été infiniment pénible et il en sera ainsi jusqu'à la fin, parce que je n'ai point d'aide. Mais l'histoire d'Allemagne, que j'envisage comme une tâche sacrée et comme le vrai but de ma vie, me sert de continuel aiguillon et aussi de délassement et de consolation dans mon ingrat labeur. J'avais vingt-quatre

Digitized by Google

ans lorsque je formai la résolution de l'écrire, et depuis j'ai recueilli et préparé une masse énorme de documents; j'en ai plus que je ne le savais moi-même avant d'avoir revu et mis en ordre tout mon trésor. Si Dieu me donne force et santé, tu prendras un jour plaisir à ce livre; j'y suis complètement plongé, et j'espère qu'il pourra avoir son utilité. »

C'est ainsi que l'histoire d'Allemagne, que Janssen n'avait pas perdue de vue depuis 1853 était revenue tout naturellement sur le premier plan. Plus que jamais les paroles, les conseils de l'illustre Bœhmer qui, tout protestant qu'il était, avait si admirablement compris l'ancienne Eglise et son rôle dans l'histoire, lui revenaient en mémoire. Que de fois Bœhmer avait insisté sur la nécessité de renouveler les études historiques et de faire une part plus équitable à l'action de l'Eglise! Que de fois il avait fait appel à notre clergé, l'exhortant à prendre en main la cause du Catholicisme « afin que Ranke et ses disciples n'aient pas uniquement la parole! » Combien il avait regretté de voir les nôtres abandonner aux protestants l'investigation historique « sur ces grands sujets qui devaient cependant les intéresser plus qu'eux! »

Par ces sujets, Bœhmer entendait avant tout l'histoire des Papes et des évêchés, puis l'histoire de la scission religieuse du XVI^e^ siècle. « C'est d'elle, disait-il souvent, que datent tous nos malheurs. » Ses recherches lui avaient depuis longtemps fait voir le XV^e^ et le XVI^e^ siècle sous un aspect très différent de celui que présentaient alors les historiens en honneur parmi nous. Aussi disait-il souvent que si un jour cette époque si intéressante était étudiée d'après les sources, au lieu du tableau partial, insuffisant, tracé par des historiens prévenus, que tous avaient eu sous les yeux, on verrait s'ouvrir des perspectives toutes nouvelles. C'est ce qu'avait encore affirmé le grand érudit au jeune étudiant de Bonn, le 18 avril 1853, et ses paroles avaient trouvé un écho si profond dans le cœur de Janssen que, ce jour-là même, il avait formé la résolution d'écrire l'histoire générale de son pays depuis les origines historiques jusqu'aux

Digitized by Google

temps actuels. Bœhmer, charmé de son ardeur, lui avait, prodigué ses encouragements et ses conseils. « Vous ne pouviez assurément vous proposer de tâche plus féconde et plus belle, lui écrivait-il à Munster le 18 avril 1853, que celle d'écrire une histoire populaire de l'Allemagne (je prends ici le mot populaire dans sa plus haute acception). Utiliser pour cette grande œuvre les recherches déjà faites, les résumer dans leurs parties essentielles afin d'en composer un ensemble bien coordonné ; s'efforcer de revêtir les faits d'une forme simple, attrayante et concise ; en un mot, rendre cette histoire digne d'être appréciée par un public intelligent et cultivé, c'est là, en vérité, une noble tâche et je loue celui qui, dès sa jeunesse, s'est proposé une si haute mission. Elevons notre pensée vers un but vraiment grand, nous puiserons dans sa beauté même la force, le courage, le désintéressement dont nous aurons besoin pour le poursuivre » (1).

Dès le début, Janssen s'était proposé de mettre sur le premier plan, dans son ouvrage, tout ce qui touche à l'histoire de la civilisation. Bœhmer, sur ce point, ne partageait pas complètement ses vues. « La première fois que vous viendrez, lui écrit-il dans la lettre déjà citée, nous parlerons plus en détail du point que vous touchez dans votre lettre, c'est-à-dire de la place que vous comptez donner à la civilisation. Je pense comme vous qu'à notre époque il est très nécessaire de s'en préoccuper plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Mais à mon avis, il faut avoir grand soin de mettre tout ce qui s'y rapporte dans un certain isolement de l'histoire proprement dite, c'est-à-dire du récit des événements politiques; je vous ferai remarquer en passant que les grands historiens de l'antiquité ont suivi cette méthode. La division du travail est ici le point capital. » A mesure qu'il avança dans sa besogne, Janssen comprit mieux l'impérieuse nécessité de cette division du travail, mais son point de vue resta néanmoins quelque peu différent de celui de Bœhmer.

(1) *Bœhmer's Leben und Briefe*, t. II, p. 286.

Digitized by Google

Le nombre des documents qu'il rassemblait depuis plus de vingt ans grossissait toujours et devenait presque infini. La plus grande partie se rapportait à l'histoire proprement dite; mais toutes les branches des connaissances humaines avaient chez lui leur volumineux dossier. Il fallut se rendre à l'évidence : une histoire d'Allemagne générale et détaillée, telle qu'il l'avait d'abord conçue, dépassait les forces d'un seul homme, cet homme eût-il été le plus infatigable et le plus laborieux des savants. Janssen le comprit, et se décida (8 septembre 1857) à restreindre son travail, à ne le faire commencer qu'à partir de la fin du moyen âge. Il rappelait volontiers le souvenir du jour où cette résolution avait été arrêtée dans son esprit : « Il y aura trente ans après demain, écrit-il le 6 septembre 1887 de Bronnbach à la famille Fronmüller, qu'un beau matin, en revenant de l'église Saint-Léonard, j'ai commencé mon *Histoire du peuple allemand* avec l'idée bien arrêtée de ne la prendre qu'à partir de la fin du XV^e^ siècle. J'avais d'abord eu le dessein de remonter aux origines; mais ce jour-là, me plaçant sous la protection de la Mère de Dieu dont j'avais de tout mon cœur imploré l'assistance, j'arrêtai en moi-même le plan dont je vous parle; depuis je m'en suis toujours félicité, et c'est du fond de l'âme que je remercie Dieu de toutes les bénédictions qu'il a si abondamment daigné répandre sur mon travail. »

Nous avons déjà parlé des obstacles et des difficultés qui vinrent souvent traverser ce plan si vaste encore, même réduit à ces proportions. De plus Janssen était un véritable enfant du pays rhénan; non seulement il avait à un haut degré l'humeur sereine, l'amour du travail qui distinguent ses compatriotes, mais il avait leur imagination vive, leur universelle curiosité. L'histoire de l'homme, dans le sens le plus étendu du mot, avait toujours eu pour lui l'attrait le plus vif. De là sa prédilection pour tout ce qui touchait à la vie populaire, son goût marqué pour les études biographiques (1). Il était très difficile à un tel homme de

(1) HULSKAMP, *Literarischer Anweiser*, 1891, p. 713.

Digitized by Google

s'enfermer dans un travail exclusif. Parfois on eût pu le croire absorbé dans l'étude de temps et de sujets absolument étrangers à l'histoire d'Allemagne; et pourtant ce qu'écrit à ce sujet l'un de ses plus intimes amis est parfaitement exact; jamais il ne perdit de vue la pensée d'écrire une histoire de la civilisation en Allemagne à partir de la scission religieuse. Ce qu'il publiait de temps à autre en dehors de ce grand sujet s'y rapportait toujours par quelque endroit, c'était comme le prélude de son livre, un fruit déjà mûr de sa pensée, une sorte de prélude lyrique interrompant un travail vraiment épique, et lui offrant l'heureuse diversion que réclamait quelquefois sa santé, car il lui fallait de temps en temps suspendre un travail trop ardu. Parfois aussi, il était comme forcé d'obéir au *nil humani a me alienum*, que personne n'a pu redire avec plus de vérité que lui (1).

Ce fut en se plaçant de nouveau sous la protection de la Reine du ciel, objet de sa part d'un culte si touchant, que Janssen se mit à l'œuvre : « Le 8 décembre 1871, écrit-il dans ses *Souvenirs*, j'ai commencé ici, aux archives, mes études sur le XVI^e^ siècle. Le 8 décembre 1873, je les ai terminées; le 8 décembre 1874, j'ai donné les premières épreuves à l'impression. Daigne le Seigneur me continuer son secours, et la vierge Marie m'obtenir, par son intercession bénie, cette protection divine! »

Mais la lutte inique connue sous le nom de *Culturkampf* vint encore, pendant un certain temps, le détourner de son but. Il avait ressenti une joie profonde des grands résultats obtenus en 1870; mais sa désillusion n'en fut que plus amère quand il vit la guerre religieuse déchirer l'Empire renaissant, et lorsqu'un grand homme d'Etat, égaré par la passion, prétendit voir dans l'antique autorité de l'Eglise Catholique l'ennemie héréditaire de la grandeur allemande. Dès sa première jeunesse, Janssen avait aimé d'un égal amour la gloire de l'Allemagne et la liberté de l'Eglise, et quels étaient les premiers fruits de la restauration si désirée de l'Empire?

(1) HULSCAMP.

Digitized by Google

« Une liberté industrielle illimitée, la glorification du suffrage universel, le triomphe du principe de la majorité, c'est-à-dire de la souveraineté du peuple ; les grandes villes devenues des foyers de corruption ; l'enseignement séparé de l'Eglise ; l'Etat et le mariage placés en dehors de tout christianisme ; l'Eglise plus que jamais asservie et ses décrets devenus l'objet d'une méfiance toujours plus injuste, voilà le vrai programme du gouvernement ; il est en partie réalisé et le sera demain tout à fait « *Finis Germaniæ* ». Voilà donc le résultat de l'unité tant attendue et de la gloire restaurée de la patrie. » Ces paroles ne sont pas de Janssen, mais, les empruntant au *Journal de l'Eglise luthérienne évangélique*, il les cite dans une remarquable brochure intitulée : *Situation morale et sociale de Berlin, d'après le propre témoignage des Berlinois* (1).

En face du triste aspect que prenaient les affaires politiques, ce fut une immense consolation pour lui de voir l'Eglise d'Allemagne, en butte à des persécutions de tout genre, rester forte, unie, debout, grande et digne d'elle-même. « Pour ma part », écrivait-il en juin 1872, « je n'ai jamais envisagé l'avenir avec plus de foi et de confiance joyeuse que maintenant ; car à ma connaissance, jamais, même dans les plus beaux temps du moyen âge, on n'a vu régner une telle union entre le Pape, les évêques, le clergé et le peuple. La foi renaît de tous côtés ; même ici, à Francfort, les hommes s'approchent en plus grand nombre des sacrements. Nous recevons les mêmes nouvelles du pays du Rhin, de Westphalie, de Silésie, etc. » Pendant ces temps d'épreuve, il voulut contribuer au réveil catholique. Peu propre aux luttes de la parole, soit dans les réunions populaires, soit au parlement, il prit du moins une part active au relèvement et à l'extension de la presse catholique. Dans la grande lutte qui se livrait contre la liberté de l'Eglise en Allemagne, il regardait l'action personnelle comme un strict devoir.

Prompt à s'enthousiasmer pour tout ce qui était noble

(1) Fribourg, Herder, 1872.

Digitized by Google

et grand, il n'est pas étonnant que, tout en combattant avec ardeur pour la liberté religieuse, il ait eu, à mainte reprise, la tentation d'écrire sur des sujets qui l'eussent quelque peu détourné du but principal de sa vie. C'est ainsi que, pendant l'hiver de 1872, il s'occupa beaucoup d'une biographie du Père Lacordaire, qu'il désirait extrêmement faire connaître en Allemagne. Son ami Herder le suppliait de ne pas s'écarter de son but : « Reste fidèle à ta résolution », lui écrit-il le 15 janvier 1876, « ne te laisse plus interrompre par personne, fût-ce par un Lacordaire. » Reichensperger lui donnait le même conseil. Janssen, docile aux avertissements de leur amitié, se voua sans partage à l'œuvre commencée.

Du reste, il était encore si peu fixé sur le plan qu'il adopterait, que Herder lui écrivait, le 27 février 1873 : « Je persiste à penser qu'il faudra commencer l'ouvrage à partir de la scission de l'Eglise et le continuer jusqu'à la guerre de trente ans, et cette période me semble pouvoir se traiter en un seul volume. » Janssen ne savait pas non plus s'il ferait un livre tout à fait populaire, sans aucun commentaire, ou bien un récit demi-savant demi-populaire. S'il se détermina pour ce dernier parti, l'auteur de cette notice pense y avoir été pour quelque chose. Relativement à l'histoire de la civilisation, Janssen entretenait depuis longtemps une correspondance active avec Auguste Reichensperger. « Pour ce qui regarde votre grand projet », lui écrivait ce dernier le 29 novembre 1870, « à votre place, je m'attacherais tout particulièrement à l'histoire de la civilisation et je donnerais une importance toute spéciale à l'introduction du droit romain et de l'art Welche en Allemagne. Il me semble que ces deux grands faits, surtout le dernier, ont été jusqu'ici complètement négligés. » Dans leurs fréquents entretiens, les deux amis cherchaient ensemble la meilleure manière de traiter le chapitre de l'art, et l'influence de Reichensperger est très sensible dans l'admirable exposé du premier volume.

Mais Reichensperger acquit encore des droits à la reconnaissance de tous en obtenant de Janssen qu'il publiât les

Digitized by Google

nombreux articles de lui, disséminés dans diverses revues et journaux. Depuis 1871, il ne cessait de presser son ami de les faire paraître en volume : « Je ne vous laisserai en repos », lui écrivait-il à la fin d'octobre 1873, « que lorsque vous m'écrirez que l'impression est commencée. » Néanmoins, un certain temps devait s'écouler avant l'apparition du recueil attendu. Absorbé par la préparation des documents relatifs à son grand ouvrage, Janssen ne put satisfaire à son ami aussi vite qu'il l'eût souhaité. Enfin, il lui écrivit, le 27 janvier 1875 : « Le livre est prêt, le contrat est signé, la semaine prochaine commence l'impression. Vous êtes le véritable parrain de mon livre, aussi je viens très humblement vous demander de vouloir bien me permettre de vous le dédier : j'en serais très heureux ! Il a pour titre : *Portraits et souvenirs contemporains*. Le premier volume contiendra les articles suivants : I. *Une femme de lettres et ses amis au siècle dernier* (Schlegel, Schleiermacher, Schelling, etc.). — II. *Alexandre de Humboldt et son groupe.* — III. *Arthur Schopenhauer, d'après des souvenirs personnels.* — IV. *Vie et lettres du prince Puckler Muskau.* — V. *Vie et lettres de Charles Ritter.* — VI. *Un poète russe contemporain.* — VII. *Un capucin allemand.* — VIII. *Opinions politiques et religieuses des diplomates prussiens Nagler et Rochow.* — IX. *Frédéric-Christophe Dahlmann et sa correspondance avec Guillaume IV.* — X. *Bunsen et ses relations avec Frédéric-Guillaume IV.* — XI. *Opinions politiques et religieuses de Frédéric-Guillaume IV.* — XII. *Gervinus, à propos de l'Allemagne et de son avenir.*

« J'ai été souffrant et je le suis encore un peu ; aussi ai-je cherché un remède dans un travail acharné. Peu d'articles paraîtront dans leur forme primitive, la plupart ont été amplifiés, quelques-uns sont entièrement remaniés, d'autres tout nouveaux. J'espère que vous serez content de votre protégé, qui retourne maintenant bien vite à son histoire d'Allemagne » (1).

Le succès du livre prouva combien Reichensperger avait

(1) Fribourg, Herder, 1875.

Digitized by Google

eu raison d'insister sur sa publication. Il fut salué par un concert unanime de louanges. On admirait la vaste lecture de l'auteur, la grâce du style, le relief plastique des détails, la façon magistrale dont les caractères sont tracés. Le lecteur apprend à y connaître, par leurs propres aveux et leurs lettres intimes, les dieux du faux libéralisme et de l'incrédulité modernes. Chacune de ces notices peut servir de commentaire à la parole de Gœthe, placée par l'auteur en tête du volume : « Les caractères vraiment dignes d'estime deviennent de plus en plus rares, car on ne peut vraiment respecter que ce qui est désintéressé. Pour ma part, je suis obligé d'avouer que je n'ai jamais rencontré dans ma vie de caractères vraiment exempts d'égoïsme, que là où j'ai trouvé une foi religieuse solide, reposant sur des bases immuables, trouvant en elle-même son aliment et absolument indépendante de l'esprit et de la science du moment. »

Dans la biographie de Caroline Michaélis, mariée en premières noces à Bœhmer, remariée à Schlegel, divorcée, puis mariée en troisièmes noces à Schelling ; dans celle du prince Puckler Muskau, Janssen montre à quel abîme de dépravation morale peut conduire une haute culture intellectuelle destituée de tout principe religieux. Après cette lecture souvent pénible, les études consacrées à l'illustre géographe protestant Charles Ritter, au noble poète russe Jukowsky, au saint religieux François Borgias, font une impression reposante. Le portrait du P. Borgias est tracé de main de maître ; on y sent la tendre prédilection de Janssen pour cet humble ami des soldats et des pauvres : c'est, sous tous les rapports, la perle du livre. « Je ne sais si Janssen l'a fait à dessein », me disait un jour Heinrich, « mais il y a quelque chose d'humoristique et d'habile à la fois dans le soin qu'il a pris de placer le portrait du P. Borgias, l'humble capucin, l'homme simple et apostolique, spécimen ancien et nouveau du degré de perfection, où la foi peut élever les âmes, après ceux de nos grands hommes modernes, dont la vaine gloire est si vite flétrie. »

Ce que nous venons de dire donne une idée bien incomplète du livre des *Portraits et souvenirs*. L'histoire contem-

Digitized by Google

poraine y est partout mêlée à l'intérêt apologétique. Dans les articles consacrés aux diplomates prussiens, Nagler, Rochow et Bunsen, aux historiens Dahlmann et Gervinus, aux opinions politiques et religieuses de Frédéric-Guillaume IV, Janssen jette un regard profond dans la politique de son temps et de son pays ; à la fin du livre il résume ainsi la situation : « L'Etat se sépare de plus en plus du Christianisme et de l'Eglise ; des millions d'Allemands sont blessés tous les jours dans leurs sentiments les plus sacrés ; on les décrie, on les persécute, on les traite en ennemis de l'Empire. Les colonnes de la vie morale chancellent, l'équilibre de la société est menacé. On ne se propose rien moins que de remplacer l'héritage tant de fois séculaire de notre peuple par une civilisation tout humaine. La France a connu, il y a cent ans, une semblable civilisation, une société sans Christianisme ; mais cette funeste chimère a été noyée dans le sang, au milieu des indicibles souffrances du peuple. Dieu protège l'Allemagne ! »

La méthode dont il s'était servi pour peindre les coryphées de la littérature antichrétienne provoqua naturellement de nombreuses attaques. Néanmoins il eut la satisfaction de voir des protestants éminents donner à son travail leur pleine approbation. « Janssen, dit la *Gazette de la Croix* (1), a le talent de laisser la parole à ses personnages ; avec une franchise toute chrétienne, il dit librement son avis sur la conduite souvent très scandaleuse de nos modernes idoles ; son style est plein de mouvement et de clarté. Aucun lecteur ne laissera tomber le livre de ses mains avec ennui. L'auteur n'a nulle part un mot blessant pour les chrétiens évangéliques restés fermes dans leur foi » (2).

Un autre journal protestant fait également l'éloge du « tact historique » avec lequel les documents sont mis en œuvre ; il loue Janssen d'avoir senti qu'il devenait de jour en jour plus nécessaire d'établir et de publier le bilan moral de

(1) 1875, n° 300.
(2) 1876, n° 3.

Digitized by Google

cette science moderne qui a la prétention de remplacer le Christianisme dans l'avenir.

A la grande joie de Reichensperger, Janssen, par la publication des *Portraits et souvenirs contemporains*, livre accessible à tous les lecteurs, eut désormais son entrée dans des cercles qui lui étaient restés complètement fermés jusque-là. Lui-même comprit plus tard combien il lui avait été utile, répétant souvent qu'il avait fort à propos frayé la voie dans le grand public à l'*Histoire du peuple allemand*.

VIII

SÉJOUR A BERLIN. — PREMIER VOLUME DE L'*Histoire du peuple allemand*. — *Vie de Stolberg*. — 1875-1878.

Tandis que les *Portraits et souvenirs contemporains* fournissaient au monde littéraire d'intéressants documents sur la civilisation au XIX^e^ siècle, Janssen était plongé dans l'étude de cette période de notre histoire nationale qui précède la scission religieuse. Plus il interrogeait les sources, plus il comprenait combien Bœhmer avait eu raison, vingt ans auparavant, d'appeler tout ce qu'on avait écrit jusque-là sur cette époque « une farce ». A mesure qu'il avançait dans son travail, il se persuadait davantage que le quinzième siècle était une des périodes les moins connues de notre histoire. Avec une ardeur qu'excitait chaque jour l'intérêt de nouvelles découvertes, il commença par rechercher tout ce qui pouvait éclairer l'histoire de la vie intellectuelle ; après avoir rassemblé des documents disséminés de tous côtés, il lui fallut donner un éclatant démenti à tout ce qui avait été donné jusque-là pour véritable. « Si l'on avait porté sur la fin du moyen âge de si absurdes jugements, c'était faute de le connaître. En dépit de maint écrit consciencieux sur des faits isolés, l'opinion générale était restée à peu près la même. Les moins

Digitized by Google

malveillants n'avaient pas seulement déploré la misère politique de notre pays, ils s'étaient fait de la vie intellectuelle à cette époque l'idée la plus défavorable. La légende adoptée par tous sur la décadence religieuse, morale et intellectuelle du peuple allemand au XV^e^ siècle restait obstinément enracinée dans les âmes, et l'on répétait qu'alors à peine douze « précurseurs de la réforme » s'étaient efforcés de faire retentir dans le désert la voix du progrès, de faire « une trouée dans le donjon ténébreux de l'humanisme pour l'entrée triomphante de Luther. » Ranke, dans son *Introduction à l'Histoire de la Réforme*, écrite dans le style lapidaire que l'on sait, n'avait pas dissipé ces préjugés. Si je nomme son livre, c'est qu'il était malheureusement chargé d'initier nos jeunes historiens à ce qu'on était convenu d'appeler « l'esprit de la réforme ». Une réaction était nécessaire; et quand bien même, comme il nous semble que cela est en effet le cas, cette réaction aurait quelque peu dépassé la mesure, ce serait, après tout, une très petite erreur, comparée aux grossières absurdités qui se sont débitées jusqu'ici. Ainsi s'exprime le D^r^ Cordauns dans l'étude qu'il a consacrée à l'œuvre de Janssen, étude sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir plusieurs fois dans la suite.

Janssen n'épargnait ni temps ni fatigues pour tirer de la poussière des archives, des coins et recoins poudreux des bibliothèques des matériaux jusque-là inconnus ou dédaignés. Il écrit le 3 janvier 1874 à Herder : « Je suis littéralement plongé dans l'histoire d'Allemagne. Elle dévore tout mon temps, elle absorbe mes jours et mes nuits; jamais de ma vie je n'ai été ainsi possédé par un travail! » Comme il avait résolu de faire entrer dans le cadre de son histoire tous les éléments qui constituent la vie d'un peuple, il lui fallut, au prix d'un labeur inouï, approfondir des questions qui jusque-là lui étaient restées tout à fait étrangères. Il se plaint souvent dans ses lettres des difficultés de sa tâche et « des mille petits faits qu'il faut ranger l'un après l'autre comme les cailloux d'une mosaïque ». Toujours trop oublieux du soin de sa santé, il abusait de ses forces. Toute occupation intellec-

Digitized by Google

tuelle en dehors de son travail était supprimée: à peine prenait-il le temps de lire les journaux, pourtant doublement intéressants à cette date. Jamais je n'oublierai la joie qui rayonnait sur son visage le jour où il vint enfin me lire le premier chapitre de son livre. Saisi d'étonnement à cette lecture, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Mais c'est un monde nouveau qui s'ouvre ! » Il me dit avoir eu absolument la même impression en écrivant ces pages, d'un intérêt si neuf.

Plus tout ce qu'on avait écrit ou pensé jusque-là sur le quinzième siècle s'écartait de la vérité, plus il avait eu à cœur d'appuyer ce qu'il avançait sur des documents irréfutables; toujours il laissait parler les sources. Il s'était mis à l'œuvre pleinement éclairé sur les difficultés de sa tâche; il y resta fidèlement attaché avec la plus indomptable énergie. Tous ses amis furent mis à réquisition; les lettres qu'il adresse cette année-là à ses nombreux et savants correspondants ne contiennent guère que des questions. Il avait le talent d'utiliser avec un art vraiment admirable la plus petite pierre qu'on lui apportait pour son édifice. Mais comme il fallait s'y attendre, ce travail trop assidu compromettait sa santé. Aussi faut-il regarder comme un heureux événement l'occasion qui s'offrit à lui d'interrompre pour quelque temps un labeur si excessif.

Son ami Charles de Savigny venait de mourir. On lui proposa de le remplacer au landtag et de représenter au parlement le cercle de Montjoie Schleiden Malmedy. Plusieurs de ses plus intimes amis, entre autres Benjamin Herder, n'étaient pas d'avis qu'il acceptât. « Je sais combien est sincère l'intérêt que vous me portez, leur écrivait Janssen le 12 avril 1875, et que c'est dans une excellente intention que vous me déconseillez d'aller à Berlin. Vous auriez mille fois raison si je songeais à abandonner mes travaux pour me plonger à corps perdu dans la politique, et si je me proposais de briller dans l'arène parlementaire. Mais soyez tranquille sur ce point : la Mère du bon conseil a été depuis longtemps consultée dans cette affaire, et je ne crois pas avoir mal compris sa voix, à laquelle je m'efforce d'être

Digitized by Google

docile dans toutes les circonstances importantes de ma vie. Comme toi, mon ami, je cherche tout bonnement à me rafraîchir l'esprit de nouvelles impressions, à agrandir mon horizon, j'en ai plus besoin que toi, enfermé comme je le suis dans mon travail et privé de tout échange d'idées. »

Nous avons entre les mains des notes et des journaux du plus vif intérêt sur les séjours de Janssen à Berlin en 1875 et 1876 : nous les mettrons un jour à profit dans une biographie plus étendue ; ici, pour de nombreux motifs, nous nous bornerons à en donner quelques extraits. Les impressions qui s'y reflètent sont de nature très diverse. Il écrit à la famille Fronmüller : « Il ne reste plus trace en moi du tout petit reste de respect que j'avais, il y a huit jours encore, pour le régime constitutionnel; sous ce rapport, je n'ai plus rien à apprendre ici, mais je vous assure qu'à d'autres points de vue mon séjour à Berlin est pour moi très intéressant et peut m'être très utile, aussi suis-je réellement content de m'être décidé à accepter ce mandat. Mes rapports avec les chefs du centre sont des plus agréables, et je crois que, même au point de vue de l'*Histoire d'Allemagne*, mon passage me sera d'un réel profit.

Outre son respect pour le régime constitutionnel, Janssen perdit encore à Berlin toutes les appréhensions que pouvaient lui avoir inspirées les champions du *Culturkampf*. Il s'était attendu à trouver du moins en eux « de l'éducation, une certaine tenue » (1) : il fut déçu dans cette modeste espérance. Du reste, il se félicitait d'être à même d'étudier de près les rouages de la vie parlementaire ; mais, écrivait-il, « je ne suis pas, décidément, du bois dont on fait les hommes politiques, et je ne le regrette nullement » (2).

Il consacrait régulièrement au travail les premières heures de la matinée. Le soir, il voyait les membres du cercle ou rendait visite à quelques familles amies. « Plein d'une vive reconnaissance envers Dieu pour toute la sympathie qui lui avait été témoignée à Berlin et pour tout ce qu'il y avait

(1) Lettre à Mme Herder, 8 juin 1875.
(2) Lettre à O. Klopp, 22 mars 1876.

Digitized by Google

appris », il partit à la fin du Landtag, le 15 juin 1875, traversa Halle, Eisenach et visita la Wartbourg. « Ce jour est inoubliable en ma vie », dit son journal. « Tout s'était réuni pour me le rendre aimable, la nature, l'art, l'affabilité, l'obligeance extrême du gouverneur du château. J'ai visité la Wartbourg en pèlerin, gravissant les sentiers si souvent parcourus par la chère sainte Elisabeth. »

De retour à Francfort, il reprit aussitôt ses leçons au gymnase. Pendant les vacances de juin, il fit une cure d'eau froide à Kœnigstein. « Et maintenant, écrit-il après l'avoir terminée, sous la protection de Dieu, je retourne à ma tâche ». Le moment était venu de s'occuper du côté littéraire de son œuvre. Avec un soin infini, une scrupuleuse conscience d'artiste, il perfectionnait sans cesse son style. Toujours mécontent de lui-même, il dut, une fois encore, expier une excessive ardeur au travail. Un mal à la main, dont il avait déjà souffert l'année précédente, reparut, et le condamna à de longs mois d'inaction ; à peine était-il en état d'écrire une lettre. En décembre 1875, il put enfin envoyer à Herder une notable partie de son manuscrit, et l'impression en fut immédiatement commencée. Au mois de mai 1876, la première moitié du premier volume paraissait. Elle eut en très peu de temps quatre éditions, et Janssen travaillait sans relâche à la perfectionner. Il me demanda à plusieurs reprises d'examiner et de corriger avec grand soin les épreuves l'une après l'autre et de noter les changements que je croirais utiles. Il était alors à Berlin, et son journal nous permet d'admirer son infatigable ardeur au travail. Il écrit : « Du 4 au 31 mars je n'ai pas trouvé un seul moment pour continuer ces notes ; j'ai dû non seulement corriger l'*Histoire d'Allemagne*, mais revoir l'édition très remaniée des *Portraits et souvenirs* dont je recevais en moyenne neuf épreuves par semaine. Outre cela Herder réclame le plus tôt possible une seconde édition de l'*Histoire d'Allemagne*, et j'ai été obligé d'en revoir une bonne partie. »

La première partie du premier volume de l'*Histoire du peuple allemand*, est consacrée au tableau de l'état intel-

Digitized by Google

lectuel de l'Allemagne au déclin du moyen âge. Elle constitue à elle seule une œuvre de grande portée et d'une originalité réelle.

Sous ce dernier rapport, le titre seul, « Histoire du peuple allemand » était une innovation. En effet, tandisque la plupart de nos historiens avaient donné jusque-là leur principale attention aux actions d'éclat, aux guerres, aux batailles, aux négociations diplomatiques, à l'ensemble de la situation politique, Janssen a surtout en vue la vie populaire ; il pénètre dans la pensée du peuple, dans ses sentiments les plus intimes ; ce qui l'intéresse avant tout, ce sont ses destinées. « Si dès le début de mes travaux j'avais été frappé de la nécessité de mettre en relief plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent l'histoire de la civilisation, », dit-il dans sa préface, « et de concentrer tout l'intérêt historique sur le peuple allemand étudié dans ses états divers, cette méthode m'a surtout paru nécessaire à suivre quand il s'agit de la fin du moyen âge. Nous possédions en effet un grand nombre d'essais d'études, de monographies isolées sur la vie intellectuelle et l'économie politique de l'Allemagne pendant cette période de notre histoire nationale, presque tous ces écrits sont dus à des érudits protestants pleins de savoir et d'impartialité ; mais ce que nous n'avions pas encore, c'est un livre complet, résumant tant de chapitres divers. Or un tel livre me semble indispensable à l'appréciation équitable et indépendante de la fin du moyen âge. J'ai donc cherché à fondre, dans un aperçu général, des études partielles déjà connues du public sur l'éducation populaire, l'instruction religieuse, les sciences, les arts, les conditions de l'économie rurale, les métiers, les classes ouvrières, le commerce et l'économie politique à la fin du XV^e^ siècle ; j'ai complété autant que possible toutes ces informations en y joignant le fruit de mes recherches personnelles, et surtout de nombreuses citations, empruntées à des documents précieux ignorés ou complètement négligés jusqu'à ce jour. »

S'étant proposé d'écrire une histoire de la civilisation

Digitized by Google

dans un sens aussi large, il n'est pas surprenant que Janssen, par un procédé pourtant un peu inattendu, ait commencé par retracer la figure d'un prince dans le royaume des grands esprits, le cardinal Nicolas de Cusa. Il esquisse à grands traits ce noble caractère ; il fait revivre le grand réformateur religieux, le restaurateur des sciences naturelles, le philosophe, le théologien, le protecteur éclairé des lettres antiques. Il passe ensuite à un fait plus important pour l'humanité que les plus brillants exploits militaires, que les plus graves événements politiques : l'invention de l imprimerie. En termes enthousiastes, il rappelle, à la fin de son introduction, les traits les plus saillants, les plus caractéristiques de la phase historique qui s'étend du milieu du xv^e^ siècle à l'avènement du second humanisme dont Erasme fut le chef. « Cette époque », dit-il, « fut, dans notre histoire, l'une des plus favorables au développement de la pensée, des plus fécondes en grands résultats. Sous le rapport religieux et moral, pour la politique, les sciences et les arts, c'est l'âge véritable de la réforme en Allemagne. Notre pays semble alors inépuisable en grands hommes, en nobles caractères et en personnalités attachantes. Du fond de leurs collèges ou de la salle de cours où ils enseignent, dans les paisibles cabinets d'étude où ils cultivent les sciences et les arts, une pléiade d'admirables chrétiens imprime à la vie de la pensée un élan merveilleux. Chez eux la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. Chrétiens convaincus, humbles croyants, ils n'en sont pas moins indépendants et résolus. Leur courage ne s'effraye de rien et leur âme énergique est ouverte en même temps à la sensibilité la plus vraie. »

Le premier livre décrit avec détail ce merveilleux réveil de la vie intellectuelle dans l'enseignement populaire, la science et les lettres.

Janssen commence son livre au moment où l'invention de l'imprimerie commence à se répandre en Allemagne. Avec lui nous visitons les principaux centres intellectuels où le mouvement intellectuel s'accentue davantage. Il nous montre nos pères allant porter dans l'Europe entière « le

Digitized by Google

merveilleux secret ». Détruisant la légende qui voulait que Luther eût « tiré de dessous le banc » la Bible, jusque-là ignorée des fidèles, il prouve que la Vulgate avait eu environ cent éditions avant l'an 1500, et qu'au moins quinze bibles complètes écrites en haut allemand, et cinq en divers dialectes avaient été imprimées avant la scission religieuse. Il dissipe également les préjugés traditionnels sur l'état déplorable de l'enseignement secondaire, à la fin du moyen-âge, sur l'instruction religieuse du peuple, sur l'ignorance profonde, la barbarie, l'abrutissement des masses. D'innombrables faits bien choisis et bien présentés montrent, au contraire, tout ce que l'instruction populaire doit à l'initiative du clergé; dans les cités comme dans les campagnes, nous voyons partout se fonder de nouvelles écoles, tandis que les anciennes sont améliorées; l'éducation de l'enfant trouve sa base et son soutien au foyer domestique, et partout Janssen établit ces faits à l'aide d'une érudition vraiment merveilleuse. Avec un art infini, un soin minutieux, il tire parti d'une quantité innombrable de documents, et le lecteur charmé oublie d'admirer une science si prodigieuse, tant il est captivé par le goût et l'à-propos qui ont présidé au choix des citations. Les chapitres sur l'instruction religieuse du peuple, sur les catéchismes, les livres édifiants, les examens de conscience, sont de véritables chefs-d'œuvre, Janssen y prouve d'une manière irréfutable que, dans l'ensemble comme dans les détails de son enseignement, l'Eglise n'a jamais donné aux fidèles que la doctrine la plus pure et la plus orthodoxe.

Après ces chapitres d'un si haut intérêt, il passe à l'ancien humanisme allemand. Ici se révèle son talent pour la biographie : Rodolphe Agricola, Jacques Wimpheling, les femmes lettrées de cette époque sont dessinés de main de maître. Nous sommes ensuite initiés à la vie des étudiants dans les Universités. Partout, dans ces hautes écoles du savoir encouragées et protégées par l'Eglise, nous voyons s'épanouir la vie intellectuelle, tandis qu'en de nombreux centres de culture, comme à Strasbourg, à Nuremberg, on rivalise d'ardeur pour le progrès des sciences et des arts.

Digitized by Google

Ici, pour la première fois, nous rencontrons l'empereur Maximilien, le zélé protecteur des lettres, des sciences et des arts. Nous sommes ainsi tout naturellement amenés au livre suivant, qui traite spécialement de l'art et de la vie populaires.

Avec Bœhmer et Reichensperger, Janssen commence par poser en principe que « le cœur, l'intelligence, le travail et l'énergique volonté d'un peuple s'expriment d'une façon bien plus claire et plus significative par ses œuvres d'arts que par sa littérature. » Son opinion, assurément très justifiée, « c'est que l'art, à cette époque, mérite d'autant plus d'attirer notre attention, que jamais, en aucune autre phase antérieure ou postérieure de notre histoire, il n'exprima avec plus de bonheur et de fidélité la vie personnelle du peuple allemand et les dons qui lui sont propres. » « Les chefs-d'œuvre artistiques du xv^e^ siècle, l'admiration de tous les temps par leur fini, leur harmonieuse simplicité, l'intime union de logique et d'idéal qui les caractérisent, sont les plus nobles monuments historiques de l'Allemagne, l'expression sublime de l'âme populaire, le plus haut témoignage du génie germanique, les impérissables monuments de l'ardente foi, du noble patriotisme de nos pères. De plus, ils nous fournissent l'irréfutable preuve que l'Eglise, dans le domaine de l'art, comme dans celui des lettres et des sciences, régnait encore en souveraine absolue sur toutes les intelligences et, bien loin d'en entraver l'essor, prêtait aux idéales conceptions des artistes chrétiens les mobiles et les moyens nécessaires à leur éclosion. Les relations étroites et mutuelles qui unissaient alors l'Eglise aux fidèles avaient fait éclore cette foi vive, cette transfiguration des choses de la terre, ce dévoûment humble et désintéressé à des fins élevées que l'on peut considérer comme les véritables sources de l'art allemand à cette époque. »

Prenant pour point de départ l'architecture, centre de tous les arts, Janssen passe successivement en revue le dessin, la peinture, la sculpture sur bois et sur cuivre, et cela avec une sûreté de jugement, une intelligence de son

Digitized by Google

sujet que pourraient lui envier les critiques d'art les plus compétents. La richesse du détail est presque étourdissante ; mais comme le remarque un juge d'ordinaire peu facile à contenter, « là encore se fait sentir la main d'un maître. Par des nuances artistement ménagées, d'habiles transitions, l'analyse de tant de chefs-d'œuvre se poursuit avec grâce et clarté, les sujets s'enchaînent naturellement les uns aux autres, de sorte qu'il faut un véritable effort de réflexion au lecteur charmé pour se rendre compte de l'art plein de goût qui a su fondre en un ensemble si attrayant, si harmonieux, mille petits faits épars, dont la recherche et la classification ont exigé un prodigieux labeur » (1).

Un chapitre spécial, plein des appréciations les plus justes, nous introduit ensuite dans la vie populaire d'après le témoignage des arts plastiques. De là, nous passons à la musique. Ici vient naturellement se placer l'étude du chant populaire (Volkslied), du chant religieux et des Mystères. De nombreuses citations sont mises sous nos yeux, car Janssen est partout fidèle à sa méthode, et laisse le plus possible parler les sources. Les deux derniers chapitres, « poésies morales et politiques, prose et littérature populaire », empruntent un charme irrésistible aux nombreuses citations qui y sont enchâssées. « Au commencement du XVI^e^ siècle, conclut l'auteur, les sciences et les arts étaient chez nous dans le plus bel épanouissement : le peuple allemand, dont la langue était alors la plus répandue après la langue latine, était au moment d'obtenir la prépondérance parmi toutes les autres nations de l'Europe. »

Telle est, en traits rapides, l'analyse de la première partie de l'*Histoire du peuple allemand*. C'est, comme on le voit, une éclatante réhabilitation du XV^e^ siècle, jusque-là si dédaigné, si méconnu. « Qu'en un semblable travail », remarque le D^r^ Cardauns, « Janssen ait été exposé à dépasser quelquefois la limite si difficile à saisir qui sépare la stricte réalité d'un peu de prédilection inconsciente ; que la nécessité de combattre des préjugés tenaces l'ait tout naturellement

(1) D^r^ Cardauns, *Köln Volkszeitung*, 1876, n° 104.

Digitized by Google

conduit à mettre en relief et sur le premier plan les beaux côtés d'une époque jusque-là si calomniée, cela est aussi évident que facile à excuser, et l'on serait bien injuste de lui en faire un reproche. » Janssen a, d'une certaine façon, donné raison à cette remarque en faisant plusieurs corrections dans les éditions suivantes, en atténuant les couleurs trop vives de certains tableaux. Il a même changé son introduction, entrant en matière, non plus par l'éloge de Nicolas de Cusa, mais par la découverte de l'imprimerie. Cependant, dans la quinzième et dernière édition, il insiste encore sur l'action prépondérante exercée par Cusa sur le mouvement de son temps. Si l'on ne peut, sur ce point, comme en beaucoup d'autres questions de détail, être absolument de son avis, il est du moins une vérité dont tout le monde doit convenir : La première partie de l'*Histoire du peuple allemand*, où l'érudition la plus sûre s'unit à un art d'exposition, à une grâce de style bien faite pour ravir les délicats, tout en restant populaire, est une œuvre scientifique de premier ordre, une œuvre vraiment digne de Bœhmer, à qui elle est dédiée.

Tandis qu'amis et ennemis s'empressaient d'en apprécier le mérite, le peuple allemand comprenait que son véritable historien venait de se révéler. Six mois ne s'étaient pas écoulés depuis l'apparition du livre qu'il avait déjà fait un chemin triomphal à travers l'Allemagne tout entière. Ce « haut fait intellectuel » accompli par un des leurs fut, pour les catholiques, à l'heure d'amère angoisse qu'ils traversaient, un puissant motif de consolation et d'espoir. L'attention et l'intérêt furent excités à un tel degré que l'ouvrage eut un bien plus grand débit dans l'Allemagne protestante que dans les pays catholiques. C'est qu'il était pour nos frères séparés les protestants un phénomène inattendu. Le mot devenu proverbial : « les livres catholiques ne se lisent pas (catholica non leguntur), » était toujours resté plus ou moins en crédit parmi eux. Cette injuste proscription était enfin levée. L'amour, l'enthousiasme ardent pour les gloires nationales qui circulent en toute cette première partie, comme un motif aimé court dans une sym-

Digitized by Google

phonie, eut grande part à un succès à peu près sans précédent parmi nous. On sut alors ce qu'il fallait penser du prétendu « manque de patriotisme des ultramontains ». Veut-on savoir quelle était à cette date l'opinion de la science protestante sur l'*Histoire du peuple allemand ?* Qu'on se rappelle les paroles de Georges Waitz : « Janssen est le premier historien de notre temps. » Et cependant Ranke vivait encore ! (1).

« Voici encore un nouvel exploit du catholicisme » disait la *Deutsche Reichspost* (2). « De même qu'autrefois Mœhler souleva les flots sur la mer morte de la science allemande, le livre de Janssen met de nouveau tous les esprits en éveil et fait son chemin dans un cercle peut-être encore plus étendu. Une érudition profonde, des vues d'ensemble très justes sur presque toutes les branches de la science, un art de grouper les faits attrayant et varié s'unissent ici à un véritable talent d'écrivain, à un sentiment des nuances et des transitions tout à fait remarquable. Point de polémique : l'idée religieuse, l'amour de l'Allemagne, tels sont les deux motifs dirigeants du livre ; ils lui communiquent la chaleur et la vie. » Une autre revue (3) loue « la couleur et l'animation du tableau », admirant « l'habileté consommée avec laquelle Janssen sait mettre à profit, pour un si vaste sujet, tant de documents épars ». *L'Echange littéraire* (4) s'étonne de la science prodigieuse de l'auteur ; *l'Acte de foi* (5) vante également son érudition, son exacte connaissance du sol allemand et de ses habitants, admirant « tant de recherches patientes, le choix heureux des citations, l'excellente analyse des caractères, la concision pleine de profondeur du style et les justes aperçus de l'auteur ». Louis Geiger, dans l'*Allgemeine Zeitung*, rend aussi pleine justice à l'ouvrage et le loue « sans restriction » (6).

(1) *Jahresbericht der Gœrres Gesellschaft für 1891*, p. 22.
(2) 1877, n° 286.
(3) *Blætter für literarische Unterhaltung*, 1877, n° 1.
(4) *Literarischer Verkehr*, 1877, n° 3.
(5) *Beweis des Glaubens*, 1877, 1re livraison.
(6) 1876, n° 347.

Digitized by Google

Janssen, à Berlin, eut la joie de voir son livre apprécié par les députés les plus opposés à ses convictions. Il écrivait à la famille Fronmüller, le 22 mai 1876 : « Un de mes collègues qui m'était tout à fait inconnu (moi aussi je lui étais inconnu, c'est-à-dire qu'il ne savait pas que je fusse l'auteur de l'*Histoire du peuple allemand*), était hier assis avec moi dans le salon de lecture et tout absorbé dans la lecture de mon livre. Tout à coup il s'interrompit pour me dire qu'à son avis ce livre en disait beaucoup plus que tous les discours du centre. Que notre Seigneur Dieu me fortifie et me rende digne de continuer mon travail pour la gloire de son saint nom ! »

A la fin de la session, Janssen ne s'accorda aucun repos ; il se rendit directement à Lucerne, où il fit pour son livre d'utiles recherches dans les archives. Accompagné de son ami Lutolf, il alla dans le même but à Zurich, et revint à Francfort par Bâle et Strasbourg. Alors seulement il consentit à prendre un peu de repos. Pendant le séjour qu'il fit à Koenigstein, il eut tout le loisir de s'interroger sérieusement sur la question de savoir s'il accepterait oui ou non un second mandat. Après quelque hésitation, il refusa. Ce qui l'y détermina surtout, ce fut la pensée qu'il faudrait le remplacer au gymnase, et que ses élèves auraient, au lieu de lui, un professeur protestant. De plus, il voyait bien que les devoirs de la vie parlementaire ne pouvaient s'allier au travail absorbant dont il avait fait le but principal de sa vie.

Au commencement de septembre, il était revenu à ses travaux, à sa paisible existence. « Me voici replongé dans l'histoire d'Allemagne », écrivait-il, le 16 octobre 1876, à Auguste Reichensperger ; « je m'enfonce dans l'économie sociale, et je vous arriverai bientôt tout bourré de questions ». En même temps, « pour se récréer pendant ses soirées », il préparait une biographie du comte Frédéric de Stolberg. « Depuis ma première jeunesse », dit-il dans la préface de ce livre, « j'ai été l'ardent admirateur de celui dont je me propose de retracer le caractère et de raconter la vie. Tout enfant, j'étais passionné pour ses poé-

Digitized by Google

sies patriotiques ; son histoire de la religion et sa vie d'Alfred le Grand sont au nombre des livres qui m'ont inspiré de bonne heure le goût de l'histoire ; je lui dois une grande partie de mon développement moral. Voilà pourquoi tout ce que j'ai pu apprendre sur sa vie, sur sa personnalité, a toujours particulièrement excité mon intérêt; voilà pourquoi je regarde comme une indication providentielle que, d'une façon que je n'avais ni prévue ni cherchée, son héritage littéraire, sa correspondance, conservés au château de Brauna, en Saxe, aient été mis à ma disposition par son petit-fils Alfred, comte de Stolberg-Stolberg († 1880). C'est à lui que je dédie ce livre. Au milieu de mon absorbant labeur, m'occuper de ces reliques vénérées a été pour mon esprit et pour mon âme un bienfait inappréciable. Je n'avais rien éprouvé de semblable depuis mon travail sur Bœhmer. »

Dans la biographie de Bœhmer, Janssen s'était effacé le plus possible ; mais il s'efface encore bien davantage dans celle de Stolberg. « Ton livre me fait l'effet d'une autobiographie », lui écrivait un ami auquel, pendant l'impression il avait envoyé quelques épreuves de son travail, « et je crois que c'est justement en cela que consiste sa valeur ». « Je voudrais », lui répondit Janssen, « que le livre fît à tous mes lecteurs l'impression qu'elle t'a produite. J'aurais alors le droit de dire que je ne sache pas qu'en Allemagne, du moins à ma connaissance, nous possédions, nous autres catholiques, quelque chose d'équivalent à cette biographie, tant elle me semble belle et variée. » Ces paroles n'ont rien d'exagéré. Les lettres à l'aide desquelles Janssen a reconstruit la *Vie de Stolberg depuis son retour à l'Eglise catholique,* 1800-1819 (1), renferment en singulière abondance des pensées élevées, pieuses, nobles et patriotiques sur les sujets les plus divers, l'éducation, l'enseignement, le théâtre, la littérature, les langues, l'étude des classiques,

(1) *Frédéric Léopold Graf zu Stolberg seit seiner Ruckkehr zur katholischen Kirche, 1800-1819. Aus dem bisher noch ungedruckten Familiennachlass dargestellt.* Fribourg, Herder, 1876, 516 p.

Digitized by Google

l'amour de la patrie, les devoirs de la noblesse, la presse et la politique ; on y rencontre à chaque page des réflexions pleines de profondeur et de solidité. Nous avions encore très peu de renseignements sur les dernières années de Stolberg, sur son paisible cercle de famille, devenu après sa conversion un centre d'activité catholique et de pieuse ferveur. Cette lacune, le travail de Janssen l'a comblée de la manière la plus heureuse. Le livre s'ouvre par le récit de la conversion de Stolberg, point central et décisif de cette noble vie ; puis sa vie domestique, ses travaux littéraires depuis 1800 jusqu'en 1813 sont retracés. Le second chapitre nous montre en Stolberg l'ardent patriote de l'époque de l'asservissement, de la libération, des espérances déçues ; le troisième nous renseigne sur l'action religieuse qu'il exerçait autour de lui et contient l'analyse de l'*Histoire de la religion de Jésus-Christ*. Enfin le quatrième raconte la vie intime de Stolberg (1814-1819). Partout ce noble caractère se révèle au lecteur dans des pages pleines d'intérêt et de charme. La littérature allemande a peu de chose à mettre en parallèle avec des lettres comme celles adressées à Christian de Stolberg au moment de son départ pour la guerre, ou bien à la lettre sur la mort de ce fils tant aimé. Quelle perfection ! quel abandon à la volonté divine ! Personne ne fermera ce livre sans en avoir retiré un réel profit pour son âme. Janssen a parlé avec détail des liens d'amitié qui unissaient Stolberg à beaucoup de protestants, ses parents ou ses amis. La critique protestante a rendu pleine justice à l'esprit de conciliation qui est l'âme du livre. Sous d'autres rapports aussi l'œuvre fut appréciée comme elle méritait de l'être. « Janssen, on le sait, excelle à grouper les faits », écrivait le Dr Binder ; « il vient de donner de nouvelles preuves de ce grand art dans un nouvel écrit. La famille de Stolberg a mis à sa disposition de grosses liasses de papiers et de correspondances inédites. Ce n'était pas une mince besogne que de classer toutes ces richesses, et de faire sortir d'un tel chaos, la clarté ; de l'abondance de tant de faits, l'harmonie. L'auteur y a réussi avec un rare bonheur, unissant avec

Digitized by Google

goût l'ordre chronologique à l'ordre des questions traitées » (1).

Le second volume, publié au printemps suivant, est aussi artistement compris, aussi attrayant, aussi varié que le premier. Il retrace la vie de Stolberg jusqu'à son retour à l'Eglise catholique (1750-1800) (2), ses années de jeunesse, ses études universitaires, ses voyages en Italie, en Suisse, ses premiers essais poétiques, sa vie de famille, en un mot les débuts dans la vie de cet homme incomparable dont Gœthe a pu dire avec admiration : « En Stolberg, on voyait l'humanité resplendir en sa plénitude. Il avait le génie du grand. » Tout, dans cette attachante biographie, est traité avec un grand soin, une intelligence délicate, dont était peut-être seul capable un esprit offrant, sous plus d'un rapport, de grandes analogies avec celui de Stolberg. Le dernier chapitre n'est pas d'un moindre intérêt. La lutte intérieure que Stolberg soutint pendant plus de sept ans avant de parvenir à la vérité, ses supplications ardentes pour obtenir de Dieu la lumière et la paix, ses généreux efforts sur lui-même, sa longue et patiente étude des points controversés entre catholiques et protestants, le contre-coup des événements politiques sur ses opinions religieuses, tout cela, toujours à l'aide de ses lettres, est exposé avec ordre et clarté, avec profondeur et charme.

Tout en publiant ce beau livre, Janssen travaillait assidûment à la seconde partie du premier volume de l'*Histoire du peuple allemand.* On le croit sans peine quand il écrit à Reichensperger : « Je suis dans une ardente fièvre de travail, je surveille à la fois deux publications ; au gymnase, j'ai les examens de Pâques, les examens de fin d'études, les conférences, etc. ; ma besogne est écrasante. Avec cela, je reçois de tous côtés toute espèce de propositions. Cher Reichensperger, songez-y, j'ai encore environ soixante

(1) *Hist. polit. Blœtter*, 60, p. 665.

(2) *Friedrich Leopold Graf zu Stolberg bis zu seiner Rückekr zur katholischen Kirche, 1750-1800. Grœssten Theils aus dem bisher noch ungedrukten Familiennachlass dargestellt*, Fribourg, Herder 1877, 509 pages.

Digitized by Google

lettres à répondre, dont plus d'un huitième se rapporte à des questions scientifiques ou à des affaires d'intérêt. Je ne sais vraiment comment me tirer de là et parfois je me sens las et découragé. Je m'efforce de suivre votre conseil et de m'endurcir peu à peu l'épiderme, mais je fais peu de progrès dans cet art. » Les conséquences d'un travail si excessif ne tardèrent pas à se faire sentir : « Depuis des semaines », écrit-il le 8 mai 1877, « mes nerfs sont dans un complet abattement; je ne puis pas du tout travailler. Je pars demain pour Kœnigstein où j'espère trouver un peu de soulagement. Il m'en coûte d'être obligé d'interrompre mon travail. » L'air salubre du Taunus ne produisit pas sur lui son effet accoutumé. « Cher Louis, grand merci pour ta lettre », m'écrivait-il par carte postale le 26 juin ; « dès que ma santé le permettra, je t'écrirai plus longuement. Pour le moment, on m'interdit tout travail, et jusqu'à la correspondance. Depuis des mois, j'ai affreusement souffert d'insomnies ; les nerfs sont tout à fait à bas; depuis deux jours, un peu d'amélioration se fait cependant sentir. » Ce mieux, malheureusement, ne devait pas être de longue durée. « Ce m'est une vraie consolation de savoir que tu pries pour moi », m'écrivait-il le 11 novembre 1877, « je te supplie de le faire tous les jours, quand même tu n'aurais le temps que de dire un *Pater* du fond du cœur. Cette année m'a été rude; mais il faut que j'apprenne à me soumettre. A Limbourg, dans la bibliothèque de notre bon Thissen, j'ai pris, il y a plus d'un mois, un fort refroidissement; j'ai horriblement toussé, ce qui a de nouveau mis mon sang en mouvement; en un seul jour, j'ai eu jusqu'à douze violents saignements de nez ; depuis une semaine, il y a, grâce à Dieu, une amélioration sensible dans mon état, mais je suis condamné au repos le plus absolu. Aussi ne puis-je songer encore à prendre de congé. Jamais je ne me pardonnerais d'être cause par mon absence qu'un autre professeur soit donné à mes élèves. Tu ne saurais croire combien je suis obsédé de lettres et tourmenté par la visite d'étrangers. Très souvent, je reçois huit lettres par jour! Il y en a sur ma table trente ou qua-

Digitized by Google

rante environ que je n'ai pas même regardées. Malgré tout cela, j'ai un peu avancé mon travail; l'impression commencera, j'espère, dans quinze jours. »

En janvier 1878, la seconde partie du premier volume était achevée. Elle a pour titre : *Etat général du peuple allemand à la fin du Moyen Age* (1), et retrace l'état économique, juridique et politique de l'Allemagne à la fin du XV^e^ siècle avec tant de perfection, qu'on peut dire en toute vérité : ce que le début promettait, la fin le réalise. « Cet ouvrage, écrivait, au moment de son apparition, un juge exercé (2), témoigne à chaque page de la science profonde qui distingue les disciples de Bœhmer, et révèle une connaissance sans égale de la littérature du XV^e^ siècle. La science de Janssen n'est point stérile, elle ne remplit pasl a tête d'un fatras inutile; son travail est vivant, écrit vraiment pour notre temps. On ne peut le lire sans être continuellement rappelé aux intérêts du nôtre: l'un éclaire l'autre; l'un ne se comprend complètement que par l'autre. C'est là, en vérité, écrire une histoire sociale, et l'Allemagne catholique peut à bon droit se féliciter de voir un tel monument élevé par l'un de ses fils, car personne ne pourra l'égaler aisément, encore bien moins le surpasser. »

La seconde partie renferme, comme la première, de saisissantes photographies. « L'épanouissement de la science et de l'art au quinzième siècle, dit l'auteur, correspond à un progrès équivalent dans l'économie sociale. » Cette assertion, Janssen la prouve en une suite de tableaux pleins de couleur et de vie, où sont successivement étudiées ces trois branches de travail et de production, qui constituent l'économie sociale d'une nation : agriculture, commerce, industrie. Des perspectives toutes nouvelles s'offrent à nous sur le bien-être des paysans, les heureuses conditions de l'alimentation et des salaires, l'essor magnifique du travail industriel à la fin du moyen âge ; le principe de l'association et de la fraternité, que la doctrine catholique avait

(1) Fribourg, Herder 1878. 15e éd. 1870. 671 p.
(2) Dr Jœrg, *Hist. pol. Blætter*, t. 81, p. 841.

Digitized by Google

donné pour base à la société chrétienne, y est mis dans un saisissant relief.

Cette magistrale esquisse se termine par l'étude du commerce et de l'économie du capital. Dans ce domaine, les lumières d'Hohoff avaient été d'une grande utilité à l'auteur. Ici, pour la première fois, commence à paraître le revers de la médaille ; nous voyons l'excès du bien-être, la soif de s'enrichir par le commerce, conduire peu à peu à la corruption des mœurs, à l'exagération du luxe, à la cupidité et le capital démesurément grossi créer un péril social de plus en plus grave. L'usure, les accapareurs, la falsification des denrées, la banqueroute menacent de ruiner la prospérité publique. Il est vrai que dans les divers territoires et dans les Diètes d'Empire, on s'élève hautement contre ces excès ; mais ils n'en subsistent pas moins. Ainsi, même avant la grande scission religieuse, une partie de la nation est en antagonisme déclaré avec l'Eglise. « La lutte engagée contre la doctrine d'économie sociale germanique chrétienne est poursuivie avec passion par tous ceux qu'elle gêne dans leur cupidité, dans leur métier d'exploiteurs populaires. L'engin le plus redoutable de cette lutte funeste, c'est le droit romain nouvellement introduit en Allemagne et dont les principes sont en opposition directe avec les principes du droit germanique chrétien. Plus, dans le cours du seizième siècle, le code païen s'enracine dans le sol de l'Allemagne, plus deviennent fréquents les abus de la propriété, plus les classes laborieuses sont opprimées, plus, en un mot, l'économie sociale rétrograde. Non seulement l'industrie en souffre, mais la vie morale elle-même reçoit une grave atteinte. »

Le chapitre suivant : « L'Empire et sa situation extérieure », montre les choses sous un point de vue plus sombre encore. L'auteur rappelle en un bref exposé l'ancienne législation de l'Empire romain germanique, l'essence et l'origine de notre droit national, et son asservissement progressif par le droit romain. Résumant tout ce qu'il a dit dans un aperçu général, il nous conduit jusqu'au seuil de la révolution qui menace, et pour la pre-

Digitized by Google

mière fois parle directement de l'Eglise. « A cette date », nous dit-il, « l'Eglise d'Allemagne conserve encore toute sa force vitale. L'esprit catholique, la pieuse ferveur ont encore tout leur lustre dans toutes les classes de la nation, à l'intérieur des familles comme dans les monastères. Et cependant, dès la fin du xv^e^ siècle, on voit apparaître de graves symptômes : une sensible diminution de foi, un trouble étrange agitent les esprits par rapport aux enseignements et au culte de l'Eglise. »

Il y a lieu de s'étonner que Janssen n'ait pas consacré un chapitre spécial à l'organisation ecclésiastique, à la politique et aux abus de l'Eglise. Après une analyse si détaillée de l'état intellectuel, juridique, social et politique de l'Allemagne, ce grand sujet, à notre avis, eût mérité d'être traité avec une égale étendue. A cela Janssen répondait « qu'il ne s'était pas proposé d'écrire une histoire de l'Eglise, et que d'ailleurs le grand fait historique du xvi^e^ siècle s'était accompli beaucoup plus sur le terrain économique, juridique et social, que sur le terrain religieux ». Tout en convenant de la justesse de cette dernière assertion, il est pourtant évident que les graves abus de l'Eglise d'Allemagne et le sentiment anti-romain d'une grande partie de la nation ont joué un grand rôle dans le développement des ferments révolutionnaires. Certes Janssen n'a point voulu dissimuler la gravité des abus ; mais il ne fait que les indiquer çà et là, il ne les traite pas avec le détail et l'étendue que réclamait un sujet de cette importance. Un aperçu général de la politique religieuse en Allemagne au xv^e^ siècle, l'examen approfondi de la réalité ou de la fausseté des abus reprochés à l'Eglise dans les *Cahiers de doléances de la nation allemande*, l'histoire des tristes déboires relatifs au concile et des conséquences du concordat de Vienne eussent aidé à faire mieux comprendre l'antipathie des Allemands pour tout ce qui était romain, antipathie où la rivalité nationale et politique jouait un rôle si important. Plus complètement éclairé sur la situation, notre jugement sur les principaux facteurs de la révolution du xvi^e^ siècle eût été quel-

Digitized by Google

que peu modifié. Mais ces justes réserves n'effleurent point la complète loyauté de Janssen. « Quel historien », a-t-il dit lui-même, « pourrait, même après le labeur le plus consciencieux et le plus approfondi, répondre de la parfaite exactitude du tableau qu'il a tracé ? » Au reste, bien éloigné de prendre en mauvaise part les observations que des juges compétents pouvaient lui faire, il se montrait reconnaissant de toute juste rectification (1). Lorsque parut la 15e édition de son premier volume, j'eus avec lui un long entretien sur les points dont je viens de parler. Il termina l'entretien par ces paroles : « Dans une nouvelle édition, je parlerai en détail du sentiment anti-romain au XVe siècle. »

Si l'on veut se faire une idée approximative du travail prodigieux que nécessita le premier volume de l'*Histoire du peuple allemand*, il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste de vingt pages qui le précède, où sont mentionnés les ouvrages imprimés cités plus d'une fois dans le cours du livre. Et il faut encore ajouter à cela les innombrables documents tirés des archives, non seulement de Francfort, mais d'un grand nombre d'autres villes.

Les chapitres les plus importants, peut-être les plus achevés de tout le volume, sont ceux qui se rapportent à la question sociale. Les adversaires de Janssen n'ont pu s'empêcher de les louer. Ainsi, dans le *Rapport annuel de la science historique*, publié à Berlin, (2), on lit : « Janssen trace de la vie des Allemands, au moment où le moyen âge va se perdre dans l'ère moderne, la plus complète et la plus fidèle peinture qui nous ait été donnée jusqu'à ce jour. Dans le troisième livre, consacré à la question sociale, son ouvrage atteint les proportions d'une œuvre maîtresse. Il y a frayé une voie nouvelle aux historiens de l'avenir en montrant comment on peut arriver à la véri-

(1) Il écrivit à plusieurs reprises au traducteur français de l'*Histoire du peuple allemand*, pour le prier d'obtenir de M. Taine qu'il voulût bien lui faire part de ses observations et lui signaler les côtés défectueux de son ouvrage.

(2) 1878, p. 606.

Digitized by Google

table intelligence des forces actives et multiples qui composent une phase historique. »

L'Ere nouvelle (1), organe de la démocratie sociale, déclare à son tour que le livre de Janssen est une œuvre du premier mérite. « Nous pouvons désormais considérer comme un fait indiscutable », dit-elle, « l'épanouissement non pareil qui se produisit, surtout dans la seconde moitié du xv^e^ siècle, dans toutes les branches de l'économie sociale et donna à notre pays une prospérité jusque-là sans exemple. Jamais, ni auparavant ni depuis, le peuple allemand n'a joui d'un bonheur semblable. Nous tirons naturellement de tout autres conclusions que l'historien ultramontain des documents placés sous nos yeux, mais le fait que nous venons d'affirmer ressort clairement de son livre, à tous égards digne des plus grands éloges. »

Un éminent critique, Frédéric Paulsen, convient avec Janssen du magnifique effort tenté par le xv^e^ siècle dans le sens du progrès social et de la civilisation. Une grande revue française (2) résume son jugement dans cette parole : « L'*Histoire du peuple allemand* assure à son auteur, dans l'Europe entière, une des premières places parmi les historiens modernes ».

Un trait particulier de ce livre admirable, c'est que, partout où la chose est possible, Janssen laisse la parole aux contemporains ; il tire une à une des sources où il puise de petites pierres dont il compose sa mosaïque avec un art infini. On a beaucoup critiqué ce procédé, mais à tort, selon nous. L'histoire n'est pas seulement une science, elle est un art. C'est précisément cette méthode qui a rendu possible une reproduction du passé si vivante et si exacte ; Janssen, en s'en servant, a fait preuve d'un sens artistique remarquable. Il est vrai, son récit ressemble la plupart du temps à une mosaïque ; mais il fait sur notre esprit la même impression de fraîcheur, de réalité, que l'une de ces images grandioses qui éblouissent notre regard dès que nous entrons dans les admirables basiliques de Venise, de Ravenne ou de Rome. PASTOR.

(1) *Neue Zeit*, v, p. 33 et suiv. (2) *Revue du droit*, 1878, p. 424.

Digitized by Google

LA

RENAISSANCE CATHOLIQUE

EN ANGLETERRE

ET LE CARDINAL NEWMAN

D'APRÈS UNE ÉTUDE DU CARDINAL CAPECELATRO

Suite (1)

XIII

Les progrès que le catholicisme faisait en Angleterre, obligèrent Pie IX à prendre des mesures pour donner à l'Eglise britannique une organisation conforme à cette nouvelle situation. Le rétablissement de la hiérarchie catholique était vivement réclamé par nos coreligionnaires, et rien ne justifiait plus le régime exceptionnel auquel ils étaient encore soumis.

L'acte que méditait Pie IX avait une portée considérable : le Pape allait renouer une tradition interrompue depuis trois siècles par l'intolérance anglicane. Du succès de cette grande entreprise dépendait l'avenir du catholicisme dans le Royaume-Uni.

(1) Voir les numéros de décembre 1892, janvier, février, mars, avril, mai, juin et juillet 1893.

Digitized by Google

La hiérarchie catholique sombra, en Angleterre, à l'avènement d'Elisabeth. En introduisant le protestantisme dans ses Etats, la reine installa sur les chaires illustrées par de grands et saints évêques des partisans de l'hérésie, tandis que les pasteurs légitimes subissaient toutes les rigueurs d'une législation destinée à écraser le « papisme ». On se souvient des édits terribles qui frappaient de mort tout prêtre catholique pénétrant dans le Royaume-Uni. La police avait l'ordre de veiller à l'exécution de ces lois barbares, et s'en acquittait avec le zèle du fanatisme. Dans ces conditions, la présence d'un évêque en Angleterre, plus difficile encore à dissimuler que celle de simples prêtres, risquait de provoquer de nouvelles persécutions sans aucun profit pour les catholiques. Rome dut renoncer pendant soixante-dix ans à envoyer un vicaire apostolique au delà de la Manche.

Cependant les papes ne voyaient pas sans une profonde douleur le veuvage de cette Eglise jadis si glorieuse. Aussi profitèrent-ils de la première trêve qui se produisit dans la persécution des catholiques pour leur envoyer un évêque. Le successeur d'Elisabeth, Jacques Ier, s'était montré tout d'abord très violent contre nos coreligionnaires. Néanmoins vers la fin de son règne, alors qu'il négociait avec l'Espagne le mariage de son fils avec l'infante Dona Maria, fille de Philippe III, Jacques promit de traiter plus honnêtement ses sujets catholiques. C'était la condition essentielle pour obtenir la main de la princesse castillane et la dispense du Pape. Malgré les remontrances du parlement et des évêques anglicans, dès le mois de juillet 1622, Jacques Ier amnistia beaucoup de catholiques et accorda à ses sujets demeurés fidèles à l'ancienne foi une certaine liberté. Grégoire XV profita de ces circonstances pour envoyer un vicaire apostolique en Angleterre. Par son bref *Ecclesiæ Romanæ*, portant la date du 23 mars 1623, le pontife chargea de cette mission Guillaume Bishop, évêque de Chalcédoine. Le prélat était muni des plus amples facultés pour la direction des catholiques d'Angleterre et d'Ecosse. Bishop fut donc le premier évêque catholique

Digitized by Google

qui exerça son ministère au delà du détroit depuis l'introduction du protestantisme. Mais sa mission ne dura que quelques mois. La mort l'empêcha de rendre à l'Eglise les services qu'elle attendait de sa foi et de son zèle. Urbain VIII, le successeur de Grégoire XV, nomma à son tour Richard Smith, auquel il donna, comme à son prédécesseur, le titre d'évêque de Chalcédoine, et qu'il munit des mêmes pouvoirs extraordinaires (4 février 1625). Mais la révolution de 1649 et la dictature de Cromwell furent cruelles pour les catholiques, et Charles II, rétabli sur le trône de ses ancêtres, n'osa pas se montrer favorable à leur cause. Le vicariát apostolique d'Angleterre resta donc vacant pendant de longues années. A la mort de Charles II, la situation sembla s'améliorer. L'Angleterre avait enfin un roi catholique, et Innocent XI put nommer Mgr Jean Leyburn, évêque de Mahometta, *in partibus infidelium*, vicaire apostolique de tout le royaume (1685). Trois ans après, le 30 janvier 1688, le même pontife élevait à l'épiscopat deux membres du clergé séculier, le docteur Giffard et le docteur Smith, concurremment avec un moine anglais, Philippe Ellis, et divisait la Grande-Bretagne en quatre districts, qui furent distribués aux quatre vicaires apostoliques le 20 juillet suivant (1).

(1) Jacques II montra un grand zèle pour la religion catholique. Malheureusement il manqua de prudence et ne tint pas assez compte des conditions spéciales de l'Angleterre, où l'opinion était toujours très montée contre nos coreligionnaires. Bossuet lui avait donné à ce sujet des conseils très sages, l'engageant à agir avec la plus grande circonspection et à ne pas alarmer les Anglais par des concessions trop promptes à ses sujets catholiques. Le plan de l'évêque de Meaux consistait à rassurer d'abord les protestants, en leur faisant comprendre que le roi, tout catholique qu'il était, ne voulait pas les persécuter et leur imposer par la force ses croyances religieuses, et à procéder ensuite par degrés dans l'affranchissement de ses coreligionnaires. Même dans ces conditions, l'œuvre réparatrice du monarque eût rencontré de nombreux obstacles; car l'intolerance des anglicans était toujours très grande; mais à force de patience et de sagesse on pouvait se flatter de venir à bout des passions protestantes et de retablir la paix religieuse sur la base de la liberté de conscience.

Jacques II ne tint pas compte des conseils de Bossuet. Il se laissa entrainer par le parti ardent qui voulait tout réformer en quelques

Digitized by Google

Cinquante-cinq ans plus tard, par la constitution *Apostolicum ministerium*, du 30 mai 1743, Benoît XIV réglait le gouvernement spirituel des vicariats apostoliques d'Angleterre. Ses lois, pleines de la haute sagesse qui inspira constamment le docte pontife, donnaient au catholicisme une organisation aussi parfaite que le comportaient les conditions particulières du Royaume-Uni, où les passions antiromaines étaient toujours prépondérantes. Mais au point où en était maintenant le catholicisme, en Angleterre, les règles établies par Benoît XIV en vue d'un petit nombre de fidèles, n'étaient plus applicables aux huit cent mille catholiques que l'on comptait dans le royaume au lendemain du bill d'émancipation. Le changement profond qui s'était opéré dans la situation religieuse, le triomphe des idées libérales au delà du détroit, conseillaient au Saint-Siège de

années. Négligeant toute précaution, conseillée par l'expérience des choses d'Angleterre, le Roi voulut faire en trois ans ce qu'il eût peut-être accompli en vingt ans, sans danger pour sa couronne et sans trop émouvoir l'opinion de la majorité anglicane.

La présence à Londres de Mgr d'Adda, nonce du Pape, exaspéra les protestants. Pour comble d'imprudence, Jacques II, cédant aux suggestions du P. Petre, jésuite, et un des chefs du parti ardent, voulut que d'Adda fût reconnu solennellement comme nonce à la cour d'Angleterre. Malgré ses excellentes intentions, Jacques II était la victime des intrigues de Petre et de quelques autres exaltés. Poussé par eux, il se mit en lutte avec le Pape lui-même, en exigeant d'Innocent XI qu'il élevât Petre à l'épiscopat et qu'il le fît cardinal. Le Pape refusant formellement, Castlemaine, l'ambassadeur anglais à Rome, le menaça d'une rupture diplomatique. Mais Innocent XI demeura inébranlable, et le roi, en compensation, commit la faute énorme de nommer le jésuite membre du conseil privé, ce qui provoqua un conflit très grave avec les protestants. « Il serait difficile, dit l'historien catholique Lingard (*Histoire d'Angleterre*, vol. IV, chap. IX, p. 311), de peindre l'étonnement et l'indignation que manifesta la grande masse du peuple à une telle nomination. Les ennemis de Jacques l'accueillirent comme l'événement le plus favorable à leur vœu ; les catholiques en gémirent comme d'une calamité publique. »

Pour en revenir à l'affaire du nonce, ce fut la pompe avec laquelle Mgr d'Adda fut reçu à la cour qui augmenta considérablement l'exaspération des Anglais. En homme sage, et suivant les conseils des cardinaux Howard et d'Estrées, Innocent XI avait décidé que d'Adda remplirait ses fonctions de nonce auprès du roi, sans prendre officiellement ce caractère. Mais le parti ardent, fort déjà d'une première victoire obtenue par le renvoi du Père Mansuète, franciscain, confes-

Digitized by Google

prendre en considération les requêtes des catholiques anglais. Rome toutefois ne prend jamais des mesures aussi graves que celles qu'entraîne la réorganisation radicale d'une Eglise, sans avoir longtemps réfléchi sur leur opportunité et sans en avoir pesé les conséquences probables. C'est pourquoi Grégoire XVI n'accueillit pas la demande des fidèles d'Angleterre qui le suppliaient, dès 1834, de rétablir la hiérarchie catholique dans leur pays. Le Pape n'opposait pas un refus formel à cette demande; mais il estimait qu'il fallait procéder par degrés, et laisser passer quelque temps, avant de satisfaire à ce légitime désir. En attendant, et par lettres apostoliques du 3 juillet 1840, il doubla le nombre des vicariats apostoliques, divisant l'Angleterre en huit districts, gouvernés par autant d'évêques. Cependant, dans l'esprit de Grégoire XVI, cette mesure n'était que provisoire. Elle pourvoyait aux besoins les plus pressants des

seur du roi, et son remplacement par le P. Warner, jésuite, persuada à Jacques que l'incognito que gardait d'Adda lui était préjudiciable, et qu'il fallait en imposer aux préjugés religieux de ses sujets. Innocent XI finit par céder aux pressantes sollicitations du roi. Mgr d'Adda fut sacré archevêque d'Amasie par le primat titulaire d'Irlande, dans la chapelle du palais royal de Whitehall; mais son introduction officielle à la cour, les fêtes solennelles dont elle fut accompagnée, provoquèrent la colère du peuple et amenèrent de nouvelles luttes entre le monarque, le clergé anglican et les gentilshommes protestants.

Jacques commit beaucoup d'autres fautes, par excès de zèle. L'institution des trois nouveaux vicariats apostoliques, faite en un seul jour, alarma et irrita les protestants. Elle fournit aux ennemis de Jacques II une nouvelle occasion pour ameuter contre lui l'opinion, sous prétexte qu'il avait pour programme l'invasion de la Grande-Bretagne par le « papisme ».

Jacques II devait comprendre que la présence d'un monarque catholique sur le trône d'Henri VIII et d'Elisabeth était déjà plus que suffisante pour éveiller les soupçons et les craintes des anglicans, et que, même pour le bien de la vraie religion, il fallait suivre les conseils de Bossuet et marcher lentement, mais sûrement. Son caractère vif et son esprit exalté le menèrent trop loin. Il se crut capable de surmonter l'orage, parce que, comme duc d'York et grand amiral du royaume, il s'était acquis une large popularité. Son imprudence fit le jeu de Guillaume III, et lui permit de s'emparer, en 1688, de la couronne d'Angleterre. Les catholiques eurent alors beaucoup à souffrir, et Jacques II mourut en exil. Tous ces malheurs eussent sans doute été prévenus par une politique plus circonspecte en matière de religion de la part du dernier monarque de la dynastie des Stuarts.

Digitized by Google

fidèles en donnant au Saint-Siège le temps nécessaire pour étudier et préparer la grande restauration que demandaient avec une si noble insistance les catholiques anglais. Il est donc probable que si Dieu eût prolongé sa vie de quelques années, Grégoire XVI aurait attaché son nom à cet acte mémorable dans l'histoire de l'Eglise. Il faisait, en effet, étudier la question par la congrégation de la Propagande, et, au moment de sa mort (1er juin 1846), le projet pour le rétablissement de la hiérarchie en Angleterre était prêt.

A l'avènement de Pie IX, les catholiques anglais redoublèrent leurs instances pour avoir des diocèses et des évêques, comme avant la Réforme. Ils suppliaient le pontife romain de considérer que le nombre des fidèles s'était énormément accru depuis le commencement du siècle et que, l'Australie possédant déjà une hiérarchie catholique, il n'était pas juste que l'Angleterre fût mise au-dessous de ses colonies, et cette fois leur demande fut accueillie. On avait eu le temps de se convaincre, à Rome, qu'il y aurait péril à laisser plus longtemps l'Angleterre sous le régime anormal des vicaires apostoliques. Il ne s'agissait d'ailleurs plus de huit cent mille, mais de deux millions et demi de catholiques qui ne pouvaient plus être gouvernés comme les rares fidèles que l'on rencontre en pays de missions, et qui demandaient le retour au droit commun et la restauration de la hiérarchie.

Les cardinaux de la Propagande furent unanimes à reconnaître l'opportunité d'une telle mesure. Ils suggérèrent au Pape quelques tempéraments adaptés aux conditions spéciales de l'Angleterre (1). Toutefois, et seulement quant

(1) Ces tempéraments se rapportaient à certaines institutions et coutumes réclamées par le concile de Trente et que l'on ne pouvait pas rétablir alors en Angleterre. Ainsi, par exemple, les chapitres ne pouvaient être régulièrement rétablis, soit parce que les prêtres n'étaient pas assez nombreux pour qu'on pût former le personnel des différents chapitres sans nuire au ministère paroissial et aux missions, soit à cause du manque de prébendes. On ne peut, en effet, constituer régulièrement un chapitre sans former en même temps le capital nécessaire à l'entretien des chanoines. Or l'Eglise renaissante d'Angleterre avait des besoins plus urgents à pourvoir. La bulle de Pie IX

Digitized by Google

à l'Ecosse, le Pape estima que la question n'était pas mûre encore, et qu'il y avait lieu d'attendre avant de songer à y rétablir également la hiérarchie (1).

Dès 1847, Mgr Wiseman, que les évêques anglais avaient envoyé à Rome pour plaider auprès du Pape la cause qui leur était chère, apprenait de la bouche de Pie IX

n'entre pas dans ces détails; mais comme elle contient une déclaration formelle maintenant la nouvelle hiérarchie, comme les anciens vicaires apostoliques, sous la dépendance de la Propagande, cette congrégation continua d'être investie de pouvoirs très étendus pour fixer les règles devant présider au gouvernement spirituel des diocèses anglais. C'est à la Propagande que les évêques s'adressaient chaque fois qu'ils avaient quelque difficulté à résoudre ou quelque changement à introduire dans leurs diocèses. Aujourd'hui encore, bien que les conditions des diocèses anglais se rapprochent de plus en plus des conditions normales de tout diocèse catholique, les évêques d'Angleterre sont toujours sous la dépendance de la Propagande. Cet état de choses ne pourra cesser pour faire place au droit commun que le jour où l'on pourra appliquer, en Angleterre, toutes les lois qui fixent le gouvernement des diocèses et des paroisses dans les pays catholiques. Les progrès de notre foi au delà de la Manche nous permettent d'espérer que cet heureux événement ne tardera pas trop à se produire.

(1) La hiérarchie n'a été rétablie en Ecosse qu'en 1878, quelques mois après l'avènement de Léon XIII au trône pontifical. En 1850, les catholiques étaient peu nombreux en Ecosse et les passions anti-romaines y étaient plus vives qu'en Angleterre. Le rétablissement de la hiérarchie dans l'ancien royaume des Stuarts eût été, dans ces conditions, non seulement prématuré, mais probablement préjudiciable aux intérêts catholiques; car il eût soulevé toutes sortes de protestations, sans que les besoins urgents du catholicisme en Ecosse justifiassent, comme en Angleterre, l'adoption d'une mesure qui réveillait tant de haines et provoquait tant de clameurs. Grâce à cette prudence du siège apostolique, l'Ecosse ne subit aucune crise lors de la restauration des evêchés catholiques. L'acte de Léon XIII y fut reçu avec respect, et les protestants eux-mêmes y reconnurent au Pape le plein droit de régler, comme il le jugeait mieux, les intérêts du catholicisme. Quelle différence entre cette attitude paisible et libérale de 1878 et les protestations furibondes qui accueillirent, en 1850, la bulle *Universalis Ecclesiæ!* Cette différence prouve le chemin que les idées de sage liberté ont fait pendant les vingt-huit années qui séparent les deux dates également mémorables pour les Eglises d'Angleterre et d'Ecosse. Et si l'on songe à la sombre intolérance des presbytériens et puritains d'Ecosse qui surpassèrent toujours les protestants anglais dans la haine du catholicisme, la portée du fait que je viens de signaler devient, pour tout observateur attentif, beaucoup plus considérable encore.

Digitized by Google

que tout était prêt pour le rétablissement de la hiérarchie, et que la bulle qui devait l'annoncer au monde catholique était sous presse. Les bouleversements politiques ne permirent pas alors l'accomplissement de ce grand acte. Pie IX, menacé par la révolution, dut s'enfuir à Gaëte pour échapper aux poignards des mazziniens. Ces évènements retardèrent de plusieurs années la publication de la bulle. Lorsque, après son retour de Gaëte, Pie IX reprit cette affaire, il voulut s'informer à l'avance de l'opinion des hommes d'Etat britanniques les plus influents, touchant le rétablissement de la hiérarchie. Le premier lord de la trésorerie (ministre du trésor) ne fit pas la moindre objection au projet du Pape. Quant à lord Russel, on savait qu'il avait plus d'une fois manifesté en plein parlement son opinion favorable. Aux objurgations des représentants de l'intolérance anglicane, le noble lord avait répondu qu'il était absurde et puéril de défendre aux catholiques de prendre des titres épiscopaux, et, dans la mémorable séance du 8 juillet 1845, il avait dit nettement qu'on ne devait plus « empêcher à un évêque catholique romain de prendre un titre porté par un évêque de l'Eglise anglicane ». Parlant de nouveau à la chambre des communes touchant l'introduction des bulles pontificales en Angleterre, lord Russel s'écriait : « Il y a un autre genre d'offense que prévoient nos lois, c'est la publication d'une bulle du Pape en ce royaume. Il serait temps d'examiner s'il convient de maintenir pour cette offense les anciennes peines, ou s'il faut en introduire de nouvelles. Je ne crois pas que l'on puisse empêcher l'entrée d'une bulle en ce pays. Certaines bulles du Pape sont absolument nécessaires pour la nomination des évêques et des pasteurs de l'Eglise romaine. Comment serait-il possible d'interdire l'introduction de ces bulles ? » A l'appui de cette thèse, le lord-chancelier, Lyndhurst, déclarait à son tour que les évêques catholiques ne peuvent être nommés qu'en vertu d'une bulle du Pape.

En présence de cette attitude nouvelle parmi les hommes d'Etat les plus considérables de la Grande-Bretagne,

Digitized by Google

Pie IX crut qu'il pouvait publier sans la moindre crainte une bulle que les catholiques anglais et leurs évêques réclamaient depuis longtemps, et que tout le monde à Rome jugeait nécessaire pour le bien des fidèles et le développement du catholicisme au delà du détroit. Toutefois, pour ne pas froisser les susceptibilités anglicanes, le Pape ne voulut pas rétablir purement et simplement la hiérarchie catholique telle qu'elle existait en Angleterre avant la réforme. Il eut soin, au contraire, de ne pas donner aux nouveaux évêques les anciens titres épiscopaux, portés depuis trois siècles par les évêques de l'Eglise officielle, et il poussa la prudence jusqu'à former des circonscriptions diocésaines absolument différentes de celles des évêchés anglicans (1).

Par la bulle *Universalis Ecclesiæ*, Pie IX établit en Angleterre douze évêchés et un archevêché. Il fixa les règles générales pour l'administration de ces diocèses, et,

(1) Au lieu de diviser l'Angleterre en deux provinces ecclésiastiques, Pie IX n'en établit qu'une seule. Le primat d'Angleterre reçut le titre d'archevêque de Westminster, au lieu de celui de Cantorbéry, porté par le primat anglican. Londres n'eut pas d'évêque portant son nom. Deux évêques catholiques y résident depuis 1850; l'un sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche de la Tamise. Le premier porte le titre d'evêque de Southwark, le second est l'archevêque de Westminster. Pour d'autres grandes villes, la sagesse du Pape tourna également la difficulté résultant de la présence d'un évêque anglican portant l'ancien titre épiscopal catholique. La nécessité d'installer un évêque catholique à Manchester et Bristol était évidente. Pie IX y pourvut en leur donnant pour titre le nom d'un important faubourg de ces grandes cités. L'évêque de Salford réside à Manchester, celui de Clifton à Bristol. Seules les villes de Plymouth, Northampton, Nottingham, Liverpool eurent des evêques portant leur propre titre, parce que ces villes ne possédaient pas d'évêques anglicans.

On voit, par ce que je viens de dire, combien la conduite du Pape a été prudente et pleine d'égards pour les protestants. Et cependant cette sagesse n'arrêta point l'explosion du fanatisme qui suivit la publication de la bulle du 29 septembre 1850. En 1878, au contraire, Léon XIII, en rétablissant la hiérarchie catholique en Ecosse, donna aux évêques catholiques les anciens titres, tels que Saint-André et Edimbourg, Glasgow, etc., sans que cet acte provoquât la moindre protestation ni en Ecosse ni en Angleterre. Voilà encore un détail qui prouve les progrès que la liberté de conscience a faits dans le Royaume-Uni.

Digitized by Google

prévoyant les futurs progrès du catholicisme au delà de la Manche, il se réserva le droit d'augmenter le nombre des diocèses et d'en modifier les circonscriptions, sans que les évêques eussent le droit de s'opposer à ces changements (1).

Malgré ces précautions, et comme pour en démontrer la nécessité, le rétablissement de la hiérarchie catholique fut le signal d'une crise violente en Angleterre, et l'on put craindre de prime abord un retour aux passions du XVI^e^ siècle. La cause de la liberté et de la tolérance religieuse paraissait sombrer, emportée par le soulèvement d'une populace furieuse. C'est qu'au fond les anglicans se rendaient compte de l'importance de cette bulle et des conséquences qu'elle aurait pour le progrès du catholicisme dans leur pays : — Si le Pape rétablit la hiérarchie, disaient-ils, c'est parce que les conditions du catholicisme en Angleterre sont tout autres que nous ne les avons crues jusque-là. Or, si le « papisme », sans hiérarchie régulière et au milieu d'innombrables difficultés, a pu faire tant de progrès, qu'adviendra-t-il lorsqu'il sera hiérarchiquement établi ? — Comme il arrive toujours en pareils cas, la plupart des protestants passèrent de l'optimisme le plus exagéré au plus sombre pessimisme. Hier ils regardaient avec indifférence les progrès de la vraie foi, estimant que l'anglicanisme n'avait rien à craindre de Rome ; aujourd'hui, au contraire, ils sont agités par le cauchemar de « l'invasion papiste », ils craignent que l'œuvre d'Elisabeth ne s'effondre tout à coup, et ils voient déjà des évêques ca-

(1) Pie IX et Léon XIII n'ont pas manqué de profiter de ce droit, chaque fois que la nécessité de fonder de nouveaux diocèses en Angleterre s'est manifestée. Trois diocèses ont été érigés de 1850 à nos jours. Il y a donc maintenant, en Angleterre, un archevêché et quinze évêchés, au lieu des douze établis par la bulle *Universalis Ecclesiæ*. A la mort de l'illustre cardinal Manning, il fut question de diviser l'Angleterre en deux provinces ecclésiastiques, comme elle l'était avant la Réforme. Léon XIII n'a pas donné suite à ce projet ; mais il est probable que si, comme tout le fait espérer, le nombre des catholiques devait s'accroître encore au delà de la Manche, la fondation d'une seconde province ecclésiastique ne tardera pas à s'imposer.

Digitized by Google

tholiques installés à Lambeth (1), à York et sur les autres sièges de l'Eglise établie.

Les protestants les plus hostiles au catholicisme, les évangéliques surtout, et ceux qui avaient jeté le cri d'alarme lors du mouvement puséiste et des conversions qui le suivirent, profitèrent de l'émotion de leurs concitoyens pour provoquer en Angleterre une réaction violente contre le catholicisme. Entre la masse des anglicans, surpris par la bulle de Pie IX, et les meneurs de la cabale qui troublera pendant quelque temps la paix confessionnelle au delà du détroit, il y avait en effet une différence capitale qu'il importe de signaler. Tous se livrèrent sans doute à de déplorables excès ; mais tandis que les premiers étaient les victimes de leurs illusions et de leurs frayeurs, les seconds profitaient de la déception et des craintes de la majorité des anglicans pour exciter leur haine contre les catholiques et pour l'exploiter en faveur des idées d'intolérance.

Il est donc évident que si l'on peut admettre la bonne foi relative de la majorité des anglicans qui se laissèrent aller à des actes de violence, qu'ils devaient eux-mêmes déplorer plus tard, on doit condamner sans restriction les sectaires dont le but véritable était moins la défense de la religion officielle contre les attaques imaginaires du « papisme », que l'oppression des consciences et l'anéantissement de la liberté sanctionnée par la loi de 1829.

D'ailleurs, pour quiconque étudie avec un peu d'attention les événements de 1850, il est clair que si la colère de la plupart des anglicans se manifesta tout à coup, sans qu'on pût les accuser d'avoir ourdi un complot contre les catholiques, les principaux meneurs de la cabale contre le rétablissement de la hiérarchie ne firent, au contraire, que

(1) Le palais de Lambeth, à Londres, est la résidence des archevêques de Cantorbéry lorsqu'ils viennent dans la capitale, soit pour les affaires de leur diocèse, soit pour prendre part aux travaux de la chambre des lords. Ce palais est sur la rive droite de la Tamise, en face de Westminster. Il appartenait aux archevêques de Cantorbéry dès avant la Réforme. C'est dans le palais de Lambeth qu'est mort le cardinal Pole, le dernier archevêque catholique de Cantorbéry (15 novembre 1558).

Digitized by Google

profiter d'une circonstance favorable pour mettre à exécution un projet qu'ils nourrissaient depuis longtemps. Au fond, les ultra-protestants, et surtout les évangéliques, étaient furieux des progrès que le catholicisme faisait d'année en année au delà du détroit. La conversion de Newman, de Faber, de la comtesse d'Arundel, de lord Feilding, du Dr Allies et de tant d'autres, avait profondément blessé les ennemis irréconciliables de la religion romaine. Les progrès du ritualisme contrecarraient aussi leurs plans et froissaient leurs préjugés. Orthodoxes et rationalistes épiaient donc une occasion favorable pour prendre une revanche, non seulement contre les « papistes », mais aussi contre les puséistes qu'ils regardaient comme de dangereux auxiliaires des catholiques. La bulle *Universalis Ecclesiae* leur fournit le prétexte qu'ils cherchaient pour entrer en campagne contre le ritualisme et le catholicisme. Ils voulaient réveiller chez le peuple britannique les haines d'autrefois. Leurs journaux, leurs revues, leurs pamphlets excitèrent les Anglais à réagir violemment contre l'acte du Pontife romain. Se souvenant de l'ascendant que la voix du patriotisme avait eue au temps d'Elisabeth pour assurer le triomphe du protestantisme (1), les écrivains hostiles au

(1) La lutte de l'Angleterre protestante contre l'Espagne catholique contribua pour beaucoup à consolider l'œuvre d'Elisabeth. Le malheur voulut que beaucoup de catholiques malavisés prissent fait et cause pour l'Espagne dans l'espoir de sauver la foi du peuple anglais. Ce fut une grande faute. Car dès lors la majorité des Anglais ne considéra plus nos coreligionnaires que comme des partisans de l'étranger et des ennemis de la patrie. Les souffrances inouïes auxquelles les catholiques étaient soumis par Elisabeth peuvent leur servir d'excuse ; mais il n'en est pas moins vrai que l'attitude prise alors par certains d'entre eux eut des suites désastreuses en Angleterre. L'amour de la patrie et de l'indépendance nationale, la haine des étrangers, firent plus pour le triomphe durable du protestantisme que tous les édits d'Elisabeth.

D'ailleurs, si les catholiques étaient de bonne foi lorsqu'ils attendaient la fin de leurs maux d'une intervention de l'Espagne, on ne saurait admettre que Philippe II fût absolument désintéressé, alors qu'il menaçait l'Angleterre d'une invasion castillane. Sans discuter le catholicisme du roi d'Espagne, on ne peut pas nier qu'il faisait souvent servir la religion à l'accomplissement de ses

Digitized by Google

catholicisme, s'efforçaient de faire accroire à leurs concitoyens que le rétablissement de la hiérarchie équivalait à une prise de possession de l'Angleterre par le Pape, à l'anéantissement des libertés publiques, à un retour prochain des années funestes du règne de Marie (1). A entendre ces écrivains fantaisistes, la bulle du 29 septembre 1850, menaçait l'existence même de l'Eglise établie et du pouvoir séculier qui la protégeait.

Même aujourd'hui, à plus de quarante ans de distance, on ne peut pas ne pas être frappé de l'habileté avec laquelle les évangéliques et leurs alliés dirigèrent cette campagne. Rien de ce qui pouvait exaspérer le peuple anglais ne fut négligé. Les apôtres de l'intolérance criaient à tous les vents qu'un peuple aussi puissant et civilisé que le peuple britannique, ne devait pas devenir l'esclave du Pape; que l'existence d'une hiérarchie catholique était incompatible avec les intérêts de l'Eglise établie, dont elle aspirait à prendre la place; que si on admettait que des évêques catholiques pussent exercer une juridiction régulière

projets ambitieux. Philippe rêvait la domination universelle. Sous prétexte d'exclure du trône d'Angleterre une reine hérétique, il voulait s'emparer bel et bien de ce pays, de même que, sous prétexte d'empêcher que la couronne de France ne passât aux mains du calviniste Henri IV, il exploitait la Ligue, se flattant de prendre possession de l'héritage de Charlemagne avec l'appui des catholiques français. Il est clair que les intérêts religieux ne jouaient qu'un rôle secondaire dans la politique de Philippe II. D'ailleurs, les démêlés du roi d'Espagne avec Sixte Quint ne prouvent pas précisément que ce monarque fût animé de ce zele ardent, sage et desintéressé pour le bien de l'Eglise, que certains historiens n'ont que trop vanté.

Pour revenir aux intérêts catholiques en Angleterre, il ne saurait être contesté que la politique de Philippe II leur a porté les coups les plus terribles, dont ils n'ont pu se relever que trois siècles plus tard.

(1) Comme je l'ai déjà dit, la reine Marie a été calomniée par les protestants. Elle est innocente de la plupart des cruautés qu'on lui reproche; pour d'autres elle n'a qu'une responsabilité très relative. Les séditions continuelles des protestants obligerent la reine à des actes de rigueur auxquels elle se refusait d'abord. Mais, pour la majorité des protestants, la légende de la reine sanguinaire est encore vivante, et il suffit d'en rappeler le souvenir pour exciter leur indignation.

Digitized by Google

en Angleterre, on devait se résigner à la destruction de la suprématie de la Reine. — Comment, ajoutaient-ils, la Reine pourrait-elle exprimer son jugement en matière de foi, alors que le Pape aurait, en Angleterre, des évêques prétendant au même rôle ?

Ces arguments étaient de nature à surexciter l'orgueil du peuple britannique, très attaché aux prérogatives royales et aux traditions anglicanes, malgré les sectes nombreuses et puissantes qui divisaient les protestants. Mais les ennemis du catholicisme ne se bornèrent pas à cela. Profitant de la confusion entre le pouvoir séculier et le pouvoir religieux, et de la concentration des deux pouvoirs aux mains de la Reine, il dénoncèrent l'acte de Pie IX comme une tentative du Pape de prendre possession de l'Angleterre. — Prenez bien garde, disaient-ils, le Pontife romain vous envoie aujourd'hui ses évêques pour vous assujétir plus tard à sa politique. Rome veut s'emparer de la Grande-Bretagne pour en faire l'esclave de ses caprices. Si vous ne résistez pas, c'en sera fait de la liberté et de l'indépendance de la patrie. Les résultats glorieux des règnes de Henri VIII et d'Elisabeth, qui ont émancipé notre pays de la tyrannie papale, seront perdus sans retour, et avec eux sombreront notre puissance militaire, notre prospérité commerciale. L'Angleterre doit sa grandeur à la Réforme : le jour où elle capitulerait devant le Pape serait le commencement de sa décadence.

A présent, on sourirait, même au delà de la Manche, si quelqu'un osait écrire de pareilles inepties. Mais pour comprendre l'impression que ces objurgations évangéliques produisirent en Angleterre à la fin de l'année 1850, il faut se placer au point de vue des idées de cette époque. En effet, aujourd'hui, même parmi les protestants orthodoxes, personne ne croit plus aux projets ambitieux que la papauté nourrirait à l'endroit de l'Angleterre le jour où la majorité des Anglais serait catholique. L'opinion sait maintenant à quoi s'en tenir touchant les légendes dont on avait autrefois entouré le catholicisme pour le rendre odieux au peuple britannique. La hiérarchie a fait ses preuves, et on

Digitized by Google

ne pourrait plus ameuter contre elle la foule fanatisée, comme en 1850. Mais à l'époque dont je parle, le catholicisme était encore très peu connu en Angleterre. Les protestants étaient pleins de préjugés contre nos coreligionnaires, et prêtaient l'oreille à toutes les calomnies que leurs ennemis faisaient circuler contre eux. Aujourd'hui on sait, à Londres aussi bien qu'à Rome, que le catholicisme n'est pas une institution à la fois politique et religieuse, à l'instar de l'anglicanisme; en 1850, la plupart des protestants étaient convaincus que de même que la reine Victoria concentrait entre ses mains les deux pouvoirs, de même le Pape, par l'entremise des nouveaux évêques, chercherait à s'attribuer une influence prépondérante dans la politique anglaise et à anéantir le pouvoir royal.

Ceci explique l'impression profonde que les bruyantes déclamations évangéliques produisirent sur l'opinion. Le patriotisme est généralement ombrageux et susceptible partout. En Angleterre, le sentiment de l'indépendance nationale, la haine de toute immixtion étrangère dans les affaires du pays furent de tout temps très vivaces. De là cette explosion de colère qui suivit les excitations des sectaires de 1850. On montrait au peuple des maîtres nouveaux dans les nouveaux évêques que Rome lui envoyait, et le peuple éclatait en vociférations contre le Pape et en menaces contre les catholiques.

On s'était contenté au début de crier dans les journaux, les revues et les pamphlets contre l'usurpation papale. Mais bientôt l'exaspération populaire amènera une crise plus grave. On eût dit un moment que l'Angleterre allait en revenir aux scènes qui suivirent la conspiration des poudres. Les journaux imprimaient en gros caractères, en tête de leurs colonnes, les mots : *Ne jamais se soumettre*, allusion à la papauté et à ses prétendues aspirations sur l'Angleterre. Les orthodoxes et les évangéliques transformaient les églises en clubs. Les pasteurs ne montaient plus en chaire que pour attaquer violemment le catholicisme. Bientôt les sectes protestantes prirent toutes une part plus ou moins vive au mouvement de protestation. On

Digitized by Google

organisait des *meetings* dans toutes les villes, on invitait par des affiches les citoyens à aller entendre tel ou tel sermon dans les églises, pour encourager le public à la résistance aux « empiétements du papisme ». Le peuple sortait des églises et des *meetings* fanatisé et exaspéré contre le catholicisme. Il parcourait les rues en poussant des cris formidables contre Rome. On ne se lassait pas de hurler : *No popery ! No popery !* (point de papauté).

Ce qui irritait plus particulièrement les protestants, c'était la promotion de Mgr Wiseman à la pourpre romaine. Pour donner plus d'éclat au rétablissement de la hiérarchie en Angleterre, Pie IX avait voulu que le premier métropolitain de la nouvelle Eglise d'Angleterre entrât au Sacré-Collège. Le pontife témoignait ainsi que désormais il ne considérait plus l'Angleterre comme un pays où la religion romaine était persécutée et méconnue, mais comme une terre libre, où, sous l'égide des lois, l'Eglise de Jésus-Christ pouvait vivre en paix et remplir sa mission. Le Pape, tout en honorant les talents et les vertus incomparables de Mgr Wiseman et en récompensant ses grands services, voulait aussi que les catholiques anglais jouissent dès lors des mêmes avantages que leurs frères du continent.

Ce qui donnait en outre à cet acte pontifical une portée considérable, c'était le fait que, depuis la mort du cardinal Pole, aucun cardinal anglais n'avait pu pénétrer dans l'île. Les papes avaient de temps en temps élevé des sujets britanniques aux honneurs de la pourpre; mais c'étaient des exilés comme le cardinal Allen et le cardinal d'York. Mgr Wiseman était donc le premier cardinal anglais qui venait s'établir à demeure et exercer une juridiction ecclésiastique dans son pays. Ce fait augmentait les frayeurs des ennemis du catholicisme. Profitant de l'étonnement de leurs concitoyens et de leur attachement aux vieilles habitudes de leur pays, les meneurs exploitèrent la promotion du métropolitain catholique comme un argument de plus en faveur de leur thèse touchant les usurpations romaines. Le peuple, inconscient et fanatisé, suivit le courant sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait et des intentions

Digitized by Google

véritables de ceux qui abusaient de sa crédulité. Les pasteurs qui tonnaient du haut de la chaire contre la hiérarchie rétablie et les tribuns qui, dans les *meetings*, protestaient vivement contre la résurrection du « papisme » en Angleterre, s'évertuaient à démontrer à la foule que l'arrivée et l'installation d'un cardinal dans l'île constituait non seulement une offense aux lois du pays et un attentat contre la Réforme, mais une preuve de plus de l'intention du Pape de prendre en quelque sorte possession de l'Angleterre. Le zèle de ces orateurs fut tel que l'émotion populaire prit bientôt des proportions énormes. La pourpre du cardinal Wiseman ne tarda pas à faire à la majorité des Anglais le même effet que le drap rouge que l'on agite dans les cirques espagnols sous les yeux du taureau. Aussi, ne faut-il pas s'étonner si, après les vociférations et les cris dont j'ai parlé tout à l'heure, des faits plus graves vinrent à se produire dans les principaux centres du Royaume. Le fanatisme et l'exaspération de la foule devaient nécessairement aboutir à des troubles.

Pendant que de toutes les villes britanniques partaient des pétitions où l'on suppliait la reine de prendre des mesures énergiques pour préserver l'Eglise et l'Etat des périls qui les menaçaient, les plus violents avaient recours à des manifestations destinées à surexciter encore les passions de la plèbe. Les rues et les places de Londres et d'autres grandes villes anglaises étaient couvertes d'images obscènes où l'auguste personne du pontife romain était foulée aux pieds. On exposait en même temps des gravures représentant l'entrée à Londres du cardinal Wiseman. L'archevêque y figurait au milieu d'une foule de moines de tous les ordres, aux figures farouches et à l'attitude provocante. Ces moines portaient des instruments de torture, des armes à feu, des fagots et du bois pour les bûchers, des vases d'où sortait du métal incandescent. Le peuple accourait en foule autour de ces affiches qui prétendaient lui expliquer les conséquences de la bulle *Universalis Ecclesiæ* et les résultats probables de l'invasion catholique. Son imagination, troublée par ce spectacle hideux, le rendait dès lors capable de tous les excès.

Digitized by Google

Jusqu'à ce moment, on pouvait accuser le gouvernement de faiblesse, voire même de complicité indirecte avec les meneurs; mais on ne pouvait lui attribuer une part directe dans ces infamies. Malheureusement pour l'honneur de lord Russel, le mouvement hostile au catholicisme devait bientôt le pousser à prendre une part active à cette agitation si peu en rapport avec les libertés dont se vantait l'Angleterre et si peu conforme à ses précédentes déclarations. Le 5 novembre approchait. C'est l'anniversaire de la fameuse conspiration des poudres (1605) (1). On sait qu'au

(1) Beaucoup d'écrivains protestants, ou amis des protestants, se sont efforcés de faire remonter à tous les catholiques indistinctement la responsabilité de la conspiration des poudres. Le projet de faire sauter le palais de Westminster au moment où, le 5 novembre 1605, Jacques Ier ouvrirait le Parlement, fut l'œuvre exclusive de quelques catholiques exaltés, non de tous les catholiques. Depuis longtemps il y avait parmi nos coreligionnaires anglais deux partis poursuivant deux politiques diamétralement opposées. La grande majorité voulait sans doute que l'on travaillât avec zèle à obtenir la liberté de conscience et l'abrogation de la législation cruelle promulguée par Elisabeth; mais, assagie par la triste expérience du passé, elle repoussait toute immixtion étrangère dans les affaires anglaises. Elle voulait le salut de l'Angleterre par ses propres fils, et non sa ruine et son asservissement. Ces catholiques étaient les mêmes qui n'avaient cessé de réclamer, malgré l'opposition des jésuites, l'envoi en Angleterre d'un vicaire apostolique, revêtu du caractère épiscopal. A côté de cette majorité, de beaucoup la plus nombreuse, il y avait parmi les catholiques une minorité remuante, connue sous le nom de parti espagnol. Ces catholiques, pour la plupart sincères, poursuivaient une politique très dangereuse pour les intérêts de la religion. Au fur et à mesure que le trône d'Elisabeth se consolida, le nombre de ces partisans de l'Espagne diminua dans des proportions croissantes d'année en année. Cependant un groupe d'exaltés resta dévoué à l'Espagne envers et contre tous. Vers la fin du règne d'Elisabeth, les catholiques avaient ouvert des négociations secrètes avec le roi d'Ecosse, lui promettant leur appui pour son élévation à la couronne d'Angleterre, à la condition qu'il leur rendrait la liberté. Jacques Stuart, qui craignait alors la rivalité d'autres prétendants à la couronne d'Elisabeth, accueillit avec bienveillance nos coreligionnaires, et leur fit espérer un meilleur sort, le jour où il monterait sur le trône d'Angleterre. De là les espérances des catholiques que Jacques Ier trompa dès son avènement. Ce monarque, aussi faible que fourbe, s'aperçut bientôt que personne ne contestait sérieusement ses droits, et s'empressa d'oublier ses promesses de la veille. Les violences auxquelles il se livra contre les catholiques, dépassèrent, s'il est possible, celles qui avaient déshonoré le règne d'Elisabeth. Ce fut alors que le parti espagnol, exploi-

Digitized by Google

lendemain de cet événement, le parlement décréta que chaque année une grande fête serait célébrée le 5 novembre, afin de remercier Dieu d'avoir préservé le royaume des maux dont il était menacé, et de protester hautement contre les « papistes ». Au fond, tant qu'elle dura, la fête commémorative du 5 novembre, ne fut qu'une affreuse saturnale. On oubliait d'adresser à Dieu des actions de grâces, mais on ne négligeait pas d'insulter les catholiques, de blasphémer leurs rites et leurs croyances. De grotesques processions promenaient à travers les rues des fantoches représentant le Pape, des moines ou des prêtres catholiques que l'on brûlait au milieu des vociférations d'une foule exaltée.

tant les souffrances et l'indignation des catholiques, reprit ses menées. Une première conjuration fut découverte presque au lendemain de l'avènement de Jacques Ier, et coûta la vie à ses chefs. Les évêques anglicans s'empressèrent d'en profiter pour réclamer de nouvelles persécutions, ne craignant pas de s'abaisser au point de se faire les auxiliaires les plus zélés de la police et les dénonciateurs acharnés de leurs concitoyens. L'exaspération que cette politique cruelle produisit chez un groupe de jeunes gens du parti espagnol, les amena à organiser la fameuse conspiration des poudres. Le chef des conjurés était Robert Catesby, riche propriétaire du comté de Northampton.

Il avait pour principaux complices Thomas Winter, Jean Wright et Thomas Percy. Ils louèrent une maison attenante au palais de Westminster, creusèrent une mine sous la résidence du parlement et y placèrent deux muids et trente-deux barils de poudre.

Il ne tint qu'à un fil que le coup réussît. La mine ne fut découverte que dans la nuit du 4 au 5 novembre 1605, et la vie du roi et des membres du parlement fut ainsi préservée d'un horrible attentat. La répression qui s'ensuivit fut terrible. Non seulement les coupables, mais un grand nombre d'innocents furent immolés au courroux du peuple. La passion empêcha les protestants de faire la moindre distinction entre la grande majorité des catholiques, qui non seulement était demeurée étrangère au complot, mais blâmait énergiquement le crime et ses auteurs, et le petit groupe d'exaltés qui avait tout mené. Au lieu de se montrer équitables, les protestants préférèrent accuser les catholiques et les dénoncer tous comme complices de cet abominable attentat. En décrétant la fête nationale du 5 novembre, le gouvernement et le parlement ne firent que céder à l'injuste passion de l'opinion. Pendant plus de deux siècles, les protestants ont accepté comme une vérité historique incontestable la version officielle de 1605, attribuant la responsabilité du crime non pas à quelques catholiques fourvoyés, mais à tous les catholiques, et maintenant encore, il ne manque pas de gens qui sou-

Digitized by Google

Cependant, au fur et à mesure que les passions religieuses devenaient moins violentes et que le bon sens public avait pris le dessus, les Anglais comprenant toute l'indignité de ces manifestations, avaient laissé la fête du 5 novembre tomber peu à peu en désuétude. Elle était bien oubliée, lorsque, en 1850, la colère des protestants voulut la remettre en honneur, comme pour rappeler aux catholiques qu'ils n'avaient pas perdu le souvenir des luttes et des haines d'autrefois. Le 5 novembre 1850, des offices solennels furent célébrés dans toutes les églises, accompagnés de sermons de circonstance, où les catholiques furent violemment outragés. Le gouvernement ne dédaigna pas de prendre la direction d'une manifestation indigne d'un

tiennent cette opinion erronée. Cependant les progrès de la tolérance religieuse et d'une critique historique aussi sage qu'impartiale ont porte un coup sensible à cette deplorable légende, et aujourd'hui les écrivains les plus sérieux, même en Angleterre, ne craignent plus d'attribuer à ses véritables auteurs la responsabilité de la conspiration des poudres.

Lingard, dans sa remarquable histoire d'Angleterre (tome III de l'édition française de 1842, traduction de M. Camille Baxton, p. 126), apprécie ainsi l'état d'esprit de Catesby et consorts à la veille de la conspiration des poudres : « Mais, demandera le lecteur, que devait-il résulter de l'exécution de ce plan ? Comment douze particuliers, sans rang ni influence, et tout souillés, comme ils l'eussent été, du sang de beaucoup de victimes illustres, pouvaient-ils raisonnablement s'attendre à contenir les sentiments d'un peuple exaspéré, à établir une régence, à nommer un parlement dévoué à leurs intérêts, et à renverser un édifice religieux qui comptait déjà plus d'un demi-siecle? Pour un homme calme, ce projet n'eût paru que chimerique et impossible ; mais leurs passions étaient irritées, leurs imaginations enflammées; la vengeance, l'intérêt et l'enthousiasme les portaient à tout entreprendre. Ils souriaient à l'idée des obstacles les plus effrayants, se persuadaient que la présence des enfants du roi donnerait une sanction à leur cause (*ils voulaient s'en emparer, et proclamer roi le fils aîné de Jacques Ier sous un protecteur qui en exercerait l'autorite pendant sa minorité*); que beaucoup de protestants et la plupart des catholiques, que des officiers licenciés, des aventuriers militaires, que tous ceux auquels une révolution offrait une perspective de richesses et d'honneur accourraient sous leur étendard ; que les plus formidables de leurs ennemis auraient péri dans l'explosion; que le reste, accablé de terreur, frappé d'incertitude, chercherait plutôt à échapper à l'attention que de provoquer la ruine par des actes d'hostilité ». (*Lettres* de Digby, 249, 250. *Manuscrits* de Greenway, 58, 59.)

Digitized by Google

peuple civilisé et libéral. A Londres, le drapeau royal fut hissé sur la tour de l'amirauté et sur les principaux édifices publics. Le canon annonça dès le matin aux habitants de la métropole qu'un jour de grande fête allait commencer. Tout cet apparat donnait un grand relief à cette journée et contribuait à augmenter le fanatisme de la foule. A entendre les commentaires que l'on faisait aux sermons des pasteurs et aux articles que les journaux publiaient pour la circonstance, un spectateur ignorant eût cru que l'Angleterre était menacée d'une nouvelle conspiration des poudres et que la bulle *Universalis Ecclesiæ* n'était qu'une machine infernale préparée par le Pape pour anéantir le royaume britannique.

Quoi qu'il en soit, les excitations des pasteurs protestants, et la bienveillance du pouvoir pour les organisateurs de cette fête ne tardèrent pas à produire leurs fruits. Dans l'après-midi, les rues de Londres devinrent le théâtre de scènes odieuses. Non seulement la populace promenait dans la cité un grand nombre de caricatures obscènes, dirigées contre les catholiques, mais un cortège grotesque fut organisé. En tête, et monté sur un âne couvert d'un chapeau cardinalice, s'avançait un jeune homme, la figure couverte d'un masque aux traits cadavériques, la tête surmontée d'une tiare. Le cavalier tenait entre les mains une grande pancarte disant ironiquement qu'il était un *wiseman*, mot qui, en langue anglaise, signifie sage ou philosophe. Un autre écriteau était attaché à l'âne, comme pour indiquer que l'animal aussi était un *wiseman*. Suivait une procession qui parodiait nos cérémonies liturgiques. Une innombrable populace accompagnait ce cortège, vociférant son sinistre *no popery*, et insultant les catholiques. Le soir venu, on improvisa un bûcher. On y jeta des figures représentant le cardinal Wiseman et ses douze suffragants, pendant que le peuple assistait à ce spectacle en chantant des hymnes patriotiques et antipapistes. Ainsi les protestants, qui ont tant de fois maudit l'inquisition, ne craignaient pas d'applaudir à un *auto-da-fé* qui, tout simulé qu'il était, n'en représentait pas moins cet esprit d'intolérance et de vio-

Digitized by Google

lence contre lequel leurs écrivains protestaient si énergiquement. Sans doute tous les anglicans n'approuvaient pas ces saturnales. Les meilleurs les déploraient vivement et ne marchandaient pas leur blâme aux promoteurs de ce scandale; mais la majorité était trop montée contre les catholiques pour écouter les conseils de la sagesse, et subissait alors l'influence des violents.

Pendant que la populace se livrait à ces excès, les classes instruites travaillaient avec ardeur à pousser le gouvernement dans la voie de la violence. On voulait empêcher à tout prix le rétablissement de la hiérarchie catholique, et on croyait atteindre le but moyennant une agitation nationale qui obligerait le ministère à agir conformément aux caprices de l'opinion. Au milieu du bruit que les passions protestantes provoquaient, bien des gens ne se rendaient pas compte des conséquences politiques et religieuses que produirait l'acte arbitraire qu'ils réclamaient. Lorsque le calme reviendra, ces esprits exaltés comprendront leur faute, et abandonneront à leurs propres forces les sectaires qui, sous prétexte de repousser « l'agression papale », voulaient détruire la liberté de conscience en Angleterre.

Pendant que les journaux poursuivaient leur campagne contre la bulle de Pie IX, les professeurs des Universités, qui s'étaient distingués autrefois par leur hostilité contre Newman et Pusey, faisaient appel au bras séculier pour rendre vaines les décisions du Saint-Siège. En même temps les *meetings* se multipliaient à Londres aussi bien qu'en province, et des milliers de citoyens y votaient des ordres du jour pour exhorter le gouvernement à la résistance On arriva même jusqu'à demander l'envoi de la flotte britannique à Ancône pour imposer au Pape le retrait de la bulle. De leur côté, les évêques anglicans ne demeurèrent pas inactifs. Vivement émus des conséquences que le rétablissement de la hiérarchie catholique pouvait avoir pour l'Eglise officielle, ces prélats se réunirent en assemblée et rédigèrent une pétition collective à la Reine, la priant d'abattre l'orgueil de l'Eglise de Rome qu'ils dénonçaient à Sa Majesté comme la cause des troubles dont le pays était

Digitized by Google

agité et comme une institution qui fomentait la discorde parmi les citoyens.

Tous les prélats de l'Eglise établie, à l'exception de deux (1), furent unanimes à approuver l'adresse. C'était une victoire presque inespérée pour les partisans de l'intolérance qui ne prétendaient pas, en effet, prouver que l'épiscopat anglais n'avait qu'une seule et même pensée touchant les grands intérêts de la religion, mais à qui il suffisait d'impressionner la Reine, en lui montrant que presque tous les chefs de l'Eglise officielle étaient d'accord pour condamner la bulle et demander l'intervention du gouvernement contre l'acte du Pape.

Pour les promoteurs de la réaction anticatholique, le point capital était de gagner à leur cause le premier ministre, et c'est à quoi tendaient tous leurs efforts. Homme d'une grande intelligence, rompu aux luttes parlementaires et aux négociations diplomatiques, lord Russel n'avait pas un caractère à la hauteur de son esprit. Il était ce qu'on appelle aujourd'hui *opportuniste*. Peu soucieux d'être conséquent avec lui-même, il cédait aux pressions de l'opinion, au lieu de la dominer par une politique toujours conforme aux idées libérales dont l'Angleterre était si fière. Sans doute, lorsque des préoccupations d'ambition ou d'intérêt politique ne venaient pas fausser sa droiture naturelle, lord Russel était capable de s'élever au-dessus des idées mesquines de l'intolérance religieuse. On l'avait vu dans

(1) Deux évêques s'opposèrent à l'envoi de cette pétition à la reine, les évêques de Saint-David et d'Exeter. Ces deux prélats ne craignirent point de blâmer sévèrement les paroles de leurs collègues. Impuissants à faire prévaloir leurs idées, ils refusèrent de signer le document collectif de l'épiscopat anglican. Le docteur Philpotts, évêque d'Exeter, dont j'ai raconté plus haut les démêlés avec le conseil privé de la reine, soutint avec chaleur son opinion, absolument opposée aux passions des anglicans d'alors, et il alla jusqu'à déclarer que le plus grand bonheur pour l'Angleterre serait de voir tous ses habitants soumis par la foi au siege de Rome. Quel dommage que ce prélat si sage dans ses idées et si favorable, au fond, au retour de son pays à l'unité de la foi, se soit montré trop attaché aux honneurs et aux biens de ce monde pour imiter le glorieux exemple des Newman, des Faber et des Manning, et entrer avec eux dans la grande Eglise catholique !

Digitized by Google

les discussions parlementaires qui précédèrent la publication de la bulle *Universalis Ecclesiae*, soutenir des idées très justes touchant le droit que les catholiques anglais avaient de posséder une hiérarchie, et aller même plus loin que le Pape, enosant affirmer en plein parlement que l'on ne devait plus empêcher un évêque catholique de prendre un titre porté par un prélat anglican (1). Mais le jour où lord Russel s'aperçut que cette politique froissait la majorité de ses concitoyens, il préféra se contredire plutôt que de risquer de perdre le pouvoir pour soutenir une cause juste et libérale.

Dès lors, sous prétexte de diriger le mouvement de l'opinion, le premier ministre se mit à la remorque des violents. Il commença par écrire une lettre à son chapelain, où il flétrissait en termes très raides la bulle de Pie IX, et il voulut que ce document fût imprimé, afin de donner un premier gage aux ennemis des catholiques. Peu après, il présenta au parlement un bill où des peines très graves étaient infligées à quiconque oserait prendre le titre d'évêque selon les prescriptions de l'acte pontifical. Le prélat catholique qui violerait cette loi ne serait pas seulement frappé d'une amende de plusieurs centaines de livres sterling, mais le fait d'avoir pris ce titre annulerait les testaments, donations ou legs, etc., qui pourraient être faits en sa faveur. Ce qu'il y a de plus étrange dans la conduite de lord Russel, c'est qu'en proposant ce bill d'intolérance, digne des plus mauvaises époques des luttes religieuses, il reconnaissait que les jurisconsultes de la couronne n'avaient rien découvert dans la bulle du Pape qui ne fût conforme aux lois en vigueur dans le royaume britannique. Mais la crainte de l'opinion fut plus forte chez lord Russel que toute autre considération. Aussi, parla-t-il longuement et vivement contre la dite bulle, passant en

(1) Or, comme je l'ai dit, Pie IX, afin d'éviter tout se qui pourrait froisser les anglicans, s'abstint non seulement de donner aux évêques catholiques les titres portés par les prélats de l'Eglise officielle, mais même de donner aux nouveaux diocèses des limites territoriales conformes à celles des diocèses anglicans.

Digitized by Google

revue tous les conflits entre l'Etat et l'Eglise qui se produisirent en France au cours des siècles, depuis Philippe le Bel jusqu'à la Révolution. Il cita Joseph II, l'histoire de la Belgique et de la Hollande, et alla chercher jusqu'en Russie des arguments contre le « papisme ».

Cependant le parlement se montrait plus soucieux des libertés britanniques que le premier ministre. Lord Russel, impressionné par le bruit que les protestants faisaient dans leurs églises et dans les rues, avait cru consolider son pouvoir en présentant le bill contre les évêques catholiques. Il se trompait. Après de longues discussions, où la majorité s'était d'abord montrée favorable au bill, l'opinion de la minorité finit par prévaloir. C'est que, parmi les défenseurs de la liberté, il y avait des hommes d'une très grande valeur. Sir Robert Peel, Graham, Disraëli et Rœbuck combattirent avec tant d'énergie le projet de loi Russel, que le parlement finit par le repousser, entraîné par l'éloquence de ces illustres orateurs et ému par les arguments qu'ils opposèrent aux affirmations du président du conseil et de ses amis. Ce fut au cours de ce mémorable débat que Rœbuck, répondant à lord Russel, n'hésita pas à demander qu'on accordât aux catholiques les mêmes libertés qu'on ne refusait point aux quakers, aux méthodistes, aux arminiens, aux indépendants, etc.

Le naufrage du bill Russel amena la chute du ministère présidé par le noble lord. Les nouveaux conseillers de la couronne n'osèrent pas, néanmoins, renoncer à donner satisfaction aux clameurs de la foule et aux pétitions des évêques et des autres adversaires de la bulle. Le bill Russel fut donc représenté au parlement, on continua à le discuter ; on le modifia plusieurs fois, et on ne l'approuva enfin que lorsqu'on fut bien convaincu qu'à force de changements, il avait perdu toute efficacité Ce résultat inespéré au début était dû, je l'ai déjà dit, à la supériorité incontestable de quelques hommes éminents; mais il était aussi le fait du sens politique et de l'esprit vraiment libéral du parlement. Aussi longtemps qu'on s'était borné à combattre la bulle dans les journaux, à écrire des bro-

Digitized by Google

chures contre le « papisme », à tonner dans les meetings contre le pontife romain et ses prétendus projets d'assujétir l'Angleterre, l'esprit pratique des anglo-saxons ne s'était pas alarmé de ces excès de plume et de langage. Mais lorsqu'il s'agit d'introduire dans la législation les principes d'intolérance dont on avait fait l'étalage hors du parlement, la situation changea du tout au tout. On s'aperçut alors qu'en défendant aux catholiques d'avoir une hiérarchie, on détruisait par le fait la loi d'émancipation dont l'Angleterre, malgré les violences de 1850, était toujours fière. On craignit qu'après avoir rétabli dans la législation le principe d'intolérance, les orthodoxes ne jugeassent opportun de s'en servir contre les sectes dissidentes aussi bien que contre les catholiques, et l'intérêt d'un grand nombre de protestants se trouva d'accord avec leur honneur de législateurs pour les arrêter dans la voie de l'arbitraire, et les empêcher de détruire la liberté de conscience. Les communes et les lords se contentèrent donc d'approuver un bill déclarant que les brefs apostoliques étaient nuls, et que quiconque, en Angleterre (en dehors des évêques anglicans), prendrait le titre d'évêque d'une terre anglaise serait condamné à une amende de 100 livres sterling (2,500 francs).

Cette loi n'empêcha point le cardinal Wiseman et ses suffragants de prendre les titres épiscopaux que le Pape leur avait assignés, sans que personne songeât à les inquiéter. La chose étonnera sans doute le lecteur français habitué à la logique à outrance des législateurs de son pays; mais l'Angleterre a offert souvent, depuis que les idées d'intolérance et de persécution y ont été abandonnées, le spectacle étrange d'un pays armé jusqu'aux dents pour combattre les catholiques, et laissant tomber en désuétude toute une législation forgée pour anéantir le « papisme ». C'est que l'esprit de vraie liberté l'emporte, en Angleterre, et sur les lois, et sur les haines qui les avaient produites. Seulement, tandis que les lois persécutrices n'étaient devenues lettre morte qu'après avoir été trop longtemps et trop cruellement appliquées, le bill de 1850 fut enseveli dans l'oubli avant même d'être mis en vigueur.

Digitized by Google

Les évêques catholiques le violèrent dès le premier jour, et les tribunaux demeurèrent muets et les législateurs indifférents à l'anéantissement de leur œuvre.

Ceci prouve que le véritable but des chefs de l'agitation contre les catholiques, était moins de combattre la bulle en elle-même que d'abolir la liberté de conscience, sanctionnée par la loi de 1829. On objectait, il est vrai, que le Pape exercerait, après l'application de la bulle *Universalis Ecclesiæ*, un pouvoir exorbitant, en Angleterre. Mais, bien loin d'accroître directement son pouvoir, le rétablissement de la hiérarchie, en augmentant la liberté des évêques, restreignait par le fait l'autorité du Pape, en Angleterre, en matière d'administration diocésaine. Les foules fanatisées pouvaient s'abuser touchant la portée du document pontifical; mais les hommes sérieux du parti hostile à la bulle n'éprouvaient certes pas les craintes qu'ils inspiraient au peuple.

Ce qui frappait les chefs de l'anglicanisme, dans la bulle du 29 septembre, bien plus encore que le rétablissement de la hiérarchie catholique au delà de la Manche, c'étaient les progrès de la vraie foi qui en étaient la cause. C'était surtout cette phrase de Pie IX, constatant à la face du monde entier que *les catholiques anglais se multipliaient de jour en jour et que les conversions étaient très nombreuses.* Les protestants n'ignoraient pas que tout cela était parfaitement vrai; mais ils ne voulaient pas l'avouer, cherchant, pour ainsi dire, à se tromper eux-mêmes. La déclaration solennelle du Pape qui annonçait à tous les peuples leur défaite, provoqua chez eux cette formidable explosion de colère qui devait tourner à la honte de leur parti.

En un mot, la bulle *Universalis Ecclesiæ* ne fut que la dernière goutte qui fit déborder le calice des amertumes anglicanes. Ils mesurèrent alors toute l'étendue des pertes que l'Eglise établie avait faites. Ils se souvinrent que son plus illustre théologien, Newman, avait embrassé la vraie foi, entouré et suivi d'une véritable pléiade d'hommes aussi grands par leurs vertus que par leur savoir. Ils comparèrent la fécondité prodigieuse du catholicisme renaissant à

Digitized by Google

la stérilité de l'anglicanisme, et, se laissant emporter par la passion, ils profitèrent de la bulle pour chercher dans un retour à l'intolérance un remède à la décadence de leur Eglise. Le mouvement puséiste était toujours regardé, et non à tort, par les Anglicans comme la cause première de leurs désastres ; aussi l'évêque de Londres, dans un mandement qu'il adressait à son clergé pour l'exhorter à combattre énergiquement le rétablissement de la hiérarchie catholique, lui reprochait-il vivement ses tendances à imiter les catholiques dans la foi et dans les rites. Au lieu de pleurer sur la négligence et la corruption des pasteurs qui abandonnaient leur ministère pour s'adonner aux plaisirs mondains, foulant aux pieds trop souvent les lois de la morale et scandalisant les fidèles ; au lieu de protester contre les progrès de l'incroyance et de la philosophie rationaliste, l'évêque de Londres gourmandait ses prêtres parce qu'ils inclinaient à admettre le culte de la Vierge et des saints et leur reprochait de faire le signe de la croix selon le rituel romain. Mais ce qui prouve bien clairement que le désir d'enrayer les progrès du catholicisme était le but véritable de cette agitation, c'est la conclusion même de l'évêque de Londres. Pour empêcher « l'invasion papale », le prélat défend sévèrement à ses prêtres d'avoir le moindre rapport avec les oratoriens, d'assister aux offices religieux dans leurs églises et surtout aux lectures et sermons des pères. Donc, ce n'était pas seulement l'épiscopat catholique que redoutait la hiérarchie officielle, mais l'influence de Newman et de ses confrères. Il peut sembler étrange qu'un évêque indique, comme le remède à une « invasion étrangère », l'éloignement de ses prêtres d'une église où prêchent et prient de savants religieux. Mais l'évêque de Londres voyait juste en indiquant l'Oratoire comme le centre de la renaissance catholique en Angleterre. Ce n'était pas du dehors qu'était venue, en effet, la parole qui avait rendu à l'Eglise catholique d'Angleterre une nouvelle jeunesse. C'était du sein de l'anglicanisme lui-même qu'elle avait germé. Aussi bien, pendant qu'ils criaient contre « l'invasion papale », les chefs de l'anglica-

Digitized by Google

nisme étaient contraints d'avouer que cet admirable mouvement qui faisait trembler leur Eglise, était l'œuvre de leurs propres concitoyens et des meilleurs pasteurs de la religion officielle.

(*A suivre.*) Comte Joseph GRABINSKI.

Digitized by Google

REVUE HISTORIQUE

I. On voit dès maintenant que l'*Histoire du cardinal de Richelieu* (1), dont M. Gabriel Hanotaux vient de publier le premier tome, sera un des livres considérables de ce temps. Elle aura quatre volumes. Celui que je présente aujourd'hui à nos lecteurs se compose de deux parties tout à fait distinctes. D'abord (p. 2-158) l'auteur nous retrace la vie du cardinal jusqu'en 1614, époque à laquelle le clergé du Poitou le députa aux Etats généraux ; ensuite (p. 158-551) il essaye d'établir la synthèse de la situation de la France au moment où Richelieu entra pleinement dans la vie politique.

Il n'est pas possible de contester que M. Hanotaux s'est préparé consciencieusement à exécuter son difficile dessein. Le *nonum prematur in annum* d'Horace a été pratiqué par lui et même dépassé. Dans sa préface, il nous déclare qu'il travaille depuis quinze ans à réunir les matériaux de son *Richelieu*. Il est vrai qu'il n'a pu lui consacrer que les loisirs d'une vie où la politique active a tenu sa place, et puis il a donné au public, durant ce *grande mortalis ævi spatium*, d'autres ouvrages, notamment le premier volume des Instructions des ambassadeurs à Rome, où sans doute l'*apparatus* n'est pas sans reproche, mais dont le fond est si intéressant pour l'histoire de la France et celle de

(1) Paris, Didot, 1893, gr. in-8 de VIII-556 p. avec 5 planches.

Digitized by Google

l'Eglise, que les hommes d'étude en attendent impatiemment la suite.

Qu'on admette, avec Alceste, que « le temps ne fait rien à l'affaire », ou qu'on pense le contraire, il n'en est pas moins vrai que, dès les premières pages, les gens du métier s'aperçoivent sans peine que M. Hanotaux n'a rien négligé en fait d'informations. Il va sans dire que tous les travaux de ses devanciers, les œuvres de Richelieu, les recueils de *mémoires* lui sont bien connus; il a de plus dépouillé patiemment une infinité d'écrits du temps, pamphlets, pièces fugitives, plaquettes souvent très rares; enfin il a pratiqué des fouilles heureuses dans les manuscrits des bibliothèques de Paris, surtout de la Nationale, et il a étudié très sérieusement les archives des Affaires étrangères qui recèlent encore tant de trésors inconnus.

Il est donc bien renseigné. D'ordinaire il a su s'assimiler ses vastes informations et en faire habilement entrer les données dans son récit. Dès le frontispice, on est prévenu de la juxtaposition dans son premier volume de deux parties absolument indépendantes, qui, malgré les rappels fréquents à la future intervention de Richelieu dans toutes les affaires du royaume, constituent en réalité deux ouvrages. Ceci posé, on peut admettre que chacun d'eux est bien ordonné et composé. J'aurais plus de réserves à faire pour le style. Il témoigne d'une constante et quelquefois malheureuse recherche. M. Hanotaux poursuit souvent les « grâces légères » et ne les atteint point. Il cultive le néologisme, et dans ce gros livre, chargé de citations et de références, les dissonances ne manquent pas.

J'ai essayé de donner l'idée des matériaux accumulés par M. Hanotaux, du plan selon lequel il les a disposés en deux constructions, réellement isolées malgré l'effort qu'il a fait pour les réunir. Il faudrait apprécier maintenant son idée générale, ou, si l'on veut, l'esprit qui l'a guidé. D'abord un sentiment patriotique très vif et très louable; sentiment large et vrai, qui ne répudie aucune des parties de l'héritage des ancêtres. Puis une admiration sincère et raisonnée pour le grand homme dont il entreprend l'his-

Digitized by Google

toire ; admiration qui s'explique doublement. Quiconque a longtemps peiné sur un sujet arrive à s'en éprendre, que ce sujet soit une institution, un épisode ou un homme. D'autre part, dans le cas présent, l'homme qu'on nous présente, malgré ses erreurs d'appréciation et de conduite, est de ceux qui ont rendu au pays de tels services que l'enthousiasme à leur endroit, après un commerce assidu, se comprend très aisément. « J'ai trouvé en Richelieu, dit M. Hanotaux, un génie abordable, accessible, d'une psychologie plutôt simple et facile à déchiffrer. En m'approchant, j'ai vu s'évanouir le spectre vêtu de rouge qui passe au cinquième acte de *Marion Delorme*, le sphinx impassible et muet qu'évoque la page, d'ailleurs admirable, de Michelet. J'ai vu un homme d'Etat français, au sens pratique et positif, au coup d'œil froid et sûr, à la main rude.... Ce qui le distingue, c'est la clarté, la logique, la mesure dans l'énergie ; il faut ajouter une souplesse, une agilité merveilleuses. Cet homme maigre et fin ne s'est maintenu si longtemps aux affaires que par des tours de force, où il y avait beaucoup de patience et d'adresse. Une telle contrainte explique, d'autre part, les détentes terribles d'une nature qui était, au fond, autoritaire et cassante.... Qu'y a-t-il sous cette robe ? Il y a d'abord un prêtre, un vrai prêtre, un croyant, comme tout le monde l'était en ce temps-là. Mais il y a surtout un homme d'action. Richelieu n'avait pas été élevé pour l'Eglise. Il conserva toujours, de son éducation première, quelque chose de cavalier qui se voit bien dans sa figure à la barbiche pointue.... Sa vraie passion, la flamme qui dévore et consume sa vie entière, c'est l'ambition. Il a voulu le pouvoir ; il a voulu le garder jusqu'à sa mort. Une fois ministre, ses ambitions se confondant avec le bien de l'Etat, il s'est consacré à une grande œuvre : l'achèvement de l'unité française par l'établissement définitif de l'autorité absolue du roi et par la ruine de la maison d'Espagne. Cet homme n'a vécu que pour cela.... »

Telle est l'idée, juste au fond et dans l'ensemble, que M. Hanotaux s'est faite de Richelieu. Son ouvrage ira tout

Digitized by Google

entier à la développer en la précisant, et en démontrant par les faits son exactitude.

Presque toutes les questions qui préoccupent les hommes d'Etat de nos jours et qui par une réaction nécessaire intéressent l'Eglise et les citoyens, le nouvel historien de Richelieu les a rencontrées sur son chemin et a dû les traiter peu ou prou. Je ne doute pas qu'il n'ait fait effort pour se montrer toujours, en les discutant, exact et équitable, mais je crois aussi qu'il s'est trompé plus d'une fois et qu'il n'a pas toujours atteint l'impartialité objective. Il est bien difficile qu'il en soit autrement, quand l'histoire et la politique cheminent ensemble et se serrent de près. Spécialement en ce qui touche aux choses de la religion, notre auteur penche pour les idées gallicanes (c'est la mode aujourd'hui dans son groupe), et naturellement son gallicanisme est régalien et parlementaire. Les sérieux lecteurs auquel il s'adresse n'auront pas de peine à faire cette remarque et, par suite, contrôleront attentivement ses assertions, toutes les fois qu'il s'agira des questions religieuses.

Cette appréciation générale formulée, je n'ai plus beaucoup de place pour analyser le premier volume de la nouvelle *Histoire de Richelieu*. Comme je l'ai dit plus haut, l'auteur nous raconte d'abord, fort minutieusement, la jeunesse du cardinal. Nous voyons l'astre grandir et s'élever rapidement. Bien entendu, les questions d'atavisme et de milieu sont largement traitées et nous sommes fort bien renseignés par notre auteur sur la famille du héros et les provinces où s'écoula la période de sa vie qui s'étend de 1585 à 1614. Il faut bien reconnaître l'importance de ces facteurs, quoi qu'il y ait actuellement une tendance à exagérer leur action. Nous faisons ample connaissance avec le jeune évêque et baron de Luçon; nous le suivons dans son « évêché crotté »; nous entrons dans son intimité et celle de ses amis, entre autres La Rocheposay, évêque de Poitiers, et Duvergier de Hauranne; nous sommes initiés aux longs travaux et aux fortes études de théologie, de controverse, de droit ecclésiastique qui occupent et charment ses années de résidence et de solitude. Il réfléchit beaucoup,

Digitized by Google

écrit beaucoup pour son compte; la « cassette » secrète où il range ses papiers commence à être très remplie. Il prend fort au sérieux sa fonction épiscopale, il administre avec suite et énergie. Il se prépare longuement pour l'avenir.

Ces quelques lignes suffisent pour donner l'idée de la première partie du volume. On sait déjà que, dans la seconde, M. Hanotaux n'a pas reculé devant l'énorme besogne de tracer le tableau complet et vivant du Royaume et de la Royauté en 1614, et même de remonter pour la plupart des organes du gouvernement fort loin dans le passé. Je ne puis évidemment résumer et critiquer ici en détail ce vaste ensemble de renseignements, de faits et de théories. Successivement l'auteur décrit le pays (on n'aurait pas de peine, si j'en juge par ce qu'il dit de Bordeaux et de la Guienne, à relever dans ces pages, d'ailleurs intéressantes et alertes, maintes inexactitudes); il traite des institutions politiques, armée, justice, administration et finances, puis des libertés générales et particulières, Etats, privilèges municipaux, droit civil et coutumes; puis de l'ordre social, des classes, noblesse, bourgeoisie, peuple; des questions religieuses enfin qui sont discutées par lui dans le sens que j'ai plus haut indiqué. La conclusion précise la marche de la nation vers la centralisation à outrance, vers l'unité compacte conduisant au pouvoir absolu de la royauté, et par suite au « vizirat », tel qu'en effet l'exercera Richelieu.

Voilà, dans l'ensemble, ce que nous avons jusqu'ici d'un ouvrage souvent discutable, mais qui mérite grande considération.

Les éditeurs ont dessein d'enrichir l'*Histoire de Richelieu* d'un certain nombre d'illustrations documentaires où la fantaisie n'aura aucune part. Ils y ont fort bien réussi dans ce premier tome, sévèrement paré de portraits, plans et cartes d'une excellente exécution.

II. Il est impossible de séparer du nom de Richelieu celui de la Sorbonne. Au moment où les murs vénérables de la docte maison rebâtie par la munificence du cardinal-ministre vont disparaître (sauf l'église), pour faire place à

Digitized by Google

des constructions nouvelles, le dernier « hôte », laïque celui-là, qu'elle ait abrité, a rempli un pieux devoir en racontant son histoire ; et non pas seulement l'histoire du monument édifié par Lemercier, mais les annales de la vieille fondation due à la piété de Robert de Sorbon et à sa charité intelligente pour les pauvres étudiants en théologie, depuis ses origines au XIII^e^ siècle jusqu'à sa suppression en 1791. Nous n'avions eu jusqu'ici de M. Gréard que des livres de critique littéraire et de pédagogie; ses *Adieux à la vieille Sorbonne* (1) le montrent également expert aux choses de l'histoire érudite. Ce livre, écrit avec une rare élégance, sera conservé en bon rang par tous les hommes qui s'intéressent au passé du haut enseignement dans notre pays. Il est basé sur une étude approfondie des documents originaux fort nombreux que nos archives et bibliothèques publiques conservent sur les affaires très compliquées de l'ancienne Sorbonne. L'auteur dans son récit s'y réfère sans cesse, et plus du tiers du volume en reproduit textuellement un certain nombre, en vérité fort bien choisis. Une vingtaine de plans et de gravures ajoutent beaucoup à son utilité et lui donnent les graves ornements qui lui conviennent.

Quatre chapitres bien subdivisés ont suffi à M. Gréard pour accomplir entièrement son dessein. Le premier nous fait connaître la vie et les œuvres de Robert, le bon chanoine de Notre-Dame, l'ami de saint Louis, le protecteur dévoué des étudiants pauvres, prodigieusement multipliés, au XIII^e^ siècle, dans les écoles de l'Université. En recueillir le plus grand nombre possible dans un asile où ils seraient chez eux, à l'abri de la misère et de cette promiscuité répugnante à laquelle les règlements et les « taxes de loyers » n'avaient pu remédier; affermir par des enseignements spéciaux et des argumentations incessantes l'enseignement théologique, telle fut la préoccupation constante de sa vie. Il parvint à atteindre son but, et laissa solidement établi et convenablement doté ce collège de Sorbonne dont les doc-

(1) *Nos Adieux à la vieille Sorbonne.* Paris, Hachette, 1893, gr. in-8 de XV-406 p., avec 5 grav. et 14 plans.

Digitized by Google

teurs devaient jouir, durant des siècles, d'une autorité universelle et dont le rayonnement devait absorber celui de la faculté de théologie elle-même à qui il ne tarda pas à donner l'hospitalité. Grâce à des règlements sages et libéraux respectueusement conservés, mais habilement adaptés aux temps, à des avantages matériels fort appréciables assurés par le fondateur et toujours maintenus par une administration prudente, l'œuvre de Sorbon vécut jusqu'en 1791 et presque toujours prospéra. Naturellement M. Gréard nous fait connaître en détail les lois et les usages de la « maison et société de Sorbonne », le recrutement de ses bénéficiaires, de ses hôtes et de ses associés, leur vie intérieure et leur activité extérieure, les officiers chargés de l'administration et de l'enseignement, les chaires successivement fondées, les commencements, le développement, le régime de la bibliothèque qui, avec la chapelle, fut toujours le cœur et la tête de ce grand corps.

Dans le second chapitre, nous apprenons comment Richelieu, proviseur de Sorbonne, voulut accroître la splendeur du vieux collège en le rebâtissant avec magnificence; comment les successeurs des « poures bacheliers en théologie » du XIII^e^ siècle ne virent pas sans appréhension s'élever ces bâtiments grandioses; comment la succession fort embrouillée de leur bienfaiteur les jeta dans les embarras financiers qu'ils avaient prévus et appréhendés. M. Gréard décrit amplement l'édifice et, ce qui vaut mieux, il nous renseigne très exactement sur ce qu'on y faisait, notamment sur les examens très longs et très compliqués auxquels il fallait satisfaire pour obtenir les grades; il rappelle fort agréablement quelques incidents, déjà connus d'ailleurs : la dispute pour le « lieu », du cardinal de Retz; le conflit entre celui que les documents appellent irrévérencieusement « le nommé Bossuet » et le prieur de Sorbonne. Puis viennent les grandes luttes du gallicanisme et du jansénisme (on devine de quel côté sont les sympathies, assez discrètement formulées, il est vrai, de l'historien), et le combat contre les philosophes du XVIII^e^ siècle, qui ne manquaient pas au surplus d'affidés dans la place, témoin

Digitized by Google

les noms de Turgot et de l'abbé Morellet. Tous les membres de la maison refusèrent dignement le serment schismatique, et la Sorbonne disparut avec gloire en même temps que l'établissement catholique tout entier tombait, en notre malheureux pays, sous les coups des persécuteurs.

Les nouveaux maîtres de la France s'empressèrent de faire main basse sur le plus précieux trésor de la Sorbonne, la bibliothèque. Bientôt, faute d'entretien, les bâtiments s'en allaient en ruine. En 1802, on en fit un muséum des arts; les logements furent attribués à des artistes protégés par le gouvernement et on leur concéda des ateliers dans l'église.

La Sorbonne fut rendue à l'enseignement supérieur en 1821. Les facultés des lettres et des sciences, la faculté de théologie catholique y rouvrent leurs cours. Des voix éloquentes se font entendre, et c'est avec un enthousiasme de bon aloi que M. Gréard glorifie les ouvriers de cette noble restauration. En quelques mots, il sait fixer les traits caractéristiques de leur physionomie. J'aimerais à citer amplement, mais il faut savoir se borner. Je vais faire une seule exception et transcrire les lignes consacrées à Ozanam, cette pure gloire de Lyon : « Ozanam, dit M. Gréard, un des plus jeunes dans cette élite, un des plus nobles aussi, consacré avant l'âge par la double autorité de la science et du talent, esprit profondément imprégné des lettres antiques, âme chrétienne, dévoré de toutes les fièvres généreuses, unissant les dons d'une imagination charmante à l'exactitude du plus ferme jugement et qui portait, dans son enseignement comme dans ses recherches savantes, l'ardeur de l'apostolat. »

Si je pouvais discuter en détail toutes les pages de l'important ouvrage de M. Gréard, il est bien certain que, plus d'une fois, je différerais de sentiment avec lui. Mais ici encore, comme pour le livre de M. Hanotaux, nous avons affaire à un travail uniquement destiné à des esprits faits et qui ne sauraient aveuglément *jurare in verba magistri*. A ces lecteurs on peut laisser le soin de critiquer par le menu les idées et les faits et de faire minutieusement le

Digitized by Google

départ entre ce qu'il faut admettre comme incontestablement vrai et ce qu'il peut y avoir d'inexact dans cette histoire à peu près définitive de la vieille Sorbonne.

III. Un des plus graves différends entre la France et le Saint-Siège est assurément celui qui eut pour point de départ l'ambassade du duc de Créqui et l'affaire des Corses. Le retentissement de ces malheureux événements fut énorme dans l'Europe entière au moment où ils se produisirent, et ils ont suscité, même en notre temps, des controverses passionnées. Dans une série d'articles magistraux publiés en 1870, 1880 et 1884 dans la *Revue des Questions historiques*, le savant et regretté Ch. Gérin a fort avancé la solution des nombreux problèmes qui s'y rattachent. M. le comte de Mouy, ancien ambassadeur de France auprès du Quirinal, avantageusement connu dans le monde des lettres par ses travaux antérieurs, a eu l'idée, durant son séjour au palais Farnèse, de reprendre le récit complet de ces incidents (1). Il avait toute facilité pour s'entourer des plus minutieuses informations, et sa grande habitude des négociations diplomatiques le mettait à même, plus qu'un autre, de donner un récit clair et complet de celles qui s'engagèrent, en 1662-1665, entre Alexandre VII et Louis XIV, et auxquelles participèrent les cabinets de Madrid, de Venise et de Florence.

Je me hâte de dire que les deux volumes compacts de M. de Mouy témoignent d'une connaissance parfaite des documents de la cause. Nos archives des affaires étrangères de France, celles du Vatican libéralement ouvertes à ses recherches par Sa Sainteté et son éminent secrétaire d'Etat, les archives d'Etat de Simancas, de Venise et de Florence, les relations imprimées des ambassadeurs vénitiens, les manuscrits de la Bibliothèque nationale lui ont fourni en abon-

(1) *Louis XIV et le Saint-Siège. L'ambassade du duc de Créqui.* 1662-1665. Paris, Hachette, 1893. 2 vol. in-8 de x-484 et 432 p. avec 8 planches. Ces planches constituent une illustration documentaire d'un grand intérêt.

Digitized by Google

dance des informations nouvelles et précieuses. Son livre est bien composé, autant du moins que le permettait l'obligation où il s'est trouvé de revenir fréquemment en arrière à cause de la complexité des négociations et des théâtres fort divers où s'accomplissaient simultanément les événements : Rome, Paris, Avignon, Madrid, etc. Le style est de bonne marque. Dussé-je être blâmé par quelques personnes, je crois devoir dire que l'impartialité de M. de Mouy m'a paru entière. A la vérité, il n'approuve pas toutes les démarches d'Alexandre VII, de son entourage et de ses ministres; il les taxe quelquefois de légèreté et d'imprudence, ce qui pourrait sandaliser certains esprits faibles, qui ne réfléchissent pas que, dans le gouvernement temporel de l'Eglise, l'humaine misère se trahit parfois. Mais en somme, d'après la consciencieuse enquête de M. de Mouy, le beau rôle est resté à peu près constamment au Saint-Siège; les grandes qualités d'Alexandre VII, ses solides vertus sont bien mises en lumière, et quelques maladresses diplomatiques ne sont pas pour déshonorer un chef d'Etat, ce chef d'Etat fût-il un Pape. D'autre part, l'insupportable orgueil de Louis XIV, les féroces rancunes d'Hugues de Lionne, la vanité et la violence du duc de Créqui ne sont pas dissimulées. Le Roi et son gouvernement ont abusé de leur force vis-à-vis d'un prince à peu près désarmé, et, circonstance singulièrement aggravante, ce souverain temporel était en même temps le chef de l'Eglise, le Père commun des fidèles. Sur une affaire qui pouvait s'arranger très vite et le mieux du monde avec un peu plus d'adresse et de promptitude de la part de la cour de Rome, avec un peu plus de condescendance et beaucoup plus de loyauté de la part du cabinet français, celui-ci a greffé des revendications inadmissibles, faites pour blesser au plus intime de l'âme le Souverain Pontife et pour développer en lui une aversion pour la France dont nos gouvernants étaient au fond les auteurs responsables. Menée comme elle le fut, l'affaire de 1662-1665 fut mauvaise pour le Saint-Siège, mauvaise pour notre pays. La gloire du Roi ne gagna rien à l'humiliation du Pape, et les relations, pourtant nécessaires, entre

Digitized by Google

l'un et l'autre en restèrent toujours troublées. C'est le sentiment de M. de Mouy, et je crois qu'il arrivera sans peine à le faire partager à ses lecteurs,

Il commence par préciser les relations de Rome avec la France à la mort de Mazarin. Ces relations n'étaient pas bonnes, le tout-puissant ministre n'avait rien négligé pour empêcher l'élection du cardinal Chigi (Alexandre VII). Depuis longtemps nous n'avions pas d'ambassadeur auprès du Saint-Siège. Des missions temporaires confiées à Lionne, à Jeure Millet, au président Colbert n'avaient rien arrangé. Louis XIV venait de prendre en main le gouvernement avec cette superbe intransigeante qui devait lui faire tant d'ennemis; ses ministres étaient Le Tellier, Colbert et Lionne. Les conseils de ce dernier allèrent constamment à surexciter les passions orgueilleuses du roi. — Un second chapitre, des plus intéressants, est consacré à la cour de Rome, à Alexandre VII peint en pied par l'auteur avec beaucoup de relief, à ses ministres, au sacré collège, aux relations du Pape avec les cours catholiques. — Au commencement de 1662, le roi se décida à envoyer à Rome, en qualité d'ambassadeur, le duc de Créqui, un grand seigneur que son inexpérience en matière diplomatique, sa morgue et la fougue de son caractère rendaient aussi peu propre que possible à remplir une mission de paix. Ses instructions étaient d'ailleurs fort raides. Aussi les trois premiers mois de son ambassade furent-ils assez incidentés. Tout le monde à peu près, dans la Ville éternelle, le redoutait et l'abhorrait. Le 20 août, une querelle fortuite entre quelques Français et des soldats corses dégénéra promptement en émeute. La cour de France prétendit, sans bonne foi, qu'il y avait là un coup monté par don Mario, frère du Pape, et le cardinal Imperiali, gouverneur de Rome. Tel n'est pas l'avis de M. de Mouy qui conclut à la spontanéité des désordres. Toujours est-il qu'il en résulta un très grave attentat contre le droit des gens. Les Corses en armes arquebusèrent le palais Farnèse et tirèrent sur le carrosse de M^me^ de Créqui; il y eut de nombreux blessés et plusieurs morts, entre autres un page de l'ambassadrice. — Evidem-

Digitized by Google

ment il y avait lieu à réparation. Créqui se montra très sincèrement indigné, s'entoura d'une petite armée, refusa les premières satisfactions offertes et quitta Rome avec éclat. Le gouvernement pontifical s'imagina que la cour de France ne pousserait pas à l'extrême ses revendications et, dans les premières semaines qui suivirent l'attentat, les mesures prises (il faut, je crois, le reconnaître avec M. de Mouy) furent insuffisantes. Lionne et Louis XIV n'entendaient pas que les choses se passassent ainsi. Leurs prétentions furent énormes, leur conduite fut vraiment scandaleuse. Le nonce Piccolomini, prélat conciliant et à tous égards recommandable, fut reconduit à la frontière dans les conditions les plus humiliantes et les plus brutales. — L'affaire traîna en longueur jusqu'à la fin de septembre, le roi faisant grand éclat de sa colère, les ministres du Pape continuant à atermoyer. Dans le chapitre VIII^e^ où M. de Mouy précise en grand détail cette situation, il y a lieu de noter les consultations demandées par le cabinet français à divers prélats et théologiens : on peut s'y rendre compte des étranges idées et sentiments qui avaient cours chez nous sur l'autorité du Saint-Siège et celle du pouvoir civil. Le temps venait où les théories gallicanes allaient battre leur plein, au grand dam de la religion. — Le IX^e^ chapitre qui clôt le premier tome est employé à l'étude minutieuse de l'enquête romaine sur les événements du 20 août et du procès de la garde corse. Si la non-préméditation en ressort évidemment, on y constate d'autre part l'intention chez les conseillers du Pape de ne pousser à fond ni les informations, ni la répression.

Les mois de septembre-décembre 1662 furent féconds en tristes événements : violences à Avignon, excitées ouvertement par le gouvernement du roi; conférences infructueuses à San Quirico en Toscane, entre le duc de Créqui et le prélat Rasponi, négociateur digne, prudent et conciliant auquel était échue une tâche impossible à remplir avec succès en raison des dispositions de son interlocuteur, personnellement irrité et poussé d'ailleurs par les incroyables instructions dont il était pourvu. Louis XIV proposait

Digitized by Google

deux bases d'arrangement, bases qu'il savait également inacceptables, tant elles affectaient la dignité du Pape et les intérêts sacrés de son principat temporel. Il est vrai que Créqui, comme il arrive toujours en pareil cas, demandait le plus pour obtenir le moins et qu'il était autorisé à « se relâcher » de certaines exigences. Mais il était moins que personne le négociateur qu'il aurait fallu dans l'espèce. La rupture fut donc complète et il rentra en France, assez mécontent des autres et de lui-même. Entre temps, Imperiali avait été disgracié, mais avec certains ménagements imputés à crime par Lionne et son maître. — L'Espagne et Venise agissaient sous main par des démarches fort compliquées pour faire reprendre les négociations. Créqui et Rasponi se retrouvèrent en présence sans plus de succès, en juin et juillet 1663, à Pont-de-Beauvoisin. Le fond des prétentions françaises était toujours excessif. Comme je l'ai insinué plus haut, sur l'affaire des Corses on en greffait une autre, la désincamération de Castro qu'on voulait faire prononcer d'autorité par Alexandre VII, qui proposait, pour sauvegarder sa conscience, de la remettre à un tribunal présentant toutes les garanties d'impartialité. Si le fond était dur, les formes de Créqui étaient de plus en plus violentes. Nouvelle rupture par conséquent. — Par conséquent aussi, occupation d'Avignon, envoi de troupes en Italie, éclats de colère à Paris, consternation à Rome ; puis négociations secrètes entre les cours catholiques, médiation officieuse de l'Espagne qui conseillait au Pape, pour rentrer en possession d'Avignon, de sacrifier Castro. — Ainsi fut-il fait dans les négociations définitives de Pise. Cette fois Créqui en fut écarté et remplacé par l'abbé de Bourlemont, auditeur de rote, bon courtisan, et qui, en qualité d'archevêque de Bordeaux, devait, à l'assemblée de 1682, jouer un fort triste rôle. A Pise, comme ci-devant à San Quirico et à Pont-de-Beauvoisin, l'excellent Rasponi représentait sa cour. On conclut enfin, à la grande satisfaction du roi, au grand chagrin du Pape qui, paraît-il, protesta secrètement contre la violence qu'il avait dû subir. Castro fut désincaméré; le cardinal Chigi, neveu du Pape,

Digitized by Google

dut venir en France comme légat pour offrir des excuses; une pyramide expiatoire dut être élevée à Rome sur l'emplacement de la caserne des Corses. Je passe sur les articles secondaires. « La raison du plus fort est toujours la meilleure », Alexandre VII en fit la cruelle expérience. — Mais par un juste retour, grâce à l'intelligence et à la dignité du cardinal-neveu et de ses conseillers, la légation tourna fort bien pour le Saint-Siège, comme l'explique M. de Mouy. — Créqui revint à Rome pour quelque temps et son rappel fut pour tout le monde, y compris son maître, une vraie délivrance.

Encore une fois, l'affaire et sa conclusion furent déplorables pour les deux parties engagées dans cet affligeant litige. Alexandre VII, justement irrité, montra moins d'inclination que jamais pour la France; l'orgueil du Roi s'exacerba encore; les idées gallicanes gagnèrent du terrain; le duc de Parme, n'ayant pu remplir les conditions du traité, perdit de nouveau Castro; après quelques années, l'odieuse pyramide fut détruite, du consentement de Louis XIV.

« Les deux adversaires, dit M. de Mouy, avaient aussi mal joué l'un que l'autre, et la conséquence de leurs erreurs fut également fâcheuse pour tous deux..... Personne n'avait gagné à cette lutte. » C'est dans un esprit conciliant qu'il faut traiter les affaires de ce genre, et la leçon de 1662-1665 serait aujourd'hui fort bonne à entendre, sinon pour le Saint-Siège, dont la diplomatie est conduite avec une si merveilleuse sagesse et une paternité si entière, du moins pour la puissance séculière, toujours et plus que jamais portée à abuser de sa force contre l'Eglise désarmée.

IV. Un érudit très autorisé, M. Marius Sepet, du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale, a publié, il y a deux ans, sur les *Préliminaires de la Révolution*, un livre excellent que j'ai présenté, en son temps, en le louant beaucoup, aux lecteurs de *l'Université catholique*. Il poursuit avec la même conscience et la même science son utile entreprise par un second volume où il retrace la

Digitized by Google

chute de la royauté (1). Celui-ci n'embrasse qu'une bien courte période, mai-octobre 1789; mais quels événements l'ont remplie! L'ouverture des États généraux, le Serment du Jeu de Paume, la séance royale du 23 juin et ses suites, l'émeute de Juillet, la prise de la Bastille et l'effervescence produite par cet événement dans la France entière, les premières discussions sur la « Déclaration des droits de l'homme » et la Constitution, la nuit du 4 août, les journées des 5 et 6 octobre qui rendent « matériellement prisonnières la Royauté et l'Assemblée, qui l'étaient déjà moralement ».

Je ne puis que donner à ce nouveau travail de M. Sepet les éloges décernés à celui qui l'a précédé. Je disais que « ce livre restera comme un manuel perpétuellement consulté, et une sorte de *bréviaire* historique à l'usage des *honnêtes gens*, au vieux sens du mot ». Il en ira de même de *la Chute de la Royauté*.

C'est une synthèse, fortement établie sur une connaissance approfondie des plus sûrs documents et des meilleurs travaux, que l'auteur y a entreprise. Il est évidemment très bien informé, et il a su, sans encombrer ses pages de citations et de références perpétuelles, écrire un récit dont les grandes lignes sont toujours nettement tracées et où les détails viennent à leur place, en bon ordre et dans la perspective qui convient à leur importance relative. Il faut beaucoup de talent pour disposer ainsi et mettre en valeur d'innombrables faits; il faut beaucoup de critique pour faire jaillir la vérité d'un immense amas de dépositions contradictoires. Ni le talent ni la critique n'ont manqué à l'auteur de ce livre, de format modeste, qui est tout simplement de la grande histoire.

Nous avons donc là un récit suivi de faits historiques exceptionnellement graves, et dont les dernières conséquences ne sont pas près, peut-être, d'avoir accompli leur évolution. Ce récit est clair, il est vivant. A mesure que les

(1) *Les débuts de la Révolution*. Paris, Retaux, 1893, in-12 de IX-528 p.

Digitized by Google

personnages principaux de la terrible tragédie entrent en scène, M. Sepet nous les présente en deux ou trois pages, très simples de forme mais souvent très profondes, où leurs antécédents et leur psychologie sont nettement caractérisés.

Les critiques les moins suspects — ceux de la *Revue Historique*, par exemple — ont rendu justice à l'impartialité totale de l'auteur. Sans doute il ne dissimule pas ses convictions intimes; on sent sa pitié profonde pour les malheurs déjà sans exemple du Roi et de sa famille; on comprend qu'il n'éprouve aucune admiration pour les meneurs de l'Assemblée et des clubs, pour les vainqueurs de la Bastille, pour les soldats indisciplinés, pour les professionnels de l'émeute. Mais de là à céler les erreurs du gouvernement, sa faiblesse, ses maladresses et son égarement, à cacher systématiquement les quelques qualités des hommes de la Révolution, il y a loin. Et tout au long de ce volume on sentira passer un large souffle de justice historique.

Quoique l'auteur n'ait pas prétendu nous donner du nouveau, mais simplement mettre en œuvre et résumer les travaux de ses devanciers, il a su éclairer nettement bien des points obscurs et remettre sous les yeux des lecteurs bien des détails oubliés. Je signalerai notamment des pages très remarquables de Sieyès sur la suppression des dîmes et les projets de confiscation des biens d'Eglise. Il y a là des arguments qui n'ont pas seulement une valeur rétrospective.

V. M. l'abbé Pisani, professeur à l'Institut catholique de Paris, a soutenu récemment en Sorbonne, avec un très complet succès, une thèse de doctorat ès lettres sur *la Dalmatie de 1797 à 1815*. Il l'a donnée au public en un magnifique volume imprimé avec luxe et orné de fort belles cartes qu'il a dressées lui-même (1).

(1) *La Dalmatie de 1797 à 1815. Episode des conquêtes napoléoniennes*. Paris, Alph. Picard, 1893. Gr. in-8 de XXXVI-490 p. avec 3 planches en héliogravure et 10 cartes en couleur.

Digitized by Google

Assurément le sujet qu'il a choisi n'est pas banal. Pour en réunir les éléments, il fallait recourir à des sources peu accessibles. M. l'abbé Pisani n'y a pas manqué, et les Archives de Vienne, de Zara, de Raguse et de Laybach, longuement et patiemment fouillées, sans qu'il ait, bien entendu, négligé les sources françaises, lui ont fourni un important dossier de faits qu'il a su, avec beaucoup de talent, mettre en œuvre dans son livre que les gens compétents — dont je ne suis pas malheureusement, dans l'espèce — ont déclaré absolument définitif.

Je puis dire, pour ma part, en pleine connaissance de cause, qu'au point de vue de l'intérêt, de la composition et du style, il est fort remarquable. En voici l'analyse rapide.

Après une introduction géographique claire et complète, M. Pisani prend l'histoire de la Dalmatie en 1797, au moment où elle échappait à la domination vénitienne pour tomber aux mains de l'Autriche, en conséquence des stipulations de Campo-Formio. Une première partie, très nouvelle, expose la chute du pouvoir de Venise, l'arrivée des Autrichiens, qui respectèrent les privilèges des Dalmates, leur administration, sage en somme, jusqu'en 1805, leurs relations et celles du pays avec les Turcs, les Monténégrins et la république, encore indépendante, de Raguse.

En 1806, à la suite du traité de Presbourg, la Dalmatie nous revient comme une annexe du royaume d'Italie. Nous devions la garder neuf ans et n'y réussir qu'assez médiocrement, malgré tous nos efforts sur le double terrain de l'administration et du gouvernement, malgré les améliorations réelles dues au provéditeur Dandolo et à Marmont. Nous ne sûmes pas tenir assez sérieusement compte des mœurs et des traditions du pays annexé, et la fusion ne se fit jamais entre nos administrateurs, nos soldats et le peuple que nous donnaient les instruments diplomatiques. Je signalerai spécialement dans cette partie l'étude attachante du caractère et des actes des deux principaux agents de la France, le provéditeur et le général; le récit très complet et très nouveau de la campagne de 1809, des négociations

Digitized by Google

et des résultats du traité de Vienne qui réunit la Dalmatie à l'Istrie, à la Carinthie, à la Carniole et à la Croatie dans le groupe territorial qui prit le nom de provinces illyriennes.

Dans cette nouvelle combinaison, qui dura de 1810 à 1814, la Dalmatie n'obtint qu'une place secondaire dans les préoccupations de l'Empereur et de ses représentants. Bientôt d'ailleurs vinrent les jours mauvais, où, malgré leur détresse, nos soldats luttèrent héroïquement contre les Anglais et les Autrichiens. Ce coin perdu de l'immense empire napoléonien fut le théâtre de belles actions et de nobles efforts. Et quand, en Dalmatie, nous succombâmes sous le nombre, l'honneur resta sauf.

Pour chacune des périodes distinctes auxquelles se réfèrent les trois parties de son œuvre, M. Pisani, loin de s'en tenir au récit des négociations et des combats, a su exposer à fond, grâce à une étude approfondie des documents d'archives, la situation du pays, ses ressources, l'organisation et le développement des services administratifs, les progrès réalisés, et aussi, comme il convient, les mécomptes et les erreurs.

Malgré tout, les descendants des Dalmates de 1806-1814 sont maintenant à notre endroit, selon M. Pisani qui les connaît à merveille pour les avoir beaucoup pratiqués, dans des dispositions équitables, et on commence à admettre là-bas qu'en dernière analyse nous avons voulu apporter à ces provinces des instruments de progrès et de civilisation, en échange des sacrifices, peu lourds d'ailleurs, que nous leur avons demandés. Tout bien pesé, notre domination n'a jamais eu à craindre la comparaison avec celle des Vénitiens et des Hongrois. Il nous a manqué pour nous asseoir solidement en ces pays si différents des nôtres, une adaptation plus complète de nos moyens d'action aux vieilles mœurs et institutions auxquelles toutes les classes de la population restaient foncièrement attachées. Au surplus, y eussions-nous pleinement réussi, il eût fallu, à l'heure des grands désastres, subir en Dalmatie, comme en Italie, dans la Prusse rhénane, en Hollande et partout ail-

Digitized by Google

leurs, l'inéluctable destin réservé à l'empire napoléonien tout entier.

Quoi qu'il en soit, notre savant confrère peut avoir conscience non seulement d'avoir écrit un livre d'histoire d'une rare valeur, plein de révélations inattendues, et dont les conclusions défient toute attaque, mais d'avoir accompli une œuvre patriotique, en ramenant au grand jour de l'histoire le nom et l'œuvre d'hommes qui ont rendu à notre cher pays, dans le domaine administratif comme sur les champs de bataille, de glorieux services.

VI. Je crois rester sur le terrain des études historiques en disant ici quelques mots du troisième volume des *Populations agricoles de la France* (1) de M. Baudrillart. Chargé par l'Académie des sciences morales de procéder à une enquête approfondie sur l'économie rurale de toutes nos provinces, l'éminent écrivain avait pensé avec raison que, pour réussir dans la tâche difficile qui lui avait été confiée, il était indispensable de remonter aussi loin que possible dans le passé. D'une part, il appartenait à cette catégorie de patriotes éclairés pour qui la France ne date pas d'un siècle; il avait le culte des ancêtres, et c'était avec une vraie piété filiale qu'il cherchait à entrer dans leurs pensées, et à connaître leurs œuvres. D'autre part il comprenait qu'au fond il n'est pas une institution, pas un progrès, pas une situation auxquels on puisse exactement appliquer l'audacieuse épigraphe de *l'Esprit des Lois : prolem sine matre creatam*. Et si, malgré les misères trop réelles de notre condition présente, malgré nos défauts et nos vices, nous sommes très portés à nous admirer, à glorifier les conquêtes matérielles que nous avons réalisées, à nous extasier sur la diffusion de l'instruction et du bien-être, nous devrions savoir que ces résultats ne sont pas dus uniquement à nos efforts, et qu'il en faut, dans une large

(1) *Les Populations agricoles de la France* par Henri BAUDRILLART, de l'Institut. 3e série publiée par Alfred Baudrillart, docteur ès lettres. *Les populations du Midi, passé et présent*. Paris, Guillaumin, 1893. In-8 de VI-654 p.

Digitized by Google

mesure, attribuer le mérite aux générations qui nous ont précédés et qui ont obscurément peiné avant nous.

Aussi, dans chacun des trois volumes de son œuvre magistrale, malheureusement interrompue par la mort, M. Baudrillart avait pris pour base de ses rapports sur l'état actuel de chaque province, une étude approfondie de sa situation au moyen âge et sous l'ancien régime. Il avait su recourir partout aux meilleurs travaux de première main, en extraire le suc et la substance et présenter avec beaucoup de clarté et de chaleur les résultats sûrement acquis. Il avait trouvé dans ces études rétrospectives l'explication d'une multitude de faits contemporains, parce qu'il l'y avait cherchée avec une perspicacité très aiguisée et avec une conscience parfaite. C'était un des représentants les plus autorisés de l'économie politique orthodoxe; de là une sympathie non dissimulée pour les hommes, les idées et les choses de ce temps où les économistes de son école ont exercé une si grande action. Mais il a su rendre justice au passé, il a su y voir autre chose que les misères et les abus; il n'a pas dissimulé ceux dont nous souffrons, et tout en constatant les améliorations réelles, il n'a pas manqué de dire fortement ce qui fait défaut à nos populations agricoles et d'énoncer des vérités sévères.

Au premier coup d'œil, rien ne semble devoir être plus terre à terre et plus aride que les études de ce genre. Elles sont élevées et vivifiées dans le livre de M. Baudrillart par un souffle moral d'une rare puissance. Ce savant économiste était un chrétien convaincu. Certes, ce n'est pas ici qu'il faut dire que la préoccupation des « choses qui ne passent pas » n'a pu rien ôter à sa clairvoyance en ce qui touche les intérêts passagers. Des hommes très hostiles à notre foi ont dû constater que ce croyant sincère était un esprit très libre et très sûr.

Les études historiques peuvent revendiquer une bonne part dans son grand ouvrage sur les *Populations agricoles de la France*. Le présent volume achevé et publié par M. l'abbé Alfred Baudrillart, de l'Oratoire, le digne fils du vénéré savant, renferme de très remarquables études sur les mœurs, les

Digitized by Google

institutions, l'évolution de l'enseignement, l'économie rurale sous l'ancien régime, en Provence, dans le Comtat Venaissin et le Comté de Nice, en Languedoc. Les hommes éclairés, qui pensent avec raison que l'histoire vraie est bien moins celle des guerres et des traités que celle des institutions publiques et privées, de la vie morale et de la condition des classes aux diverses époques de la vie des peuples, feront bon accueil aux *Populations agricoles*. C'est, à mon sens, un de ces livres de chevet qu'on lit avec une attention fort éveillée et auxquels on recourt ensuite plus d'une fois.

VII. M. Aulard poursuit avec beaucoup d'activité et de méthode son Recueil des actes du Comité de Salut public (1). J'en ai déjà dit à nos lecteurs l'importance au point de vue de l'histoire vraie de la Révolution. J'ai fait remarquer aussi qu'imposant silence à sa passion politique et antireligieuse, à laquelle il donne un libre cours en d'autres publications et dans ses leçons à la Sorbonne, le chef de la fraction érudite de la secte révolutionnaire se tient rigoureusement ici dans son rôle d'éditeur, ce dont il y a lieu de le féliciter, tout en remarquant d'ailleurs que cette attitude est de stricte convenance dans une publication faite aux frais des contribuables.

Les tomes IV et V embrassent seulement la période qui s'étend du 6 mai au 15 août 1793. C'est dire l'abondance extrême des textes à recueillir, et encore faut-il remarquer que, renonçant au système de la publication intégrale, on a dû pour les pièces de moindre importance se contenter d'analyses sommaires et de quelques extraits. Je crois que cette très vraie nécessité n'est pas pour déplaire aux promoteurs de l'entreprise. Elle leur permettra en effet de voiler certains textes par trop révoltants et ce sera, un peu plus

(1) *Recueil des Actes du Comité de Salut Public avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire*. T. IV-V. Paris, Hachette, 1891-92. 2 vol. gr. in-8 de 642 et 599 p.

Digitized by Google

tard, une bien intéressante besogne que la collation du recueil officiel avec l'œuvre indépendante de M. Wallon sur les *Représentants en mission*. Espérons que ce travail tentera quelqu'un des collaborateurs de notre Revue.

VIII-X. Je terminerai cette revue historique en parlant brièvement de trois livres importants relatifs à l'histoire de l'enseignement supérieur. Comme je le disais daus un précédent article, les études de ce genre se multiplient et il convient de s'en féliciter, car d'ordinaire, elles sont faites sur pièces authentiques et il est bien rare qu'elles ne tournent, par la force même des choses et quels que soient les sentiments personnels des auteurs, à l'honneur de la vieille France et à la gloire de l'Eglise. Jamais celle-ci, en effet, ne s'est désintéressée de la grande culture intellectuelle et, surtout aux époques de crises politiques et religieuses, elle a considéré les hautes études comme un élément nécessaire de la réforme du clergé.

Cette thèse ressort clairement du beau livre où M. Cardon a retracé avec une érudition très sûre l'histoire de la fondation et des premières années de l'université de Douai (1), une des plus récentes entre les universités françaises, une de celles aussi dont, jusqu'à la fin, les services ont été les plus considérables.

Quand elle fut établie, Douai appartenait au roi d'Espagne. Cette ville s'était toujours signalée par son zèle pour la foi catholique. On sait les périls que firent courir à l'Eglise, durant tout le cours du XVI^e^ siècle, les inquiétants progrès de la Réforme. La plupart des grandes écoles de France et d'Allemagne en étaient infectées. Louvain soutenait vivement le bon combat, mais nombre de jeunes gens des Pays-Bas se rendaient à Paris, à Orléans, etc., malgré les ordonnances du pouvoir civil, afin d'y apprendre notre langue, tout en poursuivant leurs études dans les facultés supérieures. Or, Douai était au fond une ville

(1) *La fondation de l'université de Douai*, Paris, Félix Alcan, 1892, in-8 de III-543 p.

Digitized by Google

française, très loyale en même temps à l'endroit du roi catholique. Un premier projet de fondation échoua, surtout par l'opposition de Louvain. Mais, un peu plus tard, sous Philippe II, un meilleur succès couronna les efforts concertés par le Saint-Siège, le gouvernement et la ville. Le pouvoir central et les magistrats municipaux, les abbayes puissantes de la région firent les frais, très considérables, de la fondation et, le 5 octobre 1562, l'université fut solennellement inaugurée : d'excellents professeurs en assurèrent, dès le début, le succès; les élèves vinrent nombreux. L'œuvre, très fortement constituée, au double point de vue de l'organisation administrative et scolaire calquée sur celle de Louvain, et des ressources financières, prit un rapide développement. L'avenir devait montrer qu'elle serait fort durable et vivace.

Après avoir raconté en grand détail, et avec une exactitude parfaite, l'histoire très documentée de la fondation, M. Cardon expose clairement, dans la seconde partie de son livre, tout ce qui touche aux institutions universitaires et à leur fonctionnement : gouvernement du recteur et de ses conseillers, facultés, collèges, professeurs, cours, étudiants; bâtiments, ressources. L'auteur a bien mis en relief, beaucoup plus d'ailleurs par les faits eux-mêmes que par ses propres réflexions, l'action de l'Eglise sur cette fondation militante de contre-réforme catholique. Son livre est une des meilleures contributions à l'histoire de l'enseignement que nous possédions. — Nons n'avions jusqu'ici que des travaux de détail sur le Collège de France, la plus grande institution d'enseignement scientifique et littéraire de l'ancien régime. M. Abel Lefranc nous en a donné l'histoire complète (1) en un volume, publié il y a quelques mois, dont le succès a été grand dans le monde universitaire et auprès des académies. Assurément c'est une œuvre sérieuse et qui a demandé d'immenses recherches; mais serait-il

(1) *Histoire du Collège de France, depuis ses origines jusqu'à la fin du premier Empire.* Paris, Hachette, 1893, in-8 de XIV-432 p. avec une planche.

Digitized by Google

téméraire d'affirmer que l'esprit dans lequel elle a été conçue lui a plus servi que sa valeur, pourtant fort réelle, auprès du public spécial qui lui a fait si bon accueil? M. Lefranc l'a écrite tout entière dans un sens laïque et souvent huguenot, et il se réclame à plusieurs reprises du patronage de feu Renan. Ce ne sont pas là, tant s'en faut, des présomptions en faveur de son impartialité. Du reste, on s'aperçoit bien vite de ses tendances et, comme un homme averti en vaut deux, les lecteurs de M. Lefranc pourront, sans trop d'inconvénients, tirer de son œuvre ce qui peut y être utile en laissant le reste de côté. Il y a là énormément de faits, des renseignements très nombreux et sûrs d'ordinaire sur les origines du Collège de France et ses développements successifs, les premiers lecteurs royaux et leurs successeurs moins illustres, les ouvrages qu'ils ont publiés, les vicissitudes du Collège devant la Révolution et sous le premier Empire. Beaucoup de points de détail sont élucidés avec une critique pénétrante. Malheureusement le livre est touffu et plus d'une fois, au cours des longs chapitres dont il se compose, il faut un véritable effort intellectuel pour en dégager les grandes lignes. Avec cela, quelques assertions plus que contestables. Mais la place me manque pour les discuter.

Les *Annales des professeurs des Académies et Universités alsaciennes* (1523-1871) de M. Oscar Berger-Levrault (1), un imprimeur érudit bien connu des bibliographes, ont un intérêt beaucoup plus général que leur titre ne semble l'indiquer. On y trouvera non seulement le *curriculum vitæ*, établi avec une grande précision, de plusieurs centaines de membres du personnel enseignant de toutes les grandes institutions scolaires de l'Alsace et pour chacune d'elles des tableaux fort ingénieusement agencés des thèses, des chaires et des cours, mais une très longue introduction de 245 pages compactes où l'histoire des études supérieures en Alsace est assez complètement retracée : université pro-

(1) Nancy, Berger-Levrault, 1892, gr. in-8 de CCXLV-308 p. avec 2 pl., en héliogravure, 5 gravures dans le texte et 16 tableaux.

Digitized by Google

testante de Strasbourg, académie de Molsheim et université épiscopale, collèges des jésuites, séminaires catholiques et protestant, facultés du XIX^e siècle, école de pharmacie, école des hautes études ecclésiastiques (1827-1842), école de médecine. Cette étude est singulièrement instructive, mais elle est tracée fort simplement, sans prétentions littéraires et d'ailleurs quelque peu alourdie par l'insertion *in extenso* dans le texte même, de documents originaux, parfois très longs, qu'il eût mieux valu donner à part. Je crois que M. Oscar Berger-Levrault a bien moins voulu composer un livre que fournir aux érudits un commode instrument de travail. C'est à quoi il a réussi le mieux du monde.

E. ALLAIN.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

I. **Repertorium hymnologicum**, Catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'Eglise latine depuis les origines jusqu'à nos jours, par le chanoine Ulysse CHEVALIER, correspondant de l'Institut; 2e fascicule, gr. in-8, 328 pages (numérotées de 273 à 601); Louvain, 1892.

II. **Poésie liturgique du moyen âge** : rythme et histoire, hymnaires italiens, par le chanoine Ulysse CHEVALIER, correspondant de l'Institut; gr. in-8, 232 pages; Paris, Picard et Lyon, E. Vitte, 1893.

I. Nous sommes bien en retard pour annoncer à nos lecteurs l'apparition du 2e fascicule du *Repertorium hymnologicum*, et le retard est d'autant plus inexcusable qu'il ne peut être compensé par un examen détaillé ni par une étude générale de l'œuvre. Cette étude a été présentée ici, à l'occasion du premier fascicule (*Univ. cathol.*, 15 février 1890, p. 225-249), et tout ce que nous pourrions faire, ce serait de nous répéter, puisque l'ouvrage se continue sur le même plan, d'après la même méthode et — est-il besoin de le dire? — avec le même soin et le même bonheur. Bornons-nous à constater que ce fascicule comprend 5,395 numéros commençant à l'hymne *Deus, vindex peccatorum*, finissant à l'hymne *Kineburgam laude plenam* (n° 9,935).

En attendant la préface définitive, « qui ne saurait paraître avant l'achèvement de l'ouvrage », l'auteur a placé ici un *Avant-propos*, destiné surtout à préciser « la formule, pour ainsi dire algébrique, qui permet de fournir le plus de renseignements possible dans le moindre espace ». Nous nous faisons un devoir de la reproduire textuellement, pour montrer tout ce que cet

Digitized by Google

inventaire de la poésie ecclésiastique contient d'indications utiles soit à l'histoire littéraire, soit à l'histoire liturgique : « La première ligne renferme l'incipit, avec coupures qui permettent de reconnaître la nature du vers employé; dans les variantes les lettres identiques sont représentées par un trait. Le corps de l'article indique : — *a*) le saint, la fête ou la férie à qui la pièce se rapporte, avec la place qu'elle occupe dans l'office; — *b*) le nombre de strophes dont elle se compose, les variantes entre parenthèses; — *c*) le nom de l'auteur certain, douteux ou supposé : ces attributions ne sont pas absolues, elles ne représentent parfois que l'opinion de l'éditeur de la pièce; la date de la composition est rarement connue, on se borne souvent à donner l'époque extrême à laquelle les manuscrits permettent de remonter; — *d*) les manuscrits, les livres liturgiques et les recueils de toute espèce dans lesquels la pièce est insérée intégralement ou par extrait, ou simplement indiquée. »

II. Le second ouvrage de M. le chanoine Chevalier a son histoire, et une histoire qui n'est pas dépourvue d'intérêt. Elu membre de l'Académie de Lyon, il chercha le sujet de son discours de réception dans le champ d'études que lui avait ouvert la préparation du *Repertorium hymnologicum*. Comme la poésie ecclésiastique est surtout rythmique, il s'attacha à décrire l'emploi du rythme dans la poésie biblique, dans la poésie syriaque, dans les mélodes grecs et — ce qui était plus délicat — dans la poésie populaire des Latins, pour déterminer l'influence que celle-ci a exercée sur la poésie chrétienne. De là, une étude substantielle, agréable et précise, qui résume vivement et avec une grande indépendance de critique tous les travaux consacrés à la poésie rythmique, surtout depuis un quart de siècle. L'accueil fait par un auditoire d'élite à cette savante lecture encouragea l'auteur à pousser plus loin ses recherches; à l'histoire du rythme il ajouta l'histoire de la poésie liturgique au moyen âge et, enfin, l'édition critique de deux hymnaires italiens. De sorte que, pour sa bienvenue, il a pu offrir à l'Académie de Lyon un beau volume de 232 pages, de haute science et d'un intérêt général.

Nos lecteurs connaissent déjà les deux premières parties de ce volume, puisque l'*Université catholique* a eu la bonne fortune de les donner en *primeur* (*Univ. cathol.*, 15 juin et 15 août 1892). Cette circonstance nous dispense d'en présenter ici une analyse détaillée. Non pas que le livre ne fasse que reproduire

Digitized by Google

ces deux articles; l'auteur a ajouté au premier quelques notes, destinées à préciser certains points de détail ou à signaler des travaux parus depuis l'impression, par exemple, la très importante étude de M. L. Havet sur la *Prose métrique de Symmaque* (p. 37); mais, surtout, il a rendu à son second article les notes dont il l'avait privé, dans la crainte, disait-il, « d'abuser de l'hospitalité de la *Revue* et de la bienveillance de ses lecteurs. » Or, nous ne craignons pas de dire que ces notes, en doublant presque l'étendue du chapitre, font plus qu'en doubler l'intérêt, au moins pour les travailleurs. Nos lecteurs auront remarqué que, dans la question du vers saturnien, M. Chevalier se prononce pour M. Misset contre M. Havet, et, dans celle de l'origine de la rythmique chrétienne, pour M. Léon Gautier contre M. Gaston Paris. Il est vrai que sur ce dernier point, d'importance capitale, il reconnaît que « la question n'est pas définitivement tranchée »; il est vrai aussi que sa dernière conclusion est empreinte, comme il fallait s'y attendre, d'une très sage réserve. Toutefois, on conviendra que son argumentation apporte à la théorie de M. Léon Gautier un sérieux appui.

L'histoire de la poésie liturgique, quoique comprenant 75 pages, est nécessairement un sommaire, une sorte d'esquisse chronologique; pourtant on y trouve largement l'essentiel et, au besoin, des appréciations littéraires, d'ordinaire très nettes et sûres.

L'appendice, ou troisième partie, est occupé, comme nous l'avons dit, par l'édition critique de deux hymnaires d'origine italienne, conservés par deux manuscrits, appartenant, l'un à la Vaticane, l'autre à la Bibliothèque nationale. Laissant de côté les pièces par trop incorrectes et les pièces éditées déjà, soit par Ozanam, soit par M. Werner — d'après l'hymnaire de Rheinau, — M. Chevalier nous donne 80 hymnes inédites, avec des fragments ou des variantes de 44 autres. Critique, cette édition l'est dans tout le sens du mot; description des manuscrits, détermination de leur date, de leur origine et de leurs rapports mutuels, établissement du texte, l'auteur n'a rien négligé de ce que l'on est en droit d'exiger aujourd'hui d'une édition savante. Et certes, ce n'était pas ici besogne facile; les deux manuscrits qui nous ont conservé ces hymnes sont des copies des x-xi^e^ siècles, « rarement bonnes, souvent mauvaises, parfois exécrables. Le nombre des syllabes réglementaires est souvent dépassé, parfois non atteint. Des solécismes et des barbarismes outragent violemment

Digitized by Google

la langue. Il y a des accusatifs absolus qu'on croirait volontaires. Bref, le sens est loin d'être toujours intelligible. » La première question qui se posait naturellement était de savoir si des fautes aussi grossières sont le fait des auteurs ou des copistes. M. Chevalier penche à les attribuer en général à l'ignorance de ces derniers, et nous sommes de son avis. Qu'il y ait là des pièces barbares même dans le texte primitif, c'est bien possible, probable même; mais il semble incontestable que la majeure partie de ces hymnes date de la renaissance carolingienne, et qu'elles sont l'œuvre d'hommes médiocrement lettrés, sans doute, mais assez cependant pour ne pas commettre d'aussi grossières bévues. Il suffit d'examiner attentivement le texte de certaines hymnes, tel que le donne M. Chevalier, et de le comparer aux leçons rejetées en notes, pour voir que bon nombre des corrections admises mettent en pleine lumière l'ignorance grammaticale et prosodique des scribes.

Cela posé, il fallait s'ingénier à retrouver le texte primitif sous « la série des badigeons maladroits » dont il a été recouvert; l'auteur s'est acquitté de cette tâche avec une scrupuleuse conscience, cela va sans dire, et avec une extrême réserve ; pour notre compte, nous n'aurions pas hésité, en certains endroits, à faire passer dans le texte des conjectures laissées en notes. Le choix entre les variantes est très généralement irréprochable; pourtant, page 158, nous préférerions *Letemur in celestibus* à *Levemur i. c.*, soit à cause du sens, soit à cause de la répétition du vers, à la page 168, dans les mêmes conditions. D'ailleurs, M. Chevalier ne prétend pas donner un texte définitif; convaincu, comme M. P. Meyer, que « l'auteur d'une édition princeps doit toujours laisser quelque chose à faire à ses successeurs », il ouvre lui-même, avec une parfaite bonne grâce, la porte aux corrections. En voici deux qu'une nouvelle lecture nous a suggérées : page 168, les vers

Qui ante consueverat
Rostra vestire ac gemmas

ne présentent aucun sens acceptable; il est clair que le copiste a mis *rostra* à la place d'un mot qu'il ne comprenait pas, et que ce mot est *ostra* (étoffes de pourpre). Page 198, la strophe

His sanctis in incendium
Ad cremandum traditis,
Rore set sancti spiritus
Calor frigescit ilico

Digitized by Google

a le second vers faux, sans compter qu'elle est grammaticalement inexplicable. Tout s'éclaircit par une légère modification :

Hi(s)sancti(s) in incendium
Ad cremandum traditi s[unt] etc.

Nous sommes convaincu que plus on étudiera ces pièces de près, plus on y constatera de ces sortes de bévues imputables aux copistes.

Du même coup, la thèse de M. Chevalier en sera fortifiée. Car il y a ici une thèse, laquelle consiste à démontrer que les pièces qui composent ces deux recueils sont d'une date antérieure aux copies. On se rappelle la polémique-engagée, il y a quelques années, autour du nom de saint Alexis, et à laquelle M. Chevalier prit part ; d'après un critique catholique, le culte de saint Alexis à Rome ne remonterait pas au delà de l'année 987. A l'appui de la tradition, M. Chevalier tout d'abord, puis d'autres savants invoquèrent le fait de l'insertion de l'hymne à saint Alexis dans l'hymnaire du Vatican, daté du IX^e^ siècle par Ozanam. La nouvelle publication de M. Chevalier, occasionnée, comme il le dit, par la polémique, prouve que, si le manuscrit peut être attribué à la fin du X^e^ siècle, « la composition de ces hymnaires en général et de l'hymne de saint Alexis en particulier » ne le peut pas, et, conséquemment, que « le culte de ce saint en Occident est certainement antérieur à l'an 987. »

Sans doute, l'histoire littéraire a peu de profit à tirer de ces hymnes, assez pauvres d'inspiration et surtout si maltraitées par la barbarie des temps ; on voit du moins qu'elles peuvent rendre des services à l'histoire liturgique. N'oublions pas de saluer, en terminant ce compte rendu, la promesse inscrite en tête du volume : *Bibliothèque liturgique, tome premier.*

A. DEVAUX.

Jean Bréhal, grand inquisiteur de France et la réhabilitation de Jeanne d'Arc, par le R. P. Marie-Joseph BELON des FF. Prêcheurs, professeur de dogme aux Facultés catholiques de Lyon, et le R. P. François BALME, du même ordre, lecteur en théologie. Paris, P. Lethielleux, in-4°. pag. VI-188-208 *.

Les travaux sur Jeanne d'Arc se sont multipliés en ces derniers temps d'une façon considérable : publications de documents, ouvrages aplogétiques, livres de vulgarisation. Celui que

Digitized by Google

viennent de publier les deux Pères Dominicains doit être placé nettement dans la première catégorie, et c'est ce qui lui vaudra bon accueil de la part des gens instruits. Il se divise en cinq livres traitant des *Préludes* et des *Actes* du procès, donnant l'*Analyse* et le *Texte* de la *Recollectio*, faisant enfin l'histoire de la *Réhabilitation*. Parcourons brièvement ces diverses phases.

De 1437, date du martyre de Jeanne, à 1450, aucun acte ne paraît protester contre l'injuste condamnation. En cette dernière année, Charles VII confie à Guillaume Bouillé, doyen de la cathédrale de Noyon, le soin de rédiger un mémoire sur la cause de réhabilitation qui lui tient au cœur. Deux ans plus tard, le cardinal d'Estouteville, envoyé de Rome par Nicolas V, pour régler certains différends entre les rois de France et d'Angleterre, prend en main la cause du procès et la confie au dominicain Jean Bréhal, grand inquisiteur de France, qui y travaillera pendant quatre années entières et la conduira à bonne fin.

Né en Normandie, Bréhal avait fait profession au couvent d'Evreux; plus tard, nommé prieur de Saint-Jacques de Paris, il défendra ardemment et victorieusement, par des écrits, la cause des Frères Prêcheurs dans les querelles de l'Université de Paris contre les ordres Mendiants : puis, sur la fin de ses jours, il opérera la réforme de son couvent d'affiliation. On le voit, la cause de Jeanne était confiée à un savant et à un saint; que va-t-il en résulter?

C'est à Rouen même que s'ouvre l'enquête préliminaire de 1452; sous la présidence du légat on procède à l'interrogatoire des anciens témoins. Bréhal est assisté dans sa tâche par Théodore de Leliis et Paul Pontanus, jurisconsultes distingués, amenés de Rome par le cardinal; et aidé aussi par Guillaume Bouillé, auteur du mémoire dont il est parlé plus haut. Muni de renseignements suffisants, le dominicain rejoint à Paris le légat et on décide, avec Charles VII, de réunir une assemblée à Bourges. C'est là que le savant inquisiteur compose son *Summarium*.

« Cet opuscule destiné par l'auteur à être communiqué aux docteurs que l'on consulterait, n'est ni une question juridique, ni une appréciation motivée des points litigieux. On dirait plutôt une table des matières, divisée en six articles suivant une disposition uniforme : d'abord l'énoncé général et très succinct du fait qui a servi de base à la rédaction; puis un groupement

Digitized by Google

des réponses qui s'y rapportent, fidèlement extraites des procès-verbaux; enfin, sous forme de question à résoudre, l'examen des qualificatifs de la sentence aux regards des faits constatés » (p. 26). Pour le texte du *Summarium*, les éditeurs ont utilisé trois manuscrits de la Bibliothèque nationale : lat. 12722 qui semble avoir été copié par Bréhal lui-même, lat. 13837 du xv^e^ s., et lat. 9790, copie moderne et défectueuse de deux manuscrits du Vatican. Le texte de ce manuscrit a été publié — et non sans fautes — par M. Lanéry d'Arc dans ses *Mémoires et constatations en faveur de Jeanne d'Arc*, Paris, 1889.

Ce fut également à l'assemblée de Bourges que les deux jurisconsultes italiens composèrent leur mémoire appréciatif sur le *Summarium* de Bréhal. Celui-ci, non content de cette approbation, fait appel aux consultations de nombreux savants de l'époque, entre autres Léonard de Brixienthal, dominicain autrichien, puis, muni de tous ces travaux, il se rend à Rome, où il reçoit du Pape un excellent accueil. De retour à Rouen, il apprend, avec un plaisir indicible, que Calixte III, successeur de Nicolas V, vient de nommer commissaires de l'enquête, l'archevêque de Reims et les évêques de Paris et Coutances, auxquels lui, Bréhal, est adjoint comme inquisiteur.

Dès lors la cause fait de grands progrès. Il n'entre pas dans le cadre de ce compte rendu de décrire l'appareil des audiences en l'église de Notre-Dame de Paris, des citations et dépositions des témoins, ou d'étudier les mémoires de Gerson, de Jacques Berruyer et des autres personnages considérables. Bornons-nous à dire qu'enfin Bréhal fut chargé de faire une récapitulation générale des consultations : c'est ce qu'on appelle la *Recollectio*.

Ce travail qui dans l'édition des PP. Belon et Balme occupe 208 pages, forme la partie capitale et du procès de réhabilitation et de l'ouvrage que nous analysons. Il comprend deux parties : 1° le fait ou le fond de l'affaire, c'est-à-dire les apparitions, révélations, prédictions, hommages rendus aux esprits, les habits d'homme, les paroles répréhensibles, etc.; 2° la procédure du procès de condamnation, où on relève l'incompétence et l'animosité du juge, les causes de récusation, l'altération des articles, enfin la sentence. Sur tous ces points, le savant inquisiteur s'étend avec une compétence remarquable, et on peut affirmer avec certitude que son mémoire a hâté la solennelle proclamation du 7 juillet 1456, où Jeanne d'Arc fut réhabilitée.

Comme pour le *Summarium*, les PP. Belon et Balme ont

Digitized by Google

édité, et cette fois définitivement, la *Recollectio*. Toutefois, un travail sérieux s'est imposé à eux : la vérification des citations. Leur nombre seul, 900 environ, suffit à prouver l'érudition du grand inquisiteur et à donner une idée des recherches qu'a exigées cette vérification. L'auteur de cet article a suivi de près et avec intérêt le travail des deux Pères Dominicains, et voici ce qu'il a vu : tantôt l'ouvrage cité n'avait jamais été imprimé, il fallait rechercher le manuscrit; tantôt l'auteur avait bien été imprimé, mais au xv^e^ siècle, et on devait retrouver l'incunable; d'autres fois, enfin, un texte attribué, du temps de Bréhal, à tel Père de l'Eglise avait été passé dans nos patrologies modernes à l'actif de tel autre Père, et de ce fait, des citations ont exigé plusieurs jours de recherche. C'est dire avec quel soin scrupuleux ont travaillé les deux Pères : on peut assurer que leur ouvrage met bien en évidence « la science, la justice, le dévouement avec lequel le dominicain Jean Bréhal a rempli son rôle au service de la religion et de son pays », et qu'il contribuera à la glorification de Jeanne d'Arc.

J.-B. MARTIN.

Méditations de saint Thomas sur les trois vies purgative, illuminative et unitive pour les retraites de dix jours, par le P. Antoine MASSOULIÉ, de l'ordre des Frères Prêcheurs. Edition nouvelle, faite sous la direction du R. P. Ch. Laurent, des Augustins de l'Assomption. 1 vol. in-12 de XVI-331 p. Paris, Typographie Augustinienne. 1 fr.

Parmi les catholiques vraiment instruits dans la science de la religion, il n'en est pas qui ignorent l'importance de la *Somme théologique* de saint Thomas pour l'enseignement du dogme et de la morale. Mais, d'autre part, il en est bien peu qui connaissent dans le Docteur angélique un maître de la vie spirituelle. Sans doute, il n'a pas rédigé une *Somme mystique* pour être le complément de sa *Somme théologique*. Mais, dans la seconde partie de ce dernier ouvrage, il a posé les bases d'un enseignement vraiment ascétique, en traitant des différents états de l'âme, des communications de Dieu avec elle, et des vertus chrétiennes dans ce qu'elles ont de plus parfait et de plus élevé. En outre, il a développé cet enseignement dans ses *Commentaires sur saint Paul*, *sur saint Denis*, et *sur le Cantique des cantiques*, et, dans ces opuscules, on peut dire qu'il n'a été dé-

Digitized by Google

passé par personne. De toutes ces œuvres, le P. Massoulié a extrait, au XVIIe siècle, un livre qu'il a intitulé *Méditations de saint Thomas*, et qui a été si justement admiré, malgré les défauts d'un style sans apprêt et obscur par endroits. Les Pères Augustins de l'Assomption publient aujourd'hui une réédition de cet ouvrage devenu très rare, et à la propagation duquel nous serions heureux de contribuer.

Peut-être nos lecteurs ne connaissent-ils pas même de nom le P. Antonin Massoulié, de l'ordre des Frères Prêcheurs. Mais ceux que des études particulières ont mis au courant de la bibliographie dominicaine, savent la haute valeur de cet éminent théologien et l'importance exceptionnelle de ses ouvrages. Celui-ci n'est pas pour démentir sa renommée. Il est solide et profond comme les œuvres du Docteur angélique, auxquelles il est emprunté. L'auteur n'accumule pas les preuves : il n'en donne ordinairement qu'une ; mais elle est presque toujours décisive. Il ne multiplie pas les considérations : mais celle qu'il propose est suffisante pour nourrir l'âme pendant longtemps et pour la ravir dans un monde nouveau et supraterrestre. A le lire, on se sent devenir meilleur, et l'on se voit transformé pour les sentiments comme pour les idées. On est loin, bien loin de ces auteurs qui prétendent concilier le monde avec l'Evangile, accommoder la morale chrétienne aux exigences des âmes tièdes. La seconde et la troisième partie, où il est traité de la vie illuminative et de la vie unitive, nous ont plu d'une manière particulière. Nous ne connaissons pas de traité élémentaire où ces matières soient étudiées avec autant de doctrine et de compétence. Nous n'oserions pourtant affirmer que cet ouvrage convient à toutes sortes de lecteurs. Nous ne voudrions pas le proposer aux gens du monde, qui n'ont aucun goût pour une nourriture solide, et qui demandent encore le lait des petits enfants. Nous ne le donnerions pas non plus aux scrupuleux, qui pourraient mal interpréter certaines assertions de l'auteur (1). Mais aux professeurs de théologie, aux directeurs des âmes, aux prêtres qui cherchent des traités de spiritualité solides et succints, nous recommanderons vivement les *Méditations de saint Thomas*. Les Pères de l'Assomption offrent ce livre à un tel bon marché, que tout le monde peut se le procurer. Nous souhaitons vivement qu'ils

(1) Dans deux méditations, le P. Massoulié nous a paru trop sévère dans sa doctrine.

Digitized by Google

complètent leur bonne œuvre en publiant les autres traités de l'éminent P. Massoulié. A. LEPITRE.

Vie de sainte Claire de la Croix, abbesse du monastère de Sainte-Croix de Montefalco en Ombrie, de l'ordre de Saint-Augustin, par Lorenzo TARDI, moine augustin. Traduit de l'italien 1893. 1 vol. in-12, de 284 pages. Paris, Téqui.

Il y a près de six cents ans que sainte Claire de Montefalco est morte (17 août 1308), et à peine douze ans qu'elle a été canonisée, en même temps que saint Benoît-Joseph Labre (8 déc. 1881). De nombreux miracles avaient attesté de bonne heure la sainteté de l'humble abbesse des Augustines de Sainte-Croix. Mais les pièces de son procès de canonisation poursuivi sous le pape Jean XXII avaient disparu, et c'est seulement quand ce procès eut été retrouvé, que le promoteur de la foi cessa de faire des objections au postulateur de la cause.

Le décret rendu par le pape Léon XIII a tourné l'attention du monde catholique vers une sainte qui n'était bien connue que de son pays d'origine, et des deux familles religieuses auxquelles elle a appartenu, celle de Saint-François et celle de Saint-Augustin. Un membre de cette dernière, le P. Lorenzo Tardi, a écrit à ce propos la vie de la bienheureuse, dont une traduction française nous est donnée aujourd'hui. A vrai dire, ce livre n'est pas exempt de défauts. Les Italiens ont souvent une manière d'écrire l'histoire qui ne rappelle en rien celle de Tacite, et cette vie que nous avons entre les mains n'aurait rien perdu si elle avait été rédigée avec plus de concision. Mais, telle qu'elle est, elle fait connaître suffisamment sainte Claire de Montefalco (1).

C'est dire qu'elle la fait aussi admirer. Certains lecteurs — et nous confessons que nous sommes de ce nombre — s'arrêteront plus volontiers à la psychologie de la sainte et à l'étude des admirables vertus qui la caractérisent : une promptitude merveilleuse à suivre l'appel de Dieu — elle entra dans un monastère à l'âge de six ans —, une docilité parfaite aux mouvements de la grâce, une humilité que rien ne pouvait ébranler,

(1) Il y a bien aussi çà et là quelques légères taches à signaler. Par exemple, l'auteur, quoi qu'il en dise (p. 80), n'est pas autorisé à appeler « bienheureuse » la sœur de sainte Claire. Le frère de la sainte, le P. François, est appelé « capucin » à différentes reprises : nous croyions que la branche de l'ordre séraphique qui porte ce nom ne remontait qu'à l'an 1525. Serait-il question ici d'autres capucins, et quels seraient-ils ?

Digitized by Google

une pauvreté absolue, une pureté vraiment angélique, et en même temps les qualités viriles nécessitées par le gouvernement d'un monastère. Car elle fut abbesse depuis l'âge de vingt-trois ans jusqu'à sa mort, arrivée dans sa quarantième année. D'autres âmes, qui préfèrent admirer dans les saints les dons extraordinaires dont Dieu les favorise, loueront en elle le discernement des esprits, le don de prophétie, et une puissance miraculeuse qui allait jusqu'à ressusciter les morts. Ils seront frappés surtout par ce prodige extraordinaire qui s'est passé dans le cœur de sainte Claire, et qui a été constaté par les théologiens les plus savants et les plus autorisés : c'est que dans ce cœur on a trouvé représentés l'image de Jésus crucifié et plusieurs instruments de la Passion. La sainte avait fait de si ferventes méditations sur les douleurs de son divin Epoux, que celui-ci avait voulu en imprimer le souvenir dans son cœur virginal. Disons encore que jusqu'à ce jour son corps est resté parfaitement sain, et qu'en 1880, au moment où il fut visité par une commission nommée par le pape, il exhalait une odeur céleste.

Pour conclure, nous sommes heureux de recommander cet ouvrage, qui fera connaître aux âmes pieuses une de ces saintes qui ont embaumé de leurs vertus la fin du moyen âge italien.

A. L.

Essais liturgiques *sur la disposition intérieure et l'ornementation des églises.* In-8 de 180 pages. Vannes, Lafolye, 1892.

Il existe déjà de nombreux ouvrages sur la disposition des églises et leur décoration. Le R. P. Rio, de la Compagnie de Marie, vient cependant d'en écrire un nouveau sur ce sujet. Pourquoi ? « Les autres, dit-il, sont bien compacts et pas toujours à la portée des petites bourses qui sont le plus grand nombre. » Il s'est donc décidé à condenser ce qui a été écrit de plus pratique et de plus certain sur la matière. Les prescriptions sont tirées des rubriques du missel, du cérémonial des évêques et de plusieurs commentateurs.

Après quelques détails sur la situation de l'autel et du chœur, l'auteur traite du baldaquin ou ciborium : il montre la beauté vraie de cet ornement et le symbolisme qui s'en dégage. Les parements d'autels, bien négligés en France, ont cependant l'autorité d'usages très anciens dans l'Eglise, « et qui ont eux-

Digitized by Google

mêmes des affinités singulières avec certains rites du cérémonial judaïque ». Par contre, le P. Rio nous paraît bien s'avancer en affirmant (p. 41) que la croix ou crucifix rappelant la Passion est d'origine apostolique : le plus ancien crucifix véritable (c'est-à-dire scène de crucifixion) qu'on connaisse ne date que du VI^e^ siècle ; il se trouve à la catacombe de Saint-Valentin. A propos du luminaire, l'auteur regrette qu'on ait abandonné l'usage du troisième cierge après l'élévation, rite qui d'ailleurs n'est pas prohibé ; il proteste avec raison contre l'abus des lampes et des cierges devant les dévotions, alors que l'autel du Saint Sacrement en est réduit à une lampe unique. Il se félicite de ce que « nous soyons heureusement débarrassés de ce long tube en fer-blanc creux et peint, dont, en quelques lieux, on voulut autrefois faire le cierge pascal » ; hélas ! il n'en reste encore que trop d'exemples. En ce qui concerne l'usage de la cire, il fait les justes observations suivantes : « Nous gardons toujours ces maigres tubes (les souches) dont la flamme est si parcimonieuse et si fugitive ; on a beau vouloir les enjoliver d'or et de peinture, il reste néanmoins à leur charge qu'ils manquent de sérieux. Nos pères ne connurent point ces faux cierges ; ils avaient de bonnes et solides torches où la cire n'était pas épargnée. »

Tel est l'ouvrage du P. Rio. Nous y avons constaté avec regret l'absence des grands liturgistes des derniers siècles : dom Martène, Morin, Lebrun, Thomassin, si savants et si autorisés. Néanmoins, ce livre sera utile, comme manuel, aux séminaristes et aux prêtres qui n'ont pas le temps d'approfondir ces matières.

J.-B. M.

Mois du Sacré Cœur à l'usage des personnes pieuses, par l'abbé Bounes, chanoine honoraire supérieur de l'institution Saint-Michel, à Gaillac, in-16, 303 pages ; 1893, Paris, Téqui.

Le meilleur moyen de faire connaître les merveilles du cœur de Jésus et d'en inspirer l'amour, c'est de retracer la vie du Sauveur d'après les Evangiles, et de méditer sur les enseignements qu'il nous a donnés. C'est le plan adopté dans ce petit livre. L'auteur offre à la piété des fidèles, pour chaque jour du mois, une méditation adaptée au récit des livres saints. Toute la vie de l'Homme-Dieu se déroule successivement à nos yeux et

Digitized by Google

devient une source d'affections pieuses et de vues pratiques. Ce sont d'abord les mystères de l'enfance de Jésus, l'incarnation, la naissance, la présentation au temple, la fuite en Egypte. Ensuite nous suivons la sainte Famille à Nazareth, et notre cœur est saisi par le spectacle de ces vertus de la vie commune où l'héroïsme trouve bien souvent sa place. Dans la vie publique, l'auteur a choisi avec discernement les circonstances où se révèle toute la tendresse du Rédempteur pour les âmes égarées. Ici, c'est Zachée, qui éclairé d'un rayon parti de ce Cœur divin, touché de la grâce, promet de réparer toutes ses injustices, de donner la moitié de son bien aux pauvres, de rendre au quadruple, s'il a fait tort en quoi que ce soit. Là, c'est la Samaritaine qui devient un apôtre de la foi, s'embrase de zèle pour le salut des âmes. Ailleurs, c'est Magdeleine pleurant ses iniquités, et recevant le pardon de ses fautes parce qu'elle a beaucoup aimé. C'est dans la Passion que l'amour divin éclate surtout en traits de flamme. Une série de méditations touchantes nous montre le cœur de Jésus souffrant pour les hommes au jardin des Olives et sur le Calvaire. L'ouvrage se termine par quelques chapitres intéressants sur les mystères glorieux et le sacrement de l'Eucharistie : Jésus ressuscité, Jésus monté au ciel, Jésus au saint sacrifice de la messe, Jésus dans la sainte communion. Cet ouvrage est appelé à faire beaucoup de bien. L'auteur puise ses enseignements dans l'Evangile, dont il paraphrase souvent le texte. Il y a assez de doctrine pour un livre destiné surtout à nourrir la piété des fidèles. Ses exemples sont généralement bien choisis. Ils sont tirés de la vie des saints, et plusieurs empruntés à l'histoire de notre temps plairont par leur caractère d'actualité. En général ils se recommandent par un certain air de nouveauté qui intéresse. Chaque méditation se termine par une prière, qui en est comme le corollaire, et qui déborde d'une onction toute pénétrante. Une pratique résume les réflexions de chaque jour et produira certainement les fruits les plus salutaires. Ajoutons que la lecture est agréable, et que l'auteur a su mettre de la variété dans une matière par elle-même assez monotone. X.

Digitized by Google

L'Eglise et le Trésor de Conques (Aveyron). — Notice descriptive par M. l'abbé A. Bouillet. — Mâcon, 1892. — Se trouve : au presbytère de Conques; à Paris, chez M. Lechevalier, libraire-éditeur, quai des Grands-Augustins, 39. — Prix : **2** fr.

Ces 122 pages n'ont pas la prétention de vouloir décrire complètement les richesses de la célèbre abbaye de Conques, où depuis mille ans sont honorées les reliques de sainte Foy, jeune vierge d'Agen, martyrisée au temps de Dioclétien.

L'auteur, déjà avantageusement connu par plusieurs travaux d'archéologie, a cependant réussi à condenser en ce petit livre une foule de renseignements qu'on s'attendrait à ne rencontrer qu'en de gros volumes.

Les principaux objets, tels que la *statue de sainte Foy*, le *reliquaire de Pépin*, l'*A* dit de *Charlemagne*, sont soigneusement reproduits, décrits et discutés; et des inscriptions les plus importantes M. l'abbé Bouillet nous donne un fac-simile exact, ainsi que la lecture et la traduction.

L'approbation de Mgr l'évêque de Rodez, qui a tant fait pour restaurer le culte de sainte Foy, contribuera, avec les mérites intrinsèques du livre, à faire de l'opuscule de M. Bouillet, le manuel de quiconque voudra étudier le sanctuaire de Conques.

H. Vaganay.

Le Cardinal Fesch, archevêque de Lyon, par Mgr Ricard, Paris, Dentu, éditeur, in-12 de 392 pages.

Un nouvel ouvrage, sorti de la plume du biographe des *Combalot*, des *Mazenod*, des *Lavigerie*, etc., est une bonne fortune pour ceux qui aiment l'histoire puisée aux sources et narrée avec les rares qualités d'exposition qui caractérisent la manière de Mgr Ricard, prélat et vicaire général d'Aix.

Cette fois, il s'agit de la figure peu et mal connue jusqu'ici de l'oncle de l'Empereur, le célèbre **Cardinal Fesch**.

Grâce aux archives personnelles du Cardinal et aux documents inédits conservés à l'archevêché de Lyon, Mgr Ricard a pu reconstituer, dans un récit aussi neuf que piquant, toute l'histoire du rôle joué, dans le rétablissement du culte en France, par le Primat des Gaules. Il y a là des pages poignantes comme un drame, l'arrivée de Pie VII, la fuite du cardinal Fesch en 1814, les ambassades auprès de l'exilé, etc.

Digitized by Google

En ce moment, où l'attention est ramenée sur la période napoléonienne, ce livre obtiendra un grand et légitime succès de curiosité et d'intérêt. C'est une œuvre consciencieuse et palpitante.

Rythme, exécution et accompagnement du chant grégorien, par le R. P. Antonin Lhoumeau, de la Compagnie de Marie, ex-maître de chapelle à Saint-André de Niort, 1892. Lille et Tournai. Desclée et Lefebvre, 1892, 1 vol. in-8° de xx-320 pp.

Poursuivant ses études sur le chant grégorien, le R. P. Lhoumeau vient de nous donner un nouvel ouvrage, où il s'efforce de répondre aux deux questions suivantes, depuis si longtemps discutées sans avoir jamais reçu de solution satisfaisante : où devons-nous chercher le chant grégorien, et comment faut-il l'exécuter?

Il serait peu aisé de résumer à l'usage du grand public un ouvrage d'un caractère particulièrement technique et rempli d'idées nouvelles. Nous savons mal le plain-chant aujourd'hui, et il serait difficile de suivre le P. Lhoumeau dans l'exposé qu'il nous fait de ses savantes théories. Du moins est-il bon d'indiquer la réponse que le savant religieux fait aux deux questions posées. Il dit d'abord que le plain-chant doit être cherché dans les éditions des bénédictins, et que l'on essaierait en vain de le trouver ailleurs. Quant aux procédés d'exécution, il recommande de se garder, ici comme en toutes choses, des exagérations, et d'examiner ce que l'on peut faire sans trop heurter les préjugés acquis. Mais il ajoute que pour bien exécuter le plain-chant, il faut se baser sur le rythme : sans le rythme, il ne faut pas espérer lui donner ce caractère mélodieux qui doit charmer l'oreille et aller au cœur des foules. L'accompagnement doit avoir la même base. L'artiste doit, par des changements, soit d'accords, soit de positions, souligner les temps forts et les temps faibles, et suivre le mouvement du chant, de manière que l'accompagnement s'y adapte de la façon la plus étroite. Nous voudrions que le livre du P. Lhoumeau fût mieux connu, et ses théories vulgarisées parmi tous ceux qui s'occupent de ces questions. Car, plus que personne, nous déplorons que le plain-chant soit trop négligé, et nous croyons que, s'il était mieux exécuté, il contribuerait puissamment à relever l'éclat de nos fêtes religieuses.

L. Lacuria.

Digitized by Google

L'Extase de Marie ou le **Magnificat**, par le P. DEIDIER, missionnaire du Sacré-Cœur. — Petit in-12 de 102 p. Paris, Téqui, libraire-éditeur.

Ce livre de piété se présente dans une robe de parchemin qui lui fait une parure virginale du meilleur goût. L'auteur, on le voit tout de suite, est un artiste, un poète : l'imagination aura donc sous sa plume des droits qu'ailleurs peut-être on lui contesterait. Lisez : « A l'étroit dans Jérusalem agitée, elle (Marie) cherche les montagnes, les hameaux, l'air pur et libre... Elle a traversé le jardin de Zacharie; l'humble porte de cette maison sacerdotale a cédé sous ses doigts; elle entre et salue Elisabeth. » Et encore (il s'agit de l'*exultavit*) : « L'exultation est un saut vif et joyeux de l'âme vers un bien qui se laisse atteindre ou dans un bonheur qui déborde. Quand, après une nuit d'épaisses ténèbres, l'alouette s'élance joyeuse dans l'air illuminé des premiers rayons du soleil, elle pousse un cri d'allégresse et se balance avec amour au-dessus des branches lointaines, berceau de sa nocturne captivité. C'est son heure d'exultation... L'exultation, le nom l'indique, suppose un point de départ et un point d'arrivée. Moins le premier ressemble au second et plus celui-ci renferme le bien, plus grande aussi est l'exultation. » Commentant l'*a progenie in progenies*, le P. Deidier se demande : « Et, maintenant, serait-il étrange de penser et téméraire de dire que Marie dans son extase voit la manifestation future de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus ? »

Notons quelques sous-titres des chapitres de *l'Extase : Le nénuphar sur les flots de la Passion ; Violette et nard d'humilité ; la Graine*, etc.

Donc, nous sommes là en pleine mer de poésie; et, disons-le, si, à notre sens, on peut regretter dans ce nouveau commentaire du *Magnificat* certaine exubérance de style métaphysique, le fond ne laisse pas d'en être très nourri. La piété de l'auteur est communicative à un rare degré; l'intensité de son sentiment filial envers Marie produit sur le lecteur une impression irrésistible. Quel plus bel éloge saurions-nous faire de ce livre, théologique, mystique et charmant ? X.

Digitized by Google

Pieux exercices en l'honneur de sainte Anne et de saint Joachim. — Paris, Téqui, éditeur.

La piété catholique, encouragée et dirigée par l'autorité doctrinale de l'Eglise, se tourne de plus en plus vers la Sainte Famille. Et de là instinctivement elle remonte aux ancêtres immédiats de la bienheureuse Vierge, Anne et Joachim. Elle trouvera secours dans le petit livre dont nous mentionnons ici la récente publication. Il se compose de deux séries de méditations correspondant respectivement à chaque jour des mois de juillet et d'août. Plusieurs de ces méditations sont excellentes. Peut-être les âmes auxquelles ce livre est destiné n'ont-elles pas de précautions spéciales à prendre, pour se garer du péché de *libéralisme* et de telles autres tiédeurs dont la théorie ne nous a point paru claire. Nous croyons que le régime de la vraie piété ne gagne rien à de certains rajeunissements. Saint Joachim et sainte Anne touchent de trop loin aux questions brûlantes qui agitent ce siècle ; j'aime mieux chercher le repos dans le milieu paisible de leur vie obscure, que les faire comparaître, même comme modèles de la conduite à tenir dans la mêlée moderne.

Mais voilà que je crains d'avoir trop accentué la critique. Le lecteur ne s'y trompera pas : les *Pieux exercices* ont une sérieuse valeur à laquelle nous nous plaisons à rendre hommmage.

X.

Quæstionum metaphysicarum *libri quinque, auditorum facultatis theologicæ Œnipontanæ usui accommodati* auctore Maximiliano Limbourg, S. J. In-8, 356 p. Inspruck, Rauch.

Le *Traité de métaphysique* composé par le P. Limbourg, S. J., professeur à l'université d'Inspruck, se recommande par le bon ordre où les questions sont présentées et la clarté des démonstrations. Ce volume, à la suite de tant d'autres dus aux professeurs de la même faculté, atteste la fécondité de celle-ci et la solidité de son enseignement. Dans le premier livre, l'auteur traite de l'être même ; dans le deuxième, des divisions de l'être ; dans le troisième, de ses propriétés ; dans le quatrième, des catégories ; dans le cinquième, des causes. On ne sera pas étonné de voir l'auteur soutenir, avec tous ceux de son école, qu'il n'y a pas de distinction réelle entre l'essence et l'existence, dans les choses créées, non plus qu'entre la personne et la nature. De

Digitized by Google

même, et l'on comprend que ces opinions s'appellent les unes les autres, il accorde peu d'importance à la distinction de l'*être* (ens) et de la *chose* ou de l'*essence* (*res* seu *essentia*). Il ne fait guère plus de cas de la notion transcendantale de la *distinction*, exprimée par le mot *aliquid*. On trouvera peut-être que toutes ces notions auxquelles la métaphysique est suspendue, pouvaient être dégagées plus à fond. Nous n'oserions pas dire non plus que l'auteur est dans le vrai quand il semble ramener le *beau* au *bien*, comme une espèce pour ainsi dire à un genre. On soutiendrait aussi justement que le beau est une espèce d'unité et d'ordre, ou même une espèce de vrai. On pourra également se séparer de lui quand il ramène la cause exemplaire à la cause efficiente plutôt qu'à la cause finale. Mais il faut avouer qu'en général les opinions du P. Limbourg ne méritent pas moins de considération que les opinions contraires et qu'il est difficile de les soutenir avec plus de savoir. E. B.

Le Positivisme *depuis Comte jusqu'à nos jours*, par le P. Gruber, S. J., traduit de l'allemand par M. l'abbé Mazoyer. In-12, 528 p., Paris, Lethielleux.

Déjà le P. Gruber avait étudié, dans un précédent volume, Auguste Comte, fondateur du positivisme, sa vie et sa doctrine (1). On a rendu hommage universellement à l'érudition de l'auteur et à sa parfaite impartialité. Contrairement à l'opinion reçue et qui fut celle des plus illustres disciples de Comte, Littré et Stuart Mill, le P. Gruber ne croit pas que la seconde partie de la vie philosophique de Comte contraste avec la première et n'en soit aucunement la suite logique ; loin de là, il pense et soutient que Comte fut d'accord avec lui-même du commencement jusqu'à la fin. Cela est vrai, à certains égards du moins, si l'on songe surtout que les extrêmes se touchent et qu'une absurdité philosophique en entraîne facilement d'autres, d'ailleurs les plus opposées entre elles.

Le présent volume, ainsi que le titre l'indique, est consacré à l'histoire du positivisme et il se recommande par les mêmes qualités que le premier. Peut-être l'auteur accorde-t-il trop d'importance à certains faits qui ne méritent pas de devenir historiques, comme aussi à certains personnages dont on ne

(1) In-12, XVIII-343 p. Même librairie et même traducteur. L'ouvrage est précédé d'une préface de M. Ollé-Laprune.

Digitized by Google

s'attendait pas à voir la renommée passer le Rhin pour nous revenir avec cet avantage. Quoi qu'il en soit, on trouvera, résumés dans ce petit volume, une masse de renseignements précieux pour l'histoire de la philosophie à notre époque. Dans une première partie, l'auteur étudie le positivisme dans les écoles qui se rattachent à M. Comte (Littré — Laffitte — groupe anglais, groupe brésilien, etc.). Dans la seconde partie, il étudie le mouvement positiviste en dehors des écoles qui se rattachent immédiatement à Comte (Stuart Mill — Spencer — Bain, etc. — Taine — Ribot — positivistes allemands, italiens, etc.) L'auteur paraît toujours très bien informé ; il expose les opinions les plus singulières et raconte même certaines excentricités philosophiques avec une serénité impertubable qui est la meilleure preuve de son impartialité. Celle-ci ne l'empêche pas de conclure, dans les dernières pages où il exprime enfin sa propre pensée, que le positivisme de Comte fut une « grande *mystification* ». Pour enlever à ce mot tout sens désobligeant, expliquons-le en disant que le positivisme fut un mensonge solennel et inconscient. Nous ne trouvons pas néanmoins de mot plus sévère pour caractériser cette doctrine et cette méthode philosophiques et nous ne voyons pas non plus qu'il soit immérité.

E. B.

Morale et sagesse pratique en proverbes, commentés d'abord dans l'ordre alphabétique et disposés ensuite méthodiqnement par l'abbé Elie Blanc, chanoine honoraire de Valence, professeur de philosophie aux Facultés catholiques de Lyon, in-8° de 281 pages.

Regrettez-vous le temps où, dans les écoles et dans les familles, on savait par cœur les quatrains de ce bon M. de Pibrac ? Lisez le livre de M. l'abbé Blanc, c'est un recueil contenant, lui aussi « *préceptes et enseignements utiles pour la vie de l'homme* », et un recueil comme l'eussent aimé nos pères. On y trouve *monnayé* en proverbes, le plus pur de la sagesse antique : le plus pur, disons-nous, et pour cause, on le comprend. Dans le choix qu'il a fait, M. l'abbé Blanc a eu le bon goût d'accorder la meilleure part aux proverbes de notre vieille langue. Cet apport, auquel s'en ajoutent plusieurs autres, constitue ainsi un recueil de huit cents proverbes. Et ils ne sont pas seulement cités, mais commentés d'abord selon l'ordre alphabétique (p. 15-239), puis répartis selon l'ordre logique. Le commentaire est à la fois con-

Digitized by Google

cis et plein. Voulez-vous, par exemple, un plan complet de dissertation sur le *Connais-toi toi-même?* lisez les neuf lignes d'explication que lui consacre M. l'abbé Blanc. Ajoutons que quand besoin en est, l'auteur sait rappeler à propos les préceptes si parfaits de la morale chrétienne et nous montrer ainsi, après Bossuet, que « la sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit ». Mais la partie la plus originale du livre est surtout la seconde, où les proverbes sont groupés en deux sections, selon qu'ils se rapportent à la morale proprement dite ou à la sagesse pratique. Ceux qui connaissent le *Dictionnaire analogique* de M. l'abbé Blanc, seront vite familiarisés avec ce classement et y reconnaîtront l'œuvre du philosophe.

Il ne faut chercher dans ce recueil ni maximes, ni sentences, ni locutions proverbiales : pour les y faire entrer, il eût fallu grossir démesurément le volume, qui eût dès lors cessé d'être un *manuel*. Or, c'est un *manuel* à l'usage de la jeunesse, que l'auteur semble avoir voulu surtout composer. Nous espérons que la jeunesse feuillettera ce livre : il la formera à l'école de la vie en gravant dans son esprit, sous une forme concise et pittoresque, les leçons laissées par le bon sens et la probité de nos ancêtres.

O. J.

Propriétaire-Gérant : P. CHATARD.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

MAI-AOUT 1893

MAI

La fin du paganisme, par M. Ch. Denis 5
Le Conclave (*suite*), par M. Lucius Lector 39
Jean Janssen, par M. Pastor 58
La renaissance catholique en Angleterre et le cardinal Newman (*suite*), par M. le comte J. Grabinski. 81
L'abbé Guétal (*suite*), par M. A. Devaux. 117
Revue d'Ecriture sainte, par M. E. Jacquier. 136
Bibliographie. — *Saint Bernard et sa famille*, par l'abbé Jobin, J. B. M. 158
Chronique. — Société catholique d'économie politique et sociale fondée par Mgr Freppel (groupe lyonnais). 160

JUIN

Les démêlés du clergé avec les parlements et le conseil d'état moderne, par M. Auguste Rivet.. 161
Jean Bréhal et la réhabilitation de Jeanne d'Arc, par le R. P. Belon . 186
Les prétentions religieuses du dilettantisme à propos d'un livre récent, par M. l'abbé Delfour. 195
Le navire de combat et la guerre navale, par M. C. Chabaud-Arnaud. 206
Jean Janssen (*suite*), par M. Pastor. 230
La renaissance catholique en Angleterre et le cardinal Newman (*suite*), par M. le comte Joseph Grabinski. 250
Mélanges : Un livre sur Michel-Ange, par M. Félix Vernet. . . . 273
Revue d'archéologie et d'hagiographie. par M. J.-B. Martin . . . 281
Bibliographie. — *Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa vie, ses enseignements*, par l'abbé S.-E. Fretté, C. M. 296
L'Eglise catholique et la liberté aux Etats-Unis, par le vicomte de Meaux, P. Dadolle. 299
Hymnarium quotidianum B. M. V., par le R. P. Ragey, P. Dadolle. 301
Choix de discours et allocutions de mariages des plus célèbres orateurs, par l'abbé J. Guillermin, A. Lepitre. 303
Une société secrete d'ecclésiastiques aux XVII^e et XVIII^e siècles. L'AA cléricale, par P. D. 306
Le roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours, par Paul Morillot, L. A. 308
Chez nos Amis de Russie, par J. de Beauregard, Théodore Delmont. 310
Essais de littérature contemporaine, par Georges Pellissier, Calamus. 312
Actes récents du Saint-Siège, par M. C. Chambost 315

Digitized by Google

JUILLET

Taine et Renan historiens, par le P. RAGEY. 321
La renaissance catholique en Angleterre et le cardinal Newman (*suite*), par M. le comte Joseph GRABINSKI. 345
Notre Seigneur Jésus-Christ au théâtre, par M. Félix VERNET. . . 368
Jean Janssen (*suite*), par M. PASTOR 413
La Mort des roses (*poésie*), par M. Auguste ROCHETTE. 440
Revue philosophique, par M. E. BLANC 442
Bibliographie. — *Les langues et les races*, par André Lefèvre, A. LEPITRE 458
Mémoire sur le mode de captage et l'aménagement des sources thermales de la Gaule romaine, par le Dr Humbert Mollière, A. DEVAUX. 464
L'organisation de la cité athénienne et la réforme de Clisthène, par Henri Francotte, Ph. GONNET 467
Histoire du bréviaire romain, par Pierre Batiffol, Z. 470
Breviarium Romanum ; Horæ diurnæ Breviarii Romani, V. . . . 471
Eschatologie, par le Dr J.-H. Oswald. 471
Traité du droit naturel, par Tancrède Rothe, VACANT. 472
Souvenirs de guerre (1870-1871), par le colonel Henri de Ponchalon, X. 473
Correspondance, par M. J. BERTHIER. 474

AOUT

Les origines de la civilisation, par M. ROBIOU. 481
Taine et Renan historiens (*suite*), par le P. RAGEY 510
Jean Janssen (*suite*), par M. Pastor. 532
La renaissance catholique en Angleterre et le cardinal Newman (*suite*), par M. le comte Joseph GRABINSKI. 565
Revue historique, par M. ALLAIN. 594
Bibliographie. — *Repertorium hymnologicum ; poésie liturgique du moyen âge*, par le chanoine Ulysse Chevalier, A. DEVAUX. . . . 619
Jean Bréhal, grand inquisiteur de France, et la réhabilitation de Jeanne d'Arc, par les RR. PP. Marie-Joseph Belon et François Balme, J.-B. MARTIN 623
Méditations de saint Thomas, par le P. Antoine Massoulié, A. LEPITRE 626
Vie de sainte Claire de la Croix, par Lorenzo Tardi, A. L. . . . 628
Essais liturgiques sur la disposition intérieure et l'ornementation des églises, J.-B. M. 629
Mois du Sacré Cœur à l'usage des personnes pieuses, par l'abbé Bounes, X. 630
L'église et le trésor de Conques, par l'abbé A. Bouillet, H. VAGANAY. 632
Le cardinal Fesch, par Mgr Ricard, X. 632
Rythme, exécution et accompagnement du chant grégorien, par le R. P. Antonin Lhoumeau, L. LACURIA. 633
L'extase de Marie ou le Magnificat, par le P. Deidier. 634
Pieux exercices en l'honneur de sainte Anne et de saint Joachim, X. 635
Quæstionum metaphysicarum, par Maximilien Limbourg, S. J . . 635
Le positivisme depuis Comte jusqu'à nos jours, par le P. Gruber, S. J. E. B. 636
Morale et sagesse pratique en proverbes, par l'abbé Elie Blanc, O. J. 637

Lyon. — Imprimerie Emmanuel Vitte, rue Condé, 30,
Imprimeur-libraire de l'Archevêché et des Facultés catholiques de Lyon

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Princeton University Library
32101 067478337

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google